
LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



REVUE

Néo-Scolastique

PUBLIÉE

par la Société Philosophique de Louvain

Revue

Néo-Scolastique

PUBLIÉE

par la Société Philosophique de Louvain

Directeur : D. MERCIER

Secrétaire de la Rédaction : M. DE WULF



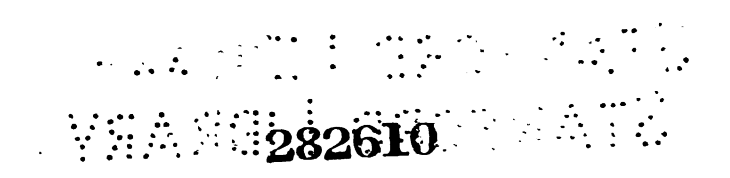
DOUZIÈME ANNÉE

LOUVAIN

INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE

1, rue des Flamands, 1

1905



Louvain. — Imprimerie de l'Institut supérieur de Philosophie,
rue de Tirlemont, 138-140, et rue Vésale, 4. — J. Claes, direct.-gérant.

I.

LE PRINCIPE DU DÉTERMINISME*).

Qu'est-ce que le *déterminisme ?* A prendre le mot au sens obvie, c'est la doctrine qui tient que certaines choses ou que toutes choses sont déterminées, c'est-à-dire que certains facteurs internes ou externes en fixent d'avance, de façon précise et exacte, les manières d'être et d'agir. Une chose déterminée ne saurait être que ce qu'elle est ; dès que les éléments qui la composent sont posés, plus rien de ce qu'elle sera n'est laissé au hasard, au caprice, à la liberté : tout est fixé, arrêté, réduit à des termes entre lesquels il n'y a place pour aucune oscillation, pour aucun choix, pour aucune incertitude. Elle est donc soumise à une inéluctable nécessité.

On a surtout parlé du déterminisme à propos des actes de l'homme. S'ils sont tous déterminés, si, étant donnés certains éléments, certaines conditions de milieu, de caractère, de circonstances matérielles ou psychiques, un acte, et un seul, est possible et se réalise, c'en est fait du libre arbitre. Ce mystérieux pouvoir qu'aurait l'homme de poser à son gré les manifestations de son vouloir et de son activité, s'évanouit bientôt si chacune d'elles ne peut être que ce qu'elle est. Il serait cependant inexact de concevoir le déterminisme comme la négation du libre arbitre : sa signification est à la fois plus restreinte et plus large. Il est un déterminisme qui ne s'oppose pas à la liberté, il est

*) Extrait d'un mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique, et intitulé : *Le Déterminisme.*

[illegible]

[illegible] à une puissance [illegible] sur le même modèle. Ce n'est que plus tard, lorsque la réflexion lui a montré dans la nature des enchaînements réguliers, lorsque sa raison s'est élevée à la notion abstraite d'une nécessité universelle, d'une loi invariable, que surgit l'idée du déterminisme. A mesure qu'elle s'étend, le fatalisme recule ; partout où

la science a établi des lois certaines et fixes, le hasard et l'imprévisible n'ont que faire.

Claude Bernard note très bien cette opposition.

« Le mot *déterminisme*, dit-il, a une signification différente de celle du mot *fatalisme*. Le fatalisme suppose la manifestation nécessaire d'un phénomène indépendant de ses conditions, tandis que le déterminisme n'est qu'une condition nécessaire d'un phénomène dont la manifestation n'est pas forcée »[1].

Aux yeux du savant, le déterminisme, c'est la relation nécessaire d'un phénomène avec ses antécédents, c'est la base de la loi naturelle. Le mot peut avoir une portée plus étendue, mais toujours il suppose une nécessité soumise à quelque règle rationnelle, accessible à l'intelligence. Dans l'ordre logique, on dit qu'une conclusion est déterminée par ses prémisses, on dit que la solution d'un problème est déterminée par ses données. Les adversaires les plus acharnés du déterminisme s'en prennent aussi à ce déterminisme logique. Ce n'est point là, cependant, l'aspect principal du problème, et lorsqu'on parle du déterminisme, on entend surtout parler du déterminisme de l'ordre réel, de celui qui prétend soumettre à des lois rationnelles le monde des existences.

Signalons quelques-unes des formules déterministes qui ont cours dans la philosophie contemporaine. Mais, afin d'en mieux saisir la portée et de définir les tendances auxquelles elles se rattachent, il nous faut en rechercher les origines et tâcher de découvrir les courants d'idées qui leur ont donné naissance; pour être complets, nous devrons remonter un peu haut : nous serons brefs.

Au moment de la Renaissance, une même préoccupation tourmentait les penseurs. Délaissée, presque ignorée souvent, à l'époque de la décadence scolastique, la nature avait

1) *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.* Paris, Baillière, 1865, p. 116.



soudain attiré l'attention d'un âge épris de renouveau. L'art y puisait, à la suite de l'antiquité, des inspirations vigoureuses et pleines de vie, la science cherchait à en déchiffrer le mystère.

Dans cette étude, les premiers pas sont mal assurés : ce sont des généralisations hâtives et imprudentes de données incomplètes. Elles portent l'empreinte d'esprits dont la curiosité impatiente veut arriver au but en brûlant les étapes. Mais bientôt les chercheurs s'assagissent, ils s'astreignent à des procédés plus méthodiques, et les résultats s'en montrent magnifiques : Copernic et Galilée renouvellent l'astronomie, et les représentants de l'aristotélisme, en s'opposant ridiculement à une théorie appuyée sur l'évidence des faits, ne réussissent qu'à accentuer le discrédit d'une philosophie dont leurs vaines subtilités avaient depuis longtemps ruiné la prépondérance. Puis, à côté de ces retentissantes conquêtes, se groupent nombreuses les découvertes et les inventions. Et les esprits, constatant la banqueroute de la scolastique, en quête de synthèses nouvelles, songent bien naturellement à employer, pour les édifier, les méthodes qui viennent de conduire à de si brillants résultats.

Quelle doit être la méthode du savoir, comment renouveler les connaissances humaines, c'est le grand problème qui se dresse à l'aurore de la philosophie moderne et qui donne l'impulsion première à son développement.

La méthode nouvelle, on la demande aux sciences de la nature. Or, celles-ci devaient leurs progrès à une expérimentation patiente et en même temps à l'application heureuse des mathématiques. Chacun de ces procédés va fournir, à un penseur puissant mais exclusif, le point de départ d'un mouvement philosophique dont l'influence se fera longtemps sentir. Ne s'attachant qu'à la méthode expérimentale, Bacon inaugure la tendance à l'empirisme ; uniquement attentif aux procédés des mathématiques, Descartes fonde le rationalisme.

Partant de notions simples, les mathématiques arrivent en les combinant à une infinité de conséquences ; elles construisent ainsi, par une pure déduction, tout l'ensemble d'une science et arrivent à des résultats vraiment étonnants. Descartes était mathématicien lui-même, la géométrie surtout lui doit des vues originales et fécondes : il essayera de formuler la méthode universelle à l'instar de la méthode mathématique.

Ne le dit-il pas ouvertement ? Il s'est aperçu que, tandis que toutes les sciences marchent dans l'obscurité et l'incertitude, les mathématiques seules jouissent d'une évidence incontestée, et il s'étonne que l'on n'ait pas songé à bâtir davantage sur un fondement aussi assuré. Il le fera donc, et, de même qu'en mathématiques, en toutes sciences il tâchera de ne partir que d'idées entièrement simples et entièrement évidentes. Dans l'ordre des idées, il cherche une proposition qui puisse servir de principe pour en déduire toute connaissance. Dans les choses réelles qu'il veut comprendre, il cherchera l'absolu, le simple, les choses « dont la notion est si claire et si distincte que l'esprit ne puisse la diviser en d'autres notions plus simples encore »[1]).

Cet absolu sera l'élément dernier des choses, l'objet clair et facile à connaitre et dont les combinaisons, selon des rapports variés, feront comprendre tout l'univers. Descartes bâtit ainsi l'univers au moyen de ses idées. Dans le monde sensible, il ne conçoit clairement que l'étendue figurée et mobile, et aussitôt il néglige la réalité de tout le reste, il fait de l'univers matériel un mécanisme infini où tout se produit selon les lois de la mécanique et de la géométrie. C'est le règne du déterminisme le plus rigoureux : les lois mathématiques ne laissent place à aucun hasard, ellesmêmes se déduisent avec une logique parfaite de quelques notions bien claires. Dans ce que les mathématiques em-

1) *Règles pour la direction de l'esprit.* Reg. 12, éd. Cousin, 1826, t. XI, p. 27.

brassent, il y a une nécessité absolue et qui s'explique, au regard de l'esprit, avec une entière évidence. C'est, de plus, le règne de l'inertie, car cette étendue figurée et mobile, avec laquelle Descartes construit le monde physique, ne possède aucune spontanéité : le mouvement qui l'anime est un mouvement communiqué ; elle ne peut se le donner et, l'ayant reçu, elle ne peut ni le modifier ni l'anéantir par elle-même ; aussi bien que la quantité de matière étendue, la quantité de mouvement est fixe. Les bases sur lesquelles s'édifient les constructions de la physique cartésienne ne peuvent changer, et celles-ci sont assurées d'une invariabilité absolue. Seul un être étranger au système et capable d'agir sur lui pourrait en troubler les lois. Mais Dieu seul, d'après Descartes, est l'auteur de la matière et la source du mouvement. Or, Dieu est immuable, et ce qu'il a une fois établi, il n'y changera plus rien. Ainsi la métaphysique confirme les doctrines de la physique, et Descartes peut énoncer, sans crainte, sa loi de la conservation du mouvement, postulat entièrement *a priori* d'une physique à laquelle l'expérience n'a fourni aucun élément.

Le mécanicisme cartésien conduisait à l'exclusion des causes finales. Il n'y avait pas à douer d'une tendance vers un but quelconque cette matière qui n'obéissait qu'aux lois brutales de la mécanique: la finalité suppose une certaine spontanéité à réduire et à incliner dans une direction ; elle n'a rien à faire avec une réalité dont l'inertie fait le fond et qui n'a qu'à obéir aux poussées que passivement elle subit. Quant à l'Auteur des choses, Descartes reconnait que, sans doute, il possède la spontanéité parfaite dans sa souveraine liberté, et, sans doute aussi, il a ses fins pour lesquelles il a fait le monde, mais elles sont bien trop au-dessus de nous pour que nous puissions raisonnablement chercher à les connaitre. Il n'y aura donc à considérer dans la nature que les causes mécaniques. Descartes étend cette conception bien au delà du domaine des êtres inorganiques ; la vie doit se réduire, elle aussi, au méca-

nisme. Plante, animal, homme même, tout corps vivant est une machine où toutes les fonctions résultent « de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge ou de tout autre automate de celle de ses contrepoids et de ses roues » [1]).

Tout devient clair ainsi dans le monde de l'étendue, mais à côté de lui il est un autre monde avec lequel il n'a rien de commun, celui de la pensée. Le déterminisme de Descartes y est moins assuré. Est-ce le résultat de cette préoccupation d'orthodoxie à laquelle il aurait, prétend-on, sur d'autres points sacrifié ses opinions ? N'est-ce pas plutôt le fait de la conviction profonde, de l'idée claire et distincte qu'il se faisait de l'humaine liberté ? Il en parle peu, mais semble l'avoir en très haute estime.

« C'est elle principalement, dit-il, qui me fait connaître que je porte en moi l'image et la ressemblance de Dieu. Elle est si grande, que je ne conçois pas l'idée d'aucune autre plus simple et plus étendue. Elle consiste bien en ce que nous pouvons faire nous-mêmes une même chose ou ne pas la faire, c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou finir une même chose » [2]).

Mais, à mesure que son analyse s'attaque à un pouvoir d'apparence si large, le déterminisme reprend ses droits. Qu'est-ce donc que la *liberté ?* Sera-ce le pouvoir d'agir au hasard, selon son caprice et sa fantaisie ? Sera-ce la liberté d'indifférence dont la direction est inexplicable et inexpliquée, puisqu'elle est sans motifs ? Descartes reconnaît l'existence d'une liberté de ce genre, mais, selon lui, c'est le plus bas degré de la liberté ; elle se rencontre lorsque nous ne voyons pas clair dans les mobiles qui doivent nous décider à agir, c'est le résultat d'une infirmité intellectuelle. Dans ce cas, d'ailleurs, le plus souvent, croit le philosophe, nous obéirons à nos passions, et en subissant leur entraînement, nous nous soumettons à la loi du corps,

1) *De l'Homme*, éd. Cousin, 1824, t. IV, p. 428.
2) *IVe Méditation*, n° 7, éd. Garnier, t. I, p. 140.

car les passions sont comme un retentissement dans l'âme des mouvements de l'organisme, retentissement dont Descartes n'explique pas nettement la nature, embarrassé qu'il se trouve par sa doctrine de la séparation absolue du monde de l'étendue et de celui de la pensée. Une division de ce genre, en tout cas, soumise à une influence organique s'expliquera en dernière analyse par le déterminisme mécanique qui gouverne notre corps. Au contraire, si notre décision s'accompagne de la claire intelligence des motifs d'agir, de la vue nette et lumineuse du meilleur parti, nous le suivrons toujours, et c'est alors que nous serons vraiment libres, parce que nous serons exempts de toute contrainte, parce que nous suivrons notre tendance la plus haute et la plus noble au lieu d'obéir à des instincts inférieurs [1]). Mais le mot *liberté*, à ce compte, prend un autre sens et il ne s'oppose plus au déterminisme. Nous ne saurions agir que d'une seule façon, en suivant les motifs qui expliquent naturellement notre vouloir.

Cependant toute indétermination n'a pas disparu, car, Descartes le reconnait, il reste possible et il se fait que nous n'ayons pas cette vue claire et nette qui nous entraine à agir. Le déterminisme va s'affirmer net et universel chez Spinoza. Ce juif aux tendances mystiques et panthéistes, poursuivi du désir de comprendre l'Être infini et en lui toutes choses, découvre dans la méthode cartésienne un procédé qui lui permettra de satisfaire sa curiosité. Il conçoit le dessein de déduire l'univers, « more geometrico », comme une immense suite de théorèmes, d'un principe unique qui sera l'expression même de l'essence fondamentale de la divinité.

La méthode cartésienne se rattachait à un principe qui, pour être premier dans l'ordre de la connaissance, ne faisait nullement de son objet la base de toute réalité. Mais pour Spinoza, l'ordre des idées est le même que celui

1) Cfr. *IVe Méditation*.

des choses [1]), et le principe premier qui soutient toutes nos idées a pour objet la réalité du principe fondamental qui engendre et soutient l'univers tout entier. Que sera ce principe ? De même que le point de départ de la géométrie est le concept incolore et desséché de la pure étendue, vidée de tout contenu qualitatif, ainsi le point de départ de la science universelle sera le concept le plus vide de tous, le concept de l'être abstrait, séparé de toute détermination concrète.

D'une pareille notion, il n'y a plus rien à tirer, si ce n'est sa répétition identique, et l'analyse de Spinoza ne peut en dire qu'une chose, c'est que l'être est l'être. C'est cette abstraction ultime que Spinoza personnifie pour en faire la divinité, la substance s'identifie avec l'être abstrait. Et, en vertu du principe de contradiction, il en résulte immédiatement la stricte unité, la nécessité, l'immutabilité rigoureuse de la substance.

La substance revêt des attributs nombreux ; nous en connaissons deux : la pensée et l'étendue. Ces attributs s'identifient avec elle, comme les dimensions avec l'espace ; ils ne font que la préciser. Puis eux-mêmes se présentent à leur tour avec des modes divers qui sont les réalités de l'univers. Mais il va de soi que les attributs de la substance participent de sa nécessité : l'être est, il ne saurait être que lui-même ; s'il était autre chose, il ne serait pas. Il est donc absolument impossible d'attribuer à quoi que ce soit quelque contingence. Si un mode de l'être devait changer, l'être avec lequel il s'identifie changerait également. Mais, en changeant, l'être cesserait d'être identique à lui-même : son essence serait détruite et avec elle son existence impliquée dans son essence. L'être s'évanouirait et avec lui l'univers, ou plutôt il n'aurait jamais existé.

Une nécessité irrésistible enveloppe donc toutes choses, et cette nécessité, intelligible dans son fondement, qui

1) Cfr. Brunschvicg, *Spinoza*. Paris, Alcan, 1898.

n'est autre que le fondement de la logique, est intelligible encore dans ses détails. Les choses et leurs lois se laissent, en effet, déduire par une conséquence mathématique de l'éternelle nature de Dieu.

Ce système est le type achevé du déterminisme. Rien n'est qui ne doive être tel qu'il est. Chaque chose et chacune de ses manifestations est une conséquence logique et inévitable de l'essence divine, et il est impossible de l'y découvrir par voie d'analyse, théoriquement du moins, car Spinoza ne saurait retrouver tous les chaînons intermédiaires par lesquels l'action d'un être particulier se rattache au premier principe. Il faut, en pratique, qu'il se borne à les rattacher à leurs causes immédiates, aux conditions auxquelles l'expérience nous les montre rattachées.

Mais, entre les choses particulières, s'il y a des relations causales, ce sont exactement celles qu'il y a entre les éléments d'une figure géométrique et cette figure elle-même ; la causalité n'est pas une action effective produisant une réalité nouvelle, mais une simple détermination logique de l'être par lui-même. Il n'y a donc aucun changement dans la nature, ce n'est que par une illusion de notre ignorance que nous croyons en découvrir dans ce qui n'est en vérité que la conséquence éternelle de l'essence divine. Notre connaissance sensible, obscure et inexacte, place dans le temps ce qui n'est point du temps ; mais la raison nous montre l'aspect éternel des choses, et sous cet aspect s'évanouit, aussi bien que le hasard, la fantaisie, la liberté. « Étant donnée une cause déterminée, l'effet s'ensuit nécessairement ; et inversement, si aucune cause déterminée n'est donnée, il est impossible qu'un effet suive » [1]).

Tandis que la philosophie rationaliste bâtissait ses prétentieuses constructions, l'esprit plus pratique et plus positif de l'Angleterre avait pris une direction très différente. S'attachant dans la méthode des sciences naturelles

1) *Ethica*, éd. van Vloten et Land, t. I, p. 40.

à son côté expérimental, Bacon [1]) essaie d'en formuler la théorie.

Seule l'expérience peut, selon lui, conduire à la science, et cette expérience, il faut tâcher de la bien dégager de tout élément étranger ; il faut écarter tous les préjugés et, en particulier, ceux qu'engendrent les vieilles méthodes qui expliquent le monde par des causes insaisissables et mystérieuses. Il ne faut admettre comme éléments d'une explication scientifique que les choses réelles et palpables, c'est-à-dire les seuls phénomènes perceptibles à l'expérience sensible. De ces données, il faut alors, au moyen des méthodes inductives, rechercher les éléments les plus simples et les plus constants. On arrivera ainsi aux « formes » par lesquelles il faut expliquer la nature.

Habitué encore à la terminologie scolastique, l'auteur du *Novum Organum* s'en sert pour exposer son système. Il exclut la recherche des causes matérielles, finales et efficientes. L'induction s'attache à la cause formelle, et encore celle-ci n'est-elle autre chose que l'élément constant des phénomènes [2]). C'est l'empirisme pur. Contentons-nous de bien voir les phénomènes ; tout ce que nous y ajouterons de nous, toute intervention de l'idée dans l'expérience, risque de nous égarer. Le but de l'induction doit être uniquement de nous livrer le phénomène bien clair et bien pur de tout mélange. Quant aux constructions aprioristes, leur valeur est nulle. Bacon ne croit même pas aux mathématiques ; la nature ne nous donne pas la pure étendue, l'espace, la ligne et le point géométriques. Ce sont là des abstractions qui dépassent l'expérience.

Mais l'influence du rationalisme se fait bientôt sentir sur les successeurs de Bacon ; il en résulte un alliage des deux

1) Cfr. Boutroux, *La Théorie baconienne de la forme (R. Des Cours et Conférences*, 15 mars 1900. — G. Fonsegrive, *François Bacon*, 1893).

2) « Forma rei ipsissima res est, neque differt res a forma aliter quam differunt apparens et existens. — Nos quum de formis loquimur, nil aliud intelligimus quam leges illas et determinationes actus puri quae naturam aliquam simpliciter ordinant et constituunt, ut calorem, lumen, pondus, etc. » *Novum Organum*, II, 13 et 17. Ed. Londres, 1803, t. VIII, pp. 95-106.

méthodes adverses. Sans doute, on continuera à demander à l'expérience le point de départ de la science ; on ne bâtira que sur son fondement. Mais en même temps, il faudra que l'expérience entre dans le moule de nos pensées.

C'est l'idée d'Hobbes [1]). L'expérience est d'ailleurs, selon lui, inadéquate aux choses réelles. Elle n'est que la façon subjective dont nous nous représentons les choses qui, par leurs mouvements, agissent sur nos organes. Mais, en tout cas, notre pensée n'a d'autre fonction que de combiner les données de l'expérience sans s'inquiéter de leur réalité. Ainsi le subjectivisme commence à poindre chez Hobbes, mais en même temps sa doctrine revêt le caractère d'un rigoureux mécanisme. Car notre expérience se réduit à des représentations d'espace et de temps, aspect subjectif des corps et de leur mouvement, les combinaisons ultérieures de la science n'auront pas d'autre objet : elle ne sera plus que l'étude des corps en mouvement, la mécanique.

Ainsi se rejoignent la méthode empirique et la méthode mathématique. On n'étudiera que les phénomènes naturels, mais en les ramenant à leurs éléments mécaniques. Or, dans l'étude des phénomènes, la première chose qui se manifeste c'est leur variation constante. Bacon l'affirmait déjà ; cette variation se fait suivant des lois invariables dont l'observation doit livrer la connaissance ; chaque phénomène est relié par une loi stable et nécessaire à d'autres phénomènes qu'il suffira de poser pour obtenir sa production, et ainsi la science de la nature apprend également à la dominer. Mais, puisque les phénomènes se réduisent à des mouvements matériels, la loi de leur succession se réduira à la loi qui régit la succession des mouvements matériels. Elle établira entre deux de ces mouvements l'équivalence quantitative dont nous trouvons le type simple et caractéristique dans la communication du mou-

1) Cfr. Windelband, *Geschichte der neueren Philosophie*, 1899, Bd I, pp. 145 sqq. — Koehler, *Die Naturphilosophie des Th. Hobbes in ihrer Abhängigkeit von Bacon* (Arch. für Geschichte der Philosophie, 1902, t. VIII, fig. 3).

vement d'un corps à un autre. Hobbes est le premier à formuler les principes de la causalité mécanique qui réduit l'effet à un mouvement reçu et la cause à un mouvement se communiquant.

Ce système est le type du déterminisme mécanique ; la nature des choses, aussi bien que leur devenir, obéit à des lois nécessaires et simples fondées en dernière analyse sur nos conceptions mathématiques. Le déterminisme est universel, il doit aussi bien valoir pour les faits de la vie sensitive et de la conscience que pour les mouvements du monde corporel ; tous ces phénomènes revêtent, aux yeux d'Hobbes, la même nature. Il esquisse une psychologie toute mécanique ; il croit découvrir dans la sensation, dans le plaisir sensible, dans l'intérêt de la conservation les éléments derniers, comme les unités psychiques, dont les combinaisons peuvent engendrer toute la vie consciente.

Entre deux états conscients successifs, il y a naturellement à établir une relation de pure causalité mécanique, exclusive de toute liberté, et Hobbes n'a pas manqué de saisir ces conclusions de sa doctrine : il nie nettement la liberté humaine, les décisions de l'homme ne sont que des suites passives des sensations qui les engendrent ; non seulement la liberté leur manque, mais même la spontanéité et l'activité.

La méthode entrevue par Hobbes comme le fondement de toute science, devait devenir, de fait, en se précisant et en se séparant de ses accompagnements philosophiques, la méthode des sciences naturelles. Newton en donne la formule exacte et sûre : il faut rechercher dans les phénomènes, par des méthodes inductives, les éléments qui réellement les constituent, les lois qui, en fait, les régissent, les enchaînements qui s'y rencontrent. Mais en même temps la déduction combinera ces données, elle tâchera de reconstruire le système caché de la nature, et, vérifiant ensuite par l'expérience — dont le savant ne peut jamais perdre le contact — les résultats obtenus, elle arrivera à une

véritable et certaine science. Cette méthode, Newton l'appliquait avec succès au domaine de la mécanique ; il arrivait le premier à expliquer mathématiquement, par des principes très simples, tous les mouvements réels.

L'hypothèse de la gravitation universelle rendait compte, d'un coup, de tous les mouvements de l'univers, depuis la chute d'une pierre, jusqu'au cours des planètes, et elle se vérifiait partout avec une rigoureuse certitude. Dès lors, plus n'était besoin de recourir à des causes mystérieuses, capricieuses et inintelligibles ; le monde mécanique trouvait une explication rationnelle, claire et en même temps absolument certaine.

Peu à peu, cependant, les méthodes mathématiques pénètrent dans les autres sciences naturelles, et leur application conduit à des découvertes merveilleuses. Partout où les faits peuvent être ramenés à leur côté mécanique, ils s'expliquent nettement, clairement, d'une façon qui semble hors de discussion. Il était naturel de chercher à étendre un procédé aussi avantageux. On l'essaya, on bâtit des hypothèses et tous les faits d'ordre physique et d'ordre chimique parurent se réduire à des combinaisons mécaniques. D'ingénieuses expériences semblaient montrer, dans les forces physiques, chaleur, lumière, électricité, de simples transformations du mouvement. Une hypothèse hardie faisait de même des propriétés qualitatives des corps chimiques. Et les premières applications de ces nouvelles idées semblaient donner les mêmes résultats d'explication facile et complète qui avaient déjà été obtenus dans d'autres domaines. On s'enthousiasma donc pour la conception mécaniciste et bientôt ce fut, dans les écoles scientifiques, doctrine admise à l'égal d'un dogme, que tous les faits de la nature doivent se réduire à des modes de la matière en mouvement. Avec la recommandation de la science, elle passa aux écoles philosophiques et, après les triomphes qu'elle venait de remporter, elle y rencontra une adhésion presque universelle. Au XVIII[e] siècle, le

mécanicisme avait été soutenu par une école nombreuse. La Mettrie et de Condillac, les associationnistes anglais, en sont les représentants dans la philosophie générale et en particulier dans la psychologie. Des savants, comme Fontenelle, en développent les principes dans le domaine de la philosophie de la nature, et, plus tard, Laplace exprime nettement l'idéal du déterminisme mécaniciste dans ces paroles souvent citées : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome, rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'astronomie, une faible image de cette intelligence »[1]).

Cependant, d'autres courants philosophiques réussissent à dominer la première moitié du XIX[e] siècle, mais leur décadence, coïncidant avec les progrès des sciences naturelles, devait donner naissance à une philosophie qui chercherait dans ces sciences le modèle d'après lequel elle allait se constituer.

Auguste Comte a été l'initiateur de la philosophie positiviste. De même que Bacon, il part en guerre contre les doctrines métaphysiques ; il ne veut plus que l'on recherche « l'origine et la destination de l'univers, les causes intimes des phénomènes ». Il faut réduire l'explication des faits à ses « termes réels »[2]). Les faits doivent donc s'expliquer par des faits. Tout le reste est inconnaissable. L'empirisme reparaît sous le nom nouveau de positivisme. Comte reprend aussi aux philosophes de la Renaissance une autre tendance, la même qui avait permis à l'empirisme de se constituer

1) Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*. Paris, 1814, p. 3.
2) *Cours de philosophie positive* (première leçon), p. 4. Paris, J.-B. Baillière, 4e édition, 1877.

scientifiquement. La méthode mathématique reparaît chez lui. L'ambition de la philosophie doit être de découvrir, dans tous les phénomènes, quelques « faits généraux » qui soient l'expression de lois mécaniques. L'idéal, dont il croit la science encore bien éloignée, serait de rattacher « tous les phénomènes naturels à la loi positive la plus générale que nous connaissions, la loi de la gravitation, qui lie déjà tous les phénomènes astronomiques à une partie de ceux de la physique terrestre »[1]).

M. Taine a bien mis en lumière la nature de cette systématisation rêvée des phénomènes.

« Dans les sciences de construction, remarque-t-il, les démonstrations se font facilement. Les termes auxquels elles s'appliquent sont constitués d'éléments mentaux, connus et définis d'avance, et combinés d'une façon connue, puisque c'est l'esprit lui-même qui les combine. C'est pourquoi elles sont si parfaites; toutes les lois qu'elles énoncent, et il y en a un nombre énorme, ne sont que des combinaisons de quelques axiomes primitifs que l'on ramène au principe de contradiction ou d'identité.

» Il n'en peut être ainsi, que parce que leur objet lui-même se constitue par la combinaison de quelques facteurs abstraits, très simples et très généraux »[2]).

Si tous les objets de la nature pouvaient être compris d'une façon aussi complète et aussi claire, si les sciences d'expérience pouvaient s'édifier sur le modèle des sciences de construction, ce serait, semble-t-il, l'idéal.

Les notions abstraites dont s'occupent les sciences de construction se retrouvent dans la nature, et les lois qu'elles ont établies en combinant ces notions s'appliquent aux choses réelles. Mais elles ne s'appliquent, jusqu'ici, qu'à l'aspect quantitatif des choses. Ne pourrait-on pas arriver à ramener à cet aspect les autres et réduire tous les phénomènes à des modes de la matière en mouvement?

1) *Cours de philosophie positive* (première leçon), p. 64.
2) *De l'intelligence*. Édition de 1878, pp. 404-414.

M. Taine semble l'espérer, sans en être absolument certain, et il entrevoit avec enthousiasme la splendide unification du savoir à laquelle on aboutirait ainsi [1]).

Ainsi, nous avons saisi, à diverses reprises, à différents moments de l'histoire de notre pensée philosophique, sous des nuances variées, une même forme de déterminisme, tantôt achevée et encadrant, de l'armature continue de ses déductions, tout l'édifice de la science, tantôt entrevue comme un rêve, un lointain et peut-être irréalisable idéal. Oublions les caractères particuliers, ne faisons attention qu'à l'idée maîtresse. Le philosophe s'est trouvé appelé à rendre compte du monde et, *a priori*, il a supposé que tout ce qu'il y a dans la réalité : les choses, leurs connexions, leur devenir, est soumis à une loi rationnelle. Cette loi est le fond réel des choses, c'est par elle qu'elles sont. Elle les engendre à peu près comme la démonstration d'Euclide engendre les figures géométriques et les théorèmes qui énoncent leurs propriétés. L'univers est une vaste déduction. Dès lors, tout est nécessaire et tout aussi s'explique, l'esprit se meut à l'aise dans un univers si parfaitement logique. Peu importe maintenant le procédé d'après lequel la connaissance en sera obtenue. Peu importe qu'à l'exemple de Spinoza, le philosophe ait tout bonnement entrepris de faire lui-même la construction avec des matériaux à lui, afin de la connaître plus sûrement, en se confiant avec un dogmatisme superbe dans la conformité des choses et de son esprit, ou bien que, par une défiance grandissante vis-à-vis de sa force intellectuelle, il se borne à supposer la construction et s'emploie à en découvrir successivement, par une patiente observation, les lignes et la structure cachée.

Toujours reste-t-il que le monde est fait de termes mentaux, idées pour le rationaliste, phénomènes sensibles pour le positiviste ou l'empiriste. Ce sont des objets d'un état de

1) *De l'intelligence*, p. 449.

[illegible]

conviction, le savant cherchera toujours avec confiance la cause de chaque phénomène. Il ne désespérera jamais de la trouver, car il sait qu'il y en a une. Lorsqu'il croira la tenir, un cas irrationnel, où elle semble ne pas produire l'effet attendu, ne le déconcertera point. Ce changement dans le résultat lui fera supposer un changement ignoré dans les conditions. Claude Bernard illustre ces directions au moyen des exemples qu'une longue expérience de chercheur lui permet de citer avec toute l'autorité d'un heureux initiateur. Il se croit donc en droit de formuler cette règle, que « chez les êtres vivants, aussi bien que dans les corps bruts, les conditions d'existence de tout phénomène sont déterminées d'une manière absolue » [1]).

Cette loi, d'ailleurs, a fait le fondement des progrès de la physiologie. Sans elle, il n'y a plus de science possible. Mais sur quoi se base cette conviction ? Dans l'esprit de Claude Bernard, il semble qu'elle se base sur une foi implicite à la vérité du déterminisme universel que nous venons de signaler. Le savant, dit-il, est certain d'avance qu'il y a entre les phénomènes de la vie, comme entre ceux de la matière inorganique, des rapports nécessaires et absolus, comme des rapports mathématiques. La seule différence entre eux, c'est que, dans les sciences expérimentales, ces rapports sont noyés dans des complications tellement multiples, que nous ne pouvons les découvrir. Graduellement, notre analyse, en dissociant les phénomènes, formule des lois plus simples et s'approche des relations fondamentales, mais elle en reste loin et peut-être ne les formulera-t-elle jamais.

Le mathématicien Laplace rattache le principe du déterminisme scientifique au principe de causalité. « Les événements actuels, dit-il, ont avec les précédents une liaison fondée sur le principe évident qu'une chose ne peut commencer d'être sans une cause qui la produise. Cet axiome,

1) *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 116.

connu sous le nom de principe de la raison suffisante, s'étend aux actions même les plus différentes. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminant, leur donner naissance ; car si, toutes les circonstances de deux positions étant exactement les mêmes, elle agissait dans l'une et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait un effet sans cause » [1]).

M. Taine parle à peu près le même langage : « Dès qu'un caractère (permanent ou transitoire) est donné, nous sommes sûrs que ses précédents et accompagnements, en d'autres termes, ses conditions influent sur lui et à son endroit sont efficaces... D'autre part, la présence des conditions suffit pour entraîner la présence du caractère... Tout changement du caractère présuppose un changement dans les conditions... Tout changement a une cause, et cette cause est un autre changement. Voilà l'axiome de causalité. Et d'où vient cet axiome ? De même que les autres axiomes, il développe une pure supposition, il la développe en démêlant du même entre les deux données qu'il lie, et il se ramène aux principes d'identité et de contradiction » [2]).

« *Du même.* » Ce principe est donc un principe analytique. C'est le principe philosophique de raison suffisante. Et, à ce point de vue, la plupart des écoles concordent.

L'empirisme de Bacon, rejetant toute certitude rationnelle, tout apriorisme, consistait logiquement à nier la valeur des principes de la raison. En particulier, le principe de causalité phénoménale, que Bacon lui-même plaçait à la base de la recherche scientifique, ne devait pas tarder à être mis en discussion. Il est antérieur à l'expérience, au moins dans son affirmation universelle que tout phénomène doit avoir sa cause dans un autre phénomène. Dès lors, quelle valeur conserve-t-il, puisque toute certitude doit sortir de l'expérience ?

1) Laplace, *op. cit.*, p. 3.
2) *De l'intelligence*, p. 459.

Stuart Mill répond avec Hume : « Comment l'expérience nous affirme-t-elle l'hypothèse de la causation? Ce n'est pas en découvrant un nexus entre la cause et l'effet, ou, dans la cause elle-même, une liaison suffisante qui la fait suivre de l'effet... Ce que l'expérience nous fait connaître, c'est le fait d'une succession invariable entre tout événement et une certaine combinaison particulière de conditions antécédentes, en sorte que, partout et toujours, quand cette union d'antécédents existe, l'événement ne manque pas d'arriver.

» Y a-t-il ici une nécessité autre que l'universalité inconditionnelle du fait? Nous n'en savons rien. Pourtant cette affirmation *a posteriori*, bien qu'elle ne soit pas confirmée par une nécessité *a priori*, décide de notre choix »[1]).

Mais Stuart Mill, sans s'en apercevoir, dépasse l'expérience. L'expérience ne prouve pas que, « partout et toujours, quand cette union d'antécédents existe, l'événement ne manque pas d'arriver », mais seulement que, lorsque l'événement arrive, il a dû être précédé de ses conditions. Si les faits de liberté sont exacts, ils présentent des événements qui ne se rattachent pas invariablement à une union d'antécédents. Ceux qui, avant l'examen de ces faits, en nient la réalité au nom de la science, admettent un lien de nécessité *a priori* entre tout événement et ses conditions. Il se peut qu'ils ne voient pas dans ce lien une relation de cause véritablement productrice à un effet qu'elle engendre, qu'ils n'y voient qu'une succession. Mais, au moins, cette succession est invariable et, de plus, elle est universelle, il n'y a aucun phénomène, ni de mouvement, ni de vie, ni de pensée, qui y fasse exception. Ce système est encore une forme du déterminisme universel, très humble, très atténué, agnostique; puisqu'il renonce à toute déduction dépassant les enchainements observés, sa certitude n'est qu'une probabilité très grande, mais il est vrai que ses

1) *Philosophie de Hamilton*, p. 547, trad. Alcan.

tenants conservent la croyance à l'existence de relations constantes et nécessaires entre tout phénomène et certains autres qu'on appellera ses antécédents. Ces relations peuvent être connues, elles constituent des lois auxquelles les phénomènes paraissent obéir et dont nous pouvons être pratiquement certains. Il y a beaucoup d'inconnaissable pour nous dans le monde, mais, au moins, sa surface connaissable nous apparait comme un réseau de phénomènes bien déterminés dans leurs mutuelles relations. De ce réseau, nous ne tenons pas les bouts, mais nous en tenons les mailles, et cela doit nous suffire.

Et de quoi ce réseau est-il formé? Quels sont ces éléments qui se déterminent mutuellement dans leurs successions invariables? Encore une fois, des abstractions bien nettes et bien définies, un fait séparé de ce qui l'entoure, le résultat d'une analyse. S'il y a autre chose dans la réalité, on le néglige, on ne retient que ces phénomènes desséchés par leur isolement. Il est clair que toute spontanéité, toute liberté encore une fois est exclue du domaine que la science a ainsi assujetti à son déterminisme.

Ainsi se précise à nos yeux la physionomie du déterminisme contemporain. Nous allons voir comment le subjectivisme lui ajoute un dernier trait.

(A suivre.) L. NOËL.

II.

LA MONNAIE D'APRÈS SAINT THOMAS D'AQUIN.

Sa nature, ses fonctions, sa productivité dans les contrats qui s'y rapportent.

Aujourd'hui on reconnaît généralement que saint Thomas d'Aquin a posé les premiers jalons de la science monétaire du moyen âge. C'est lui qui a creusé et mis en valeur la notion aristotélicienne de l'argent. Le premier aussi, il a montré l'importance qui s'attache, dans la vie économique d'une nation, au caractère intrinsèque et matériel de la monnaie. Cet aspect de la question avait à peine éveillé l'attention : on en trouve de très rares indices, notamment dans la Glose au *Corpus juris civilis* [1]), dans un passage du pseudo-Chrysostome repris par Gratien [2]), dans une constitution de l'empereur Henri VI (1196) [3]), et enfin, plus explicitement, dans une lettre d'Innocent III au roi d'Aragon [4]).

Bientôt, coup sur coup, les faits parlèrent, révélant à tous les esprits l'existence d'une loi monétaire, que les princes eux-mêmes ne pouvaient enfreindre impunément. Lors donc que le XIV[e] siècle, à la suite de falsifications

1) Tit. *De falsa moneta*, IX, 24; it., *De vet. numism. potestate*, XI, 11; cité par Endemann, *Studien in der romanisch-kanonistischen Wirthschafts- und Rechtslehre bis gegen Ende des siebzehnten Jahrhunderts*, t. II, p. 163. Berlin, 1883.

2) D. LXXXVIII, c. 11 *ejiciens*, § 4 s.

3) *Heinrici VI imp. constitutio de moneta spirensi*, dans les *Monumenta Germaniae historica* de Pertz (Legum II, p. 569).

4) Decretal., II, tit. XXIV *de jurejur.*, c. 18.

monétaires répétées, fut amené à chercher une solution définitive à la question pécuniaire et à constituer en détail la science de l'argent, il n'eut qu'à analyser et à coordonner les idées de saint Thomas. Nous n'hésitons pas à dire que le premier *Traictie de la premiere invention des monnoies* [1]), écrit par Nicole Oresme, évêque de Lisieux, en 1382, se trouve en germe dans la doctrine professée par le prince de la scolastique. Cette considération montre, à elle seule, tout l'intérêt qui s'attache à cette doctrine, dans l'histoire économique du moyen âge.

En outre, il est manifeste, pour peu qu'on soit au courant de la morale scolastique, que les obligations contractuelles y varient et se spécifient d'après la nature de leur objet. Or, l'argent constituait déjà, au XIIIe siècle, l'objet habituel de conventions multiples. Par conséquent, pour comprendre, d'après la doctrine de saint Thomas, la nature des contrats financiers, il faut commencer par l'étudier, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en fonction de son concept monétaire. En d'autres termes, connaissant ce concept, on peut logiquement conclure au concept des contrats qui s'y rapportent, tels le prêt, le dépôt, le change, la société; ou bien encore, de l'étude directe et objective des contrats doit sortir inversement la notion de l'argent.

Depuis le XIIIe siècle, la vie économique a pris une intensité et acquis une extension prodigieuses. Or, les moralistes contemporains continuent à bon droit à mettre à la base du traité des contrats le principe scolastique énoncé : en sorte que le jugement à porter sur le crédit moderne dépend nécessairement du concept actuel de la monnaie. Si cette notion diffère essentiellement de la notion thomiste, il faut juger différemment aussi des opérations qui la concernent ; si au contraire elles s'identifient — et nous croyons qu'elles doivent s'identifier, — c'est d'après le critère médiéval

1) On trouve l'analyse détaillée de ce traité médiéval de science monétaire, dans le savant ouvrage de M. Brants : *Esquisse des théories économiques professées par les écrivains des XIIIe et XIVe siècles*, pp. 190-192. Louvain, Peeters, 1895.

qu'il faut apprécier la justice de la finance contemporaine. Au demeurant, l'étude scientifique de la morale n'aura qu'à se louer de ce procédé, sans pour cela méconnaître la marche ascendante de la civilisation économique de nos jours. Cette seconde considération manifeste de nouveau la haute importance du sujet que nous nous proposons d'exposer.

Mais, avant de l'aborder, rassemblons les passages qui ont trait à la présente question et qui sont disséminés dans les nombreux ouvrages du Docteur angélique, tout le long de sa carrière ; recherchons ensuite, autant que possible, les sources auxquelles il a puisé ses idées.

I.

Textes de saint Thomas, et sources de sa doctrine.

Dès les premières années de sa carrière scientifique, quand il commente les œuvres d'Aristote, saint Thomas rencontre la question monétaire. Au livre V de l'*Éthique* (lect. 9), parlant de l'égalité objective exigée par la justice, Aristote montre que toutes les valeurs se réduisent à l'argent comme à leur commune mesure. La même idée, mais traitée d'une façon plus profonde et plus analytique, saint Thomas la trouve au livre I de la *Politique* (lect. 6-9) : le Stagirite y traite de l'administration économique de la famille et de la république, et spécialement de l'*ars pecuniativa*, consistant dans la juste acquisition et possession de la monnaie.

En dehors de ces passages, une seconde série de textes nous intéressent : ce sont ceux dans lesquels saint Thomas expose *ex professo* sa doctrine concernant le prêt et l'usure ; ils nous intéressent d'autant plus, que sa pensée s'y dégage plus claire, plus libre, plus personnelle. Il s'agit de son commentaire sur le livre III des *Sentences* (Dist. XXXVII, q. I, a. 6), — de l'article 19 du *Quodlibet* III, — d'un

article de l'opuscule *De Malo* (q. XIII, a. 4), — enfin dans la *Somme théologique* principalement, de la question LXXVIII de la 2ª 2ªᵉ. Pour être complet, on pourrait mentionner aussi les opuscules : *De emptione et venditione ad tempus*, *In duo praecepta caritatis et in decem Legis praecepta expositio* (c. XXIV), et *In psalmos Davidis expositio* (ps. XIV) ; mais les indications y sont peu explicites [1]).

Parmi les œuvres de saint Thomas, le *De regimine principum ad regem Cypri* [2]) mérite une attention toute spéciale : aux chapitres XIII et XIV du livre II, l'auteur examine *ex professo* la question monétaire [3]). Il est vrai que ces passages n'ont pas été rédigés de sa main ; on sait qu'après le chapitre V, la mort a surpris le grand Docteur ; mais le même livre II a été achevé, dans la suite, par un de ses disciples, Ptolémée de Luce, d'après les notes mêmes du Maître [4]) : aussi bien n'hésite-t-on point à admettre que sa pensée et sa doctrine y sont fidèlement reproduites.

Reste le traité *De usuris in communi et de usurariis contractibus*. Depuis que l'imprimerie a vulgarisé les œuvres du prince de la scolastique, cet ouvrage se rencontre dans la plupart des collections de ses *opuscula* ; les théologiens moralistes de la période de grandeur le citent comme authentique ; enfin, à commencer par H. Contzen [5]), un des fondateurs de l'école historique en économie sociale, les économistes modernes qui se sont occupés de l'histoire des doctrines, ont puisé principalement dans cet ouvrage

1) Il est aussi question de l'usure dans une consultation casuistique qu'on rencontre parmi les opuscules de saint Thomas, bien que l'authenticité en soit douteuse sous le titre : *De regimine Judaeorum ad Ducissam Brabantiae*. L'auteur y examine dans quels cas il est permis d'accepter de l'argent des Juifs usuriers, soit à titre de restitution ou de donation, soit à titre d'amende judiciaire.

2) Al. *Tractatus de rege et regno ad regem Cypri.*

3) Au ch. XIII, il prouve que chaque État doit posséder sa monnaie propre ; au ch. XIV, il parle plutôt des poids et des mesures, tout en y rattachant l'argent ; enfin, au ch. VII du même livre, il montre la nécessité pour le roi d'avoir une réserve d'or et d'argent monnayé ou autre.

4) Cfr. De Rubeis, dans l'édition de Parme des œuvres de saint Thomas, t. XVI, p. 500 s.

5) Cfr. *Geschichte der volkswirthschaftlichen Litteratur im Mittelalter*, pp. 7-46. Leipzig, Priber, 1869.

les théories économiques de saint Thomas. Or, il est certain qu'il ne lui appartient point.

Si peu qu'on se soit familiarisé avec ses écrits, on n'y trouve pas l'empreinte de sa main, sa manière d'exposer et d'argumenter, la profondeur en même temps que la concision de son style : cet ouvrage ne livre ni sa pensée ni sa facture littéraire. Pour démontrer que l'usure est contraire au droit naturel, l'auteur (c. IV) emploie d'autres preuves que saint Thomas : on n'y découvre pas son argument favori, celui qu'on rencontre tout le long de ses ouvrages ; en effet, à toute occasion il reprend la question de l'usure, dans l'unique souci, semble-t-il, de le faire passer dans les esprits; cet argument lui sert même de pierre de touche pour juger toutes les opérations financières. Bien que l'auteur anonyme s'excuse de son ignorance des lois [1]), il connaît à fond le droit canon de son temps ; c'est un esprit avant tout juridique, possédant en même temps une heureuse tournure casuistique ; constamment il en appelle aux canons de Gratien et aux décrétales de Grégoire IX ; il ne raisonne que lorsque les textes lui font défaut [2]) ; sa manière peu profonde et peu exacte d'interpréter Aristote [3]), semble montrer qu'il ne vit pas dans un commerce journalier avec lui : autant de caractères qui le distinguent absolument du Docteur d'Aquin. Au surplus, les deux plus anciens catalogues des œuvres dominicaines, celui de Stams, écrit au commencement du XIVe s. d'après un original de la fin du XIIIe, et celui de Pignon, datant du premier quart du XVe s., ne le mettent point sous son nom : le premier ne connaît même pas l'ouvrage, et le second semble l'attribuer au dominicain belge, contemporain de saint Thomas, Gilles de Lessines [4])

1) Cfr. c IX, med. ; c. XXI, fin.
2) Cfr. p. e., c. IX.
3) Cfr. p. e., c. IV.
4) M. De Wulf, *Le Traité de unitate formae de Gilles de Lessines*, p. 87, coll. 83 *(Les Philosophes belges*, t. I. Louvain, Inst. sup. de Phil., 1901). Le catalogue de Stams porte seulement : « Item plura scripsit de astrologia » ; celui de

En s'appuyant sur ce témoignage, et surtout en tenant compte des ressemblances de facture frappantes qui existent entre le *De unitate formae* du même auteur, et l'œuvre anonyme qui nous occupe, M. De Wulf, à la suite de Quétif et Echard, n'hésite pas à la restituer à notre compatriote (1230-1304?)[1]. Quoi qu'il en soit du nom de l'auteur, après un examen interne minutieux, nous avons acquis la conviction que l'œuvre a été écrite en France[2], au déclin du XIII[e] siècle.

Cette date approximative se déduit surtout du rapport dans lequel l'auteur se trouve avec le *Corpus juris canonici*. Le *Corpus*, qu'il connaît, ne comprend manifestement que le *Decretum Gratiani* (ca. 1150) et les *Decretalia* de Grégoire IX (1234) : il désigne encore le premier sous le nom de « canon », ou droit canonique par excellence, nom qui lui était réservé avant la promulgation officielle des Décrétales mais qu'on a continué à employer jusque dans la seconde moitié du XIII[e] siècle[3]), — et les autres sous le titre de « epistolae extravagantes », titre qui était alors, pour désigner les Décrétales, aussi archaïque que le premier, et qui prêtait à confusion, puisque de nouvelles

Pignon : « Item plura scripsit de theologia. Et unum tractatum composuit de usura. » De plus, deux mss. du traité *de usuris*, appartenant à la première moitié du XVe siècle, l'attribuent à Aegidius de Lérines (*ibid.*, p. 87).

1) Cfr. *op. cit.*, p. 89, coll. p. 67.

2) Pour appliquer ses idées à des cas concrets, il parle des marchands qui s'en vont de France en Angleterre (c. XIV, init.) ; il ne mentionne que la monnaie française, qu'il compare aux livres sterling anglaises alors très répandues en France (*parisienses*, c. XIII, in. ; *turonenses* valant alors le quart de la livre sterling, c. XIV, med.). Au chap. XVII, il examine la question des « caursini » et de leur tolérance par les villes et les princes : « septimo etiam de fautoribus, qui fovent eos et defendunt in exercitio fœnerandi, sicut aliquae civitates et aliqui principes fovent et defendunt hujusmodi qui dicuntur caursini, qui alias non auderent exercere hujusmodi actum fœnerandi. » Or, cette question était surtout brûlante en France dans la dernière partie du XIIIe siècle : par trois fois, en 1256, 1268 et 1277, saint Louis et son successeur avaient banni ces usuriers italiens, qui revenaient toujours et souvent étaient protégés par les villes et les princes. Cfr. M. Neumann, *Geschichte des Wuchers in Deutschland*, p 266. Halle, 1865. Le nom même de « caursini » tend à disparaître au commencement du XIVe siècle, pour faire place à celui de « Lombards » ou « Wallons ». Cfr. P. Holzapfel, *Die Anfänge der Montes Pietatis*. p. 24 s. Munich, 1903 ; Ducange, *Glossarium*, v° Caorsini.

3) Cfr. F. Laurin, *Introductio in corpus juris canonici*, p. 25 s. Fribourg i./B., Herder, 1889.

« extravagantes » avaient déjà cours, bientôt réunies dans le *Liber sextus Decretalium* (1298) [1]). Lui qui cite, à propos de chaque question qu'il examine, les sources canoniques où il puise la solution, ne mentionne jamais les décrétales correspondantes du *Liber sextus*, et moins encore des autres collections éditées successivement dans le premier quart du xiv[e] siècle (*Liber Clementinarum*, *Extravagantes Joannis XXII*). Et ce qui plus est, ayant à parler de la licéité d'une coutume qui était devenue générale alors [2]), — l'achat des rentes à vie ou pour un temps déterminé, — il répond, *à défaut de texte juridique*, en affirmant la licéité pure et simple, sans distinguer entre les biens ecclésiastiques et les autres [3]), moyennant toutefois le consentement « superioris praelati » [4]). Or, dans le *Liber sextus*, Grégoire X requiert désormais le consentement spécial *du Saint-Siège* pour *toute* aliénation de biens ou de revenus ecclésiastiques [5]), et au Concile de Vienne (1311), Clément V *défend*, d'une façon absolue, par rapport aux revenus des églises et des monastères, d'user à l'avenir de cette pratique [6]).

D'autre part, l'existence déjà générale de cette coutume, la discussion qui, au dire de l'auteur, se levait autour d'elle, le fait qu'elle a été condamnée seulement après le premier decennium du xiv[e] siècle, alors que les souverains pontifes veillaient avec tant de sollicitude sur les contrats plus ou moins usuraires inventés alors, tout cela nous reporte vers

1) Au ch. IX, in., l'auteur écrit : « In primis autem fatemur nos nusquam legisse auctoritatem nec audivisse seu in canone seu in epistolis extravagantibus seu in corpore legis, pro hac opinione facientem aliquid. » Par le « corpus legis » il entend certainement le *corpus juris civilis*; les deux parties qu'il distingue dans le droit canonique ne peuvent s'identifier — si l'on fait attention à sa manière de les citer tout le long de l'ouvrage — qu'avec le Décret de Gratien et les Décrétales de Grégoire IX.

2) « Quae duo frequenter fiunt inter homines nostri temporis. » Cfr. c. IX, init.

3) « Verbi gratia, aliquis habet reditus certos, ut ex parochia vel praebenda, vel ex patrimonio, vel aliunde, et hujusmodi reditus vult vendere ad sex annos vel ad decem, vel ad aliquod tempus determinatum, ut simul habeat paratam pecuniam. Et quaeritur utrum haec licite possint emi pro minori pretio quam valeant in annis tot acceptis. Et videtur quod sic. » Cfr. c. IX, pars secunda, init.

4) Cfr. c. IX, med.

5) Cfr. Lib. Sext., III, tit. IX *de rebus ecclesiae non alienandis*, c. 2.

6) Cfr. Clement., III, tit. IV *de rebus ecclesiae non alienandis*, c. 1.

aussi il en appelle explicitement au témoignage du Philosophe [1]).

Voici, par exemple, autant d'idées spécifiquement aristotéliciennes : toutes les valeurs commerciales peuvent se réduire à l'argent comme à leur commune mesure ; par cette mesure une relation de valeur s'établit entre elles, mais non pas entre elles et l'argent ; pour celui qui use de cette mesure, elle se détruit. En outre, le jugement porté par saint Thomas sur la licéité du commerce en général [2]) se rencontre aussi chez Aristote [3]) : il est vrai que, dans la *Somme théologique*, à propos de cette question [4]), il cite pour se couvrir un texte de saint Augustin ; aussi bien, c'est le seul texte qui lui semble favorable dans l'antiquité chrétienne : saint Jérôme, Cassiodore, le pseudo-Chrysostome [5]) lui créent des difficultés auxquelles il tâche de répondre. D'ailleurs, sa façon de raisonner ne laisse aucun doute sur l'origine péripatéticienne de sa doctrine.

Dans son savant ouvrage sur *Le prêt à intérêt dans l'ancienne France* [6]), M. J. Favre concède que saint Thomas, comme les scolastiques en général, a emprunté sa morale du commerce au Stagirite, mais en même temps il prétend que la doctrine de celui-ci a été mal comprise par son disciple du XIIIe siècle : Aristote en effet ne s'appuie que sur la notion de l'argent, saint Thomas au contraire sur la nature de l'homme.

Entendons-nous. Le Docteur médiéval saisit fort bien la pensée du Philosophe, mais l'énonce d'une façon plus rationnelle, et les applications qu'il en fait s'inspirent d'un esprit

1) Cfr. *Summ. theol*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, c.; *In III Sentent.*, D. XXXVII, a. 6, c.; *De Malo*, q. XIII, a. 4, c., ad 15; *De regimine principum*, II, c. 7, in., c. 13 et 14.

2) Cfr. *Summ. theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 4.

3) Cfr. *Éthique*, V, l. 9 ; *Politique*, I, l. 6-9.

4) Cfr. *Summ. theol.*, 2a 2ae, *loc. cit.*

5) Saint Thomas cite souvent sous le nom de saint Chrysostome l'*Opus imperfectum in Matthaeum* (P. G., t. LVI, c. 611 ss.), anonyme latin de la fin du VIe siècle. Cfr. Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes. Littérature grecque*, p. 328. Paris, Lecoffre, 1898. — Il cite manifestement ces textes d'après Gratien, I, D. LXXXVIII.

6) Cfr. pp. 4-9. Paris, Rousseau, 1900.

même cadre historique que les œuvres de saint Thomas d'Aquin. Si l'on a tort par conséquent de confondre la doctrine économique des deux docteurs, on ne doit pas craindre d'autre part, pour jeter plus de lumière sur les théories de celui-ci, d'en appeler au témoignage de celui-là. Œuvre d'un moraliste de valeur, conduite avec une méthode rigoureuse, et où se révèle un esprit sage, modéré dans ses solutions pratiques et plein de déférence pour ses adversaires, elle constitue, peut-on dire, la toute première étude d'ensemble, le premier traité moral du mécanisme du crédit.

*
* *

La seconde question préliminaire, intéressante à élucider, a trait aux sources utilisées par saint Thomas.

Où a-t-il puisé ses idées ? Dépend-il absolument de l'antiquité ? Ne les a-t-il pas recueillies de la bouche ou dans les écrits de ses maîtres ou de ses contemporains ? Jusqu'à quel point est-il personnel et original ?

Nous verrons bientôt que la notion monétaire de saint Thomas comporte un double élément : premièrement, l'argent est la mesure de toutes les valeurs, et comme mesure il n'est pas mesuré par elles ; en second lieu, le bien général demande que cette mesure porte en soi une valeur réelle aussi stable que possible. Dans le prêt, le premier élément prévaut, tandis que le second se manifeste plutôt dans le change.

Ici, comme ailleurs, saint Thomas dépend principalement d'Aristote : à celui-ci il emprunte le premier élément du concept, mais seulement le premier. Qu'il traite de la monnaie directement, comme dans l'ouvrage *De regimine principum*, ou qu'il parle de l'usure à propos des différents contrats, cet élément constitue toujours le fondement et le principe de son exposé et de son raisonnement : toujours

considère la fin de l'acte en tant qu'il se rapporte à la nature humaine, et non pas directement en tant qu'il est destiné à l'acquisition de la monnaie. Mais, si on y regarde de près, on n'aperçoit pas de différence objective et essentielle entre les deux façons de juger : Aristote apprécie le commerce d'après la règle prochaine, la nature de la monnaie ; saint Thomas l'envisage en relation plus éloignée, mais plus profonde et plus vraie, avec la nature humaine individuelle et sociale. Bref, non seulement le Docteur angélique a pu mitiger la morale rigoriste des anciens Pères par l'adoption et l'application du critère aristotélicien, mais en outre il a été conduit à une interprétation plus large et plus personnelle de la doctrine du Philosophe : premier exemple, chez saint Thomas, d'originalité et d'indépendance intellectuelle.

Les œuvres d'Aristote constituent donc la première et principale source de saint Thomas. Y en a-t-il d'autres ? Alors qu'ailleurs il aime tant à produire les témoignages des Pères et des écrivains ecclésiastiques, il se contente de citer ici, sauf erreur de notre part : une fois saint Grégoire de Nysse, deux fois saint Augustin, trois fois saint Isidore de Séville. Dans le *De Malo* [1]), il allègue l'autorité de Grégoire pour condamner le prêt à intérêt. A notre connaissance, c'est le seul auteur qu'il cite à propos de cette question. Et c'est chose étrange ! car il est certain que saint Thomas devait connaître — ne fût-ce qu'en ouvrant le *Livre des Sentences* [2]) ou le *Décret de Gratien* [3]) — quelques-uns des plus virulents anathèmes lancés par les saints Pères contre l'usure. Quant à saint Augustin, on rencontre un passage curieux dans la *Somme théologique :* « totum quidquid homines in terra habent, et omnia quorum sunt domini, pecunia vocatur; quia antiqui quae habebant,

1) Q. XIII, a. 4, sed contra.
2) L. III, D. XXXVII.
3) P. I, D. XLVII.

in pecoribus habebant »[1]). Familière aux juristes romains [2]), à qui l'Évêque d'Hippone l'emprunta sans aucun doute [3]), cette notion métaphorique de l'argent fut reprise par Gratien [4]) : du Décret, elle passa probablement chez saint Thomas et chez les docteurs scolastiques. La raison étymologique, qui en constitue le fondement, remonte aussi, par la même filiation, à une origine romaine très reculée. Ce fait, bien simple à première vue, a son importance : il prouve en effet qu'on serait mal venu, comme on l'a fait [5]), d'opposer la notion scolastique de la monnaie à la notion romaine ancienne, pour ne voir dans la première que le produit d'une intelligence fruste et bornée : à la différence des auteurs du moyen âge, les anciens auraient considéré l'argent, sans s'attacher aux pièces matérielles métalliques, à peu près comme les économistes contemporains conçoivent le capital. On voit que cette prétendue opposition n'existe que dans l'esprit de ceux qui veulent à tout prix dénigrer la science médiévale. Pour les légistes romains, pas plus que pour saint Thomas, telle n'était pas la définition *réelle* de l'argent : celle-ci est plus profonde, elle est présupposée par la métaphore et lui sert de point d'appui.

En outre, saint Thomas apporte deux définitions nominales de l'argent, empruntées l'une à saint Augustin (*moneta*), et l'autre à saint Isidore de Séville (*nu-*

1) *Summ. theol.*, 2a 2ae, q. CXVII, a. 2, ad 2. Ailleurs, saint Thomas emprunte la même idée, sauf la raison étymologique, au Philosophe. Cfr., p. ex., *Summ. theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 2, c. ; q. C, a. 2, c.

2) Cfr. P. Girard, *Manuel élémentaire de droit romain*, 2e éd., p. 238 s., n. 3. Paris, Rousseau, 1898. Il existe, en droit romain, une formule juridique très ancienne « familia pecuniaque », servant à désigner tout l'avoir d'une personne. Cfr. *ibid.*, p. 243, n. 3, et 782 s., n 3. La signification de cette formule dérive du fait que « les populations italiques ont eu pour première monnaie les têtes de bétail, les bœufs et les moutons... il y avait un double étalon, un rapport légal de valeur entre le bœuf et le mouton » (*ibid.*, p. 238).

3) Dans son *Liber de disciplina christiana*, c. 6.

4) Cfr. c. VI, c. 1, q. 3. Ce texte, chez Gratien, est celui de saint Augustin. Endemann s'y est trompé. Cfr. *Die nationalökonomischen Grundsätze der kanonistischen Lehre*, p. 73 s. Iena, 1863.

5) Cfr. Endemann, *ibid.*, et passim; Idem, *Studien in der romanisch-kanonistischen Wirtschafts- und Rechtslehre bis gegen Ende des siebzehnten Jahrhunderts*, II, p. 163. Berlin, 1883.

misma) [1]; à deux autres reprises, il allègue le témoignage de ce dernier [2]. Les quatre citations, auxquelles nous faisons allusion ici, se rapportent au second élément qui entre dans le concept thomiste de la monnaie et que nous avons énoncé plus haut : l'argent doit être une juste mesure ; pour cela, il portera l'effigie et le nom du souverain, il aura un poids déterminé auquel il est dangereux de toucher.

En dehors de la lettre d'Innocent III au roi d'Aragon, citée dans le *De regimine principum* (II, 13), c'est à peu près tout ce que saint Thomas trouve dans la littérature antérieure, concernant l'aspect matériel de l'argent : pensée rudimentaire, qu'il aura soin d'analyser et de développer et qui entrera dès lors comme un constitutif essentiel dans la science monétaire du moyen âge. D'ailleurs, il faut que son attention ait été attirée sur cet aspect de la question : autour de lui, la vie économique, par les relations commerciales, allait se développant de plus en plus. Il fait appel à l'expérience, pour montrer la nécessité d'une valeur intrinsèque égale et stable : c'est une calamité publique, dit-il, que de ne pas posséder une monnaie propre, frappée de par l'autorité royale et partout acceptée ; il parle de la nécessité, où se trouvent les commerçants qui parcourent les pays teutoniques, d'emporter des barres métalliques à défaut d'une monnaie légale. Et de fait, comme nous le montrent de récentes études d'histoire économique [3], en Allemagne le système monétaire avait été si souvent bouleversé et falsifié, qu'on revint, au XIIIe siècle, à la « Barrenpraxis », c'est-à-dire au simple échange contre un poids métallique. D'autre part, vers la même époque, en

1) Cfr. *De regimine principum*, II, c. 13.

2) Cfr. *ibid.*, c. 14.

3) Cfr. K. von Inama-Sternegg, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters*, II, pp. 363-495. Leipzig, Duncker et Humblot, 1901. — Parmi les *constitutiones Friderici II et Heinrici regis*, on en rencontre une de 1231, se rapportant à cette pratique ; défense est faite aux marchands d'employer dans le commerce de l'argent non monnayé ; ils doivent employer la monnaie de l'endroit, qu'on tâchera de rendre très facile à distinguer par des signes et des images. (Cfr. *Monumenta Germaniae historica*, Legum II, p. 281).

France, où l'on avait déjà senti les mêmes inconvénients, saint Louis travaillait d'une main ferme à l'unification de la monnaie. N'agissait-il pas sous l'inspiration de celui-là même qu'il honorait de sa royale amitié ?

Enfin, pour achever cette énumération des sources de saint Thomas, il est presque inutile de mentionner l'Écriture Sainte, et les collections canoniques qui existaient alors, à savoir le *Décret* et les *Décrétales* [1]). En traitant du prêt et de l'usure, il a manifestement pour but d'interpréter et de démontrer scientifiquement la doctrine et la discipline ecclésiastiques contenues dans ces sources. C'est dans cette intention qu'il s'est formé un concept adéquat et rationnel de l'argent et des contrats financiers ; et ce concept il l'a emprunté, quant au premier élément, au philosophe de Stagire, et quant au second, à la littérature chrétienne antérieure et surtout à son observation personnelle.

Quel est ce concept ? C'est ce qu'il faut établir.

II.

Nature et fonctions de la monnaie.

Considéré *au point de vue formel* et dans sa fonction première, l'argent ne constitue pas une richesse vraie et réelle, il n'est pas *la* richesse ; « stultum est dicere quod divitiae totaliter nihil sint nisi multitudo pecuniarum... denarii non sunt verae divitiae » [2]). C'est le contrepied

1) Saint Thomas cite aussi le droit romain, qui permet l'intérêt ; il l'explique comme simple tolérance d'un mal pour éviter de plus grands maux. Cfr. *De Malo*, q. XIII, a. 4, ad 6 ; *Summ. theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 3. Cette interprétation a été reçue par les moralistes des siècles suivants. Or, c'est là une conception peu conforme à l'esprit du droit romain. Le contrat du *mutuum* y est gratuit de par sa nature ; mais, comme la compensation de l'*interesse* est jugée légitime, on admet une *stipulatio usurarum*, espèce de pacte explicite, extrinsèque au prêt, et partant accidentel, pacte qui dépend du bon vouloir des contractants, mais qui, dans l'esprit du législateur, doit supposer un titre d'intérêt. Cfr. P. Girard, *op. cit.*, pp. 495-507.

2) *Politique*, I, 6, fin. La même idée est supposée dans le c. 7 du L. II *De regimine principum* : « quod oportet regem abundare divitiis *artificialibus*, ut est aurum et argentum, et numisma ex eis conflatum. »

du « mercantilisme » [1]), que des économistes à courte vue ont érigé, depuis deux ou trois siècles, à la hauteur d'un système pratique, voire même scientifique : fondé tout entier sur ce principe, que la richesse économique, le bien-être matériel d'un peuple ne dépend que de sa richesse pécuniaire, il est destiné à drainer par tous les moyens, au profit d'une nation, l'or et l'argent possédés par les autres. L'histoire s'est chargée de montrer, par d'inoubliables exemples, que cette théorie, séduisante à première vue, apporte à la société non pas les trésors de Colchide, mais la banqueroute et la ruine. Ceux d'entre les économistes modernes qui professent la productivité absolue et formelle du capital, entendant par *capital* les réserves monétaires du capitaliste, sont amenés logiquement à ce système [2]).

Saint Thomas, à la suite d'Aristote, le rejette comme absurde ; il fait appel à deux faits d'observation [3]), rudimentaires mais susceptibles d'être étendus et d'être mis en valeur. En premier lieu, les richesses réelles sont indépendantes de la volonté de l'homme et de sa disposition arbitraire, elles ont un rapport essentiel d'utilité avec la vie humaine : « sed transmutata dispositione hominum qui utuntur divitiis, denarii nullius sunt pretii, nec aliquid afferunt ad necessitatem vitae » [4]). En second lieu, il est souverainement déraisonnable d'appeler riche un meurt-de-faim; or n'arrive-t-il pas qu'un homme, tout en possédant de l'argent en abondance, périsse à défaut de nourriture, — tel, le Midas de la fable ? L'expérience économique des nations modernes a fait éclater à tous les yeux la vérité du second argument : les moyens choisis pour faire affluer

1) Cfr. E. Van Roey, *De justo auctario ex contractu crediti*, p. 105 s. Louvain, Van Linthout, 1903.

2) Cfr. *ibid.*, pp. 139-141.

3) *Politique*, loc. cit.

4) Pour comprendre le véritable sens de cette assertion, on ne peut cependant faire abstraction du caractère matériel, métallique de l'argent, caractère que saint Thomas reconnait au même endroit (voir plus loin). Un fait d'ailleurs qu'on ne peut nier, c'est que le métal-monnaie perdrait considérablement de sa valeur, s'il était remplacé par un autre objet comme mesure de valeur : cela s'est constaté notamment pour l'argent dans les pays qui ont adopté le monométallisme.

l'argent ont pour effet ordinaire de chasser le capital vrai et objectif, la richesse réelle; il ne reste bientôt qu'un capital sans contenu et sans valeur, un capital de luxe, s'il est permis de parler ainsi, incapable d'infuser un sang vivifiant à la société.

Si saint Thomas dénie à l'argent le caractère de la vraie richesse, lui refuse-t-il tout rapport avec elle ? Loin de là. D'une façon générale il range l'argent, comme tous les biens extérieurs, parmi les *utilia*, parmi les choses utiles à l'homme [1]). De fait la distance n'est pas si grande, dit-il, entre l'argent et la richesse naturelle ; car l'un s'obtient par l'autre, et réciproquement [2]). Et même, par rapport à l'*ars œconomica*, appelée à pourvoir aux besoins matériels de l'individu et de la société, il les place sur un pied d'égalité : tous les deux, quoique à un titre et à un degré différents, constituent un instrument indispensable. Et l'*ars pecuniativa*, qui tend à l'acquisition de l'argent, est juste et honnête en tant qu'elle procure cet instrument à l'*œconomica* [3]).

A quel titre saint Thomas classe-t-il la monnaie parmi les biens utiles ? Quelle relation a-t-elle avec les richesses naturelles ? Comment enfin peut-elle être un instrument « économique », au sens aristotélicien du mot ?

C'est qu'elle constitue la règle et la mesure de toutes les valeurs commerciales, « regula et mensura rerum venalium » [4]). Continuellement et sous les formes les plus variées, cette pensée fondamentale se présente au lecteur. « Quantitas rei quae in usum hominis venit, mensuratur secundum pretium datum ; ad quod est inventum numisma [5])... Ita proprius usus pecuniae est ut expendatur

1) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. CXVII, a. 3, c. ; q. CXVIII, a. 2, ad 2.
2) Cfr. *Politique*, I, l. 7, init.
3) Cfr. *ibid.*, l. 6, init.
4) Cette expression se trouve dans le *De regimine principum*, II, c. 13. L'idée est strictement aristotélicienne ; l'expression passe bientôt, à titre de lieu commun, dans les ouvrages principalement des juristes.
5) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 1, c. ; coll. a. 2, ad 3.

...um [1])... Numisma continet
...tium » [2]). C'est pour cela
...mas a pu employer le nom de
...phorique, pour désigner la
... totum quod homines in

...les valeurs commerciales, des
... être l'objet d'un échange
...s intellectuels, telles la bien-
...ne sont pas susceptibles d'une
... ni des choses sacrées,
...compenser par n'importe quel
...en et surtout de biens qui appar-
...mun de toute l'humanité. Voici
... pas d'intérêt. Le *temps*, comme
...a vente du temps constitue une
...ute du péché d'usure. Cette idée,
...pose [3]) à sa doctrine touchant le
...au contrat de la vente à crédit ;
...a consultation casuistique qu'il
...es de Viterbe, et qui se trouve
...le titre *De emptione et venditione*
...pe appliqué aux différents cas
... usurarium, esse contractum,
...sub pretio cadat..., cum ad
...empore exspectationis pecuniae,
...enfin un article de la *Somme*

...XVIII, a. ... ad 3.
... ...onia, dans la *Summ. theol.*, 2a 2ae,

...atice de l'usure, ne s'appuie pas sur la
...ents expressément, par exemple l'auteur
...de tempore recompensare intendit
...autem commune est, nec est propria
... Quare huiusmodi ...nerator de re
... et damnis, et gratis a Deo omnibus
...acceptam, fraudem facit et proximo
..., rem gratis datam sub pretio ponit. »

théologique [1]) : « utrum liceat negotiando aliquid carius vendere quam emere. » Il est vrai que, en cet endroit, la réponse à la seconde objection tendrait à donner une impression différente : n'y trouve-t-on pas que « le prix d'une chose varie d'après la différence de lieu et de temps » [2]) ? Mais il faut s'en rapporter, pour comprendre cette assertion, à la doctrine contenue dans toute la question : à l'article second, en particulier, la différence de prix d'après la différence de *lieu* est expliquée « propter diversitatem copiae et inopiae rerum » [3]) ; sans aucun doute, c'est de la même façon que l'auteur entend l'influence économique de la *durée*.

Dans la morale thomiste, les valeurs varient *dans* et même *d'après* le temps et l'espace, sans que ce double élément soit la cause déterminante de cette variation. Et ce n'est point là une subtilité scolastique. Pour se convaincre de sa nécessité et de sa réalité, il suffit de faire attention aux conséquences principielles et pratiques qui en résultent par rapport au crédit. Cette distinction admise, le crédit comme tel ne peut pas être lucratif en justice : le temps ne change en rien l'égalité, l'*aequalitas* requise dans le contrat ; il faut autre chose, pour qu'il soit productif ; il faut que, durant la durée du crédit, se présente un titre quelconque, juste fondement à une exigence nouvelle ou à une survalue. Telle est la doctrine thomiste : le temps comme tel n'est pas vénal, et il n'est pas échangeable avec l'argent.

On vient de déterminer les *objets* que mesure la monnaie ; examinons, de plus près, *comment* elle les mesure.

Si la monnaie mesure toutes les valeurs commerciales, ce n'est point qu'elle les mette en relation avec sa propre valeur intrinsèque, avec son utilité de métal précieux ; c'est bien plutôt parce qu'elle établit, par suite d'une convention

1) Cfr. 2a 2ae, q. LXXVII, a. 4.
2) Cfr. *ibid.*, ad 2.
3) Cfr. *ibid.*, a. 2, ad 2.

expresse ou tacite entre les hommes, un rapport de pro tion entre les choses échangeables elles-mêmes. Ell une mesure qui, comme telle, n'est point mesuré l'objet ; ou, pour employer un solécisme qui ex adéquatement l'idée, l'argent, comme mesure, ren choses « commensurées », mais lui-même n'est pas mensuré » par elles.

La monnaie n'est pas « commensurée » : à ce p vue, saint Thomas lui reconnait le même caractère mesure et au poids [1]) : leur usage consiste à mesu peser, c'est leur utilité essentielle, quelles que soie leurs leur matière et leur composition intrinsèqu jamais varié dans cette doctrine. Dans son com sur l'*Éthique* [2]) : « oportet esse unum aliquid, plus d'une reprise, quo hujusmodi omnia mensuran quidem non mensurat ex sui natura, sed quia ita est inter homines. » Et plus explicitement dans mentaire sur les *Sentences* [3]) : « omnes aliae res habent aliquam utilitatem, pecunia autem no mensura utilitatis aliarum rerum, ut patet per P in V Ethic., cap. VIII. Et ideo pecuniae usus mensuram utilitatis ex ipsa pecunia, sed ex reb pecuniam mensurantur secundum differentia pecuniam ad res transmutat. » Enfin la m dégage du *De regimine principum* [4]) : elle explicitement affirmée, mais on la découvre Dans cet opuscule saint Thomas se place, no à un point de vue spécial : il veut montre disciple la nécessité pour un prince de posséd de richesses artificielles, et d'avoir un syst propre au pays, aussi stable que possible. suppose la notion aristotélicienne de l'arge fois, il l'énonce brièvement. Ensuite, il ma

1) Cfr. *De regimine principum*, l. II, c. 14, init.
2) Cfr. V, l. 9, fin.
3) Cfr. *In III Sentent.*, D. XXXVII, q. I, a. 6, c.
4) Cfr. l. II, c. , 3, 14.

'()

·r-

').

des

able.

·epré-

a pu

la pro-

prendre

A domus

eat unam

rs domus.

uni domui,

· règle » les

diverses, en

En possession

ltivateur sont

tifs avec toute

agriculteur, qui

·cessaire à la se-

nt, « quasi fide-

sert à mesurer la

valeurs naturelles :

mais commensurées

ssent cette doctrine

complaît visiblement.

s le contrat de vente,

t et le rôle passif des

formules pour ainsi dire

. les objets *sont commen-*

sma, quod quidem omnia

d 1; it. a. 2, ad 2; en ce dernier endroit,

publique.

Comment, dès lors, l'argent devient-il le régulateur de la vie économique ? Que faut-il entendre par son rôle de *prix* d'achat ?

L'exposé, limpide et profond à la fois, qu'on lit dans les commentaires sur les livres d'Aristote, mérite de fixer l'attention. En dernière analyse, la valeur économique échangeable se mesure d'après le besoin plus ou moins impérieux de l'homme dans le présent et dans l'avenir, et non pas d'après les propriétés naturelles de l'objet. En voici la preuve : « alioquin unus mus, quod est animal sensibile, majoris pretii esset, quam una margarita, quae est res inanimata. Sed rebus pretia imponuntur, secundum quod homines indigent eis ad suum usum. Et hujus signum est, quod si homines nullo indigerent, nulla esset commutatio ; vel si non similiter indigerent, idest non his rebus, non esset eadem commutatio, quia non darent id quod habent pro eo quo non indigerent » [1]). L'agriculteur gagne le froment dont le cordonnier a besoin pour se nourrir, et celui-ci, par contre, confectionne les chaussures nécessaires au premier. Ou bien encore, quelqu'un possède maintenant assez de froment et trop de vin ; mais en même temps il prévoit qu'il lui faudra du froment plus tard et qu'il pourra l'obtenir du voisin, lequel, pour le moment, manque de vin. D'après la règle indiquée, entre ces différentes choses doit exister une proportion de valeur. Mais elle est soumise au jeu de facteurs si nombreux et si variés, qu'une appréciation individuelle et mathématique est impossible : « rebus pretia imponuntur, dit saint Thomas, secundum quod *homines* indigent eis ad suum usum » [2]) ;

1) Cfr. *Éthique*, V. l. 9, med. ; coll. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 2, ad 3 : « dicendum quod, sicut Augustinus dicit, « pretium rerum venalium non consideratur secundum gradum naturae, cum quandoque pluris vendatur unus equus quam unus servus ; sed consideratur secundum quod res in usum hominis veniunt. » Saint Thomas conclut de ce principe qu'il suffit, pour qu'une vente soit juste, « quod venditor vel emptor cognoscat illas solum [qualitates] per quas redditur [res vendita] humanis usibus apta ; puta quod equus sit fortis, et bene currat, et similiter in caeteris. Has autem qualitates de facili venditor et emptor cognoscere possunt. »

2) Cfr. *Éthique*, loc. cit.

et ailleurs : « justum pretium non est punctualiter determinatum, sed magis *in quadam aestimatione* consistit »[1]). Au surplus, cette proportion même rend l'échange des objets entre eux toujours difficile et souvent irréalisable.

Alors surgit la monnaie : il a été convenu qu'elle *représenterait* les valeurs économiques ; et comme on a pu exprimer ainsi l'unité conventionnelle de valeur, la proportion objective a pu s'énoncer pratiquement, et prendre la forme d'une proportion mathématique : « sit A domus quae valet quinque libras : B sit lectus qui valeat unam libram : et sic lectus erit in valore quinta pars domus. Unde manifestum est quot lecti sint aequales uni domui, scilicet quinque »[2]).

Voilà comment la monnaie « mesure », « règle » les contrats, et « égalise » les valeurs les plus diverses, en les réduisant toutes à une valeur moyenne. En possession de cet instrument, le cordonnier et le cultivateur sont à même d'échanger leurs produits respectifs avec toute l'équité exigée par la nature du contrat ; l'agriculteur, qui voudra obtenir plus tard le froment nécessaire à la semence, trouve d'ores et déjà un garant, « quasi fidejussor »[3]), des nécessités à venir.

Il est donc vrai de dire que l'argent sert à mesurer la proportion objective existant entre les valeurs naturelles : par lui, elles sont « commensurées », mais commensurées entre elles. Les textes qui établissent cette doctrine foisonnent : le Docteur angélique s'y complaît visiblement. La réelle distinction qu'il voit, dans le contrat de vente, entre la fonction active de l'argent et le rôle passif des objets, revient sans cesse dans des formules pour ainsi dire stéréotypées : la monnaie *mesure*, les objets *sont commensurés :* « Unde et vocatur numisma, quod quidem omnia

1) Cfr. *Summ. theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 1, ad 1 ; it. a. 2, ad 2 ; en ce dernier endroit, il en appelle à la *pratique reçue* ou à l'autorité publique.

2) Cfr. *Ethique*, V, l. 9, fin.

3) Cfr. *ibid.* ; it. *De regimine principum*, II, c. 7.

[illegible] mensurantur numis-
[illegible] res commutabiles, sicut
[illegible] . D'ailleurs,
[illegible] réelle que saint
[illegible] l'achat-vente :
[illegible] de la per-
[illegible] on peut
[illegible] dans le second.
[illegible] vraie con-
[illegible] Pourquoi
[illegible] le métal,
[illegible] caractère
[illegible] au-dessus de
[illegible] ?

[illegible] formel
[illegible] sa nature
[illegible] pas à la caté-
[illegible] s'y rapporte-
[illegible] seulement
[illegible] change
[illegible] l'autre
[illegible]
[illegible]

[illegible] — A [illegible] agents [illegible] dans [illegible] argent [illegible] autres choses, que [illegible] En effet l'existence [illegible]

Après cet exposé, il semble inutile d'insister sur ce qu'on pourrait appeler la *fonction active* de l'argent. Elle est double : à titre principal, l'argent sert à cette espèce d'échange qui s'appelle l'achat, et subsidiairement au contrat de dépôt.

C'est la fonction active principale, et celle-là seulement, qui est visée quand, à propos du prêt, saint Thomas parle de l'*usus pecuniae* ; sur ce fondement s'appuie toujours son argumentation pour établir la gratuité essentielle du *mutuum* ; il l'exprime indifféremment par les mots *consumptio*, *expensio*, *distractio* [1]).

Qu'on entende donc bien sa doctrine concernant l'usure, et pour l'interpréter, qu'on n'allègue pas, ainsi qu'on le fait trop souvent, la fameuse distinction entre le prêt de consommation et le prêt de production ! Comme si saint Thomas n'avait en vue que le premier, crédit des pauvres et des nécessiteux, seul en usage au XIII[e] siècle ! Explication vraiment singulière ! L'argent au contraire « se consomme », de par sa fonction primordiale, en passant à un autre par son échange avec un objet naturel. Il « se détruit », non évidemment d'une façon absolue, puisqu'il subsiste dans sa valeur ; mais il disparait, comme monnaie, pour le propriétaire. Que la *chose* achetée serve ensuite à la consommation immédiate, ou qu'elle soit appelée, à force de travail ou même naturellement, à produire, à augmenter le capital social, il n'importe ! La *monnaie* a disparu, elle est consommée.

Mais cette théorie n'est-elle pas banale ? Vaut-il la peine d'y insister et surtout d'en faire le point d'appui d'une théorie morale de la plus haute importance ? Oui, sans aucun doute ; et c'est pour avoir perdu de vue cette vérité de bon sens, qu'on en est arrivé, en économie sociale, aux

1) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, c. : « proprius et principalis pecuniae usus est ipsius *consumptio*, sive *distractio*, secundum quod in commutationes *expenditur* ». Cfr. *ibid.*, ad 6 ; *Quodlibet III*, a. 19 : *De Malo*, q. XIII, a. 4, c. ; *ibid.*, ad 5 et ad 15 ; etc. Dans le même sens, voir Decretum, I, D. LXXXVIII, c. 11, § 4.

systèmes les plus étranges sur la productivité du capital. Comme le remarque très bien le P. Biederlack [1]), à propos de la doctrine monétaire de saint Thomas, quand il s'agit de déterminer l'essence de l'*argent* et de fixer en conséquence sa fonction naturelle et primordiale, il est absurde de songer à la nature des *objets* échangés ou échangeables. Parce qu'il les représente tous, et parce que tous peuvent s'acheter par lui, faut-il, comme on se plait à le faire aujourd'hui [2]), le revêtir de leurs caractères à tous, et en tout premier lieu de leur productivité respective ? Peut-il être *sur*estimé ? c'est-à-dire, quand il est question d'un crédit de cent, peut-on estimer sa valeur en elle-même cent et cinq ? Le bon sens répond : non ; et tel est bien le concept thomiste de la *consumptio pecuniae*.

Seulement, en attribuant ce concept à saint Thomas, tant d'assurance est-elle de mise ? Est-il vrai qu'en parlant de la consomption de la monnaie par l'usage, il ne songe point à l'usage des objets échangeables ? Ne dit-il pas que l'argent se consomme par l'échange, précisément parce qu'il vise ce crédit de consommation que les conditions économiques de son temps rendaient seul pratique ? Il y a en effet un passage, au livre V de l'*Éthique* [3]), qui pourrait faire surgir un doute à ce sujet : « considerandum est quod si semper homines in praesenti indigerent rebus quas invicem habent, non oporteret fieri commutationem nisi rei ad rem, puta frumenti ad vinum : sed quandoque contingit quod ille cui superabundat vinum ad praesens non indiget frumento quod habet ille qui indiget vino, sed forte postea indigebit vel aliqua alia re. Sic ergo *pro necessitate* futurae commutationis numisma, idest denarius, est nobis quasi fidejussor quod si in praesenti homo nullo indiget, sed *indigeat* in futuro, aderit sibi afferenti denarium illud quo *indigebit*. » Dans ce texte, le commentateur ne songe,

1) Cfr. J. Biederlack, S. J., *Der Darlehenszins*, p. 13. Vienne, Mayer, 1898.
2) Cfr. E. Van Roey, *De justo auctario*, pp. 136-141.
3) Cfr. *Éthique*, V, l. 9, fin.

semble-t-il, qu'aux objets nécessaires à la vie. Mais n'oublions pas que le Docteur angélique commente ici Aristote avec la scrupuleuse fidélité dont il s'est tracé une règle : ayant à expliquer, en cet endroit, comment le denier mesure *toutes choses*, il prend *l'exemple* des choses servant à la consommation. Le Stagirite, à qui saint Thomas l'emprunte, rattache cet exemple à la théorie morale du commerce ; mais nous avons dit comment saint Thomas a amplifié cette théorie. De ce passage, qui au surplus affirme avec insistance que *tout* est mésuré par l'argent, on ne peut rien conclure quant au sens thomiste de la « consumptio pecuniae ». La fonction active principale de la monnaie peut donc s'énoncer comme suit : étant de par sa nature instrument d'échange, elle sert naturellement à l'achat, et par là même elle se consomme.

Quant au rôle actif subsidiaire qu'elle remplit dans le dépôt, il se rattache au même concept : comme dans l'achat, la monnaie conserve dans ce contrat sa formalité d'instrument commercial. Ne renferme-t-elle pas virtuellement toutes les richesses ? N'est-elle pas le garant de l'avenir ? Aussi bien, elle peut servir à l'ostentation, à la vertu de magnificence, si l'on veut, et surtout, plus utilement elle peut servir de gage [1]). Mais, à la différence de ce qui se fait dans l'achat, la fonction qu'elle exerce ainsi, loin de la consommer et de la détruire, ne se comprend au contraire que par la conservation intégrale de l'instrument ou du garant. C'est pourquoi le dépôt d'argent doit se concevoir en justice, tout autrement que le prêt d'argent : nous aurons l'occasion de le montrer plus loin.

1) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 6 ; *De Malo*, q. XIII, a. 4, ad 15. — La même idée se rencontre déjà dans la *Somme pénitentielle* de Robert de Courçon, légat du pape à Paris au commencement du XIIIe siècle. « Secus est ubi locans nummos vult habere illos circa se ut appareat dives, sicut Traso aliquis, vel gloriosus ille in *Secunda Rhetorica*, in exemplo notationis. Tunc enim potes aliquid accipere supra sortem pro re tua quam mihi locasti. Et hoc facit saepe princeps qui pro dolo hospites eludit simulans se habere divitias et ostendendo alienas. » *Le traité « De usura » de Robert de Courçon*, éd. Georges Lefèvre, p. 15 (*Travaux et mémoires de l'Université de Lille*, t. X, Lille, Université, 1902).

Ce rôle secondaire de la monnaie, saint Thomas a grand soin de le mettre en lumière ; pour le faire comprendre, il aime à emprunter une comparaison chez Aristote [1]). Les chaussures, dit-il, servent à chausser ; elles sont faites pour cela, c'est leur usage naturel primordial. Mais on peut les employer aussi à l'échange ; de cette façon, on les emploie encore comme chaussures, « secundum se », avec la valeur qu'elles ont comme telles, « secundum valorem suum » ; mais il n'en est pas moins évident que c'est là un usage secondaire et subordonné à l'usage naturel. De même, mais en raison inverse, l'argent remplit non seulement un rôle essentiel principal, celui d'instrument d'échange, mais encore un rôle subsidiaire, celui de gage dans le dépôt.

(A suivre.) E. VAN ROEY.

1) Cfr. *Politique*, I, l. 7, init. Dans la *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 6, saint Thomas explique la même idée, en comparant le double usage de la monnaie au double usage de vases en argent — L'auteur du traité *De usuris* (c. III) commente aussi l'exemple d'Aristote.

III.

LA GÉNÉRATION DE L'INTELLIGENCE PAR L'UN CHEZ PLOTIN.

L'Un, chez Plotin, est Dieu infini. L'Intelligence est la réalité, qui vient immédiatement au-dessous de l'Un : elle s'identifie avec l'être, comme chez Platon. Mais, si excellente qu'elle soit, elle est, en somme, finie. Déterminer comment l'Un engendre l'Intelligence, équivaut donc à rechercher comment le monde a été produit par Dieu. Le problème, quand il s'agit des *Ennéades*, présente le plus haut intérêt. C'est la première fois qu'il est abordé de front par un philosophe grec proprement dit : Philon le Juif, en effet, Plutarque, Numénius, qui s'en préoccupent aussi, ne méritent pas vraiment ce nom. Plotin, en outre, apporte à le résoudre une subtilité incroyable. Enfin la solution, qu'il lui donne, marque la philosophie des *Ennéades* d'une manière toute différente de celle qu'on croit ordinairement.

I.

L'Un est de tous les êtres le plus parfait [1]). Or, nous le savons par expérience, les êtres, dès qu'ils ont atteint la perfection, engendrent. Loin donc que l'Un restât enfermé en lui-même, comme s'il eût été impuissant ou jaloux, il fallait qu'il engendrât [2]). — Seulement, l'Un n'a ni

1) *Ennéades*, VI, 9, 6 (Edit. Volkmann ; Lipsiae, 1884 ; t. II, p. 516[7-8]). *Ibid.*, V, 4, 1 (II, 208[16]).
2) *Ibid.*, V, 4, 1.

[illegible] ni délibéré [2]), ni agi par hasard [3]), ni bougé, [illegible] laissé écouler une partie de son essence, ni diminué en [illegible]. Diminution, écoulement, mouvement, hasard, délibération, désir sont incompatibles avec sa perfection souveraine [illegible]. Sa nature était de produire. Il n'a donc eu qu'à être lui au plus haut point. Tout en demeurant en soi, il surabonde. Il s'est répandu naturellement, comme le feu brûle et comme la neige refroidit [6]). Sa puissance s'est [illegible]due. Il a procédé sans procéder et il s'est développé sans se développer [8]). — Distinguons donc au sein de l'Un deux activités. La première est son essence même ; par elle, il est ce qu'il est, et, satisfait, ne sort pas de lui-même. La seconde vient seulement de l'essence : c'est elle qui le pousse à produire. Ainsi, dans un foyer, la chaleur interne est distincte de son rayonnement [9]).

L'Un, étant la perfection suprême, est au-dessus de l'intelligence [10]). Mais, s'il vient à engendrer, il ne peut engendrer que ce qu'il y a de meilleur après lui. Il engendre donc l'Intelligence [11]). — Cependant, la question se pose de savoir pourquoi ce qu'il y a de meilleur après l'Un est l'Intelligence [illegible]. Voici la réponse. Ce que l'Un a produit [illegible] immédiatement près de la production, une puissance

[illegible]

indéterminée, une aspiration à devenir Intelligence plutôt que l'Intelligence même, d'un mot, une matière intelligible. Mais celle-ci était active. Elle vivait, en outre, auprès de l'Un ; elle lui était suspendue ; elle portait en elle son empreinte. Elle s'est donc tournée vers lui et elle l'a vu. L'Intelligence est cette *vision* même [1]).

Une dernière difficulté subsiste. L'Intelligence enferme la multiplicité, au moins idéale, du sujet qui pense et de l'objet pensé. L'Un est simple. Comment ce qui est simple a-t-il produit quelque chose de multiple ? Voici. L'Intelligence ne s'est pas contentée de voir l'Un. Elle a cherché à le saisir. Or l'Un est une puissance infinie. Elle ne pouvait donc le saisir dans sa plénitude. Aussi l'a-t-elle brisé, afin d'en posséder les parties. A ce moment même, elle s'en est distinguée ; elle a pris conscience d'elle-même ; elle a connu qu'elle était multiple [2]).

Ainsi l'Un en soi est autre que l'Intelligence. Mais la puissance, qui procède de son essence, constitue le fond de l'Intelligence. De plus, cette même puissance continue de se répandre sur l'Intelligence et l'excite. Enfin l'Intelligence achève elle-même de déterminer son essence à l'aide de cette puissance.

II.

On a fait de Plotin un *émanatiste* pur [3]). La doctrine de la génération de l'Intelligence par l'Un, telle que nous venons de l'exposer, condamne entièrement cette façon de voir. Dans un émanatisme véritable, le Principe producteur contient *telles quelles* les choses qu'il doit produire. De plus, il s'épuise en les laissant échapper. Or Plotin

1) *Enn.*, V, 1, 7 (II, 169 $^{21-23}$) ; V, 3, 11 (II, 193 $^{8-21}$) ; V, 6, 4 (II, 225 ^{31}) ; II, 5, 3 (I, 170 $^{14-19}$) ; III, 8, 3 (I, 341 $^{11-13}$).

2) Cfr. Note précéd.

3) Ritter. *Hist. de la philos.* Trad. C. J. Tissot. Paris, 1835-1836 ; t. IV, p. 475 : « Ses descriptions (de Plotin) du processus par lequel le Second (l'Intelligence) est produit par le Premier (l'Un), etc... se rattachent à la doctrine de l'émanation. » — Vacherot, *Hist. critiq.* etc., t. III, pp. 293 et seqq.

dit formellement que l'Un n'a pas diminué en produisant l'Intelligence. L'Un, en outre, ne contient point l'Intelligence telle quelle. Plotin multiplie les distinctions à ce sujet. L'Un est, d'abord, au-dessus de l'Intelligence. Ensuite, ce n'est ni l'Un, ni même son essence, mais seulement la puissance émanée de l'essence, qui constitue, en procédant, le fond de l'Intelligence. Enfin c'est l'Intelligence elle-même, qui achève de se déterminer. On objectera, il est vrai, quelques expressions qui semblent d'une doctrine émanatiste. L'Un a, lisons-nous, *surabondé*. Mais Plotin entend précisément dire par là que l'Un n'a rien donné de lui-même.

M. Ed. Zeller considère Plotin comme un « panthéiste-dynamiste »[1]. La même doctrine de la génération de l'Intelligence par l'Un démontre l'inexactitude de cette opinion. Sans doute, l'Un est au fond de l'Intelligence par sa puissance. C'est même encore celle-ci, qui aide l'Intelligence à se déterminer. Mais Plotin sépare d'abord aussi fortement que possible la substance et la puissance de l'Un. La distinction des deux activités, la comparaison de ces deux activités avec la chaleur intérieure d'un foyer et son rayonnement, le prouvent amplement. L'Intelligence, en outre, est aidée par la puissance de l'Un à se déterminer. Mais c'est elle-même qui achève cette détermination. A moins donc que d'appeler panthéistique toute doctrine qui ne sépare pas radicalement Dieu et le monde, Plotin n'est point panthéiste.

La philosophie des *Ennéades* constitue, en réalité, un tout original et complexe[2]. La doctrine de la génération de l'Intelligence le démontre encore. — D'un côté, ce n'est pas la substance, mais seulement la puissance de l'Un, qui constitue le fond de l'Intelligence, et celle-ci, en outre, achève de se conférer sa réalité propre. Plotin s'écartait

1) *Die Philos. der Griechen*, III², pp. 561-63.
2) Cfr. Covotti, *La cosmogonia plotiniana*. Academ. dei Lincei; sc. mor., série V, vol. I, pp. 371-393, 469-488.

ainsi, soit de l'émanatisme, soit du panthéisme. Il allait, au contraire, vers une doctrine de causalité absolue. — Mais, d'un autre côté, l'Un surabonde ; il se répand par une effusion naturelle ; il produit comme le feu brûle et comme la neige refroidit. Par là, Plotin s'éloignait de la causalité absolue et se rapprochait, soit du panthéisme, soit surtout de l'émanatisme. – La philosophie des *Ennéades* n'est donc point tel ou tel système déjà présenté par l'histoire de la pensée, mais un « plotinisme »[1], c'est-à-dire un système original.

La raison doit en être cherchée dans le moment très particulier où écrit Plotin. Le Dieu de la philosophie grecque n'avait jamais été que le principe le plus élevé de la nature. Celle-ci le supposait. Il était déterminé comme elle. L'Orient, au contraire, venait d'apporter, notamment avec Philon le Juif, la notion d'un Dieu infini et existant par soi. Cette notion était supérieure à l'autre. Mais il restait à la concilier avec l'existence du monde. Plotin l'essaya. Ainsi se forma la doctrine de la génération de l'Intelligence, que nous avons exposée. L'émanatisme et le panthéisme mettaient les choses en Dieu ou Dieu dans les choses, et mesuraient, en fin de compte, le premier par les secondes. Au contraire, la causalité absolue convenait davantage à la grandeur divine. Mais elle supposait caprice ou désir, délibération, effort, imperfection. Plotin se maintint entre les deux opinions au prix des pires subtilités et des pires incohérences.

ABBÉ H. GUYOT.

1) *Op. cit.*, p. 188.

IV.

Discussion

SUR

certaines théories cosmologiques

Depuis la publication de notre *Cours de cosmologie*, plusieurs auteurs ont bien voulu nous faire connaître, soit dans les revues, soit dans des ouvrages spéciaux, les difficultés que leur ont suggérées quelques-unes de nos opinions.

Nous croyons répondre à leur attente en examinant dans cet article leurs bienveillantes critiques, heureux d'ailleurs de saisir cette occasion pour exposer notre pensée sous un jour nouveau, corroborer certaines preuves trop laconiquement formulées, rencontrer enfin des conceptions nouvelles dont la cosmologie thomiste ne peut se désintéresser.

I.

LA DIVISIBILITÉ DES FORMES ESSENTIELLES.

Toutes les substances matérielles se prêtent au morcellement de leur masse. Il est donc légitime de se demander si la division d'un corps entraîne indirectement avec elle le partage de la forme essentielle.

On connait quelle fut à ce sujet l'opinion de saint Thomas. La forme substantielle, dit-il, est réellement divisible chez tous les êtres corporels, excepté chez les animaux supé-

rieurs où la division du travail requiert un système d'organes plus varié et plus complexe. Les parties issues du fractionnement peuvent même devenir, par cette simple opération, et sans acquérir un principe spécifique nouveau, autant d'êtres indépendants.

Cette théorie de la divisibilité des formes, entièrement basée sur l'expérience, nous l'avons adoptée et étendue à toutes les espèces du monde matériel, y compris les animaux les plus élevés dans l'échelle de l'organisation. Il nous a semblé que les vivisections pratiquées par Paul Bert et Tremblay sur les hydres, les planaires, les batraciens justifient cette extension de la loi du fractionnement.

Tel n'est point cependant l'avis de M. Blanc. Dans un article qui nous est spécialement consacré, il se prononce ouvertement pour l'indivisibilité absolue de toute forme essentielle :

« Dans aucun cas, écrit-il, il ne faut parler de la division de la forme substantielle elle-même. Ou la forme substantielle n'est pas, ou elle est indivisible : sa divisibilité entraînerait celle de la nature, de l'essence ; car si l'essence est indivisible, c'est par la forme substantielle, d'où elle tient son unité. Avec son indivisibilité, l'essence perdrait son immutabilité, sa permanence ; on pourrait l'augmenter ou la diminuer, la rendre tout autre »[1]).

Pour le philosophe français, la division n'est qu'apparente ; elle constitue, en fait, une multiplication de formes essentielles. Une branche d'arbre, par exemple, perd, au moment où on la détache de la souche, son principe de vie, mais elle se revêt d'une empreinte spécifique nouvelle qui la réintègre dans son espèce végétale, si elle est apte à vivre d'une vie isolée. A son tour, cette branche est-elle subdivisée en plusieurs tronçons destinés à reproduire par le bouturage le type primitif, d'autres déterminations substantielles se substituent dans chacun des fragments à la

1) *La pensée contemporaine*, octobre 1904, p. 31.

Toutefois, notons-le bien, cette sorte d'indivisibilité est conditionnelle et étrangère à la question qui nous occupe. Que la forme soit simple ou composée, divisible ou indivisible, il demeure établi qu'en quittant la matière, elle entraîne avec elle la ruine de l'être.

Mais le problème de l'indivisibilité des essences se présente encore sous un autre aspect.

On peut se demander si la matière première et la forme substantielle unies dans le composé sont, elles aussi, réfractaires à toute division, ou s'il n'est point possible de les partager *simultanément* en parties quantitatives dont chacune contiendrait un fragment de la forme et de la matière.

Or, envisagée sous cet angle, l'indivisibilité des natures n'est plus une doctrine incontestée qui puisse servir de base à une argumentation.

D'abord, l'expérience le prouve, la matière première, dans un corps donné, se prête à des divisions multiples qui ne causent aucun préjudice à l'individualité. Lorsque le vent d'automne vient dépouiller un arbre de ses feuilles mourantes et de ses rameaux fragiles, ne lui enlève-t-il pas du même coup une certaine quantité de son principe matériel ? Il serait puéril d'appeler réalités accidentelles ces parties détachées qu'une simple substitution de formes essentielles transforme en autant de corps chimiques indépendants. D'évidence, l'arbre subit de ce chef un réel fractionnement, tout en conservant sa nature et ses traits spécifiques.

Soit, dira-t-on, la matière est divisible. Mais la matière ne constitue pas à elle seule l'essence. Il y a aussi la forme.

D'accord, mais affirmer son indivisibilité, n'est-ce pas tout juste poser en principe ce qu'il faut prouver ?

De quelque manière qu'on la considère, il est donc impossible de tirer de l'indivisibilité des essences une conclusion favorable à l'opinion nouvelle. Ou bien elle est une propriété réelle de la nature corporelle, et dans ce cas

... ni la simplicité ni la composition de la ... indifférente à l'égard de ces deux modes ... Ou bien, l'indivisibilité attribuée à l'essence ... l'objet du présent débat.

... d'affermir cette première assise de son ... M. Blanc nous dit encore : « Si l'essence ... elle perdrait son immutabilité, sa per-

... renouvelée sous une autre forme l'équivoque ... la proposition précédente.

... les essences concrètes de notre monde corporel, ... évident que leur profonde mutabilité. Les ... constantes de la matière organique, et le ... de tout ce qui a vécu au sol et à l'atmosphère ... les animaux comme les plantes portent en ... principe de leur future destruction. Nul être ... la loi du changement. Le corps minéral lui- ... à remplir ses destinées au prix de méta- ... où disparaît sa nature intime.

... essences d'immutabilité, il faut donc faire ... leurs conditions réelles d'existence, et les ... déterminations contingentes et variables ... soumises. Elles se présentent alors ... au changement, comme un ... de tous les échantillons d'une espèce ... immutabilité, produit de l'abstrac- ... être réel et concret la puissance ... de subir certaines divisions ? ... castor, par exemple, perdra-t-il ses ... nature intime si, en lui enlevant ... on le prive en même temps d'une ... de sa forme ?

... à ces questions sans supposer ... la divisibilité des formes essen-

A ce sujet, notre sympathique contradicteur s'est même autorisé de nos propres paroles pour défendre sa thèse favorite. « M. Nys ne déclare-t-il pas lui-même, d'accord en cela avec saint Thomas dont il apporte le témoignage, que la forme substantielle n'est susceptible ni d'enrichissement, ni d'amoindrissement ? » [1])

Cette interprétation nous étonne, et d'autant plus qu'en fixant le sens de la formule scolastique, nous avions nous-même prévenu le malentendu. Qu'il nous suffise de rappeler ce passage :

« Il y a lieu de distinguer dans toute forme matérielle une double intégrité : l'intégrité *essentielle* et l'intégrité *quantitative*. De la confusion de ces deux aspects est née la difficulté présente.

» Toute forme substantielle a une perfection constitutive qu'elle communique intégralement à toutes et à chacune des parties de l'être où elle est réalisée. Dans la plante, par exemple, le tronc, les rameaux, les feuilles mêmes participent, au même titre, aux caractères de l'espèce ; car en chacun de ces organes vivants se trouve, au même degré, sans la moindre nuance d'intensité, la perfection essentielle du principe spécifique. La forme peut sans doute provoquer à des endroits différents de l'organisme des fonctions diverses, éveiller des activités variées, mais son caractère distinctif reste partout identique à lui-même.

» De ce point de vue, la forme doit être regardée comme un tout essentiel, réfractaire au changement. Aussi la division n'altère en rien cette intégrité essentielle, *puisque après*, comme avant le fractionnement, la plante conserve inchangée *sa perfection intrinsèque ;* elle appartient, ni plus ni moins, *à son espèce*.

» Il en est autrement de l'intégrité quantitative.

» Grâce à l'étendue qui dissémine l'essence corporelle

1) *Op. cit.*, p. 31.

dans l'espace, la forme avec la matière deviennent un tout quantitatif riche en parties intégrantes dont le nombre varie avec la nature de la plante, son âge, les circonstances de son évolution. Sous cet aspect *quantitatif, l'une et l'autre sont susceptibles d'accroissement et de diminution* sans que l'être subisse la moindre altération dans ses notes spécifiques » [1]).

A s'en tenir à ce texte, n'est-il pas évident que le seul changement auquel nous soustrayons la forme, est le changement qualitatif, seul capable de modifier l'espèce ; ce qui n'exclut point la possibilité du changement quantitatif?

Passons à la mineure du raisonnement.

« Or l'essence, nous dit-on, tient son indivisibilité de la forme, principe d'unité ». « L'être est un, donc indivisible. »

Que l'unité soit une propriété réelle de tout être, et que la forme en soit le principe, c'est là une vérité incontestable. S'ensuit-il que, pour jouir de l'unité, l'être doive constituer en même temps un tout réfractaire à la division? Nul scolastique, à notre connaissance, ne se fit le protagoniste de pareille opinion. « L'unité d'un être, écrit saint Thomas, se confond avec son indivision. L'être simple est indivis et à la fois indécomposable. L'être composé est divisible, mais il dépend, pour exister, de l'union intrinsèque de ses parties constitutives. » En un mot, l'unité, propriété transcendantale de l'être, implique l'*indivision*, nullement l'indivisibilité [2]).

Une substance corporelle, douée de parties intégrantes ou quantitatives, tel un végétal, jouit donc d'une unité essentielle, à la condition que toutes ses parties soient unies sous l'empire d'une seule et même forme substan-

1) D. **Nys**, *Cosmologie*, p. 187.

2) S. **Thomas**, *Summa theol.*, Ia p., q. XI, a, 1. « Unum enim nihil aliud est quam ens *indivisum*. Quod autem est simplex est indivisum actu et potentia. Quod autem est compositum, non habet esse quamdiu partes ejus sunt divisae, sed postquam constituunt et componunt ipsum compositum. Unde manifestum est quod esse cujuslibet rei consistit in indivisione. »

tielle. Enlevez à un arbre un de ses rameaux et en même temps un fragment de sa matière et de sa forme. D'après notre théorie, vous aurez donné naissance à un nouvel être qui, à raison de son indivision, possède l'unité au même titre que la plante-mère. Ni de l'arbre, ni du rameau, on ne peut dire que l'*un* est à la fois *plusieurs*. En quoi donc la division viendrait-elle compromettre l'unité ?

Sans doute, l'être nouveau s'est formé aux dépens du premier, et, au lieu d'un seul représentant de l'espèce, nous en avons actuellement deux. Mais l'unité essentielle n'est-elle pas sauvegardée si dans la souche, comme dans son descendant, un seul principe spécifique maintient l'indivision de l'être ?

Il y a ici, répétons-le, deux questions essentiellement distinctes : celle de l'unité et celle de l'indivisibilité. Elles se confondent dans les êtres de constitution simple, tels l'ange et l'âme humaine séparée. Chez tous les autres individus, on ne peut les identifier que si l'on a établi d'avance l'indivisibilité absolue de la forme substantielle, pour le motif bien simple qu'en toute hypothèse, l'*indivision actuelle* suffit à l'unité de l'être.

Ceux qui exigent davantage et prétendent subordonner l'existence de la forme au maintien de son intégrité quantitative, ou refusent aux parties détachées de la forme le pouvoir de reconstituer un être de même espèce, doivent donc justifier leur opinion sans recourir à ce postulat hypothétique.

M. Blanc semble avoir pressenti l'insuffisance de pareilles considérations, car, dans un dernier argument, il cherche à prouver directement l'indivisibilité de la forme chez les animaux supérieurs en s'appuyant sur les manifestations caractéristiques de l'âme sensitive. Bien que ce genre de preuve soit d'une portée restreinte et ne s'étende qu'à l'une des nombreuses applications de la théorie thomiste sur la

[illegible] corporelles, il présente l'incontes-
[illegible] conforme à cet adage si fécond des
[illegible] d'un être *se révèle dans ses actes*.
[illegible] de la forme substantielle, écrit-il, est
[illegible] admissible en ce qui concerne les ani-
[illegible] On ne conçoit pas la division du premier
[illegible] la division de l'âme qui n'est
[illegible] principe dans les êtres supérieurs.
[illegible] essentiellement simple et par conséquent
[illegible] que valent les preuves traditionnelles et
[illegible] démonstratives qu'on donne de la simplicité
[illegible] la sensation (acte de sentir) en parti-

[illegible] que le savant auteur n'ait point repro-
[illegible] traditionnelles et péremptoires auxquelles
[illegible] quant à nous, nous n'avons rencontré chez
[illegible] cette opinion aucune preuve qui mérite
[illegible] D'évidence, la sensation est un acte
[illegible] à toutes les activités mécaniques,
[illegible] physiques de la matière brute ; le pouvoir de
[illegible] présence d'un objet connu n'appartient à
[illegible] communes des agents matériels. Néan-
[illegible] ne nous autorise à douer cet acte d'un
[illegible] simplicité. L'unique moyen, en effet, dont
[illegible] pour apprécier la nature intime d'une acti-
[illegible] de son objet. Or, dans tout le domaine de la
[illegible] d'un seul objet qui ne soit affecté d'étendue
[illegible] à toutes les conditions du temps et de
[illegible] des caractères exclusifs de la simplicité ?
[illegible] que les autres énergies de la nature, le sens
[illegible] à vide. L'*acte de sentir* est par essence
[illegible] à nous renseigner sur quelque chose ;
[illegible] circonscrite, mesurée, spécifiée par la réalité
[illegible] qu'elle rend présente dans nos

organes. Dès lors, si tous les objets connus sont, comme tels, et sans exception, formellement étendus, pourquoi l'acte qui les perçoit serait-il inétendu, indivisible ?

Avant de clore cette discussion, abordons une dernière difficulté présentée par M. Charousset. Elle est suggestive et digne d'un sérieux examen :

« Si l'animal est substantiellement *un*, d'où vient cette unité ? De l'âme ? Or, l'âme est-elle simple, ou composée de parties ? Si elle a des parties, elle n'est pas une unité, mais collectivité. Ses parties, loin d'unifier, ont donc besoin elles-mêmes d'être unifiées par une autre réalité. Cette autre réalité sera-t-elle simple ou composée ? Il faut qu'elle soit simple, sans quoi elle ne pourrait pas non plus produire l'unité, et l'on devrait recourir à une série indéfinie, ce qui est impossible. Mais alors comment, sous le coup de la division, un être vivant, substantiellement *un*, devient-il *plusieurs ?* » [1])

Cette objection, disions-nous, est spécieuse. Elle soulève en outre un des plus délicats problèmes de la cosmologie : celui des rapports qui unissent la matière à la forme, et le composé lui-même à certains de ses accidents. Pour en dissiper l'équivoque, force nous est donc de scruter, à la lumière des principes du thomisme, la constitution intime de l'être corporel.

Conçue abstraitement, c'est-à-dire, sans les conditions normales de son existence, la forme nous apparait avec un caractère d'unité et d'indivision. Bien plus, on ne découvre pas en elle le multiple potentiel qui se retrouve, par exemple, dans l'étendue réelle. Elle est acte, détermination ; elle est même de toutes les déterminations corporelles la plus profonde, la plus décisive. Par sa nature, elle tend à communiquer au corps cette unité intime dont elle est dépositaire.

1) A. Charousset, *Revue de Philosophie*, décembre 1903, p. 867.

Au contraire, la matière, pure puissance, placée parmi les réalités les plus intimes du monde matériel, possède une tendance innée à la division, à la multiplication.

Malgré cette opposition de caractères, l'une et l'autre de ces parties sont destinées à une intime union, à la participation d'une commune existence.

Quel sera donc, dans l'ordre concret, le mode d'être naturel du composé substantiel, issu de cette union ? Si la forme n'est pas indépendante de la matière, ce ne sera ni l'indivisibilité, ni la division actuelle, mais l'indivision. La nature essentielle et primordiale de la forme ne peut évidemment disparaître. Principe d'unité, elle le restera toujours. Mais conformément aux exigences de la matière, cette unité se trouve tempérée d'une multiplicité potentielle, en sorte que l'être essentiellement un prêtera le flanc au fractionnement de sa masse [1].

Tels sont, d'après la doctrine thomiste, les rapports harmoniques établis entre les deux parties du corps.

Dès lors, à la question de savoir si la forme est simple ou composée, il faut répondre par une distinction.

(1) [illegible] à l'appui de son opinion un texte emprunté au « Livre contre [illegible] saint Thomas semble attribuer à l'indivisibilité le pouvoir que [illegible] au corps [illegible] corpus divisibile est. [illegible] continente et [illegible] partes eius. Si igitur [illegible] et [illegible] anima, videmus [illegible] oportebit [illegible] vel erit in [illegible] L. II, c. 65, n. 3. [illegible] pas [illegible] de ce texte [illegible] traitant [illegible] de la matière la plus [illegible] des plantes et des animaux [illegible] c'est à la matière [illegible] attentive- [illegible] en effet, [illegible] cette vérité, [illegible] état [illegible] de la matière [illegible] et maintenir [illegible] les deux [illegible]

Dans l'ordre idéal, elle est un principe déterminant et unificateur dont la nature simple ou composée nous est inconnue aussi longtemps qu'on la considère en dehors des êtres matériels où elle se trouve réalisée. C'est le cas, d'ailleurs, des forces physiques ordinaires. La chaleur, l'électricité, la lumière se présentent à nous, dans leur état abstrait, comme des énergies spécifiques dont le concept n'implique ni la simplicité ni la composition quantitative, bien que ces forces concrétées s'imprègnent fatalement de quantité et se prêtent à la division.

Dans l'ordre concret où elle reçoit son mode naturel d'existence, elle est une mais douée de parties potentielles, ou, si l'on veut, elle est une et indivise mais divisible.

A notre avis, l'erreur en cette matière provient de ce que l'on regarde comme des attributs contradictoires l'unité et le multiple en puissance, oubliant ainsi que l'étendue elle-même nous offre la synthèse réelle de ces deux propriétés. « Unitas continuitatis in re reperta, dit saint Thomas, maxime potentialis invenitur, quia omne continuum est unum actu et multiplex in potentia » [1]. L'étendue de l'atome est certainement marquée au coin d'une unité rigoureuse et, comme telle, elle exclut toute multiplicité *actuelle* de parties intégrantes. Cependant, le concept même de cette propriété implique la possibilité, au moins théorique, d'une division, et partant le multiple potentiel. D'autre part, qui oserait soutenir qu'un principe simple a dû réduire à l'unité les éléments virtuels dont l'étendue est constituée ?

D'une manière générale, il est donc faux d'affirmer que l'unité relève toujours et partout d'un principe unificateur *réellement* indivisible.

Toutefois, quand il s'agit de la forme essentielle, nous l'accordons, l'un et le multiple dérivent évidemment de causes différentes, car si le concept de la forme contient essentiel-

1) S. Thomas, *De natura materiae*, c. IX.

Au contraire, la matière, pure pui[illegible] ... [illegible]e multiplicité les réalités les plus intimes du monde [illegible] tendance innée à la division, à la mu[illegible]

Malgré cette opposition de car[illegible] ... [illegible] Charousset quel de ces parties sont destinées à une [illegible] ... [illegible]rme, nous nous cipation d'une commune existence [illegible] ... [illegible] principe mul-

Quel sera donc, dans l'ordre [illegible] ... [illegible] vient que cet naturel du composé substantiel, [illegible] ... [illegible]me indifférent à forme n'est pas indépendante [illegible] ... [illegible]omporte en fait l'indivisibilité, ni la division [illegible] ... [illegible]née de cet état, La nature essentielle et prin[illegible] ... [illegible]ause prochaine et évidemment disparaître. [illegible] [illegible]. Mais conformém[illegible] [illegible] se trouve tempér[illegible] [illegible] que l'être essentie[illegible] [illegible] de sa mass[illegible]

[illegible] d'après la [illegible]

[illegible]

[illegible]res.

[illegible] qui semblent [illegible] scolastique. [illegible] pour exprimer la [illegible] simple de [illegible]

[illegible]

[illegible] corpus, habebit aliquid [illegible] [illegible] précédente, corpus [illegible] [illegible] aliquod indivisi[illegible] [illegible], quod est [illegible] [illegible] contradic[illegible] [illegible] pourrait en cite[illegible] [illegible] la question qui [illegible] [illegible] la divisibilité du [illegible] [illegible] passage invoqué [illegible] [illegible] précis[illegible] [illegible] découvre sans [illegible] [illegible] saint Thomas [illegible] [illegible] comme suit [illegible] [illegible] en lui un [illegible] [illegible] corps, sinon [illegible] [illegible] se dire, en [illegible] [illegible] elle ne tie[illegible] [illegible]antité. Du [illegible] [illegible] son [illegible] [illegible]té réelle [illegible] [illegible] de texte[illegible]

nt de la chimie organique qui
nte plus de 30.000 corps, sur elles
ppuie tout entière l'interprétation
sés, de leurs fonctions, de leurs mul-

es actuelles de la chimie et la doctrine
existe donc un antagonisme, au moins
. serait inutile de nier l'importance.
blème nouveau pour les amis de la scolas-
attitude prendre à l'égard de ces formules ?
nscrire et leur sacrifier l'un des principes
ux du système, à savoir l'unité substantielle
sés minéraux et organiques ? Vaut-il mieux leur
ont crédit, quitte à renoncer à ce précieux instru-
e travail auquel la science est en grande partie
ble de ses étonnants progrès ?
puis, nous dit M. Hartmann [1]), si la théorie de
de leur refuse droit de cité, par quelle hypothèse
-elle les remplacer ?

A notre sens, cette difficulté est beaucoup moins troublante qu'elle ne paraît. Ici, comme dans tant d'autres questions scientifiques, la vieille doctrine peut aisément se concilier avec les exigences de la science nouvelle, à condition de distinguer soigneusement le certain de l'incertain, l'hypothèse des données expérimentales.

Les formules de structure sont susceptibles de diverses interprétations.

Plusieurs chimistes, et ils sont de loin les plus nombreux, y voient un décalque de la réalité, une copie fidèle de la constitution vraie du composé chimique. Pour eux, les atomes sont des individualités immuables dont les formules décrivent les relations réciproques.

Cette première interprétation qui consacre la *permanence*

1) Dr **Hartmann**, *Philosophisches Jahrbuch*, 1904, S. 341-345.

[illegible] *des masses atomiques*, s'impose-t-elle ? A-t-elle le droit de se réclamer de l'expérience ?

Du point de vue scientifique, nous n'hésitons pas à affirmer que pas un fait ne la démontre. Bien plus, l'hypothèse des soudures simples et multiples inventée pour rendre compte des atomicités incomplètement satisfaites des atomes de carbone, soulève de très graves difficultés dès qu'on essaie de la mettre à l'épreuve des principes les mieux établis de la chimie. Nous avons consacré au développement de cette pensée tout un chapitre de notre *Cosmologie*. Les considérations que nous avons émises alors n'ayant été l'objet d'aucune critique sérieuse, nous croyons inutile d'y revenir [1].

Cependant, comme certains philosophes peu favorables au thomisme se plaisent à invoquer contre nous l'opinion des chimistes, qu'il nous soit permis de citer le témoignage d'un savant hautement compétent en la matière :

« Comme de tous les phénomènes, écrit M. Ostwald, les phénomènes mécaniques nous sont les plus familiers, la plupart des hypothèses sont des représentations mécaniques de phénomènes non mécaniques. L'hypothèse dont il s'agit ici présente ce caractère... L'hypothèse que dans les combinaisons les atomes des éléments subsistent et changent seulement de mode de groupement, figure le rapport constant entre les divers dérivés d'un même élément...

A tous ces points de vue, l'hypothèse atomique a été un instrument très utile pour la théorie et la recherche en ce qu'elle a beaucoup facilité l'intelligence et l'emploi des lois générales. Mais il ne faut pas se laisser entraîner, par l'accord existant entre l'image et la réalité, à confondre l'une avec l'autre. Dans le domaine jusqu'à présent étudié, les phénomènes chimiques se passent comme si les matières

1) [illegible] plus loin les objections que nous a faites le Dr Hartmann. [illegible] d'intérêt, mais comme elles visent l'interprétation thomiste des [illegible], elles trouveront mieux leur place dans une discussion ulté-

étaient composées d'atomes de la façon que nous avons exposée. Mais il résulte de là tout au plus, quant à l'existence de ces atomes, une *possibilité* et nullement une *certitude* [1]. Car il est impossible de démontrer qu'une hypothèse tout autre ne permettrait pas de déduire aussi parfaitement les lois des combinaisons chimiques.

« Ce ne sera donc pas renoncer à l'usage de l'hypothèse atomique que de se rappeler toujours que cette hypothèse représente les relations expérimentales par une image commode et facile à manier, mais qu'il n'est pas légitime de substituer aux faits eux-mêmes. Il faut toujours s'attendre à ce que la réalité se comporte tôt ou tard autrement que son image ne le fait prévoir.

« En particulier, quand des considérations quelconques, bien fondées, conduisent à des résultats contradictoires avec l'hypothèse atomique, on n'a pas le droit de les regarder pour cela comme fausses. La faute peut très bien être du côté de l'hypothèse atomique elle-même... Il serait assurément conforme à l'intérêt de la science d'observer à cet égard plus de réserve » [2].

Précieux conseil que feraient bien de méditer et de suivre certains auteurs trop enclins au dogmatisme tranchant, pour qui la valeur d'un système philosophique n'a d'autre mesure que sa concordance avec l'ensemble des données de la théorie atomique.

La chimie ne nous fournit donc aucune preuve péremptoire de la persistance actuelle des atomes au sein des composés. Elle n'établit que la possibilité de cette hypothèse.

Mais, si la conception ultraréaliste des formules de structure ne doit pas être condamnée au nom de la science, il semble qu'elle doit l'être au nom de la philosophie.

Se prononcer pour l'objectivité réelle de ces formules, sous prétexte que pareille hypothèse conditionne l'explica-

1) Les mots en italiques ne sont pas de nous.

2) V. Ostwald, *Éléments de chimie inorganique*, pp. 176 et 177. Paris, Gauthier-Villars, 1904.



[illegible] du mixte, n'est-ce pas [illegible] de tout être organique ou [illegible] les plus éclatants de la science [illegible]

[illegible] après avoir étendu leur [illegible] invariable des atomes à toutes [illegible] inorganiques, s'arrêteront peut-[illegible] des êtres vivants, convaincus [illegible] immuables, et doués chacun d'une [illegible] se concilient difficilement avec [illegible] caractérise si visiblement la plante, [illegible] Mais l'erreur comme la vérité a sa [illegible] la permanence atomique est un [illegible] l'explication scientifique des com-[illegible] chimiste y renoncera-t-il, lorsqu'il [illegible] animal ou végétal, à l'état de [illegible] mêmes corps qu'il avait analysés [illegible] De deux hypothèses, l'une : Ou les [illegible] doivent être reportées sur les [illegible] désignées dans la formule, et dans [illegible] d'exception pour les propriétés [illegible] : les mêmes effets provenant des [illegible] phénomènes chimiques dont la plante [illegible] comportent une explication [illegible] actuelle des atomes, et alors [illegible] illogique d'imposer la conception [illegible] du monde minéral.

[illegible] il est vrai, ont tenté de concilier [illegible] des atomes avec l'unité des [illegible] tout au moins organisés. Pour [illegible] rencontré jusqu'ici dans ces [illegible] que des obscurités profondes, des [illegible] des subtilités dont l'unique [illegible] moins manifeste en rendant [illegible]

[illegible] d'autres que nous exposerons plus

loin, nous ne pouvons nous rallier à cette première interprétation des formules de structure.

Suit-il de là qu'il faille considérer ces formules comme un produit fantaisiste de l'imagination et leur refuser toute valeur objective ?

Telle ne fut jamais notre opinion. Quelques philosophes nous ont, en ce point, mal compris.

A première vue déjà il semblerait étonnant que des figures symboliques, sans aucune liaison avec la chose représentée, eussent été et soient encore la base des admirables classifications introduites dans le vaste champ de la chimie organique, le merveilleux instrument qui a permis d'établir un accord si constant et à la fois si facile entre les faits et les lois de l'activité chimique de la matière.

L'expérience le prouve, bien que les atomes ne persistent pas comme tels dans le composé, il existe entre les formules et les corps symbolisés des relations étroites et de première importance. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler le rôle et la raison d'être de ces symboles.

En les employant, le chimiste a pour but de montrer comment les propriétés d'un composé sont fonction de sa constitution anatomique. Il les établit à la suite de nombreuses expériences et après avoir mis en lumière, par des réactions choisies, l'ensemble des aptitudes réactionnelles spécifiques du corps qu'il veut figurer.

Soit, par exemple, l'acide acétique : $\begin{array}{l} C\begin{smallmatrix}O\\ OH\end{smallmatrix} \\ | \\ CH_3 \end{array}$. Dans le chainon supérieur un atome d'hydrogène se trouve placé à côté de trois atomes négatifs, dont un de carbone et deux d'oxygène. Or, comme la combinaison chimique se réalise entre corps positifs et négatifs, on comprend, à la seule inspection de ce chaînon, que l'atome positif d'hydrogène, placé dans un milieu essentiellement négatif, peut être facilement remplacé par d'autres corps positifs, autrement

[illegible] tout corps renfermant de l'hydrogène [illegible] remplaçable par un métal quelconque.

[illegible] du second chaînon CH [illegible] aussi compte [illegible] les réactions. Ainsi [illegible] par son [illegible] sur l'acide acétique, enlève à ce corps trois [illegible] et s'y substitue, comme l'indique la [illegible] toute vraisemblance [illegible] trois atomes [illegible] partie d'un même chaînon [illegible] car on [illegible] les atomes de chlore qui les remplacent à [illegible] successives sans [illegible] sensiblement [illegible] acide.

[illegible] rationnelles [illegible] la sorte [illegible] en réalité, que suppose-t-on dans ce travail [illegible]? L'intransmutabilité ou la per[illegible] des atomes? Nullement. On s'est unique[illegible] sur l'hypothèse d'une répartition topogra[illegible] représentatives des atomes, ou, plus [illegible] sur l'existence de deux groupements de pro[illegible] aux exigences de deux séries distinctes [illegible] On [illegible], que les masses atomiques [illegible] l'acide acétique leur être individuel, ou [illegible] devenues des parties intégrantes d'un seul [illegible] complexe, les propriétés de l'hydrogène, du [illegible] de l'oxygène, atténuées et amoindries par la [illegible] se prêteront avec la même facilité au groupe[illegible] par la formule. En d'autres termes, [illegible] atomique est un postulat inutile à [illegible] scientifique du composé, puisque jamais [illegible] appel à l'existence substantielle des atomes, mais [illegible] de certains groupements de propriétés dans [illegible] départements de la molécule se présente, au [illegible] comme une hypothèse de haute probabilité.

[illegible] la part d'objectivité réelle dont jouissent

les formules de structure, et aussi la cause véritable de leur puissante fécondité. Elles semblent être, dans la mesure où elles représentent la localisation des propriétés du corps, des copies partielles de sa constitution anatomique ; et comme toute fonction chimique tire très probablement son origine de tel ou tel groupement qualitatif, il est naturel que les formules représentatives de ces groupements constituent les bases véritables des classifications chimiques.

Après ces considérations, il est facile, croyons-nous, de répondre à la question posée plus haut : Quelle doit être l'attitude des thomistes à l'égard des formules de structure ? Quelle est la conception du composé chimique qui réponde à la fois aux données de l'expérience et aux exigences de la philosophie ?

D'une part, l'hypothèse de la permanence actuelle des atomes dans le mixte ne s'appuie sur aucun fondement scientifique et se réfute par ses conséquences sur le terrain de la philosophie. D'autre part, l'étude des activités spécifiques des corps paraît établir l'existence dans la masse moléculaire d'un agencement interne, d'une réelle différenciation. Il reste à douer le composé d'une homogénéité substantielle, indispensable à l'unité de l'être, et d'une hétérogénéité accidentelle. C'est la théorie que nous avons admise et exposée dans notre *Cours de cosmologie* [1]).

1) Cette théorie qui nous fut uniquement suggérée par l'étude des faits, n'a pas été, croyons-nous, inconnue de saint Thomas. De nombreux textes cités et analysés dans notre *Cours de Cosmologie* semblent prouver péremptoirement que le Docteur médiéval en avait conçu tout au moins l'idée-mère.

M. le chanoine Laminne doute de la justesse de notre opinion, et s'appuie, pour en contester le bien fondé, sur un passage du *De mixtione elementorum* : « Si dans le mixte, dit saint Thomas, les formes substantielles des éléments sont conservées..., il faudra que les différentes parties de la matière, étant le sujet de différentes formes, aient la nature de différents corps... Il suit de là que les quatre éléments ne se trouvent pas dans chaque partie du corps composé, et ainsi on n'aura pas une vraie mixtion, mais seulement selon l'apparence. » Voir Laminne, *Les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre*.

Ce texte de saint Thomas n'est pas pour ébranler nos convictions. Il cadre même si bien avec nos idées que, du point de vue où s'est placé son auteur, il nous serait impossible d'employer un autre langage.

Dans la première partie de l'opuscule mentionné, saint Thomas rappelle l'opinion

Selon nous, au terme de la réaction qui donne naissance à l'acide acétique, un seul principe spécifique imprègne toutes les masses atomiques de la molécule, les réduit à l'unité en se substituant aux principes spécifiques antérieurs. Mais cette détermination substantielle, vrai substitut naturel des formes élémentaires disparues, fait réapparaître dans les diverses parties du corps, et cela conformément à l'ordre topographique indiqué par la formule, les propriétés amoindries dont les atomes étaient revêtus au moment de la combinaison.

Où donc se trouve cette opposition radicale que l'on prétend découvrir entre la cosmologie scolastique et les données positives de la chimie ? N'est-ce pas, au contraire, un privilège incontestable du thomisme de pouvoir échapper aux graves inconvénients de l'interprétation mécanique des

des philosophes qui admettent la permanence des formes élémentaires dans le composé chimique, et se demande si pareille hypothèse est acceptable. Non, répond-il, car plusieurs formes essentielles ne peuvent actuer la matière sans déterminer une pluralité de corps, ou même d'espèces. Or, dans le véritable mixte, les éléments perdent la nature propre au profit d'une nature nouvelle réellement homogène.

D'évidence, il s'agit ici, pour saint Thomas, de l'homogénéité *essentielle* déterminée par une forme unique, ou, si l'on veut, de l'unité substantielle. C'est elle, et elle seule qu'il oppose à l'hypothèse pluraliste. Il n'avait donc pas à se préoccuper de l'hétérogénéité *accidentelle* ou du mode de répartition des propriétés dans les divers départements du mixte. Il ne devait même pas traiter la question de savoir si les propriétés élémentaires étaient fidèlement reproduites dans le composé, car cette question était étrangère au problème soulevé. En affirmant que les quatre éléments se retrouvent dans toutes les parties du corps composé, saint Thomas proclame donc avant tout l'unité d'être et de nature du corps issu de leur combinaison.

Or, pour nous comme pour lui, la forme du mixte est une ; elle ne représente aucun des quatre éléments à l'exclusion des autres, mais elle en est, malgré son unité, le substitut réel, si bien, qu'au point de vue de l'essence, elle tient dans toutes les parties de l'être la place des principes élémentaires disparus.

D'ailleurs, il ressort clairement de la structure de l'opuscule que, dans ce travail, le Philosophe médiéval a pour but primordial d'établir l'unité essentielle du composé, la réduction de tous les composants à un état substantiel commun déterminé par un seul principe spécifique.

En effet, dans les deux premières parties, il combat deux hypothèses antagonistes, l'une qui se prononce pour le maintien intégral des formes élémentaires, l'autre qui leur accorde une persistance réelle mais amoindrie.

Dans la troisième partie, il émet son opinion personnelle : le mixte est un et ne possède qu'une seule forme essentielle. L'existence de cette forme unique est rendue possible par la réduction à une sorte de commune mesure de toutes les propriétés distinctives des composants. Les éléments n'ont cependant pas complètement disparu ; ils se survivent dans la résultante de propriétés réalisée par la combinaison, et intégralement reproduite dans l'être nouveau.

formules de structure, sans devoir renoncer à aucun des précieux services que ces mêmes formules rendent chaque jour aux hommes de science ?

Quoi qu'on en dise, il n'y a pas, dans tout le champ de la chimie organique, une seule classe de composés dont l'explication vraiment scientifique ne se concilie avec cette théorie thomiste.

Pour ne citer qu'un exemple, examinons les corps *isomères*. Les chimistes appellent de ce nom des corps de composition identique au double point de vue des éléments constitutifs et du nombre d'atomes, mais essentiellement différents l'un de l'autre par leurs propriétés physiques et chimiques. La formule brute C_5H_{12} représente, en fait, trois espèces chimiques actuellement connues. En examinant les agencements internes auxquels se prêtent les atomes représentés par la formule, on est parvenu, sans déroger aux lois de l'affinité et de l'atomicité, à construire trois formules de structure différentes et trois seulement. Cette coïncidence est sans doute frappante, et cependant elle n'est nullement accidentelle. Pour des centaines d'autres corps, le nombre d'isomères réellement découverts a répondu fidèlement aux prévisions, c'est-à-dire au nombre de formules construites *a priori*.

Or, au lieu d'*atomes* groupés de façon à constituer des chaînons acides, éthers, alcools ou autres fonctions organiques, qu'on se représente dans la masse du corps des *parties* qualitativement diversifiées, occupant exactement la place des individualités atomiques exprimées dans les formules. D'évidence, rien ne sera changé au nombre d'isomères, la distribution des propriétés atomiques dans les diverses régions du corps se fera suivant les mêmes lois, et les prévisions des chimistes resteront identiques aux prévisions actuelles [1].

1) La plupart des scolastiques modernes n'admettent aucun rapport objectif ou réel entre la formule de structure et le *composé* dont elle est l'expression. Pour eux, le mixte est un corps homogène comme le corps simple ; il présente dans

Selon nous, au terme de la réa[illegible] ...lève une dernière à l'acide acétique, un seul pr[illegible] ...se doit-il, dans son toutes les masses atomiques d[illegible] ...rmules actuellement l'unité en se substituant aux[illegible] rieurs. Mais cette détermin[illegible] ...raison de le faire, stitut naturel des formes[illegible] ...n sens parfaitement reapparaître dans les dive[illegible] ...du composé. conformément à l'ordre [illegible] ...veloppée de l'alcool mule, les propriétés [illegible] revêtus au moment de l[illegible]

Où donc se trouve[illegible] prétend découvrir [illegible] données positives d[illegible] un privilège inco[illegible] aux graves incon[illegible] ...s atomes de carbone, ...s diverses parties inte- ...on respective au sein ...s qui unissent les ...e et d'oxygène nous ...exercées finalement ...n foncière du ...la soudure ...si elle ...repré- ...est

[illegible]

..s atomicités latentes ou non exercées
.es.

.rétation ne diminue en rien la fécondité
.ile laisse intacte leur structure et satisfait
.x exigences du thomisme.

.. de la permanence des atomes, des distances
.ites interatomiques au sein même du composé,
.le place, il est vrai, dans cette conception. Mais
.un élément adventice, scientifiquement étranger à
.nule elle-même.

.in donc de voir dans les constructions de ce genre, et
.néral dans les découvertes modernes de la chimie des
..raves à la vieille théorie scolastique, nous y trouvons
.es raisons d'espérer dans l'avenir. En fait, la merveilleuse
.ouplesse avec laquelle elle se plie à toutes les exigences
de la science moderne, si différente cependant de l'ancienne physique, s'explique difficilement, si cette théorie cosmologique n'est pas l'expression vraie de la nature corporelle : les théories vraies ont seules le privilège de résister à l'épreuve du temps.

Elle a subi, elle aussi, et elle subira probablement encore certaines modifications accidentelles. Quelle est la conception humaine qui n'a connu de semblables et de plus importantes vicissitudes ? Pourquoi serait-on plus sévère à son égard qu'à l'égard des sciences naturelles dont les puissantes synthèses actuelles ont pris naissance sur les ruines de tant d'hypothèses provisoires et éphémères ?

(à suivre.) D. Nys.

Mélanges et Documents.

… SATION DU POSITIVISME …



Cette évolution est d'ailleurs naturelle, croyons-nous, au genre littéraire où se sont distingués, avec des dons fort divers, quoique tous remarquables, les trois célèbres critiques dont nous venons de parler. Le critique, lorsqu'il juge les ouvrages « bien écrits », ne peut pas se borner à en faire l'histoire et à émettre à leur sujet une appréciation purement littéraire. Il se place aux divers points de vue d'où l'on peut envisager une œuvre. Il parle successivement en philologue, en savant, mais aussi en philosophe, voire en théologien — s'il n'est tout cela en même temps. « Tout ce qui est d'intelligence générale et intéresse l'esprit humain, écrivait déjà Sainte-Beuve, appartient de droit à la littérature. » Or, le critique est inévitablement amené à grouper en système les principes généraux au nom desquels il juge une œuvre littéraire — et avant tout, c'est là faire de la philosophie. Aussi bien le besoin de synthèse est une loi de notre esprit.

Il n'est donc point étonnant que l'éminent critique de la *Revue des Deux-Mondes* élève — après de célèbres prédécesseurs, Taine et Renan — un édifice doctrinal. Ce qui caractérise l'œuvre philosophique de M. Brunetière, c'est que les diverses théories en convergent vers l'établissement du catholicisme. Sa philosophie sera surtout une apologétique.

De son apologie du catholicisme, l'on ne possédait jusqu'à présent que des exposés fragmentaires : des articles d'une attachante originalité ou des discours d'une dialectique nerveuse, qui avaient marqué autant d'étapes de son acheminement vers Rome et de son adhésion courageuse et noble au *Credo* catholique. Avec l'*Utilisation du Positivisme*, l'éminent académicien commence le développement, en volumes, de ses idées apologétiques ; il évite ainsi le défaut que peut présenter un exposé nécessairement bref et les présente dans l'ampleur du cadre qu'elles requièrent et dans un ensemble systématique.

Des influences fort diverses semblent être intervenues dans la conversion de M. Brunetière et dans la constitution de sa philosophie complexe, aux aspects multiples et variés. « Pascal, écrit M. Victor Giraud, me paraît — avec George Eliot, Auguste Comte et Darwin — l'une des grandes influences qu'il a, je ne dis pas subies, mais acceptées, mais recherchées, mais aimées »[1]). A cette liste nous nous permettons d'ajouter Emmanuel Kant, dont M. Brunetière semble avoir subi l'action, soit directement par la lecture des

1) Victor Giraud, *La Philosophie religieuse de Pascal et la pensée contemporaine*, p. 46. Paris, Bloud, 1904.

Mélan[illegible]

L'U[illegible]

[illegible] par exemple par [illegible]
[illegible] en plusieurs [illegible]
[illegible] à la formation [illegible] philo-
[illegible] de M. Brunetière. Avant
[illegible] déjà noter maints [illegible]
[illegible] paraissaient des idées chères à
[illegible]. Dans son discours sur
[illegible] 1901, il préconisait la « chris-
[illegible] constitution d'un « positivisme
[illegible]... et disons ce que nous
[illegible] et d'Auguste Comte en parti-
[illegible] comme catholiques, ne mécon-
[illegible] de départ, ni la valeur de leur
[illegible] au moins de leurs conclu-
[illegible] et les plus positives » [illegible].
[illegible] analysons, M. Brunetière a
[illegible] dans la conférence et tâché
[illegible] à l'apologétique chrétiennes les
[illegible] idées qui lui paraissent vraies
[illegible] Brunetière, philosophe, est surtout
[illegible] groupe de ceux qui pensent *contre*
[illegible] d'ailleurs nombreux, où se
[illegible] le prince des docteurs scolas-
[illegible] éminent directeur de la *Revue des*
[illegible] de critique, a souvent combattu,
[illegible] et un acharnement obstiné, parti-
[illegible] le subjectivisme [illegible]

[illegible]

l'individualisme, ou l'émancipation entière et absolue du Moi » [1]).

Il l'attaque, en philosophie, dans la philosophie de Fichte qui lui semble imprégner beaucoup plus la pensée contemporaine que le criticisme kantien [2]), et particulièrement dans l'éclectisme cartésien et la méthode psychologique des Victor Cousin et des Jules Simon. « Ne recevoir aucune chose pour vraie, disait-il dans un de ses retentissants discours,qu'on ne la connaisse évidemment être telle,... ériger sa propre intelligence en souverain juge de toutes choses ; faire ainsi, de son degré d'éducation ou de culture, l'unique mesure de la vérité ; ne déférer, sous aucun prétexte, pour aucun motif que ce soit, à aucune autorité ; se retrancher orgueilleusement dans son Moi, comme dans une forteresse, comme dans « une île escarpée *et sans* bords », que l'on mettrait son point d'honneur à défendre *principalement* contre l'invasion du bon sens ; ne pas admettre *enfin* qu'il puisse y avoir dans le monde plus de choses qu'il n'en saurait tenir dans les étroites bornes de notre mentalité personnelle, voilà, Messieurs, le « subjectivisme », et voilà, je le répète, l'une des pires erreurs ou des pires maladies de notre temps. Ai-je besoin de vous montrer qu'il n'y en a pas de plus contraire à l'esprit du catholicisme ? » [3])

Il réprouve la forme sociale du subjectivisme dans cette doctrine commune aux « philosophes » du XVIIIe siècle, que la réforme des mœurs dépend, non point de l'effort individuel de chaque citoyen, mais de la législation, et que « la question morale est une question sociale ». Aussi bien, fait-il observer, que pose donc ce principe, si ce n'est l'affranchissement de l'individu à l'égard de toute loi morale que les codes ne sanctionnent pas?

Il critique la forme religieuse de l'individualisme dans l'œuvre de Calvin, et en général dans le protestantisme. « A proportion qu'elle tend vers l'universalité, disait-il à Genève, une religion, la religion se rapproche de la plénitude de sa notion. Elle s'en écarte à proportion qu'elle se localise, qu'elle se nationalise, qu'elle se particularise. Elle est autre chose dès qu'elle s'individualise, et peut-être même le contraire d'une religion. Et Calvin lui-même, et le calvinisme, et le protestantisme en général l'ont si bien compris qu'à peine ont-ils eu proclamé leur individualisme, le danger leur en est apparu, et ils ont essayé de l'écarter en accumulant les con-

1) F. Brunetière, *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 421. Paris, Ch. Delagrave, 1898.

2) Voir : *L'Utilisation du Positivisme*, p. 9, note.

3) F. Brunetière, *Discours de combat. Les motifs d'espérer*, pp. 181-182.

fessions de foi sur les confessions de foi ; mais il était déjà trop tard ! et il fallait que la transformation commencée allât, si je puis ainsi dire, jusqu'au bout de sa course »[1]).

Il blâme l'erreur individualiste en matière sociale, dans l'Intellectualisme et le Dilettantisme de Renan, dans la théorie du Surhomme de Nietzsche, qui n'est qu'une folie d'orgueil. Il voit même dans l'individualisme la ruine de toute science, puisque, les opinions étant libres, il ne reste plus rien de ferme ni d'assuré, tout branle.

A côté de l'individualisme, une deuxième erreur attire, nous dirons même fixe l'attention de M. Brunetière : la domination exclusive à notre époque, de la science positive, ses prétentions de remplacer la métaphysique et la religion, de présider au gouvernement social des hommes et de régir par ses lois leur conduite individuelle. Cette conception de la science, sa divinisation en quelque sorte nous vient du XVIII[e] siècle, comme le fait très justement remarquer M. Brunetière. « Seule, écrit-il dans une page vigoureuse qui mérite d'être citée, et tandis que la peinture ou la poésie ne réussissaient au plus qu'à égaler leurs modèles, la Science « avançait », d'un mouvement, irrégulier peut-être, mais toujours « progressif », les découvertes de Copernic ayant préparé celles de Képler, auxquelles on avait vu s'ajouter celles de Galilée, suivies elles-mêmes de celles de Newton. Une conception totale de la nature s'organisait ainsi, dont les traits essentiels étaient la stabilité de ses lois, la liaison de ces lois entre elles, et l'espérance lointaine de les réduire à une formule unique. Le genre de certitude que comporte l'énonciation de la vérité mathématique ou physique devenait la mesure ou le type de toute certitude. La propagande encyclopédique menée par des hommes, dont quelques-uns étaient des « savants », comme d'Alembert, et les autres, à commencer par Voltaire, Diderot et Rousseau, des littérateurs ou des philosophes plus ou moins informés de la « Science » de leur temps, se plaisait à en opposer l'évidence démonstrative aux conjectures, toujours incertaines, de l'histoire ou de la philosophie, de la morale même et de la théologie. Condorcet, à la fin du siècle, 1794, dans son *Essai sur les progrès de l'esprit humain*, résumait, précisait, arrêtait ou fixait la doctrine : on peut même dire qu'il la codifiait. Et bientôt dans l'universel désarroi des principes, la « Science », tandis qu'il semblait que tout menaçât de s'écrouler autour d'elle, continuant seule de subsister ou plutôt d'avancer, d'étendre son

1) *Op. cit.*, L'Œuvre de Calvin, p. 148

domaine et d'en consolider la possession, d'ajouter, au champ de la mathématique et de la physique, celui de la chimie, de l'histoire naturelle, de la physiologie, son nom devenait synonyme de progrès, d'espérance et de sécurité »[1]).

Par suite, on affichait la prétention de substituer la science à la métaphysique et à la religion. Elle n'avait de valeur et de signification qu'en tant qu'elle pouvait remplacer les vieux dogmes décrépits, par ses lois immuables et ses vérités infaillibles. Elle seule avait droit aux adorations qui s'adressaient naguère à Dieu. La science devenait l'objet d'un culte nouveau, elle avait sa religion et ses fidèles.

Une autre conséquence de l'erreur est moins d'ordre religieux que d'ordre psychologique, moral et social. Elle consiste à considérer l'intelligence comme la faculté primordiale et, pour ainsi parler, constitutive de l'homme, la puissance à laquelle revient la direction de la vie individuelle et de la vie sociale. Le sentiment de la solidarité ou, plus exactement, le sentiment moral et religieux n'est pas le principe qui doit unifier les activités de l'individu et des hommes groupés en société. C'est à l'intelligence, c'est aux savants poursuivant leur chimérique idéal de science pure et désintéressée qu'il appartient de conduire le monde. C'est un corollaire, particulièrement néfaste pour la société, de l'idolâtrie de la science positive.

M. Brunetière, dans sa lutte contre ces deux erreurs qui s'accordent à combattre le catholicisme, cherche des armes dans le positivisme d'Auguste Comte.

Il rejettera la méthode subjective de l'introspection cousinienne, en souscrivant à la méthode positiviste dont les caractères essentiels sont d'être *objective* et *évolutive* et, par suite, éminemment *critique*.

Auguste Comte ne place nullement dans le moi la source et le critère des connaissances certaines. Il convie à sortir de notre individualité, à nous dépouiller du subjectivisme de nos appréciations, et à chercher dans le monde externe la norme de la vérité.

De même, le célèbre fondateur du positivisme enseigne de chercher le vrai dans les résultats de l'expérience totalisée de l'humanité entière. Notre opinion personnelle n'est pas un guide sûr. C'est dans l'histoire des théories et des systèmes, dans leur filiation et leur évolution que se trouve le moyen légitime de conquérir la certitude. A tort, nous nous attachons à notre sens propre ; il faut conformer nos opinions sur les résultats acquis, au cours des

1) F. Brunetière, *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 188-189.

siècles, par la coopération des savants et des penseurs. Et par cet aspect évolutif et sociologique de la méthode positiviste, l'individualisme est battu en brèche une nouvelle fois.

Mais, c'est particulièrement contre la forme morale et sociale du subjectivisme que M. Brunetière livre, dans cet ouvrage, un assaut vigoureux et prolongé. Il s'en prend, en de nombreuses pages — presque la moitié du volume — à « l'erreur du XVIIIe siècle. Voltaire et J.-J. Rousseau, Condorcet et Helvetius, divisés en tant d'autres points, tombaient d'accord sur ce sophisme que « les questions morales sont des questions sociales ». Le moyen d'obtenir de bonnes mœurs est de faire de bonnes lois. Et la raison s'en trouve dans la nature de l'acte moral qui est bon ou mauvais selon qu'il procure ou empêche le bien social. Or, c'est à l'autorité de pourvoir au bien de la société et des membres qui la composent, Elle seule aussi possède les moyens nécessaires pour y parvenir. Il s'ensuit que le pouvoir social doit seul rendre les hommes moraux.

Auguste Comte, dit M. Brunetière, a précisément dénoncé ces dangereuses erreurs, et son œuvre entière s'assigne le but de les renverser, en y substituant des doctrines diamétralement opposées. Et l'éminent académicien, s'efforçant ensuite de reconstituer les enseignements d'Auguste Comte, commence par unir aussi étroitement que possible les concepts de *religion* et de *société*.

Les religions sont des sociétés de croyances. Le caractère social leur est essentiel. La preuve s'en trouve, tout d'abord, dans l'histoire des religions qui se présentent toujours sous cet aspect. *A contrario*, dès que le lien social qui unit les fidèles professant une même foi se relâche, et que l'on fait une question individuelle de la religion, celle-ci s'affaiblit, décline et meurt. Aussi, rien de plus antireligieux que le protestantisme, exaltation de l'individu dans le domaine religieux. La réforme de Luther et de Calvin constitue en réalité la cause principale de la « déchristianisation » que l'on voit se produire, si inquiétante, dans l'époque moderne.

Le lien social par lequel se trouvent reliés les fidèles d'une même confession et qui constitue l'essence de la religion, est aussi le lien le plus solide qui groupe les hommes dans la société civile. Modifier le *Credo* d'un peuple est amener une révolution politique. Attaquer et détruire la religion, est inévitablement relâcher le lien social : les religions sont les meilleures des sociologies.

Si la religion est, par nature, une société, une « Église », et qu'elle soit même le principe de cohésion et le fondement des sociétés civiles, la proposition inverse serait-elle vraie, et pourrait-on soutenir que toute société est religieuse et que les rapports entre

la religion et la société sont si intimes que ces deux puissances, en dernière analyse, ne constituent plus qu'une seule et même chose ? Non point. Auguste Comte l'affirme. Mais M. Brunetière se refuse à suivre son maître jusque-là. Il se borne à soutenir, dans cet ordre d'idées, que tout mouvement social a les traits d'un mouvement religieux et que toute société de croyances prend la forme d'une société religieuse. Il cite, en exemples, la Révolution française, qui pour beaucoup est chose sacrée, au sens propre du mot et sans métaphore, et le socialisme, dont le moteur principal est la foi de ses adeptes. « On peut essayer de dire en quoi consiste le caractère religieux de certaines révolutions — j'entends celles qui sont l'œuvre d'une collectivité — et à quels signes on les reconnaît donc. C'est que la grandeur des événements y déborde ou y dépasse, et en tout sens, la médiocrité de ceux qui s'en croient ou qu'on en croit les auteurs, mais qui n'en sont que les artisans. Tel est le spectacle que nous offre l'histoire de la Révolution française. La disproportion y est prodigieuse entre l'œuvre et les ouvriers. Les plus fameux d'entre eux — un Mirabeau, un Danton, un Robespierre, Bonaparte lui-même peut-être — ne sont les maîtres du mouvement qu'autant et dans la mesure où ils s'y abandonnent. Ils y sont « agis » plus souvent qu'ils n'agissent. Un courant plus fort qu'eux les entraîne, les emporte, les roule, les brise... et continue de couler. Et parce qu'ils s'en rendent confusément compte, parce qu'ils ont éprouvé qu'ils ne sont rien sans elle, ou peu de chose, ils s'en font littéralement une idole ou un Dieu

— *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo* —

que, littéralement aussi, ils adorent, et dont ils deviennent, après en avoir été les prophètes, non seulement les apôtres, mais encore et au besoin les martyrs. C'est ainsi que les mouvements « collectifs » se transforment en mouvements « religieux » [1].

Tels sont donc les rapports qui unissent la religion et la société. Si l'on pénètre l'essence des religions, on voit qu'elles sont éminemment sociales : elles constituent des sociétés de croyants et sont le principe fondamental des sociétés politiques. Lorsqu'on envisage le problème par l'autre extrémité, l'on voit que toute société, groupée autour de quelques croyances, si elle ne transforme pas en dogmes les objets de sa foi, présente à tout le moins certains caractères propres aux religions positives.

1) *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 220-221.

Mais, d'où vient que ces deux réalités : la religion et la société se trouvent jointes par des rapports si intimes? Quel est le principe d'attraction qui les fait se compénétrer? Quel est le lien qui les conjugue en un couple aux affinités si puissantes et si profondes?

Ce lien est d'ordre moral. Contredisant les « Encyclopédistes » et intervertissant les termes mêmes de leur formule sophistique, nous soutiendrons que la question sociale est une question morale. Aussi bien, qu'est-ce que la question sociale? C'est « la question de l'inégalité des conditions des hommes. Toutes les autres s'y ramènent, que ce soit la question des rapports du travail et du capital; ou, dans un autre ordre d'idées, la question du féminisme; ou, dans un autre ordre encore, la question de l'éducation. Pour ne parler que de celle-ci, quiconque y voudra réfléchir s'apercevra promptement qu'en dernier résultat, tout système d'éducation a pour objet d'atténuer les « injustices » qui découlent de l'inégalité des conditions, à moins que, comme dans les sociétés aristocratiques, il ne se propose de les faire durer, en en consolidant héréditairement le respect »[1]. Or, le problème consistant à faire régner dans la hiérarchie sociale la justice et la charité, qui ne voit que seule la loi morale peut en indiquer la solution? C'est à elle d'élever ici la voix, malgré la résistance des intérêts, malgré les protestations de l'égoïsme. La question sociale est une question morale.

Mais, d'autre part, la question morale est une question religieuse. Faire son devoir est pénible et exige un effort que la religion seule peut obtenir de notre faiblesse et de notre perversion. « ... La conscience est comme le cœur, il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient frivole si elle n'implique des relations éternelles »[2]. Mais si la question sociale est une question morale et que celle-ci soit une question religieuse, qui ne voit que nous avons découvert le lien qui unit la société et la religion? « Et... si nous n'avions peur que la figure en parût bizarre, c'est ce que nous résumerions, en même temps que l'idée de cette étude entière sur l'utilisation du positivisme, par la formule suivante :

Sociologie = Morale
Morale = Religion

d'où : Sociologie = Religion »[3].

1) *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 248-249.

2) Edmond Scherer, *La crise de la morale*, cité par F. Brunetière, *Discours de combat. Le besoin de croire*, p. 326.

3) *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 306-307.

Nous ferons observer combien ces conclusions s'éloignent de la conception maîtresse du XVIIIe siècle et s'y opposent. Aussi bien les « philosophes » de l'Encyclopédie concevaient la question morale comme une question sociale ; nous soutenons l'inverse. Ils isolaient la morale de la religion, la déclarant indépendante et autonome ; nous la rattachons à la religion qui constitue sa sanction non moins que son fondement. Ils enlevaient la société à la direction religieuse ; la sociologie, pour nous, est fonction de la religion.

Nous avons réfuté le subjectivisme, en nous attachant particulièrement à mettre en lumière la fausseté de la forme sociale, morale et religieuse que ce sophisme avait revêtue dans l'esprit des Encyclopédistes. Le positivisme, dans ce combat, nous fut un puissant auxiliaire. Nous y puisâmes les éléments de toutes nos réponses.

Auguste Comte nous sera d'un secours non moins précieux pour attaquer et rejeter la seconde erreur, issue pareillement du siècle des Voltaire et des Condorcet : la domination tyrannique de la Science.

Beaucoup ont pour cette reine de l'époque un culte respectueux. Elle est leur seule assurance et leur unique espoir. Ils ont trouvé « le terme où s'attacher », le roc inébranlable dans l'océan de nos perplexités ; et ce roc ou ce terme est la « Science ». Ils savent que deux et deux font quatre, que la terre tourne autour du soleil, que les pierres vont au fond de l'eau, que le coke est le produit de la distillation de la houille, que la peste et le choléra sont d'origine microbienne... quoi encore ? Et cela leur suffit.

» Je leur conseille donc la lecture et la méditation de la philosophie d'Auguste Comte. Car c'est vraiment pour eux qu'il a écrit si c'est bien cette conception surannée de la « Science » que le positivisme, que l'on persiste à croire qui l'aurait établie, est au contraire venu ruiner »).

Plein de vénération pour la « Science », on a dit que l'intelligence constitue, dans l'homme, la faculté maîtresse et qu'il lui revient de guider les sociétés.

Non, a répondu Auguste Comte, la puissance primordiale est le sentiment, expression des tendances les plus profondes de notre être et des lois mêmes de notre nature, le sentiment de la solidarité qui unit les hommes dans l'espace et relie les générations successives. L'intelligence n'a point à dominer, ce n'est point aux savants, comme tels, que le droit peut être reconnu de diriger les hommes. Aussi bien, toute l'action de l'entendement consiste à éclairer : il

1) *L'Utilisation du Positivisme*, p. 140.

ne renferme point de mobile d'action et ne constitue pas un principe d'activité. Mais, alors, d'où peut venir l'impulsion qui fait agir les savants? « D'une passion quelconque, répond Auguste Comte, et c'est-à-dire, en bon français, d' « un motif personnel de gloire, d'ambition ou de cupidité ». C'est pourquoi « les utopies métaphysiques... sur la prétendue perfection d'une vie purement contemplative (il entend : d'une vie consacrée à ce que l'on appelle le culte désintéressé de la science) ne constituent que d'orgueilleuses illusions quand elles ne couvrent pas de coupables artifices » ; — et ceci est encore un « fait » [1]).

Mais le fondateur du positivisme nous donne bien d'autres moyens encore de renverser l'idole que des demi-savants et des « quarts de bacheliers » entourent de leurs dévotions naïves. Auguste Comte a renouvelé la notion de science. L'idée-mère d'où sortirent ses pensées novatrices est la relativité de la connaissance. C'est là, selon M. Brunetière, que se trouverait le germe de la révolution que le positivisme a produite dans la logique des sciences, à l'encontre des idées que les Encyclopédistes firent adopter au siècle précédent.

Pour bien entendre la doctrine de la relativité de la connaissance, il importe d'éviter une confusion fréquente et de la distinguer du subjectivisme. Cette dernière théorie soutient que nos certitudes sont tout individuelles et que, du fait que nos opinions nous appartiennent en propre et « qu'elles sont nôtres » découle leur légitimité. Mais tel n'est nullement le sens du principe relativiste. Ce qu'Auguste Comte professait particulièrement en parlant de la relativité de la connaissance, c'est que nous ne pouvons connaître un fait que par et dans les relations qu'il entraîne avec d'autres faits et spécialement avec ses antécédents et ses conséquents.

Cette théorie comtiste sur la relativité recèle un riche contenu que l'on voit se développer avec étonnement. S'il est vrai que la science atteint uniquement les rapports phénoménaux, il faut en conclure que l'absolu n'est point de son domaine. Or l'absolu ce sont les causes et les essences, c'est aussi la *chose-en-soi*. La science — car c'est d'elle seule que nous parlons ici, et de la métaphysique il n'est pas encore question — la science « n'est qu'un système de rapports, ou, si l'on le veut encore, elle n'est qu'une « représentation » [2]). Les rapports scientifiques, « en un certain sens, ne sont eux-mêmes que des « signes ». Mais ce qu'expriment

1) *Système de Politique positive*, t. I, p. 17. — *L'Utilisation du Positivisme*, p. 42.
2) *L'Utilisation du Positivisme*, p. 16.

ces « signes », nous ne le savons pas plus que nous ne savons ce qu'expriment les caractères d'une langue inconnue. Ils n'ont eux-mêmes d'autre relation « avec ce qu'ils expriment — et avec nous — que de le représenter dans sa « relation » avec la nature de l'esprit humain »[1]. Et M. Brunetière met encore mieux en relief ce phénoménisme, en ajoutant : « La science... n'est qu'un système de rapports ou de signes, entre lesquels et ce qu'ils signifient, nous ne saurions affirmer s'il y a plus de « rapports » qu'entre « le Chien, constellation céleste », et « le chien, animal aboyant ». Il y en a même moins, puisque les rapports que nous n'apercevons pas entre le Chien « constellation céleste » et le chien, « animal aboyant », d'autres les y ont vus, et ces autres sont les anciens hommes qui jadis les ont nommés du même nom »[2].

Cependant il ne faut pas se méprendre sur le sens de ce relativisme et en exagérer la portée. M. Brunetière admet l'existence du monde extérieur. Il traite même de « malade », de « mauvais plaisant » ou de « fou » le philosophe qui s'est permis de la révoquer en doute. Aussi bien, le problème, pour lui, ne peut se poser sans que les termes mêmes dans lesquels on l'énonce le résolvent et nous fassent professer la réalité du monde externe. « Le monde extérieur existe-t-il ? » qu'est-ce que cela veut dire ? Nous ne pouvons nous demander « quelque chose qu'à la condition d'être deux : nous qui nous le demandons, et, hors de nous, quelque chose dont nous le demandons »[3].

D'autre part, la métaphysique permet d'atténuer encore ce relativisme scientifique et y mêle une part plus importante de réalisme. Le problème de l'objectivité de la connaissance et du monde extérieur que les sciences positives n'étaient pas à même de débrouiller, elle le pose et le résout. Elle nous affirme la diversité des natures externes. A coup sûr, la connaissance que nous en avons est phénoménale. Néanmoins, aux divers « signes » qui sont nos moyens de connaître, correspondent des réalités différentes les unes des autres indépendamment de nous et de notre structure intellectuelle. Nos représentations varient avec la diversité des objets connus. Quelques-unes « de nos impressions ou de nos sensations — telles la couleur de la rose, la saveur de la pêche — peuvent avoir en nous, dans la constitution intime de notre organisme ou de notre intelligence, les raisons de leur diversité. Mais quelques autres ne les y

1) *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 25-26.
2) *Ibid.*, p. 142.
3) *Ibid.*, p. 154.

[illegible] n'est pas seulement *en nous* que la [illegible] mouvement. Ce n'est pas non plus *en nous* [illegible], ou relativement à la constitution de [illegible] tant de parties de salpêtre, rapprochées [illegible] parties de charbon, il se forme un mé[illegible] d'un gland il sort un chêne, ou d'un œuf [illegible] possible que ni le poulet, ni l'œuf, ni le [illegible] *en soi*, substantiellement, ce qu'ils [illegible] ce qui est certain, c'est que le poulet [illegible] la diversité de nos perceptions a sa cause [illegible] veux dire sa raison d'être, — et elle l'a [illegible]stantielle du poulet et du chêne. Nous ne la [illegible] diversité, l'apparence en tombe seule sous [illegible] pouvons affirmer qu'elle existe ; et, sans nous [illegible] assez inutiles, c'est ce qui nous suffit [illegible] affirmer, ou de « poser », ainsi qu'on dit, [illegible] extérieur » [1]).

[illegible] la diversité objective du monde externe. [illegible] même aller plus loin sur le chemin du réa[illegible] il se permet cette seule supposition, que [illegible] pénètrent encore plus profondément la [illegible] faveur de sa timide hypothèse cette obser[illegible] nos calculs et nos raisonnements induc[illegible] que les lois de notre esprit sont aussi les lois

[illegible] conclut M. Brunetière, nous agitons là un [illegible] convient de le résoudre, puisqu'il se pose à [illegible] pas s'y attarder, à moins que l'on n'ait des [illegible] idéaliste, phénoméniste ou réaliste, que l'on [illegible] le réel comme un produit du moi, que l'on [illegible] son existence, tout en professant que nous [illegible] représentation relative aux formes de l'entende[illegible] enfin qu'il se transporte dans le connais[illegible] modification ni assimilation que les puissances [illegible] subir, il reste certain que le monde externe [illegible] la *connaissance scientifique*. Les spécula[illegible] dans leur lointain et brumeux royaume; [illegible] dans le domaine de la vie pratique, ni même [illegible]

[illegible] du problème de l'objectivité de la connais-

[1] [illegible] pp. 156-157.

sance et du monde externe que M. Brunetière demande à la métaphysique, se présente comme un phénoménisme mitigé. Elle atténue l'idéalisme outré d'où la science, livrée à ses propres forces, était impuissante à sortir. Néanmoins, elle pose que les représentations que nous nous formons des diverses natures externes ne nous renseignent nullement sur leurs caractères constitutifs. Les connaissances que nous en avons pourraient être trompeuses ; le contraire, il est vrai, se peut aussi.

De cette théorie épistémologique sur la relativité de la connaissance et sur l'objectivité du monde extérieur, nous pouvons faire sortir des conséquences très importantes, qui nous feront voir l'utilité que l'apologiste pourrait tirer du positivisme d'Auguste Comte. Si la science est relative, elle ne possède point une certitude spéciale et supérieure. Elle n'est point cette dogmatique absolue dont chaque proposition s'impose infailliblement.

Et même, elle ne trouve pas en elle-même son fondement. C'est la métaphysique qui nous a permis de conclure à l'objectivité du monde externe. Or « nous ne pouvons nous tenir pour certains de l'objectivité de la science qu'autant que nous le sommes de l'objectivité du monde externe » [1]).

Un troisième corollaire que nous pouvons tirer de notre relativisme scientifique achève de ruiner le culte de la science. Celle-ci est limitée au domaine du relatif, elle est obligée, pour réaliser sa définition et s'approcher de son idéal, de s'y cantonner strictement. Elle ne peut rien affirmer sur l'absolu. Il ne lui est point permis de prétendre remplacer la métaphysique et la religion qui seules sont compétentes en cette matière. D'autre part, elle n'a rien à leur objecter : les problèmes que la philosophie discute, les questions religieuses ne sont point de son ressort, elle leur est étrangère et les ignore.

Les prétentions exorbitantes de la science se trouvent singulièrement réduites, grâce à la notion nouvelle que s'en formait Auguste Comte et qui consiste à l'envisager comme relative et non point comme absolue. Une deuxième idée comtiste achèvera la défaite et la transformera en déroute : ce sera l'introduction du concept d'évolution dans la théorie de la science. Et ce point de vue nouveau que l'illustre auteur du *Cours de philosophie positive* aimait à dénommer le point de vue sociologique, se rattache encore une fois à la théorie de la relativité de la connaissance. La science, n'étant qu'un ensemble de relations, progressera à mesure que l'on mettra au

1) *L'Utilisation du Positivisme*, p. 161.

jour de nouveaux rapports entre les phénomènes. Or il en reste toujours à déterminer. Combien de circonstances d'un fait qui nous échappent et qui, une fois connues, modifient la nature de la réalité observée et révolutionnent la science ! « Ceux qui croyaient encore, vers le milieu du XIX[e] siècle, aux générations spontanées, ne se trompaient que de ne pas connaître *toutes les circonstances* de la production des infiniment petits et, pareillement, ceux qui n'ont voulu voir longtemps, dans les fermentations, qu'un phénomène ou un fait de l'ordre physico-chimique. A cet égard, et pour cette seule raison, dès que la science est conçue comme un système de rapports, la science, d'âge en âge, est donc perpétuellement, et en un certain sens, tout entière à refaire »).

Mais la science est moins stable encore qu'on ne le pourrait croire. Les divers rapports scientifiques ont entre eux des connexions profondes, au point que la modification de l'un d'eux réagit sur les autres et change parallèlement leur nature.

Ainsi l'adoption de l'idée d'évolution ou, pour employer les termes du vocabulaire comtiste, la substitution du point de vue dynamique au point de vue statique, en renouvelant le concept des sciences, a frappé à mort la superstition scientifique.

La théorie de la relativité de la connaissance est d'une valeur apologétique inappréciable. Elle ne nous permet pas seulement de mettre la religion à l'abri des attaques de la science et de rejeter l'objection usée de l'opposition entre la foi et la raison : elle donne même à la religion son fondement. Son rôle n'est pas uniquement critique, elle nous est d'une utilité positive.

Le relatif implique l'absolu et ainsi nous amène à professer l'existence de l'inconnaissable. Ainsi, même dans le domaine de la science positive gît une pierre d'attente à laquelle nous rattacherons l'édifice de la Religion. Aussi bien, les relations phénoménales dont le réseau indéfiniment complexe constitue la science présentent ce caractère d'être constantes et nécessaires. Elles reposent sur des termes dont nous saisissons l'élément fixe et universel. Or, ce fondement immuable des relations, c'est l'absolu, l'inconnaissable. Il se révèle en « tombant », dans la catégorie de relation.

L'absolu rétabli au tréfonds de la science positive, la religion, non moins que la métaphysique, reprennent la place qui leur revient de droit et d'où le positivisme semblait devoir les écarter à jamais. L'œuvre d'Auguste Comte, en effet, a paru à beaucoup s'être produite en hostilité contre toute recherche et toute certitude dépassant

[illegible]

le domaine du mode de connaître « positif ». Dans l'intention même de son auteur, elle devait consommer la ruine des subtilités métaphysiques et des dogmes décrépits du catholicisme. Et cependant, sa théorie de la relativité de la connaissance conduit, par une logique inflexible et triomphante, à l'affirmation de ces deux thèses métaphysiques : l'objectivité du monde extérieur et l'existence de l'absolu. Et, s'achevant dans une métaphysique, le positivisme en vient même à se couronner d'une religion. Quelles que soient les puérilités dogmatiques et cultuelles de la religion de l'Humanité, il n'en découle pas moins de là cet enseignement que la religion est nécessaire au cœur de l'homme, puisque le système le plus étranger et même le plus opposé aux préoccupations religieuses finit par leur donner naissance et par tirer un *Credo* des entrailles de ses théories. Nous avons vu que la métaphysique et la religion sont exigées par le positivisme, mais cette nécessité n'est pas uniquement d'ordre logique ; elle se réalise et se prouve en fait par l'exemple même d'Auguste Comte, devenu l'apôtre du *Grand Être*, du *Grand Fétiche* et du *Grand Milieu*.

*
* *

Si son apologétique rencontre des oppositions parmi les théologiens, M. Brunetière en voit la cause dans le patronage d'Auguste Comte sous lequel il l'a placée. Ce nom est suspect aux gardiens sévères et vigilants de l'orthodoxie ; suspecte aussi la philosophie positiviste dont il est le père. *Græcum est, non legitur*, s'écrie M. Brunetière à leur adresse.

Nous doutons fort que les appréhensions des théologiens — du moins de la plupart d'entre eux — soient aussi puériles que M. Brunetière le prétend. Quoi qu'il en soit, nous ne songeons nullement à critiquer l'éminent académicien, pour le motif qu'il s'est efforcé de prendre son bien dans le comtisme. La vérité n'a point d'étiquette et personne n'est fat — ni ridicule — au point de se donner pour le détenteur exclusif du vrai. Ce que nous nous permettons de ne pas approuver dans ce travail d'utilisation du positivisme, c'est l'emprunt de certaines doctrines inutilisables pour le but qu'il poursuit. Elles nous semblent même trahir les généreuses intentions du vaillant écrivain qui s'efforce d'en tirer parti.

M. Brunetière se plaît à rappeler aux théologiens « le début militaire du *Sermon sur la Providence* »[1]) de Bossuet. « Nous lisons

1) Les *motifs d'espérer*, p. 175.

...oi de Samarie ayant voulu bâtir une
...ante et en alarme toutes les places
...ssembla son peuple, et fit un tel effort
... seulement il ruina cette forteresse, mais
... aux pour construire deux citadelles par
... re. Le positivisme est cette « forte-
... a défense de ce qu'il avait prétendu
... re méprisable ? »)
... ce fut une des méthodes habituelles
... et théologiens de l'Eglise d'emprunter
... ou du moins à des philosophes
... Saint Augustin « utilisa » Platon, Plotin.
... a doctrine de saint Thomas d'Aquin est
... Mais l'important, dans ce triage
... système, hétérodoxe dans son ensemble,
... parmi les idées qu'il renferme.
... les plus malaisées qui se puissent
... entre deux excès, et se garder à la fois,
... d'un libéralisme trop indulgent et d'une

... autre remarque encore au sujet de cette
... comtiste. Elle abuse, croyons-nous,
... d'autorité. Le *Magister dixit* ne
... matières de certitude rationnelle et
... à parler franc, nous pensons que
... se trouve exagérée l'importance
... d'un nom, quelqu'illustre qu'il
... assentiment, parce qu'elle porte la
... point parce qu'elle vient d'Auguste
... ou de Platon.

... place sous l'égide du fondateur
... lui appartiennent guère. Ainsi,
... de la relativité *interprétées*
... de Comte, mais d'Herbert
... dans mainte
... le servile
... fidèle à la
... renferme.
... M. ... nous
... le Comte des

doctrines qu'il a ignorées et qu'il aurait certes rejetées, si on les avait placées sous son patronage. Et, d'autre part, qui ne voit qu'interpréter librement le système de Comte, c'est diminuer d'autant la force de l'argument que M. Brunetière croyait pouvoir invoquer en se plaçant sous cette illustre autorité ? Les commentaires du célèbre académicien représenteront sa pensée plus que celle de Comte. Aux yeux de ceux qui admettent la valeur de l'argument d'autorité, ils auront l'autorité du nom de M. Brunetière, comme le positivisme d'Herbert Spencer se présente avec l'autorité qui s'attache au nom du puissant systématiseur anglais. Mais ils ne pourraient invoquer le patronage d'Auguste Comte en faveur d'une théorie qui est et reconnaît être uniquement une interprétation personnelle de son système.

Lorsque nous faisons ces réserves au sujet de l'*Utilisation du Positivisme*, il ne faut pas nous croire inspiré par le démon de la chicane. Ce livre contient, pensons-nous, bien des propositions vraies auxquelles nous pouvons souscrire après M. Brunetière. Nous ne pouvons qu'applaudir à sa campagne énergique contre le subjectivisme et contre la religion de la science. Lorsque l'éminent critique dénonce l'erreur fondamentale du XVIIIe siècle : la transformation de la question morale en une question sociale, nous pensons que son regard est clairvoyant. Nous adhérons, tout en mettant certaines nuances et certaines atténuations à la forme trop absolue dont il la revêt, à la théorie que M. Brunetière appelle l'Equation fondamentale. Mais, si nous admettons plusieurs théories et des plus essentielles du volume, nous nous voyons contraint de ne point approuver les doctrines épistémologiques et métaphysiques qu'il renferme sur la relativité de la connaissance et sur l'existence de l'inconnaissable.

Si, pour M. Brunetière, la métaphysique permet d'atténuer le phénoménisme relativiste de la science positive, elle lui laisse néanmoins la place fort large. De la réalité objective, nous ne savons rien avec certitude, si ce n'est qu'elle existe et que des natures diverses la constituent. Pour le restant, nous n'en atteignons probablement que l'apparence décevante qui nous renseigne, non point sur le réel, mais sur la nature de notre entendement dans l'élaboration qu'il fait subir à la réalité. Le relativisme posé dans ces termes est singulièrement proche du kantisme, quoi que l'on puisse dire. S'il ne présente pas le caractère radical du phénoménisme de Berkeley ou de Hume, ou de l'idéalisme transcendantal de Fichte ou de Hegel, il est incontestable qu'il reconnaît à nos connaissances — tout en hésitant un peu — la part d'idéalité que leur attribuait le philosophe de Kœnigsberg.

Or, nous disons que sur ce relativisme phénoméniste, il est impossible d'asseoir solidement l'apologétique que M. Brunetière veut édifier. De certaines indications contenues soit dans ses *Discours*, soit dans le présent volume, on peut induire que son apologie future, dont l'*Utilisation du Positivisme* ne constitue que les prolégomènes, suivra une méthode à la fois psychologique et historique. Après avoir préparé l'âme à recevoir la foi, en diminuant les difficultés de croire, il s'efforcera d'établir la transcendance du christianisme considéré comme un fait historique. De ces deux étapes, la première rappellera sans doute la méthode pascalienne [1]) suivie de nos jours par l'apologétique de l'immanence ou de l'action ; la seconde s'inspirera, ce semble, de la méthode si brillamment appliquée par l'abbé de Broglie [2]). Mais nous ne doutons pas que M. Brunetière renouvelle par son talent si robuste et si varié le riche ensemble que constituera la réunion de ces procédés divers, et lui donne une allure vive à la fois et forte, en l'animant de sa vigueur dialectique déliée, tenace et pressante. Mais lorsqu'il étudiera dans l'histoire le fait chrétien, son phénoménisme ne peut lui être qu'une entrave constante. Ce qu'il lui faudra établir, c'est le caractère surnaturel du christianisme, dans l'ordre objectif, indé-

1) Il serait vain, croyons-nous, de s'efforcer de restituer le plan de l'*Apologie* que Pascal méditait d'écrire. MM. Brunetière, Michaut et L. Brunschvicg l'ont établi par d'excellentes raisons. Mais l'on peut déterminer les grandes lignes de son dessein. Son apologétique aurait eu, entre autres, ce caractère qu'avant de lui présenter les preuves de la religion elle eût préparé l'intelligence et le cœur du « libertin » auquel elle s'adresse et l'eût amené progressivement à des dispositions d'esprit telles qu'il fût apte à leur faire accueil ; ce caractère de la méthode pascalienne se trouve clairement indiqué dans ce passage de la *Préface du Port-Royal*, dont l'auteur, on le sait, est son neveu Etienne Périer : « Quoique Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait etre tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes choses que Pascal vient de représenter : il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves que l'auteur apportera ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui font le fondement de la religion chrétienne, qu'il avait dessein de persuader » *).

2) M. Piat caractérise fort exactement la méthode inaugurée par l'éminent apologiste dont il fut le collègue et l'ami. « Ce qu'il importe de remarquer avant tout, c'est le bonheur de la tactique qu'il suivit et la prudente nouveauté des points de vue qu'il sut y découvrir.

» Au moyen âge et longtemps après, trop longtemps peut-être, s'il est vrai que

*) Blaise Pascal, *Pensées et Opuscules*, édition Brunschvicg. Librairie Hachette, 1904, p. 307.

pendamment de nos représentations et de notre mode de connaître. Or son relativisme ne l'autorise point à connaître, dans leur entité constitutive, les natures dont l'ensemble compose le monde extérieur. S'il établit la transcendance du christianisme, cette constatation ne dépassera point l'ordre représentatif et sera sans valeur relativement à l'ordre représenté.

Aussi, est-ce vainement que M. Brunetière s'efforce de rompre les liens qui unissent au subjectivisme sa doctrine de la relativité. Certes, sa théorie de la connaissance refuse tout rapport avec le subjectivisme *individualiste :* L'illusion où nous nous trouvons, selon M. Brunetière, serait commune à l'espèce et présenterait ainsi un caractère d'universalité. Elle nous écarte du domaine des réalités objectives et nous confine dans un *subjectivisme* qui, pour n'être point particulier à chaque individu et pour constituer une infirmité dont nous souffrons avec nos semblables, n'en est pas moins du subjectivisme.

Il est vrai, aux yeux de M. Brunetière, c'est chose vaine de s'attarder au problème que nous agitons. Dans l'ordre de la connaissance scientifique — particulièrement en histoire — le monde apparaît identique au phénoméniste le plus outré et au réaliste le plus exagéré. La diversité des solutions que l'on donne au problème idéologique et critériologique demeure confinée dans les lointains de la métaphysique. Elle n'a point de répercussion dans les autres

l'apologétique vaut surtout par son adaptation au milieu, on s'est servi de la méthode métaphysique pour établir la divinité du christianisme..., Or, à l'heure actuelle et depuis un demi-siècle déjà, on ne croit plus volontiers à la valeur de ces arguments qui faisaient jadis tant de bruit ; on ne pense pas facilement qu'une trame de syllogismes soit assez forte pour envelopper l'absolu. Le kantisme et le positivisme ont détruit ou énervé la foi robuste qu'avaient nos pères en l'autorité de la raison : la métaphysique n'a presque plus de prise sur les esprits.

» Il est donc préférable, en présence de la critique naturaliste, de recourir à une méthode historique. « Pour combattre efficacement le naturalisme religieux », il faut prouver, à la lumière des faits, « que la religion vraie est d'une autre espèce, d'un autre ordre que les religions fausses ». Il faut prouver, « non que le christianisme est comparativement meilleur que les autres cultes, mais qu'il est au-dessus de toute comparaison ». Il faut montrer « que, supposant résolu d'une manière quelconque le problème de l'origine de toutes les autres religions, l'origine du judaïsme et du christianisme serait encore un problème insoluble ». Il faut établir « que la supériorité du judaïsme et du christianisme est telle que ces religions rompent la série naturelle des changements produits par les circonstances, qu'elles forment une exception unique aux lois de la pensée humaine telles qu'elles se manifestent dans l'histoire ». En un mot, la vraie manière de l'emporter dans la question de vie ou de mort qui est posée, n'est plus d'aborder directement la divinité du christianisme, c'est d'en dégager « le surnaturel historique, c'est d'en montrer la transcendance » *).

*) Abbé de Broglie, *Religion et Critique.* Préface de M. C. Piat, pp. XI-XIII, XIV et XV.



domaines de la science humaine. Des diverses solutions possibles du problème, « quelle que soit celle que l'on adopte, écrit le célèbre directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, et pour quelques raisons que ce soit, le monde extérieur n'en continue pas moins d'être tout ce qu'il est pour nous. Scientifiquement, il est pour Berkeley, qui le nie, ce qu'il était pour les diocésains de son évêché de Cloyne, et, scientifiquement, il ne diffère pas pour Johann Gottlieb Fichte, qui le crée, de ce qu'il est pour les étudiants de l'Université d'Iéna. Entre le monde extérieur, *quel qu'il soit*, et la constitution de notre mentalité, *quelle qu'elle soit*, il y a un rapport constant » [1].

C'est ce que nous ne pouvons admettre. Le problème épistémologique étudie l'objectivité non point seulement de la connaissance métaphysique, mais de toute connaissance. Il doit se prononcer sur l'aptitude de nos *facultés* cognitives à parvenir au vrai. Par suite, il aura son retentissement logiquement nécessaire dans le domaine scientifique. Il n'est donc pas possible de scinder l'homme en deux êtres : le savant et le métaphysicien, entièrement étrangers l'un à l'autre et séparés par une cloison étanche. Dès que l'on aura résolu en philosophe le problème de la certitude, l'on se verra forcé, lorsqu'on agira en savant, de tenir compte de la solution qu'on y aura donnée. Si l'on professe le phénoménisme d'un Hume, le monde que la connaissance spontanée nous présentait comme objectivement constitué tel qu'il apparaît à nos sens et à notre entendement, deviendra, en sciences, un ensemble de phénomènes unis par une triple loi d'association : la contiguïté dans l'espace et dans le temps, la ressemblance et le contraste, la causalité. Et si l'on soutient, avec M. Brunetière, que nos représentations sont relatives et que la part de réalisme que l'on peut leur attribuer avec certitude, consiste à reconnaître l'existence et la diversité des natures objectives, l'on se trouvera, en constatant le fait historique, dans un monde phénoménal où bien peu de chose transparaît du monde réel.

Ainsi la solution que M. Brunetière donne au problème de la valeur représentative de nos actes cognitifs ne limitera point ses effets au domaine métaphysique : elle les sortira dans son apologétique et la rendra caduque et vaine.

Nous ne pouvons nous empêcher de critiquer aussi une seconde doctrine — métaphysique de l'éminent académicien : la théorie,

1) *L'Utilisation du Positivisme*, p. 160.

empruntée à Spencer, de l'inconnaissable entrevu dans le domaine scientifique, de l'absolu révélé par le relatif.

Le raisonnement de M. Brunetière consiste à dire que les relations constantes et nécessaires, relevées par les sciences positives, reposent nécessairement sur des termes invariables. Or, ceux-ci constituent l'absolu et par là, une fenêtre serait ouverte sur la métaphysique, mais aussi sur l'ordre religieux et sur le surnaturel. Aussi bien, M. Brunetière estime que cet argument établit l'existence de Dieu. C'est, croyons-nous, exagérer la portée du raisonnement spencérien. Il peut établir l'existence des substances, supports derniers des relations accidentelles, mais il ne prouve rien de plus. D'autre part, le relativisme qui lui sert de prémisse implique, aux yeux de M. Brunetière, le phénoménisme mitigé, dont nous avons défini la nature et la portée. Par le fait, l'argument grâce auquel il arrive à l'inconnaissable, ne peut franchir le monde phénoménal et même, si l'on admettait que l'existence de Dieu en découlât logiquement, cette représentation serait simplement une apparence, ne nous renseignant pas sur l'ordre objectif en lui-même. Dieu serait pour notre connaissance; mais il ne serait point encore établi qu'il existe, avec les caractères que nous lui attribuons, dans l'ordre ontologique. Ainsi l'inconvénient du relativisme professé par M. Brunetière, ou mieux l'impuissance où il le condamne et que nous avions prévue, apparaît déjà. Cette doctrine gênante empêche de poser avec assurance ce premier fondement de l'apologétique: l'existence de Dieu.

Nous ne contestons nullement à M. Brunetière le droit de choisir dans le Positivisme, ou dans n'importe quelle doctrine, — les *Pensées* de Pascal ou la doctrine évolutive, le criticisme kantien ou le fidéisme de M. Balfour, — l'âme de vérité que ces théories recèlent. Mais lorsqu'un éclectisme généreux et accueillant lui fait adopter des doctrines incompatibles avec le but de l'apologétique chrétienne, nous nous croyons autorisé à le faire observer librement.

D'ailleurs, nous serions fâché que l'on se méprit sur le sens et la portée des réserves que nous avons formulées au cours de cette étude sur l'*Utilisation du Positivisme*. Critiquer certaines idées d'un livre ou d'un philosophe, n'est pas les rejeter toutes. En le disant, nous ne faisons même que répéter M. Brunetière. Il serait plaisant, écrit l'éminent académicien, que « pour ne partager pas *toutes* les opinions d'un maître, on fût destitué du droit d'en approuver *aucune* »[1]. Aussi, nous avons nous-même indiqué

1) *L'Utilisation du Positivisme*, pp. 57-58.

diverses doctrines fondamentales de ce volume, auxquelles nous souscrivons sans hésiter. Si nous nous sommes particulièrement attaché à l'examen des théories où nous ne pouvons pas suivre M. Brunetière, c'est que nous pensons qu'elles menacent la solidité de la démonstration chrétienne. D'autre part, dans les pages qui précèdent, nous avons étudié ce livre, en recherchant uniquement la vérité des théories qu'il contient. Sèche et aride besogne où quelques lignes suffisent pour approuver, mais où il convient de justifier, parfois longuement, les réserves et les critiques que l'on émet.

Retenu par le point de vue spécial auquel nous nous sommes placé, nous ne pouvions envisager l'œuvre sous d'autres rapports. Préoccupé uniquement du *vrai*, nous ne pouvions y chercher le *beau* et notamment étudier l'art du développement et de l'argumentation. Et si nous avions entrepris ce travail, nous eussions assurément exprimé notre admiration pour l'ample vigueur de certaines vues et la forte beauté de certaines pages où M. Brunetière se montre un des maîtres de l'apologétique contemporaine.

EDGAR JANSSENS.

II.

NÉCROLOGIE.

---

1. — Un ancien frère d'armes du Père Cornoldi a disparu le 12 novembre 1903 : le Docteur MARCELLIN VENTUROLI, né à Bologne en 1828. Ensemble, ils avaient entrepris en 1874 la publication de la *Scienza italiana* qui devait servir d'organe à l'Académie médico-philosophique de Saint Thomas. Le défunt, qui a beaucoup écrit sur l'évolutionnisme, fut du nombre des dix membres italiens de l'Académie de Saint Thomas créée en 1881 par Léon XIII.

2. — Le 6 décembre 1903 est décédé M. J. HAGEMANN, professeur de philosophie à l'Université de Munster à laquelle il appartenait, depuis 1862 et jusqu'à 1884, comme privatdocent. Il est l'auteur d'un cours de philosophie spéculative plusieurs fois réédité, qui s'inspire surtout des doctrines scolastiques.

3. — L'Université catholique de Lille a perdu le 20 décembre 1903, en la personne de M. le chanoine JULES DIDIOT, retraité depuis le

mois de juillet, un des professeurs les plus distingués de sa Faculté de théologie. Le savant défunt a spécialement mérité de la néo-scolastique par son ouvrage *Le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin* (1894), par sa *Contribution philosophique à l'étude des sciences* (1902) dont la *Revue Néo-Scolastique* a publié des extraits.

4. — La *Ciudad de Dios* (janvier 1904) annonce la mort de M. Orti y Lara, professeur à l'Université de Madrid et membre de l'Académie royale des sciences morales et politiques de Madrid. Après avoir dirigé *La Ciencia cristiana* disparue en 1887, il devint plus tard rédacteur en chef du journal *El Universo* de Madrid. Dans ses nombreuses publications dont une, *La ciencia e la divina revelación*, a été traduite en langue allemande par M. le professeur L. Schütz, il a fait une large part à la polémique. Elle est notamment dirigée contre le krausisme longtemps à la mode dans les universités espagnoles. M. Orti y Lara a grandement contribué à vulgariser dans sa patrie la philosophie scolastique, encore qu'il en eût une conception trop étroite mélangée d'une défiance exagérée vis-à-vis de la pensée moderne.

5. — Né à Paris en 1838, M. Désiré Nolen y est mort le 17 mars 1904. Ancien professeur de philosophie, ancien recteur de Douai et de Besançon, il a beaucoup contribué à faire connaître en France la philosophie allemande, notamment par son ouvrage de 1876 : *La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz*, et par une collaboration assidue à la *Revue philosophique*.

6. — Une des figures les plus intéressantes de la philosophie sociale a disparu, le 12 mai 1904, en la personne de M. Gabriel De Tarde. Né en 1841, il fut appelé, de Sarlat où il était juge d'instruction, à prendre la direction du Bureau de statistique criminelle au ministère de la Justice à Paris. En 1899 il fut nommé professeur au Collège de France, à la chaire de philosophie moderne aujourd'hui occupée par M. Bergson. Deux ans plus tard, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Esprit ingénieux et fécond, il écrivit de nombreux ouvrages : *la criminalité comparée, les transformations du droit, l'opposition universelle, la philosophie pénale, la logique sociale, la psychologie économique, les lois de l'imitation*. Son originalité s'est manifestée surtout en inter-psychologie, c'est-à-dire dans l'étude des actions et des réactions proprement mentales qui se produisent entre les hommes. Les *Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique* (juillet et août 1904) ont publié un numéro entièrement consacré à sa mémoire.

7. — Une longue maladie a fini par emporter, le 6 août 1904, M. le professeur Christoph von Sigwart. Né à Tubingue en 1830, en retraite depuis 1903, il avait enseigné la philosophie pendant quarante ans à l'Université de sa ville natale. Parmi ses ouvrages qui ont tous une grande valeur, il faut citer : *Kleine Schriften* (2 Bde, 2. Aufl., Freiburg, 1889), *Die Impersonalien (ibid.)*, *Vorfragen der Ethik (ibid.)*, mais surtout sa *Logik* en deux gros volumes (3. Aufl., *ibid.*, 1905), œuvre puissante et originale.

8. — Le 24 août 1904, est mort M. Julius Bergmann, professeur à l'Université de Marburg, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques d'inspiration hégélienne.

9. — Le « Corpus Christi College » à Oxford a perdu, le 20 novembre, son Président, M. Thomas Fowler. Les principaux écrits de M. Fowler sont : *Elements of deductive and inductive Logic*, ouvrage classique en Angleterre et souvent réédité ; *Progressive morality, an essay in ethics ; Principles of morals.*

10. — Né en 1843, M. Paul Tannery est mort le 27 novembre à Pantin, à la manufacture des tabacs dont il avait la direction. Président de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, président de la section d'histoire des sciences au Congrès international de philosophie de Genève, il a mis une érudition considérable et une science éclairée au service de l'histoire des sciences, de la philosophie grecque et du cartésianisme. Avec M. Charles Adam recteur de Nancy, il a travaillé à l'édition, aujourd'hui très avancée, des œuvres complètes de Descartes. Malgré ses titres exceptionnels que rehaussait une suppléance de cinq ans à la chaire de philosophie ancienne au Collège de France, il n'obtint pas naguère la chaire d'histoire générale des sciences qui fut attribuée à M. Wyrouboff.

11. — En décembre 1904 est décédé M. Henry Michel, auteur d'une thèse de doctorat fort remarquée sur l'*Idée de l'État* (Paris, 1895) et titulaire de la chaire d'histoire des doctrines politiques à la Sorbonne. Le défunt était né à Metz en 1857.

12. — Avec le R. P. Louis de San, né à Nimègue le 20 novembre 1832 et mort à Louvain le 15 décembre 1904, disparait un des philosophes les plus profonds que la Compagnie de Jésus a comptés à notre époque. Esprit pénétrant, parfois subtil, familiarisé avec Aristote et saint Thomas d'Aquin comme avec les grands auteurs scolastiques des xvie et xviie siècles, pendant plus de trente années, il professa soit la philosophie soit la théologie au Collège de la Compagnie de Jesus à Louvain. De ses *Institutiones metaphysicae specialis* qui devaient comprendre quatre volumes, ne parut en

impression que le premier tome de la *Cosmologie* (Louvain, Ch. Fonteyn, 1881, in-8°, 606 pp.). A part une longue critique préliminaire du panthéisme, l'ouvrage, trop peu connu, traite uniquement des causes constitutives des corps et de leurs accidents et se termine par l'étude approfondie de l'espace et du temps. Sobrement mais habilement, le P. de San met à contribution les données de la physique, de la chimie et de la cristallographie. Il parfait l'œuvre entreprise par ses confrères, les PP. Kleutgen, Liberatore et Cornoldi dont il partage en général les vues. La discussion ne devient personnelle qu'à l'égard du P. Palmieri, dont les doctrines cosmologiques sont vivement critiquées.

Malheureusement ce premier volume devait rester le seul qui fût consacré à la philosophie. Car le P. de San publia dans la suite de nombreux ouvrages de théologie. Parmi ceux-ci, nous citerons le *Tractatus de Deo uno* (Louvain, Ch. Peeters, t. I, 1894, 780 pp. ; *t. II*, 1897, 400 pp.) qui intéresse plus que les autres le philosophe, ne fût-ce que par l'étude très développée où le P. de San traite la question de la prédétermination physique.

13. — Le 16 décembre 1904 est mort le P. Ignace Jeiler. Né en 1823 à Havixbeck en Westphalie, il entra en 1845 dans l'ordre des Franciscains. A la mort du P. Fidelis a Fanna en 1881, il devint et resta jusqu'à l'année 1904, préfet du *Collegium S. Bonaventurae*, le célèbre centre d'études que les Franciscains avaient créé en 1879 aux environs de Florence, à Quaracchi-Brozzi. Avec le P. Fidelis a Fanna, le P. Jeiler a contribué, plus que personne, à faire connaître sous leur véritable aspect, les doctrines de saint Bonaventure et de son école. Il y a contribué par de nombreuses études, mais surtout par la part considérable qu'il a prise à l'édition complète des œuvres du Docteur séraphique publiées à Quaracchi en dix volumes de 1882 à 1902.

Bulletins bibliographiques.

I.

Les récentes publications sur l'histoire du moyen âge.

(Suite).*

3. La philosophie arabe et juive.

On a signalé antérieurement les ouvrages de M. Carra de Vaux sur *Avicenne* et *Gazali* (Collect. « Les Grands Philosophes ») : le premier étudie la tradition philosophique grecque dans l'Islam et la branche orientale des philosophes proprement dits, le second traite des théologiens orthodoxes et spéculatifs, des moralistes et des Soufis.

Ceux qui aiment les vues d'ensemble et l'histoire à grands traits, liront avec plaisir une série d'articles sur l'évolution des idées arabes et juives, dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*. G. Sutter écrit sur *Die peripatetische Philosophie bei den Syrern u. Arabern* (XVII, p. 516, 1904). Plus remarquable est l'étude de Pollak, *Entwicklung d. arabischen u. jüdischen Philosophie im Mittelalter* (ibid., pp. 196 et 433).

Saadja Gaon.

Saadja Gaon, qui vécut de 892 à 942, et termina en 933 un grand traité [illegible] *[illegible] et de la* [illegible], a pu être [illegible] premier philosophe juif. M. Guttmann, le [illegible] bien connu de la synagogue de Breslau,

* [illegible] général [illegible]

a recherché à quelles sources grecques et arabes Saadja emprunta ses arguments philosophiques, et il a montré que l'écrivain juif est éclectique, demandant des lumières aussi bien aux rationalistes philosophes qu'aux théologiens orthodoxes (GUTTMANN, *Die Religionsphilosophie d. Saadja*, Göttingen, 1882). Dans le fasc. 4, Bd. IV der *Beiträge z. Geschichte d. Philos.* de Baeumker (Munster, 1903), M. N. ENGELKEMPER *(Die Religionsphilosophische Lehre Saadja Gaons über die hl. Schrift)* expose pour une partie de l'Amânât — le troisième traité — les théories apologétiques du juif médiéval. Cet opuscule intéresse non seulement l'exégèse biblique, mais aussi la philosophie, car on y rencontre les théories philosophiques de Saadja sur les commandements divins, les devoirs et leur notification à l'homme. Une introduction (pp. 1-10) étudie les manuscrits arabes de l'Amânât, ses deux versions hébraïques (dont l'une fut terminée en 1186 par le juif espagnol Jehuda ben Saul ibn Tabbon), et mentionne ses diverses éditions.

4. LA PHILOSOPHIE DU XIII[e] SIÈCLE.

Groupons, sous quelques chefs d'idées, les publications relatives à la très complexe période qu'est le XIII[e] siècle : *a)* Ouvrages généraux. — *b)* Renaissance philosophique du XIII[e] siècle. — *c)* L'ancienne direction scolastique ou la direction augustinienne. — *d)* Les directions péripatéticiennes. — *e)* L'antiscolastique.

I. Ouvrages généraux.

GUTTMANN, *Die Scholastik d. dreizehnten Jahrh. in ihren Beziehungen zum Judenthum* (Breslau, 1902), montre dans une préface que les philosophes juifs qui ont surtout influencé la scolastique sont Isaac Israëli, Maimonide et surtout Avicebron. Plusieurs des doctrines d'Avicebron, notamment la composition hylémorphique des substances spirituelles et la pluralité des formes, présentées aux écoles par G. d'Auvergne et A. de Halès, sont devenues le patrimoine commun de toutes les écoles préthomistes, et, par delà le thomisme, de l'ordre franciscain en général. Dans une série de paragraphes spéciaux, M. Guttmann étudie l'influence d'Avicebron et de Maimonide chez G. d'Auvergne (I), A. de Halès (II), Albert le Grand (III), Vincent de Beauvais (IV), Bonaventure, Bacon, Lullus (V), Duns Scot (VI) et quelques philosophes de la Renaissance.

Guillaume d'Auvergne déteste les juifs, mais a la plus grande estime pour Avicebron qu'il appelle *unicus omnium philosophantium nobilissimus* et qu'il croit être un arabe converti (p. 25 et ss.).

[illegible] d'Avicebron sur le vouloir divin l'impressionne, [illegible] le combattre, il le fait sans le nommer. — [illegible] pas une fois Avicebron, et Guttmann [illegible] de la composition hylémorphique des [illegible] soit inspirée du philosophe juif (p. 39). [illegible] avec Maimonide sont plus intimes (p. 41). [illegible] que Bonaventure ne cite pas Avicebron, [illegible] des textes de saint Augustin la doctrine de la [illegible] des êtres immatériels. Ce fait, sur [illegible] ne s'arrête pas, a été bien interprété par Witt- [illegible] *Thomas v. Aquin zu Avicebrol*, 1900, [illegible].

[illegible] saint Thomas, adversaire de la composition substan- [illegible] immatériels, ramène très justement à Avicebron [illegible] théorie, et ne lui reconnait pas de parrains ecclé- [illegible] Scot est plus franc : « ego ad positionem Avice- [illegible] N'oublions pas toutefois qu'aucun scolastique ne [illegible] qui est constitutionnelle dans la philosophie [illegible] cela suffit pour creuser un abime entre le pen- [illegible] scolastiques qui s'en inspirent. L'étude que Gutt- [illegible] Albert le Grand est la plus développée. L'érudition [illegible] ne s'étend pas seulement à Israëli, Maimonide [illegible] à plusieurs écrivains juifs étrangers à la philo- [illegible] Avicebron et expose fidèlement sa philosophie [illegible] la combattre, car « Albert est, parmi les scolas- [illegible] adversaire d'Avicebron », et il atteint la philo- [illegible] dans ses parties fondamentales, l'émanatisme [illegible] Moïse Maimonide, Albert le Grand lui emprunte [illegible] arguments contre la doctrine péripatéticienne de [illegible] monde.

[illegible] de terminer cette chronique, nous recevons un [illegible] M. Picavet, *Esquisse d'une histoire générale et comparée* [illegible] *médiévales* (Alcan, 1905) qui intéresse le moyen âge [illegible] dont l'analyse, pour cette raison, eût mieux trouvé sa [illegible] d'ensemble (1). Mais le XIIIe siècle constitue la [illegible] du moyen âge philosophique, et d'autre part le livre [illegible] intéressant ; il serait fâcheux de n'en rien dire avant [illegible] chronique.

[illegible] la table des matières : Histoire de la philosophie [illegible] civilisation médiévale ; histoire comparée des philo- [illegible] médiévales ; les écoles ; la théologie au moyen âge ; les

vrais maîtres ; renaissance avec Alcuin et Jean Scot Eriugène ; du VIIIe au XIIIe siècle ; la raison et la science ; la restauration thomiste au XIXe siècle ; histoire enseignée et écrite des philosophies médiévales.

Ce livre est bourré de faits et de données objectives, et l'auteur y a rassemblé et coordonné ce qu'il a écrit dans une série déjà longue de publications moins importantes sur le moyen âge. Impossible de le suivre dans les détails. Nous préférons souligner les idées maîtresses que voici : la philosophie du moyen âge est partie intégrante de sa civilisation. Or, « chez les juifs, chez les chrétiens et chez les musulmans d'Orient et d'Occident, il y a prédominance de la religion et surtout de la théologie... Toute leur civilisation et toutes leurs institutions découlent de ce mélange des doctrines religieuses, qui restent essentielles, avec des emprunts plus ou moins considérables aux sciences et à la philosophie antiques. Toutes leurs pensées, toutes leurs spéculations portent à Dieu, sur la manière dont il produit le monde et le gouverne, sur les moyens de nous rapprocher de lui en cette vie, pour lui être unis à jamais dans l'autre » (p. VI) : « Les religions médiévales caractérisent la civilisation qu'elles accompagnent. Elles ont des traits communs qui en légitiment l'étude comparée (ch. II). A plus forte raison en est-il de même des philosophies médiévales : étroitement attachées à des religions dont le but commun est d'unir l'homme à Dieu, elles puisent leurs données positives et leurs méthodes à une même source, les sciences et les philosophies helléniques, parfois adaptées aux tendances romaines. A première vue, *elles forment ainsi un mélange d'idées théologiques, philosophiques et scientifiques* » (p. 48). Or, les conceptions théologico-philosophiques qui font de notre union présente ou future avec Dieu la préoccupation centrale du savoir prédominent dès le premier siècle de l'ère chrétienne » (p. VII). D'où l'auteur tire cette curieuse conclusion, très neuve assurément : *C'est Plotin qui accrédite dans le monde ancien ces points de vue nouveaux;* « c'est lui qui fournit les solutions désirables, plausibles et fécondes à ceux qui, pendant le moyen âge ou dans les temps modernes, expliquent toutes choses par Dieu et cherchent la béatitude dans l'union avec lui » (*ibid.*). Plotin est *le vrai maître* des philosophes médiévaux, des chrétiens, comme des juifs, comme des musulmans, qui tous ont la même hantise du divin. Un chapitre entier est consacré au développement de cette thèse. — Et Aristote ? se demande-t-on. « Il est plus que contestable, répond M. Picavet, que Platon et Aristote (voir ch. V) aient agi autant que Plotin et ses disciples sur la théologie et la philosophie médiévales ;

Surtout la théorie d'Avicebron sur le vouloir di[illegible]
et quand il croit devoir le combattre, il le fait [illegible]
Alexandre de Halès ne cite pas une fois Avic[illegible] sa
met en doute que sa théorie de la composition [illegible] légi-
substances immatérielles soit inspirée du ph[illegible] dis-
Par contre, ses rapports avec Maimonide sont [illegible] se

Il est intéressant de noter que Bonaventure [illegible] Il nous
et qu'il rattache à des textes de saint Aug[illegible] qui nous en
composition hylémorphique des êtres im[illegible] avec la pensée
lequel Guttmann ne s'arrête pas, a été [illegible] qu'elle a de plus
mann (*Die Stellung des hl. Thomas v. A*[illegible]
pp. 25, 34-40). [illegible] moyen âge philo-

Au contraire saint Thomas, adversaire [illegible] ons-nous à deux
tielle des êtres immatériels, ramène [illegible]
l'origine de cette théorie, et ne lui reco[illegible] oyen âge « puisent
siastiques. Duns Scot est plus franc [illegible] ême source » que
[illegible] pour but commun
[illegible] médiévale est
[illegible] divin toutes ses
[illegible] n'est pas la même
[illegible] lui-même que ces
[illegible] comme l'agri-
[illegible] familiales et
[illegible] *philosophie*, *théo-*
[illegible] sont des éléments
[illegible] de vue qui nous
[illegible] conception de la
[illegible] pour ne pas
[illegible] *distingue* l'étude
[illegible] des problèmes
[illegible] solutions dogma-
[illegible] leur endosse
[illegible] pour eux est
[illegible] rationnelle et
[illegible] *comme telle*
[illegible] *absolument*
[illegible]

ie et synthétique de
ces médiévales, est-ce
s philosophies est trop
sceptible d'une réponse
pliquons-la par exemple
s du XIII[e] siècle, Albert le
Plotin est-il leur maître?
euse. L'idée organique du
sein de l'Un. Or, partout où
ie nous venons de citer *com-*
manatisme de Plotin, qu'ils ne
l tout panthéisme et toutes les
phes arabes et juifs et notamment
tmann et de Guttmann ont mis ce

e M. Picavet sur *Plotin et les mystères*
ule prudemment, et non sans un grain
de jugements *conditionnels* relatifs à ces
e comprenons que trop bien ses réserves:
que, à la fin de son travail, que, selon lui,
rticulier le plotinisme, constitue, en dehors
teur le plus important des doctrines médié-
elle se justifie, est de grande conséquence »
phie du moyen âge prendra une autre signifi-
un autre intérêt *si l'on peut démontrer* que l'in-
spirituelle et religieuse, y domine l'influence,
, de l'aristotélisme des Catégories et de l'Hermé-
M. Boutroux oppose le formalisme d'Aristote, le
otélique à l'esprit de Plotin (« Tout autre apparait
du moyen âge, *si l'esprit de Plotin* et non le syllo-
elique y prédomine » *ibid.*). Mais n'y a-t-il donc pas
dans l'aristotélisme du moyen âge que de la logique

. La renaissance philosophique du XIII[e] siècle.

auses de la renaissance philosophique du XIII[e] siècle peuvent
amenées à trois, et chacune d'elles est l'objet de récentes
s : la mise en circulation des nouveaux ouvrages d'Aristote et
auteurs arabes et juifs (traduits en latin) ; l'érection de l'Uni-
sité de Paris ; la fondation des ordres mendiants.

il l'est plus encore que leurs doctrines s'y relient d
leur essence même. On pourrait nous dire que Plo
thèse d'éléments platoniciens, péripatéticiens, st
théorie des trois hypostases, et que, dès lors, il e
time de le faire rentrer dans la philosophie antiq
conviendrons pas, et nous rappellerons qu'une
substitue pas du jour au lendemain à une autre
suffit que, par sa préoccupation du divin et de
rapproche, le néo-platonisme soit bien plus en
médiévale qu'avec la pensée grecque prise dan
caractéristique » (p. 45).

Que penser de cette interprétation nouvelle
sophique ? Elle paraît fort contestable.
remarques :

1° Est-il bien vrai que les *philosophies*
leurs données positives et leurs méthodes
les religions, et que les unes et les aut
d'unir l'homme à Dieu (p. 48) ? Certes la
profondément religieuse, et fait converge
institutions et ses disciplines. Mais *cir*
chose que *philosophie* et *théologie*. M. Pi
deux sciences sont plutôt *des éléments*
culture, l'industrie et le commerce,
sociales » (chap. I). M. Picavet confon
logie, parce qu'au moyen âge ces t
d'une civilisation à base religieuse.
sépare et, selon nous, le vice fondam
philosophie médiévale. Les scolastiq
citer d'autres philosophes médiévau
philosophique et l'étude *théologiq*
par les seules lumières de la raiso
tiques basées sur l'*autorité div*
la responsabilité de pareille con
une vraie *philosophie*, c'est-à-dir
systématique de l'univers, *où la*
n'a rien à voir. Impossible de d
fondamentale et universellement
venons de recueillir à ce sujet
Gundissalinus, dont il sera
première page de son *Essai*
sophiques.

istote.
zione latina
Cet ouvrage
des traduc-
l'auteur est
]ho raccolto
udié, en effet,
nes contenant
très minutieuse
ées historiques
. Mais pourquoi,
ses recherches
urquoi, utilisant
iques sur l'âge et
la récente étude
Hermann l'Alle-
ne mentionne-t-il
dont il s'occupe :
antérieures au
de l'histoire des
siècle, et montre
dans les recueils
et apparut plus
difficilement admis-
finalité morale ne
que vers 1240 que
arabe en grec, le com-
sous le titre : *Liber*
quelques années
— A côte de ces deux
du XIII° siècle, trois
Ethica nova et le *Liber*
de cette quintuple source
à consacrer ses recherches.
L'Ethica vetus ne com-
de la Morale à Nicomaque.
de traducteur, elle serait,
l'œuvre retrouvée de Boèce
l'Ethica nova, composée du
début du XIII° siècle : les deux

de l'Éthique et
dit l'auteur, « p
» (?) p. 33. Suit
troisième œuvre, Li
es livres de l'Éthic
trois premiers, appai
tus, p. 26). Cet ouvra
nt *Thomas*, fut traduit à
défiait des textes aral
ment entreprise pour

n, que le *Liber ethicorum*
discute et réfute, victorieu
s que fournissent à Lajard
d'un manuscrit latin de la Bibl
et suiv.). Les témoignages his
qui, sur les instances de sa
nouvelle traduction complète
rabant et Guillaume de Moerbel
s, signalé par Echard et qui attrib
Henri Kosbien (p. 59), M. March
enri de Brabant (p. 60), qu'il identi
rte le nom de Guillaume de Moerbek
ner de plus près les titres éventuels
her la question dans une note somma
cun motivo di agitare una nuova questio
i attribuire a G. di Moerbeke la traduzione
tout que l'explicit du manuscrit d'Echa
n avec des réserves (*interprete, ut nonn*
Kosbien). Quoi qu'il en soit, c'est bien à de
ri de Brabant et G. de Moerbeke, que Thon
é pour obtenir une version complète des œuv
Marchesi fait observer très justement qu'il a vo
er la besogne entre deux hellénistes qui n'aurai
ur à bout de l'œuvre complète (p. 73).
aine d'années avant le *Liber ethicorum*, en 12
mand, à la cour épiscopale de Tolède, traduisi
Averroès sur l'Éthique : *Liber minorum moralium*
chiae. C'est une *explanatio*, tandis que le *Liber*
ne traduction de *verbo ad verbum* (pp. 97, 99). D'a
un quatre ans plus tard, ainsi que nous l'appren
...t, le même Hermann l'Allemand traduisit de l'a

un abrégé alexandrin (*Summa quorumdam Alexandrinorum*) de l'Éthique, très simple et très réduit (pp. 106-107). Ce compendium fut appelé à une grande fortune, et devint pour la France et l'Italie le vrai manuel éthique (p. 113). Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, il fut traduit en toscan par Taddeo (p. 117) et servit de base au II[e] livre du *Tresor* de Brunetto Latini. Avec le *Liber ethicorum* de traduction gréco-latine, ce compendium forme la source où le XIII[e] siècle occidental s'initia à la Morale à Nicomaque.

M. Marchesi publie, à la suite de son étude, divers documents : signalons le compendium de l'Éthique, d'après le cod. 584 de la Bibliothèque d'Assise, les textes de l'*Ethica vetus* d'après trois manuscrits florentins, de l'*Ethica nova* et de l'abrégé alexandrin. L'auteur ne relève pas les variantes.

Hermann l'Allemand.

Lucquet, *Hermann l'Allemand* (dans la *Revue de l'Hist. des relig.*, 1901, t. XLIV, pp. 407-422). — Précieuse monographie, utilisée d'ailleurs par M. Marchesi, et dont l'auteur redresse plusieurs erreurs ayant cours sur le traducteur de Tolède et établit divers faits nouveaux.

En interrogeant les *explicit* des manuscrits, M. Lucquet montre « qu'Hermann a vécu à Tolède de 1240 à 1256, et que, pendant ce séjour, il a traduit, en 1240, le commentaire moyen d'Averroès sur l'Éthique à Nicomaque; en 1244, un résumé alexandrin de l'Éthique; vers 1250, un ouvrage d'Averroès sur la Rhétorique, après avoir traduit le début des gloses d'Alfarabi sur cet ouvrage, et qu'il a ajouté à ces traductions, quelque temps après, un traité original sur la Rhétorique ; enfin, en 1256, le commentaire d'Averroès sur la Poétique » (p. 421). Le prétendu séjour d'Hermann à la cour de Manfred de Sicile — ou même de Frédéric II, comme le dit Ueberweg, sans aucune espèce de raison — repose sur la fausse interprétation de ce texte de Bacon : « Infinita quasi converterunt in latinum... Gerardus Cremonensis, Michael Scotus, Alvredus Anglicus, Hermannus Alemannus et translator Meinfredi nuper a domino rege Carolo devicti » (*Opus tertium*, ch. 25, éd. Brewer, p. 91). M. Lucquet remarque fort justement qu'il faut voir dans Hermann et le traducteur de Manfred deux personnages, ce traducteur visé étant sans doute Bartholémée de Messine. D'un autre texte de Bacon : « Hermannus quidem adhuc vivit episcopus » rapproché de la liste des évêques espagnols, Lucquet conclut qu'Hermann est l'évêque d'Astorga de ce nom (de 1266 à sa mort en 1272).

L'Université de Paris.

LUCQUET, *Aristote et l'Université de Paris pendant le XIIIe siècle* (*Biblioth. École Hautes Études* Sc. relig., t. XVI, 2, 1904, 34 p.) — Cette monographie, dans la pensée de l'auteur, est un chapitre d'un travail d'ensemble sur l'action d'Aristote au moyen âge. La partie la plus intéressante contient une discussion sur la portée des termes ; *Nec libri Aristotelis de naturali philosophia legantur*, dont se sert le concile tenu à Paris en 1210, à l'occasion des hérésies d'Amaury de Bène et de David de Dinant. M. Lucquet montre, en établissant la valeur de l'expression « Libri naturalis », dans les documents contemporains, qu'on peut entendre par là, non seulement la physique, mais aussi la *métaphysique* d'Aristote.

Nous ne pouvons souscrire à plusieurs thèses que l'auteur développe sous forme d'introduction — trop longuement dans une si courte monographie — sur les rapports généraux de la philosophie et de la théologie et des deux Facultés (arts et théologie) où ces sciences étaient enseignées. Il est faux notamment qu'en philosophie, et dans la Faculté des arts, la seule méthode convenable était la méthode d'autorité (p. 9). Qu'il suffise de citer la parole bien connue de Thomas d'Aquin, parlant non pas en théologien, mais en *philosophe*: « Locus ab auctoritate quae fundatur super ratione humana est infirmissimus » (*S. Theol.*, 1^a, q. 1., art. 3, ad 2). Certes, avant d'aborder une question, on exposait le pour et le contre, en s'appuyant sur des *textes et des autorités*, mais le vrai raisonnement et la pensée personnelle de l'auteur surgissent dans le corps de la question (*Respondeo dicendum...*), où triomphe la démonstration philosophique et non l'ipsedixitisme d'Aristote ou d'un autre. Il y a trop à dire sur les problèmes agités par M. Lucquet pour pouvoir les résoudre ici [1]).

Robert de Courçon.

G. LEFÈVRE, *Le traité de usura de Robert de Courçon*. Texte et trad. précédés d'une introduction (*Trav. et mém. de l'Univ. de Lille*, n° 30), 1902. — Puisque la monographie de M. Lucquet nous a amenés à parler du concile de 1210, signalons en passant l'œuvre de morale et de droit canon laissée par le légat Robert de Courçon, celui-là même qui dota l'Université de Paris de sa première consti-

1) Nous avons étudié *ex professo* les relations doctrinales et a-doctrinales de la théologie et de la philosophie du moyen âge dans notre *Introduction à la philosophie néo-scolastique* (Louvain, Institut de Philosophie, 1904), § 7.

tution et renouvela en 1215 les prohibitions conciliaires. M. Lefèvre, sur la foi de deux manuscrits anciens, lui attribue une *Somme* consacrée à diverses questions et dont il publie une des plus importantes et des plus curieuses parties : *de usura.*

L'auteur fait justement remarquer que cet opuscule ne faisant aucun emprunt, direct ou indirect, aux raisonnements par lesquels Aristote (dans l'*Éthique* et la *Politique*) condamne le loyer de l'argent et les profits du prêt, les réquisitoires de Robert contre les bénéfices usuraires sont le produit d'une tradition réfléchie, constituée sans le secours de la philosophie aristotélicienne (p. IV). Une des parties les plus curieuses du *de usura* est l'esquisse de l'organisation sociale rêvée par l'auteur. « Elle se résume en deux séries de mesures que devraient décréter, dans un concile général, toutes les puissances laïques et ecclésiastiques réunies sous la présidence du pape. Les premières mesures, ou de purification, tendraient à une revision générale des fortunes et auraient pour sanction : la restitution aux ayants-droit de tout ce dont il leur a été fait tort par vol, fraude, rapine, commerce illicite ou usure, et en outre la destruction — à titre d'exemple salutaire — de tout ce qui aurait été édifié, au moyen de ressources mal acquises. Les établissements religieux et les églises elles-mêmes tomberaient sous cette loi, et rien n'y échapperait qui n'eût été dûment racheté. L'ordre ayant été ainsi rétabli, le même accord des princes et de l'Église préviendrait le retour du mal en promulguant, sous peine d'excommunication et de condamnation, le statut nouveau de la société réformée. Chacun serait désormais tenu de travailler soit spirituellement, soit corporellement, « ut quilibet laboraret aut spiritualiter aut corporaliter » (Introduction).

Robert de Sorbon.

M. Félix Chambon a publié, de Robert de Sorbon, deux petits traités : *De conscientia* et *De tribus dietis* dont le premier surtout contient de curieux détails sur l'organisation pédagogique de Paris à laquelle le célèbre fondateur de la Sorbonne a été si intimement mêlé. Il s'agit du jugement dernier. Or l'auteur le compare à l'examen pour la licence : « le chancelier, c'est Dieu ; les anges sont ses assesseurs, mais l'examen céleste est plus minutieux que l'examen universitaire, car si l'on ne répond pas à une question, à une seule, on est immédiatement refusé, c'est-à-dire condamné à l'enfer, non pour un an, comme les ajournés des examens de licence, mais pour toujours. Il importe donc de connaître à fond le livre sur lequel on sera interrogé, le livre de conscience, et l'auteur nous donne les

moyens de le connaître. Le développement lui fournit l'occasion de donner une idée très complète des examens de ce temps et des études que l'on faisait dans les écoles » (p. IX). Le *De tribus dietis* fait suite au précédent traité, et a pour sujet les routes que l'on peut prendre pour aller au paradis. Ces routes sont la contrition, la confession et la satisfaction ; chacune d'elles est assez longue, quoiqu'elle n'ait que « trois lieues de chemin petites » (p. XI).

Une étude moderne sur l'organisation scientifique des Facultés des arts et de théologie de Paris reste à faire, et rendrait de grands services à l'histoire des idées. Il faudrait renouveler la méritoire monographie de Thurot, et utiliser les nombreuses données du *Chartularium Universitatis Parisiensis.*

Les études chez les Franciscains.

Nous avons pu lire, sur bonnes feuilles, un ouvrage de grande valeur, qui vient combler une lacune dans l'histoire des institutions scolaires du XIII[e] siècle. — D[r] H. Felder, O. Cap., *Geschichte der wissenschaftlichen Studien im Franciskanerorden bis um d. Mitte d. XIII. Jahrh.*, Herder, 1904.

Cet ouvrage est pour l'ordre franciscain ce qu'est pour les Dominicains le livre bien connu de Douais : *Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des Frères Prêcheurs.* Voici le plan du nouvel ouvrage : après des considérations préliminaires sur les rapports de l'ordre avec les études scientifiques (1-32), l'auteur expose successivement les débuts de l'organisation scientifique (1[re] section) ; ses développements jusqu'à la fondation des écoles dans toutes les provinces (1210-1250), notamment à Bologne, à Paris et à Oxford (2[e] section). L'histoire des deux grandes écoles, française et anglaise, est intimement liée, on le sait, à l'histoire de la théologie et de la philosophie scolastiques, et l'auteur apporte de précieuses contributions à l'intelligence de plus d'un délicat problème.

La plupart des historiens tiennent que les Franciscains n'obtinrent, dans la Faculté de théologie de Paris, qu'une chaire unique, à l'encontre des Dominicains qui réussirent à en occuper deux. Le P. Felder défend une thèse nouvelle, insinuée déjà par Endres, mais que nous retrouvons ici exposée et surtout démontrée *ex professo.* Quand, en 1231, Alexandre de Halès, déjà à Paris depuis plus de vingt ans, prit l'habit de saint François, l'école théologique des Frères Mineurs de Paris fut reconnue comme partie intégrante de la Faculté de théologie, et Alexandre en fut le premier *magister regens*, en ce sens que, le premier, il jouit des privilèges

et droits reconnus aux *magistri* de cette Faculté. (Cette étude oblige l'auteur à faire défiler devant nous toute la vie du célèbre docteur franciscain, et à étudier la chronologie de son œuvre). Sous le magistère d'Alexandre, J. de la Rochelle devint d'abord bachelier, et puis, entre 1233 et 1238, *magister regens*. Au témoignage de Thomas Cantimpré, il « détermina », comme magister regens en 1238, *in scolis propriis* (p. 215). Or, ainsi que le P. Felder le remarque justement, là où on renseigne simultanément deux *magistri regentes*, il y a deux chaires distinctes (p. 216). A. de Halès et J. de la Rochelle enseignèrent *simultanément*.

Mais alors, comment expliquer que plus tard les Franciscains n'ont plus droit qu'à *une* chaire? Le P. Felder répond : dans les débuts du XIIIe siècle, le nombre des chaires de la Faculté de théologie n'était pas limité ; il s'est progressivement accru. Ce nombre n'a été fixé qu'au milieu du XIIIe siècle, et alors les Dominicains ont su garder deux chaires, tandis que les Franciscains en ont perdu une. Bien entendu, il s'agit ici de chaires *officiellement* incorporées dans la Faculté universitaire, et non de chaires privées destinées aux seuls moines, et que l'Université n'avait pas à réglementer. De même que cette étude des chaires parisiennes permit à l'auteur de mettre en relief les grandes personnalités d'A. de Halès, de J. de la Rochelle, de saint Bonaventure, l'étude du couvent d'Oxford met en scène J. Peckham, Adam de Marisco et leurs émules. — Roger Bacon occupe une place à part, car il fournit à toute l'histoire des idées du XIIIe siècle des données nombreuses, dont l'auteur a su tirer grand profit.

Une troisième section est consacrée à l'organisation interne des écoles : à l'instar des Dominicains, les Franciscains eurent, à côté des écoles particulières propres à une maison ou à une province (p. 323), des *Studia generalia*, érigés le plus souvent dans des villes universitaires. Paris et Oxford étaient du nombre.

L'auteur fixe les formes de l'enseignement (la leçon et la dispute) et le programme des études : la théologie est le couronnement et le but du savoir, mais les sciences qui y conduisent ne sont pas négligées. Le droit, les sciences naturelles, et surtout la médecine, les arts libéraux, la philosophie, sont l'objet de l'enseignement.

Au sujet de celle-ci, l'auteur signale l'extension des matières philosophiques au XIIIe siècle, mais croit à tort, selon nous, qu'au XIIe siècle, et avant, la philosophie était rangée dans le trivium (p. 448). Il étudie l'attitude de Bacon vis-à-vis de l'aristotélisme et montre que les critiques du moine franciscain ne visent que la

façon défectueuse dont ses contemporains traduisaient et comprenaient Aristote, à travers les versions fautives qu'ils étaient obligés de consulter. L'ouvrage se termine par un coup d'œil sur l'étude de la théologie, signale les diverses directions de l'Ordre et montre qu'après les légitimes suspicions du début, les Franciscains adoptèrent pleinement la « méthode dialectique » et contribuèrent à la constitution définitive de la théologie scolastique.

III. L'ancienne direction scolastique ou la direction augustinienne.

« L'Augustinisme et son développement historique. » — L'article que le P. Portalié publie sous ce titre dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* (fasc. IX, col. 2502-2561) est digne de la remarquable étude que le savant professeur a consacrée à saint Augustin et dont il a été parlé dans le dernier numéro. L'auteur embrasse la question dans les phases de son évolution philosophique et théologique. La première phase nous intéresse : I. L'augustinisme jusqu'à la formation de la scolastique péripatéticienne ; II. Tableau de l'augustinisme dominant au début du XIIIe siècle ; III. La lutte de l'augustinisme contre l'aristotélisme thomiste ; IV. L'augustinisme dans les temps modernes.

Tout le monde sait que la philosophie scolastique jusqu'à la fin du XIIe siècle a puisé largement dans l'augustinisme, mais il n'y a pas longtemps que l'attention des historiens a été appelée sur un conflit d'idées qui remplit le XIIIe siècle et permet d'établir une démarcation entre les systèmes demeurés fidèles à la tradition et le groupe des philosophies albertino-thomiste et scotiste. Des articles publiés par le P. Ehrle dans l'*Archiv f. Litteratur und Kirchengeschichte d. Mittelalters* et dans le *Jahrb. f. Philos. u. spekul. Theologie* ont ouvert la voie à ces nouvelles recherches.

Le P. Mandonnet, dans son grand ouvrage sur Siger de Brabant, a repris la question et nous-même, dans l'*Histoire de la Philosophie médiévale* et surtout dans une étude sur Gilles de Lessines que le P. Portalié nous fait l'honneur de citer fréquemment, avons traité divers points que soulève ce problème, le plus intéressant peut-on dire, dans l'histoire de la scolastique du XIIIe siècle. Dressant le tableau des doctrines de l'augustinisme (nous préférons pour des raisons exposées ailleurs la désignation : ancienne école scolastique), le P. Portalié établit les classifications nettes et complètes que voici :

1. Théories générales de méthode : fusion de la théologie et de la philosophie. — Préférence donnée à Platon sur Aristote. — Mysticisme. — 2. Thèses psychologiques : Théorie de l'illumination divine dans la connaissance. — Identité substantielle de l'âme et des facultés. — Indépendance substantielle de l'âme et du corps. — 3. Thèses cosmologiques : actualité positive de la matière première. — Rationes seminales. — Compositions hylémorphiques des êtres spirituels. — Multiplicité des formes substantielles. — Impossibilité d'une création *ab aeterno*. Mais n'eût-il pas fallu insister sur ce fait difficile à contester que ce catalogue n'apparaît pas *uniforme* et *complet* chez tous ceux qu'on se plaît à appeler *augustiniens* ? Ainsi le P. Portalié montre que la *Somme théologique* de Henri de Gand s'ouvre par de belles pages sur la distinction de la philosophie et de la *théologie*. Mais justement voilà un des points de doctrine où Henri de Gand n'est pas augustinien.

Saint Thomas entre en lutte avec toutes ses idées, et la résistance qu'il dut vaincre rehausse l'éclat de sa victoire. La célèbre condamnation du thomisme en 1277 est bien plus, comme le P. Portalié le montre fort bien, une revanche des anciens augustiniens qu'un épisode de la rivalité des séculiers contre les réguliers. Puis, peu à peu l'augustinisme cède la place au péripatétisme scolastique ou se fusionne avec lui. Scot lui-même est un péripatéticien. « Sans doute il semble encore subir l'influence de quelques théories d'Augustin, il défend la prééminence de la volonté sur l'intelligence et la pluralité des formes dans les êtres. Mais sont-ce bien là des principes fondamentaux de l'augustinisme ? Est-ce même vraiment de l'augustinisme, au moins si l'on envisage l'aspect que donne à ces pensées le Docteur subtil ? » (col. 2512). Les causes qui amenèrent le triomphe de l'esprit péripatéticien sont, suivant le P. Portalié : l'absence de coordination synthétique dans l'augustinisme, et aussi la sagesse et la modération de l'école thomiste.

M. Portalié montre, à propos d'une théorie particulière, l'illumination divine dans la connaissance, comment la doctrine évolua dans le sens du péripatétisme.

Les conclusions de l'auteur paraissent justifiées dans l'ensemble, mais nous n'oserions le suivre dans tous les détails. Peut-on dire de l'idéologie de Bacon qui fait de Dieu l'intellect agent, qu'elle est *inoffensive* ? (col. 2511). Saint Bonaventure exigeait-il dans l'acte de connaître « *une influence particulière de Dieu, distincte du concours* général de Dieu à toute activité de la cause seconde ? » (col. 2512). Saint Bonaventure n'était-il pas plutôt d'accord avec saint Thomas sur ce point, et la dissertation des Franciscains de

Quaracchi (p. 27) invoquée par l'auteur, n'identifie-t-elle pas *l'illumination* avec le concours général : « Haec cooperatio non inepte quaedam Dei illuminatio immediata vocari potest. » *De humanae cognitionis ratione*, etc., p. 26 [1]).

Dominicus Gundissalinus.

Dr LUDWIG BAUR, *Dominicus Gundissalinus, de divisione philosophiae*, Munster, 1903 (*Beitr. zur Gesch. d. Philos. d. Mittelalters*, IV, 2-3). — A M. Baeumker et à son école revient le grand mérite d'avoir mis en pleine lumière la figure du savant traducteur de Tolède. Correns a étudié le *De unitate* (*Beiträge*, 1, 1) ; G. Bülow le *De immortalitate animae*. M. Baeumker a signalé l'importance de ces divers écrits dans la *Revue thomiste* (1898, p. 727). Il ne restait qu'une œuvre importante d'inédite : c'est celle que publie aujourd'hui, en édition critique, le Dr Baur de Tubingue. L'opuscule de Gundisalvi a une importance historique considérable : c'est un classement synthétique de la science ou de la philosophie, emprunté à diverses sources arabes, mais d'inspiration aristotélicienne, et qui influencera les nombreuses systématisations similaires des XIIIe et XIVe siècles. On peut appeler ce traité une *introduction à la philosophie scolastique*. Après avoir accentué la distinction de la théologie (divina scientia quae Deo auctore hominibus tradita esse cognoscitur) et de la philosophie (humana scientia, quae humanis rationibus adinventa esse probatur), l'auteur énonce ce principe, cher au moyen âge : *nulla est scientia quae philosophiae non sit aliqua pars* (p. 5). Il rappelle six définitions de la philosophie et les accueille toutes, puis aborde le problème de la classification des sciences. Voici les cadres généraux où l'esprit péripatéticien se manifeste :

A. Sciences philosophiques proprement dites (*Scientiae sapientiae*): 1. Philosophie théorique : *a*. Physica, sive scientia naturalis (speculatio de hiis quae non sunt separata a suis materiis nec in esse, nec in intellectu ; — *b*. Scientia mathematica (speculatio de hiis quae sunt separata a materia in intellectu, non in esse) ; — *c*. Scientia prima, metaphysica (speculatio de hiis quae sunt separata a materia in esse et in intellectu) ; — 2. Philosophie pratique : *a*. Politica, scientia disponendi conversationem suam cum omnibus hominibus et regendi civitates et cognoscendi jura civilia ; — *b*. Economica, scientia disponendi domum et familiam propriam ; — *c*. Ethica,

1) La seconde édition de notre *Histoire de la philosophie médiévale*, qui paraîtra en mars 1905, contiendra une étude sur les écoles augustiniennes du XIIIe siècle.

qua cognoscit homo ordinare modum proprium sui ipsius. B. La logique, conformément à la notion des Arabes, est préliminaire à la philosophie proprement dite, et elle-même présuppose : C. Deux groupes de sciences propédeutiques : la *scientia litteralis* ou la grammatique, — les *scientiae civiles*, poétique et rhétorique.

Le *Proslogium* ou partie générale se termine par la question pédagogique *quo ordine legendae sunt*, et Gundissalinus fixe le suivant programme : sciences propédeutiques, logique, physique, mathématique, métaphysique, philosophie pratique.

Le reste de l'ouvrage reprend par le détail chacune des branches philosophiques et les traite suivant ce plan stéréotypé : « 1. Quid ipsa sit. 2. Quod genus. 3. Quae materia. 4. Quae partes. 6. Quod officium. 7. Quis finis. 8. Quod instrumentum. 9. Quis artifex. 10. Quare sic vocetur. 11. Quo ordine legenda sit. » Ne pouvant suivre Gundissalinus dans ces questions de détail, bornons-nous à reproduire ici la curieuse subdivision de la physique et des mathématiques, en observant en même temps l'ordre pédagogique et hiérarchique : 1. La Physica comprend huit espèces de sciences : medicina, nigromantia, indicia, ymagines, agricultura, navigatio, specula, alquimia. D'autres divisions apparaissent, basées sur d'autres points de vue. 2. Les mathématiques comprennent sept sciences : arithmetica, geometria (et optique), musica, astrologia, scientia de aspectibus, de ponderibus, de ingeniis.

Entre l'exposé des sciences théoriques et des sciences pratiques, Gundissalinus insère la *Summa Avicennae de convenientia et differentia subiectorum*.

L'édition du *De divisione philosophiae* est suivi d'une longue et consciencieuse étude, qui a dû coûter au Dr Baur une énorme somme de travail, à en juger par l'érudition qui s'y étale. Après avoir fixé la valeur des sources, la paternité de l'œuvre (souvent confondue avec l'importante *Summa philosophiae* de Robert Grossetête, dont M. Baur promet de s'occuper, et aussi avec le *De ortu scientiarum* de Alfarabi (p. 157 et p. 159), l'époque de sa rédaction (vers 1140), l'auteur entreprend une analyse très detaillée de l'œuvre, et recherche à propos de chaque idee, presque de chaque phrase, la source où Gundissalinus a puisé (p. 164). Impossible de suivre l'auteur dans ce gigantesque travail où il fait défiler presque tous les philosophes grecs, arabes et occidentaux pour comparer leurs données à celles de Gundissalinus. M. Baur a rassemble là des elements de comparaison où l'historien d'une doctrine spéciale trouvera d'abondantes informations.

En general, l'œuvre de l'archidiacre toletain est une compilation

sans uniformité éclectique, puisée à diverses sources (p. 161). Elle utilise notamment le *De scientiis* d'Alfarabi, qui y passe tout entier, les définitions d'Isaac Israëli, les commentaires d'Ammonius, la métaphysique d'Avicenne, etc. D'autre part, elle emprunte des éléments à Boèce, à Isidore, à Bède (p. 314 et *passim*). L'importance historique de cet écrit est considérable, car il sert de point de départ à une véritable réforme pédagogique. La division des sept arts libéraux, qui fait le fonds d'ouvrages contemporains, d'un Adélard de Bath, par exemple, disparaît devant une classification nouvelle, beaucoup plus compréhensive. La métaphysique y occupe une place d'honneur, ignorée du haut moyen âge (p. 273). La logique est rangée à sa vraie place dans l'encyclopédie du savoir humain, et elle fournit notamment les principes de la méthodologie et de la classification des sciences (pp. 302-303).

Aussi l'influence exercée par l'écrit de Gundissalinus est considérable, et M. Baur l'étudie dans un chapitre spécial : *Die philosophische Einleitungslitteratur bis zum Ende d. Scholastik*. Cette dernière partie, riche en vues synthétiques, complète l'ouvrage de M. Mariétan (*Problème de la classification des sciences*, etc.).

Mais M. Baur est autrement maître de la matière. Laissons de côté les essais de classification chez les Grecs, les Syriens et les Arabes, les philosophes occidentaux du haut moyen âge. Le traité de Michel Scott : *Divisio philosophiae*, daté de la même époque, est, suivant l'hypothèse de Baur, compilé de Gundissalinus (p. 365). Dans le *De ortu et divisione philosophiae* de Robert Kilwardby viennent converger les classifications de l'école de Saint-Victor et de l'école arabe de Tolède. Le progrès est incontestable, au double point de vue de l'établissement des cadres et du développement que reçoit chacun d'eux (p. 375) : les idées de Robert sur ces questions sont conformes à celles de son grand confrère dans l'Ordre de saint Dominique, Thomas d'Aquin. Mentionnons enfin, avec le Dr Baur, le *De partibus philosophiae essentialibus* de Gilles de Rome, un traité d' « Arnulfus provincialis » que Baur croit être Arnauld de Liége, licencié en 1305, et quelques traités anonymes de moindre importance. L'écrit de J. Savonarole est le dernier essai de classification des sciences, conçu dans l'esprit de la scolastique.

Saint Bonaventure.

L'édition monumentale de Quaracchi est terminée, et a attiré l'attention, de toutes parts, sur l'œuvre de saint Bonaventure. Le tome X, paru en 1902, contient, outre divers *indices*, deux disser-

[illegible] sur la vie (II) du Docteur séraphique, [illegible] renseignements.
[illegible] n classement est établi entre les œuvres [illegible] et chacun des traités édités est soumis ici [illegible] Au sujet des Commentaires sur les *Sentences* [illegible] capitale du maître, commencée en 1248, les [illegible] es liens existant entre elle et la *Somme théo-* [illegible] de Halès. A coup sûr, Bonaventure est tribu- [illegible] appelle *pater et magister*, mais non au point de [illegible] passages de la *Somme* où on a cru découvrir un [illegible] nture sont, au contraire, des interpolations intro- [illegible] l'après Alexandre (p. 3). Au premier livre, les [illegible] me une question de *innascibilitate Patris* jusque-là [illegible] égomènes du tome III éditent une *tabula* des diver- [illegible] *iques* qu'on relève entre Bonaventure et Thomas [illegible] eurs commentaires respectifs des Sentences (p. 4). [illegible] on sait qu'un des mérites les plus considérables de [illegible] est pas seulement d'avoir établi un texte critique qui [illegible] n et l'étude de *centaines* de manuscrits, mais aussi [illegible] dans des *scholia*, l'histoire des principales théories [illegible] philosophiques au XIII[e] siècle. Or, les éditeurs ont [illegible] idée de signaler dans la dissertation qui nous occupe [illegible] rincipaux scholia, et cette liste est un vrai répertoire [illegible] appelé à rendre de grands services (pp. 6-9). Après les [illegible] qui embrassent les quatre premiers volumes, viennent, [illegible] *Quaestiones disputatae*, toutes inédites (sauf le *De* [illegible] encore cette question était incomplètement éditée), [illegible] l'*Itinerarium mentis ad Deum* que d'aucuns ont [illegible] interprété dans le sens de l'ontologisme, la *Reductio* [illegible] *logiam*. Les volumes suivants, moins intéressants [illegible] de la philosophie, sont consacrés à des ouvrages [illegible] de mystique, à des opuscules sur l'ordre et [illegible] Quelques opuscules douteux sont insérés dans [illegible] Quaracchi, mais les éditeurs ont rencontré cent huit [illegible] attribués à saint Bonaventure ou légitimement [illegible] travail a exigé la rédaction de ces pages où chacun [illegible] est passé au crible de la critique ! C'est à partir de [illegible] que l'on commença dans la scolastique à faire [illegible] et des compilations d'après tel ou tel écrivain de [illegible] Et ces compilations sont fréquemment attribuées [illegible] mais au [illegible] compile [illegible]. De là la pléthore des

traités apocryphes qu'on trouve dans les anciennes éditions et les fonds de bibliothèques (p. 20).

Dans un paragraphe consacré à la personnalité scientifique de saint Bonaventure, les éditeurs de Quaracchi accentuent : 1° Le caractère *traditionnel* que lui-même a entendu imprimer à sa doctrine (« At quemadmodum in primo libro sententiis adhaesi et communibus opinionibus magistrorum, et potissime magistri et patris nostri bonae memoriae fratris Alexandri ; sic in consequentibus libris ab eorum vestigiis non recedam ») tout en admettant les progrès nécessaires au développement scientifique (« Ne amore hominis [1]), veritati fiat praejudicium... » *II. Sent. in fine*).

Ce caractère traditionnel explique que saint Bonaventure adhère à un grand nombre de théories de l'ancienne scolastique et professe un vrai culte pour saint Augustin. Il utilise Aristote et les Arabes « bien plus pour leur demander la confirmation de théories acceptées d'ailleurs que la solution nouvelle de problèmes inspirés du péripatétisme ». Les aspirations mystiques de saint Bonaventure devaient d'ailleurs accentuer son inclination pour saint Augustin. Au reste, saint Bonaventure avait écrit ses Commentaires sur les Sentences avant que l'école péripatéticienne ne s'affirmât avec éclat dans les travaux de Thomas d'Aquin. Enfin, à l'âge de trente-cinq ans, il fut appelé aux lourdes fonctions du généralat, et enrayé dans l'essor plénier de son génie.

Il n'est pas trace d'une opposition directe de Bonaventure à la doctrine thomiste, et l'ami fidèle du maître dominicain ne s'associe pas aux luttes que d'autres « augustiniens » dirigèrent contre lui. Mais il continue toujours de défendre les théories organiques de l'ancienne école, et, en 1273, dans sa dernière œuvre (*Collationes in Hexaëmeron*) il relève et critique les nombreuses erreurs d'Aristote.

2° La modestie, l'humilité, la piété, la modération doctrinale et dès lors la tendance à concilier les opinions contradictoires et le respect de la pensée d'autrui sont d'autres caractères de la doctrine bonaventurienne (p. 33).

3° Le mysticisme est une des orientations favorites de la pensée de saint Bonaventure, mais ce mysticisme n'entrave pas l'essor de la pensée spéculative au point qu'il faille le rayer du nombre des philosophes et des théologiens scolastiques. A preuve, les écrits mystiques du maître n'occupent qu'*une partie* d'un *seul* volume de l'édition de Quaracchi (p. 33).

Nombreux furent les disciples de saint Bonaventure dans l'Ordre franciscain, à la fin du XIIIe siècle. Mais on sait que, pendant plu-

1) *homo*, c'est-à-dire Pierre Lombard.

sieurs siècles, la doctrine de Duns Scot éclipsa celle du grand représentant de l'ancienne scolastique.

II. La dissertation II sur la vie de saint Bonaventure rassemble, en les étudiant à un point de vue critique, les données biographiques d'ailleurs connues. Ainsi l'entrée dans l'Ordre est fixée en 1238, plutôt qu'en 1243 (p. 41), son baccalauréat en 1242, sa licence en 1248. L'Université fit des difficultés pour lui conférer la maîtrise, et sa réception solennelle dans la Faculté de théologie qui coïncide avec celle de saint Thomas, a été différée jusqu'en 1257, la même année où il fut appelé au généralat de l'Ordre.

Dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, fasc. XII, on trouvera une excellente étude de M. Smeets sur la vie, les œuvres et la doctrine de saint Bonaventure. L'auteur s'est largement inspiré des savants travaux de Quaracchi : il ne pouvait mieux faire ni puiser à meilleures sources [1].

Mathaeus ab Aquasparta.

De saint Bonaventure on ne peut séparer son plus remarquable disciple, le cardinal Mathieu ab Aquasparta (1235 40-1302), maître à Paris et à Bologne, le second de l'Ordre qui fut appelé à Rome en qualité de lector du Sacré Palais (en 1281) où Innocent IV avait institué un « studium generale ». Il écrivit des *Commentaires sur les sentences*, des *quodlibet* et des *quaestiones disputatae*, fruit de son enseignement à Rome et à Bologne. On peut juger la personnalité de Mathieu par un ensemble de questions *de fide et de cognitione humana* extraites des *quaestiones disputatae*, et éditées récemment : *Quaestiones disputatae selectae* T. I. Quaracchi, 1903.

L'auteur s'y révèle écrivain de grand talent, au style sobre, clair et précis, et par la profondeur de la pensée il ne le cède en rien aux plus célèbres de ses contemporains. Le *de fide* expose le système des fondements de la foi et de ses rapports avec la raison. Notamment Mathieu rappelle et réfute le rationalisme d'Abélard qui, dit-il, trouve encore des adhérents (alii dixerunt et multi adhuc dicunt).

Le *de cognitione* contient toute une psychologie : on y trouve d'abord une discussion approfondie sur les *fondements de la certitude* et la vision du vrai dans les « rationes aeternae ». Les sym-

(1) Nous avons connaissance de deux opuscules relatifs à saint Bonaventure : Dott. Bollea, *Il misticismo di S. Bonaventura*, etc. (Torino, 1904), 60 pp. in-12. Après quelques bonnes notions sur le mysticisme, l'auteur étudie les mystiques précurseurs de saint Bonaventure et montre comment celui-ci s'y rattache ; — P. Fr. Facin a Breno Tyrolensi. *Dissertatio de studio Bonaventuriano* (ad Claras Aquas, 1902) rencontre dans un discours quelques théories *propres* à saint Bonaventure, la plupart d'ordre théologique.



pathies de l'auteur pour *S. Augustin* y éclatent à chaque page. Il nous parait difficile de découvrir dans les déclarations du cardinal-philosophe, autre chose que la doctrine même de son maître, et l'exposé qu'on trouve ici nous semble plus clair et plus concis que chez S. Bonaventure.

L'*idéologie* de Mathieu présente certaines particularités :

a) *La connaissance est un phénomène actif.* Toute idée du monde extérieur vient du dehors par le canal des sens. Mais l'objet sensible n'*agit* pas sur l'âme. Bien au contraire celle-ci se forme, *à l'occasion* de l'impression sensible, une représentation correspondante. Il en est de même de la pensée : l'intellect agent transforme la *species sensibilis* (et illud vocat Philosophus abstrahere) et détermine l'entendement passif, sans aucune intervention *causale* de l'objet extérieur [1]). C'est du pur augustinisme auquel est adaptée de force la théorie aristotélicienne de l'intellect agent.

b) *Nous connaissons les choses individuelles par des species singulares propres.* Mathieu vise expressément et déclare insuffisante l'opinion thomiste suivant laquelle « intellectus singulare cognoscit per quandam reflexionem [2]) » (p. 307).

c) *Connaissance directe de l'âme par elle-même.* Bien que l'âme ne soit pas à elle-même le premier objet de son savoir (nec primus actus cognitionis potest esse in semetipsam ; quantum ad cognitionis initium indiget... excitatione a corporis sensibus), cependant, dès qu'elle est en possession de species abstractae du monde, elle peut « sua interiora... directo aspectu cernere et intueri, ita quod semetipsam et habitus existentes non cognoscit tantum per arguitionem sed per *intuitionem* » (p. 329). La thèse emprunte un sens nettement augustinien à la réfutation que fait l'auteur de l'opinion de Thomas d'Aquin suivant qui l'âme ne perçoit son existence et ses habitus que dans l'*exercice même de ses actes* (percepit se esse et habitus sibi inesse per actus) (p. 326).

(*à suivre.*) M. De Wulf.

1) « Sic igitur dico sine praejudicio, quod anima sive intellectus accipit sive capit species a rebus extra, non virtute rerum corporalium agentium in animam vel intellectum, sed intellectus sua virtute facit et format. Huic sententiae Augustinus concordat in auctoritatibus adductis in opponendo ; concordat nihilominus Philosophus ; et ideo huic positioni ad praesens adhaero » p. 291. Il faut lire toute la responsio, pp. 278 et suiv.

2) « Dicendum sine praejudicio, quod re vera intellectus cognoscit et intelligit singularia per se et proprie, non per accidens, ita quod singularia cognoscit per species singulares, universalia per species universales » p. 309.

Comptes-rendus.

E. Lauvrière, *Edgar Poë*. Étude de psychologie pathologique. — Paris, Alcan, 1904.

Au point de vue de l'intérêt du sujet, la méthode qui rend déjà si attachante la lecture des psychologues de la Bibliothèque de philosophie contemporaine marque en cet ouvrage un nouveau progrès. L'objet principal de ce travail est d'établir s'il y a entre le *génie* et la *folie* quelque relation de parenté psychologique. A cet effet M. Lauvrière ne réunit pas, comme l'avaient fait plusieurs de ses maîtres pour d'autres œuvres analogues de psychologie, de menus petits faits d'ailleurs consciencieusement observés et savamment groupés, mais il soumet à l'observation attentive et à l'interprétation philosophique, un seul fait mais un fait important, continu et étendu : une vie complète et celle qu'il s'est choisie est vraiment un sujet type du genre : le poète Edgar Poë, aussi remarquable par la hardiesse de ses conceptions que par l'étrangeté de son tempérament maladif et de ses rêves littéraires.

Il faut au préalable bien déterminer les origines, le caractère, le milieu et tout ce qui put avoir quelque influence sur les sentiments et les œuvres du poète ; aussi l'étude de M. Lauvrière commence-t-elle par une ample biographie : celle-ci n'est pas seulement un travail d'érudit, bien renseigné sur la littérature si considérable des œuvres de Poë lui-même et de ses critiques, c'est encore une étude objective dans laquelle l'état d'âme du poète se traduit le plus souvent par ses propres textes et l'appréciation de ses contemporains ; c'est enfin une œuvre d'art qui retrace en tragédie vivante, la triste vie du malheureux homme ballotté par les tourments de toute nature dont l'accablaient à la fois un tempérament maladif tantôt exalté et tantôt déprimé jusqu'au désespoir, une passion alcoolique qui le tyrannisait, la misère et l'indigence, enfin la malveillance de ses contemporains.

Après l'aperçu général qu'est la biographie, M. Lauvrière aborde les points de vue particuliers : c'est la seconde partie consacrée à l'analyse. Les différents chapitres présentent maintenant le poète

sous ses divers aspects. Ses œuvres sont groupées d'après leur genre littéraire : poésie, art poétique, critique, romans et contes ; les facultés sont une à une, séparément, appréciées. — Ce travail de fragmentation est, en l'occurrence, d'une particulière utilité : une nature d'une complexité aussi exagérée ne se prête à description que pour autant qu'on puisse mettre une étiquette sur chacun des groupes de ses activités. Voici résumé, d'après M. Lauvrière, le caractère de l'homme et de ses œuvres : C'est partout, à force d'intensité, la même outrance ; le minutieux réalisme des contes logiques aboutit à la mystification laborieuse ; le vague idéalisme des contes mystiques, aux visions hallucinatoires ; la prétentieuse décoration des contes esthétiques, aux plus fantastiques extravagances. Pas plus que sa sensibilité exaspérée par la peur, pas plus que la volonté affolée par l'impulsion, pas plus que sa raison égarée par l'intuition, l'imagination de Poë n'est capable d'équilibre : une trop puissante force motrice surmène et fausse tous les rouages de cette trop délicate machine jusqu'à la détraquer follement.

Cette seconde partie est très bien faite : l'auteur s'y révèle à la fois critique littéraire et psychologue perspicace ; autant que la biographie, elle captiverait l'attention si les longueurs et les redites de textes identiques n'en atténuaient l'intérêt.

Mais tout ceci n'est que le travail préalable, c'est une contribution aux recherches psychologiques. Voyons donc ce que pense M. Lauvrière de la thèse fondamentale : les relations de la folie et du génie au point de vue pathologique. L'auteur n'innove pas : il se range à l'opinion de Moreau de Tours, commentée et défendue principalement par Ribot et Richet : le génie est une névrose ; les conditions organiques de la folie et du génie sont identiques de telle façon que des circonstances accessoires seules expliquent la diversité de leurs effets. Le présent travail tend à confirmer cette thèse par la psychologie de Poë.

Sans doute, comme confirmation de l'opinion que M. Lauvrière adopte, le choix de la biographie de Poë est judicieux ; il n'en est pas qui puisse montrer d'une manière plus frappante comment la même complexion nerveuse peut *parfois* concourir à l'éclosion d'œuvres d'une géniale grandeur en même temps que d'actes d'une incontestable incohérence. M. Lauvrière l'a parfaitement fait voir pour le cas particulier qu'il examine ; et son étude se fût bornée à cet objectif partiel, qu'on n'eût pu manquer de lui reconnaître de réels mérites psychologiques. L'analyse d'un cas particulier ne comporte pas de conclusion générale ; il n'était donc pas nécessaire ici d'ériger en thèse *générale* la prépondérance, constatée en un cas



particulier, de l'influence organique sur les états psychologiques de la folie et du génie. Pourtant M. Lauvrière a voulu étendre son opinion sur le fondement pathologique de la psychologie de Poë au delà de son sujet ; il le faut regretter, car à force de reconnaitre à *tout* génie les mêmes sources organiques qu'à la folie, il finit par confondre même leur nature. Sinon, comment dire que l'histoire de la folie est l'histoire de la civilisation, que la folie est non seulement l'inséparable compagne mais la cause et l'auxiliaire du progrès ? — L'identité qui peut se présenter parfois entre les actes de génie et de folie est d'ordre physiologique ; elle est un accessoire ; mais les deux états n'en diffèrent pas moins essentiellement, par leur nature psychique ; ils ne sont pas deux extrêmes : le contraire de l'esprit de génie est l'esprit borné, obscur, embrouillé ; le contraire du fou est l'homme intelligent qui sait coordonner ses connaissances, quelque faibles que soient ses capacités intellectuelles ! D'ailleurs, bien divers sont les genres de génie, comme ceux de la folie ; il y a le génie par l'intelligence, celui par l'imagination, le sentiment, la volonté, et ces divers genres supposent des dispositions même physiologiques différentes : l'impressionnable sensibilité, si utile au poète et au musicien, ne serait-elle pas un obstacle fatal aux calmes réflexions du profond penseur et aux calmes décisions de l'homme d'action ?

Au point de vue des notions générales, on reste donc réduit à avouer « qu'il est aussi difficile de définir le beau mot de *génie* que le triste mot de *folie*. Mais la difficulté ne s'atténuerait-elle pas, si on s'arrêtait moins exclusivement au côté physiologique qui sépare parfois diverses espèces de génie mais ne sépare pas toujours la folie du génie ?

Encore, par cette prépondérance de l'aspect organique, l'auteur croit « qu'il ne peut guère y avoir de génies équilibrés et que leurs infériorités plus ou moins cachées sont la dure rançon de leurs supériorités ». C'est à cause d'elle encore, que l'auteur traite l'hérédité comme si elle était le facteur par excellence des états qu'il étudie.

En dehors de la thèse fondamentale, nous relevons quelques reproches à la théorie de l'immortalité et de l'indépendance des âmes. C'est pour avoir considéré l'âme comme accidentellement unie au corps que Poë crut pouvoir admettre les conséquences ingénieuses de sa metempsycose ; mais cette union est naturelle, et ce n'est pas au gré de caprices de volonté que l'âme vient inhabiter tel corps ou manifeste sa presence en tel autre. Par contre,

l'âme est susceptible d'états surnaturels, l'extase, la contemplation, états surnaturels de mysticisme vrai qui ne se réalisent que par l'influence d'un Être de nature supérieure. Il faut au préalable étudier ce qu'est cet Être et ce qu'Il veut et peut opérer dans les âmes, si on désire se prononcer sur le mysticisme. On le voit, c'est par une voie détournée qu'on déterminera ce que sont les états vraiment surnaturels ; l'analyse psycho-physiologique, ne considérant les actes que par leur extérieur naturel, ne peut à elle seule être qualifiée pour les apprécier.

Nous aurions à signaler encore quelques belles pages sur le danger de se considérer un être à part, sur le bonheur de la médiocrité ; il y a là des sujets de réflexions psychologiques dont la pédagogie et les éducateurs ne s'inspireront pas sans utilité.

Comme conclusion morale, M. Lauvrière invite à l'indulgence et à la pitié à l'égard des faiblesses des grands hommes ; il faut mieux juger et mieux respecter, dit-il, en dépit d'inévitables travers et de fâcheux excès, les pauvres grands hommes vivants, au lieu de les bafouer et de les tourmenter pendant leur vie, pour ne leur élever que de vaines et ironiques statues après leur mort. Cette seule leçon morale, pour juste et charitable qu'elle soit, serait stérile ; c'est quelque chose que de compatir au malheur et de déplorer le mal ; il faut encore mieux le prévenir ou le diminuer. Nous nous plaisons à penser que, à méditer la vie de Poë, on trouvera plus ample avantage moral : Puisque telle est l'influence délétère de la naissance irrégulière, de l'éducation molle, du milieu vicié, il faut travailler à assainir les mœurs familiales, à soigner l'éducation première ; puisque la désespérance est pour les âmes sensibles et éprouvées le plus fatal des tourments, il faut chercher à leur donner, à l'heure de l'abattement, un réconfort : une foi et une espérance leur sont indispensables. — Il y a parmi les œuvres de Poë une page touchante : au milieu de tant d'écrits écœurants et véhéments, nous trouvons comme un vrai joyau offert à la « Vierge des pécheurs », une poésie d'une douceur qui rafraîchit et console de tant d'autres tristes pages. C'est une hymne toute parfumée d'espérance et de courage, et la paix qu'on y respire impressionne profondément lorsqu'on songe à l'habituel désespéré qui l'entonne : voilà donc comment un instant de religion avait suffi à rasséréner une des âmes les plus endolories ; on se prête à songer ce qu'eussent été ses œuvres si elle eût pu davantage se retremper, au moment de l'adversité, par la foi et l'espérance.

G. SIMONS.

[illegible] *L'œuvre des six jours.*

[illegible] points de rencontre entre les sciences théologiques, [illegible] naturelles feront jaillir toujours devant les esprits [illegible]. Dans le double volume sur *L'œuvre des* [illegible] au public, le R. P. Lépicier résout diverses [illegible] au plus haut point ces diverses sciences. [illegible] comprend deux parties : l'une, générale, embrasse [illegible] les six jours génésiaques : l'autre, plus spéciale, [illegible] : les plantes, les animaux, l'homme. Nous [illegible] brièvement.

[illegible] une réfutation rapides du matérialisme, avec en [illegible] comme cause efficiente, exemplaire et finale de [illegible] l'idée fondamentale du chapitre I. Le chapitre II [illegible] métaphysiques à propos de la création — sa [illegible] Spencer), son auteur, sa nature intime ; à propos [illegible] son étendue, son mode d'exercice, le hasard ; [illegible] la conservation des êtres. Le gouvernement spécial [illegible] sujet du chapitre suivant. On y traite de l'action [illegible] sur les corps comme aussi sur l'intelligence [illegible] homme ; de l'influence mutuelle des corps, en rap[illegible] les conceptions de la scolastique médiévale sur [illegible] des corps célestes. On étudie enfin les rapports [illegible] des hommes entre eux. Vient ensuite [illegible] de la création du monde *ab aeterno*. La ques[illegible] résolue : reste l'épineuse question de sa [illegible] accepte et défend la position de saint Thomas. [illegible] préliminaires sont un exposé fidèle, précis [illegible] thomistes ; ce qui n'a pas empêché le R. P. [illegible] application aux théories modernes. [illegible], la possibilité de la création, la pluralité [illegible]. Notons à ce sujet que l'insistance de l'auteur [illegible], comme aussi ses arguments ne [illegible]. La note juste est donnée plus loin (p. 319) : [illegible] matérialiste est la base gratuite d'une [illegible] nous n'avons pour le reste aucune donnée

[illegible] entrons dans le cœur de l'ouvrage. Ce [illegible] concordiste des six jours génésiaques. [illegible] ; mais, en toute

hypothèse, il est inadmissible qu'au nom de l'Écrivain sacré et de la Tradition, l'on s'efforce de trancher les controverses scientifiques suscitées par l'obscur et difficile problème des origines (p. 184). — Cette fois encore ce n'est que plus loin (p. 323) que les choses sont remises au point. Entre toutes les questions théologiques, il n'en est peut-être pas, écrit l'auteur, où l'exégète comme le savant soient plus à l'aise que dans celle des six jours. Peut-être ne verra-t-on pas très bien comment s'accordent ces deux passages; mais certes, c'est le dernier qui est dans le vrai. Bien autrement intéressant est l'exposé (chap. VI) de la doctrine de saint Augustin et de saint Grégoire de Nysse sur l'œuvre des six jours. On sait en effet que l'évêque d'Hippone, en particulier, s'écarte, en plus d'un point, des idées reçues et que pour cela même certains évolutionnistes ont voulu trouver en lui un prédécesseur autorisé. Le R. P. expose la doctrine de l'évêque africain sur la matière première, la création des anges, du monde matériel, et ses ingénieuses spéculations sur les nombres cités au chapitre I de la Genèse. Saint Augustin est-il transformiste, lorsqu'il écrit *(Genes.*, I, 11) que la terre reçut la puissance de produire les plantes? Est-ce une interprétation évolutionniste qu'il faut donner aux *rationes seminales ?* Quel est, au juste, le sens de la création simultanée et quelle est la raison pour laquelle S. Augustin la tient? Jusqu'à quel point subit-il l'influence de la philosophie platonicienne? Voilà la série des questions — intéressantes, faut-il le dire? — qui sont la trame de ce chapitre. Il se clôture par quelques pages consacrées à saint Grégoire de Nysse.

Comme on se sent moins à l'aise au chapitre suivant! D'une part, c'est encore cet effort pour faire tenir à l'auteur de la Genèse une hypothèse cosmogonique moderne ; c'est aussi — malgré le divorce avec la tradition mais qu'il faut bien souffrir cette fois — l'explication forcée des jours-époques ; d'autre part, ce sont les doctrines scientifiques des scolastiques, des Pères et des Docteurs de l'Eglise qu'il faut montrer en accord avec les théories modernes. Quelle utilité voit-on à tout cela, puisqu'après tout il faut bien admettre chez eux une science naturelle en enfance et sur bien des points en défaut (pp. 304, 310)? Et d'ailleurs — loin de leur en faire un reproche — chacun ne pense qu'à louer leur génie d'être parvenu, malgré une expérimentation primitive, à échafauder une philosophie aussi belle que solide.

Dans la seconde partie de son travail, le R. P. Lépicier étudie les êtres vivants. Aussi l'examen de la notion de la vie, de sa nature, de ses divers degrés, s'imposait en premier lieu (ch. I). Viennent alors des recherches curieuses et savamment exposées sur diverses

activités vitales : la nutrition, l'augmentation, la génération et plus spécialement une étude des « sens », chez les animaux.

Le chapitre II est tout entier consacré à l'examen de l'évolutionnisme. Le R. P. en est un adversaire décidé : on peut le remarquer à chaque page. Qu'il nous soit donc permis de noter aussi rapidement que possible les idées principales. D'abord un coup d'œil historique et un exposé succinct du système, puis sa discussion. L'infécond hybride, exception rare et enserrée dans d'étroites limites, ne déterminant aucune perfection nouvelle, ne saurait servir d'argument solide. Le développement embryologique considéré de près ne dépasse pas les limites d'une simple analogie : et d'ailleurs la finalité différente qui y préside est la meilleure preuve de l'origine indépendante de leurs diverses espèces. — D'autre part, les animaux des âges les plus primitifs, que nous les connaissions soit par les découvertes géologiques, soit par les fouilles égyptiennes ou romaines, soit encore par les descriptions des naturalistes anciens, apparaissent toujours parfaitement semblables aux nôtres et cela, nonobstant les siècles écoulés et les différences de milieu les plus absolues (p. ex. les périodes glaciaires). D'ailleurs, on sait l'embarras des évolutionnistes lorsqu'il faut expliquer l'arrêt définitif de certains types ; le fait géologique des ordres divers : zoophytes, mollusques, annelés et vertébrés confondus dans les couches primaires ; les phénomènes de régression, etc. Au point de vue purement philosophique, l'évolutionnisme est en opposition avec divers principes de l'École : l'*omne agens agit sibi simile* et le principe de finalité.

Voilà les grandes lignes. On pourra regretter que le R. P. ait confondu dans une même réfutation et l'évolutionnisme matérialiste et l'évolutionnisme mitigé de plusieurs catholiques. Les arguments développés ont-ils la même force contre ces deux positions si différentes ? Qui ne s'étonnera, en outre, de rencontrer dans une discussion scientifique aussi remarquable, des raisons trop superficielles, p. ex. le soin que Dieu a pris, lors du déluge, de sauver les espèces animales avec Noé (cfr. p. 71) ? Il eût été avantageux, certes, d'y [illegible] la difficulté autrement complexe que soulève l'origine des [illegible]

[illegible] questions cosmologiques sont soulevées dans le [illegible] (ch. III). Nous concevons fort bien que dans un [illegible] il n'était guère possible de tenter une enquête [illegible] les faits les plus certains de la physique et de

[illegible]

la chimie. La réfutation ébauchée (nos 8 et 9, pp. 99-102) pourrait cependant paraître, avec quelque vérité, un peu trop pâle. Surtout, il est injuste de conclure qu'à la lumière limpide de la doctrine scolastique, « l'atomisme et le dynamisme n'apparaissent — ce qu'ils sont d'ailleurs en réalité — qu'un arbitraire exposé spéculatif sans le moindre fondement objectif » (p. 102). Nous avons hâte d'ajouter que le R. P. fait son argument principal de l'exposé de la doctrine cosmologique de l'Ecole, et cet exposé est bien réussi.

Nous arrivons ainsi à l'étude de l'homme. C'est là l'objet des cinq derniers chapitres, et l'auteur accorde à ce sujet une attention toute spéciale. Les rapports de l'âme et du corps, avec le cortège des questions multiples discutées à ce sujet entre les écoles ; un coup d'œil sur les récentes découvertes de la physiologie : c'est le résumé du chapitre IV. L'âme spirituelle, ses activités spécifiques, son immortalité constituent l'idée fondamentale du chapitre V. Ces problèmes, à coup sûr, peuvent compter parmi les plus difficiles dans toute la philosophie, et nous reconnaissons avec plaisir, qu'à la suite de saint Thomas, on les a traités avec beaucoup de netteté et de précision. Des plus intéressants est aussi le chapitre suivant (VI). « Quelle est l'origine de l'âme humaine? » tel en est le titre suggestif. On y passe en revue toutes les réponses données au cours de l'histoire : l'émanation divine, le traducianisme, le créationnisme. Créée par Dieu, l'âme n'est pas et ne peut pas être atteinte directement par la causalité génératrice. Cependant, et ce point n'a pas été mis suffisamment en relief, la création de l'âme n'est pas quelque chose d'indépendant de la génération : l'activité des générateurs est physiquement ordonnée à l'âme spirituelle, à ce point qu'elle en exige la création. Est-on bien certain d'ailleurs que, chez les animaux, la causalité génératrice dépasse cette exigibilité, et que — *mutatis mutandis* — le phénomène soit différent dans l'ordre inorganique? La forme sous laquelle l'argument est insinué (p. 242) est excellente, mais on y a passé avec trop peu d'insistance alors que c'est, à notre avis, la clef de la difficulté.

L'ouvrage se clôture par une étude sur l'origine du corps humain (ch. VII et VIII). C'est une dernière lance rompue contre l'évolutionnisme.

Ce rapide examen aura montré combien nombreux sont les problèmes soulevés en ces 700 pages. Il n'était pas possible, à coup sûr, de les épuiser tous ; mais toujours on rencontrera, sous la plume de l'auteur, un exposé précis, vif et sans ambages. Il nous a particulièrement été agréable de suivre les discussions posées sur le terrain philosophique. C'est là surtout que le R. P. Lépicier,

admirateur sincère de la synthèse thomiste et son prosélyte convaincu, se montre profondément imprégné des doctrines du maître comme aussi son commentateur sûr, sobre et clair. Ce ne sont donc pas les critiques loyalement émises au cours de cette esquisse qui doivent faire perdre de vue les qualités de cet ouvrage, fruit de nombreuses années d'un travail fécond.

ABEL BROHÉE.

G. DE PASCAL, *Le Christianisme*. Exposé apologétique. Première partie : *La vérité de la Religion*. Un vol. in-8° de 560 pages. — Paris, P. Lethielleux, 10, rue Cassette.

Ce livre récent du R. P. de Pascal est un premier volume où il résout, d'une manière générale, une des faces du vaste problème apologétique. Dans un second volume (en préparation), entrant dans le détail il se propose d'exposer une à une les différentes vérités professées par l'Eglise catholique. « Je n'ai voulu, dit l'auteur, ni composer un simple catéchisme à l'usage des enfants de dix à quinze ans, ni composer pour les prêtres une théologie approfondie. Je me suis proposé d'exposer à des esprits cultivés — jeunes gens, hommes d'étude et hommes du monde — deux choses trop souvent ignorées de ceux-là mêmes qui prétendent à une culture d'esprit raffinée : d'abord, la *vérité*, c'est-à-dire l'excellence surhumaine et la divinité de la religion ; ensuite, les *vérités*, je veux dire : le contenu dogmatique et moral de cette religion. »

Si ce but excellent est atteint, un grand service sera rendu à tous ceux qui se proposent d'amener le plus d'âmes possible à la vérité. Le moyen pour y parvenir n'est pas, l'auteur le montre, d'atténuer la vérité, et de plaire aux oreilles de ceux qui ne demandent qu'à être bercés par le doux murmure des vérités amoindries ; c'est d'enseigner les bases de la foi, la méthode pour défendre cette foi contre les attaques dont elle est l'objet.

Dans une introduction fort substantielle, l'auteur étudie le problème de la certitude par rapport à la science apologétique : il y établit les bases de sa démonstration, et ces quelques pages, bien comprises, suffiraient déjà pour ramener la paix dans plus d'un esprit désorganisé par le scepticisme. — Le livre premier traite de la *Révélation* (notion, possibilité, nécessité, motifs de crédibilité, miracle, prophétie). Nous avons remarqué surtout le chapitre premier où le R. P. de Pascal fait preuve d'une solide connaissance de la Théodicée : il a puisé aux bonnes sources et en même temps il a mis sur son travail une empreinte très personnelle. — Le livre second est consacré à la *vraie Religion* (le fait de l'Eglise ; son

admirable propagation, sa vie, son témoignage, l'objet de ce témoignage, les Evangiles). Comme on le voit, l'auteur part du fait social et historique de l'Eglise, remonte les phases de son évolution jusqu'à son origine. C'est la méthode ascendante inaugurée et si magistralement développée par notre grand apologiste belge, le cardinal Deschamps. Le livre troisième a pour titre *l'Eglise*, et touche aux questions les plus discutées actuellement, souvent parce qu'elles ne sont pas comprises. — Un dernier livre, intitulé *Les fausses Religions*, constitue à la fois une sorte d'épilogue et une preuve indirecte en faveur de la vraie Religion.

Le R. P. de Pascal ne fuit pas la discussion avec l'adversaire de bonne foi et il s'est, croyons-nous, placé au vrai point de vue apologétique ; car l'apologie, comme le montrait déjà Pascal, n'est pas une pure œuvre de raisonnement ; elle est aussi œuvre de vie. Dans chaque argumentation on doit avoir soin d'enseigner aussi l'impartialité et l'amour de la vérité à ceux qui opposent une fin de non-recevoir à la possibilité de la question religieuse.

Le style de l'auteur est des plus agréables et des plus riches. Il a présenté le vieil enseignement classique non pas dans son austère nudité — on y ferait mauvais accueil — mais sous la forme rajeunie qui convient à la vérité.

Puisse ce livre se répandre, pour que se répande aussi son fruit ! Chez les forts il produira plus de fierté et de confiance ; aux faibles, altérés de vérité et de vie, il montrera le chemin de l'Eglise « qui garde les secrets de la vie parce qu'elle possède les secrets de la vérité ».

A. De Coene.

Stefano Fermi, *Lorenzo Magalotti scienzato e letterato* (1637-1712). — Piacenza, Bertola e C°, 1903.

Cet ouvrage de M. Fermi est d'ordre purement historique. Il y étudie sous ses nombreuses faces une personnalité significative dans l'histoire de la science et de l'art italien au XVII[e] siècle : *Lorenzo Magalotti*. Dans une première partie richement documentée, l'auteur fait la longue biographie de son compatriote. Nous y apprenons que, né d'une illustre famille originaire de Florence, il se distingua dans la science aussi bien que dans la politique. Trois fois, dans un but diplomatique, il fit le voyage du Nord de l'Europe, s'arrêtant en Belgique, notamment en Flandre *(il bel paese di Fiandra)*. A Bruxelles, en 1668, il se lia d'amitié avec le poète flamand Vossius.

Son histoire détaillée et l'examen de sa valeur intellectuelle nous le montrent se distinguant dans toutes les branches du savoir.

Comme littérateur, il était membre de l'Académie « Arcadia », la plus remarquable parmi les nombreuses associations de ce genre au XVIIe siècle. Il appartenait à l'école toscane, remarquable par sa simplicité et son naturel dans les productions littéraires et antagoniste de l'école mariniste dont on connaît le soin de l'exécution et le vide de la pensée.

Comme « scienzato » il appartenait au Cercle *del Cimento*, exclusivement scientifique. C'était à l'époque de la nouvelle méthode dans les sciences naturelles : la passion de l'invention et la fièvre de l'observation allumées par Copernic, Torricelli et Pascal s'étaient propagées en Italie grâce aux écrits de Galilée. Magalotti se jeta dans le mouvement et se rendit célèbre par plusieurs publications scientifiques. Enfin, comme philosophe aussi il eut de la valeur. Cependant il est entièrement de son époque : il a des allures éclectiques et, obéissant aux préjugés courants de son temps, il n'épargne pas ses invectives contre la scolastique. Ses productions philosophiques, écrites en forme épistolaire, sont presque toutes d'ordre polémique et apologétique. Les plus connues sont : *Lettere contro gli atei* et *Lettera intorno all' anima dei bruti* (pp. 140 et suiv.). Contre les athées il prouve l'existence d'un Dieu personnel, par l'argument de saint Anselme, l'argument moral et la preuve thomiste tirée de la contingence des êtres. La seconde lettre est dirigée contre Descartes : il défend la psychologie aristotélicienne contre les idées du philosophe français sur l'automatisme des animaux.

L'auteur, synthétisant son jugement sur Magalotti, lui trouve le plus de mérite comme littérateur. M. Fermi regrette qu'il n'ait pu se limiter à un domaine déterminé pour produire des œuvres dignes de son génie : la trop grande dispersion de son attention a affaibli sa fécondité. L'intention de M. Fermi en écrivant son livre était de contribuer pour sa part à la formation d'une histoire complète de la littérature, laquelle, dit-il, « ne sera rendue possible que quand sur chaque écrivain important il existera une monographie ou une étude complète ». Si tel fut son but, nous ne doutons pas qu'il l'ait atteint.

A. De Coene.

Apologie scientifique de la Foi chrétienne. Nouvelle édition de l'ouvrage de Mgr Duilhé de Saint-Projet, entièrement refondue par J. B. Senderens. — Paris, Poussielgue, 1903.

Chaque grande époque, chaque grande évolution de la pensée humaine a eu son apologie particulière de la vérité religieuse. De nos jours, les défenseurs du christianisme doivent nécessairement

s'efforcer de dissiper le fameux divorce, déclaré sans appel, entre les conclusions doctrinales de la science moderne et les immuables dogmes de notre foi. Si la situation des catholiques sur le terrain de la discussion religieuse leur est défavorable, ce n'est pas qu'ils aient contre eux la vérité invincible des faits, — car quel conflit pourrait-il y avoir entre le livre de la nature et celui de la Révélation écrits tous les deux par une même main ? — mais la cause en a été la coupable indifférence qu'ils ont trop souvent professée au milieu de l'enthousiasme universel pour les recherches scientifiques ; la science expérimentale, édifiée souvent sans eux, fut détournée contre eux. L'opinion s'est accréditée chez beaucoup que la science a le monopole de la certitude et qu'elle est en opposition fatale avec la foi. Plusieurs, se targuant d'érudition et de savoir, ont quitté le positivisme précisif, légitime et nécessaire aussi longtemps qu'il se limite aux investigations expérimentales, et sont arrivés par un saut logique à un agnosticisme absolu et à un positivisme exclusif de tout ce que la métaphysique, la morale et la religion nous présentent d'ultra-phénoménal. Ajoutez à cela le scepticisme religieux et nous avons, avec les caractères de notre époque, les erreurs fondamentales à combattre.

En face de ces nouvelles formes de l'erreur, l'auteur a renoncé aux arguments métaphysiques. Vis-à-vis d'adversaires qui n'en admettent pas la valeur, il est nécessaire, selon lui, de les suivre sur leur propre terrain, celui des faits, et de faire « la contre-épreuve des certitudes de la foi par les certitudes de la science » (p. 62). C'est en effet une tactique habile pour un apologiste d'honorer la science, et de ne pas être « de ces hommes de peu de foi qui, comme le disait Newman, n'ont pas assez de confiance dans la Révélation pour la croire à l'abri des conflits des opinions humaines ». — L'auteur se propose de démontrer qu'il n'y a rien dans les divers enseignements de la science qui puisse porter atteinte à l'autorité de la foi catholique, et bien plus qu'il existe une éclatante harmonie entre leurs conclusions. Une apologie scientifique de cette sorte est difficile de nos jours, au milieu des tâtonnements et de l'extrême mobilité des décisions doctrinales de la science. Il y a à séparer des hypothèses le solide trésor des faits et de leurs lois. D'autre part, comme le fait l'auteur en tête de chaque chapitre, il faut avoir soin de définir la vérité chrétienne dans son expression la plus brève et la plus nette, pour éviter « la double confusion également préjudiciable à la science et à la religion » (p. 59).

Dès lors, la méthode du livre est irréprochable. Pour chaque question, chaque chapitre, nous avons après la vérité strictement

chrétienne les résultats définitifs, acquis et incontestés des sciences naturelles. Il expose, en second lieu, les problèmes dont la solution est moins confirmée ; ce qui peut être livré aux libres recherches, à la libre discussion. Enfin, en troisième lieu, il aborde pour les réfuter les systèmes pseudo-scientifiques, ouvertement opposés à la science, à la philosophie aussi bien qu'à la foi.

Quant à l'ordre des matières traitées, la Cosmogonie, origine et développement de l'univers, fait l'objet d'une première étude. Suit le problème biologique : la genèse et la propagation de la vie. On regrette cependant que l'auteur, retenu par le caractère exclusivement scientifique de sa méthode, évite, dans la discussion du problème de l'origine des espèces, tout argument métaphysique. D'autant que ce problème relève plus de la philosophie que du domaine proprement scientifique.

Enfin vient l'étude de la vie propre à l'homme ; c'est la question anthropologique, la plus débattue et la plus importante. Elle nous semble en général bien menée (*Origine, histoire et destinée de l'homme*, 4[me] partie). A propos de l'instinct, l'auteur partisan d'ailleurs d'un innatisme se rapprochant « du rêve inné de Cuvier », trouve dans les manifestations diverses et harmonisées des actes instinctifs une preuve de l'existence d'un Dieu intelligent et tout-puissant. Il nous a paru étonnant qu'il n'ait pas continué son argumentation dans le même ordre de réalités pour expliquer par la finalité immanente, et médiatement par la cause créatrice, l'existence de l'ordre mondial et universel non moins merveilleux que l'ordre manifesté par les activités instinctives. Il aurait rencontré les formes du mécanisme matérialiste, qu'il est important, au point de vue apologétique, d'étudier et de critiquer.

Ce livre s'adresse, non pas à des philosophes de profession, mais à toute intelligence impartiale désireuse de s'instruire dans ces matières d'une importance unique. C'est ce qu'on ne peut oublier, car on ne comprendrait pas comment l'auteur consacre des chapitres entiers à la personnalité si précaire de ce savant de fantaisie, affublé de lambeaux philosophiques, qu'est Ernest Haeckel. Son intention est de réparer chez les lecteurs des *Welträthsel* les dégâts causés par cet ouvrage impie.

A. De Coene.

Louis Weber, *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme*. Un vol in-8° de 396 pages (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Paris, Alcan, 1903.

Il faut, pour achever la lecture de ce gros livre, un réel courage.

Le vocabulaire de la jeune école française n'a plus rien à envier aux philosophies allemandes, et nous sommes bien loin de la traditionnelle clarté dont se vantaient naguère nos voisins du Sud. Aussi bien M. Weber n'est pas le premier à nous permettre cette constatation. De plus, l'ordonnance générale de son livre est loin d'être parfaite. L'exposé des idées s'emmêle à la critique des systèmes, un problème se pose et, à l'instant où l'on attend à y voir donner réponse, une digression vous entraîne, des pages et des pages durant, à travers d'interminables préliminaires.

Ces réserves faites, ce livre vaut une lecture, et même une étude attentive. Il révèle un effort de pensée vigoureux. Pour des esprits habitués au réalisme confiant du moyen âge, cet effort serait tout à fait déconcertant. Si on veut bien lui donner comme introduction, ainsi que le fait M. Weber, une vue d'ensemble sur la marche en avant de la philosophie critique, on s'apercevra que l'effort était depuis longtemps préparé. M. Weber a fait faire à l'idéalisme le dernier pas, il est arrivé à l'idéalisme absolu. Toutes les philosophies critiques gardaient invariablement quelque chose de la vieille superstition réaliste, de cette illusion du sens commun qui nous fait croire que notre connaissance se termine à quelque chose, à un objet existant en dehors de nos idées. Même Fichte et Hegel, *a fortiori* Ch. Renouvier, méritent ce reproche. Fichte fait du moi absolu encore une réalité en soi, il admet aussi un non-moi, au moins subséquent à sa position par le moi. Hegel aussi admet la production par l'idée d'un réel irréductible. Les monades de M. Renouvier ne sont ni plus ni moins que des choses-en-soi. « Le monadisme n'est qu'un compromis de la raison philosophique avec le sens commun » (p. 148). Débarrassons-nous donc jusqu'au bout du sens commun et arrivons à l'idéalisme logique. La seule position définitive de l'idéalisme est « celle qui consiste à n'admettre en aucune façon l'existence du réel, à le nier purement et simplement. Ce n'est pas seulement parce qu'il a été mal posé que le problème du réel, hantise de la philosophie, est insoluble, c'est, par dessus toute autre considération, parce que son objet n'existe pas » (p. 159). Nous n'en sommes donc plus du tout à l'agnosticisme, il n'y a pas d'inconnaissable, car il est absurde de parler d'inconnaissable. L'existence est identique avec la pensée, c'est-à-dire, en d'autres termes, il n'y a d'existence que l'existence logique, « la réalité fondamentale, quel que soit le type d'après lequel on la conçoive, ne saurait exister indépendamment de l'affirmation qui la pose » (p. 158).

M. Weber arrive par une double voie à cette thèse, paradoxale

s'il en fut jamais. Par voie d'analyse d'abord, en nous montrant que la réflexion n'a pas d'autre résultat que de nous dégager progressivement du réalisme, du réalisme de la sensation qualitative d'abord, puis du réalisme de la physique, puis successivement de tous les réalismes plus ou moins mitigés de la philosophie. Le dernier mot de la réflexion philosophique est la négation du réel. Par voie de synthèse, on arrive au même point. Le principe premier de la philosophie contemporaine est le fameux *Cogito*. Or pour dire légitimement : « Je pense, donc je suis », il faut identifier l'existence avec la pensée.

Il y aurait évidemment bien des choses à dire au sujet de ces arguments. Ils sont connus depuis longtemps, comme sont connues aussi les réponses de la philosophie réaliste. M. Weber a poussé ces arguments jusqu'à leurs dernières conséquences, et cela fait de son livre une vraie réfutation *ab absurdo* de l'idéalisme. Nous ne pensons pas que l'idéalisme absolu ait chance de dominer jamais la pensée philosophique. Il est intéressant néanmoins de voir démontrer qu'une fois engagé sur les voies de l'idéalisme il faut, pour être conséquent, aller jusque-là.

L'objection fondamentale, que devait rencontrer M. Weber, vient de l'existence et des progrès de la science positive. La « métaphysique » — le mot signifie pour la nouvelle école à peu près le contre-pied de ce que l'étymologie et l'usage lui faisaient dire — est dédaignée aujourd'hui, parce qu'on la croit en opposition avec la science. M. Weber veut les réconcilier, et c'est la l'idée la plus originale de son livre, et celle à laquelle il paraît attacher le plus d'importance. La science positive est dominée par l'observation, son ambition est de s'en tenir strictement aux faits. Le fait est le contrôle des théories, c'est le réel opposé à la pensée, lui servant de modèle et de guide. En apparence, la méthode d'observation donne à l'idéalisme un formel démenti. M. Weber a tâché de l'interpréter dans le sens de ses idées, on ne saurait y mettre plus d'ingéniosité ni de vigueur d'esprit qu'il ne l'a fait. Résumons en deux mots sa position.

Le fait scientifique n'a en réalité de signification qu'en tant qu'il est pensé, en tant qu'il acquiert l'existence logique : nous devons lui dénier toute autre réalité. L'expérience d'un fait, son étude par l'observation, son opposition aux théories reçues, son incorporation au système de la science et les transformations qu'elle fait subir à celle-ci, ce sont tout simplement les étapes de la Science en voie de se faire, c'est le devenir de la Science. La vérité scientifique, c'est l'accord d'un jugement avec tout l'ensemble des jugements et des

raisonnements qui constituent le savoir, c'est l'équilibre actuel de la Science. Comment s'explique le devenir de la Science ? Ici M. Weber se sépare nettement des grands subjectivistes postkantiens. Pas de déduction des catégories qui ferait de la pensée, ou du moi pensant, comme une nouvelle chose-en-soi. Tenons-nous-en à l'immanence rigoureuse, la Science devient, c'est la réalité fondamentale à laquelle il ne faut pas chercher d'explication ultérieure. En somme : je pense ce que je pense, parce que je le pense, comme je le pense, voilà le dernier mot de toute la philosophie. C'est là, peut-être un peu brutalement, la quintessence de l'idéalisme absolu. Nous l'avons dit, M. Weber n'a pas renouvelé les arguments que l'idéalisme oppose au réalisme de sens commun. Laissons donc ce débat. En présence des conclusions de l'idéalisme absolu, il resterait un dernier mot à dire. La science devient, c'est fort bien ; mais elle devient par moi, au prix de quelles peines et de quelles fatigues souvent ! A quoi bon pourtant, et ne vaudrait-il pas mieux arrêter ce devenir importun ? Nous ne voyons pas trop quelle réponse on pourrait faire à cette question, du point de vue de l'idéalisme absolu. Il est vrai, M. Weber le constate à maintes reprises, la Science « réussit », ses prévisions concordent avec nos impressions, elle nous permet ainsi d'organiser notre vie. La raison en est que toutes nos expériences sont des moments de son évolution. Nous continuerons à penser que cette « réussite » de la Science serait infiniment plus intelligible si on la supposait dominée par la connaissance progressive d'un monde réel. Cela n'empêche pas que cet ouvrage, dont nous n'avons fait que résumer très brièvement les idées fondamentales, ne soit des plus instructifs.

L. Noël.

Ch. Renouvier, *Les Derniers Entretiens*. — Paris, A. Colin, 1904.

M. L. Prat a recueilli pieusement les derniers discours et les dernières pensées du maître dont il fut le disciple le plus fidèle. Les derniers jours de Renouvier furent dignes de sa vie : elle s'y trouve mirée en raccourci. Travail incessant et fécond, recherches laborieuses à la poursuite d'une pensée qui se dérobe souvent et ne se laisse saisir que grâce à d'énergiques efforts, vues originales révélatrices d'une personnalité puissante, isolement de la vie, bonne foi et loyauté, gravité morale et stoïcisme calviniste, désir d'une religion naturelle et individuelle, hostilité violente et aveugle contre l'Église catholique : tout Renouvier est là ; le penseur, le théoricien politique, l'homme se retrouvent dans ces traits. Jusqu'au dernier souffle, alors que son corps se paralysait sous l'attouchement glacial

de la mort, sa pensée travailla vivace, s'efforçant de prendre corps. Devant l'au-delà, il fait un sévère examen de conscience. Près de paraître devant Dieu, il prononce des paroles haineuses à l'adresse de l'Eglise.

Cette mort, sans doute, présente de beaux traits. Et cependant, comme on peut constater, à ces instants décisifs, la faiblesse des croyances « laïques » qui animaient l'ancien directeur de la *Critique religieuse !* Renouvier croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Il avait déterminé dans son dernier ouvrage, le *Personnalisme*, les lignes principales d'un Credo. Et, la veille de sa mort, il avait émis le projet d'une religion nouvelle, « une religion d'intellectuels, sans dogme, qu'elle voudrait imposer, sans prêtres, sans Eglise, une religion philosophique... » [1]. Et même il avait désigné particulièrement l'homme qui lui semblait convenir pour cette œuvre, Henry Michel — qui est mort il y a deux mois. Et, cependant, dans ses préoccupations dernières, combien le monde nouveau où il entrera bientôt, tient peu de place ! Il pense peu à la vie immortelle qui l'attend, après la dissolution du corps. Ses pensées vont plutôt au monde qu'il quitte. Il s'occupe des événements de la vie, des succès futurs de sa doctrine, de l'avenir de la philosophie française. Combien ses croyances « laïques » l'animent peu ! Comme elles se révèlent des affirmations d'ordre théorique, de même nature que des spéculations métaphysiques, impuissantes à pénétrer dans toute leur profondeur sa vie et son être, à devenir sa chair et son sang !

Que l'on compare la mort du philosophe que son pieux disciple appelle un « sage », à la mort de Socrate, illuminée par les espérances de l'immortalité. Qu'on la compare surtout à la mort des héros enfantés par l'Eglise catholique, et l'on comprendra quel principe d'immense certitude et de vie puissante est ce catholicisme que le fondateur du Néo-Criticisme, faute d'en connaître *tous* les aspects et la réalité intime, exécra si violemment. Renouvier, mourant, ne cesse d'appartenir à ce monde ; saint Bernard et saint François d'Assise sont déjà, en expirant, dans la vie immortelle et la gloire infinie.

EDGAR JANSSENS.

JOSEPH SCHUCHTER, *Kurzgefaszte empirische Psychologie.* — Wien, Alfred Hölder, 1902.

S'inspirant de la séparation introduite depuis Wolff entre la philosophie et la science, l'auteur oppose la philosophie *empirique* à la

1) *Les Derniers Entretiens*, p. 105.

philosophie *rationnelle.* Celle-ci est du domaine de la métaphysique, celle-là au contraire est une branche des sciences naturelles. La psychologie empirique a pour objet matériel l'étude des phénomènes vitaux de l'homme ; son objet formel, qui la distingue de la physiologie, se limite aux phénomènes conscients de l'homme. En conséquence, sa méthode propre est l'induction basée uniquement sur l'introspection ou observation interne. Elle a pour but : 1° de décrire et de classer méthodiquement les faits observés ; 2° de les rattacher à leurs causes en formulant leurs lois ; 3° de fournir les données des problèmes métaphysiques que la psychologie rationnelle aura à résoudre.

Sous cette écorce cartésienne on n'est pas peu surpris de trouver des doctrines purement aristotéliciennes. Toutes les conclusions du professeur autrichien sont nettement scolastiques et formulées le plus souvent par des citations textuelles d'Aristote. L'origine expérimentale de nos idées, la théorie de l'abstraction, celle de la matière et de la forme, la substantialité et la spiritualité de l'âme se déduisent tour à tour rigoureusement de l'observation des faits et viennent se concentrer dans la formule finale qui résume tout l'ouvrage : L'âme est « spiritualis forma corporis vivi sensibus praediti ».

L'auteur, on le voit, est parvenu à bâtir un édifice sérieux au moyen de matériaux en nombre fort limité par la conception étroite qu'il s'est formée de son sujet. Cependant cette limitation arbitraire devait produire des lacunes regrettables. Ainsi, pas de traces de la question de l'unité substantielle du composé humain. M. Schuchter ne s'est-il pas rendu compte de l'importance fondamentale de cette thèse dans la psychologie aristotélicienne ? On serait tenté de le croire, et c'est peut-être là ce qui explique comment un fidèle disciple d'Aristote, « le père de la psychologie », ait pu réduire le rôle de cette science à l'étude des seuls phénomènes conscients et pour autant seulement qu'ils sont conscients.

JOS. HOMANS.

Dr EDGAR DACQUÉ, *Der Descendenzgedanke und seine Geschichte.* — München, Ernst Reinhardt, 1903.

Sous ce titre, l'auteur nous présente une rapide esquisse de l'idée évolutionniste à travers les siècles. Ne cachant pas ses opinions nettement matérialistes, il traite l'idée de la création mosaïque comme une fable qui malheureusement « a entravé et paralysé pendant des siècles l'essor des sciences naturelles » (p. 20). S'étendant avec complaisance sur l'antiquité gréco-romaine, il saute à

pieds joints par dessus le moyen âge qui pour lui est « une tache noire qui ne commence à s'éclaircir qu'après le XIIIe siècle » (p. 5).

Plus intéressante est l'introduction dans laquelle l'auteur donne un exposé sommaire de la théorie évolutionniste et de ses preuves. Partisan convaincu de cette théorie, il ne s'exagère pas, il faut le reconnaître, la portée des arguments par lesquels il s'efforce de la prouver. « Quant aux preuves directes du fait de la descendance, il faut y renoncer à jamais, au moins dans la grande majorité des cas » (p. 7). On doit se contenter d' « analogies et de probabilités » pour en déduire logiquement l'idée d'un développement progressif du monde organique y compris l'homme lui-même, « comme la seule explication rationnelle possible » (p. 3).

Parcourant l'exposé des preuves, on constate sans peine que depuis trente ans l'hypothèse préconisée par l'auteur n'a pas fait un pas de plus : pas un fait, pas un argument nouveau. La grande pierre d'achoppement du système, la question de l'origine première de la vie, reste toujours debout : l'auteur le reconnait lui-même. On aboutit fatalement à un dilemme dont les deux alternatives sont également antiscientifiques : la génération spontanée, ou l'existence d'êtres vivants dans un milieu incandescent.

Jos. Homans.

Francesco Macry-Correale, *Saggio filosofico sull' errore ; Letture sul positivismo ; La religione e la coscienza ; Introduzione allo studiò della filosofia integrale* (Parte prima : *la filosofia è una scienza ?* Dispensa prima). — Foggia, tipografia D. Pascarelli, 1903-1904.

De ces études, les deux premières, marquées d'une teinte prononcée d'anticléricalisme, ont été écrites à l'âge de 17 et de 19 ans. Bien que l'auteur ait lui-même abandonné les doctrines qui s'y trouvent exposées, il a cependant tenu à publier ces essais de jeunesse dans l'édition totale de ses œuvres. Les historiens de la philosophie s'en réjouiront autant que les personnes désireuses de connaître de plus près les variations philosophiques de M. Macry-Correale. Nous nous contenterons de signaler ces écrits à leur attention pour nous arrêter à l'examen de la dernière étude qui représente la quatrième étape — sans doute définitive — de la pensée de l'auteur.

Comme on le voit par l'énoncé du titre, l'introduction à son système nouveau de philosophie intégrale, aborde dans sa première partie la question de savoir si la philosophie est une science. M. Macry-Correale y répond négativement.

En effet, l'examen des systèmes philosophiques et des définitions de la philosophie l'amène à conclure que, son unité ne lui venant pas d'un objet un qu'elle étudierait à la façon des sciences, la philosophie consiste uniquement dans une tendance de l'esprit — innée chez certains — à intégrer dans une synthèse les connaissances nombreuses ou peu étendues, claires ou confuses, exactes ou imparfaites, que l'on possède. Aussi est-elle non une science, mais une production spontanée de l'esprit comme l'art et la poésie.

Quant aux preuves dont M. Macry-Correale étaye sa thèse, elles sont les unes d'ordre psychologique, les autres d'ordre historique. Celles-ci reviennent à montrer qu'à part les grandes découvertes, les sciences ne sont qu'en connexion indirecte avec le développement de la société auquel la philosophie se rattache par un lien direct. Celles-là se résument dans les propositions suivantes : La philosophie n'a jamais été une profession comme les sciences en général, ni un métier comme les arts libéraux, mais une vocation et un idéal pour lui-même. Pour pouvoir être homme de science, il faut une certaine maturité de l'esprit, résultat de l'âge et de l'étude, qui n'est pas requise en philosophie, — à preuve les enfants philosophes. Quelles que soient ses contradictions et ses extravagances, une philosophie ne cesse pas d'être une philosophie, et cela, au rebours de la science qui exclut les productions pseudo-scientifiques. Enfin, alors que l'œuvre philosophique résulte, dans ce qu'elle a de mieux, du travail inconscient du penseur, la science est un processus entièrement conscient.

A l'appui de ces affirmations, M. Macry-Correale consacre plus de cent pages à passer en revue les philosophes les plus connus. On aura du plaisir à trouver ici (pp. 114-120) une autobiographie limitée à l'enfance de l'auteur, qui, à douze ans, avait déjà conçu et achevé son premier système philosophique. En voici un extrait relatif à l'éthique : « En morale je croyais avoir inventé une nouvelle science appelée *abecelara*, espèce de parole cabalistique qui ne signifiait autre chose au fond que l'art de se moquer du prochain, art qui commençait par l'adresse des jongleurs et des prestidigitateurs pour finir par l'imbroglio le plus raffiné. L'*abecelara* était la science des surhommes... De ce raffinement de l'intelligence était exclue toute idée de fraude ou de manquement... L'*abecelara* nous paraissait être surtout quelque chose d'esthétique dans son charme si vif. » Malheureusement, l'auteur n'apprend pas à ses lecteurs s'il a renoncé à l'*abecelara*.

F. Martin.

M. Thury, *Le Déterminisme dans les sciences de la vie.* — J. L. Mercier, *Le Déterminisme en médecine.* — Lausanne, Bridel, 1904; 44 pages.

Le Dr J. L. Mercier a réuni dans cette petite brochure quelques faits, intéressant les sciences médicales, dans lesquels les lois naturelles peuvent sembler en défaut. Instinctivement l'homme, déconcerté, soupçonne l'intervention de puissances libres.

Nous voilà en face d'un des problèmes les plus difficiles et les plus dangereux de la cosmologie et de la psychologie, le problème de l'interaction du matériel et de l'immatériel, et spécialement des rapports entre les forces psychiques et physiques. M. le professeur Thury, dans une préface à la communication du Dr Mercier, pose nettement la question. L'auteur croit, avec Claude Bernard, que l'évolution de la vie exige la présence dans le corps organisé d'une idée directrice; mais, notamment dans l'homme ou l'intervention d'un pouvoir supérieur aux forces physiques et chimiques — la volonté — est plus manifeste, le *comment* de cette intervention est chose déconcertante. On pourrait attribuer à la volonté une force mécanique réelle, mais imperceptible, ou bien se contenter de lui reconnaître une influence modificatrice des énergies potentielles ou actuelles. L'auteur ne se prononce point entre ces deux hypothèses et il serait hors cadre de les discuter ici; mais nous croyons devoir affirmer — et l'histoire de la philosophie moderne en témoigne — que le problème ne peut trouver aucune solution satisfaisante dans toute théorie qui admet avec Descartes la division dualistique de l'homme.

F. Van Cauwelaert.

[illegible], *[illegible]* — Paris, Lecoffre, 1905.

M. Bayl[illegible] [illegible] de M. Lévy-Bruhl, *[illegible]* [illegible] nous avons eu dans cette *Revue* [illegible] de M. Legrand.

L'auteur [illegible] que l'on fera [illegible] sociale le rôle de [illegible] La morale, en effet, [illegible] finalité; la science [illegible] demeure pas moins vrai [illegible] science sociale peut [illegible] la morale, et [illegible] les mœurs

peut être une condition nécessaire de notre intervention efficace dans l'ordre moral. Ainsi, comme l'a fait observer M. Legrand, une psychologie plus approfondie de l'enfant nous donnera, en matière d'éducation, des clartés que nous n'avons pas aujourd'hui. Mais de même que les progrès des sciences physiques n'ont pas écarté les problèmes métaphysiques, ainsi la science des mœurs ne saurait faire disparaître les principes de la morale qui a toujours son fondement dans l'essence de la nature humaine et dernièrement en Dieu.

R. Rosseel.

Rudolf Eucken, *Gesammelte Aufsätze zur Philosophie und Lebensanschauung.* — Leipzig, 1903.

M. Eucken a eu l'excellente idée de nous conserver dans ce volume un certain nombre d'articles et de monographies qu'il avait publiés, durant ces dernières années, dans différents périodiques. Ces études s'occupent naturellement de questions diverses et ne présentent pas toujours un égal intérêt. Néanmoins, un même souffle les inspire, toutes portent la marque d'une noble largeur de vues. Sans renier sa propre pensée, Eucken apprécie impartialement l'œuvre et le mérite de ceux qui travaillent au pôle opposé au sien.

L'auteur range lui-même ces études sous deux chefs différents : les articles qui intéressent la morale et la philosophie pratique ; et certains problèmes religieux et religioso-philosophiques. Dans un appendice [1], il demande que l'on accorde aux sciences philosophiques une place plus honorable dans l'enseignement.

La première partie de l'ouvrage est subdivisée en deux sections, dont la seconde comprend des aperçus sur la physionomie philosophique de quelques personnalités de marque [2]. Ce sont, la plupart, des esquisses commandées par des circonstances qui leur donnaient une actualité particulière. Nous ne nous y arrêterons pas ; elles intéressent spécialement l'historien.

Dans les autres mémoires, l'auteur développe des aperçus sur les problèmes dominants de notre époque [3]. Il y a un charme parti-

1) « Was sollte zur Hebung philosophischer Bildung geschehen » (pp. 129-138).

2) Aristoteles' Urteil über die Menschen (p. 53). — Goethe und die Philosophie (p. 65). — Fichte und die Aufgaben unserer Zeit (p. 85). — Friedrich Fröbel als ein Vorkämpfer innerer Kultur (p. 97). — Zur Erinnerung an Immanuel Hermann Fichte (p. 102). — Runeberg's Lebensanschauung (p. 108). — Moritz Seebeck (p. 106). — Zur Erinnerung an Karl Steffensen (p. 134).

3) Ein Wort zur Ehrenrettung der Moral (p. 1). — Die moralischen Triebkräfte im Leben der Gegenwart (p. 16). — Die innere Bewegung des modernen Lebens (p. 27). — Festrede zur Jahrhundertfeier (p. 35). — Die Bedeutung der kleineren

culier à entendre un véritable penseur disserter sur ce qu'on pourrait appeler l'âme de son temps. M. R. Eucken suit attentivement les courants économiques, intellectuels, moraux et religieux qui traversent notre siècle, il creuse pour découvrir les sources de l'évolution qui travaille notre société. Il possède d'ailleurs, à un degré peu ordinaire, le talent de revêtir élégamment sa pensée.

Toutes les forces qui ont gouverné les siècles précédents, ont été battues en brèche dans les temps nouveaux. La morale a été déclarée déchue de son autorité ; l'Église et la religion étaient bannies de la pensée de l'humanité nouvelle ; l'esprit humain ambitionnait d'être autonome et de se suffire à lui-même ; l'individu humain voulait être à la fois l'origine et le maître de toutes choses. Incontestablement, dans son activité passionnée, l'homme du XIX[e] siècle a découvert bien des forces secrètes de la nature, comblé bien des besoins encore inassouvis, élevé le niveau général de la civilisation, mais dans sa concentration sur les détails, sur le but immédiat et sur les causes rapprochées, il a créé certaines combinaisons dont il n'a pas aperçu le défaut organique ou la contradiction intrinsèque. Beaucoup, d'ailleurs, ont cédé à l'esprit d'exclusivisme qui anime toujours les passionnés et les fanatiques.

L'œuvre nouvelle est loin de satisfaire toutes les aspirations humaines ; de divers côtés on tente d'assainir notre atmosphère intellectuelle. Cet aveu est dans la bouche de plusieurs philosophes non-catholiques. M. Eucken le confirme à plusieurs reprises. « Notre époque, dit-il, se caractérise dans son ensemble par une inquiétude interne, par une réaction de tous les instants non seulement au dehors, mais contre elle-même ; elle remue avec défiance son propre être. Ce doute et cette inquiétude témoignent que la vie moderne n'est point, par essence, une chose simple, mais qu'elle se meut plutôt dans plusieurs directions à la fois, et à coup sûr, qu'elle est faite d'une intolérable contradiction » (p. 27). « Partout où nous portons nos regards, nous découvrons la contradiction, la ruine, la lutte à la vie ou à la mort. Et cet antagonisme n'est pas né entre les individus ni entre les partis, mais est inhérent à notre œuvre intellectuelle elle-même » (p. 29).

Comment résoudre la contradiction, comment supprimer l'antagonisme intérieur qui met l'esprit moderne aux prises avec ses

Nationen (p. 47). — Die Stellung der Philosophie zur religiösen Bewegung der Gegenwart (p. 155). — Der moderne Mensch und die Religion. — Enfin deux travaux critiques d'un intérêt moins général : Pierre Bayle, der grosse Skeptiker. Eine psychologische Analyse (p. 186). — Ein neuer Durchblick der Weltgeschichte (Besprechung von Willmann's Geschichte des Idealismus) (p. 206).



propres créations? M. Eucken a confiance encore dans l'efficacité des forces qui ont fait la grandeur des temps antérieurs, pourvu qu'elles s'inspirent de l'esprit nouveau. Les tendances étatistes ou communistes menacent l'indépendance de l'individu, que la morale nouvelle subordonne tout entier au bien commun ; une réaction contre cette tendance s'impose, elle se fera de préférence en fortifiant la conscience morale de l'individu, car, l'histoire nous l'atteste, la grandeur morale donne à l'individu la veritable indépendance. Par ses découvertes et ses entreprises hardies l'homme moderne a cru se soumettre définitivement la nature ; mais déjà le machinisme menace à son tour la puissance humaine ; tout a subi une interprétation subjectiviste, et de jour en jour, le besoin de réalisme et d'objectivité devient plus douloureux ; on a banni le surnaturel ; mais au delà du monde scientifique, nous soupçonnons des profondeurs nouvelles qui nous attirent irrésistiblement, car la science ne nous révèle pas tout notre être, elle ne peut nous dire d'où il vient ni où il va. Aussi un revirement religieux est indéniable: l'auteur le salue avec une sympathie respectueuse.

M. Eucken est évolutionniste et son évolutionnisme repose sur ce monisme un peu vague, qui sous des aspects plus ou moins variés se manifeste à l'heure présente chez de nombreux philosophes allemands. M. Eucken croit à un esprit moderne, qui différencie profondément nos temps de tout ce qui les a précédés, et si la morale, la religion, la philosophie veulent reprendre leur empire, elles doivent à leur tour subir une transformation essentielle.

Cette pensée revient à plusieurs reprises sous sa plume. Une époque ne peut transmettre ses commandements moraux à l'autre ; la morale est soumise à un flux continuel, sans cesse elle doit se préoccuper d'une démonstration nouvelle de ses vérités. — La religion elle-même a besoin d'être rénovée par l'esprit moderne: « Si elle veut conserver avec un zèle jaloux sa forme ancienne, elle entre dans une lutte interminable non seulement avec les tendances subjectives, mais avec la substance même du travail moderne. » Et quand récemment l'auteur voulut bien consacrer à la néo-scolastique un article d'ailleurs élogieux [1]), il termina par une observation analogue : « Cette conception (néo-scolastique) serait uniquement réalisable dans l'hypothèse où la science nouvelle aurait révélé des faits et des méthodes encore inconnus, mais où elle ne nous imposerait pas en même temps un mode nouveau de penser, une

1) *Das wissenschaftliche Zentrum des heutigen Thomismus.* Beilage z. Allgem. Zeitung, n. 221, 1904.



nouvelle philosophie, où elle ne serait pas l'expression d'une vie nouvelle et de rapports fondamentaux nouveaux de l'homme avec la réalité. »

Malgré les manifestations nouvelles de l'activité humaine qui se succèdent sans relâche, nous ne croyons pas que la substance humaine a subi une transformation véritable, que l'évolution des hommes et des choses est assez profonde pour ébranler la stabilité de la morale et de la religion. Nous enregistrons paisiblement les découvertes de la science moderne, et notre confiance dans la vieille synthèse scolastique est loin de s'en émouvoir.

D. Mercier.

P. D. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*. Traduit de l'allemand sous la direction de MM. Hubert et Lévy. Un vol. de 714 pages ; prix : 16 fr. — Paris, Colin, 1904.

Tout auteur annonce habituellement dans sa préface que son livre répond à un inévitable besoin. C'est souvent inexact et parfois absolument faux. Tel n'est pas le cas de MM. Hubert et Lévy qui écrivent avec raison : « Les éditeurs de ce livre se sont préoccupés de donner, en français, tant aux spécialistes qu'aux autres, l'instrument de travail qui leur manquait. »

La composition et la traduction de ce livre sont des œuvres collectives. L'histoire des religions exploite un domaine aussi étendu que l'humanité même. C'est dire qu'il ne peut exister de spécialiste dans l'universalité des connaissances relatives aux phénomènes religieux. Un manuel, au courant des progrès les plus récents, doit forcément être l'œuvre de plusieurs. Et le succès du livre de M. Chantepie est dû pour une grande part à ces collaborations multiples grâce auxquelles il a pu sans cesse être mis à niveau.

La traduction est toujours correcte et, ce qui est plus important quand il s'agit d'une version allemande, toujours remarquablement claire et même élégante. Elle a été faite sur la deuxième édition parue en 1897. L'innovation caractéristique de cette édition, c'est l'introduction d'un chapitre sur la Religion d'Israël (pp. 186-251).

Ce chapitre est l'œuvre du professeur Valeton, collègue de M. Chantepie à l'Université d'Utrecht. M. Valeton rejette l'hypothèse de Stade en vertu de laquelle l'animisme serait une étape qu'auraient traversée à leur début toutes les religions et par suite celle d'Israël. Il rejette surtout l'hypothèse soutenue par Robertson Smith en ce qui concerne le totémisme. On ne trouve pas dans l'histoire d'Israël des traces suffisantes d'un animisme et d'un totémisme antérieurs pour admettre l'existence préalable de ces phases (p. 195).

On sait que depuis lors le R. P. Zapletal de l'Université de Fribourg, a réfuté un à un, point par point, et d'une manière péremptoire, tous les arguments destinés à prouver le totémisme d'Israël.

M. Valeton expose sur l'évolution religieuse d'Israël un système que nous esquisserons, pour l'intérêt qu'il offre en soi, non pour en garantir l'exactitude. Le Dieu primitif d'Israël serait une fonction de la famille et de la tribu. Chacune concevait un Être très haut, très puissant, supra-terrestre, comme son maître et son Dieu. Mais, le Dieu d'une tribu ne vaut que pour les membres de cette tribu. La religion primitive d'Israël serait donc plutôt un hénothéisme qu'un monothéisme (p. 196). Plus tard, après la constitution de l'unité nationale, Jahvé devient le Dieu de tout Israël. Enfin, plus tard encore, quand Jahvé fut surtout conçu dans ses attributs moraux, il devient le Dieu de toutes les nations, mais qui protège spécialement Israël comme son peuple élu (p. 219). C'est l'avènement du plein monothéisme aux temps d'Isaïe.

Parallèlement à cette évolution, s'en accomplissait une autre dans la conception des attributs de Jahvé. On le conçoit comme libérateur et guerrier à la sortie de l'Egypte (p. 208) ; comme roi et possesseur du pays au moment du passage de la vie nomade à la vie sédentaire (p. 205) ; comme justice, amour et sainteté, lorsqu'Israël victorieux de ses ennemis s'est dégradé dans la corruption et qu'il s'est agi pour les prophètes de le réformer (p. 215).

On voit immédiatement comment cette évolution est liée à la précédente. En concevant Jahvé comme étant la Justice, on le conçoit comme universel, car la Justice est partout identique. De même, en le considérant comme propriétaire du sol où la nation est établie, Jahvé cesse d'être le Dieu d'une tribu pour être celui du peuple entier.

Non seulement ces deux évolutions sont liées entre elles, mais elles le sont à toute la vie nationale. Chaque évènement politico-social (sortie de l'Egypte, établissement en Chanaan, corruption nationale, etc.) vient de déterminer une élaboration plus profonde et plus complète de l'idée de Jahvé.

Cette théorie est assurément fort ingénieuse, mais elle nous parait trop systématique pour être le reflet exact de la réalité.

M. Defourny.

Dr Leicht, *Lazarus, der Begründer der Völkerpsychologie*. — Leipzig, Dürr'sche Buchhandlung.

Le livre que M. le Dr Leicht nous offre sous ce titre, est intéressant à un double point de vue. Il met en relief une personnalité

[illegible] trop méconnue jusqu'ici ; il nous fait assister ensuite à la [illegible] d'une discipline nouvelle.

[illegible] nous trace une page de l'histoire de la philosophie contempo-[illegible] en nous analysant les écrits de son maître, en nous initiant à [illegible] relations, en nous précisant sa position par rapport [illegible] marquants de son époque, tels que Lotze, Herbart, [illegible] Hartmann, Schopenhauer ; d'autre part il nous initie à la culture [illegible] nouvelle science, dont il nous donne la définition génétique, [illegible] le fondement, les rapports avec d'autres sciences.

[illegible] mentalité de Lazarus, ses recherches et les résultats de ces [illegible] nous y sont indiqués succinctement, il est vrai, mais [illegible] assez de développement pour nous donner une idée exacte de [illegible] personnalité philosophique que fut Lazarus.

[illegible] dégage très bien aussi le caractère que revêt chez Lazarus [illegible] psychologie des peuples, caractère de subordination à l'éthique [illegible] mais aussi caractère d'exagération en ce qui concerne le rôle [illegible] l'esprit génétique de l'humanité ou du peuple [illegible] rapport à l'individualité de chacun de ses membres [illegible]

[illegible] regrettable que l'auteur ait négligé de mieux [illegible] donner à son ouvrage un plan plus facile [illegible] à même la lecture plus aisée et plus [illegible]

Ouvrages envoyés à la Rédaction.

[illegible] contemporaine, [illegible] par Rossignieux. [illegible] Vuibert et Battesti. Paris. [illegible]

[illegible] histoire des religions. [illegible] A. Colin. Paris.

[illegible] ses modifications. [illegible] 1902.

[illegible] expression [illegible] Paris. [illegible]

De Backer (S. J.). — Institutiones metaphysicae specialis. Tomus secundus. Tomus tertius : Psychologia. Paris, Gabriel Beauchesne.

Simmel (Georg). — Kant. Sechzehn Vorlesungen gehalten an der Berliner Universität. Leipzig, Duncker et Humblot, 1904.

Bellotti (A.). — Il monismo nella Filosofia contemporanea. Parte prima. Novara, G. Cantone, 1903.

Picavet (Fr.). — Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales. Paris, Alcan, 1905.

Pelletier (M.). — Les lois morbides de l'association des idées. Paris, Jules Rousset, 1904.

Lesètre (H.). — L'Immaculée Conception et l'Église de Paris. Paris, Lethielleux, 1904.

Bourgeois (Th., O. P.). — L'Immaculée Conception et le cinquantenaire de la proclamation de ce dogme. Paris, Lethielleux, 1904.

Lasplasas. — Varie Varia, septimo : La Psicologia. San Salvador.

Ribot (Th.). — La logique des sentiments. Paris, Alcan, 1905.

Mannheimer (U.). — Geschichte der Philosophie in übersichtlicher Darstellung. I. Theil (1903), II. Theil (1904). Frankfurt am Mein.

Jaesche (G. B.) und Kinkel (W.). — Immanuel Kants Logik. Leipzig, Dürr, 1904.

Vaughan (Mgr J.). — Autour de la Bible. Traduit de l'anglais par l'abbé Jules Riché. Paris, Bloud, 1905.

Parisino Pittinelli. — Saggio di una teoria generale dei fenomeni naturali. Savona, D. Bertolotto, 1904.

Fr. Gulielmi Guarrae, Fr. Joannis Duns Scoti, Fr. Petri Aureoli. — Questiones disputatae de Immaculata Conceptione Beatae Mariae Virginis. Ad Claras Aquas, prope Florentiam, 1904.

Felder (Dr H.). — Geschichte der wissenschaftlichen Studien im Franziskanerorden bis um die Mitte des 13. Jahrhunderts. Freiburg i. Br., Herder, 1904.

Bourget (P.) et Salomon (M.). — Bonald (La Pensée chrétienne). Paris, Bloud, 1905.

Brémond (H.). — Newman (La Pensée chrétienne). Paris, Bloud, 1905.

Sertillanges (R. P.). — Les sources de la croyance en Dieu. Paris, Perrin, 1905.

Chollet (J. A.). — La doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques. Paris, Bloud, 1905.

Wasmann (S. J.). — Die moderne Biologie und die Entwicklungstheorie. Freiburg i. Br., Herder, 1904.

Willmann O. — Aus Hörsaal und Schulstube. Freiburg i. Br., Herder, 1904.

Puig y Deniel. — De genesi et divisione scientiarum juxta Herbertum Spencer et juxta philosophiam scholasticam. Barcinone, Riera et Sans, 1905.

Johnston Estep Walter. — The principles of Knowledge. With remarks on the nature of reality. Volumes I and II : Johnston and Penney. West-Newton, Pa, 1901-1904.

Sanchez y Vasquez J. F. .— Del principio del Alma Humana. Sevilla, Izquierdo.

Arnaiz Marcelino. — La vida sensible. Madrid, Saenz de Jubera Hermanos, 1904.

Stufler J. . — Die Vertheidigung Schell's durch Prof. Keikl. Innsbruck, Karl Pustet, 1904.

La sociologia Spenceriana (Biblioteca del Popolo). Milano, Sonzogno, 1904.

González de Arintero (Juan). — La Providencia y la Evolucion. Segunda parte : Teleologia y Teofobia. Valladolid, Cuesta.

[illegible] Podio-Luperio. — Theologia moralis universa. Paris, Gabriel Beauchesne, 1904.

Janvier (E.). — Exposition de la morale catholique. II. La liberté. Paris, Lethielleux, 1904.

Manuel Fernandes de Santanna. — Questoes de Biologia.

O Materialismo em Face da Sciencia. Volumes I et II. Lisboa, Casa Catholica, 1900.

[illegible]. — La Pensée chrétienne (des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ). Paris, Alcan, 1905.

[illegible] abbé. — Un catholique peut-il être socialiste ? Paris, Bloud, 1904.

[illegible] Hahn. — Thomas Bradwardinus und seine Lehre von der menschlichen Willensfreiheit. Münster, 1905.

[illegible] — Aristote et l'Université de Paris pendant le XIIIe siècle. [illegible] 1904.

[illegible] in conferentiis ecclesiasticis arch. Mechliniensis [illegible] anno 1904.

[illegible] — Le Christ des Évangiles et le Christ de l'Histoire. [illegible] Schepens, 1905.

[illegible] — Lettres à un prêtre à propos d'une polé[illegible] la communion fréquente. Tournai, Casterman, 1905.

La Tolérance Protestante, 2e édition. Paris, Bloud, [illegible]

V.

LE PRINCIPE DU DÉTERMINISME

*(Suite *).*

Nous n'avons pas épuisé toutes les formes du déterminisme contemporain. Jusqu'ici nous n'avons pas vu mettre en doute la réalité-en-soi du déterminisme des phénomènes. Ce n'était pas seulement dans notre esprit, mais aussi dans les choses que se trouvaient les lois et leurs formes. Mais une nouvelle école va changer tout cela. Nous avons vu poindre le subjectivisme dans l'école empiriste anglaise ; les lois rationnelles, universelles et nécessaires ne peuvent être certaines, car l'expérience ne peut rien nous fournir de pareil. Le déterminisme n'est donc qu'une construction probable. Analogues sont les conclusions du positivisme contemporain.

A cette difficulté répond la solution kantiste du problème de la science. Profonde a été l'influence de Kant sur tous les penseurs de ce siècle, et elle ne semble guère à son déclin. Dans ces dernières années, le kantisme a regagné une prépondérance marquée dans la pensée philosophique et il semble avoir complété le positivisme, comme il avait complété, au siècle dernier, l'empirisme. Pour Kant, le problème fondamental, celui qui doit primer toute autre recherche, c'est le problème critique. Avant d'examiner ce dont nous sommes certains, il nous faut savoir ce que valent nos certitudes. Kant n'est pas sceptique. Il ne veut

*) Voir *Revue Néo-Scolastique*, février 1905, p. 5.

pas ruiner nos assentiments, il ne veut que les examiner. Pour cela, il adopte une méthode qui constitue la profonde nouveauté de sa doctrine : elle consiste à étudier nos connaissances en elles-mêmes, abstraction faite de leur certitude, à déduire de leurs caractères la nature de la faculté qui les engendre, pour juger, de ce point de vue, leur portée. Telle est l'œuvre qu'il appelle la « Critique de la raison pure ».

Nos jugements sont de différente nature, théoriques, pratiques, esthétiques ; telle est du moins la division que Kant entrevoit parmi eux. Il ne s'agit pas de contester leur présence, il s'agit de rechercher les conditions de leur existence, d'étudier la raison en elle-même, en dehors de toutes ses activités, afin de savoir comment elle peut être la source des jugements de ce genre et quelle en est, par suite, la signification.

Selon le mot de M. Boutroux, pour Kant, « ce n'est pas l'être qui directement, immédiatement, est l'objet des recherches de la philosophie, c'est la science et la morale. Ce sont là les choses ayant une réalité, ce sont les données du problème. Il ne demande pas si la science et la morale sont possibles, elles le sont puisqu'elles sont ; il se demande comment il se fait que la science et la morale existent, quels en sont les principes, comment il faut expliquer leur existence » [1]).

Comment la science est-elle possible ? C'est le premier problème qui se pose. L'empirisme de Hume nie la portée universelle et nécessaire des jugements. Kant n'essaie pas d'établir que l'expérience peut conduire à la science. La science existe, constituée de jugements universels et nécessaires ; tel est son point de départ, il s'y tient. Si de pareils jugements ne peuvent venir de l'expérience, ils viendront d'ailleurs, ils seront indépendants de toute expérience, *a priori*.

1) Conférences de Sorbonne, publiées par la *Revue des cours et conférences*, 8e année, n° 7, p. 195.

D'autre part, le jugement scientifique, d'après Kant, n'est pas analytique. Les termes qui le constituent n'ont, d'eux-mêmes, rien qui commande leur réunion. L'acte du jugement se constitue par l'unification d'éléments divers que rien auparavant ne mettait en rapport. Au sens le plus rigoureux du mot, il est synthétique.

Ainsi nous voyons se préciser le premier problème de la critique. D'une formule vague : « Comment la science est-elle possible ? », il passe à une formule plus déterminée : « Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? » [1])

La réponse est nette et logique. Cette synthèse, ne venant ni de l'expérience ni des termes pris en eux-mêmes, ne peut venir que de la structure de la faculté qui l'opère. Il faut la concevoir ainsi faite, qu'aucune expérience ne lui sera possible sans qu'elle l'organise en jugements selon certains types qu'elle porte en elle, comme des moules où l'expérience devra se couler. Elle est une « faculté de connaître *a priori* », constituée *a priori* pour connaître d'une manière déterminée.

Telle est donc la thèse fondamentale du système. L'expérience fournissant, par de simples impressions livrées à nos sens, une matière informe, dénuée de nécessité, dénuée d'universalité, voilà ce qui nous est donné. L'intelligence s'emparant de cette matière et lui appliquant ses formes *a priori* nécessaires et universelles, voilà ce que nous donnons.

De cette double origine naît la connaissance d'un objet, au sens de Kant, c'est-à-dire d'un phénomène, d'une apparence manifestée à l'esprit ; nous n'avons pas à lui chercher une autre portée. La forme sans matière est une forme « vide », elle ne constitue pas une connaissance. La matière sans forme est « aveugle », elle ne peut être vraiment connue, elle nous reste étrangère et n'apparaît pas à l'esprit.

Que devient dès lors le déterminisme ?

1) *Critique de la raison pure*, t. I, p. 63, édit. de 1869, trad. Barni.

Les catégories kantiennes, ce sont les formes *a priori*. Selon l'esprit de son système, Kant les rattache à une propriété que possède la raison *a priori* antérieurement à l'expérience, « l'unité synthétique de l'aperception »[1]).

Notre entendement est ainsi fait que, pour pouvoir connaître son objet, il faut nécessairement ramener à l'unité ce qu'il y a de divers, de multiple dans la matière phénoménale qui lui est soumise. Les catégories sont l'instrument de cette synthèse, leur application se fait au nom des principes, parmi lesquels il en est trois qui nous font établir, entre les phénomènes, des liaisons dans le temps selon ses trois modes : la permanence, la succession, la simultanéité. Ce sont les « analogies de l'expérience »[2]).

D'abord, pour percevoir des relations chronologiques entre les phénomènes dans le temps, il faut nécessairement percevoir un temps commun à tous et par rapport auquel leur place puisse être déterminée. Il ne peut être perçu en lui-même comme une réalité subsistante en dehors des phénomènes ; c'est dans les phénomènes qu'il faut le trouver, sous forme d'une permanence constante qui se poursuive à travers toutes les variations et à laquelle ils se rapportent, comme les modes changeants de quelque chose qui ne change pas, comme les accidents d'une substance immuable. Il est donc impossible de concevoir que quelque chose naisse ou périsse de la substance, et il est impossible aussi de concevoir que quoi que ce soit commence ou finisse vraiment d'exister, puisque, en dehors de la substance qui est immuable, il n'existe plus que des phénomènes, dont elle constitue seule la réalité. Kant adopte donc l'adage des anciens : *Gigni de nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*[3]).

Il ne suffit pas de concevoir un temps où la liaison des phénomènes puisse s'effectuer, il faut encore les placer dans ce temps. Comment cela ?

1) Kant, p. 160.
2) *Ibid.*, p. 239.
3) *Ibid.*, pp. 242-249.

Quand nous appréhendons quelque diversité dans les phénomènes, cette appréhension est toujours successive. Mais pour que la succession ainsi perçue soit objective, il faut qu'elle soit déterminée. Lorsque je perçois successivement les différentes parties d'une maison, je ne crois pas que, objectivement, la maison ait des parties successives. Mais aussi, je me rends très bien compte que la succession de mes perceptions n'est nullement déterminée et que, si j'ai commencé par me représenter le toit pour finir par la cave, je pouvais tout aussi bien suivre un ordre inverse.

Au contraire, lorsque je perçois un bateau descendant une rivière, et que je me le représente d'abord en amont, puis en aval, cet ordre entre les positions du bateau m'apparaît comme objectif. Mais aussi, je constate que cet ordre m'apparaît nécessairement déterminé. Je conçois le bateau comme devant être en amont avant d'être en aval, parce que sa position en amont me paraît une condition préalable de sa position en aval. Et il me semble que ce soit là une règle générale valant pour tout bateau que je concevrais descendant le cours d'un fleuve. Il y a donc, semble-t-il, corrélation entre l'objectivité que j'attribue à une succession et le fait qu'elle m'apparaît déterminée.

La seconde des analogies de l'expérience a précisément pour rôle de nous faire mettre entre les phénomènes des rapports de cause à effet, et de nous permettre ainsi de les ordonner, par l'application de la catégorie de causalité, en séries irréversibles [1]).

Mais la nature ne se constitue pas d'une seule série de phénomènes. Entre ceux-ci, il ne doit pas y avoir seulement succession, il doit y avoir encore simultanéité, c'est-à-dire coexistence de phénomènes divers dans un même temps. Les représentations des phénomènes sont toujours successives en elles-mêmes, mais elles ne nous donnent ni succession ni simultanéité objective.

1) Kant, pp. 250-263.

Pour avoir une simultanéité dans un même temps, il faut de nouveau que je lie les phénomènes, mais d'une façon qui me permette de passer indifféremment de l'un à l'autre : c'est ce que je ferai en concevant entre eux une communauté d'influences réciproques [1]).

L'ensemble de ces trois principes nous permet donc de concevoir tous les phénomènes comme une nature, liée dans son ensemble, constituant un objet conforme à l'unité de l'aperception et, par suite, parfaitement capable d'apparaître à la conscience intellectuelle de l'homme.

N'est-ce pas la formule la plus parfaite du déterminisme? Mais, en même temps, elle réduit celui-ci à une pure conception subjective. Il a la même valeur que la science dont il est la condition. Et cette science a une portée très réduite. Elle ne peut jamais dépasser « les bornes de l'expérience possible ». Kant distingue, en effet, deux facultés *a priori* en dehors de la sensibilité : « L'entendement, la faculté des règles », applique à l'expérience les catégories et opère une première synthèse légitime et objective, car nous sommes assurés de trouver toujours des objets d'expérience, au moins possible, conformes à ses résultats. La « raison ou faculté des principes » [2]) a pour rôle de ramener à une unité plus haute les concepts de l'entendement, de manière qu'aucune synthèse supérieure ne soit plus possible. Elle arrive ainsi, par une loi nécessaire de son développement, à pousser la synthèse à un degré qui dépasse toute expérience, non seulement donnée, mais même possible, en restant néanmoins en liaison avec l'expérience. Ce sont là les « idées transcendantales » [3]). Or, ces idées transcendantales ne sont plus objectives [4]). Du moment qu'elles s'étendent au delà de l'expérience possible, elles sont bien des pensées, quant à la forme, mais cette forme est vide, elle ne s'applique à aucune

1) Kant, p. 275.
2) *Critique de la raison pure*, t. I, p. 26.
3) *Op. cit.*, p. 260.
4) *Ibid.*, p. 574.

matière. La matière de nos conceptions, en effet, nous l'avons vu, était toujours donnée par une intuition de l'expérience. Les formes *a priori* lui donnaient l'universalité et la nécessité. Elles étendaient la connaissance à une expérience qui, sans être donnée, restait possible, et en cela consistait leur objectivité. Dans les idées transcendantales, il n'y a plus rien qui soit d'expérience, même possible ; dès lors, il n'y a plus aucune objectivité, une idée étant objective dans la même mesure où elle est d'expérience. Les idées transcendantales sont le résultat d'un jeu dialectique interne de la raison ; elles n'ont pas d'autre valeur. Ainsi, dès que notre science prétend dépasser le domaine de l'expérience et les événements concrets et matériels qui nous apparaissent, elle est frappée d'impuissance. Le domaine de la réalité-en-soi nous est fermé. S'il existe quelque chose de substantiel ou de spirituel, nous n'en pouvons rien connaître.

Le déterminisme, lui aussi, est donc réduit au domaine purement sensible et phénoménal. Il n'est que l'organisation de nos représentations, ses prétentions ne vont pas plus loin. Cette surface de l'univers, que le positivisme soumettait aux lois, a été détachée de la réalité qui la soutenait, et mieux que jamais, elle se trouve soumise au domaine de la parfaite nécessité. Le positivisme laissait les phénomènes à leur place dans la réalité, et tout en les arrangeant dans les constructions du déterminisme. il sentait que cet arrangement n'était, en quelque sorte, que provisoire ; derrière lui il craignait la spontanéité d'une nature au fond supérieure aux lois et capable toujours d'en soulever les mailles. A présent, ces phénomènes sont bien isolés de toute chose-en-soi, de tout inconnaissable capricieux, ce sont des fleurs coupées, séparées de la plante qui leur communiquait la sève et la vie, et classées dans un herbier.

Il nous reste à noter un dernier caractère que revêt souvent le déterminisme contemporain.

Les sciences de la nature ont pour objet un ensemble de faits se produisant régulièrement, d'une façon qui, dans le

court espace de temps soumis à nos observations, semble uniformément la même. Les phénomènes se succèdent en relations nouvelles, mais on peut les classer selon des types fixes et stables. Les mathématiques accentuent ce caractère, puisque, science de l'universel, elles ne peuvent aboutir qu'à constituer des objets de science et des lois toujours nécessairement identiques à eux-mêmes.

Le déterminisme, né d'une philosophie qui se basait uniquement sur les méthodes et les résultats de ces deux groupes de science, devait revêtir nécessairement un caractère statique. Mais, cependant, le développement des études historiques faisait grandir chez les penseurs le sens du changement continuel des choses. Aucun moment de l'histoire n'est identique au précédent, rien ne se répète jamais. S'il y a un déterminisme historique, ce déterminisme doit se présenter sous l'aspect du devenir. Or, la philosophie allemande, issue de Kant, était toute préparée à la conception d'un déterminisme de ce genre. Schelling l'avait habituée à la notion d'un éternel devenir. Mais ce devenir n'était rien moins que déterminé ; devenir d'un être inconscient, s'élevant vers la claire raison, il avait plutôt le caractère d'une spontanéité à tendance finaliste. Hegel renverse les termes, et, au lieu de placer la raison au bout du devenir, il la met à la base, mais le devenir subsiste. Hegel nous ramène, à la suite de Fichte et de Schelling, à la conception panthéiste de Spinoza. La doctrine de Kant prêtait d'ailleurs à cette conception : ces impressions de la sensibilité que nos formes *a priori* organisent en objets de connaissance, d'où viennent-elles ? Kant ne l'expliquait pas nettement ; il supposait bien une chose-en-soi source de ces impressions, mais cette chose inconnaissable pour nous ne valait-il pas mieux n'en point parler ? N'était-il pas plus simple de dire que les impressions, aussi bien que les formes, étaient l'œuvre de l'esprit ?

Et, de plus, Kant n'avait pas essayé une déduction rationnelle de son système en partant d'un principe unique. C'est

la critique que fait Reinhold [1]), oubliant les principes les plus évidents de la philosophie de son maître. Kant n'avait pas à faire cette déduction. Pour lui, l'unité de la science n'était pas dans un premier principe, base de toute connaissance, elle était au contraire le terme cherché par l'esprit, constructeur de la science et organisant les impressions de façon à leur donner une unité.

Tel est bien le sens de la théorie de l'aperception transcendantale. Mais l'esprit dogmatique des successeurs de Kant veut posséder un premier principe. Et puisque le monde se termine à nos représentations, on en fera la source et des formes et du contenu de nos représentations. Ainsi se trouvait réédifiée, sur la base du kantisme, une construction panthéiste.

Cependant la déduction logique et universelle de tous les phénomènes n'est menée à bon terme que par Hegel. Une érudition colossale lui a permis de tenter une systématisation complète de toutes les sciences en un tout rationnel. Mais au lieu d'une déduction géométrique, immuable et figée dans son éternité, comme celle de Spinoza, la déduction de Hegel est essentiellement un devenir. Les formes logiques qui se rattachent au principe de contradiction sont des catégories desséchées, elles nous sont livrées par l'entendement, mais l'entendement ne saisit pas l'intime réalité des choses. La réalité est faite de contradictions ; au lieu de l'identité, on n'y trouve que le changement, rien n'y est stable, tout est relatif. C'est le processus de la Raison éternelle, qui, en vertu d'une loi nécessaire, traverse ces phases contradictoires selon le rythme incessant de la thèse, de l'antithèse, de la synthèse. Se poser, s'opposer à soi-même, puis réconcilier cette opposition dans une unité supérieure, voilà ce que fait constamment la Raison, dans l'ensemble de l'univers et dans chacun de ses détails. Et tous les stades de son développement sont réels. L'univers se constitue donc d'un flux

1) Windelband, *op. cit.*, Bd II, pp. 189 sqq.

permanent de choses changeantes, mais ce changement est dominé par une loi nécessaire et éternelle. Il est entièrement *a priori*, entièrement intelligible. C'est un déterminisme évolutif.

Les cadres de l'hégélianisme n'ont guère survécu dans le mouvement philosophique, mais l'idée de l'évolution a eu un meilleur sort. Elle s'est répandue partout, elle a créé une façon nouvelle de concevoir les choses qui se trouve aujourd'hui admise à l'égal d'un dogme.

Il est à remarquer, cependant, que Hegel n'a pas conçu la nature matérielle sous l'aspect de l'évolution. Elle présente bien un développement, mais ce développement, qui va des degrés inférieurs aux plus élevés, n'est qu'une continuité de stades qui ne s'engendrent pas pour cela dans le temps.

L'idée n'était pas moins lancée. Bientôt Ch. Darwin formulera, en se basant sur des analogies ingénieuses, sa célèbre théorie de la descendance des espèces. Mais, avant lui, Spencer avait conçu la même hypothèse, il devait en faire le succès. Sa philosophie est en quelque sorte la synthèse de tous les grands mouvements d'idées du XIX[e] siècle. Il a repris à Hegel son monisme universel, mais, en même temps, il est retourné à Kant et s'est inspiré de son esprit critique pour limiter au monde phénoménal le domaine de la science; il partage les défiances positivistes de Comte et, enfin, il a donné droit de cité dans son système au mécanisme que l'état des sciences, au milieu du XIX[e] siècle, semblait appuyer d'une confirmation éclatante.

C'est ce mécanisme qui donne sa teinte spéciale au déterminisme universel de Spencer. C'est lui qui en fait la rigueur extrême. Le philosophe anglais a bien soin d'écarter de sa doctrine les apparences d'explication finaliste, la croyance à une tendance quasi consciente et spontanée au progrès, à laquelle l'hypothèse de l'évolution semble facilement prêter. Il regrettera bientôt l'expression darwinienne de « sélection naturelle ». Expression malheureuse, dit-il, car « elle éveille l'idée d'une opération consciente et, par

suite, implique une personnification tacite de l'agrégat des forces ambiantes que nous appelons nature ; ce mot introduit vaguement dans l'esprit l'idée que la nature peut, à la manière d'un éleveur, choisir et accroître une qualité particulière, ce qui n'est vrai que sous certaines conditions. En outre, ce mot soulève l'idée d'élection et suggère la pensée que la nature peut vouloir ou non opérer de la façon indiquée » [1]). Il n'y a donc aucune spontanéité dans la nature. L'évolution est l'œuvre d'un déterminisme absolu ; elle s'obtient par la combinaison de facteurs soumis à la nécessité irrésistible de lois mécaniques.

Il est vrai, ce déterminisme ne vaut que pour les phénomènes qui nous apparaissent, c'est-à-dire, au fond, pour nos états de conscience ; leur source en dehors de la conscience nous échappe, elle est l'Absolu, l'Inconnaissable. Mais quant aux modes de l'inconnaissable qui restent soumis à nos investigations, nous pouvons en rechercher les derniers éléments et, par leurs combinaisons, expliquer l'univers entier. Tous les phénomènes, pour Spencer, se ramènent à des expériences de force. La force est le fond ultime de nos états de conscience ; la matière et le mouvement en sont les modes résultant des relations dans lesquelles elle se trouve constituée [2]). Voilà les éléments derniers avec lesquels il s'agit de construire le monde connaissable. Spencer leur découvre une propriété fondamentale.

Essayons de concevoir une quantité donnée de la matière tombant dans le néant et n'étant plus. Nous n'y réussirons pas. « C'est que la pensée est une position de relations, elle devient impossible si l'un des termes de la relation est absent de la conscience. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose devienne rien, pour la même raison que nous ne pouvons pas concevoir que rien devienne quelque chose ; c'est que rien n'est pas un objet de conscience » [3]). De même, il

1) *Le principe de l'évolution*, pp. 25-26. Paris, Guillaumin, 1895.
2) Cfr. *First principles*, part II, ch. III, 3d ed., 1885.
3) Cfr. *Ibid.*, p. 177.



nous est impossible de concevoir l'annihilation du mouvement [1]).

La matière est donc indestructible, le mouvement est continu, et puisqu'en dernière analyse le mouvement et la matière ne sont que des modes de la force, il nous faut conclure que celle-ci est persistante. Cette vérité fondamentale régit tout le monde des phénomènes. On en peut déduire deux conséquences.

Supposons qu'un phénomène donné ait été précédé ou suivi de certains autres phénomènes, dont toutes les conditions ont été parfaitement déterminées ; chaque fois que les phénomènes antécédents se reproduiront dans les mêmes conditions, ils seront nécessairement suivis des mêmes conséquents. Cette relation doit être invariable, car autrement il faudrait nier la persistance absolue de la force. Un groupe d'éléments exactement déterminé contient une quantité déterminée de force distribuée selon certains modes ; il donne naissance à un groupe d'éléments dont la production correspond exactement à une telle quantité de force ainsi distribuée. S'il reste le même, par suite si la force reste égale en quantité et également distribuée, on ne peut concevoir que le résultat change, sans qu'il y ait changement dans la quantité de force, ce qui est impossible. De sorte qu'il doit y avoir toujours « une connexion invariable entre tout mode antécédent de l'Inconnaissable et un autre mode de l'Inconnaissable qu'on appelle son conséquent » [2]). De plus, les forces sont transformables et, entre deux stades de leur évolution, il y a équivalence parfaite. Un phénomène quelconque, ou une manifestation de force, ne peut être autre chose qu'une modification de quelque manifestation de force antécédente. Sans cela, d'où viendrait-elle ? On viole la loi fondamentale de la relativité de nos états conscients, on revient à cette contradiction radicale du passage de rien à

1) Chapitre V.
2) Cfr. *First principles*, part II, chap. VII.

quelque chose. Il faut donc admettre que lorsqu'un phénomène en suit un autre, il n'y a là que transformation d'une quantité de force qui ne change pas et qui reste équivalente dans les deux phénomènes.

Cette excursion rapide que nous venons de faire à travers la pensée moderne, confirme donc la notion que nous nous faisions du déterminisme au début de ce chapitre ; essentiellement, il consiste à concevoir la nature ou l'ensemble total du monde réel comme soumis à des lois intelligibles.

Ces lois seront, parfois, des conclusions de l'expérience formulées au nom d'une induction légitimement établie et nous aurons le déterminisme scientifique, celui auquel Claude Bernard a obtenu droit de cité dans le domaine physiologique. Pour lui « le déterminisme d'un phénomène n'est rien autre chose que la cause déterminante ou la cause prochaine, c'est-à-dire la circonstance qui détermine l'apparition du phénomène et constitue sa condition ou l'une de ses conditions d'existence »[1]). Le savant observe des phénomènes, il soupçonne entre eux des enchaînements invariables, tel phénomène paraît rattaché à certaines conditions. C'est une hypothèse qu'il faut vérifier, l'expérience cherche à isoler ces conditions, elle parvient à les réaliser seules en dehors de toute autre influence ; si l'effet est toujours obtenu du moment qu'on les pose, c'est qu'il y a, entre lui et elles, une connexion invariable, c'est que ce phénomène dépend de ces conditions : on a établi l'existence d'une loi naturelle.

L'expérience peut-elle établir la nécessité des connexions qu'elle surprend ? Découvrant des séquences qui ne varient pas, peut-elle prouver qu'elles sont invariables ? Elle semble cependant supposer cette invariabilité dans une certaine mesure : si les lois observées hier pouvaient changer demain, quelle portée et quelle signification auraient-elles, seraient-ce même des lois et serait-il raisonnable d'en parler ? D'au-

1) *La science expérimentale*. Paris, Baillière, p. 53.

cuns se contentent d'assurer l'invariabilité probable des connexions maintes fois observées. D'autres cherchent à lui donner une base certaine, et ils croient la trouver dans un principe d'après lequel tous les phénomènes, quels qu'ils soient, ne peuvent se produire que dans une liaison invariable et nécessaire avec un ou plusieurs autres phénomènes. Dès lors, les liaisons de ce genre que l'observation découvre voient leur stabilité assurée. D'avance, elles sont justifiées, fondées sur la base inébranlable d'une loi aussi vaste que le monde. Le déterminisme ainsi s'affirme et s'universalise ; il n'était qu'une probabilité restreinte à certaines liaisons établies par l'expérience, il devient une certitude dépassant toute expérience. Il n'est pas dans l'univers un seul phénomène qui ne soit nécessairement dépendant de certaines conditions toujours les mêmes ; les liaisons invariables forment un réseau immense dont les mailles enserrent toute réalité ; la science n'en connaît que quelques-unes, mais elle est certaine d'avance de les retrouver partout, et elle peut espérer les découvrir toutes.

Mais ce n'est point assez. Ce déterminisme universel, on cherche à l'unifier et à l'achever. On sait bien que tout phénomène doit dépendre de certaines conditions, mais l'expérience seule établit quelles sont ces conditions. Il y a là dans la position même des lois de la nature, quelque chose dont la raison se cache : pourquoi tel événement est-il lié à telles conditions, est-ce là un caprice de la nature ou de son auteur, n'est-ce pas plutôt la conséquence d'une nécessité supérieure qui, elle aussi, se laissera soumettre à des lois intelligibles ?

Après avoir établi des liens entre les phénomènes, le déterminisme essaie de relier toutes les lois à une loi unique dont elles ne sont toutes que des expressions variées, mais nécessaires. Ce sera quelque loi matérielle très générale, telle que la loi de la conservation de l'énergie, ou bien quelque principe évident de la raison, comme le principe d'identité ou enfin quelque hypothèse hardie et géniale, comme l'évolution

spencérienne, mais toujours ce sera une loi unique, universelle, gouvernant le monde et n'y laissant place à aucune fantaisie, à aucun caprice, à rien qui ne soit entièrement intelligible et prévisible à tous les points de vue.

Pour les uns, toute cette grande et vaste construction déductive se fera *a priori*, avec des idées, sans prendre garde à la réalité qui ne peut manquer d'y être conforme. D'autres, au contraire, prendront soin d'en chercher les éléments dans la nature, puis, ayant posé par l'induction les bases de l'édifice, ils l'achèveront par l'hypothèse et la déduction, car la nature est bien loin de nous le livrer tout entier.

Nous découvrons donc trois degrés dans le déterminisme. Au degré inférieur, on se borne à constater certains enchaînements réguliers de phénomènes. Puis, on va plus loin : on affirme que tous les phénomènes s'enchaînent nécessairement entre eux. Enfin, on conçoit l'univers entier comme soumis à une loi unique qui en produit nécessairement tous les éléments et toutes leurs manifestations.

Cette dernière forme pourrait faire abstraction des enchaînements réels des phénomènes entre eux. Et, de fait, les constructions *a priori* de Spinoza tendent avant tout à une déduction logique indépendante des faits d'expérience. Mais il est possible, en partant du principe de contradiction, ou même de lois générales plus riches en compréhension, de tirer de là l'infinie variété de choses et d'actions qui constituent l'univers. Forcément, à chaque pas, le raisonnement doit appeler à son aide l'expérience et lui demander de combler le vide de ses cadres. Il doit lui demander, et les éléments de ses déductions, les pierres de l'édifice et le plan de leurs arrangements. Ce sont donc toujours les relations réelles de phénomènes entre eux, que le déterminisme, en dernière analyse, aboutit à établir.

D'ailleurs, depuis Spinoza, la philosophie a appris à compter avec l'expérience, et on ne songerait même plus à se passer d'elle pour bâtir l'édifice de la science ; le positivisme serait bien plutôt porté à exclure de son domaine tout ce qui dépasse les limites de l'observation.

... éléments avec lesquels se construit le ...

... comme l'ossature, mais de quoi se ... Descartes et Spinoza avaient bâti le monde ... Mais, de même que l'expérience ... formuler les lois du déterminisme, de ... chargée d'en fournir les éléments. Ce sont ... sensibles qui forment la « matière du ... la formule kantienne et, sans doute, ... peu contribué à la mettre en vogue.

... de vue, d'ailleurs, il y a entre les idées ... phénomènes, tels que les conçoivent les ... temporains, une analogie qu'il importe de ... claire et distincte est une abstraction, un ... simple de l'intelligence. Elle est immuable ... que l'esprit l'a un instant conçue, car, si ... elle pouvait changer, ce ne serait qu'en ... détermination que l'esprit y aurait laissée et ... ne serait plus une idée claire et distincte. ... même d'un phénomène. Il est lui-même, ... jamais rien de plus. Pour qu'il pût ... il faudrait qu'à côté ou au-dessous de ... manifeste, il y eût comme une réserve de ... productive de nouveauté, une puissance, ... d'Aristote. Mais alors il ne serait plus ... qu'un phénomène se définit un quelque ... conscience, en tant qu'il lui apparaît. ... la tendance à un but parfaitement ... reparaît ici, et elle exclut des élé... ... le déterminisme, toute force mys... ... de spontanéité, toute finalité aussi, ... suppose une force quelque peu indéter... ... qu'elle incline vers un but.

... principe commun du déterminisme ... dans l'état actuel de la pensée philo... ... principe qui veut qu'un phénomène se lie ... invariable à d'autres phénomènes.

L'application de ce principe varie au gré des doctrines de ses partisans et donne à leur déterminisme des colorations spéciales, selon qu'ils considèrent tous les phénomènes comme des combinaisons variées d'un même élément soit mécanique, soit psychique ou qu'ils respectent leurs différences spécifiques. L'étendue et le fondement qu'on lui donne varient également. Les uns le formulent indépendamment de l'expérience et le rattachent déductivement à l'ensemble d'une vaste construction dogmatique, ou du moins le croient d'une certitude analytique, nécessaire et universelle. D'autres, au contraire, ne lui donnent pour base que la seule expérience. D'autres, enfin, et ce sont aujourd'hui les plus nombreux, évitant à la fois le dogmatisme des premiers et l'empirisme hésitant des seconds, font de ce principe une forme subjective de l'esprit, condition nécessaire de notre pensée, facteur essentiel de l'organisation de nos connaissances, mais dont l'application à une réalité transcendante ne peut jamais se légitimer. Il n'en régit pas moins, *a priori*, tout l'ensemble du monde, tel que nous pouvons le connaître.

Ceux qui donnent au principe de causalité une valeur indépendante de l'expérience et antérieure à elle, doivent nécessairement en faire un principe universel. Pour eux, tous les phénomènes doivent entrer dans les liens d'un rigoureux déterminisme. Au contraire, ceux dont l'argument principal est l'expérience, ne peuvent l'étendre qu'aux phénomènes dont elle manifeste l'enchaînement invariable.

Mais l'esprit contemporain, profondément pénétré des défiances positivistes, ne se décide à accorder une pleine certitude qu'aux seules doctrines que l'expérience vérifie. L'extension du déterminisme aux différents ordres de phénomènes devait donc s'accompagner d'essais de constatation expérimentale des lois qui régissent leur enchaînement. Et de fait, telle a été l'une des constantes préoccupations de la science contemporaine.

L. Noël.

VI.

De la méthode philosophique.

I.

CLASSIFICATION DES VÉRITÉS.

Les vérités qui peuvent être l'objet d'une connaissance naturelle de la part de l'homme se répartissent d'abord en deux groupes : d'un côté, les vérités de connaissance immédiate ou vérités primaires ; de l'autre, les vérités de connaissance médiate ou vérités secondaires.

Les vérités de *connaissance immédiate* sont celles que nous connaissons d'emblée, immédiatement, c'est-à-dire sans avoir besoin pour cela de la connaissance d'une autre vérité. Elles se rangent sous deux catégories : les vérités d'évidence immédiate et les faits de connaissance immédiate.

Les vérités d'*évidence immédiate* : par exemple, celles-ci : un mur blanc est un mur blanc, la blancheur est la blancheur, et, en général, toutes les tautologies.

Les faits de *connaissance immédiate* : par exemple, pour celui qui lit ceci, le fait qu'il voit ou croit voir du papier et des lettres. Le lecteur peut douter si les lettres qu'il voit existent, si le papier qu'il croit voir existe, mais il ne peut douter qu'il les voie ou qu'il croie les voir. C'est là pour lui, *mais pour lui seul*, un fait de connaissance immédiate, et, en général, l'existence d'une pensée *pour celui qui pense*, l'existence d'une apparence *pour celui à qui elle apparaît*, est un fait de connaissance immédiate.

Les vérités de connaissance immédiate, aussi bien les faits que les tautologies, sont connues aussitôt qu'elles entrent dans l'esprit ; elles sont connues d'une connaissance aussi parfaite que l'homme puisse avoir. Elles sont certaines, d'une certitude absolument inébranlable, aucun doute ne peut surgir à leur sujet. Toutefois cette connaissance parfaite, qui peut appartenir à plusieurs personnes en ce qui concerne les tautologies, ne peut appartenir qu'à une seule en ce qui regarde les faits de connaissance immédiate : pensées ou apparences.

Les vérités de *connaissance médiate* ou de raisonnement (vérités secondaires) sont toutes les autres vérités dont nous pouvons avoir une connaissance naturelle.

Nous ne connaissons pas ces vérités directement, immédiatement ; mais nous avons besoin pour les connaître d'un travail de raisonnement, lequel consiste à s'appuyer sur des vérités connues pour arriver à la connaissance d'autres vérités. Nous devons donc, pour connaître une vérité secondaire, nous appuyer sur d'autres vérités et, en dernière analyse, sur les vérités primaires.

Les vérités secondaires ou de raisonnement peuvent, comme les vérités primaires, se diviser en vérités de *principes* et en vérités de *faits*. Mais, au point de vue de la facilité avec laquelle elles sont connues, il y a lieu de les partager en deux autres groupes. En effet, pour certaines vérités secondaires le travail par lequel elles arrivent à être connues est fait par chacun de nous. Tout homme ayant l'usage de la raison les connaît. Ces vérités constituent, avec les vérités primaires, les vérites *vulgaires*, elles sont l'apanage de l'humanité raisonnable tout entière. Quant aux autres vérités secondaires, elles ne sont connues que par des individus relativement peu nombreux qui ont eu le loisir de s'en occuper ; ce sont les vérités *scientifiques*, dont la connaissance est d'ailleurs fondée sur celle des vérités vulgaires. La connaissance d'une telle vérité s'appelle *connaissance scientifique*.

D'après ce qui a été dit, tout homme jouissant de l'usage de la raison connaît naturellement certaines vérités secondaires, par exemple : deux et deux font quatre ; la terre existe. Chacun en effet éprouve une répugnance presque invincible à croire le contraire. Non toutefois que cette connaissance soit aussi parfaite que celle des vérités primaires, ni que la certitude en soit aussi ferme, — car on peut douter de ces vérités, on peut même aller jusqu'à supposer qu'elles ne seraient pas vraies, — mais il est impossible de croire que la contradictoire d'une telle vérité est vraie.

Il s'agit donc bien ici d'une *vraie* certitude et par conséquent d'une *véritable* connaissance, qu'il faut considérer comme naturelle à l'homme, sans toutefois qu'on puisse affirmer qu'il s'agit d'une connaissance absolument parfaite ou d'une certitude tout à fait complète.

L'opinion universelle ou presque universelle du genre humain au sujet de certaines propositions qui ne concernent pas les vérités primaires s'appelle le *sens commun*, le mot *sens* étant pris dans l'acception du latin *sentire ;* le sens commun n'est donc pas autre chose que le sentiment commun à tous les hommes, l'*opinion universelle.*

Cette opinion, pour être universelle, n'est cependant pas infaillible. Comme toute opinion, elle n'est pas exclusive de l'erreur.

Le sens commun porte sur des principes et sur des faits. En ce qui concerne les *principes*, il est infaillible, on verra plus loin pourquoi. Au contraire, en ce qui concerne les *faits*, le sens commun est facilement induit en erreur ; mais ce n'est pas ici le lieu de justifier cette dernière proposition.

Les vérités secondaires vulgaires dont nous avons parlé appartiennent au sens commun et peuvent s'appeler *vérités de sens commun ;* les unes sont les *principes* de sens commun, par exemple : « deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles ; entre deux points il ne peut y avoir qu'une ligne droite ; rien n'arrive sans

cause » ; les autres sont les *faits* de sens commun, par exemple : « le soleil existe, la terre existe, le soleil échauffe », etc.

Les principes de sens commun s'appellent, — au moins les plus importants — *axiomes* ou *maximes*, le premier nom étant tiré du grec ἄξιος, le second du latin *maximus*. Ces principes sont admis par le *genre humain tout entier*, à moins que leur signification ne soit pas bien comprise, c'est-à-dire comme le vulgaire la comprend. Ainsi certains géomètres contemporains admettent qu'entre deux points il peut y avoir plusieurs droites ; mais ils définissent la droite « une ligne entièrement déterminée par deux de ses points *suffisamment rapprochés* ». Or cette définition s'applique à tous les grands cercles d'une sphère donnée, car chacun de ces grands cercles est une ligne entièrement déterminée par deux points suffisamment rapprochés ; mais *personne* n'appelle « droite » un grand cercle pris sur une sphère donnée.

D'autre part, la définition susdite ne s'applique pas à ce que *tout le monde* appelle « droite » (droite euclidienne des néo-géomètres). La droite, au sens vulgaire, est entièrement déterminée par deux de ses points *à quelque distance qu'ils soient*. On ne peut donc pas dire de la droite vulgaire qu'elle est une ligne entièrement déterminée par deux de ses points *suffisamment rapprochés*.

Tout ce que nous venons de dire permet de classer les vérités d'après la facilité de la connaissance que l'homme en a naturellement, conformément au tableau ci-dessous :

Vérités	Primaires	1. Tautologies		vulgaires
		2. Faits immédiats		vulgaires
	Secondaires ou de raisonnement	1. De sens commun	*a)* Principes de s. c. (axiomes)	vulgaires
			b) Faits de s. c.	vulgaires
		2. Scientifiques		

D'après ce qui a été dit, tout homme jouis-
de la raison connaît naturellement certaines
daires, par exemple : deux et deux font ...
existe. Chacun en effet éprouve une répug...
vincible à croire le contraire. Non toute... ...
naissance soit aussi parfaite que celle de... ...que
ni que la certitude en soit aussi ferm... ...ou qu'il
douter de ces vérités, on peut même a... ...s de son
qu'elles ne seraient pas vraies, — n... ...rieusement
de croire que la contradictoire d'une...

Il s'agit donc bien ici d'une *vra*... ...*aires*. De tout
séquent d'une *véritable* connaissan... ...jet des opinions
comme naturelle à l'homme, san... ...sées. Toutefois,
affirmer qu'il s'agit d'une connais... ...cord sur les *prin-*
ou d'une certitude tout à fait con... ...unanimement la

L'opinion universelle ou pre... ...tes ont été rangés
humain au sujet de certaines pr... ...peut lire dans un
pas les vérités primaires s'app... ...que *l'axiome est une*
sens étant pris dans l'accepti... ...*autorité du maître,*
commun n'est donc pas autre... ...*sans examen*. Jamais
mun à tous les hommes, l'*op*... ...portée à un plus haut

Cette opinion, pour être ... ...la confusion devienne
infaillible. Comme toute... ...incertain et hésitant au
de l'erreur. ...seulement de la philo-

Le sens commun po... ...la physique et même
En ce qui concerne les ... ...l'incertitude, qui avait
plus loin pourquoi. ... ...seul domaine philosophique,
...s, le sens commun ... ...tout le domaine scientifique.
mais ce n'est pas ici le... ...doctrine sous le nom de *scepti-*
position... ...moderne — ou d'*agnosti-*

Les vérités second... ...connaissable. Tandis que le
...ment au sens... ...quait en doute que les faits de
... *commun* ; ... l'existence des objets distincts
..., par exem... ...doute également des prin-
...troisième so... ...nomment les axiomes.
...peut y avoir ... ...l'origine de l'agnosticisme ?

le *positivisme* sont
lcation les prin-

qui fut contesté le
être défendu con-
dans le domaine de
de raisonnement très
mplicitement le principe
ntrer jusqu'à présent est
que l'agnosticisme attaque
sens commun, il ne se fait pas
implicitement la certitude
ement erronés d'ailleurs, tel par
venons d'énoncer.
été énoncé explicitement; malgré
n'a-t-on pas raisonné comme s'il
bien d'erreurs n'est-il pas la source?
d'ignorance est naturellement pénible !
de causalité étant révoqué en doute, les
devaient subir le même sort et être relégués
aissable. Par là, on devait arriver à considérer
atiques comme ne possédant pas le caractère
de qu'on s'était plu auparavant à leur reconnaître;
e, de nos jours, la physique et la chimie ne peuvent
er sans les mathématiques, ces deux sciences parti-
de l'incertitude de la dernière, on devait aboutir
à ne trouver aucune science certaine, ce qui est la
ation de la science.

Il importe donc de soumettre à l'examen les principes de sens commun et en particulier les axiomes qui, depuis l'antiquité, ont toujours été considérés comme les fondements de la science.

Que sont les *axiomes* ?

Suivant les uns, les axiomes sont des vérités d'évidence immédiate. On les a même définis ainsi, mais à tort ; car

les tautologies sont des vérités d'évidence immédiate et on ne donne à aucune d'elles le nom d'axiome.

Pour les uns donc les axiomes seraient des vérités immédiatement évidentes, c'est-à-dire, comme on l'a vu, des vérités que l'on peut connaître avec une pleine et entière certitude sans le secours du raisonnement [1]).

Pour d'autres auteurs, principalement parmi les contemporains, l'axiome est une proposition destinée à rester éternellement douteuse. Par conséquent, disent-ils, on se trouve en présence d'un grand nombre de systèmes philosophiques, formant chacun un ensemble parfaitement logique mais incompatibles entre eux, suivant qu'on admet ou non la vérité de tels et tels axiomes.

D'abord les axiomes sont-ils des vérités *d'évidence immédiate ?*

Prenons, par exemple, le principe de causalité : *Rien n'arrive sans cause.* Sommes-nous certains de ce principe de manière à ne pouvoir en douter ? Les positivistes non seulement le mettent en doute, mais même le rejettent. Au surplus, il suffit d'envisager résolument ce principe pour reconnaître qu'il n'est pas si évident.

Prenons un autre principe : *le tout est plus grand que sa partie.* Sans doute, il paraît plus évident que le premier ; mais, à son tour, est-il tellement indubitable ? Pour en juger, servons-nous de l'exemple d'Aristote. Une statue est composée d'un élément ou d'une partie matérielle, bronze, marbre etc., et d'un élément ou d'une partie formelle qui lui donne d'avoir la forme d'une statue et non celle d'un vase, par exemple. Or, peut-on dire que le composé est plus grand que sa forme qui est sa partie ? D'autre part, il ne semble pas non plus que l'ensemble formé par trois anges puisse être dit *plus grand* que l'un d'eux.

1) Il ne faut pas confondre les propositions d'évidence immédiate avec les propositions connues par elles-mêmes (*per se notae*) qui sont les propositions énonçant des vérités nécessaires, à l'opposé des propositions non connues par elles-mêmes, qui énoncent des vérités contingentes ou du moins des propositions nécessaires dont nous ne concevons pas la nécessité, par exemple : « Dieu existe ».

Si, à la suite de ces considérations, on se demande si le tout est toujours plus grand que sa partie, on éprouvera peut-être quelque hésitation. Preuve que l'axiome n'est pas de première évidence.

Si d'autre part on compare une tautologie, par exemple : *un mur blanc est blanc*, à un axiome des plus clairs, on s'apercevra aussitôt que l'évidence de la tautologie l'emporte sur celle de l'axiome.

Cependant toutes les vérités de première évidence sont d'égale évidence, car l'évidence première ou immédiate ne peut pas être plus grande qu'elle n'est. Aussi, toutes les tautologies sont-elles d'égale évidence et ce sont les *seules* vérités d'évidence immédiate ; leur inévidence primitive est la même pour toutes et égale à zéro. Ainsi, les axiomes ne sont pas des vérités d'évidence immédiate.

Sont-ce donc des propositions indémontrables ? Non plus. La vérité se trouve entre ces opinions extrêmes, et la voici : L'axiome [1]) est une proposition qui ne découle que d'une ou plusieurs définitions et que l'on admet communément en vertu d'une connaissance confuse de ces définitions.

On inclinera facilement à cette opinion si l'on veut bien considérer que la vérité d'un axiome, par exemple : « le tout est *plus grand* que sa partie » dépend de la signification des mots *plus grand* et *partie*. Or la signification, comme on va le voir, est donnée par la définition. On sera d'ailleurs entièrement convaincu lorsqu'on connaîtra les premières définitions.

Pourquoi l'axiome est-il une vérité de sens commun ou universellement connue ? C'est que tout homme acquiert en entendant parler une notion confuse des premières définitions, c'est-à-dire de celles qui donnent les significations des mots les plus vulgaires : cette notion confuse fait que l'esprit saisit (d'une manière imparfaite sans doute) la

1) L'axiome ainsi compris est *tout* principe de sens commun ; il serait préférable de réserver le nom d'*axiome* aux principes de sens commun qui découlent *immédiatement* d'une *seule* définition.



les tautologies sont des vérités d'évid… …e de la signifi-
ne donne à aucune d'elles le nom d'…
Pour les uns donc les axiomes … …n, d'étudier la
diatement évidentes, c'est-à-dire, …
vérités que l'on peut connaître …
certitude sans le secours du rais…
Pour d'autres auteurs, princi…
porains, l'axiome est une … …d'un objet dépend
éternellement douteuse. … …bjets, de sorte qu'il
trouve en présence d'un … …si on ne connait les
sophiques, formant … …s derniers sans con-
logique mais incompatibl…
ou non la vérité de tels … …'une ou de plusieurs
D'abord les axiomes … …u *médiate ;* et l'objet
diate ? …nte est dit *moins connu*
Prenons, par exe… …e dernier objet, au con-
n'arrive sans cause. … …et de l'idée dépendante.
de manière à ne … …endantes de toute autre :
seulement le mot … …*irectes* ou *immédiates,*
Au surplus, il … …toutes les autres notions.
pour reconnaîtr… …petit nombre, et la plupart
Prenons un … …dependent nécessairement
partie. Sans … …er ressort, des notions pri-
mais, à son …
juger, serv… …gne un objet est tantôt con-
composée … …emple : l'expression ou le
marbre … …ile une expression *simple :*
lui don… … Tantôt cette expression
vase, … …mots, par exemple : *animal*
grand … …e composée ou *périphrase.*
semble … …s primaire est naturellement
puiss… …imple, par un seul mot. Un
… …aire peut être désigné par
… …lusieurs mots ; mais souvent
… …a précision du langage, on la
… …de cet objet.

…s OBJETS.



l'objet, la périphrase doit être qu'elle doit caractériser com- autres termes, elle doit exprimer qui ne convienne qu'à lui seul, qui lusion de tout autre.

ar laquelle on désigne précisément un tantôt moins tantôt plus étroit avec cet

et, la périphrase ne convient pas nécessaire- jet. Par exemple, supposons que Pierre passe moment : je puis désigner Pierre par la péri- *omme qui passe ici en ce moment.* Mais puisque rait pu ne pas passer ici en ce moment, la périphrase ne pas Pierre nécessairement mais *accidentellement, ement.* Il y a donc des périphrases désignatives *acci- les.* Mais il y a aussi des périphrases qui désignent *ssairement* l'objet. Ainsi, lorsque l'on dit du cercle qu'*il est une surface plane comprise dans une circonférence*, cette périphrase ne peut pas ne pas désigner le cercle, sans cela le cercle ne serait pas cercle. Et voilà une périphrase désignant nécessairement l'objet qu'elle désigne. Il en est de même de cette autre qui désigne la circonférence lorsqu'on la définit *la ligne qui peut circonscrire ou limiter complètement un cercle.*

Une périphrase nécessairement désignative d'un objet est dite *scientifique* lorsque les notions qu'elle contient sont plus directes que la notion de l'objet qu'elle désigne, c'est-à-dire lorsque les objets dont elle suppose la connaissance sont plus connus que l'objet qu'elle désigne.

La périphrase par laquelle le cercle est désigné ci-dessus, est scientifique parce que tous les objets, tous les caractères qu'elle indique sont plus connus que le cercle ; mais il n'en est pas de même pour la périphrase qui désigne la circonférence, car il y est fait appel à la notion de cercle qui est moins directe que celle de circonférence.

La périphrase désignative scientifique est ainsi dite,

parce qu'elle fait connaître l'objet et c'est là précisément ce qu'il faut appeler une *définition*. Une définition est donc *une périphrase désignant nécessairement un objet au moyen d'un ou plusieurs objets plus connus que lui*, et voilà la « définition de la définition ». Elle comprend toutes les conditions que doit remplir une bonne définition.

On peut faire ici une remarque, c'est que la notion de la définition n'est pas une notion primaire, puisque la définition admet une définition. Dans l'ordre logique l'esprit fait d'abord *des* définitions, puis il apprend ce que c'est que *la* définition, comme M. Jourdain faisait de la prose avant de savoir ce que c'était.

Le *nom* ou le mot désignatif d'un objet équivaut à la périphrase qui désigne cet objet de la manière la plus parfaite, c'est-à-dire à sa définition. De là, la signification du nom d'un objet est la définition de cet objet.

Or l'usage général est la loi de la signification des termes ; aussi n'est-il pas étonnant que le vulgaire soit infaillible dans les principes de sens commun qui, comme on l'a vu, ne découlent que d'une ou plusieurs définitions, c'est-à-dire qui ne dépendent que de la signification des mots employés pour les énoncer.

Il n'en est pas moins vrai que l'esprit ne saurait se contenter de la connaissance imparfaite, de la certitude incomplète qu'il a naturellement des principes de sens commun ; il aspire à une connaissance aussi parfaite que possible de ces vérités, et cette aspiration légitime, étant restée inassouvie, a donné naissance à l'agnosticisme.

Il est donc indispensable de remonter des axiomes à d'autres axiomes, s'il y a lieu, et des axiomes aux définitions d'où ils dépendent ; de remonter enfin de définition en définition jusqu'aux premières définitions et jusqu'aux *indéfinissables*. Arrivé à ce point, on range d'un côté les vérités primaires, de l'autre les indéfinissables, et on a tout ce qu'il faut pour en déduire par des raisonnements rigoureux

toutes les vérités de sens commun qui forment en quelque sorte le patrimoine intellectuel inaliénable de l'humanité.

Lorsque l'esprit humain s'est élevé par l'étude assez haut pour pouvoir ainsi établir rigoureusement une vérité secondaire, c'est-à-dire en partant des vérités primaires et des indéfinissables et en procédant par un raisonnement inattaquable, tout doute lui devient impossible concernant cette vérité, et on doit dire qu'il en a une *connaissance philosophique* ou de haute science.

On voit combien cette connaissance est supérieure à la connaissance vulgaire et même à la connaissance simplement scientifique ; car toute connaissance simplement scientifique s'appuye sur des vérités de sens commun dont elle implique seulement une connaissance vulgaire.

La connaissance du savant n'est vraiment parfaite que s'il a une connaissance philosophique des vérités de sens commun sur lesquelles se fonde la science à laquelle il s'applique. C'est seulement alors que sa connaissance pourra être appelée « connaissance philosophique ou de haute science ».

Une connaissance aussi parfaite est très rare, si même elle existe à l'heure actuelle. Pourquoi cela ? Parce que jusqu'à présent on ne s'est pas assez attaché à déterminer les définitions et surtout à les coordonner et à remonter jusqu'aux indéfinissables pour les rendre vraiment scientifiques.

Cette tâche incombe à la science qui s'intitule « la science des sciences et la mère des sciences », à celle qu'Aristote appelait la *philosophie première* et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *métaphysique générale*.

Rien n'est d'ailleurs plus nécessaire à la science que la systématisation des définitions. Comment, en effet, pourrait-on s'entendre et se mettre d'accord lorsque l'on ne sait pas précisément de quoi il s'agit ? Or parler de *nature*, *substance*, *élément*, *cause*, *comprendre*, *vouloir*, etc. sans connaître PARFAITEMENT les définitions de ces mots (ce qui

parce [illegible] remonter de ces mots jusqu'aux
qu'il [illegible] c'est parler de choses que l'on ignore dans
une p[illegible] mesure. Et le moyen de bien parler de choses
d'un [illegible]
nition [illegible] à quelqu'un une telle définition, il
dition [illegible] à vous répondre : « Cela est indéfinis-
On [illegible] besoin de définition ». La réponse est
défini[illegible] car il est infiniment plus facile de la
tion [illegible] à rechercher des définitions sou-
d'abor[illegible] à trouver malgré ou peut-être à cause
défini[illegible]
de s[illegible] cette réponse n'en est pas pour cela
Le [illegible] effet s'est attaché à classer dans leur
périp[illegible] d'un côté les définissables, de l'autre
faite[illegible] Et si ce travail n'a pas été fait, de
nom [illegible] que tel objet est indéfinissable ?
On [illegible] le connaît-on parfaitement quand on
term[illegible]
infai[illegible] d'objets définissables sans en con-
on l[illegible] définition, c'est parler sans savoir précisé-
c'est [illegible] parle. Et voilà la principale source de
mots [illegible] et de toutes les divergences d'opinion
Il [illegible] philosophes que des savants.
tent[illegible] nécessaire de signaler ici une autre cause
plé[illegible] de confusion, à savoir l'emploi d'un même
il [illegible] signifier des objets différents, et cet emploi
ces [illegible] dans deux significations distinctes est très
so[illegible]

d'[illegible] Ordinairement deux objets distincts sont désignés par le
ti[illegible] même vocable, à cause d'une ressemblance ou d'une ana-
d[illegible] plus ou moins lointaine. Ainsi, une certaine maladie
[illegible] appelle *charbon*, parce qu'elle provoque à la peau une
[illegible] qui la rend noire, c'est-à-dire de la couleur du
[illegible] charbon. De même encore, on appelle *espaces* (à 4 ou
5 dimensions, etc.) des objets qui ont de l'analogie avec
l'espace proprement dit, lequel a trois dimensions, ni plus

ni moins ; mais la définition de celui-ci ne saurait être applicable à ceux-là.

L'inconvénient d'employer un terme à double sens est presque nul si les deux significations n'ont entre elles aucun rapport ou n'ont qu'un rapport très éloigné, circonstance qui empêche de les confondre ; mais cet inconvénient est d'autant plus grand que les deux significations ont entre elles un rapport plus étroit. Lorsque ce rapport est étroit, il y a une signification principale qu'on appelle le *sens propre* et les autres significations peuvent être considérées comme des *figures* de langage, au sens que l'on donne à ce mot en rhétorique.

On doit bannir du langage scientifique et philosophique toute acception figurée et s'en tenir exclusivement au sens propre des mots ; et s'il y a de nouveaux objets à dénommer, il faut leur donner de nouveaux noms.

IV.

LES INDÉFINISSABLES EN GÉNÉRAL.

Il importe avant de terminer cet article de dire ce qu'il faut entendre, au sens propre et philosophique, par le terme *indéfinissable* pris substantivement comme il a été employé plus haut à différentes reprises.

Indéfinissable, employé comme adjectif, signifie : *qui ne peut être défini* ou *dont on ne peut donner de définition* ; or un objet peut être indéfinissable, d'abord parce qu'on ignore sa définition. Ainsi, un objet est indéfinissable pour telle personne, lorsqu'il a une définition que cette personne ignore. Ainsi encore, la blancheur est *jusqu'aujourd'hui* indéfinissable pour le genre humain tout entier. Et cependant la blancheur a une définition dont une partie est connue par tout le monde, à savoir que la blancheur est une couleur, mais le reste de sa définition nous échappe encore. Un objet est donc dit indéfinissable, lorsqu'on ignore sa définition ; mais surtout un objet est indéfinis-

suppose que l'on puisse [illegible] « définition » il
indéfinissables), c'est par[illegible] une périphrase
une certaine mesure. Et [illegible] nécessairement un
que l'on ignore ? [illegible] connus. Comme

Si vous demandez [illegible] connaissons est limité, on
sera bientôt amené à [illegible] en définition à des
sable, cela n'a pas [illegible] autre ne soit plus
commode sans doute [illegible] objet n'admet pas de défi-
faire que de s'astrei[illegible]
vent très difficile[illegible] impossible que, bien
de leur simplicité [illegible] définition, sa notion puisse

Pour être com[illegible] plus à la vérité au moyen
plus sérieuse. O[illegible] de certains termes qui par
catégorie resp[illegible] objet mais le mode d'opérer
les indéfiniss[illegible]
quel droit d[illegible] quand on veut remonter
Et s'il est d[illegible] premiers connus. Or les termes
ignore sa d[illegible] l'expression naturelle d'un mode

En résu[illegible] pas chacun un objet. Et
naître *à f*[illegible] indéfinissables, parce qu'ils n'ont
ment d[illegible]
toutes l[illegible] entendre par le mot « indéfinis-
aussi bi[illegible] c'est *ce qui n'a pas de défi-*

Il es[illegible] convenable de désigner
très i[illegible] substantivement que par un
term[illegible] *per se*, les indéfinissables, dont
d'un [illegible] des objets.
fréq[illegible] sont ceux-là qui sont

O[illegible] connus et qui servent à les
mê[illegible] connaître. Ils sont au nombre de
lo[illegible]

s'[illegible] que signifie le verbe *être*,
le[illegible] temps et personne.
c[illegible] l'adverbe *ne pas* (en latin

Le troisième enfin est ce que veut dire la préposition *de* (en latin et en grec, le cas dit *génitif*).

Tels sont les tout premiers principes de la connaissance humaine, comme étant les trois premiers indéfinissables. C'est pourquoi les trois premiers éléments du langage sont ceux qui équivalent dans chaque langue : 1° au verbe qu'on appelle en français le verbe *être;* 2° à ce qui est désigné en français par *ne pas ;* 3° enfin à la préposition française *de*. Ce sont, dans chaque langue, les trois éléments primitifs, indivisibles et irréductibles entre eux. C'est par ces trois seuls éléments que toute langue est constituée, et ce sont eux notamment qui fournissent les premiers matériaux de toute définition.

Que les trois premiers indéfinissables soient le point de départ de la connaissance humaine, il est permis de n'en être convaincu qu'après avoir vu clairement que les définitions des termes vulgaires ou philosophiques en découlent exclusivement et que les principes de sens commun dérivent invinciblement de celles-ci.

Dr H. Hallez.

---

sable *lorsqu'il n'a pas de définition*, et
faut entendre, comme on l'a vu plus
ou une expression composée désigna
objet, et cela au moyen d'objets
le nombre des objets que nous conn
doit arriver en remontant de défi
objets (ou à un objet) tels qu'a
connu, et il est clair qu'un tel o
nition.

A première vue, il ne parait
qu'un tel objet n'ait pas de d
s'exprimer par une phrase, no
d'autres objets, mais au moy
eux seuls n'expriment pas u
de l'esprit qui connaît.

C'est précisément ce qui
plus haut que les objets les
dont il s'agit, n'étant que
d'agir de l'esprit, n'exp
cependant ils sont aussi
pas de définition.

Eh bien ! ce qu'il fau
sable » pris *substantivem*
nition. Et il est partic
plutôt par un adjectif
substantif essentiel ou
plusieurs n'expriment
Les *premiers* ind
au-dessus des premi
connaître et par là
trois :

Le tout premi
abstraction faite d

Le second est
non, en grec οὐ

PLATON.

...ton se dégagent trois
... suivantes :
...-à-dire un monde de
... de déterminations
...use interne est « l'idée

... il y a la *nature* qui en
... pour mourir et dont
... « de fini et d'infini ».
...intervient une sorte d'*âme*
... éternel des choses, qui
... indéfectible et qui, sous
... supérieur, produit le branle har-

... semblent constituer par elles-
... première » : elles semblent
... du monde.
... ne paraît pas s'en tenir là : il parle
... auquel il donne le nom de « *Dieu* » ; et
... pensée une place prépondérante.
... il se complaît, il en fait tour à tour
... du monde, l'exemple vivant de la
... de l'éducation et comme la clef de
... social. C'est là, pour ainsi dire, l'âme de
... partout présente et partout active, même
... pas, et plus son génie se développe

...s, plus il y met d'importance, plus il en ... lecteurs. Θεός, tel est le mot par lequel com... *Lois* ; et ce mot revient sans cesse au cours de ... poétique dialogue : il en est comme le motif

...e donc que *Dieu*, d'après Platon ?

I.

...l fallait prendre le *Timée* à la lettre, Dieu serait un ... extérieur au monde, et peut-être aux intelligibles eux-... mes : il nous apparaît dans cet ouvrage comme un ...tiste qui se tourne vers les « idées », les choisit pour modèle et façonne à leur ressemblance et la nature et son âme [2]). Mais le *Timée* est un dialogue qu'il faut savoir entendre. Si son langage est scientifique lorsqu'il s'agit des « idées », il devient mythique quand il est question du devenir ; et, par suite, il serait illégitime de lui prêter

1) Voici les principaux passages où Platon parle, non de tel dieu particulier, mais de Dieu (θεός ou ὁ θεός) : *Apolog.*, 42a ; — *Crit.*, 54e ; — *Gorg.*, 507e ; 512e ; — *Banq.*, 202e ; 203a ; — *Phæd.*, 62c ; 62d ; 67b ; 95b ; 106d. — *Rep.*, II, 379a-383c. (Dans ce passage, les expressions θεός et ὁ θεός reviennent à plusieurs reprises et avec le même sens : ce qui éclaire singulièrement la terminologie de Platon en matière de théologie) ; — *Ibid.*, VI, 507 c ; VII, 530 a ; X, 597 aε. (En cet endroit, les expressions θεός et ὁ θεος sont employées quatre fois et encore dans le même sens, comme plus haut) ; — *Phædr.*, 246d ; 247d ; 248c ; 274b ; 278d ; — *Theæt.*, 176 a et sqq. ; — *Soph.*, 265 b (le mot θεός revient ici à trois reprises sans article) ; — *Ibid.*, 266b ; — *Politic.*, 269a-275a (θεός est derechef l'équivalent de ὁ θεός) ; — *Phileb*, 30d (le mot Διός est évidemment l'équivalent mythique de θεοῦ) ; — *Tim.*, 29e-30a ; 30c ; 30d ; 32 b ; 34b ; 34c ; 38d ; 46c ; 46e ; 47 b ; 47c ; 68d ; 71e ; 72d ; 73b ; 74d ; 75c ; 78b ; 90a ; 92a ; — *Lois*, I, 624a ; IV, 713d ; IV, 715e ; IV, 716c ; IV, 717a ; VII, 803c ; VII, 818b ; VIII, 835c ; X, 897b ; X, 901a ; X, 902e ; X, 903a ; X, 905c ; XI, 919d ; XII, 968c ; — *Tim.*, 30 a ; 30 c ; 30 d ; 32 b ; 34 c ; 37 c ; (ὁ γεννήσας πατήρ) ; 38 c ; 41a (πατήρ) ; 46 d ; 47 a ; 47 b ; 47 c ; 68 d, 69 b ; 71 ε ; 72 d. ; 73 b ; 74 ε ; 75 c ; 78 b ; 80 ε ; 90 a, 91 a ; — *Criti.*, 121b : θεός δὲ ὁ θεῶν Ζεύς... — Nous ne parlons pas des cas où le mot θεός entre dans une locution populaire telle que celle-ci : ἐὰν θεὸς ἐτέλῃ (*Phæd.*, 69 d, *Theæt.*, 151 d, *Lois*, I, 63? d).

M. P. Bovet a fait (*Le Dieu de Platon*, pp. 49 et 147. Genève, 1903) un travail analogue en se plaçant à un autre point de vue : il constate les différents cas auxquels le mot θεὸς est employé au singulier, au duel et au pluriel dans les dialogues moyens, puis dans ceux de la dernière période. Ensuite, il essaie, par voie éliminative, de discerner les passages où il est question, non des dieux ou de tel dieu, mais de Dieu. Ce travail est à consulter.

2) 28a : ... ὁ δημιουργὸς πρὸς τὸ κατὰ ταὐτὰ ἔχον βλέπων ἀεί, τοιούτῳ τινὶ προσχρώμενος παραδείγματι...

VII.

DIEU, D'APRÈS PLA

De la métaphysique générale de Platon se propositions principales qui sont les suivant

1) Il y a des *intelligibles*, c'est-à-dire réalités absolues qui sont autant de immuables de l'Être et dont la cause i du Bien ».

2) Au-dessous des intelligibles, il y est l'image sensible, où tout naît po chaque partie se compose elle-même «

3) Entre ces deux termes, interv *cosmique*, où se manifeste l'idéal éte s'éprend pour lui d'un amour inde l'influence de cet attrait supérieur, monieux de l'univers.

Ces trois propositions semblent mêmes toute « une philosophie pr suffire à l'explication rationnelle d

Platon, cependant, ne paraît p d'un autre principe auquel il do ce principe occupe dans sa pens Il aime à le rappeler ; il s'y co l'auteur et le père du mond sainteté, le fondement de l'éd voûte de l'édifice social. C'e sa philosophie partout pré lorsqu'il n'en parle pas ; e

vec
elle
Evi-
ce sont
s poètes

traduisible

di
da
rési
ous
ırs et
sont
lité, e
t qu'ur
dicales
Il y a qu
nous pré
onde, de
s astres a
cédé domir
es dégradati
ir en autant
xistent en fait
ul et même

onsidérer le D
e manière à l'âr
ondé à le croire
ns le Philèbe et le
and il écrivit le Phi
du Timée lui-même.
teur de l'Académie eû
une conception de la
lle des deux autres.
e Dieu soit un être radica
elligible et du monde sensi

Lois, I, 644c.

… enable. L'*unité :* voilà le … tteindre et vers lequel con- … terme où le conduit fatale- … méthode dont le propre est … d'après sa manière perpé- … avoir qu'un être au fond … il n'y a qu'une notion de … is, elle se trouve entière- … mmanent ni aux intelligibles … ce cas, le dualisme métaphy- … Platonisme.

… nsiste à dire que, aux yeux de … même du Bien. Ainsi pensent … autres auteurs. Mais lorsqu'on … cette thèse, l'on ne tarde pas à … ient d'une critique assez super-

… livres VI et VII de la *République*. … est vrai, « l'idée du Bien » nous … la plus brillante de l'être » [2]) ; … la science et de la vérité, au-dessus … elle est la cause de tout ce … c'est elle « qui, dans le monde … et l'intelligence » ; c'est elle … visible, produit la lumière et … Mais on ne voit nulle part, … idée du Bien » soit identifiée avec … pas : il ne le fait pas entendre non … fondé à le conclure des termes … pervertir sa pensée. Sans doute, … Bien » ne produit pas seulement

… Leipzig, 1889.

les essences ; il concourt aussi à la génération des existences ; il est la cause exemplaire de la nature. On peut même dire en un sens qu'il est la première et la plus profonde de ses causes efficientes, car rien n'existe que par « le Bien » : l'être, ses déterminations immuables et le devenir lui-même ne sont qu'en vertu d'une exigence essentielle de l'idée du meilleur. C'est là une pensée dont il faut se pénétrer une fois pour toutes, si l'on veut entendre la métaphysique des « intelligibles ». Mais l'on se hâte plus que de mesure, quand on infère de cette double causalité du « Bien » qu'il est Dieu lui-même. Dieu, d'après Platon, est toujours et partout l'organisateur du monde et celui qui lui conserve son éternelle jeunesse ; c'est la cause immédiate de la nature, le principe auquel est directement suspendue la chaîne des mouvements cosmiques ; et ce principe, il le représente comme un être qui « se meut lui-même ». On ne trouve rien de pareil dans « l'idée du Bien » : non seulement Platon la conçoit comme éternelle ; mais il veut qu'elle soit essentiellement fixe, entièrement inaccessible à tout changement. Sur ce point fondamental, sa pensée ne souffre aucune espèce de compromis.

On allègue aussi quelques phrases du *Timée* en faveur du même sentiment. Voici comment Platon s'exprime, dans ce dialogue, à l'endroit où il aborde le problème de la matière : « Deux espèces nous ont suffi dans ce qui précède : l'une intelligible et toujours la même, qui est le modèle ; l'autre engendrée et visible, qui est la copie de la première... Mais la suite du discours semble nous contraindre à introduire un nouveau terme, difficile et obscur. Et quelle puissance naturelle lui attribuerons-nous ? Celle surtout d'être le réceptacle et comme la nourrice de la génération »[1]. Puis, il ajoute un peu plus loin[2] : « Maintenant donc, il faut reconnaître trois genres : ce qui est

1) *Timée*, 48e-49a.

2) 50d : ἐν δ'οὖν τῷ παρόντι χρὴ γένη διανοηθῆναι ριττά, τὸ μὲν γιγνόμενον, τὸ δ'ἐν ᾧ γίγνεται, τὸ δ'ὅθεν ἀφομοιούμενον φύεται τὸ γιγνόμενον.

en résulte une conséquence insoutenable. I [illegible] provient par
but que Platon se propose d'atteindre e [illegible]. Nous
vergent tous ses efforts ; voilà le terme [illegible] au père ce qui
ment la nature même de sa méthode [illegible] veut que le mot
d'identifier le logique au réel : d'apr [illegible] ἀφομοιούμενον la
tuelle de raisonner, il ne peut y avoir [illegible] deux ne fassent
des choses, par le fait même qu'il n'y [illegible] confirmé par la
l'être. Cette unité n'existe plus, el [illegible] pas, sans doute,
ment détruite, si Dieu n'est immane [illegible] iquement la cause
ni à l'âme de la nature. Dans ce ca [illegible] en aller de même
sique est le dernier mot du Platoni [illegible] ier. La phrase en
[illegible] ude : « ... et ce d'où
Une seconde opinion consiste [illegible]. On ne remarque
Platon, Dieu est l'idée même [illegible] se sert l'auteur est
Ed. Zeller [1]) et nombre d'autre [illegible] nsée : c'est une de ces
regarde aux preuves de cette [illegible] et qu'il ne faut jamais
s'apercevoir qu'elles procèdent [illegible] is même que l'on se
ficielle. [illegible] *Timée*, en affirmant que
On allègue d'abord les livr [illegible] certaine identification
Et d'après ces livres, il est [illegible]. Voici, me semble-t-il,
apparait comme « la partie [illegible] urs de ce dialogue. Il
elle se situe au-dessus de la sc [illegible] postule l'existence d'un
des essences elles-mêmes [3]) [illegible] mande comment le Démiurge
qu'il y a de bon et de beau [illegible] stion une fois posée, il croit
invisible, produit la vérit [illegible] former à la ressemblance
aussi » qui, dans le monde [illegible] deux espèces d'êtres : le *Modèle*
l'astre dont elle émane [illegible] la nature est un devenir, il admet
dans ces passages, que « [illegible] l'infini » ; de là un troisième prin-
Dieu : Platon ne le dit [illegible] Dans une énumération de ce
plus ; et l'on n'est poi [illegible] n'a pas à paraître : il n'est pas
qu'il emploie : ce serait [illegible] s'agit plus que de son idéal et de son
d'après sa doctrine, [illegible] plus que de son objet. Platon n'en
[illegible] parce que ce n'est pas le lieu d'en
[illegible] cependant. On se fonde aussi, pour
[illegible] de Dieu et du Bien, sur un certain nombre

1) *Die Phil. der Griechen*, [illegible]
2) *Repub.*, VII, 518d.
3) *Ibid.*, VI, 507e-509b.
4) *Ibid.*, VII, 517b-c.

…es de Platon, mais que
…ance et leur ancienneté.
…te, Aristoxène auraient
fondateur de l'Académie,
…le et même chose. Mais ici,
…sible, qu'en recourant à ces
…défaut de précision. On peut les
…es : les uns identifient l'unité
…s non le Bien et Dieu [1]) ; les
…vague pour fonder une interpréta-

…e l'on a si longtemps défendu l'opinion
…laton unifierait le Bien et Dieu ?
…ous donne le mot de l'énigme. « Si le
…u, dit-il, il est donc plus que Dieu ! Car,
…y a rien au-dessus du Bien, et le Bien
…le supérieur à tout le reste, même à la
… la beauté, même à l'essence et à l'intelli-

… des textes suivants : τῶν δὲ τὰς ἀκινήτους οὐσίας εἶναι λεγόντων …τὸ το ἕν τὸ ἀγαθὸν αὐτὸ εἶναι · οὐσίαν μέντοι τὸ ἓν αὐτοῦ ᾤοντο …Arist., *Met.*, N, 4, 1091b, 13-15) ; — Τούτων οἱ μέν, ὥσπερ ὁ Πλατων …ὁ Πυθαγόρειος, φασίν ὅτι τ'ἀγαθὸν αὐτὸ τὸ ἕν ἐστι… (Ps. Alexand., … : ces paroles sont le commentaire du texte précédent); — Πιθανώ…ασιν οἱ Πυθαγόρειοι λέγειν περί αὐτοῦ [τοῦ ἀγαθοῦ], τιθέντες ἐν τῇ …ν συστοιχίᾳ τὸ ἕν · οἷς δὴ καί Σπεύσιππος ἐπακολουθῆσαι δοκεῖ …*Eth. nic.*, A, 4, 1096b, 5-7 : Aristote reproche à Platon d'avoir identifié l'un … et lui préfère la théorie Pythagoricienne sur ce point); — Καθάπερ Ἀριστο…ξε διηγεῖτο, τοὺς πλείστους τῶν ἀκουσάντων παρὰ Πλάτωνος τὴν περί …ου ἀκρόασιν παθεῖν · προσιέναι μὲν γὰρ ἕκαστον ὑπολαμβάνοντα λήψεσθαί …νομισομένων ἀνθρωπίνων ἀγαθῶν · ὅτε δὲ φανείησαν οἱ λόγοι περὶ μαθη…ων καὶ ἀριθμῶν καὶ γεωμετρίας καὶ ἀστρολογίας, καὶ τὸ πέρας, ὅτι ἀγαθόν …ἕν, παντελῶς, οἶμαι, παράδοξόν τι ἐφαίνετο αὐτοῖς (Aristox., *Harm.* elem., … init., p. 30, Meib.).

2) C'est le cas des textes qui suivent : φανερὸν δ'ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι δυοῖν αἰτίαιν μόνον κέχρηται, τῇ τε τοῦ τί ἐστι καὶ τῇ κατὰ τὴν ὕλην (Arist., *Met.*, A, 6, 988a, 8 : d'ailleurs, Aristote a d'autres textes où l'âme, le τὸ ἑαυτὸ κινοῦν, est explicitement donnée comme une troisième cause à laquelle Platon avait recours) ; — δύο τὰς ἀρχὰς βούλεται ποιεῖν, τὸ μὲν ὑποκείμενον ὡς ὕλην ὅ προσαγορεύει πανδεχές, τὸ δ'ὡς αἴτιον καὶ κινοῦν, ὅ περιάπτει τῇ τοῦ θεοῦ καὶ τῇ τἀγαθοῦ δυνάμει (Theophrast., apud Simpl., *Phys.*, 26, 28) ; — Σπεύσιππος [θεὸν ἀπεφήνατο] τὸν νοῦν, οὔτε τῷ ἑνὶ οὔτε τῷ ἀγαθῷ τὸν αὐτόν, ἰδιοφυῆ δέ (Stob., *Ecl.*, I, 58 : outre que ces paroles sont loin d'être précises, il n'est pas prouvé, comme le veut Krische dans ses *Forschung.*, I, 256, que Speusippe cherchait par cette doctrine à se distinguer de Platon).

produit, ce en quoi il est produit et ce d' ...
ressemblance (τὸ δ'ὅθεν ἀφομοιούμενον φύεται ... le
pouvons comparer à la mère ce qui re ... après
fait et au fils la nature intermédiaire ». ... l'on a
ὅθεν indique ici la cause efficiente, l
cause exemplaire, et qu'en conséquen
qu'un : ce que l'on donne d'ailleurs ... suprême,
comparaison qui suit. Mais on n'o ... terminations
que le premier de ces passages v ... après « l'idée
exemplaire, et que, par suite, il ... pas brut : au
pour le second qui ne fait que le ... ception qui les
litige pourrait se traduire avec ... sorte de vision
dérive l'être produit, en tant qu' ... rien n'échappe, ne
pas non plus que la comparaison
trop imprécise pour éclairer ... la *Phèdre*. « Il est
images où se complaît sa fa ... que la pensée du
prendre au pied de la lettre. ... r sa mémoire il est
trompe un peu sur l'économ ... s choses dont la pré-
les paroles indiquées suppos ... indéfectible possession
de « l'idée du Bien » av ... aroles, ce qui consti-
comment Platon procède ... pourtant, cette inter-
observe d'abord que le ... fait juste. La Pensée
Démiurge. Ensuite, il s ... eu ; mais ce n'en est
l'a fait. Cette seconde qu ... ir, de rappeler l'une
découvrir que l'univers a ... ns faites à propos du
de l'intelligible ; et de là ... e de la pensée. Elle est
et la *copie*. Puis, comme ... Dieu, dans les œuvres
qu'elle contient de « l' ... le premier moteur ; et, à
cipe, qui est la *matiè* ... ui-même ». Dieu, d'après
genre, la cause effici ... au moins par un côté.
question d'elle ; il ne s
œuvre ; il ne s'agit p
parle donc pas, et
parler.

Tout n'est pas l
établir l'identité de

... principale donne θεῖος, au lieu de
... IV sect. I, 94). D'autre part,
... que la préposition πρὸς ne désigne
... mais bien le commerce de la pensée avec son

…notre enquête ; et le
…est d'observer les modi-
…Dieu à travers la série des

… Dieu comme un croyant.
…ermine l'*Apologie* 1) ; et cette
…apparait dans la dernière phrase
…nte d'ailleurs l'idée fondamen-
…moins deux fois dans le *Gorgias* 4),
…ers la fin du *Banquet* où il désigne
…on aux hommes qui ne peuvent être
… la sagesse » 5). On le trouve plus
…cours du *Phédon*, et comme entouré
…oissante 6). On peut même dire que la
…rayonne, ainsi qu'un soleil, à travers cet
…le domine et le pénètre tout entier. Dieu,
…ogue, a placé l'homme dans la vie, comme
…te » qu'il nous défend d'abandonner ; il prend
… ; il est notre ami, dans la mesure même où
…ns le bien 7) ; et, quand l'âme du philosophe est
…le son corps, c'est auprès de ce « Dieu bon et
…qu'elle va passer l'éternité 8).
…cond livre de la *République* surgit l'idée de la cau-
…divine : Dieu nous est représenté comme la cause de

…a : ὁπότεροι δὲ ἡμῶν ἔρχονται ἐπὶ ἄμεινον πρᾶγμα, ἄδηλον παντὶ πλὴν … θεῷ.

…54ε : ἔα τοίνυν, ὦ Κρίτων, καὶ πράττωμεν ταύτῃ, ἐπειδὴ ταύτῃ ὁ θεὸς …ηγεῖται.

…) 51a-c : Les lois de la cité apparaissent, dans ce passage, comme entourées d'une auréole divine : c'est une impiété que de s'y soustraire.

4) 507c : οὔτε γὰρ ἂν ἄλλῳ ἀνθρώπῳ προσφιλὴς ἂν εἴη ὁ τοιοῦτος [βιός] οὔτε θεῷ ; — 512 ε.

5) 202e : καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ ; — 203a : θεὸς δὲ ἀνθρωπῷ οὐ μίγνυται (il y a déjà, dans cette idée, un germe de la théorie alexandrine) ; — 204a : il est vrai que, dans cet endroit, Platon dit θεοί et non θεός ; mais on verra plus loin que ces deux termes éveillent la même idée de fond.

6) 62c ; 62d ; 67b ; 69d ; 80d ; 95b ; 106d : ὁ δέ γε θεός, οἶμαι, ἔφη ὁ Σωκράτης,… παρὰ πάντων ἂν ὁμολογηθείη μηδέποτε ἀπόλλυσθαι.

7) 62b-d.

8) 80d : … παρὰ τὸν ἀγαθὸν καὶ φρόνιμον θεόν,…

tout bien, tandis que, par contre, il ne peut être la cause d'aucun mal [1]). Dans les sixième et septième livres du même dialogue, cette idée nouvelle se précise : Dieu devient déjà « le Démiurge » qui « a fait nos sens » [2]) et « ordonne le ciel » [3]). Vers la fin du *Sophiste*, ce qualificatif réapparaît, et avec un sens plus explicite et plus net : il y est défini et formellement appliqué à Dieu. « Eh ! donc, dit l'Étranger, tous les êtres vivants mortels, les végétaux qui croissent, soit d'une racine, soit d'une semence, à la surface de la terre, les corps inanimés fusibles et non fusibles contenus dans son sein, où trouver la cause qui les a fait passer du non-être à l'être, si *Dieu* n'en est pas le *démiurge ?* [4]) Nous en tiendrons-nous à la doctrine et au langage d'un grand nombre... ? — quelle doctrine ? — que la nature engendre ces choses d'une manière spontanée et sans le secours de l'intelligence. Dirons-nous, au contraire, qu'elles procèdent de la raison et d'une science divine, qu'elles viennent de Dieu ? — J'avoue qu'il m'arrive souvent, et peut-être à cause de mon âge, d'osciller entre ces deux opinions ; mais à présent que je t'observe et que je te soupçonne de croire que tout cela est l'œuvre d'un Dieu, je me déciderai aussi dans ce sens. — Fort bien, Théétète » [5]). Dieu reçoit aussi le nom de démiurge dans le mythe du *Politique* [6]) ; et ce nom y prend deux sens qui se complètent l'un l'autre : il désigne à la fois l'auteur de l'univers [7]) et son gouverneur [8]).

Mais en quoi consiste le « Démiurge » ? Ce sont le *Phi-*

1) 379b-c.
2) 507c : ... τὸν τῶν αἰσθήσεων δημιουργόν...
3) 530a : Τὸν τῷ ὄντι δὴ ἀστρονομικόν, ἦν δ' ἐγω, ὄντα οὐκ οἴει ταὐτὸν πείσεσθαι εἰς τὰς τῶν ἄστρων φορὰς ἀποβλέποντα ; Νομιεῖν μέν, ὡς οἷόντε κάλλιστα τὰ τοιαῦτα ἔργα [Δαιδάλου] συστήσασθαι, οὕτω ξυνεστάναι τῷ τοῦ οὐρανοῦ δημιουργῷ αὐτόν τε καὶ τὰ ἐν αὐτῷ...
4) θεοῦ δημιουργοῦντος.
5) 265b-c. — Cfr. *ibid.*, 266b.
6) 270a : παρὰ τοῦ δημιουργοῦ.
7) 269d : παρὰ τοῦ γεννήσαντος.
8) 272e : τοῦ παντὸς ὁ μὲν κυβερνήτης.

lèbe et les *Lois* qui nous l'apprennent, bien qu'avec certaines variantes dont il n'y a pas à tenir compte pour le moment. D'après le premier de ces dialogues, rien n'est livré au hasard, ni au ciel ni sur la terre ; outre les âmes individuelles, il existe dans le monde « une âme royale », dominée par « une intelligence également royale », qui a tout organisé, qui gouverne tout, qui préside aux mouvements célestes et dirige le chœur des années, des saisons et des mois [1]). Le même fond de doctrine revient dans les *Lois*, au dixième livre [2]). Là encore, il s'agit d'une âme soumise à l'empire de la pensée et par suite à l'idée du meilleur, qui a produit et maintient avec une vigueur inflexible la beauté de l'univers. Qu'est-ce que cette âme ? « Le démiurge » lui-même, puisqu'elle en a les fonctions distinctives. On n'a pas d'ailleurs à se perdre en conjectures sur ce point ; le langage de Platon à cet égard est assez formel pour dissiper tous les doutes. Il dit à diverses reprises que l'âme du monde, en tant qu'elle trouve sa mesure dans l'Intelligence, est « Dieu » [3]) ; il l'appelle aussi « notre Roi » [4]), le « Maître du ciel et de la terre » [5]), le grand « joueur de dés » [6]), le vrai « Zeus » [7]) : autant de dénominations, dont chacune suffit à l'identifier avec le « Démiurge ». On peut observer également que la théorie de l'âme intelligente développée au Xe livre des *Lois* n'est

1) *Phileb.*, 26ε-30c.

2) *Lois*, 891ε-899d.

3) *Ibid.*, X, 897b : ... ψυχή... νοῦν μὲν προσλαβοῦσα ἀεὶ θεῖον ὀρθῶς θεὸς οὖσα ὀρθὰ καὶ εὐδαίμονα παιδαγωγεῖ πάντα : ce texte a des variantes, mais qui n'en altèrent pas le sens fondamental (Voir Stallb., III, 178) ; — *Lois*, X, 899b : ... τίνα ἄλλον λόγον ἐροῦμεν ἤ τόν αὐτον τοῦτον, ὡς ἐπειδὴ ψυχὴ ἢ ψυχαί πάντων τούτων αἴτιαι ἐφάνησαν, ἀγαθαὶ δὲ πᾶσαν ἀρετὴν, θεοὺς αὐτὰς εἶναι φήσομεν... (nous ne prenons ici de ce texte que l'identité qu'il établit entre l'idée de la divinité et celle de l'âme qui obéit au νοῦς).

4) *Ibid.*, 904a : ἡμῶν ὁ βασιλεύς.

5) *Phileb.*, 28c : νοῦς ἐστι βασιλεὺς ἡμῖν οὐρανοῦ τε καὶ γῆς. D'autre part, le νοῦς ne va pas sans âme : σοφία μὴν καὶ νοῦς ἄνευ ψυχῆς οὐκ ἄν ποτε γενοίσθην (*Ibid.*, 30c).

6) *Lois*, X, 903d : ... οὐδὲν ἄλλο ἔργον τῷ πεττευτῇ...

7) *Phileb.*, 30d : οὐκοῦν ἐν μὲν τῇ τοῦ Διὸς ἐρεῖς φύσει βασιλικὴν μὲν ψυχήν, βασιλικὸν δὲ νοῦν ἐγγίγεσθαι διὰ τῆς αἰτίας δύναμιν...

tout bien, tandis que, par contre, il [illegible]
d'aucun mal [1]). Dans les sixième [illegible] de l'existence de
même dialogue, cette idée nouvelle [illegible]me livre.
déjà « le Démiurge » qui « a fait [illegible] formuler la vraie
le ciel » [3]). Vers la fin du *Sophis*[illegible] Platon, il existe une
et avec un sens plus explicite et [illegible] dominée par la vue
formellement appliqué à Dieu. [illegible]ture et lui conserve à
tous les êtres vivants mort[illegible]rythmie : cette âme,
soit d'une racine, soit d'u[illegible] aussi de voir comment
terre, les corps inanimés fu[illegible]te notion fondamentale.
dans son sein, où trouver [illegible]upture ; elle est allée de
non-être à l'être, si *Di*[illegible] germe : elle a suivi la
Nous en tiendrons-nous [illegible] toujours plus riche et plus
grand nombre... ? — [illegible]dentique à elle-même. On
engendre ces choses d[illegible] cette notion, qui ne se com-
secours de l'intellig[illegible] dialogues antérieurs et les
procèdent de la rai[illegible]mière nouvelle. C'est déjà de
viennent de Dieu ? [illegible]ssage célèbre du *Phédon* où
peut-être à cause [illegible] la découverte d'Anaxagore et
opinions ; mais à [illegible] avoir une intelligence au fond
çonne de croire [illegible] de Dieu que nous entretient le
déciderai aussi [illegible] l'âme nous apparaît comme la
Dieu reçoit [illegible] mouvement [2]). On trouve là les
Politique [6]) [illegible], en se réunissant, former là
l'un l'autre [illegible] la nature, du Zeus de la philo-
gouverneu[illegible]douteux que Platon en ait eu con-
Mais en [illegible] où il faisait de ces principes une

CLODIUS PIAT.

1) 379b-[illegible]
2) 307c [illegible]
3) 380a [illegible]
[illegible]

VIII.

LA MONNAIE D'APRÈS SAINT THOMAS D'AQUIN.

Sa nature, ses fonctions, sa productivité dans les contrats qui s'y rapportent.

(*Suite*)*.

On a vu que la notion thomiste de la monnaie comporte un double élément : à côté de l'élément formel, dont il a été parlé jusqu'ici, on trouve, comme *élément matériel*, la valeur intrinsèque du métal monnayé. C'est-à-dire que l'argent peut et doit être envisagé non seulement comme mesure des valeurs ou comme instrument d'échange, mais encore comme valeur-en-soi et comme *objet commercial*. Reste donc ce second et important aspect à considérer.

Et tout d'abord, c'est à raison de sa valeur commerciale qu'on a songé à faire du métal précieux la mesure des autres valeurs. Voici comment, dans son commentaire sur la *Politique* [1]), saint Thomas, à la suite d'Aristote, décrit l'invention de la monnaie.

Aussi longtemps que les échanges se faisaient entre individus d'une même famille ou entre familles d'un même clan, l'économie naturelle pouvait subsister. Mais à mesure que le commerce s'étendait à des régions plus éloignées, le besoin se faisait sentir d'avoir une marchandise facile à transporter en même temps qu'utile à tout le monde.

*) Voir numéro de février, pp. 27-54.
1) Cfr. l. I, l. 7, med.

autre chose que la rép...
Dieu posée au commence...
Maintenant, nous som...
solution du problème...
âme mondiale qui, i...
indéfectible du bien,...
travers les âges se...
voilà Dieu. Nous s...
s'est modifiée ave...
Il ne s'y est pas...
l'implicite à l'exp...
loi du dévelop...
précise, mais...
peut remarque...
plète qu'à la r...
éclaire par...
Dieu qu'il s...
Socrate s'e...
pense ave...
des chose...
Phèdre e...
cause et...
deux p...
défini...
sophi...
scien...
exp...

...um et argentum ...um se utilia, in ...menta, et tamen ...um, quia modicum ...t multum de aliis ... valeur du métal se ...e volume : et saint ...hez certains peuples, ... pour épargner aux ...ù ils se trouvaient de ...une frappe spéciale tel ... comme la mesure du ... de ci de là, par l'em-...ablie la monnaie propre-... que l'élément matériel en

...ès lors, entre la monnaie ...ue ! Reprenons le *De regi-*

...hange et marqué du seing ...si devenu monnaie occupe ...il devient, pour ainsi dire, ...ent en propre à l'État et prin-... il porte l'effigie ; sa fonction ...une législation spéciale ; sa ...ité souveraine du prince ; à lui ...a valeur et le cours légal. Il est

...les idées de son temps, l'utilité intrin-...eur différence d'avec les métaux précieux ...non solum cara sunt propter utilitatem ...hujusmodi, sed etiam propter digni-... Et ideo si aurum vel argentum ab alchi-... auri et argenti, est fraudulenta et injusta ... utilitates auri et argenti veri, secundum ... non conveniunt auro per alchimiam sophis-... lætificandi, et contra quasdam infirmitates ... potest poni in operatione, et diutius in sua ... aurum sophisticatum. » (*Summ. theol.*, 2a 2ae,

... theol., loc. cit., ad 1.

pour le bien général que le prince use de son
·:te en circulation un étalon propre au pays.
on retombera forcément dans une espèce d'éco-
·urelle : c'est-à-dire que les échanges se feront
e le métal précieux comme tel, métal qui diffère
ur, comme tous les objets d'ailleurs, d'après les
ates localités ou régions d'un pays. Pour que la
aie réponde à sa destinée, celle de faciliter les
.nges, il faut qu'elle possède le cours légal, et pour
ployer la terminologie médiévale, il lui faut le *valor*
npositus. Bien que le mot n'y soit pas, tout le chapitre XIII, dans lequel saint Thomas explique « qualiter in quolibet regno et quocumque dominio necessarium est numisma proprium », suppose la théorie du *valor impositus* [1]) ; et cette théorie elle-même exige que la monnaie, de par sa nature et à la différence des autres valeurs, soit soustraite dans une certaine mesure à la loi de l'offre et de la demande.

Nous disons : *dans une certaine mesure*. En effet, elle ne dépend pas que du bon vouloir de l'autorité : pour être établie mesure des valeurs, elle n'en reste pas moins valeur elle-même, « numisma, quamvis sit mensura et instrumentum in permutationibus, tamen per se aliquid esse potest » [2]). Il s'agit donc de déterminer quand la monnaie se présente comme chose commerciale, et comment sa valeur intrinsèque est appelée à réagir sur sa valeur légale. Nous en appelons ici au même chapitre XIII, espérant, par les explications qui suivent, jeter un peu de lumière sur un ou deux passages obscurs, et malaisés à comprendre

1) Sur cette théorie lire Endemann, *Studien in der romanisch-kanonistischen Wirthschafts- und Rechtslehre*, II, pp. 172-226 ; Brants, *Esquisse des théories économiques professées par les écrivains des XIIIe et XIVe siècles*, pp. 182-198.

2) Cfr. *De regimine principum*, I, c. 14, in. ; — coll. *Ethique*, l. V, l. 9 : « verum est autem quod etiam denarius patitur hoc idem quod aliae res, quod scilicet non semper pro eo accipit homo quod vult, quia non semper postea aequale, idest non semper est ejusdem valoris ; sed tamen taliter debet esse institutus ut magis permaneat in eodem valore, quam aliae res. »

« Et hujusmodi sunt metalla, puta aes, ferr
et alia hujusmodi : haec enim sunt secund
quantum ex eis fiunt vasa vel aliqua instr
de facili portari poterant ad remotum loc
de istis, propter eorum raritatem, valeb
rebus » [1]). Pour plus de commodité, la
détermina d'abord d'après le poids ou
Thomas observe qu'on trouve encore,
de l'argent non monnayé. Plus tard
commerçants la constante difficulté ... facit
peser ou de mesurer, on marqua d ... ordina-
métal d'une valeur déterminée, to ... etiam habet
vin ou du froment était légalis ... amplius, ut
preinte du sceau public [2]). Voilà ... ut sit mensura
ment dite ! Son origine montr ... première vue, et
constitue l'élément initial.

Quelle relation existe-t-il, ... souverain est supposé
comme telle et sa valeur méta ... ple : « ipsius factura
mine principum, au livre II ... *commodum regis :*
Choisi comme instrumen ... ra et superscriptione
de l'autorité sociale, le ... In qua quidem, etsi
désormais une place à p ... numisma, moderatus
une chose publique ; il a ... prélèvement doit s'en-
cipalement au chef d'É ... inale, que le prince
et son usage sont sou ... dépasse tant soit peu
frappe est réservée à l ... une portion métallique,
aussi le droit d'en ti

... dans la théorie thomiste, il faut ... temps, chaque État, chaque ... un système propre. Le « domaine ... l'État, de la principauté ou de la ville, ... peut et qu'on doit appliquer la même ... moderne. Mais pour le faire, il ... de telle monnaie, non ... encore cet ensemble de ... la même monnaie comme ... cette remarque pour la lecture de

1) ... saint Thomas décr... de l'argent, ain... « aurum et ... quae ex eis fabrican... substanti... veram speciem ... praesertim cum ... operationem ip... quod habet ... juvat ; frequ... manet aurum ... a. 2, ad 1).
2) ... Politiques, loc. ...

frappée, il la vend à
...n prix de la
pièces de mon-
l'impôt prélevé
...t dans l'échange
...t que le commerce
...n est plus de même.
...us ; en pays étranger,
...ue la valeur *réelle*. En
au moyen de l'argent
...ue le marchand achète la
..., ou bien qu'il emploie sa
...ntrats. Or, dans l'un comme
...'est reçue que pour ce qu'elle
bien même les contractants con-
...de du pays d'origine, elle ne peut
que diminuée pour le moins des
...idérables nécessités par les opérations
bien là l'idée exprimée par saint
...crit : « cum extraneae monetae commu-
...utationibus, oportet recurrere ad artem
...m talia numismata non tantum valeant in
...raneis quantum in propriis : et hoc sine
...non potest. Et praecipue accidit in partibus
...et regionibus circumstantibus, propter quod
...um de loco ad locum transeunt, massam auri vel
secum deferre, et quantum in commutationibus
venalium indigent, tantum vendunt » [2]).

... ce point de vue, les conditions économiques ont changé absolument depuis ... Thomas, grâce à la facilité du transport. Actuellement le change peut être ... une vente qu'un échange de deux monnaies considérées dans leur valeur ...*gale* : en effet, le transport au pays d'origine est toujours possible sans grands ...ais. Et cependant, malgré cette facilité de transport, le change contemporain, en ...t qu'il se rapporte à la monnaie étrangère non valable dans le pays, est ordinairement un vrai achat de la monnaie étrangère au moyen de la monnaie indigène. Au XIIIe siècle, cette même facilité de transport n'existant pas, il était presque impossible d'opérer le change d'une monnaie étrangère au pays, en tenant compte de sa valeur légale d'origine.

2) Cfr. *De regimine principum*, II, c. 18, fin. — Les mots « cum talia numismata

Voilà une perte sèche pour la nation commerçante, dont la monnaie prend le chemin de l'étranger : et précisément cette perte représente le prélèvement dont bénéficie le trésor de l'État ou du prince. Que si elle n'est pas très sensible, pourquoi la condamner ? N'est-elle pas, en dernière analyse, une forme de l'impôt ? Saint Thomas, nous l'avons entendu, la croit juste et licite. — Si au contraire, donnant libre cours à sa cupidité, le chef de l'État arbitrairement diminue la valeur réelle ou hausse la valeur nominale, il prépare la famine à son peuple et mène le pays à l'abîme. En effet, si le prince peut s'enrichir de la sorte, c'est aux dépens de la nation exclusivement [1]) ; au surplus, grâce à son système monétaire falsifié et fictif, la nation doit perdre tout crédit et toute confiance à l'étranger ; enfin, pour les nationaux eux-mêmes, c'est la ruine de la foi contractuelle : « jura... mandant enim solvi mutua, et pacta servari juxta illius temporis numisma in omni mensura qualitatis et quantitatis ». Aussi bien saint Thomas peut-il écrire : « tantum est mutare monetam sive numisma, quantum stateram sive quodcumque pondus » [2]).

En résumé, voici la théorie thomiste concernant le point de vue matériel de la monnaie. Choisi comme instrument économique à raison de sa valeur intrinsèque, le métal monnayé se dépouille forcément de son caractère formel en passant les frontières de son domaine légal ; apparaissant

[illegible] in regionibus extraneis quantum in propriis » doivent signifier [illegible] au pays étranger, vaut *moins* que sa valeur légale originelle. En [illegible] plus haut, *De justo auctario ex contractu crediti* (p. 168, n. 2), [illegible] impression que le sens devait être plutôt contraire *(valoir plus)* : [illegible] par l'assertion, dont le passage cité dans le texte doit con[illegible] numisma proprium fructuosius est ». Quant au passage [illegible] (l. 7, med.), d'après lequel le change s'est établi [illegible] quod ex aliquibus terris in alias aliqui denarios trans[illegible] *quam acceperint* », le contexte semble montrer [illegible] qui transportent la monnaie dans son pays d'origine : [illegible] au prix nominal, alors qu'ils l'ont reçue au prix réel.

[illegible] II, c. 13, med. : « moderatus debet esse princeps [illegible] sive in diminuendo pondus vel metallum : quia hoc [illegible] sit rerum mensura ».

alors dans sa nature de valeur commerciale, il réagit, par contre-coup, sur la valeur nominale dont il jouit dans le pays. Si l'écart peu notable entre ces deux valeurs n'ébranle pas la vie économique de la nation, il importe peu. Mais plus la marge est grande et le commerce intense, et plus formidable sera le danger ; on peut se trouver à la veille d'une débâcle dans laquelle la valeur légale de la monnaie sombrera avec tout le reste. La façon de parler et d'insister montre que le Docteur d'Aquin était pleinement convaincu, à ce point de vue, de la haute importance de sa doctrine monétaire. Si Philippe le Bel [1]), entre autres, en avait tenu compte, le « faux monnayeur » n'aurait pas eu à déplorer les catastrophes économiques et militaires qui ont assombri son règne.

III.

L'ARGENT EST-IL PRODUCTIF OU STÉRILE ?

Si nous avons attaché une telle importance à la notion monétaire, dans les œuvres de saint Thomas, ce n'est pas tant pour montrer en lui un des fondateurs de la science de l'argent : nous avons avant tout voulu découvrir les prémisses, d'après lesquelles il juge les opérations financières. Quelle est donc sa doctrine concernant le prêt et le louage d'argent, la vente à crédit, la société et le change ? Autant de distinctions à établir, pour répondre adéquatement à la question placée en tête du présent paragraphe.

Avant de nous engager dans l'étude de chaque contrat en particulier, une double remarque s'impose.

Et tout d'abord, — c'est ici le cas de le dire — qu'on ne se laisse pas abuser par des mots. On ne peut nier qu'il existe une vraie contradiction entre la science économique médiévale et celle de nos jours — au point de vue de la *terminologie*. Mais la façon de parler engage-t-elle le fond

1) Cfr. Brants, *Théories économiques*, p. 184 s.

[illegible] doute, quand on

Voilà une perte sèche pour la na[illegible] par le moyen âge
la monnaie prend le chemin de l'[illegible] qu'il n'était pas
cette perte représente le pré[illegible] comme capital, —
trésor de l'État ou du prin[illegible] aujourd'hui et estimé
sensible, pourquoi la cond[illegible]
nière analyse, une forme de [illegible] la productivité de
l'avons entendu, la croit [illegible] que l'argent engendre
donnant libre cours à [illegible] que les enfans voyent,
trairement diminue la [illegible] nouveau, ascavoir
nominale, il prépare l[illegible] il sera sterile » [1]).
pays à l'abîme. En eff[illegible] directe et *formelle*,
sorte, c'est aux dé[illegible] *virtuelle*, de la fécon-
surplus, grâce à so[illegible] lesquelles l'argent peut
nation doit perd[illegible] courante du capital :
l'étranger ; enfin, [illegible], contribue à engen-
ruine de la foi e[illegible] aller à l'encontre d'une
mutua, et pac[illegible] prétendre que l'argent, même
omni mensura [illegible] puisse *toujours* être com-
Thomas peut-[illegible]
numisma, qu[illegible] même l'argent constituerait

En résumé [illegible] une valeur productive de
de vue [illegible] par excellence, on n'a pas encore
économiq[illegible] : à qui cette productivité
monnaye[illegible] capitaliste, ou bien à celui
passant [illegible] fructifier le capital par son
[illegible] absolument distincts,
[illegible] : le premier se rapporte
[illegible], le second à la *distribution*.
[illegible], à notre avis, il faut
[illegible] l'endroit de revenir sur cette
[illegible] que, pour user raison-
[illegible] économique moderne, il faut

non tan[illegible]
que la [illegible]
écrivan[illegible]
nous [illegible]
nous [illegible]
stitue[illegible]
du [illegible]
comm[illegible]
feren[illegible]
qu'il[illegible]
là, [illegible]

[1]) [illegible] par Calvin à Ecolampade, d'après
[illegible] *histoire de l'économie sociale jusqu'à la fin*
[illegible]

...r par se mettre d'accord sur son contenu et sa ... : on a besoin de distinctions plutôt que d'affirma-...s absolues !

D'autre part ceux-là s'abusent également, qui s'imaginent que la théorie médiévale de la stérilité de l'argent contient la négation catégorique du concept moderne du capital. Nous verrons qu'elle n'exclut nullement la productivité « virtuelle » de la monnaie, employée à la *production* de la richesse économique ; et quant à la *distribution* de la richesse produite, la doctrine ne se rapporte qu'à cette espèce de crédit, qui se concède dans le prêt proprement dit. Par delà l'enveloppe du langage, considérons les idées qui constituent le fonds des théories, et l'on sera surpris sans doute de trouver si voisins l'un de l'autre, deux concepts qu'on avait cru séparés par un abîme.

A noter, en second lieu, la méthode employée par saint Thomas d'Aquin dans la question présente. On sait que le procédé casuistique, consistant à présenter la morale comme l'étude d'une suite de questions plus ou moins pratiques, n'est point en honneur chez lui. Son attention se concentre sur les idées maîtresses ; il les dessine à larges traits, il les met en lumière ; ses vues personnelles, il aime à les reprendre dans toute la suite de ses ouvrages, comme pour les faire pénétrer plus sûrement et plus profondément dans l'esprit de ses lecteurs. Quant aux faits, qui occupent une place même prépondérante dans la vie morale et économique contemporaine, mais qui peuvent s'adapter comme des détails aux grandes lignes de l'édifice, il marque tout au plus, sous forme d'objection ordinairement, leur point

1) Je remercie ici tous ceux qui ont bien voulu prendre en considération mon essai *De justo auctario ex contractu crediti*, et qui s'en sont occupés sans parti-pris ou même avec des éloges certes immérités : aux observations critiques, présentées toujours avec bienveillance, j'espère qu'ils trouveront plus d'une fois, au cours de la présente étude, une reponse suffisante, quoique souvent indirecte. Je fais exception pour le P. Antoine, qui m'a consacré une notice dans les *Etudes* (20 sept. 1904, p. 856 s.) : j'ose le prier de relire mon travail avec soin ; il sera convaincu que son appréciation générale et la plupart de ses remarques particulières ne sont pas *ad rem*, pour ne pas dire davantage.

d'appui dans l'ensemble. C'est là précisément la méthode qu'il applique aux opérations financières. Le contrat du *mutuum* constitue toujours la charpente et la clef de voûte : c'est à propos de ce contrat qu'il parle des autres ; il ne mentionne même pas l'achat de rentes. Dans le prêt, il détermine le juste équilibre des obligations réciproques ; il montre de quelle façon, par l'introduction d'éléments nouveaux, cet équilibre se modifie dans les contrats plus ou moins similaires.

Ce procédé, caractéristique en soi-même, est d'autant plus remarquable qu'il détonne sur la méthode employée par ceux qui traitèrent alors les questions concernant l'usure. Robert de Courçon, par exemple, qui composa son *De usura* au début du XIIIe siècle, et l'auteur anonyme, dont nous avons placé l'ouvrage vers la fin du même siècle, examinent et discutent toute une série de cas et de coutumes économiques : c'est l'analyse qui domine. Il est vrai que le dernier dépasse le premier, au point de vue scientifique, de toute la hauteur d'un grand siècle ; mais à l'un comme à l'autre le coup d'œil d'ensemble paraît manquer ; l'esprit synthétique qui inspire l'œuvre de saint Thomas fait défaut.

Si donc le Docteur d'Aquin a usé de la méthode synthétique, il nous faut, pour faire un exposé lumineux de ses idées sur le crédit, procéder plutôt par analyse.

1. *Prêt d'argent.* — Le prêt d'argent — nous n'avons à parler que de celui-là — est *en soi* un contrat *gratuit :* l'égalité des prestations réciproques s'établit adéquatement par la restitution de la somme donnée.

L'argument, par lequel saint Thomas prouve cette thèse dans la *Somme théologique* [1], est devenu classique. Il y a

(1) [illegible] argument est exposé dans la *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, [illegible]; *De Malo*, q. XIII, a. 4, c., et ad 15 ; *Quodlibet III*, [illegible] *In duo praecepta caritatis et in decem Legis praecepta*, [illegible] Il semble bien que le *troisième* argument, qui se trouve dans le



des choses, dit-il, qui se consomment par l'usage, et il y en a d'autres qui demeurent : par exemple, se détruisent par l'usage le vin qu'on boit, le froment qu'on mange, l'argent qui sert à l'échange ; par contre, la maison qu'on habite, le champ qu'on cultive subsistent et perdurent. Dans la dernière catégorie d'objets, rien n'empêche donc de distinguer la nue propriété d'avec le droit à l'usage ; on peut vendre l'usage et se réserver la propriété de la chose : c'est le *contrat de louage*. Dans la première espèce d'objets au contraire, impossible d'estimer séparément la valeur substantielle et la valeur d'usage : celui qui obtient le droit d'usage, obtient par là même le droit absolu de disposer de la chose ; et comme l'emprunteur ne se conçoit qu'avec la faculté d'user et de consommer, le prêt doit transférer la propriété matérielle. Conséquemment, si quelqu'un vendait d'abord le vin, le froment, l'argent, et ensuite vendait leur usage, — ou bien il vendrait la même chose deux fois, ou bien il vendrait ce qui n'est pas : or, c'est là une injustice manifeste.

Voilà l'argument. Quelle en est la valeur ? Interprété comme il faut, il nous semble d'une logique rigoureuse et d'une portée décisive.

On conviendra, d'abord, que la distinction spécifique des objets, qui constitue la base du raisonnement, est en tous points inébranlable. Seulement, étant donné que l'application en est rationnelle pour le reste, peut-on placer l'argent parmi les choses consommées par l'usage ? Ne constitue-t-il pas au contraire l'objet naturel du contrat de louage ? La réponse dépend de la notion de la monnaie

commentaire sur les Sentences (*In III Sent.*, D. XXXVII, a. 6, c.), contienne déjà cet argument définitif à l'état *embryonnaire* : « potest et alia ratio assignari : quia omnes aliae res ex seipsis habent utilitatem, pecunia autem non, sed est mensura utilitatis aliarum rerum, ut patet per Philosophum in V Ethic. cap. VIII. Et ideo pecuniae usus non habet mensuram utilitatis ex ipsa pecunia, sed ex rebus quae per pecuniam mensurantur secundum differentiam ejus qui pecuniam ad res transmutat. Unde accipere majorem pecuniam pro minori, nihil aliud esse videtur quam diversificare mensuram in accipiendo et dando : quod manifeste iniquitatem continet. »

établie plus haut [1]) : il n'y a pas lieu d'y revenir. En prêtant l'argent, le créancier concède la valeur d'usage, qui équivaut exactement à la valeur d'échange ; or, la valeur d'échange lui est rendue plus tard, mathématiquement la même ; donc la valeur d'usage est intégralement rétribuée.

Mais, dit-on, entre la concession du prêt et sa restitution se place un laps de temps plus ou moins considérable. Dès lors, ne faut-il pas de la naïveté pour parler de *vente* à propos du prêt ? Le prêt serait tout au plus une vente *à crédit*. Si donc l'argument était logique par rapport à la vente au comptant, encore la conclusion qu'en tire l'auteur, quant au prêt, dépasserait de loin les prémisses. — Nous croyons cependant qu'il n'en va pas ainsi. Il faut se rappeler en effet la doctrine thomiste, universellement admise alors [2]), d'après laquelle le temps ne possède en soi aucune valeur vénale échangeable : au point de vue de la juste égalité des prestations, la vente à crédit ne diffère en rien de la vente au comptant. Ce qui n'empêche qu'il puisse se présenter, dans le premier contrat comme dans tout crédit d'ailleurs, des éléments nouveaux d'évaluation, appelés à introduire *per accidens* des modifications dans le calcul des obligations réciproques : saint Thomas ne manque pas d'en tenir compte. Cette distinction faite, l'argument reste debout.

Mais d'autres objections se présentent, qui constituent le fondement de plus d'une théorie concernant le prêt à intérêt. Par exemple, *le service rendu* par la concession du crédit n'est-il pas économiquement appréciable en sus du capital prêté [3]) ? Et ne peut-on en dire autant du fait qu'on

1) Cfr. *Revue Néo-Scol.*, pp. 51 s.

2) C'est pour cela sans doute que, dans la question de l'usure, saint Thomas se contente de *supposer* ce principe, lequel du reste il expose ailleurs (Cfr. plus haut, p. 44 s.).

3) Presque à chaque fois qu'il traite du prêt et de l'usure, saint Thomas se pose cette objection, la résolvant toujours de la même manière. « Beneficium mutui, dit-il, non est amplius quam pecunia mutuata ; unde si plus exigitur, exigitur plus quam debitum est ; et ideo est injusta exactio... Ab eo cui beneficium contuli, licet

se prive de son argent pour un temps plus ou moins long[1]? — Certainement non ; pas plus qu'on ne pourrait, en justice, faire état de ces soi-disant raisons pour hausser le prix de vente ; sous la réserve, encore une fois, de l'existence de titres extrinsèques au contrat.

Quelle place l'argument exposé occupe-t-il dans la science économique du XIIIe siècle ? Saint Thomas peut en revendiquer la propriété absolue [2]) ; à travers ses ouvrages, apparaissent même les traces de ses tâtonnements et de ses hésitations.

Avant lui, cet argument ne se rencontre nulle part. Pierre Lombard [3]), Guillaume de Paris, Alexandre de Halès, Albert le Grand lui-même [4]), les Décrétales éditées par Grégoire IX [5]), se contentent tous d'en appeler, pour condamner l'usure, aux textes de l'Écriture sainte et des Pères. — Chez Robert de Courçon, au début du XIIIe siècle, se trouve, outre l'autorité scripturistique, un raisonnement basé sur la notion juridique [6]) du *mutuum*, mais combien peu profond ! [7]) Il distingue le louage d'avec le prêt, « quia

mihi tantum sperare et accipere quantum feci, et non plus. Quidquid autem de utilitate contingit ei cui mutuum dedi, ultra mensuram mutui ex pecunia mutuata, hoc est ex industria ejus qui sagaciter pecunia usus est : industriam autem ejus sibi vendere non debeo, sicut nec pro stultitia ejus minus habere debeo. » *In III Sent.*, D. XXXVII, a. 6, ad 2 et 4 ; — coll. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 5 ; a. 2, ad 2, 3, et 4 ; *De Malo*, q. XIII, a. 4, ad 5.

1) Cette difficulté, que saint Thomas ne croit pas devoir résoudre explicitement, puisqu'elle subsiste dans tous les contrats et notamment dans la vente, a donné lieu, chez les moralistes du XVIIe siècle, à des subtilités auxquelles on a jusqu'ici fait trop d'honneur. Dans l'ouvrage *De justo auctario ex contractu crediti* (pp. 250-259), nous avons proposé cette réponse-ci : quand on transfère un droit à une chose ou à l'usage d'une chose, le fait qu'on se prive de ce droit, ou l'obligation qu'on assume de s'en priver n'est pas économiquement appréciable, à moins qu'on ne puisse se prévaloir de titres accidentels. Dans la vente, ce principe est évident : pourquoi n'en serait-il pas de même dans le prêt ?

2) Dans son savant *Mémoire sur les commencements de l'économie politique dans les écoles du moyen âge*, Ch. Jourdain se contente de dire : « La théorie de l'usure, qui reparaît partout dans les écrits du saint Docteur, doit-elle être considérée comme son œuvre personnelle ? Nous n'oserions l'affirmer ; mais assurément nul n'a présenté cette théorie avec plus de science et de clarté que lui » *(Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXVIII, 1874, p. 17).

3) Cfr. *III Sentent.*, D. XXXVII.

4) Cités par Jourdain, *op. cit.*, p. 15.

5) Cfr. V, X, t. 19.

6) Cette notion est prise dans les *Institutes*, III, 15.

7) Voici cet argument : « dicitur enim *mutuum quia de meo fit tuum* vel e con-

[illegible] transit res in dominium accipientis [illegible] locat ». Quant au fondement [illegible], il ne semble pas y songer. [illegible] *Commentaire sur les Sentences*[1]), [illegible] argument « satis probabilis », on a [illegible] assez en vogue alors ; c'est du [illegible], entre autres, Henri de Gand et [illegible] — Enfin une autre preuve avait cours, [illegible], que le Docteur d'Aquin [illegible] dans le *De Malo*, après l'avoir [illegible] *Commentaire sur les Sentences* : « qui- [illegible] et equus deteriorantur per usum ; [illegible] potest aliquid accipi ; pecunia [illegible]. Sed *ista ratio nulla est*, quia [illegible] non posset juste accipere majus [illegible] sua locata, quam domus inde deterio- [illegible] affirmer que l'argument, que saint [illegible] dans ses derniers ouvrages et qui se [illegible] sporadique dans son *Commentaire sur* [illegible] réaction ou du moins une innovation. [illegible] pas au Philosophe de Stagire qu'il [illegible] la base du raisonnement est aristotéli- [illegible] en est strictement thomiste. M. G. Le-

[illegible] mutuas mihi sunt mei, dominium eorum transit in me [illegible], pro re quae mea est, aliquid recipias, quia nihil ad [illegible] « de usura » *de Robert de Courçon*, éd. Georges [illegible] 1902.

[illegible] D. XXXVII, a. 6, c. : « alii assignant aliam rationem, quia [illegible] mutuatur, transfertur dominium quod non fit in domo et [illegible] videtur ut pro usu rei quae mea remanet, scilicet [illegible], sed pro usu rei, scilicet pecuniae, quae fit alterius [illegible] aliquid accipere nihil aliud est quam accipere aliquid [illegible] et ideo videtur quod est quaedam exactio et pecca- [illegible] videtur ; et ideo simile accidit in omnibus rebus [illegible] per mutuum, sicut granum, vinum, et hujusmodi, [illegible] et ultra valorem ejus quod mutuatum est. »

[illegible] ; — coll. *In III Sent.*, D. XXXVII, a. 6, c. ; [illegible] *est generalis* ; quia in aliquibus rebus, pro [illegible] potest licite, nihil ex usu deperit, sicut in con- [illegible] diem ; et praeterea pretium quod accipitur non [illegible] ex usu rei ; non enim tantum deperit in mutuo

fèvre [1]) a caractérisé parfaitement la différence entre les deux manières de raisonner : « ce qui, dans l'usure, dit-il, est contre nature, aux yeux d'Aristote, ce n'est pas seulement ce qui est jugé tel aussi par l'auteur de la Somme, c'est-à-dire le fait... de vendre l'usage de la chose après avoir vendu la chose elle-même, c'est une raison plus profonde, ou un motif plus subtil peut-être, en tout cas étroitement lié à l'ensemble de la théorie péripatéticienne... Ce qui choque le plus l'auteur de la Politique, ce n'est probablement pas, comme on l'a dit souvent, que l'argent puisse faire des petits, mais que la richesse, qui est destinée à nous permettre de satisfaire nos besoins, puisse devenir un but, que de moyen elle puisse se transformer en fin. Il y a là, selon lui, une chose contraire à la nature et absurde. L'intervention de la monnaie rend ce danger plus menaçant... L'ordre de la nature repose justement sur des choses définies. La recherche de la richesse pour elle-même, la spéculation, l'usure apparaissent donc comme un scandale, au point de vue du finalisme péripatéticien. » La seule fois que saint Thomas fasse allusion à cet argument, c'est quand il parle du commerce en général [2]).

Est-il vrai enfin de dire que la théorie thomiste « fit fortune au XIIIe siècle » [3]) ? Il faut croire que non. Sans doute la gratuité du prêt ou la prohibition de l'usure, même au point de vue du droit naturel, et indépendamment du droit divin et canonique, était connue de tout le monde, longtemps avant saint Thomas et même avant la vulgarisation en Occident des œuvres aristotéliciennes [4]). Mais nulle part on ne s'aperçoit d'une influence quelconque qu'aurait exercée, dans les écoles du XIIIe siècle, l'argument thomiste.

1) Cfr. *Le traité « de usura » de Robert de Courçon*, p. VI s.

2) « Deservit cupiditati lucri, *quae terminum nescit, sed in infinitum tendit.* Et ideo negotiatio secundum se considerata quamdam turpitudinem habet, in quantum non importat de sui ratione finem honestum vel necessarium. » *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 4, c.

3) Cfr. Ch. Jourdain, *op. cit.*, p. 17.

4) A preuve Robert de Courçon, qui ne dépend nullement d'Aristote.

quod circa locatum non transit res in domini
sed manet res illius qui locat ». Quant
rationnel de cette distinction, il ne sembl
A lire saint Thomas dans le *Commentaire su*
où il appelle ce même argument « satis p
l'impression qu'il devait être assez en vog
reste celui qu'emploient, entre autres, H
Gilles de Rome. — Enfin une autre
très répandue probablement, que le
réprouve énergiquement dans le *De*
déjà rejetée dans le *Commentaire sur l*
dam dicunt, quod domus et equus det
et ideo pro recompensatione potest ali
autem non deterioratur. Sed *ista*
secundum hoc aliquis non posset
pretium pro domo sua locata, qu
retur » [2]). On peut donc affirmer q
Thomas développe dans ses dern
trouve déjà à l'état sporadique da
les Sentences, fut une réaction ou

Au surplus, ce n'est pas au P
l'a emprunté : si la base du
cienne, la structure en est stri

temps
aurait
par
on pré-
le grand
a l'air de
ssius [2]), « il
ou l'argent
tout au plus il
que valait le

verso. Ut quinque solidi quos mutuas mih
a te. Unde iniquitas est si tu, pro re quae
te de re mea. » Cfr. *Le traite « de usura*
Lefevre, p. 15. Lille, Univ., 1902.

[1] Cfr. *In III Sent.*, D. XXXVII, a. 6.
videlicet quando pecunia mutuatur, tra
in aliis rebus. Justum autem videtur
domus, aliquid accipere possim ; sed p
ex hoc ipso quod mutuatur, aliquid a
ab aliquo pro usu rei propriae ; et id
tum. Et haec ratio satis probabilis
in quibus transfertur dominium per
pro quorum usu nihil accipere licet

[2] Cfr. *De Malo*, q. XIII, a. 4, ad
ici il repond : « sed *ista ratio*
quarum concessione aliquid accip
cessione domus ad usum ad unu
compensatur damno quod acc
quantum datur. »

1612.

espoir de gain,
'me, puisse
avec le
à vouloir
'e.
réparer le
ipe suivant :
aliquem dam-
er : uno modo
ie damnum est
tionem aequalis:
ens domum ejus,
ius. Alio modo si
iscatur *quod erat in*
let recompensare ex
virtute quam habere
di aliquid, habet illud
iam » [2]). Cette deuxième
selon l'auteur, par celui
oncée, anéantissant par là
la retrouve en particulier
etient l'argent au delà du
au créditeur la possibilité de
il reconnaît, en fait, la juste
entendu même comme *lucrum*
nullement ici du titre tel qu'on
ècle : il s'agit de la réparation du
action injuste ou résultant d'une
convention, — et non pas d'un
d'un contrat antérieur, ni même de
onnelle » strictement dite, connue en
Thomas applique de la sorte le principe

olasticae et morales, T. VII, D. XXV, n. 87.
2ae, q. LXII, a. 4, c.
ontrent *ibid.*, ad 1 et 2 ; ainsi que *In IV Sentent.*, D. XV,
cas analogue (empêcher quelqu'un d'obtenir une *praebenda*)
II, a. 2, ad 4.

Parmi les trois arguments, exposés dans le *De us usurariis contractibus* [1]), celui d'Aristote occupe l d'honneur : pas d'allusion, même lointaine, à celu[illegible] Thomas ! Quoi d'étonnant d'ailleurs, si l'on tie[illegible] des luttes que le « thomisme » eut à souten[illegible] dominer dans les écoles !

* * *

En soi, le prêt est donc un contrat ess[illegible] tuit. Est-ce à dire que le créditeur ne p[illegible] droit à un intérêt ? Nullement ; et nous [illegible] question des *titres extrinsèques*. [illegible] tali [illegible] Alio

Si le *temps* considéré d'une façon a[illegible] *tetur ad* rendu, si enfin la *simple privation* d[illegible] ille qui tuent pas des raisons économiquem[illegible] incurreret. et en sus de la valeur d'échange, i[illegible] incurrere de de l'*interesse*. Comment saint Th[illegible] ptione. Qui enim non seulement dans le crédit m[illegible] quantum valet ; tractuelles en général ? — Ques[illegible] ejus carentia damni- Au déclin du XVe siècle, les th[illegible] laquelle il répond, dinal Cajetan, et les juris[illegible] ici *tout* intérêt [3]) étaient à peu près d'accord p[illegible] seulement celui qui répond l'intérêt proprement dit, en[illegible] pas, mais encore celui qui seulement du *damnum em*[illegible] et cela non seulement dans *cessans* : ils ne requéraie[illegible] pendant lequel, en souve[illegible] une évolution remarquable été absolument gratuit[illegible] ici en effet le Docteur d'Aquin une espèce de projectio[illegible] l'intérêt répondant au *damnum emer*- tendit bientôt trouve[illegible] à rejeter le *lucrum cessans* : « ille Docteur du XIIIe siè[illegible] absque peccato in pactum deducere condamner le *lucru*[illegible] parle d'un gain [illegible] n'était pas encore [illegible] veut seulement [illegible]

[illegible] Ashley, *Histoire et doctrines* [illegible] Bondois et Bouyssy), t. I, p. 255 ; t. II,

[illegible] *Quodlibet III*, a. 19, c. : « tenetur ergo [illegible] restituere, quia injuste accipit ; et per conse- [illegible]

1) Cfr. cap. IV.

2) Cfr. *De justitia* [illegible] coll. a. 3, c. : « nisi forte per deten- [illegible] amittendo aliquid de bonis suis ; tunc enim [illegible] nocumenti. »

onsationem damni per
bere; hoc enim
vitare...
hoc
dedu-
habet, et
évolution
de vente : il
dommage spé-
ur [1]). Quoi qu'on
un gain probable,
et éloigné, un gain
isément s'en convaincre,
xte cité avec les endroits
ou de la réparation d'un
rêt, ce dommage y sont qua-
ne manière que la perte de gain

Thomas reconnaît la légitimité de
nergens et lucrum cessans) qui com-
puis le jour de l'expiration du crédit : il
-il, indépendamment d'un pacte explicite.
rêt, entendu au sens moderne, il a fini par
noins la compensation du dommage réellement
nt la durée du contrat. Il était en tous points
avec la science et le droit de son temps, quand il
le *lucrum cessans* proprement dit ; et en admettant
amnum emergens sine mora et le *lucrum cessans post*
ram, il était plutôt en avance [3]).

1) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII, a. 1, c.

2) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXII, a. 4, c., ad 1 et 2 : « nondum habet lucrum in actu sed solum in virtute, et potest multipliciter impediri » ; — or cette perte probable est à réparer. — *Ibid.*, q. LXXVIII, a. 2, ad 1 : « non debet vendere id quod nondum habet et potest impediri multipliciter ab habendo. »

3) Voici, par exemple, la doctrine du *De usuris* à la fin du XIIIe siècle : « quinta conditio etiam potest excusare (ab usura) quae dicitur *interesse*, *sive damni recompensatio*, *et non spes lucri*, ut si quis mutuo dederit *gratis*, *usque ad terminum aliquem* determinatum, in quo indiget sua pecunia pro aliqua necessitate, et mutuum non fuerit redditum ad praedictum terminum, potest mutuans repetere

C'est là d'ailleurs le seul titre d'intérêt qu'il ait reconnu. Il semble exclure le *periculum sortis :* de par la nature du *mutuum*, dit-il, l'emprunteur est responsable du capital ; s'il en fait la perte, il doit le restituer intégralement ; le créancier ne peut pas vendre une obligation déjà incluse dans le contrat [1]).

Enfin, comme tous les docteurs théologiens et canonistes du XIIIe siècle, saint Thomas condamne le *titre légal*. Fait digne de remarque ! la question était alors posée explicitement, telle qu'on la discute depuis le XVIIe siècle ; les auteurs étaient divisés, d'après qu'ils s'inspiraient du droit civil, ou de la doctrine et de la législation ecclésiastiques [2]). On avait à expliquer deux séries de faits. D'abord, les anciennes lois juives et romaines permettaient de recevoir l'intérêt ; comment fallait-il les interpréter ? Comme la tolérance d'un mal, pour en empêcher de plus grands [3]). Ensuite, les lois médiévales concédaient souvent à l'usurier la propriété des biens engendrés par l'usure. Saint Thomas

ultra sortem *quidquid damni incurrit propter defectum solutionis.* » — En pratique aussi, il y avait toujours un certain laps de temps de gratuité absolue : voir les faits chez G. Yver, *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe et au XIVe siècle*, pp. 376 ss. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, t. 88, Paris, 1903).

1) « Ille cui pecunia mutuatur, sub suo periculo tenet eam, et tenetur eam restituere integre ; unde non debet amplius exigere ille qui mutuavit. » *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 2, ad 5. Il est vrai que saint Thomas oppose ici le prêt à la société, quant au lucre à en tirer ; mais le principe énoncé semble inclure la condamnation du *periculum sortis* dans le prêt ; c'est au fond la même idée, mais en sens contraire, qui lui fait rejeter le *lucrum cessans :* « non debet vendere id quod nondum habet et potest impediri multipliciter ab habendo » ; c'est encore la même idée, semble-t-il, qui l'a porté à réprouver le *damnum emergens :* « debebat ille qui pecuniam mutuavit sibi cavisse ne detrimentum incurreret. » — Le *De usuris* n'admet pas non plus *dans le prêt* le titre du *periculum sortis*, alors qu'il l'admet pour les autres contrats, et il en appelle à la Décrétale *Naviganti* (c. 6, fin).

2) A lire sur cette controverse l'intéressant chapitre V du *De usuris :* « communiter a doctoribus solet quaeri, dit l'auteur, utrum in usura transferatur dominium. Et quia hujus quaestionis duplex reperitur determinatio inter doctores : quia quidam [illegible] qui theologice magis procedunt, simpliciter affirmant in usura non transferri [illegible] alii vero qui jura scripta et humanas leges attendunt, simpliciter trans[illegible] dominium dicunt. »

3) [illegible] *In III Sent.*, D. XXXVII, a. 6, ad 1 ; *De Malo*, q. XIII, a. 4, ad 6 ; à noter [illegible] qu'il énonce ici : « quandoque jus positivum permittit aliquid *dispensa*-[illegible] quia *sit justum id fieri*, sed *ne communitas majus incommodum* [illegible] ; voilà toute la portée de la dispense dont il reconnaît le pouvoir à la [illegible] *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 2 et 3. Cfr. plus haut,

[illegible]

ne songe point à reconnaître à l'autorité sociale le pouvoir de laver la tache originelle de ces richesses ; en tant qu'elles ne répondent pas à l'activité du possesseur, elles restent entachées d'injustice, et partant elles doivent être restituées [1]).

II. *Louage d'argent.* — Du prêt d'argent proprement dit, saint Thomas distingue avec soin ce qu'il appelle le « louage d'argent ». Le prêt est un contrat essentiellement gratuit ; le louage d'argent, comme tout autre louage d'ailleurs, est essentiellement onéreux.

En dehors de la *Somme théologique* [2]), il expose très lumineusement la nature de ce contrat dans le *De Malo* [3]). Voici ce passage en entier : « Sicut Philosophus dicit, duplex usus potest esse alicujus rei : unus proprius et principalis, alius secundarius et communis : sicut calceamenti proprius et principalis usus est calceatio, secundarius autem commutatio. Pecuniae autem e converso principalis usus est commutatio ; propter hanc enim pecunia facta est : secundarius autem usus pecuniae potest esse quicumque alius, puta quod ponatur in pignore, vel quod ostentetur. *Commutatio autem est usus quasi consumens substantiam rei commutatae, inquantum facit eam abesse ab eo qui commutat.* Et ideo si quis pecuniam suam alteri concedat *ad usum commutationis* [comme dans le prêt], qui est proprius pecuniae, et pro hoc usu pretium aliud quaerat ultra sortem, erit contra justitiam; si vero aliquis concedat alteri pecuniam suam *ad usum alium quo pecunia non consumitur, erit eadem ratio quae est de rebus illis quae ipso usu non consumuntur, quae licite locantur et conducuntur.* Unde si quis pecuniam signatam in sacculo concedat alicui ad hoc quod ponat eam in pignore, et exinde pretium accipiat, non est usura ; quia non est ibi contractus mutui, sed

1) Cfr. *Summa theol.*, loc. cit., a. 3.
2) Cfr. 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 1, ad 6.
3) Cfr. q. XIII, a. 4, ad 15.

C'est là d'ailleurs le seul titre d'intérêt q
Il semble exclure le *periculum sortis* : de
mutuum, dit-il, l'emprunteur est respons
s'il en fait la perte, il doit le restituer
créancier ne peut pas vendre une obli
dans le contrat [1]).

Enfin, comme tous les docteurs théo
du XIII[e] siècle, saint Thomas condam
digne de remarque ! la question étai
ment, telle qu'on la discute depui
auteurs étaient divisés, d'après qu'il
civil, ou de la doctrine et de la légis
On avait à expliquer deux séri
anciennes lois juives et romaines
l'intérêt ; comment fallait-il les
tolérance d'un mal, pour en e
Ensuite, les lois médiévales co
la propriété des biens engendr

pour
au tra-
dans le
matérielle

la note caracté-
solue disposition,
ou le *dominium*
débiteur; il est exclu
de vente à crédit,
age. L'usage concret,
ment tel, que l'argent
de la même manière,
louant une maison, ne
que disposition incluse

contrat, en étudiant le
saint Thomas en parti-
retrouve partout, chez ceux-là
d'Aristote : à preuve
Robert de Courçon [1]). C'est
déraisonnable, que de com-
son ensemble, au seul contrat
peu qu'on observe les opéra-

ultra sortem *quidquid damni incurrit* p
aussi, il y avait toujours un certain la
faits chez G. Yver, *Le commerce et l*
XIII[e] et au XIV[e] siècle, pp. 376 ss. (B
et de Rome, t. 88, Paris, 1903).

1) « Ille cui pecunia mutuatur, sub
tuere integre ; unde non debet amp
2a 2ae, q. LXXVIII, a. 2, ad 5. Il est
société, quant au lucre à en tirer
damnation du *periculum sortis* da
sens contraire, qui lui fait rejeter
nondum habet et potest impedir
idée, semble-t-il, qui l'a porté a
qui pecuniam mutuavit sibi ca
n'admet pas non plus *dans le p*
pour les autres contrats, et il en

2) A lire sur cette controverse
niter a doctoribus solet quaeri,
Et quia hujus quaestionis duple
eorum qui theologice magis pr
dominium ; alii vero qui jura
ferri dominium dicunt. »

3) Cfr. *In III Sent.*, D. XX
le principe qu'il énonce ici
tive, non quia sit justum
patiatur », voilà toute la p
loi. — Item, *Summa theol*
p. 41, n. 1.

ⁿte de la place
ᵛui revient

ps n'est pas
essentiellement
plique rigoureu-

gique [2]), il l'expose
: « Si aliquis carius
stum pretium, ut de
, manifeste usura com-
atio pretii solvendi habet
ultra justum pretium pro
ur, est quasi pretium mutui,
surae. Similiter etiam si quis
ius quam sit justum pretium,
solvit quam possit ei res tradi,
a etiam ista anticipatio solutionis
ationem, cujus quoddam pretium est
sto pretio rei emptae. Si vero aliquis
diminuere, ut pecuniam prius habeat,
usurae. » Sur le même principe repose
atre cas de conscience, qu'on rencontre
ione et venditione ad tempus. Dans cette
auteur ne tient même pas compte de l'exis-
la probabilité de titres extrinsèques quel-
au plus semble-t-il reconnaître la rémuné-
frais de transport [3]). Il y manifeste donc une

mma theol., 2a 2ae, q. LXXVII, a. 4, ad 2 ; LXXVIII, a. 2, ad 7 ; *De venditione ad tempus*.
LXXVIII, a. 2, ad 7.
et alias expensas licite factas, puta *in portatione pannorum*, possint
uperare de eorum venditione... » — « Non posset quis in venditione pan-
recuperare expensas quas incaute et imprudenter fecisset. » Cfr. *op. cit.*,
— Dans ce troisième cas, l'auteur développe des théories très sévères Il
si nous le comprenons bien, de marchands qui, pour faire le commerce, ont
n d'argent et ne peuvent l'obtenir qu'en payant de l'intérêt ou de l'usure.
ommettent ainsi, dit l'auteur, un péché d'injuste coopération ou de scandale ;

magis *locatio et conductio:* et eadem est ratio
cedat alteri pecuniam ad usum ostentationis
verso si quis concedit alteri calceamenta ad
tationis, et ex hoc aliud pretium quaereret
valorem, esset usura. »

Loin de trouver une contradiction dans
admirera la parfaite cohésion des princ
rigoureuse des applications. Dans le lou
l'argent est *toujours* productif, même p
service rendu est matériellement est
capital loué ; au surplus, pour être re
le débiteur, cette utilité ne suppos
vail, aucune habileté : le plus souve ... s dans
crédit donné ou maintenu par la se ... devraient
de l'argent.

Mais il faut remarquer, — c'es ... à terme le
ristique du contrat, — que la li ... du prêt, mais
en d'autres termes, le droit de ... ent que pour le
in re n'est par là nullement oct
au contraire. Ce n'est point
comme le prêt ; c'est un véri
en vue duquel il se fait, es
peut et doit subsister en lu
l'usage déterminé, qu'on c
comprend pas, mais exc
dans le *dominium*.

N'a-t-on pas trop perd
crédit chez les scolastique
culier ? Au XIIIe siècle, on
mêmes qui ne dépendent
la *Somme* pénitentielle
évidemment user d'une
parer le crédit modern
médieval du *mutuum*.

1 Cfr. *Revue Néo-Scol.*, 19

...ent et d'agrandir leur com-
...r se dédommager des intérêts
...res d'autant plus cher qu'ils
... principe général de la vente
...santur propter hoc quod volunt
... indemnitatem mortaliter pec-
...ead d'une appréciation subjec-
... ad 2) ; ensuite, la solution qui
... en effet, étant donné qu'ils ont
...ntérêt aux usuriers, ils ne pour-
...eurs étoffes ; ils ne le pourraient
... des usuriers, ce qui ne serait pas

... ad 2.
...théologique aussi bien que dans
...manifeste de la manière suivante :
... d'après *l'intention* des contrac-
... appert à la simple lecture, et
... plus debito accipere propter
...*ne et venditione ad tempus)* ;
... à faire hausser le prix ; il semble
... la Decrétale *Naviganti* (L. V. X,
... s'on *doutait* que la valeur de
... fut, dans la suite, un titre admis
..., c. VI et VII ; cet auteur admet
... comme dans les autres contrats,

s répandu depuis le haut
les formes les plus
ommun, par
du capital,
int Thomas[2])
les droits qu'il
ansfert dominium
a pecunia mutuatur,
etur eam restituere
gere ille qui mutuavit.
a suam vel mercatori vel
cujusdam, non transfert
illum, sed remanet ejus ; ita
ercator de ea negotiatur, vel
sic licite potest partem lucri inde
nquam de re sua. »
i de point d'appui aux discussions
été soulevées nombreuses, autour de
les siècles suivants ; elle s'harmonise
ille avec la science morale et économique
i qui fournit à un commerçant ou à un
capital, assumant la responsabilité et les
sède un droit réel sur les fruits de ce capital.
mas reconnait ainsi ouvertement la productivité
as formelle sans doute — mais virtuelle de l'argent :
potest partem lucri *inde* provenientis expetere,
am de re sua ».

u surplus, cette théorie s'accorde absolument avec la
tuité du prêt. Les obligations réciproques diffèrent
ssentiellement dans les deux contrats : et partant les
droits ne peuvent être les mêmes. Dans le prêt, le débiteur
s'oblige, dans tous les cas, à couvrir les risques du capital
en même temps qu'il acquiert le droit absolu d'en disposer
a sa guise : comme c'est manifestement le transfert du droit

1) Cfr. Brants, *Théories économiques*, pp. 167-173.
2) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, a. 2, ad 5.

tendance sévère, d'autant plus sévère qu'il con[illegible]
contrat équivalemment comme un prêt, dans leque
au moins le *damnum emergens*. A ce point de
peu logique ; il l'est moins encore quand on
vente à crédit au commerce. Il reconnaît en
peut vendre plus cher un objet, dès qu'un l[illegible]
s'écoule entre l'achat et la vente : « potest hoc
vel quia in aliquo rem melioravit, vel quia p[illegible]
mutatum secundum diversitatem loci, vel
propter periculum cui se exponit transferen[illegible]
ad locum vel eam ferri faciendo » [1]). Sans
productrice, dont il est question ici, ne se
la vente à terme, mais les autres titres de [illegible]
logiquement y être considérés.

Bref, saint Thomas applique à la
principe sur lequel il construit la gra[illegible]
pour le vendeur il est moins ind[illegible]
prêteur [2]).

et la nécessité, qu'ils allèguent, de vivre honora[illegible]
merce, ne suffit pas à légitimer cet acte. Ensuite,
qu'ils ont dû payer, ils vendent leurs étoffes au
n'en obtiennent pas le prix au comptant. D'aprè[illegible]
à crédit, il y a là une nouvelle injustice : « nec [illegible]
se conservare indemnes ; quia nullus debet ser[illegible]
cando » — Il est évident que le premier péch[illegible]
tire (Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVIII, [illegible]
regarde la vente des étoffes n'est pas *ad* [illegible]
commis une coopération injuste en donnant
raient pas, pour se compenser, vendre plus [illegible]
pas, parce que c'est se compenser à l'égard
[illegible], mais à l'égard des acheteurs.

1) Cfr. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXXVII

2) Cette sévérité, qui se trouve dans la
le [illegible] *ad* [illegible]
[illegible] Saint Thomas [illegible] s'il y a usure, ou
[illegible] en général il [illegible] l'usure
comme il est à conclure du principe [illegible]
[illegible]
[illegible] aucun titre extr[illegible]
[illegible] Grégoire IX [illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

la
[illegible]
[illegible]ques :

[illegible]cle. Le prêt
[illegible] droits et les
[illegible]cipale est celle
[illegible] *sortis* n'est
[illegible]*culum* ne peut
[illegible] de saint Thomas ;
[illegible] citée *Naviganti* :
[illegible] dite ; elle se rap-
[illegible]*ndum quid*, et non
est lucrative par elle-

diversitatem loci,
nit, trans-
do. »
la
se
naît

espèce
on dont
une chose
autre, ou
l'échange
érée comme

ut au point de
pur et simple,
e et l'autre, que
traire, il constitue
sert de prix dans
monnaie et consé-
revient légalement :
légitime du travail, la
e et la valeur légale peut
de profits. C'est à la suite
alistes ont admis explicite-
concevoir le *cambium* ; et
et très fouillée, qu'on trouve
monument juridique élevé par
un haut degré l'esprit d'observa-
théologiens économistes d'alors.
rencontre pas une doctrine aussi
prétexte de ce fait pour montrer,
contradiction entre les théories
ers scolastiques et celles des derniers.
nd-on, l'argent est considéré comme
depuis le début du XVIe, cette opinion

de propriété, il ne peut s'agir que d'une espè[illegible]
Ici, par contre, les risques demeurent au com[illegible]
taire ; et en une certaine mesure aussi la d[illegible]
capital, puisque le commerçant travaille pour
son nom : il ne peut donc être question d[illegible]
propriété, et conséquemment le lucre, er[illegible]
concours des choses productives et de l'ac[illegible]
doit en partie revenir au capitaliste, vrai[illegible]
l'argent [1]).

V. *Change*. — Le change consiste dan[illegible]
monnaie contre une autre : « campsor[illegible]
ordinatur ut sit mensura rerum venal[illegible]
permutationem numismatis » [2]). Le ch[illegible]
nêteté à des dangers, tout comme le co[illegible]
ramène : « juste vituperatur, quia, [illegible]
deservit cupiditati lucri, quae term[illegible]
infinitum tendit » [3]). Il n'est pas dé[illegible]
s'agit bien du change lucratif. Saint[illegible]
dans les opérations commerciales ; i[illegible]
peler la doctrine morale du comm[illegible]
exposée au commencement de cet[illegible]
par l'agent de change peut parfait[illegible]
but louable, le bien privé ou socia[illegible]
juste rémunération du travail, « [illegible]
ou comme la compensation d'a[illegible]

1) Cette théorie se rencontre chez tous [illegible] implique essentiellement le transfert de la [illegible] obligations inhérents à la propriété. Parm[illegible] de rendre et de garantir le capital, c'est [illegible] pas reconnu comme titre compensatoire [illegible] être vendu séparément. Nous avons vu q[illegible] tel est aussi le sens qu'il faut attacher [illegible] elle se rapporte au prêt, et non pas à la [illegible] [illegible] XIV [illegible] pas à la [illegible] [illegible] [illegible]

2) [illegible] II

3) [illegible] LXX[illegible]

4) [illegible] pp. [illegible]

[illegible] s., 173, [illegible] XIII) : [illegible] plus au [illegible] plus quod [illegible] ratione monetae [illegible] subveniatur sala- [illegible] in arte neces- [illegible] ad utilitatem

[illegible] établir plus facile- [illegible] nous ayons en vue [illegible] On ne doit pas dire [illegible] Thomas, il ne se trouve [illegible] siècle, pour désigner [illegible] species illa, quae in [illegible] tatis, II, v. *Capitale et* [illegible] pas comprise. Robert [illegible] de contrats qui peuvent [illegible] Les autres auteurs du [illegible] sent plutôt *sors*.

ontre la prod

ıtal
conon
ıant au
nt par l'
urent. En
essentiel
faire du g
mploie à plus
l'idée : « *de* p
se du titre d'*inte*
os de l'*interesse*
ème ligne que le

ar la manière de pro
ıctif en un sens très
il n'exerce pas une cau
. n'en sort pas comme
ıt pas les « fruits » de l'a
ıse matérielle, « habet rat
as la cause principale de la
exerce du moins une cau
que saint Thomas exprime
ours de sa notion monétaire. P
iliter l'échange, elle rend mobi
elle permet à l'activité commerci
acquérir et de les combiner, po
manière nouvelle ou plus parfaite
se renaissants de l'humanité [4]). C'es

ent., Dist. XXXVII, a. 6, ad 4; *Quodl.* III, a. 19, ad 1; *I*
. *Summa theol.*, 2a 2ae, q. LXII, a. 4, ad 2; q. LXXV
l contra, c., ad 1 et 3.
LXII, a. 4, ad 1 et 2.
s endroits cités.
explique la même idée : *Die Eigentumslehre nach Thom*
n modernen Socialismus, mit besonderer Berücksichtig
n Weltanschauungen, pp. 359 s. Freiburg i. B., Herder, 1898.

est abandonnée, et [illegible] s'enquérant constamment surannée de la stéri[illegible] et les interprétant d'une

Quoique le mot [illegible] à concéder, dans le prêt, la de saint Thom[illegible] qu'elle se plaisait à recevait le chang[illegible] Thomas, dont nous avons essayé parlant de ce [illegible] pas exempt de ces défauts, bien examine la li[illegible] en avance sur la science de son denariorum [illegible] l'application des principes mêmes prin[illegible] déterminée. Sans aucun doute ils doctrine co[illegible] de leur temps, les législateurs difficile d[illegible] les juristes canonistes et civils, dérer, da[illegible] qui ont légué leurs immortels Quoi qu'il [illegible] du saint [illegible] Et qu[illegible] verait [illegible] deux [illegible] dans [illegible]

E. Van Roey.

A[illegible]

fin[illegible] co[illegible]

Mélanges et Documents.

III.

L'IMMORALITÉ DE L'ART.

L'immoralité de l'art !

Non pas l'immoralité introduite accidentellement dans l'œuvre d'art, ce qui n'existe que trop souvent, hélas !

Non pas même l'immoralité considérée comme un danger auquel toute forme d'art est spécialement exposée, ainsi que l'a prétendu M. Brunetière, « en tant qu'elle est une volupté des sens ; en tant qu'elle est une imitation et par conséquent une apologie de la nature ; et en tant enfin qu'elle développe chez l'artiste ce ferment d'égoïsme qui est une part de son individualité » [1]).

Mais l'immoralité présentée comme inhérente et essentielle à l'art, de par la définition même de la morale et de l'art : telle est la thèse récemment soutenue par M. Paulhan dans la *Revue philosophique* [2]).

Vraiment nous éprouvons quelque surprise à voir un esprit aussi délié que l'est M. Paulhan défendre une pareille thèse philosophique, ou plutôt nous nous demandons si l'ingéniosité même de son esprit ne lui a pas, en l'occurrence, joué un mauvais tour en lui faisant prendre plaisir au développement d'une antithèse qui n'a pour elle, croyons-nous, que sa spéciosité. M. Paulhan apporte à la défense de son idée une argumentation que nous allons essayer de résumer, de suivre dans ses détails et de réfuter.

*
* *

1) Brunetière, *L'art et la morale*, brochure. Paris, Hetzel, 1898. Ce que contient d'exagéré la thèse de M. Brunetière a été excellemment réfuté par M. Georges Lechalas dans ses belles « *Études esthétiques* » (Paris, Alcan, 1902).

2) Numéro de décembre 1904.

hantée par la crainte de l'usure ; s'enquérant con
des intentions des contractants, et les interpré
manière rigoureuse ; avare à concéder, dans l
légitimité de titres compensatoires qu'elle se pl
connaître ailleurs. Saint Thomas, dont nous a
d'exposer la doctrine, n'est pas exempt de ces
qu'il soit, à certains égards, en avance sur la s
temps. Mais tout cela regarde l'*application*
à une situation économique déterminée. Sans a
connaissaient les besoins de leur temps, l
ecclésiastiques et laïques, les juristes canon
enfin les grands Docteurs qui ont légué
principes aux siècles à venir.

E.

---

ions
place
ntiers
cessités

employés
la diffusion
sont par

systéma-
''art.

art et la
. opposés.
t et de la

pour objet
raisonnable
aspects d'une

« *le beau dans*
pect, celui de la
ination, de l'har-
de l'esthétique.
t de *subordination.*
lations de subordi-

e de ces choses sub-
constitution, de *coor-*

s un seul qui se prête

n, comme telle, qui est

cause formelle ou la forme.
in intrinsèque des êtres se
donc, au fond, le même ordre
érents » [1]).
e de coordination ; il est l'har-
re elles. Le bien, au sens moral,
tion ; il en est une partie. Il est
ordination, en tant que cet ordre
moyens avec la fin dernière d'un

qu'il y eût contradiction entre ces

« La morale, nous dit M. Paulhan, ne peut se comprendre qu comme une systématisation de la vie aussi rapprochée que possib de la perfection. Elle est la finalité idéale. La vie morale, c'est la systématisée, en complet accord avec elle-même, en complet acc avec ses conditions d'existence. » — Et cela est vrai, « quelle soit la morale que l'on juge bonne et que l'on adopte, et mê l'on n'en trouve point de soutenable ». — S'il en est ain morale entre forcément en conflit avec l'art qui, lui, est un matisation partielle, essentiellement indépendante ». — « I continue l'auteur, le propre de l'art, sa caractéristique ess sa raison d'être, c'est de nous isoler de la vie, c'est de su nous une vie artificielle et factice, harmonisée en elle- à cause de cela, morale en elle-même, mais en dehors d de la vie, et à cause de cela, immorale par rapport à la rale par rapport à l'ensemble des êtres... Il substitu réel un monde fictif qui n'existe pas, ou qui n'exist même façon que l'autre, mais qui correspond à nos d siste essentiellement à remplacer une réalité qui nou une idéalité moins solide mais plus satisfaisante » [1].

Voilà l'argument fondamental de M. Paulhan.

Il fera remarquer ensuite, développant cet arg d'une part, l'art, la morale, l'industrie proviennent réaction humaine contre le monde réel, d'autre l'industrie tendent à transformer le monde pour l que l'art ne se préoccupe pas, lui, de transforme mais se contente de créer à côté un monde fictif nos désirs insatisfaits.

Il fera remarquer encore que l'art, se prop monde fictif, choisit de préférence, pour les in les idées et les sentiments qui ne trouvent pas sante dans la vie réelle, soit en général, soit miné. Ainsi — c'est toujours M. Paulhan que à résumer — les vertus et les vices moyens n dans les œuvres artistiques. Par contre, l'a les sentiments et les idées que les conve sociales compriment et contrecarrent.

Enfin il attirera notre attention sur la ma à un titre quelconque à l'exécution, à l'int de l'œuvre d'art, architectes, ouvriers, act

1) Loc. cit., pp. 555-556.

travers les
vre

it
ter
non
cette
actère
rt trop
e l'art.
pensons
monde
ceptionnel
l'aventures
essairement
te littérature

nte de l'art, il
l'art, ainsi que
l'auteur et à la

ontre cette concep-
ps et de tous pays
attaches profondes
aine et avec la réalité
e à tel moment dans

ue M. Paulhan
incarne et flatte ait été
ne trouvent de pré-
la morale, les pas dans la
convenances

et les nécessités sociales compriment [1]). Nous croyions, nous, que l'art avait au contraire une tendance universellement constatée à exprimer les idées et les sentiments qui dominent à une époque. Certes nous ne sommes point enthousiaste de cette branche d'étude que l'on a décorée du nom de « sociologie artistique et littéraire ». Nous n'y voyons que l'extension, souvent exagérée, d'un genre de recherches que les grands critiques ont depuis longtemps connu et pratiqué. Mais s'il y a quelque chose de vrai — et nous le pensons — dans ce que l'on appelle ainsi, c'est bien la relation, l'accord, l'unisson plus ou moins complet entre l'état moral et intellectuel d'une période de l'histoire et son efflorescence artistique. La chanson de geste exprime l'idéal belliqueux de l'époque qui l'a produite. Le culte de l'honneur, si vivace au cœur des Espagnols, à l'aurore des temps modernes, se reflète dans leur littérature et la teinte de couleurs bien précises. Quand on a lu Taine — sa *Philosophie de l'art* ou son *Histoire de la littérature anglaise* — on ne saurait douter que les œuvres d'art puisent leurs éléments constitutifs, non seulement dans un milieu individuel, mais aussi dans un milieu social, encore qu'on soit prêt à reconnaître ce qu'il y a d'outré dans la manière dont l'illustre critique a développé sa théorie.

* * *

M. Paulhan ajoute, pour fortifier son argumentation, que les vertus et les vices moyens ne trouvent guère place dans les œuvres d'art, tandis que ces vertus et ces vices moyens sont les plus fréquents dans la vie réelle. — Nous pourrions d'abord faire observer que l'art dit réaliste se propose précisément la représentation de ces vertus et de ces vices moyens et que le réalisme, tel du moins qu'il a été pratiqué en littérature, par un George Eliott et un Wordsworth en Angleterre, par un Tolstoï en Russie, par un Daudet ou un Coppée en France, en peinture par l'école de Teniers, Brauwer, Van Ostade, le réalisme ainsi compris est bien aussi une forme d'art digne de quelque attention. On pourrait d'ailleurs suivre à travers l'histoire l'art dit réaliste et le montrer se développant à chaque époque parallèlement à d'autres formes d'art.

Mais laissons cela. S'il est vrai que les vices et les vertus de « taille moyenne » ne trouvent pas toujours un accueil favorable dans le domaine de l'art, à quoi l'attribuer, sinon à ce que leur caractère moyen, ou leur « médiocrité », comme on dit parfois, se

1) *Loc. cit.*, pp. 575 et ss.

prête moins à la mise en valeur intense des grands mobiles psychologiques de la nature humaine ?

*
* *

Au fond, dit encore M. Paulhan, amplifiant toujours son idée maîtresse, toute contemplation est opposée à l'action, en ce sens que pendant que l'on contemple on n'agit pas. Mais, en matière de morale ou d'industrie, la contemplation et l'action concordent en cet autre sens que l'une et l'autre s'entr'aident et se conditionnent entre elles. Tout autrement en va-t-il pour l'art. L'art est une contemplation qui se suffit à elle-même et vise, non à réformer la pratique, mais à la supplanter [1]).

Observons d'abord que beaucoup d'œuvres d'art, surtout en littérature, exprimant une idée ou un sentiment moral, ont par le fait même une influence sur la vie pratique. Cent fois on a constaté et montré par des exemples irréfutables, le contrecoup des œuvres d'art sur les actes de ceux qui les admirent. Un magistrat, M. L. Proal, citait récemment encore de nombreux cas dans son livre sur *Le crime et le suicide passionnels* [2]).

Soit, objectera peut-être M. Paulhan, mais c'est à raison de l'élément moral qui y est incorporé, et non à raison de l'élément esthétique qui leur est essentiel, que les œuvres d'art exercent une influence sur la vie pratique. Or, il y a des œuvres d'art dont l'élément moral est absent. Pour celles-ci tout au moins il sera vrai de dire qu'elles sont opposées à la vie pratique.

Opposées, non certes elles ne le sont pas : car on ne peut toujours se livrer à la vie pratique, et la contemplation, qui est aussi une activité, remplit utilement les temps d'arrêt de la vie pratique sans lui nuire aucunement. Sont-elles même indifférentes à la vie pratique, ces œuvres d'art dont l'élément moral est absent : un beau paysage, un bel édifice, une belle symphonie ? Nous ne le pensons pas. D'abord elles reposent des fatigues de la vie pratique, et, ce faisant, elles donnent de nouvelles forces pour agir. Ensuite la jouissance du beau est par elle-même une jouissance qui élève l'âme, la purifie et l'ennoblit. C'est ce que Flaubert voulait dire lorsqu'il écrivait : « Comme la nature, il (l'art) sera donc moralisant par son élévation virtuelle et utile par le sublime » [3]).

*
* *

1) *Loc. cit.*, pp. 556 et ss.
2) Un volume. Paris, Alcan, 1900.
3) *Correspondance*, 2e série, p. 298. Paris, Charpentier.

et les nécessit
l'art avait au
exprimer les
Certes nous n
que l'on a dé
Nous n'y voyo
recherches qu
pratiqué. Mais
— dans ce q
l'unisson plus
d'une périod
chanson de g
duite. Le cu
l'aurore des
teinte de co
sophie de l'a
saurait dout
tifs, non se
milieu soci
d'outré da
théorie.

M. Paul
vertus et
d'art, ta
quents d
que l'ar
ces vert
qu'il a
Wordsw
ou un
Brauw
forme
suivre
pant à
Mai
« tail
dans
carac

1)

contemplation artistique
d'artistes ou de gens
arrivent à ne plus envi-
esthétique. Et il nous cite
générale ceux que l'on
l'habitude qu'ont certaines
réel comme un tableau, —
paysage : voilà un Hobbema,
mentalité est fondée sur
rappelle enfin qu'en mainte
avec l'activité religieuse ou les
selon lui, de l'antagonisme
artistique et l'activité pratique [1]).
auteur du livre bien connu sur
argument en faveur de sa thèse
après lui. Il a étudié dans ce
, il nous a fait voir comment
caractère, mais aussi parfois
déséquilibrement, et cette faculté
l'a indiqué, — aussi bien l'esprit
C'est donc à tort qu'il fait grief
d'être opposé à la vie pratique. On
aussi bien que de grands artistes
de la vie pratique.
conflit avec l'activité religieuse ou les
peut tenir en certains cas au caractère
certaines œuvres d'art par suite des senti-
Cela peut provenir aussi de ce que des
intérêts religieux craignent, à tort ou
soient sacrifiés aux plaisirs artistiques
Rappelons-nous l'opposition de Bossuet à la
tenir enfin à ce que les gens préoccupés du
quotidien trouvent aisément excessives l'im-
que prétendent revendiquer des préoccupations
artistique, scientifique, ou religieux.
n'est pas, croyons-nous, celui qui considère

1) Loc. cit., pp. 162 et ss.
2) Un volume, Paris, Alcan, 1902.

toute chose sous le point de vue artistique, mais plutôt celui qui ne prend de toute chose que ce qui en est agréable, ce qui « délecte » [1]).

* * *

En somme, nous le disions au début de cet article, l'étude de M. Paulhan sur l'*Immoralité de l'art* nous paraît ingénieuse, mêlée de remarques toujours fines, parfois justes, mais erronée dans sa thèse fondamentale.

GEORGES LEGRAND.

IV.

CONSTANTIN MEUNIER.

J'aime fort cette déclaration d'un maître français : « Je donnerais toutes les sculptures contemporaines pour la sculpture belge et tous les sculpteurs belges pour Meunier ». Sous sa forme de familiarité outrancière, c'était une conviction pratique, puisqu'à ce moment le monde s'occupait plus des œuvres de Meunier que de n'importe quel autre artiste. La grande camaraderie des artistes prenait l'égide de Meunier pour la célèbre exposition du Champ de Mars ; et en même temps que lui venaient les honneurs, la médaille d'or et la rosette de la Légion d'honneur, le Musée officiel du Luxembourg ne cessait de faire des achats d'œuvres du maître belge au point de constituer une sorte de galerie Meunier.

Ces exceptionnelles apothéoses d'outre-frontière ne « débelgisaient » pas le cœur du maître bruxellois. Passe encore, se disait Meunier, de placer hors du pays des cargaisons de produits moyens, mais il est dur de se résigner à céder à un pays étranger l'œuvre capitale. Elles étaient de la patrie et pour la patrie, ces quatre frises cyclopéennes qui, par des industries de chez nous, dramatisent le travail. Avant de céder au Danemark l'œuvre appelée *le Monument du travail*, il y avait certes à hésiter ; il y avait le séduisant pont d'or sur lequel on voulait faire franchir le détroit ; puis, le site était sympathique : l'emplacement offert était au milieu d'un monde d'ouvriers et d'une

1) C'est ainsi que l'entend M. Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine* ; étude sur Renan, pp. 59 et ss. Paris, Lemerre.



Mais, dit M. Paulhan, il est si vrai que la contemplation a
s'oppose à la vie pratique que nombre d'artistes ou
spécialement doués du sens artistique en arrivent à ne
sager les choses que sous l'angle esthétique. Et il
Flaubert, Théophile Gautier, et d'une façon générale c
appelle les «dilettanti». Il nous rappelle l'habitude qu'
personnes de considérer un paysage réel comme un
de dire par exemple, en présence d'un paysage : voilà
un Ruysdael, — parce que toute leur mentalité
l'étude et l'amour des tableaux. Il nous rappelle enfi
occasion l'on a vu l'art en conflit avec l'activité
instincts bourgeois ; toutes preuves, selon lui,
qui existe entre la contemplation artistique et l'act

Il est étonnant que le perspicace auteur du livr
« *les Caractères* » [2]) ait cherché un argument en
dans le fait que nous venons de citer après lui.
livre les « ***déséquilibrés*** », les « ***unifiés*** », il nous
une faculté dominante peut unifier un caractère
l'absorber jusqu'à déterminer un déséquilibre
dominante peut être, — lui-même l'a indiqué,
scientifique que le sens artistique. C'est don
spécialement au sens artistique d'être oppos
a vu de grands mathématiciens aussi bien ... assez
être incapables des préoccupations de la vie ... rendre

Si l'art apparait parfois en conflit avec l' ... est l'in-
instincts dits bourgeois, cela peut tenir ... de chaque
immoral que présentent certaines œuvres
ments qui s'en dégagent. Cela peut pro ... un raisonneur,
hommes très soucieux des intérêts rel ... considérations
à raison, que ceux-ci ne soient sacri ... jamais la surprise
trop envahissants. — Rappelons-nous ... lpteur souriait d'un
comédie. — Cela peut tenir enfin à ce ... i, d'après le maitre
pot-au-feu ou du pain quotidien trou ... pturale. L'artiste con-
portance et l'estime que prétendent ... rmé en pièces à thèses
d'un autre ordre, artistique, scienti

Le « dilettante » n'est pas, e ... t plus d'influence, qu'il
... labeur ; ce n'est pas une
... r jour, étude par étude,
... Pour juger son œuvre et
... critique d'art et, par dessus

1) [illegible] pp. [illegible] et ss.
2) Un volume Paris, Alcan, [illegible]

…ur, auditeur des conver-
… nature qu'inter-
…artialement,
…ore, se
…ement
…sible le
…son faire
…son devoir
comme un
…r les perfec-
… pièces de son

… : un travailleur
…gistralement, c'est
… au labeur profes-
…, sans retour, sans
ni révolte, dans une
…gne, jusqu'à présenter
…al et physique dans une

…yer un plus grand nombre
…ou fignoler l'Espagne joliette
…Espagne vraie, telle qu'elle
…ns, les mules éventrées, et les
… modèles de casques galbeux et
…lement de mise dans les ateliers.
…ent les détails, comme on peignait
…ndes au temps où il était initié au
…de dessinateur de vitraux.
… étriqué sa géniale impatience et son
…art est fait d'observation comprise : ce
… vie, telle que se vit la vie humaine. Un
…xclusive par la couleur ou par la glaise.
…devient aussi bien thème sculptural : elles
…expressions identiques d'un trait de réalité
…nation ou son souvenir plus que de geste et
…ar exemple, à vingt ans, découvre la beauté du
…ux moissonneur qui, d'un effort magnifique,
…pas le sol d'une lourde jonchée d'épis ; en une
…terrain, le pinceau du jeune homme note trois
…ssonneur. Quarante ans après, ce sont ces pochades

ville de fabriques modèles; [illegible] gigantesque bronze intitulé
monument, on aurait le Chr[illegible] exécutée par un vieil-
gloire du travail, et synthé[illegible] d'un adolescent.
frises latérales. De ces fris[illegible]
humain au souffrant ouvr[illegible]
heureuse, que l'artiste [illegible]
à plein cœur avec un [illegible]
gnantes de maitrise e[illegible]

ARMAND THIÉRY.

Malgré toutes ces [illegible]
encore de son suprê[illegible]
Que fera notre pay[illegible]
série complète de[illegible]
du chef-d'œuvre, [illegible]
place en l'édific[illegible]
cher ces questi[illegible]
y répondent, [illegible]
occupons-nou[illegible]

[illegible] néo-thomiste.

Je ne v[illegible] étrangers à la scolastique,
deviner pa[illegible] renaissance du thomisme que
juste titre [illegible] d'Iéna. En 1882 il lui consacra,
retrouver [illegible] une série d'articles qui repa-
Grâce à s[illegible] dans la *Zeitschrift für* Philo-
bon arti[illegible], en 1886, en brochure sous le
la beaut[illegible] *Aquino und die Cultur der*
dividu[illegible] provoqua une réponse étendue
travail[illegible] Cologne, 1887, 64 pages;
Je m[illegible] M. Eucken reprit le même
le sé[illegible] *Philosophische Monatsh*[illegible]
géné[illegible] *Wissenschaft*. En 1[illegible]
et le [illegible] saint Thomas d'Aquin et K[illegible]
air [illegible] mondes différents de la pen[illegible]
avo[illegible] rappellent l'article consacré [illegible]
sidé[illegible] sous le titre : *Kantisme et Sco*[illegible]
ses [illegible] 1901, pp. 1-18).
[illegible] dans le supplément littéraire d[illegible]
éta[illegible] septembre 1904), un article sur
pl[illegible] intitulé : *Das wissenschaftliche*
M[illegible]
p[illegible] l'ignorance de ce mouvement
[illegible] alors que leur controverse aurait
[illegible] plus précises. Ces considérations l'ont
[illegible] rapport de M. Pelzer quelques don-
[illegible] de Louvain, qui « est incontes-
[illegible] du thomisme contemporain ».
[illegible] l'Institut, l'organisation de son ensei-
[illegible] qui composent sa bibliothèque et les
[illegible] sont les points que traite successivement

M. Eucken. Son étude s'achève par une appréciation personnelle. Est-il possible, se demande-t-il, de se rallier entièrement à la science contemporaine, tout en gardant le fonds des convictions religieuses légué par le moyen âge, comme ce « thomisme moderne » croit pouvoir le faire? Oui, si la science moderne avait mis au jour seulement des faits nouveaux et des méthodes nouvelles. Mais elle a fait plus que cela, en inaugurant un mode nouveau de penser et en propageant une conception nouvelle de l'univers, et c'est sur quoi les esprits ne s'entendront pas. Cependant, s'il faut repousser cet essai de conciliation dans l'intérêt de la religion comme dans celui de la science, on ne pourra s'empêcher de rendre hommage à la conviction loyale qui en a dicté l'entreprise, ainsi qu'à l'énergie et à l'habileté déployées dans sa poursuite. « Et c'est un fait bien remarquable que le thomisme témoigne aujourd'hui de sa plus grande vitalité et de sa plus grande capacité là *où il a déposé le vêtement médiéval et parle la langue de nos contemporains.* »

— Par deux brefs datés du 7 mars 1904, Pie X vient d'élever à la prélature romaine, M. Commer, actuellement professeur à l'Université de Vienne, et M. Glossner, chanoine à Munich. Cette distinction bien méritée récompense une vie de travail, consacrée à la défense du thomisme rigoureux de l'école dominicaine. Grâce à la direction de Mgr Commer, grâce à la collaboration incessante de Mgr Glossner, le *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie* entre dans sa vingtième année. De son côté, le *Philosophisches Jahrbuch* publié par la *Görresgesellschaft* compte dix-sept ans d'existence, sous la direction du travailleur infatigable et universel qu'est Mgr Gutberlet.

— M. Dörholt, professeur à l'Université de Munster, a traité dans trois livraisons de la *Theologische Revue* (1903), de « la philosophie chrétienne à l'Université de Louvain ». Il y analyse plusieurs volumes du Cours de philosophie, fait connaître la *Revue Néo-Scolastique* et résume l'étude de M. Besse (*Deux centres du mouvement thomiste : Rome et Louvain*). L'auteur écrit à propos de cette étude (p. 260) : « Je ne suis point surpris de voir M. Besse se réjouir aussi vivement de ce thomisme belge. Il me plaît fort à moi aussi, et je souscris à tout ce qu'il a dit à sa louange. Mais je n'admets pas tout ce qu'il a dit contre le thomisme romain. Tout commencement est difficile, et les Sanseverino, les Cornoldi, etc., qui ont commencé l'œuvre au milieu de circonstances pénibles, méritent de ce chef plus de reconnaissance que M. Besse ne leur en témoigne. Ils s'étaient donné pour mission de convaincre d'abord les milieux *ecclésiastiques* de la nécessité d'un retour à saint Thomas, si l'on

[illegible] devant les contem- [illegible] de faire acquérir aux [illegible] a doctrine thomiste dans [illegible] la philosophie qui lui [illegible] aient constamment tenu [illegible] préoccupés de recom- [illegible] elle s'harmonise le mieux

[illegible] du *Jahrbuch für Philosophie* [illegible] des Ardennes allemandes, [illegible] ver la philosophie et à écrire [illegible] *de la Wallonie prussienne,* [illegible] une analyse critique détaillée [illegible] rations générales sur le néo- [illegible] du temps — ce mot étant [illegible] ans de la prémotion physique [illegible] ment dont l'expression a béné- [illegible] bientôt d'en abuser. « Le néo- [illegible] continue-t-il, avec sa seule [illegible] la conséquence naturelle de la [illegible] qui n'avait fait jusque-là que [illegible] de médiévale de son apogée. [illegible] d'abord çà et là dans la seconde [illegible] ensuite à peu près généralisée. [illegible] de plus et rien de moins que [illegible] dans une union organique avec les [illegible] moderne. De même que dans l'achève- [illegible] cathédrales, il faut abandonner çà et là [illegible] est-il dans la restauration de l'édifice [illegible] de tout le moyen âge et de tout le [illegible] ne pourrait y prendre ombrage, [illegible] du que saint Thomas ait trouvé l'ex- [illegible] la vérité intégrale ou que l'esprit humain [illegible] ait fait que battre de la paille. Mais il faudra [illegible] enlever de solide, de rien intercaler de [illegible] une tâche à laquelle tous les thomistes devraient [illegible] dans cette œuvre il faut s'attendre à rencon- [illegible] contradictoires, chose inévitable, mais il est à [illegible] verra pas surgir une opposition telle qu'il s'en- [illegible] séparation permanente de néo- et de paléo-thomistes. [illegible] encore aux débuts de ce mouvement, mais on peut [illegible] hui que le néo-thomisme est une nécessité dans le

sens général indiqué ci-dessus et qu'en se développant normalement dans le détail, il deviendra simplement le thomisme de l'époque contemporaine. »

Autriche. — On sait que les catholiques autrichiens se préparent à fonder une université catholique à Salzbourg. En attendant la mise à exécution de ce projet, un comité, présidé par Mgr Danner, a commencé par organiser des séries de cours relatifs à plusieurs branches de l'enseignement supérieur. On a professé pendant quinze jours en novembre 1903, des cours de pédagogie et de catéchétique auxquels assistaient plus de six cents personnes. Pareil enseignement devant être organisé dans la suite à Munich et à Vienne, le comité l'a remplacé en 1904 par une série de cours philosophiques *(Philosophatkurse)*. Il a pu compter à cet effet sur l'admirable dévouement de M. le professeur O. Willmann : après avoir renoncé à la chaire qu'il occupait à l'Université allemande de Prague, le célèbre pédagogue se consacre, au terme d'une longue carrière, à l'œuvre de l'Université catholique.

Inaugurés en une séance solennelle à laquelle assistaient sept évêques, entre autres Son Eminence le Cardinal Katschthaler, les cours se sont donnés du 5 octobre au 14 décembre, les uns pendant le jour, les autres le soir afin de permettre à un plus grand nombre d'auditeurs d'y prendre part. Organisés surtout à l'intention des étudiants qui viennent d'achever leurs humanités, les premiers ont eu pour objet les matières suivantes : l'Introduction à la philosophie thomiste (1 heure par semaine ; professeur : M. S. Widauer) ; la Psychologie dans ses rapports avec les récentes méthodes expérimentales (3 h. ; professeur : M. J. Nager) ; le Droit naturel (3 h. ; professeur : M. O. Willmann) ; Thomisme et Kantisme comme expression de deux conceptions du monde (2 h. ; professeur : M. O. Willmann) ; la conception mystique du monde (3 h. ; professeur : le R. P. Birkle, O. S. B.) ; l'explication du « Georgias » de Platon dans ses rapports avec l'histoire de la terminologie philosophique (2 h. ; professeur : le R. P. M. Zirwik, O. S. B.) ; l'explication du traité *de l'âme* d'Aristote (2 h. ; professeurs : MM. A. Luber et O. Willmann) ; le droit et l'école (3 h. ; professeur : M. Fr. Spaengler) ; la didactique (2 h. ; professeur : M. O. Willmann) ; notions sur l'enseignement primaire (1 h. ; professeur : M. M. Praxmayr) ; l'éducation des enfants anormaux (1 h. ; professeur : M. L. Angelberger).

Aux cours du soir, M. R. Kralik a traité des notions fondamentales de l'esthétique (9 conférences), M. Malfatti de la philosophie et des sciences naturelles (4 conférences), le P. Volbert de la



religion comme d'un facteur de la civilisation (8 conférences), les PP. Molitor et Dreves de la musique religieuse (4 conférences).

Les livres et les revues cités aux cours se trouvaient dans une salle spéciale à la disposition des auditeurs pour lesquels des exercices pratiques avaient également été organisés.

Quant à l'esprit de cet enseignement philosophique, il est à la fois thomiste et moderne. On peut s'en convaincre en lisant les résumés ou les extraits des cours parus dans les *Scholae Salisburgenses* (fasc. III, 153 pp.). Le comité organisateur l'avait d'ailleurs déclaré expressément. Tout le fascicule II des *Scholae* plaide en faveur d'une conception de l'enseignement philosophique empruntée aux anciennes universités. A l'instar de la Faculté des arts, celui-ci, devenu obligatoire pour tous les étudiants, servirait de base commune à toutes les études supérieures. Cette conception peut se réclamer des témoignages — d'ailleurs reproduits dans ce fascicule — de savants, tels que Schleiermacher, Paulsen, Matthias, Baumeister et Willmann. Cependant, si de l'aveu de Paulsen lui-même, la philosophie issue de Kant n'est pas de nature à servir à l'enseignement scolaire, ne faut-il pas mettre à la base de l'enseignement la philosophie de saint Thomas recommandée par Léon XIII et déjà si florissante dans sa vie nouvelle ? C'est à cette œuvre qu'on voudrait coopérer à Salzbourg en rendant cette philosophie accessible à un plus grand nombre d'esprits et en la cultivant non seulement d'une façon systématique, mais encore au point de vue historique et dans ses applications.

Les cours de philosophie de Salzbourg recommenceront cette année avec un programme nouveau. De plus, deux séries de cours d'une durée de dix jours y seront organisées au mois d'août et consacrées, l'une à la pédagogie, l'autre à la sociologie.

Puisse cette initiative, tant combattue par ailleurs, rencontrer le succès que méritent la science et le dévouement de ses auteurs et de leurs collaborateurs !

Belgique. — Au Congrès des libres-penseurs tenu à Rome en septembre 1904, M. Hector Denis, professeur à l'Université de Bruxelles, a prononcé « sur le dogme et la sociologie » un discours que la *Revue de l'Université de Bruxelles* a publié dans sa livraison de décembre dernier (pp. 185-205). Au cours de cette étude où il préconise l'élimination de l'absolu de tous les domaines de la pensée et de l'action, l'auteur arrive à parler du néo-thomisme, recommandé par Léon XIII, pour en signaler comme suit les buts et les résultats : « L'Encyclique *Aeterni Patris* en unissant les découvertes modernes à la sagesse antique, les *nova* aux *vetera*,

s'applique à la fois dans une même pensée à l'organisation du savoir humain et à l'organisation de la lutte contre les adversaires de l'Eglise, contre toutes les écoles qui veulent arracher définitivement l'esprit humain aux étreintes de l'absolu. » C'est que la philosophie renouvelée du thomisme « apparaît aujourd'hui comme celle qui s'adapte le mieux à l'état de nos connaissances positives et à la défense du dogme. Elle est celle qui tend à réaliser le mieux l'unité de la catholicité travaillée par l'esprit moderne, elle est celle qui réalisera le mieux son unité d'action dans les luttes du xx[e] siècle.

» C'est ainsi, par exemple, que les plus remarquables penseurs de la catholicité, comme Van Weddingen et Mercier, sacrifient définitivement le spiritualisme dualistique de Descartes, jadis souverain, mais devenu inconciliable avec l'expérimentation physico-psychique contemporaine, et se prononcent avec ardeur, dans l'œuvre philosophique nouvelle, pour une hypothèse anthropologique reprise d'Aristote et de saint Thomas, et qui exprime l'unité de la vie et de la pensée. »

Mais c'est surtout dans les pays encore soumis à son action dirigeante que, à la fin du xix[e] siècle, l'Eglise tente son Encyclopédie à elle, après les Encyclopédistes du xviii[e] siècle et après l'œuvre de Saint-Simon et d'Auguste Comte.

« En Belgique, c'est des hauteurs de l'unité théologique, philosophique et scientifique que doit, selon la pensée de l'Église, rayonner l'unité politique et scientifique de la catholicité dans la mesure où elle est réalisable. Le grand effort est à l'Université de Louvain... Pendant que les groupes savants, défenseurs de l'Église, poursuivent, d'une part, avec une âpreté inlassable, mais dans des exposés parfois remarquables par leur objectivité, la dissolution implacable de toutes les conceptions synthétiques des philosophes indépendants, de toutes les formes de l'agnosticisme, du positivisme, du matérialisme, du phénoménisme, du monisme, d'autre part, très nettement conscients des avantages de la combinaison des efforts, ils organisent méthodiquement, par une ingénieuse division des tâches, le travail sociologique, et préparent laborieusement les matériaux de l'édifice de synthèse qu'ils rêvent d'élever sur les ruines des autres philosophies. » C'est pourquoi M. Hector Denis avertit ses partisans que « méconnaître l'importance de l'effort de ces savants catholiques, leur zèle et leur large culture, ce serait méconnaître aussi la grandeur du péril et la grandeur de notre propre mission » (pp. 187-188).

France. — A la séance publique de rentrée du 11 novembre 1903, Mgr Battifol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, a prononcé

... philosophique. Sous le ... *littérature ecclésiastique*, ... à peu près en entier ... dont nous disposons, ... *in extenso* ces pages pleines de ... recteur définit l'œuvre de ... des reproches que lui ... du nouveau positivisme ...

... après le rappel du nom de ... Encyclique *Æterni Patris* du ... les encycliques de ce grand ... la plus personnelle et en ... l'œuvre de Léon XIII ; celle ... son propre temps... Elle ... droits de la raison pure. N'est-ce ... Léon XIII faisait de saint Thomas? ... *distinguens, utramque tam amice* ... *conservavit, tum dignitati consuluit...* ... encore le sens de cette restaura- ... de saint Thomas, que d'affirmer la ... les esprits ne lui reconnais- ... que, avec les positivistes, ils ... juridiction que sur l'inconnais- ... ils s'enfermassent dans le subjec- ... Léon XIII apparaît dans toute ... opportunité » (p. 268).

... temps par l'Institut catholique ... personnalités acquises à la scolas- ... représentée jusqu'à sa récente ... par un théologien de valeur, ... avril 1903 [1]).

... directions de Léon XIII a valu des ... enseignement de l'Institut catholique. ... d'« opportunistes », de « méta- ... enseignement de « tradition », de « métaphy- ... métaphysique », combien obligeamment ! on ...

... Mgr Battifol répond pour ses professeurs,

... enseignement, le *Bulletin de littérature ecclésiastique* ... catholique, 1908, pp. VII-XXX.



d'abord par un argument de fait : « Nous sommes des gens qui nous souvenons. Aux « jeunes » qui viennent nous proposer une philosophie inédite et garantie, nous disons avec bienveillance : Mon ami, ne sauriez-vous pas, d'aventure, que nous en avons vu passer plusieurs autres, avant vous, qui nous offraient, eux aussi, une philosophie inédite et garantie ? Nos aînés n'ont pas toujours été si prudents que nous : leurs déboires nous ont profité. Aussi y regardons-nous à deux fois maintenant.

» En comptant bien, je relève, en effet, pour le seul XIXe siècle jusqu'à trois dogmatismes successivement essayés : le dogmatisme traditionaliste, le dogmatisme expérimental, le dogmatisme ontologiste. Toutes les neiges d'antan » (pp. 270 sq.).

Successivement l'orateur s'étend sur ces trois faillites du clergé français.

A propos de la seconde, il insiste sur le modernisme de Bautain : « Communément on range Bautain dans l'école traditionaliste, et ce n'est qu'à moitié exact. Oui, il a parlé « du besoin de croire », et le mot même est de lui. Oui, dès 1833, il disait que « dans la spéculation comme pour la vie sociale, on demande quelque chose de fixe, sur quoi on puise poser ». Et ces principes, qui sont pour la raison des postulats, il les retrouvait à l'état de vérités dans la révélation, — révélation primitive, révélation de l'Ancien Testament, révélation chrétienne, — dont l'autorité divine était à ses yeux démontrée par ailleurs comme un fait. Mais Bautain a dit aussi : « Il n'y a qu'un moyen d'échapper au criticisme », pratiquement par le sens commun, et théoriquement, « pour la science de l'objectif intelligible et divin, pour la sphère métaphysique et religieuse », en s'élevant au-dessus de la raison et de ses catégories par la voie transcendante de l'esprit, à savoir par la contemplation de l'intelligence et par le sentiment profond de l'âme »[1]. Par là, Messieurs, par cette esquisse d'une théorie du besoin de croire et d'une théorie des intuitions de l'âme, Bautain ne vous semble-t-il pas avoir été le précurseur des catholiques qui, à cette heure, s'efforcent de traverser soit le positivisme, soit le subjectivisme ?

» Professeur à Strasbourg, initié au mouvement des idées dans l'Allemagne d'alors, il est un des premiers, dans le clergé de France, à avoir connu le criticisme de Kant et à avoir cherché dans l'expérience intime une issue pour y échapper. « La science, l'art, la religion, la société, la vie tout entière, écrivait-il, ont leurs fondements dans des sentiments plus ou moins profonds de l'âme

1) *Psychologie expérimentale*, t. I, p. 287.

humaine, analogues à l'objet qui leur correspond ; et c'est pourquoi les questions les plus graves qu'elles soulèvent et qui résistent le plus souvent à tous les efforts de l'intelligence et de la raison, se résolvent dans le sanctuaire de l'âme par le sentiment ou par le goût d'une expérience intime qui exclut la possibilité du doute » [1]) (pp. 272 sq.).

Cependant la scolastique revivait. Mais elle demeurait « une philosophie sans action sur les esprits libres, une philosophie élémentaire qui ne produisait que des manuels, une philosophie isolée qui ignorait les préoccupations de l'heure présente, une philosophie discutée dans les rangs mêmes du clergé, où beaucoup la considéraient comme une réaction systématique, exagérée, et lui préféraient, avec Tongiorgi ou Palmieri, un cartésianisme plus au fait des idées nouvelles et des progrès scientifiques.

» N'y avait-il vraiment pas une autre expansion possible? Ici, Messieurs, intervint Léon XIII et le dessein conçu par lui d'une renaissance philosophique » (p. 274).

Mgr Battifol dépeint en ces termes la signification de l'acte pontifical : « Léon XIII entendit ressusciter de la scolastique, avant tout, sa méthode... Il voulut nous faire revenir à ces habitudes de définitions précises, à ces distinctions nettes qui sont les conditions de la clarté et tout autant de la probité... Avec la méthode, Léon XIII entendait ressusciter la doctrine de la scolastique, et plus précisément la doctrine philosophique du prince de la scolastique, saint Thomas. C'était le rêve auguste, le rêve en tout de ce grand Pape, de rêver d'unité et de ralliement. A la dispersion et à la division des esprits, se substituerait l'unité d'une grande école. On aurait en cosmologie, en théodicée, surtout en métaphysique générale, des principes éprouvés qui arrêteraient, non l'essor des esprits, mais les divagations dont avaient souffert l'Allemagne avec le Gunthérianisme, l'Italie avec le Rosminianisme, la France avec son faux Cartésianisme, et toute la philosophie européenne avec l'idéalisme et le positivisme » (pp. 274 sq.).

Si le ralliement espéré par Léon XIII n'a pas été réalisé, c'est que des esprits, qui prétendaient être scolastiques, ont faussé la pensée pontificale, soit par leur attachement exclusif et servile au XIIIe siècle, soit par leurs allures autoritaires ou intransigeantes.

Quel sera, dès lors, le programme de la scolastique? « Pour exercer son action sur la pensée du siècle, la scolastique devra s'allier à une étude approfondie de l'état d'âme de nos contemporains et des

1) *Psychologie expérimentale*, t. I, p. 225.

systèmes en vie, considérés, non dans leurs détails, mais dans l'idée maîtresse qui crée leur perspective et leur horizon. Les erreurs d'aujourd'hui ne sont pas des erreurs particulières, mais des systèmes qui renversent totalement l'image des choses, et nous courons grand risque de disserter sur eux et contre eux sans en avoir compris le sens. — Puis, la scolastique devra tenter de s'organiser. Les philosophies scolastiques classiques traitent minutieusement chaque problème à part, mais n'ont jamais eu le souci d'un ordre à établir qui ne fût point seulement formel et d'une classification qui fût organique. L'esprit procède du connu à l'inconnu, et cette démarche suppose déjà une critique de la connaissance : la *Summa contra Gentes*, au contraire, nous jette du premier bond en pleine théodicée. Ah ! Comme on comprend le succès du processus de Descartes et du *Discours de la méthode !...* La scolastique devra s'appliquer à l'étude de la science naturelle, spécialement de la psychologie et de la physiologie, sans quoi toute notion de la vie ou de l'âme devient une spéculation *a priori*, qui n'a plus de prise sur les esprits. C'est l'intérêt supérieur des laboratoires de Louvain, des travaux de Mgr Mercier. Enfin la scolastique devra se retremper à ses sources historiques. Réjouissons-nous du progrès que fait en ce moment l'histoire de la scolastique, avec des publications comme celles du P. Mandonnet, sur *Siger de Brabant*, ou de M. De Wulf, sur *Gilles de Lessines* » (pp. 275 sq.).

Ce programme si actuel et la constatation dont il s'inspire, Mgr Battifol qui se réduit trop modestement au rôle d'un historien, les a cueillis de la bouche d'un sien ami, « scolastique convaincu, clairvoyant, un peu désenchanté ». Et ceci l'amène à tracer du scolastique le portrait suivant : « le scolastique n'est pas le pédant que décrivait naguère cette boutade d'un cardinal : *Dotto, sapiente, e tutto questo, ma poi d'una ignoranza crassa.* C'est un esprit réfléchi et informé en qui les convictions, si fermes soient-elles, ne diminuent ni la curiosité scientifique, ni la sympathie intellectuelle. Il sait qu'il se produit pour les idées, comme pour les terrains, un insensible et perpétuel glissement, par où les problèmes se déplacent, réclament des solutions complémentaires, des approfondissements nouveaux. Il sait que le réel et l'absolu ne se décrètent pas ; il les cherche dans l'analyse de ses perceptions et de ses jugements, comme faisait déjà Aristote » (p. 277).

Après avoir ainsi défini la tâche présente de la scolastique, Mgr Battifol se retourne vers les néo-positivistes et les immanentistes, vers les dissidents de cette philosophie qui se ramène à une formule fondamentale : véracité de la raison. « Nous pouvons, continue-t-il,

nous retourner vers eux et leur demander : Cette formule n'est donc pas la vôtre ?

» Et, en effet, il semble bien que nous ne soyons séparés que par ce problème ; mais ce problème est si exactement préalable à tous les autres, que si la solution qu'on en donne est différente, il n'est plus ni science commune, ni langage commun. La confusion profonde qui s'est propagée en certains milieux ecclésiastiques, aussi bien sur des questions de philosophie religieuse que sur des questions de critique et d'histoire religieuse, tient à cette unique, mais radicale divergence.

» D'une part, en effet, nos amis les néo-positivistes ne vont-ils pas à affirmer que nous déformons perpétuellement le réel par nos abstractions ; que l'être, étant la catégorie du devenir, est insaisissable à l'état statique où nous nous le représentons ; que toute connaissance est donc du symbolisme ? La représentation intellectuelle des choses est ainsi à la fois une vérité et un mensonge. On nous conjure de substituer à ce qu'on appelle « rationalisme » ce qu'on appellera « l'esprit de foi », et cet esprit de foi se définira celui du penseur, qui, ayant expérimenté l'inépuisable complexité du réel, comprend enfin que concevoir la philosophie comme intelligible, c'est une sorte de « provincialisme intellectuel ».

» D'autre part, nos néo-positivistes sont rejoints par les « immanentistes », pour qui la démarche première de la science est d'instituer une science du sujet, parce que la certitude est l'œuvre du sujet, parce que la certitude a pour caractère essentiel d'être vivante ; parce que la certitude ne s'explique que par l'action. On nous interdit donc de parler de la raison humaine, sous peine de nous « laisser duper par une abstraction », car il n'existe que des raisons individuelles qui ont peine à être d'accord. « L'être est atteint et connu par une expérience intime... », qui n'est ni une intuition, ni une sensation, mais un acte « par lequel on s'affirme en Dieu », si bien que notre certitude est « Dieu même agissant en nous et accepté par nous ».

» Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que par ces formules nous sommes ramenés au dogme expérimental de Bautain ? Nous ne demanderons pas ici à ce dogmatisme moral, où est l'apologétique et tout autant la dogmatique qu'il nous promet, et que nous le défions bien d'établir : nous ne le lui demanderons pas, parce que nous ne faisons pas de philosophie confessionnelle. Mais nous lui demandons : en quoi donc votre certitude diffère-t-elle du subjectivisme ?

» Et pareillement, nous dirons aux positivistes catholiques : Si

toute représentation intellectuelle est en quelque façon un symbole, si, quand il s'agit de l'absolu, tout symbole est essentiellement inadéquat, — et qui donc le nie parmi nous? — s'ensuit-il que la raison ne puisse nous donner qu'un décevant relativisme?

» Ainsi, dût-on sourire de notre simplicité, de notre provincialisme, de nos manières démodées, nous avons la candeur de croire à la raison.

» Et le contraste n'est pas peu saisissant de l'attitude de la philosophie d'hier et de la philosophie d'aujourd'hui. Nous a-t-on assez dénoncés jadis comme les adversaires de la raison, sous prétexte que nous professions qu'elle avait des limites et que le mystère a le droit de s'affirmer? Vous rappelez-vous, Messieurs, la belle assurance de Cousin, de Vacherot, de Jules Simon, de Janet, et tout de même de leur disciple attardé, le bon M. Séailles? Mais aujourd'hui le vent a tourné. Aujourd'hui, la raison pure est déclarée impuissante; les premiers principes ne sont plus que des habitudes héréditaires; la morale se dissout dans une impitoyable sociologie. Et c'est nous, catholiques, qui nous trouvons quasi les seuls à croire encore à la véracité de la raison, — comme en politique nous restons presque seuls à croire encore à la vertu de la liberté.

» Messieurs, si notre attitude, à nous, est en ce moment si nette et si forte, je serais heureux que vous tiriez de mes paroles cette conclusion, que c'est au Pape Léon XIII que la philosophie en est redevable » (pp. 277-280).

— Dans le numéro d'octobre des *Études franciscaines* des RR.PP. Capucins français, le R. P. Diego-Joseph publie un long article intitulé : *Libéralisme philosophique. A propos d'un livre récent* (l'Introduction à la philosophie néo-scolastique », par M. De Wulf).

Après une allusion à certains travaux récents sur l'histoire de la théologie et sur l'exégèse, le R. P. fait connaître en ces termes la dernière audace du libéralisme : « Seule jusqu'ici la philosophie restait indemne de ses incursions... Combatif par nature, il s'entendait mieux à braver les menaces de l'Eglise qu'à escalader les sommets un peu ardus de l'Ecole : un canon conciliaire l'effrayait moins qu'un syllogisme en forme. Mais voici que, — faute de butin sans doute, — il est venu heurter au vieil arsenal scolastique. D'une voix discrète, mais très affirmative, il demande l'abandon de quelque théorie surannée, le rejet d'arguments prétendus démodés, de méthodes par trop archaïques. C'est ainsi qu'en cosmologie, des catholiques cherchent à substituer l'évolutionnisme au créationnisme, que maintes preuves de l'existence de Dieu sont infirmées au nom de la science ou de la critique. Cette année même,

nous retourner [illegible] donc pas la vo[illegible] philosophie, propose à grand

» Et, en eff[illegible] métaphysique, la suppression de ce problème [illegible] logique. les autres, qu[illegible] paraître : *Introduction à la* plus ni sc[illegible] De Wulf. C'est une magnifique profonde qu[illegible] programme pour l'avenir... aussi bien [illegible] toutes les affirmations de des questio[illegible] propos de son ouvrage, parler de unique, m[illegible] bien que certaines d'entre elles

» D'un[illegible] teintées de cet esprit de con- pas à affir[illegible] libéralisme. abstracti[illegible] la scolastique que par son contenu sable à [illegible] de philosophie catholique. » connais[illegible] l'examiner dans toutes ses parties tuelle d[illegible] capucin belge, élève de l'Institut nous [illegible] R. P. HADELIN, s'est livré à ce travail qu'on [illegible] la revue française (pp. 31-61). En celui [illegible] laquelle le R. P. Diego réplique dans le du ré[illegible] *Études franciscaines* ont fait preuve d'une ligib[illegible] remarquable que la Direction déclare par-

» L[illegible] *libéralisme philosophique*. nent [illegible] à relever quelques passages caracté- stit[illegible]

suj[illegible] d'abord à M. De Wulf de n'avoir tenu viv[illegible] méthodes dans sa définition de la scolastique » no[illegible] la critique, le désaccord doctrinal entre les no[illegible] ou les kantistes tient à la différence ra[illegible] En sorte que la raison profonde du contenu at[illegible] précisément dans les méthodes qu'on ne saurait in[illegible] dans une définition de la scolastique.

e[illegible] tout son article, le R. P. ne distingue nulle n[illegible] d'invention ou de constitution, de la méthode didac- [illegible] Cette distinction capitale est cependant [illegible] reprises, dans l'*Introduction à la philosophie* [illegible] M. De Wulf élimine sans doute de sa définition [illegible] les méthodes d'enseignement qu'elle doit princi- [illegible] Abélard et à Alexandre de Halès ; mais il y inclut, par [illegible] de constitution. C'est ainsi qu'en réponse à la [illegible] début : en quoi consiste une définition réelle et [illegible] de la philosophie scolastique ?, il écrit dans la conclusion [illegible] partie : « étayée sur les données de la psychologie

et de la métaphysique, la logique met en honneur les droits de la méthode analytico-synthétique » (p. 191).

2° Dans la seconde partie de son ouvrage, M. De Wulf avait écrit : « à côté de ce respect pour les doctrines fondamentales de la tradition, la néo-scolastique inscrit dans son programme un autre *principe essentiel*, complémentaire du premier, et dont fait également foi le nom qu'elle s'est choisi : *l'adaptation à la vie intellectuelle moderne* » (p. 215). En reprenant cette finale, le R. P. écrit : « il serait puéril de nier cette nécessité » (p. 342). Plus loin, parlant *ex professo* des « innovations doctrinales » et constatant qu'aujourd'hui dans la manière de traiter les problèmes deux autres caractères apparaissent dominants: la *positivité* et le *criticisme* (p. 274), M. De Wulf avait demandé que la néo-scolastique prenne en considération les modes de penser modernes. Il avait conclu « que cette prise en considération... l'obligera à occuper des positions nouvelles sans abandonner les anciennes. »

Pour le R. P., cela revient : *a*) à supposer aux méthodes idéalistes ou positivistes une valeur scientifique égale à celle des méthodes scolastiques ; *b*) à se servir de méthodes destructives de toute science et à s'interdire d'aboutir à la science ; *c*) à concéder *a priori* aux adversaires seuls le droit de poser un problème.

3° Après « l'édifice scolastique rebâti avec les procédés positivistes ou idéalistes » (paroles du P. Diego), c'est la nécessité, proclamée par M. De Wulf, d'une philosophie scientifique qui alimente la critique du R. P. Sans doute, il reconnaît que « les raisons qu'avait la philosophie scolastique de prendre contact avec les sciences du moyen âge sont mille fois plus impérieuses à notre époque » (p. 345). Mais, c'est pour se demander aussitôt : « S'ensuit-il de là que ces sciences doivent occuper une place démesurée dans un cours de philosophie, marcher d'un pas égal avec la métaphysique, par exemple, qui est la partie principale d'une philosophie ? Et à ce sujet le programme scientifique de Louvain n'est peut-être pas de nature à infirmer la question que nous posons. S'ensuit-il qu'à l'heure actuelle, il ne faudra regarder comme philosophe que le penseur possédant à côté de sa bibliothèque son laboratoire de physique ou de chimie et connaissant jusque dans les moindres détails les principes et les méthodes de ces sciences ? » (pp. 345 sq.)

Que le R. P. se rassure. Au chapitre auquel se rapporte cette critique, M. De Wulf admet lui-même que « parmi ceux qui veulent mener de front l'étude des sciences modernes et de la philosophie scolastique, bien peu sont appelés à devenir de véritables *explora-*

un article, paru dans la *Revue de philosophie*, propose à renfort de psychologie et de métaphysique, la suppres l'intellect agent dans notre système idéologique.

» Plus récemment, un livre vient de paraître : *Introdu philosophie néo-scolastique* de M. De Wulf. C'est une apologie du passé, un splendide programme pour l'aveni

» Est-ce à dire que nous acceptions toutes les affi l'auteur ? Non, et si nous osons, à propos de son ouvra libéralisme philosophique, il faut bien que certaines nous paraissent au moins légèrement teintées de cet cession qui fait le fond de tout libéralisme.

« M. De Wulf entend ne définir la scolastique que doctrinal et prétend qu'il n'y a pas de philosophie

Nous n'avons pas l'intention d'examiner dans t le réquisitoire de l'auteur. Un capucin belge, supérieur de Philosophie, le R. P. HADELIN, s'est dans le numéro de janvier de la revue françai publiant cette réponse, à laquelle le R. P. Die numéro de mars, les *Études franciscaines* o impartialité d'autant plus remarquable que la tager la manière de voir du *libéralisme philoso*

Aussi nous bornerons-nous à relever quel ristiques.

1° Le R. P. reproche d'abord à M. De « aucun compte des méthodes dans sa défin (p. 340). Or, poursuit le critique, le désa scolastiques et les positivistes ou les kant des méthodes employées. En sorte que la doctrinal se trouve précisément dans les donc laisser de côté dans une définition

Mais, au cours de tout son article, part la méthode d'invention ou de cons tique ou d'enseignement. Cette distin soulignée à plusieurs reprises, dans *néo-scolastique*. M. De Wulf élimin de la scolastique, les méthodes d'e palement à Abélard et à Alexandre contre, la méthode de constitution question posée au début : en quoi intrinsèque de la philosophie scol de la première partie : « étayée

stan-
de
uvement
éloge du
catholique

annexé à l'U
a renc
ies

fr

veil
ire
iation
'il affi
n myt
ce on fi
e la con
mi-empir
ule philos
ne du kan

iversité cath
scolastique,
ouvrages impor
depuis octobre
tions philosoph
mois (excepté le
haque année un
t annuel : 9 fr. p

ne en majeure partie
Presque toutes ses
vrages soit à des arti
nalent et discutent le
quentes et bien faites rens
marquants du mouvemen
entée en France par un or
tique offre-t-elle à M. le c
pour l'entière réussite de sa

teurs en matière scientifique ; la majorité se contentera d
les conclusions d'autrui » (p. 267).

4° Reste la question des relations doctrinales et extra-c
ou pédagogiques entre la philosophie et la théologie s
Ici, le R. P. n'hésite pas à écrire qu'« aux différentes a
temps présent, les principes de M. De Wulf menacent
une autre : celle du penseur dogmatisant (ne faut-il pa
sophant ?) sans souci de sa foi religieuse, croyant co
des vérités auxquelles contredisent ses principes ph
(p. 349). M. De Wulf ressusciterait-il donc, à son
la théorie de la double vérité chère aux averroïstes

Nous ne le croyons pas. En effet, en plusieurs
ouvrage, il soutient et justifie la *subordination ma*
de la philosophie à la théologie : il y a certain
philosophie ne peut contredire les solutions de la
là où les deux sciences se rencontrent sur un m
une matière commune (p. 83). Sur ce terrain
à la théologie le droit d'exercer un contrôle
vis-à-vis de la philosophie. Mais il se garde
celle-ci à celle-là, d'une *manière formelle et p*
ce qui concerne ses principes et ses méthode
pour que la philosophie scolastique restât
science distincte de la théologie.

Le R. P. objectera sans doute que c'es
sophie scolastique de tout caractère apolo. qu'il
mettons volontiers. Mais pour avoir mar ges, ni
et réparti de part et d'autre des tâches n parti-
de ce chef la raison d'être et l'utilité d Louvain,
cations de M. De Wulf gardent toute politique » :
déclare à propos de la néo-scolastique s en plus les
sophie catholique » (p. 254). L'ouvra et l'unité ; il a
de cette affirmation : tout en reconnai ens et aux poli-
liques ont adhéré de *bonne foi* (le m ursuivre » (p. 277).
temps modernes, à une philosophie faut lire (p. 265) :
y admet cependant que leurs consti ige ; (p. 276) : disait
monisaient pas avec le dogme aus *de philosophie* dont
tique (p. 105).

— Sous le titre : « l'Eglise cath sant le néo-thomisme,
tisme », M. l'abbé CH. DENIS , envisager et résoudre
philosophie chrétienne 1904), u tique, sociales ou poli-
catholique de ces derniers siè mpéraments ne se res-
catholicisme de la Belgique particulière à relever des

...oute philosophie ne com-
...structive, une partie
...ses rivales par.

« On
...urtout
...a diffu-
...r l'unité
...adition, la
...r les décou-
...uestions que
...me fournir des
...arer un terrain
...qui ne voudraient
...i entendue semble
...*ova* dans le monde
...te autant de l'autorité
...ère de tout le clergé
...istinguer la spéculation
...alie, ils n'ont guère subi
...atholiques, complètement
...es divisés. En Allemagne,
...n résultat analogue, car ses
...hilosophiques, beaucoup plus
...ni même cherché à s'entendre
...tte est engagée de telle façon que
...t difficile. Sur le domaine spécu-
...ncore surmontées, pour la constitu-
...celle de saint Thomas au XIII[e] siècle.
...ntéressants, ont été produits sur le
...rique. L'ensemble même des recherches
...nt et le philosophe, par l'historien des
...ies. Mais il n'y a pas en ce moment une
...et des *vetera* qui ait réussi à s'imposer à
...à plus forte raison à la majorité des catho-
...roduira-t-elle par la suite ou suffira-t-il aux
...imile aux dogmes et à la philosophie thomiste
...ntifiques que personne ne conteste, parmi ceux
...examiner la valeur et la portée. Mais peut-être
...t-il des catholiques pour construire, en accord
..., une métaphysique nouvelle ou pour reprendre
...celles qui, dans le monde chrétien, se rattachent à

— Les lecteurs de la *Revue Néo-Scolastique* conn
l'analyse qu'en a faite M. De Wulf (1905, pp. 112-
d'une histoire générale et comparée des philosophies
M. Picavet vient de publier (Paris, Alcan). Si nous
c'est pour signaler le chapitre IX consacré à
thomiste du XIXe siècle (pp. 233-315), dont la
la Belgique et la conclusion générale avaient d
Revue de l'Université de Bruxelles (1904, avril).
dans ce chapitre, modifiés et surtout développés.
qu'il avait publiés antérieurement dans la *R*
Il y trace des origines et de l'histoire de la r
dans les divers pays, un aperçu richement doc
de citations qu'il s'entend a merveille à g
Il juge aussi le mouvement thomiste au poin
de ses résultats.

S'il insiste sur les difficultés pratiques de … a
des *vetera*, s'il pose à ce sujet des questions … se
impossible de répondre, il reste toujours … tique a
thomiste n'est ici guère appréciée *en elle-m* … s actes
une œuvre de raison dont la valeur se … dévelop-
et à ses théories. Il semble pourtant que … pour savoir
surtout de fixer l'attention d'un partisan … eau Pontife
rationnelles ». … catholique.

M. Picavet attache plus d'importance … exposé som-
le facteur principal de l'action politique … t de Léon XIII,
veuille bien nous croire : on ne s'en d … ont de Philon à
chez les philosophes, ni chez les politi … enne, Avicebron,
culier, il fait beaucoup trop d'honn … Thomas, à Duns
lorsqu'il l'apprécie, comme suit, « à … os contemporains,
« Le thomisme a été le lien qui a … nsable, non seule-
catholiques belges, qui leur a don … ir ce qui a été pensé
indiqué aux professeurs, aux savan … t ce qu'il lui convient
tiques le but unique et suprême qu … qui prennent part aux
— Signalons ici quelques détails … stiment vraiment que,
150,000 francs; (p. 278) : M.M. T … ire une lutte sans trop
Léon XIII ; il faut biffer (p. 265 … ipes sur lesquels s'ap-
l'auteur est cartésien. … qu'ils en ont tirées, les
M. Picavet paraît ignorer que … a direction des individus
on peut, sous sa responsabilité
très différemment des questions … le sociologue bien connu
tiques. Il oublie qu'à cet égard … dans la *Scuola cattolica*
semblent pas. Enfin, s'il met … traduction italienne de

ʰilosophie de
atives à des
amme ou les
Psychologie de
.x candidats des
aestanda a can-
quendos in Lyceo

llège de Saint Bona-
ction du P. LEMMENS.
ntifique de la Somme
publie encore plusieurs
cueil de chroniques de
a medii aevi et la *Biblio-*
. Dans celle-ci ont paru
es du cardinal MATHIEU AB
e selectae de fide et de cogni-
aines relatives à l'Immaculée
ulielmi Guarrae, Fr. Joannis
F. M., Quaestiones disputatae
Mariae Virginis).
it Thomas, établie à Rome, a perdu
ngué, Mgr ALPHONSE VESPIGNANI.
la *Scienza italiana* et plus tard du
ment les ouvrages suivants : *il Ros-*
lletto umano ; In Liberalismum uni-

A. PELZER.

Plotin. D'autant plus que si nous avons pu
immédiats pour les catholiques, du retour au
maintenant les inconvénients qui en résulte
vu des catholiques disposés à chercher un
avec les représentants des autres religio
l'école laïque, des doctrines politiques, soc
de la Révolution, avec les propagateurs
tifique et rationnelle et l'on avait, en c
nouveau. Mais il s'en est trouvé d'autr
en nombre et en influence, pour com
les hommes et les institutions qui
désaccord avec leurs conceptions p
phiques, religieuses et scolaires. Ils
les protestants, les franc-maçons, les
des doctrines de la Révolution ; ils o
morale laïques sous toutes leurs fo
tous ceux qu'ils traitent en adversai
défendre ou même pour prendr
remplacé les discussions philosop
de Pie X, il faut voir quelles ter
peront chez les membres du cl
exactement si le thomisme conti
comme sous l'ancien, la seul
Mais ce qui ressort, sans contes
maire de la Restauration du thom
c'est que l'étude des philosoph
Plotin, à saint Augustin, au P
Averroès et Maimonide, à sai
Scot, Malebranche, Leibniz
idéalistes ou thomistes, est
ment à l'historien des philo
avant lui pour essayer de dé
de penser et de faire, ma
luttes sociales, politiques
pour établir un accord du
de désavantages, il faut
puient leurs adversaire
conséquences qu'ils en
et des sociétés » (pp.

Italie. — A la dem
de Pise, M. le profes
de Milan (juillet et

... of will. — New-

... en anglais sur la
... veut dans ce livre
... que ce n'est pas une
... qui l'engage à fournir
... système de Biran un bref
... de ce philosophe dans

... réellement atteint :
... d'une façon exacte, claire
... quelques notions sur la
... 1766-1842), M. Truman
... sans raison — l'unité réelle
... Maine de Biran (ch. II). Il n'y a
... de la pensée biranienne trois
... serait plutôt un sensualisme
... 1818-1824) une philosophie de
... intermédiaire (1804-1818) repré-
... de Biran, consacrée à la philosophie
... c'est que le philosophe français n'a
... et appliquer à des problèmes
... déjà en germe dans son premier
... de tout son système et le pivot de
... activité, l'*effort*.
... (ch. IV) la signification que Maine de
... de l'effort, où le *moi*, par son activité
... perçoit, dans le sentiment de la résistance
... le corps qui résiste. C'est dans cet
... et volontaire que l'homme a pour la
... de l'*existence* de sa personnalité et du *fait*
... primitif dérivent par une intuition spon-

ques de substance, de force, d'unité,

en plus parfaite de l'effort ou de l'activité
homme (ch. VI), celui-ci passe, dans son
par quatre systèmes qui se développent
sociant : le *système affectif* (ch. VII) est
bsence complète de connaissance ; dans le
le premier effort apparait (ch. VIII), le moi
s phénomènes sans concourir par son action
oduit. « L'attention est la base du troisième
ychologiques, et c'est uniquement par la présence
les phénomènes du système *perceptif* diffèrent de
sensitif » (ch. IX). Enfin dans le *système réflexif*
nté ou le *moi* dirige par l'effort toute l'activité ;
science de sa propre causalité et acquiert par le fait
notions métaphysiques dont il trouve en lui-même

hapitre XII, intitulé « Ethics and Aesthetics », nous
une esquisse de la morale biranienne. Biran n'a jamais
morale nettement caractérisée, et les fondements sur
il crut la bâtir ne sont pas suffisamment déterminés.
du moi dans la décision est pour lui une condition de la
d'un acte. Mais quelle est la norme de distinction entre
bon et l'acte mauvais ? Nous ne trouvons pas dans l'exposé de
uman une réponse à cette question, au moins pour ce qui
erne la morale individuelle. Quant à la morale sociale, Biran
de toutes les relations de l'homme avec l'homme sur la sympathie.
conscience morale « se voit soi-même dans un autre comme
ans un miroir vivant ». D'autre part, la philosophie de Bergerac
semble vouloir déterminer la loi dans ces relations : « Ce qui est
droit dans la conscience de l'individu devient *devoir* dans la conscience de la personne morale qui attribue ce même droit aux autres personnes ». Mais ces droits de l'individu, par quoi sont-ils statués ?...

Le philosophe français, sans la notion si féconde de la finalité, a nécessairement fait fausse route dans la construction de sa morale.

Ajoutons un mot au sujet de sa philosophie religieuse (ch. XIII) : Dieu est l'aboutissant surnaturel de l'effort de l'homme ; cette possession de Dieu se réalise dans la troisième vie (la première étant la vie animale, la seconde la vie humaine) « qui est la vie mystique de l'enthousiasme, le degré le plus élevé auquel l'âme puisse atteindre dans le travail de son identification avec son objet

suprême ». Biran a voulu adapter le dogme catholique à ses conceptions philosophiques ; il nous semble s'être égaré, et avoir travesti le christianisme en un mysticisme panthéistique.

Très suggestif ce parallèle établi par M. Truman entre Maine de Biran et quelques philosophes qui l'ont précédé ou suivi (ch. III) : Maine de Biran était issu du sensualisme. Que lui a-t-il emprunté ? « Pour résumer les positions de Locke, Condillac et Biran, nous pouvons dire qu'ils font chacun dépendre la connaissance de l'expérience. Mais tandis que Locke et Condillac font sortir perception, vouloir et conscience en général de l'action d'un excitant sur un esprit purement passif, Biran découvre dans les impressions originelles ou les matériaux de l'expérience un facteur actif et un facteur passif. C'est le facteur actif, l'élément volitif, qui distingue la perception de la pure sensation et qui est ainsi la base de la conscience. »

On voit si Biran a violemment réagi contre le système de l'homme-statue.

On a nommé Biran « le Kant français », mais M. Truman (ch. III) opine que des abîmes séparent le philosophe de Kœnigsberg du penseur de Bergerac. D'ailleurs, l'influence du philosophe allemand sur Maine de Biran a été, si pas nulle, du moins minime.

Biran a été, comme Reid, un adversaire acharné du scepticisme de Hume ; mais les deux philosophes l'ont combattu avec des armes différentes. Tant en psychologie qu'en métaphysique, les solutions divergentes abondent.

Dans son dernier chapitre (XIV), M. Truman considère la place que Biran occupe relativement à quatre philosophes français qui représentent chacun une direction particulière de la pensée du XIXe siècle.

La plus grande influence du Biranisme s'est exercée sur Cousin qui, s'il n'en est pas en tous points resté fidèle disciple, en est au moins demeuré le premier et le plus constant admirateur.

Le Biranisme n'a pas eu d'action sur le positiviste Comte et son école, et pour cause. Biran cherchait à fonder sur l'expérience psychologique tout l'édifice de la métaphysique dont le positivisme refuse *a priori* de discuter la possibilité.

Nulle aussi a été l'influence de Biran sur le néo-criticisme. Biran et Renouvier ont été de vigoureux défenseurs de la liberté ; mais à cela se borne leur ressemblance.

Au moins le volontarisme de Fouillée semble redevable au Biranisme d'une idée principielle. Fouillée reconnaît que le penseur de Bergerac a contribué « à rétablir le dynamisme dans l'homme et

dans la nature » ; seulement il lui reproche de doter l'homme d'une liberté personnelle, alors que « la liberté n'appartient en propre qu'à l'unité absolue supérieure à notre individualité ».

M. Truman a fort bien montré les relations immédiates d'emprunt et d'influence qui ont existé entre Maine de Biran et les représentants des diverses tendances philosophiques. Il a placé le Biranisme dans son milieu immédiat. Mais ne faudrait-il pas faire remonter l'histoire du Biranisme au delà de Locke, jusqu'à Descartes ? En étudiant l'évolution des *idées* cartésiennes, idées qui ont imprégné vivement l'atmosphère philosophique des xvii[e] et xviii[e] siècles, l'on se convainc de la proche parenté entre Biran et Descartes.

Il y avait dans le Cartésianisme quatre idées qui constituent les fondements du Biranisme : l'idée de la certitude primitive (pour Descartes l'existence du moi, âme-substance ; pour Biran le fait primitif révélant l'âme-force) ; — la dualité essentielle et l'unité accidentelle en l'homme de l'âme et du corps ; — la non-activité de la substance, voilà trois idées foncièrement cartésiennes : chez Biran elles acquirent une particulière importance. Ajoutons que les œuvres de Descartes n'étaient pas inconnues à notre philosophe. Enfin la métaphysique de Biran rejetait une notion importante, celle de la finalité, dont le discrédit remontait à Descartes, et il n'est pas douteux que ce rejet de la finalité n'ait largement agi sur la conception volontariste que Biran se fit de l'âme.

L. Van Halst.

Th. Ribot, *La logique des sentiments*. Un volume in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. — Paris, Alcan, 1905.

Les connaissances de l'homme s'enchaînent par le raisonnement. C'est là un fait dont l'étude a constitué la logique. Seulement celle-ci s'est bornée à ne considérer dans cet enchaînement que l'objet des connaissances d'une part et l'intelligence d'autre part ; de la sorte la logique est exclusivement rationnelle ; mais aussi divers aspects du problème de la coordination des états psychiques restent inexplorés. En effet, on ne le peut contester, nombre de faits et de jugements ne sont admis ou prouvés que pour des motifs affectifs. — Jusqu'ici on a bien reconnu cette influence du sentiment en logique, mais ce n'est que pour l'accuser d'être perturbatrice de ses règles, et lui imputer d'être la principale source d'erreurs dialectiques. Or la vie affective peut jouer un rôle moins décevant : elle peut agir en suscitant, groupant et enchaînant des séries plus ou moins longues de représentations concrètes ou abstraites ; soit en restant sous le même état de sentiment, soit en se transformant, elle aide et même détermine

le choix et l'enchaînement des états intellectuels. De plus, les sentiments eux-mêmes se développent parfois suivant des règles déterminées. Il y a donc lieu de consacrer une étude spéciale à l'ordination de la vie psychique par la voie affective : c'est ce à quoi s'applique le présent travail sur la logique des sentiments.

Comment procède cette logique ? Tandis qu'en logique rationnelle la conclusion est conditionnée par les prémisses, ici la conclusion conditionne la série des termes intermédiaires : en effet l'affectivité, 'appétition ne tend que vers un bien, vers un but; elle vise non une vérité, mais un résultat pratique ; la logique affective a pour rôle de pratiquer un choix de moyens en vue de la fin à obtenir, de la conclusion à justifier : c'est le principe de finalité qui préside à l'enchaînement, à la base affective. La conclusion-fin étant un bien, les éléments de cette logique sont des jugements de valeur, c'est-à-dire des jugements dont le contenu a de l'importance pour le sujet qui les émet. L'objectif de la logique affective se ramène en général à un désir ou à une croyance ; que ce soit un plaidoyer à soutenir, un avenir à deviner, une croyance à justifier.

On comprend par là que l'objet de la logique rationnelle n'implique pas celui de la logique des sentiments. L'une étudie l'enchaînement objectif des seules connaissances, l'autre la connexion subjective d'états, soit intellectuels soit sentimentaux, par un motif affectif. L'une s'attache à apprécier la légitimité de la conclusion: elle est critique ; l'autre se borne à analyser le fait de la coordination par sentiment : elle est psychologique. Ce sont donc deux sciences différentes, et à bon droit M. Ribot insiste sur la nécessité de ne plus classer la logique des sentiments dans le département de la logique traditionnelle où l'on traite des sophismes. Si depuis bien des années déjà on s'en est rendu compte (notamment D. Mercier dans sa *Logique* consacre aux sources d'erreurs un chapitre qui n'a rien de commun avec le chapitre des sophismes), le travail de M. Ribot a ce mérite d'inaugurer dans la psychologie un chapitre nouveau. Seulement il nous semble moins bien inspiré, lorsqu'il précise les domaines respectifs des deux logiques : on détermine négativement, écrit-il, le domaine de la logique des sentiments, en disant qu'elle est limitée par le savoir positif objectif, c'est-à-dire par ce qui est fait constaté ou lois extraites des faits selon les procédés rationnels. Ce qui reste appartient à la logique des sentiments : on pourrait l'appeler la sphère du variable. Cette détermination par exclusion réciproque ne concorde pas avec la différence de nature des deux sciences. Rien n'empêche qu'elles marchent de pair. Certes souvent la logique des sentiments compense l'insuffisance de la logique rationnelle ; on



ne recourt souvent aux motifs affectifs que lorsqu'on n'a pas la ressource d'une démonstration logique rigoureuse ; de la sorte la logique affective fera d'ordinaire équilibre à l'autre, et il paraîtra que le domaine de l'une s'étend à mesure que le domaine de l'autre se restreint. Pourtant ce n'est là qu'une rencontre accidentelle, car bien des faits et des conclusions peuvent être établis à la fois par des motifs émotionnels et des motifs rationnels : tel préférera la chaleur du plaidoyer où tel autre se servira d'une démonstration froide mais rigoureusement logique ; tel voudra raisonner l'objet de sa croyance en la justifiant ou en recherchant le fondement de crédibilité où tel autre préférera se soumettre avec confiance. Si donc de fait la croyance, la religiosité, la vie mystique supposent des dispositions affectives, il n'en suit pas *pour cela* qu'elles sont injustifiables à la raison. Le caractère psychologique d'une part, le caractère critique d'autre part des deux logiques doivent rendre, paraît-il, ces réflexions inopportunes. Pourtant il est bon de se prémunir contre le caractère de subjectivité dont risquent de se revêtir les conclusions de la logique affective. Le travail de l'affectivité n'est pas exclusif de celui de la raison : dans la présente étude, trop souvent l'auteur laisse soupçonner et même affirme ouvertement que les états de religiosité, de mysticisme sont des « illusions subjectives », que les croyances et les conversions ne sont pas l'effet de la réflexion : il y a là des confusions naissant de l'exclusion radicale et mutuelle des deux logiques ; car, autre chose est l'objet de la croyance, autre ce qui lui donne créance ; autre est le culte du cœur que les sentiments religieux entraînent, autres les vérités qui prouvent la légitimité, la nécessité de la religion. Mais encore une fois ces appréciations critiques de l'auteur sont en dehors de la logique affective et non avenues pour elle ; les réserves que nous ferions à leur sujet ne pourraient atteindre la thèse fondamentale du travail : la coordination par affectivité. Cette coordination est encore mise en relief dans le chapitre de l'imagination créatrice affective : c'est la logique des sentiments au service de la création esthétique : ici elle perd son caractère pratique et critique : elle ne sert ni à conjecturer, ni à démontrer, mais à ordonner des éléments affectifs purs : M. Ribot lui consacre quelques pages fort intéressantes sur la sentimentalité de la musique et du symbolisme en art et en littérature.

Cette étude est à ses débuts : on peut se demander si, quand elle aura pris quelque développement, elle ne réserve pas d'intéressantes découvertes, non seulement aux observations psychologiques, mais encore sur le travail de la logique rationnelle. N'en ressortira-t-il pas

le choix et l'enchaîne [illegible] conséquence de notre
ments eux-mêmes [illegible] comme notre esprit
minées. Il y a donc l [illegible] l'affectivité, se trouve par-
de la vie psychique [illegible] certains états affectifs
le présent travail [illegible] intellectuelles élargissent les

Comment procéd [illegible] des génies ? Ce serait une
la conclusion est [illegible] nature humaine.
conditionne la [illegible]

G. Simons.

'appétition ne [illegible]
vérité, mais un [illegible] Spinoza. Collection : « Les Grands
pratiquer un [illegible] 1902.
clusion à just [illegible] ensemble et son développement,
nement, à [illegible] dans sa structure de détail, tel
éléments de [illegible]
des jugem [illegible] *caractère général* d'un philo-
les émet. [illegible] de ses productions, l'auteur
à un dési [illegible] des traités de Spinoza tant
un avenir [illegible]

On co [illegible] d'abord : un *dialogue* imitant la
plique [illegible] où se révèlent déjà la méthode
nement [illegible] caractéristique de sa règle de vie :
subje [illegible] la raison et chercher le bonheur
affecti [illegible] la seconde est comme une première
elle [illegible] l'éternité : « s'unir d'esprit à Dieu,
par [illegible]
diff [illegible] Spinoza commencent par les « *Cogi-*
cla [illegible] Métaphysique ; il y rejette les êtres
tra [illegible] transcendantales de la Scolastique, et même
[illegible] garde que l'Intelligence infinie. Son
[illegible] des passions. Le *de Emendatione*
[illegible] nouvelles à la philosophie et nous montre
[illegible] néerlandais.
[illegible] *critique de la Bible par la Bible elle-*
[illegible] critiques à raison des théories dange-
[illegible] exposées sur le miracle, la Révélation, la
[illegible] Bible et qui supprime la nécessité du
[illegible]

[illegible] traités scientifiques de médiocre valeur :
[illegible] l'arc-en-ciel », sur le « nitre » etc.
[illegible] Métaphysique et de Morale de Spinoza se
[illegible] l'Éthique, dont l'analyse occupe la majeure
[illegible] ouvrage. L'auteur cherche à étudier un philosophe

plutôt qu'une philosophie, à mettre en relief la technique plutôt que l'aboutissant final de l'œuvre de Spinoza. Guidé par ces préoccupations, il nous fait assister à la formation et au développement des idées, spécialement de l'idée de substance chez le philosophe qui l'occupe.

La nature et Dieu qui en est la cause immanente se confondent chez Spinoza dans une même conception de la substance infinie. L'analyse de l'infini lui fait donner à la substance comme attributs «l'étendue et le temps», et il finit par admettre que « l'infini réalisé est ce qu'on trouve partout ». — Telle est la genèse du concept de substance ; *quant à la « structure de détail »*, elle se caractérise, dit l'auteur, par la synthèse ou, si l'on veut, la condensation des axiomes entre lesquels le philosophe néerlandais établit des relations. — Le style d'une concision excessive, et souvent ironique, prend dans les démonstrations la forme géométrique.

C'est encore dans l'*Ethique* que l'on peut remarquer, plus que partout ailleurs, l'influence des lectures et du milieu intellectuel sur la pensée de Spinoza. A suivre le développement de cette pensée, on y découvre sans peine la trace de diverses écoles : le *milieu rabbinique et italianisant d'Amsterdam* où il s'applique à sonder les Ecritures ; le *milieu théologien et cartésien de Leyde* où naquirent ses Essais de théologie et de politique. Spinoza acheva son « Traité de politique » à La Haye où il s'inspira du libéralisme des De Witt, et plus tard du régime inauguré par les « Stadthouders ».

Dans la conclusion, l'auteur nous trace le portrait de Spinoza : il nous le peint naturellement timide, vivant dans l'isolement, bon en apparence mais stoïcien à sa façon, et ne professant que le seul culte de l'Intelligence.

La méthode historique, qui consiste à étudier un philosophe plutôt qu'une philosophie, ne nous semble guère apte à faire saisir au lecteur le lien et l'unité du système. C'est ainsi que l'étude de l'*Ethique* se trouve interrompue en maints endroits. Mais il est vrai que l'auteur lui-même nous en a prévenus, quand il dit dans sa Préface « que l'historien ne veut ni réfuter une doctrine, ni la rajeunir, mais en faire la genèse ».

Au demeurant, ce livre constitue une étude consciencieuse et de réelle valeur: elle occupe une place honorable dans la belle collection : « Les Grands Philosophes » que dirige avec la compétence qu'on lui connaît M. l'abbé C. Piat.

GASTON FAELENS.

[illegible] *conséquences rationnelles*. Paris, [illegible] Soufflot, 16. — *La propriété devant le* [illegible] librairie.

[illegible] qu'il a publiées déjà, comme *Les lois* [illegible]. — *La Justice sociale*, — *Le patrio*-[illegible], M. F. Dugast prétend exposer des [illegible] de toute préoccupation de parti. [illegible] est le droit naturel de tout homme qui [illegible] devoir de le protéger, parce que chacun [illegible] emplir dans la vie, profitable ou nuisible [illegible] comme elle-même a subi le contrecoup de [illegible] qui l'ont précédée. De ce principe découle [illegible] travail, car le travail est la loi et la condition [illegible] jamais, en France, ce droit au travail est [illegible] s'étend dans des proportions effrayantes; [illegible] de prospérité pour une nation, se substi-[illegible] sociétés qui en sont le fléau. « La Révolu-[illegible] inaugurer le règne du droit sur la force; elle a [illegible] sang, mais la force est restée debout sur le [illegible]

[illegible] aux mêmes conclusions dans l'examen du *droit* [illegible] dans ses différentes formes et cherche [illegible] inébranlable. En vain les codes législatifs [illegible] entrepris de faire respecter et de con-[illegible]. A l'aurore de toute amélioration sociale, [illegible] les grands ont fait échouer les meilleurs [illegible] classe ouvrière dans la misère; l'auteur [illegible] misérable condition des ouvriers.

[illegible] demande M. Dugast, pour modifier l'état [illegible] de citer quelques lignes pour faire [illegible] moyens proposés ont de violent et d'outran-[illegible] capitaliste, il faudrait commencer par [illegible] aires et organiser par obligations le [illegible] travail (p. 88). La propriété du sol étant [illegible] ne court jamais aucun risque, il n'y aurait [illegible] à son égard que d'en déterminer le revenu, [illegible] d'achat et d'aménagement, revenu dont [illegible] que celui de tous les autres capitaux mis [illegible] les privilégiés persistent à vouloir s'en-[illegible] du travail et de la misère des autres, il faudra [illegible] finissent par une catastrophe... C'est au milieu

du déchaînement des colères et des vengeances, que se fera avec brutalité la revision de ces scandaleuses fortunes, amoncelées par les diverses formes de l'usure moderne » (pp. 91-92).

M. Dugast va trop facilement aux solutions extrêmes et pense trop aisément aux moyens violents et révolutionnaires.

GASTON FAELENS.

L'abbé J. A. CHOLLET, *Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ.* — Paris, P. Lethielleux, 1903.

Les deux premiers volumes de cette série : *la Psychologie des Élus* et *la Psychologie du Purgatoire*, avaient valu à l'auteur les éloges les plus mérités. *La Psychologie du Christ* est digne des deux autres.

L'abbé Chollet n'a pas pour but d'écrire la Vie de Jésus, mais de nous mettre sous les yeux la source de cette vie, « l'intérieur sacré de Jésus, non pas de Jésus Dieu, mais de Jésus homme, son esprit, ses puissances adorables, son intelligence de génie, sa volonté de Sauveur, son cœur d'ami, ses états de conscience ». Cette conception est neuve, originale, le style élégant, imagé, souvent poétique.

L'intelligence de Jésus possède les trois sciences : intuitive, infuse et acquise, sans que l'une entrave l'exercice de l'autre ; — sa conscience lui révèle sa divinité, sa sainteté, son impeccabilité ; — son cœur, ce cœur si sensible, a ses passions comme le nôtre. Il aime d'un amour infini ; et cet amour cause tour à tour en lui les joies les plus pures, parce qu'elles sont divines, et les douleurs les plus cruelles comme au Jardin des Olives.

C'est à la théologie de l'Ecole que l'auteur emprunte ses théories ; il lui a demandé aussi sa rigoureuse méthode ; il s'aide de l'analogie théologique pour éclairer un dogme par l'autre, une psychologie par l'autre, celle du Christ par celle des anges et des hommes. Enfin de la psychologie générale il tire sa psychologie particulière du Christ, en s'attachant surtout à montrer les caractères qui distinguent l'âme de Jésus de celle des autres hommes.

Le livre de M. Chollet est un livre édifiant et scientifique.

GASTON FAELENS.

P. STANISLAUS DE BACKER, S. J., *Institutiones Metaphysicae specialis*, t. II et III : *Psychologia.* — Paris, Gabriel Beauchesne.

La réputation scientifique du R. P. De Backer n'est plus à faire. Lorsqu'en 1899 parurent les « Institutiones Metaphysicae specialis, t. I, Cosmologia », la *Revue des Questions scientifiques* écrivait : « Nous ne pouvons détailler toutes les qualités de l'exposition du

F. Dugast, *Le droit de vivre et ses conséquences ra*
V. Giard et E. Brière, rue Soufflot, 16. — *La p*
droit naturel. Paris, même librairie.

Dans chacune des études qu'il a publiées d s.
sociales devant le droit naturel, — *La Justice s*
tisme et les iniquités sociales, M. F. Dugast
idées personnelles, indépendantes de toute pr de
Le droit de vivre, dit-il, est le droit natur pour
vient à naître ; la société a le devoir de le prot division
a une destinée morale à remplir dans la vie. rationnelle.
aux générations futures, comme elle-même sont étudiés,
l'action des générations qui l'ont précédée. tous les pro-
le droit de chacun au travail, car le travail
de la vie. Or plus que jamais, en Fran P. De Backer un
méconnu : le paupérisme s'étend dans d suffisamment attiré
au petit commerce, cause de prospérité p pas d'aborder les
tuent partout les grandes sociétés qui e temporaine. Sous ce
tion française devait inaugurer le règne la théorie kantienne
fait couler beaucoup de sang, mais la sociale. Il en est de
droit qu'elle opprime. » a lieu de regretter
M. Dugast arrive aux mêmes concl — que l'auteur, arrêté
de propriété. Il le considère dans se ment, ait cru ne pas
à lui trouver une base inébranlabl vants pour tous ceux
chez tous les peuples ont-ils entrep pleur qu'on eût désirée,
solider le droit de propriété. A l'au mbreuses citations qu'il
l'ambition et la partialité des gra
plans, et maintenu la classe o

Gaston Faelens.

s'apitoye à plaisir sur la misérab
Que faut-il faire, se deman *tre socialiste?* — Paris,
actuel des choses? Il suffira
ressortir tout ce que les moyens ntroverse qui s'est élevée l'an
cier. « Pour réprimer l'usure et s'est vidée en six articles
abolir les sociétés d'actionnai avait affirmé qu'un catho-
capital mis au service du tra tout en le sommant de prouver
un capital consolidé qui ne de démolir la démonstration.
d'autre mesure à prendre à so abbé Gayraud reprend la même
en se basant sur le capital sens que M. Brunetière. Mais sa
le taux doit être le même qu nette. D'abord il dissocie dans
au service du travail... Si l et la thèse religieuse. Elles ne
richir perpétuellement du l'une, rejeter l'autre et inver-
bien que les choses finiss règles de la logique.

rine économique, y
dogme catholique ? La
le pour être susceptible
autant de socialismes éco-
s variétés sont évidemment
. Mais les variétés « Millerand »
mpatibles avec lui, encore que
pas leur décerner un permis
admettent la propriété privée :
moyens *individuels* de production.
er les moyens *capitalistes* de pro-
la propriété permet aux personnes
r un tantième sur le travail d'autrui.
nt-elles cette socialisation ? Dans le sens
que des moyens capitalistes de produc-
ent, à la commune et même aux *corpora-*
ilité et l'opportunité. Dans ce système les
s, le vêtement, le logement, les outils, le lopin
qu'on les consomme, les exploite soi-même
nnel, restent propriété privée, peuvent même
hérédité, par testament, et par don. Seuls les
s sont expropriés et pas toujours au profit de
diminutifs, mais souvent au profit de personnes
. Ce socialisme-là, dit M. Gayraud, et nous le croyons
jamais été condamné par l'Eglise, n'est en contra-
aucune de ses croyances. Cela ne veut pas dire que
pas plus que nous d'ailleurs, en soit partisan.

M. Defourny.

Pերquy, O. P., *La typographie à Bruxelles au début du*
cle. Un vol. de 584 pages. — Bruxelles, Schepens, 1904.

ume superbe, vrai chef-d'œuvre de typographie, que cette
présentée pour le doctorat en sciences politiques et sociales à
versité de Louvain. C'est une monographie technique, écono-
ue et sociale sur la typographie bruxelloise. Travail très complet
très fouillé, dont le titre est trompeur, car l'auteur étudie longue-
ent et à diverses reprises le développement historique de la pro-
ssion. Signalons comme spécialement intéressant le chapitre sur
l'histoire de la presse périodique (pp. 157-202). On trouvera,
pages 279-284, une esquisse de la psychologie du typographe
belge : nous regrettons sa sobriété. Il résulte des renseignements
fournis par l'auteur, que la typographie bruxelloise est peut-être

l'industrie belge où les travailleurs sont le plus sérieusement organisés : syndicat, école professionnelle, caisse de chômage et de résistance, caisse de retraite, institution du viatique, tarification minimale des salaires, etc., rien ne fait défaut. Cette organisation peut servir de prototype à nos autres industries nationales.

Comme manuel d'initiation concrète à l'organisation possible du travail, le livre du R. P. Perquy peut rendre de grands services.

M. DEFOURNY.

O. MERTEN, *L'Esprit critique en philosophie.* Discours prononcé à l'occasion de l'ouverture des cours à l'Université de Liége. — Liége, H. Poncelet, 1904.

M. Merten, Recteur de l'Université de Liége, voit dans la *Critique de la raison pure* la source de la vraie méthode philosophique, la méthode critique. Les doctrines antérieures, soit de l'antiquité grecque, soit du moyen âge, soit de la période moderne qui précède Emmanuel Kant, présentent ce trait commun de constituer des dogmatismes croyant possible la connaissance du réel entier et des premiers principes qui le constituent et d'où il procède. Aux enseignements absolutistes de Platon ou d'Aristote, de Descartes ou de Leibniz, le philosophe de Kœnigsberg substitue une méthode nouvelle, imprégnée de relativisme. Avant d'édifier une philosophie, il a cru nécessaire — et à bon droit — d'étudier la puissance intellectuelle et de déterminer les aptitudes cognitives qu'elle possède effectivement.

Après Kant, c'est le délire de l'idéalisme transcendantal qui prétend connaître le monde, en suivant une voie synthétique et *a priori* et identifie le réel à l'absolu. Par réaction, contre les rêveries hégéliennes, le positivisme pose que toute connaissance sûre est expérimentale et que nous nous trouvons limités, par les lois de l'entendement, au phénoménisme relativiste. Entre ces deux doctrines extrêmes, M. Merten s'efforce de trouver un moyen terme où elles s'atténuent en se corrigeant l'une l'autre. Et, dans ce but, il se rattache au criticisme kantien et tâche à poser les limites de l'intelligence humaine. Il concède au positivisme spencérien que la bonne méthode philosophique consiste à partir de l'expérience et que l'objet principal atteint par la connaissance consiste en rapports et en relations. Mais il s'écarte de Kant et d'Aug. Comte en admettant que ces rapports trouvent leur fondement dans l'ordre réel et que l'absolu occupe en philosophie et en sciences une place légitime : c'est un idéal qui nous attire et constitue, pour nous, un moteur puissant dans nos démarches vers le vrai.



La solution de M. Merten est donc un phénoménisme atténué. Nous ne pouvons nous empêcher de lui trouver l'aspect flou d'un éclectisme mal unifié. Au surplus, nous ne pensons pas qu'il faut considérer uniquement dans Kant l'auteur de la *Critique de la raison pure :* l'idéalisme phénoméniste de cette œuvre se trouve singulièrement contredit par le dogmatisme des deux autres Critiques. Enfin, est-il exact de résumer le XIXe siècle philosophique en n'y voyant qu'une lutte entre Hegel et Comte ? N'est-ce point là simplifiée, à l'excès et par un besoin de systématisation qui est le vice commun de tant de philosophes, la complexité des faits historiques ? Dans ce schéma, que deviennent la philosophie de l'effort de Maine de Biran, le rationalisme éclectique des Victor Cousin et des Paul Janet, le volontarisme pessimiste de Schopenhauer, le néo-criticisme de Renouvier — pour ne parler que de systèmes de philosophes défunts ?

J. JANSSENS.

La Providencia y la Evolucion. Explicaciones sobre el problema teleologico, 2ª parte : *Teleologia y Teofobia* por el P. Fr. JUAN T. GONZALES DE ARINTERO. — Valladolid, Tip. y casa editorial Cuesta, 1904 ; VIII-230 pages.

Dans ce livre, l'auteur épris de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans la nature, s'efforce de faire voir qu'une cause intelligente et ordonnatrice seule peut en rendre compte. Cet *ordre* doit être *rationnel* pour le motif même que les lois qui y président sont *intelligibles.*

Dans une première partie, antérieurement publiée, l'auteur avait établi que sans une cause intelligente, que nous appelons Providence, nous ne pouvons expliquer l'univers ; tout serait dans ce bas monde une « énigme impénétrable » et un « chaos inintelligible ».

Dans cette seconde partie, il s'efforce de mettre en évidence la téléologie de la nature, dans laquelle il trouve, contrairement à tant d'autres écoles, un argument de plus en faveur d'une Intelligence infinie qui préside à cet ordre merveilleux.

Comme l'auteur le reconnaît dans la préface, l'existence de l'*ordre* ni même d'une certaine finalité de la nature, au moins apparente, n'est point niée par ceux que l'auteur entend critiquer dans cet ouvrage, mais ils ont le tort de se contredire, en admettant d'une part l'ordre et la finalité de l'univers et en niant d'autre part l'*intentionnalité* de cet ordre, *raison unique de l'orientation en vue d'une fin.*

Pour les matérialistes et les positivistes, l'ordre de la nature n'est qu'une résultante mécanique. Mais si on leur demande quelle est la

l'industrie belge où les travailleurs sont le plu
nisés : syndicat, école professionnelle, cai
résistance, caisse de retraite, institution d
minimale des salaires, etc., rien ne fait d
peut servir de prototype à nos autres indu

Comme manuel d'initiation concrète à l
travail, le livre du R. P. Perquy peut ren

O. Merten, *L'Esprit critique en philoso*
l'occasion de l'ouverture des cou
Liége, H. Poncelet, 1904.

M. Merten, Recteur de l'Universit
de la raison pure la source de la v
méthode critique. Les doctrines
grecque, soit du moyen âge, soit d
Emmanuel Kant, présentent ce tra
matismes croyant possible la con
premiers principes qui le constitu
gnements absolutistes de Platon
Leibniz, le philosophe de Kœnigs
velle, imprégnée de relativism
il a cru nécessaire — et à bon d
lectuelle et de déterminer les
effectivement.

Après Kant, c'est le délire d
tend connaître le monde, en
et identifie le réel à l'abs
hégéliennes, le positivisme
expérimentale et que nou
l'entendement, au phéno
trines extrêmes, M. Mert
elles s'atténuent en se
se rattache au critici
l'intelligence humaine
bonne méthode philo
que l'objet principal
ports et en relation
admettant que ces
réel et que l'abso
place légitime :
nous, un moteur

ant de mots.
ntres ce sont
n mécanique.
nt la solution
nce. Or, pour-
is et d'un plan.
it et qui préside
s est seulement
au contraire, ne
la réduisent au
tre, mais qui n'est
mpte en cela de la
elles de l'existence

u et son développe-
. L'auteur dans ces
vigoureux. Malheu-
école d'apologistes,
ratoire nuisent assez

, le livre du R. P. Juan
ouvrage de valeur.

P. d'Aranjo.

Questões de Biologia. O mate-
— Lisboa, typ. da Casa

trop vanter le mérite. C'est
livre arbitrio, et publié par
professeur d'une école supérieure
Haeckel, auquel il a dédié son
à souscrire à toutes les idées

Questões de Biologia nous a permis de
réfuté son adversaire. Pleine-
traditionnelle, il sait, à l'occasion,
aux grands maîtres du passé,
résultats des recherches récentes qu'il
de son adversaire.
ces deux volumes est considérable.
valeur scientifique dont on ne retrouve
un emprunt judicieux. Esprit largement

…me du camp ennemi, il n'acc…
…n colporte au nom de la science…
…mine les conclusions à la lum…
…décide qu'à bon escient. En un…
…teur philosophique des conclusi…

…droit, que nombre de savants tom…
…tables, et le plus souvent en perdan…
…re du bon sens, que la conclusion ne…
…nisses.
…la méthode inductive a été le plus souv…
…se de l'opposition entre la philosophie e…
…ales, opposition qui heureusement tend à di…
L'usage exclusif et même *prédominant* d…
…écrit-il, est un indice manifeste de l'état in…
…de la science. Les sciences, comme le remarq…
…amin et Bouty, les sciences tendent à devenir dé…
…qui est arrivé déjà à l'Astronomie, à la Mécanique, e…
…affirmation nous paraît exagérée. Ne fallait-il…
…qu'en toute science positive on ne peut se pa…
…ni de l'autre de ces deux méthodes ? Tout savant…
…de la science véritable, ne peut opter pour l'une…
…odes à l'exclusion de l'autre, il doit unir l'induction…
…n. La nature même de nos facultés exige ce double pro…
…econd volume, pages 145 et *passim*, l'auteur est d'une…
…remarquable quand il détermine la portée et l'objet…
…o-physiologie. En effet, elle ne peut s'emparer du titr…
…*ence exacte entre la psychique et la physique* » comme le ve…
…hner et les matérialistes. Elle doit se définir : « la scienc…
…udie les conditions organiques de la sensation et de la pens…
Comprise de cette façon, elle n'est pas une science nouvelle n…
grande découverte de l'école matérialiste. Sa naissance remon…
fondateur de la science de l'âme, Aristote (cfr. *De anima*, l. I, …

En considérant la disposition des matières que l'auteur pas…
revue dans ces deux volumes, on pourrait être tenté de se d…
der quel fut son plan. Il convient de ne pas se montrer ic…
exigeant. Le travail a été entrepris dans le but de critiquer un…
il fut écrit au jour le jour afin d'être publié dans un périodiqu…
lors, on comprend la raison du désordre apparent, plutôt que…
que l'on y peut relever. Le langage et la terminologie sembl…
au premier abord, un peu durs et singuliers. Mais il ne fa…
oublier que le public portugais n'est pas habitué à des ouvrag…

ce genre et que la langue portugaise ne possède guère de terminologie scientifique bien établie. On comprend les difficultés que l'auteur a dû vaincre, et l'on ne saurait trop le remercier d'avoir fait un pas de plus dans cette voie.

Félicitons-le, enfin, d'avoir su adopter et fidèlement suivre dans cet ouvrage la devise *nova et vetera*, si chère aux initiateurs du renouveau scolastique.

P. D'ARANJO.

Bulletin de l'Institut de Philosophie.

I.

FÉLICITATIONS.

La *Revue Néo-Scolastique* présente ses sympathiques félicitations à un de ses fidèles rédacteurs, M. EDGAR JANSSENS, docteur en droit, agrégé à l'Institut supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain. M. Janssens vient d'obtenir, à l'Académie royale de Belgique, une médaille de 600 francs pour un mémoire en réponse à la question suivante : *Exposer et apprécier la théorie de la connaissance et de la certitude de Charles Renouvier.*

Ouvrages envoyés à la Rédaction.

Adhémar d'Alès. — La Théologie de Tertullien (Bibliothèque de théologie historique). Paris, G. Beauchesne, 1905.

Souben (Jules). — Nouvelle Théologie dogmatique. Fascicules I à V. Paris, G. Beauchesne.

Switalski (W.). — Die erkenntnistheoretische Bedeutung des Citats. Braunsberg, Heynes, 1905.

Baumann (J.). — Ueber Religionen und Religion. Langensalza, Hermann Beyer und Söhne, 1905.

Serre (J.). — Ernest Hello: L'homme, le penseur, l'écrivain. Paris, Editions du Mois pittoresque et littéraire, 1905.

Roger Charbonnel (J.). — Essai sur l'apologétique littéraire du xviie siècle jusqu'à nos jours. Paris, A. Picard, 1905.

Wouters (L.), C. S. S. R. — De Minus probabilismo seu de opinione quam quis solide sed minus probabilem esse judicat. Paris, P. Lethielleux, 1905.

Rist (A.). — La philosophie naturelle intégrale et les rudiments des sciences exactes. Paris, A. Hermann, 1904.

Beysens (J. Th.). — Algemeene Zielkunde. Eerste Deel. Amsterdam, C. L. Langenhuysen.

Dumesnil (G.). — Le spiritualisme. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1905.

Ceretti (P.). — Saggio circa la Ragione logica di tutte le cose. Versione dal Latino del Professore Carlo Badini, con note ed introduzione di Pasquale D'Ercole. Volume V: Essologia. Sezione III: La natura biologica. Torino, Unione tipografica editrice, 1905.

Janssens (Laurentius). — Summa theologica ad modum commentarii in Aquinatis Summam praesentis aevi studiis aptatam. Tomus VI: Tractatus de Deo Creatore et de Angelis. Herder, Friburgi Brisgoviae, MCMV.

Annual Report of the Board of Regent of the Smithsonian Institution for the Year Ending, June 1903. Washington, Government Printing Office, 1904.

ce genre et que la langue portugaise ne p
logie scientifique bien établie. On comp
l'auteur a dû vaincre, et l'on ne saurait
fait un pas de plus dans cette voie.

Félicitons-le, enfin, d'avoir su adopt
cet ouvrage la devise *nova et vetera*
renouveau scolastique.

Bulletin de l'Institu

FÉLIC

La *Revue Néo-Scolastique* p
à un de ses fidèles rédacteurs
agrégé à l'Institut supérie
Louvain. M. Janssens vi
Belgique, une médaille de
la question suivante : *Exp
sance et de la certitude de*

ungekürzt auf
rmann, 1905.
n. Vitte, 1904.
-dec. 1903).
nion, Barbier-

ardinalis Bel-
Votum aliaque
Paris, G. Beau-

Reichard, 1905.
l'existence de
Études de Philo-
Bloud, 1905.
Concordat. Paris, Pous-

ystique inconnue du
Saint-Mathieu Deleloë.
1905.
hilosophy. Leipzig, R.Voigt-

Digitized by Google

IX.

SI PRAEMISSA NEGET, INDE SEQUETUR „?

et objections de Rosmini. Leur réfutation. Sa réfutation. Preuve de la vérité de cette loi. *)

giciens ne sont pas persuadés de la vérité do syllogisme. A plus d'un elle semble excessive- et, par là même, *fausse*. Ainsi, par exemple, de sa *Logique* [1]), Rosmini écrit :

eme, la règle d'après laquelle *de deux prémisses on ne peut tirer aucune conclusion* est trop large in d'être expliquée. Chaque fois que la copule néga- u se transporter au prédicat, la proposition a une identique à celle d'une proposition affirmative à pré- négatif : et ce prédicat négatif constitue la classe des tifs, c'est-à-dire le *tout* du syllogisme. Ainsi dans le ogisme suivant du mode Fn, Fn, Fa [2]), à ajouter à la onde figure :

Ce qui est simple ne se dissout pas ;
L'âme ne se dissout pas : donc
L'âme est simple.

Dans ce syllogisme, les négatives peuvent se changer en affirmatives par le transport de la négation : *ce qui est simple est non-dissoluble ; l'âme est non-dissoluble*, etc. ;

*) Traduit de l'italien.

1) Torino, Cugini Pomba e C. Editori, 1864.

2) Fn = Proposition fixe négative ; Fa = Proposition fixe affirmative (Cfr. la convention établie par Rosmini au n° 621 de cette même *Logique*).

Romundt (H.). — Kants
Grund ihrer Ent
Huit (C.). — La vie et
Bibliografia dantesca,
Lévy (L. G.). — La
Marilier, 190
Le Bachelet (X. M.
larmini de
ejusdem
chesne, 190
Medicus (F.). J.
de Broglie (ab
Dieu,
sophie
Baudrillart
sielg
Destrée (D
xvii
Lille
Motora (Y
län

celle-ci : *ce qui ne*

nie en outre quelque
efficace avec deux pré-
la négation de la copule
négative, a un sujet
quand on dit :
;
n'ont pas le mouvement

le mouvement spontané,
), à ajouter à la première

question, au lieu d'être énoncée
inconditionnelle et universelle, se
restrictive que voici :
peuvent être négatives toutes
le moyen terme lui-même ne soit
nie ce qui a déjà été impli-
majeure » [3]).

negative (Cfr. n° 621).
premesse negative non si può cavare alcuna
ha bisogno di dichiarazione. Ogni qual volta la copula
predicato, la proposizione ha valore identico a una
abbia un predicato negativo : e questo predicato nega-
negativi, ossia il *tutto* del sillogismo, come nel sillogismo
da aggiungersi alla figura seconda :
si dissolve ;
dunque

cangiarsi in affermative col trasporto della negazione :
dissolvibile ; l'anima è non dissolvibile, ecc. ; ovvero la
questa : *ciò che non si dissolve è semplice.*
predicato negato si nega pure qualche cosa, può aversi un
con due premesse negative, l'una delle quali oltre la negazione
dà alla proposizione la forma negativa, ha un subietto pure nega-

non sono animati ;
non animati non hanno moto spontaneo ;
corpi non hanno moto spontaneo,
Vn, Vn, Vn, da aggiungersi alla prima figura. »
premesse non possono essere entrambi negative, *se non nel caso che*
termine stesso sia negativo, perchè allora la minore nega quello che
implicitamente negato nella maggiore. »

Pour juger si la règle syllogistique en question a vraiment de la valeur dans tous les cas et est par conséquent *vraie*, ou si elle est sans valeur dans certains cas et est par conséquent *fausse*, examinons rigoureusement le raisonnement ci-dessus du philosophe italien.

Voici ce qu'il dit : *chaque fois que la copule négative peut se transporter au prédicat...* Or, cette proposition contient une expression absurde et un non-sens. L'absurde consiste à admettre que la *copule négative* puisse se transporter au prédicat. De fait, *copule négative* ne pouvant signifier autre chose que le verbe *être* accompagné de la négation (*n'est pas*), il est clair que ce n'est pas la *copule négative* qui pourra se transporter au prédicat, mais seulement la *négation* qui affecte la copule.

Quant au non-sens, il affecte l'incidente tout entière : *chaque fois que la copule négative peut se transporter au prédicat*. C'est précisément le même non-sens qu'il y aurait à dire : *chaque fois que le triangle aura trois côtés*. Cette énonciation est ridicule, parce que la condition que le triangle a trois côtés se vérifie *toujours :* il y a le même défaut dans l'énonciation ci-dessus parce que *toujours*, dans une proposition, la négation peut se transporter de la copule au prédicat. Ainsi, par exemple, de *L'homme n'est pas éternel*, *Le corps n'est pas esprit*, *Antoine n'est pas italien*, on peut toujours inférer respectivement : *L'homme est non-éternel*, *Le corps est non-esprit*, *Antoine est non-italien*. Et c'est la même chose pour tout autre cas.

Mais ce n'est pas seulement la protase *chaque fois que la copule négative peut se transporter au prédicat* qui est erronée ; l'apodose suivante : *la proposition a une valeur identique à celle d'une proposition affirmative à prédicat négatif* est également entachée d'erreur. En effet, cette dernière assertion est affirmée comme vraie par Rosmini non pas d'une façon inconditionnelle, mais *conditionnellement*, à savoir dans l'hypothèse indiquée par ces mots

ou bien la première est convertible en celle-ci ... au
se dissout pas est simple. ... bsolu-

De même, quand du prédicat nié on nie en ... mots :
chose, on peut avoir un syllogisme efficace ... *position*
misses négatives dont l'une, outre la néga... ... derons A
qui donne à la proposition la forme né... ... rement à
également négatif. Par exemple, quand ... e ne l'est

Certains corps ne sont pas animés ; ... rmation A

Mais certains corps non animés n'o...
spontané ; ... sme adopté

Donc certains corps n'ont pas le...
ce qui est le mode Vn, Vn, Vn [1] ...
figure » [2]).

Et au n° 635, la règle en ques...
sous la forme ordinaire incondi...
trouve exposée de la manière r...

« Les deux prémisses ne pe... Rosmini a-t-il pu
les deux, *à moins que le mo...* ... tout le monde
négatif, car alors la mineure ... du syllogisme est
citement nié dans la majeure ...

... A.

... Donc C est A.
... faudrait approuver,
... ments :
... B). Mais l'éléphant (C)
... C) est une mouche (A) ».
... homme (B). Mais le che-
... Donc le cheval (C) est un

... avoir vu que ce prétendu
... discussion sérieuse, il est
... suivants : *où les négatives*
... Rosmini commente les pré-
... Cependant nous ne saurions
... une grave erreur qui saute aux

1) Vn Proposition vague négativ...

2) « Anche la regola che *da due ...*
conclusione è troppo larga ed ha b...
negativa può trasportarsi al pred...
proposizione affermativa che abbi...
tivo costituisce la classe di nega...
seguente del modo Fn, Fn, Fa, ...

Ciò che è semplice non si di...

L'anima non si dissolve : di...

L'anima è semplice,

dove le negative possono c...
ciò che è semplice è non d...
prima è convertibile in qu...

Del pari quando del pr...
sillogismo efficace con d...
della copula, che dà al...
tivo, come dicendo ...

Certi corpi non son...

Ma certi corpi non ...

Dunque certi corpi ...
che è il modo Vn, V...

3) « Le due prem...
il mezzo termine ...
è già stato impli...

...remière proposition — c'est-
...dissout pas — est convertible
...d pas est simple ». Évidemment
... principe faux et absurde, c'est-
... ce qui est A n'est pas B » ou plus
...s B », on peut déduire : « *Ce qui*
... cela était vrai, il serait aussi juste
...positions « *L'or n'est pas de l'argent.*
...*solide. Le triangle n'est pas un carré...*
...quement tirer : « *Ce qui n'est pas de*
...*Ce qui n'est pas solide est du mercure.*
...*n carré est un triangle...* etc. » ! !

...e de côté cette partie malheureuse de l'argu-
... Rosmini et entreprenons l'examen de l'autre
...mmence par ces mots : *De même quand...* etc.
...nvient de remarquer au préalable qu'il faut
... nous arrêter sur l'incidente « *quand du prédicat*
... *en outre quelque chose* », car elle est tellement
...et exprimée sous une forme si impropre que nous
...mprenons rien. En effet, que signifie *prédicat nié ?*
...on dire *prédicat négatif* ou autre chose ? De plus :
...s le syllogisme, il y a *trois* propositions et non pas
...e *seule*, il y a donc aussi *trois* prédicats ; alors comment
...t-il permis de parler *du* prédicat comme s'il n'y en avait
qu'*un seul* dans le syllogisme ? Et en disant *du prédicat*, lequel des trois Rosmini veut-il désigner ? Enfin, toute l'expression « *du prédicat... on nie... quelque chose* » ne semble-t-elle pas fausse ? De fait, si on affirme ou si on nie quelque chose d'un terme quelconque *x*, ce terme *x* doit précisément, pour cette raison, s'appeler *sujet* et non pas *prédicat.*

Il y aurait d'autres observations à faire à propos de cet argument particulier, si nous ne craignions de dire des choses superflues.

Examinons maintenant le second syllogisme :

chaque fois que la copule négative peut se transp
prédicat. Or cette assertion est, au contraire, vr
ment, c'est-à-dire dans tous les cas. En d'a
Rosmini, en faisant précéder l'affirmation
a une valeur... » — que, pour abréger, nou
— des mots « *chaque fois...* », en vient
dire : l'affirmation A n'est pas toujours v
que *quelquefois*. Or, cela est faux, pui
est *toujours* vraie.

...tervertir

Passons maintenant à l'examen
par Rosmini comme exemple :

...ement spon-

spontané.

Ce qui est simple ne se dissou
L'âme ne se dissout pas ;
Donc l'âme est simple.

Comment un penseur
se laisser égarer à ce
s'aperçoit à première
formulé sur le schéma
A est B. Mais C
ou bien, ce qui est
A n'est pas B.
Si ces schémas
par exemple, ces
« La mouche (A
est un animal (B)
« Le chien (A
val (C) n'est
homme (A)
Cela posé,
syllogisme
inutile d'
peuvent...
misses de
nous em

...s parfaitement
...n de le voir, ce
... mais bien *quatre*.
...*més*, sujet de la
...*ent spontané*, pré-
... sujet de la seconde
... seconde prémisse ; et
... chose que le premier
... lui.
... à la forme voulue ?
... de substituer à la
... lui soit équivalente,

... *animés*.

... *pas le mouvement*

... *corps non animés* (*A*) ;
... *pas le mouvement spon-*

... il est naturel de demander :
... sur ce syllogisme ?

...un du jugement que ...écédent, c'est- ...est radicale-

...

...onnement était légitime, les ...l'être aussi :

... ne sont pas Européens (B) ;
...iens (C) sont savants (A) ;
...aliens (C) ne sont pas Européens (B) »!!

...gures équilatérales (A) ne sont pas des qua-...;

... parallélogrammes (C) sont des figures équila-...;

...quelques parallélogrammes (C) ne sont pas des ...ilatères (B) » !!

« Quelques choses blanches (A) ne sont pas des animaux (B) ;
Quelques brebis (C) sont blanches (A) ;
Donc quelques brebis (C) ne sont pas des animaux (B) » !!

Mais ces exemples sont absurdes. Donc tel est aussi le second syllogisme de Rosmini.

Que si nous l'examinons attentivement, il n'est point difficile d'y découvrir un autre vice fondamental. En effet, comparons entre elles la première prémisse et la conclusion. Voici la première prémisse : *Certains corps non animés n'ont pas le mouvement spontané* (I).

Et voici la conclusion : *Certains corps n'ont pas le mouvement spontané* (II).

Or, qui ne voit que de la proposition I, la proposition II s'infère immédiatement, c'est-à-dire sans avoir besoin d'aucun raisonnement ? Il suffit d'une simple inspection de la proposition I pour en déduire la proposition II, si on peut appeler du nom de *déduction* cette opération par laquelle, par exemple, de la proposition « *Tous les hommes sont mortels* » on infère : « *Cet homme-ci* ou *cet homme-là est mortel* ». En somme, le vice consiste en ce que les deux propositions I, II, confrontées entre elles, sans constituer une tautologie véritable et proprement dite, représentent néanmoins une espèce de tautologie. En effet : 1° le prédicat des deux propositions est égal ; 2° le sujet de la proposition I, bien que n'étant pas *identique* au sujet de la proposition II, est avec lui en une telle relation d'inclusion, que tout ce qui est prédicable du premier est évidemment prédicable aussi du second. Et en général, si on désigne par *A* un substantif générique quelconque et par *b* un adjectif signifiant une propriété quelconque inhérente à quelques espèces ou à quelques individus du genre A, — tous les prédicats que nous pouvons donner au sujet « *Quelques Ab* » peuvent être justement attribués au sujet « *Quelques A* ». Ainsi, par exemple, étant données les propositions « *Quelques hommes italiens sont vertueux, Quelques animaux quadrupèdes sont des chiens, Quelques figures équilatérales sont des triangles* », on peut toujours en tirer légitimement : « *Quelques hommes sont vertueux. Quelques animaux sont des chiens, Quelques figures sont des triangles* ».

Or, l'organisme et la structure d'un syllogisme bien fait exigent que la conclusion émane de l'ensemble des *deux* prémisses et non pas seulement de l'*une* d'elles ; aussi devons-nous inférer sur-le-champ que le mauvais raisonnement de Rosmini, faute de remplir cette condition, est un syllogisme manqué ou plutôt n'est pas un syllogisme.

Résumons brièvement ce qui a été dit jusqu'ici. Au n° 627 de sa *Logique*, Rosmini essaye de prouver que la loi syllogistique : « *Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur* » est trop large et par là même *fausse*. Mais les arguments dont il se sert pour arriver à son but et les deux exemples de syllogismes qu'il donne sont, nous l'avons vu, totalement erronés. Donc, tout ce que Rosmini objecte et fait remarquer contre la valeur universelle de cette loi est sans valeur, et rien ne démontre la nécessité de limiter et de restreindre cette loi comme il le fait au n° 635.

Eh bien ! faut-il en conclure sans plus tarder que la règle ci-dessus est juste ? Ce serait prématuré ; en effet, il nous reste à peser une autre objection plus grave et plus sérieuse que les argumentations discutées jusqu'ici.

*
* *

Et en vérité, quelqu'un pourrait raisonner comme suit contre la règle en question :

« Soit l'argumentation suivante : *Ce qui n'est pas raisonnable n'est pas un homme. Mais cet être n'est pas raisonnable. Donc cet être n'est pas un homme*, ou, en général, le schéma : *Ce qui n'est pas A n'est pas B. Mais C n'est pas A. Donc C n'est pas B.* Sans aucun doute : 1° cette manière de raisonner est très concluante et pleinement légitime ; 2° les deux prémisses sont des propositions négatives. Donc elle est fausse la loi d'après laquelle de deux prémisses négatives on ne peut tirer aucune conclusion. »

Cette objection a déjà été prévue par les logiciens qui soutiennent la vérité de la loi *Utraque si praemissa...*, et ils n'ont pas manqué d'y répondre et d'essayer de la détruire. Mais ont-ils réussi ? Nous croyons que non, et nous chercherons à le démontrer.

Il est manifeste que les moyens d'arriver à réfuter cette objection se réduisent [1]) aux suivants :

1) Vraiment, cette expression n'est pas exacte quand on la pose aussi absolument. En effet, s'il était réellement vrai que les trois moyens indiqués sont les seuls qui

1° Ou bien prouver que le type « *Ce qui n'est pas A n'est pas B. Mais C n'est pas A. Donc C n'est pas B* » est un raisonnement manqué ;

2° Ou bien prouver que la première prémisse n'est pas négative ;

3° Ou bien prouver que la seconde prémisse n'est pas négative.

Or, comme la première et la seconde preuve auront certainement semblé aux logiciens, ce qu'elles sont en réalité, une entreprise absurde, ils n'ont plus eu d'autre moyen que de recourir à la troisième alternative. Et en effet nous les voyons unanimement soutenir, d'une manière plus ou moins catégorique, que la proposition « *C n'est pas A* » n'est pas négative, mais *affirmative*.

Or, nous n'hésitons pas à affirmer que cette thèse est fausse et qu'elle conduit à des conséquences absurdes.

Pour en démontrer la fausseté sans grand apparat d'argumentations, mais d'une manière fort persuasive, il suffirait de recourir à la *définition* de la *proposition affirmative* et de la *proposition négative*. Et comme, de l'aveu de tous, « *la proposition est affirmative quand la copule n'est pas affectée de la négation, et négative quand la copule est affectée de la négation* », il suffira de constater que, dans « C N'EST PAS A », la copule « est » est affectée de « ne pas » pour en déduire que la proposition « *C n'est pas A* » est négative.

Mais, ne fût-ce que *ad abundantiam*, ajoutons quelque autre considération. Supposons que « C N'EST PAS A » soit une proposition *affirmative*. Alors, sans doute, la proposition « C EST A », qui en est la contradictoire, est *négative*. Mais cela est absurde. Donc « C n'est pas A » est une proposition *négative*.

soient propres à démolir l'objection, il s'ensuivrait nécessairement que, ces trois moyens étant *impossibles*, comme on le dira plus loin, la destruction de l'objection serait *impossible*, ce qui est contraire à la conclusion finale de notre article.

Il faut donc donner aux mots « *Il est manifeste que les moyens... se réduisent aux suivants* » une valeur fort relative, comme si nous avions dit : « *Il est manifeste que*, dans l'esprit des logiciens ci-dessus, *les moyens... se réduisent aux suivants.* »

Que si quelqu'un nous oppose : « la proposition *C n'est pas A* est affirmative *parce qu'elle* équivaut à [1]) *C* EST *non-A*, qui est indubitablement affirmative », nous répondrons : Accepter comme juste le principe sur lequel est fondé ce raisonnement conduit directement ou bien à une contradiction dans les termes, ou bien à la destruction de la distinction entre *proposition affirmative* et *proposition négative*. En effet, il est impossible de nier que *toute* proposition du type *A n'est pas B* est toujours transformable en *A est non-B*. Or, si la possibilité de transformer une proposition de forme négative en une autre de forme affirmative était une condition suffisante pour pouvoir la dire *affirmative*, on en conclurait manifestement : que *toute proposition négative est affirmative*. Mais quiconque accepte la dichotomie distinguant les propositions en *affirmatives* et *négatives* est, par nécessité logique, contraint d'admettre les équations suivantes :

I. Proposition affirmative = Proposition non négative ;
II. Proposition négative = Proposition non affirmative.

En appliquant ces principes au corollaire ci-dessus, c'est-à-dire = *Toute proposition négative est affirmative*, on en obtient :

Toute proposition non affirmative est affirmative, ou bien :
Toute proposition négative est non-négative, ou encore :
Toute proposition négative n'est pas négative.

Partout on se heurte à des contradictions dans les termes, ce que nous voulions démontrer.

Pour éviter cette conséquence absurde, il ne reste d'autre moyen que de rejeter la distinction entre *proposition affirmative* et *proposition négative*. Mais *incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim*, et malheureusement éviter *cette* absurdité ne signifie pas éviter *toute* absurdité. Il serait assez plaisant de voir ces logiciens, qui dans tout le cours de leurs traités ne font qu'user de ces deux termes, se

1) Ou bien *peut se transformer en*...

résigner à nier la différence entre *proposition affirmative* et *proposition négative*. Et puis, même dans ce cas, la *contradiction* ne resterait-elle pas toujours, plus ou moins, dans les termes ?

C'est donc en vain qu'on s'efforce de démontrer la forme positive de la proposition « C n'est pas A ».

Du reste, la forme négative de cette proposition est si manifeste, que les logiciens qui ont entrepris de soutenir le contraire, quels que soient leur génie et la subtilité de leur dialectique, ont abouti à des non-sens. En voici un exemple.

A la page 96 de ses *Logicae, Metaphysicae, Ethicae Institutiones* [1]), Battaglini écrit à ce sujet :

« Accidit autem non semel, ut ex duabus praemissis, quae singulae per se consideratae *negantes* inveniuntur, legitime obtineatur *conclusio*; quod videtur facere contra istam regulam septimam. Uti exempli gratia cum dicitur :

Quod non est rationale *non est* homo ;
Atqui simia *non est* rationalis ;
Ergo simia *non est* homo.

At vero considerare oportet quod in isto casu (et in aliis similibus exemplis) propositio *minor*, quae ex se et separatim sumpta est *negans*, dum accipitur in connexione cum *maiori*, assumit naturam affirmantis, et aequivalet huic : atqui simia *est* ex illis quae non sunt rationalia : ideoque recte concludit syllogismus, nec facit contra regulam. »

Si nous nous proposions de noter minutieusement et rigoureusement tout ce qui nous semble critiquable dans ce passage, nous n'aurions pas peu à faire : nous devrions, par exemple, relever que l'argument « aequivalet huic : *atqui simia est...* » est absolument nul, comme il a été dit plus haut, et que l'illation « ideoque... nec facit contra regulam » est une assertion gratuite et qui ne résulte point des pré-

1) Citation tirée de l'édition de 1875. Bologne, chez l'éditeur Matteuzzi.

misses. Mais tel n'est pas notre but. Nous devons plutôt, suivant notre promesse, nous borner à démontrer qu'il y a un non-sens dans le passage cité.

Or, le non-sens se trouve dans ces paroles : « propositio minor, quae ex se et separatim sumpta est *negans*, dum accipitur in connexione cum maiori, assumit naturam *affirmantis* ».

La distinction entre *ex se et separatim* et *in connexione cum maiori* est absurde. En effet, s'il y a des termes qui n'ont de sens que s'ils sont considérés *en relation* avec quelque autre être, par exemple, *majeur*, *mineur*, *droit*, *gauche*, *sur*, *avant*, etc. (pour lesquels il est toujours naturel de demander : *par rapport à quoi ?*), il y a aussi des termes qui sont considérés *in se* et auxquels la question « par rapport à quoi ? » n'est pas applicable. Ainsi, par exemple, il se rendrait ridicule celui qui, entendant les propositions « *Ceci est un cheval*, *Cela est un livre*, *Ce jugement est universel* », demanderait : « par rapport à quelle chose ? ». Or, les deux termes *proposition affirmative*, *proposition négative* appartiennent justement à cette catégorie, car la proposition est dite affirmative ou négative par ce qu'elle est en elle-même et non par ce qu'elle est par rapport à quelque chose qui est en dehors d'elle. Donc, l'expression « *La proposition X est*, PAR RAPPORT A LA PROPOSITION Y, *positive* ou *négative* » est absolument vide de sens.

Nous ne saurions nous empêcher de constater, comme observation finale à ce sujet, que si, hypothèse invraisemblable, les paroles en question de Battaglini étaient pourvues de sens, l'argumentation n'en contiendrait pas moins un autre vice capital, savoir celui que les logiciens appellent *cercle* ou *diallèle*. En effet, quelle est pour Battaglini la raison pour laquelle « propositio minor, quae... est negans..., assumit naturam affirmantis » ? C'est évidemment *parce qu*'il existe une règle d'après laquelle les prémisses ne peuvent pas être toutes les deux négatives. Or, si on y fait attention,

on verra bientôt que le processus de l'argumentation est le suivant :

Battaglini veut prouver la thèse X, c'est-à-dire : *Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur*. Pour ce faire, il allègue l'argument Y, c'est-à-dire, que même dans l'exemple cité, apparemment défavorable, *la proposition mineure « Simia non est rationalis » est affirmative*. Puis, quand il est arrivé au point de devoir démontrer à son tour la vérité de Y, pour toute preuve il ne fait qu'apporter l'argument X.

Donc, il prouve d'abord la proposition X au moyen de la proposition Y, puis la proposition Y par la proposition X. Peut-on trouver un exemple plus caractéristique de *pistilli versatio* ?

*
* *

Mais il est temps de reprendre le fil de notre discours. On a vu plus haut qu'une objection assez forte contre l'*Utraque si praemissa neget*... est la suivante : « Le schéma *Ce qui n'est pas A n'est pas B. Mais C n'est pas A. Donc C n'est pas B* est valable, et pourtant il a les deux prémisses négatives. Donc la loi en question est fausse ». On a vu de même que la réponse donnée par les logiciens consiste à nier que la prémisse mineure soit négative. D'autre part, nous avons démontré qu'en cela ils ont tort, de sorte que l'objection citée subsiste toujours.

Or, on demandera : mais cette objection est-elle fondée ou non ? Et si elle ne l'est pas, comment peut-on la détruire ?

Nous répondons : 1° qu'elle semble privée de fondement ; 2° qu'on peut la réfuter par le raisonnement suivant :

I. Les huit fameuses règles du syllogisme concernent uniquement les syllogismes que nous appellerons *en forme*, c'est-à-dire qui sont rigoureusement formulés, mais non pas ceux qui revêtent une forme quelconque du langage ordinaire.

II. Mais le type adopté dans l'objection, c'est-à-dire « *Ce qui n'est pas A n'est pas B. Or C n'est pas A. Donc C n'est pas B* » n'est pas un syllogisme en forme.

III. Donc l'objection n'est pas concluante.

Reprenons les parties de cette argumentation :

Prémisse I. — Elle est, à ce qu'il nous semble, d'une si grande évidence qu'elle devrait être admise sans aucune hésitation je ne dirais pas par un profane, mais au moins par tout logicien. Pour faire toucher la chose du doigt, donnons-en une preuve. Soit le syllogisme :

L'argent est une matière vile ;
Les avares aiment l'argent ;
Donc les avares aiment une matière vile [1]).

Qui oserait soutenir que c'est là un raisonnement manqué ? Et cependant, comptons les *termes*. Il y en a *quatre*, à savoir : 1° *l'argent*, sujet de la première prémisse ; 2° *matière vile*, prédicat de cette prémisse ; 3° *les avares*, sujet de la seconde prémisse ; 4° *aimant l'argent*, prédicat de cette seconde prémisse. Impossible, en effet, d'identifier ce dernier avec le premier.

Maintenant, comment expliquer le fait que ce syllogisme tient debout malgré le *quaternio terminorum ?* Faudra-t-il peut-être en conclure que la première règle *Terminus esto triplex...* est fausse ? Non ; mais c'est que cette règle, tout aussi bien que les sept autres, ne regarde que les syllogismes *en forme*. Or, tel n'est point l'exemple en discussion, et, pour le réduire, il suffirait, par exemple, de poser :

Ceux qui aiment l'argent (A), aiment une matière vile (B) ;
Or les avares (C) aiment l'argent (A) :
Donc les avares (C) aiment une matière vile (B) ;

où, manifestement, suivant la prescription de la première

1) Tiré de Peyretti, *Compendio di Logica Generale*, Torino, 1859, p. 200.

on verra bientôt que le proc[illegible] c'est-à-dire :
suivant :

Battaglini veut prouv[illegible] se multiplier
Utraque si praemissa neg[illegible] paraît donc pas
faire, il allègue l'arg[illegible]
dans l'exemple cité, ap[illegible]
tion mineure « *Simia*[illegible] seconde prémisse
Puis, quand il es[illegible] à en rapporter
à son tour la vérit[illegible] de syllogismes,
qu'apporter l'arg[illegible]iques.

Donc, il prou[illegible] pas *A n'est pas B.*
la proposition [illegible] était un syllogisme
X. Peut-on [illegible]
pistilli vers[illegible] *quatre* et non pas
[illegible] de la première pré-
[illegible]mière prémisse ; 3° *C*,

Mais [illegible] *A*, prédicat de cette
On a v[illegible]
l'*Utraq*[illegible] un syllogisme *en forme.*
schém[illegible]
Donc [illegible] argumentation ci-dessus « *Ce*
prém[illegible] *n'est pas A. Donc C n'est*
On a [illegible] première figure des syllo-
cons[illegible] comme on sait :
D'a[illegible]
de [illegible]

MP
SM
ou [illegible] SP

2° [illegible] argumentation était un syllo-
[illegible] la prémisse mineure serait
u[illegible] majeure.
[illegible] le sujet de la majeure est
[illegible] que le prédicat de la mineure

[illegible] le syllogisme n'est pas *en forme*.

[d]émontre surabondamment que l'objection ci-dessus [tombe].

[Il] ne serait ni difficile ni long de prouver que, le raisonnement « *Ce qui n'est pas A...* » une fois réduit en syllogisme *in forma*, la loi de l'*Utraque si praemissa...* se trouve pleinement observée.

En effet, quelle est l'opération nécessaire pour le réduire? Évidemment — puisque, ainsi qu'il a été dit, le schéma de la première figure est : MP — SM — SP —, il faudra laisser intacte la proposition majeure et transformer la mineure de façon que son prédicat devienne le sujet même de la majeure.

Or, quel est le sujet de la majeure? C'est *Ce qui n'est pas A*, ou bien, sous d'autres formes équivalentes, *non-A*, *L'être qui n'est pas A*, *L'être qui n'a pas la propriété A*, etc. Et c'est à dessein que nous avons noté, à côté de *Ce qui n'est pas A*, d'autres formules collatérales, parce que, si cette formule peut très bien occuper la place du sujet, elle ne pourrait pas être transportée telle quelle aux fonctions de prédicat.

Dès lors si nous voulons, dans le but indiqué, changer la prémisse mineure « *Ce qui n'est pas A* » en une autre équivalente ayant pour prédicat *non-A* ou *L'être qui n'est pas A* ou d'autres semblables, il est clair que la copule de la proposition sera « *est* » et non point « *n'est pas* ». Ainsi la proposition résultante sera *affirmative* et non pas négative.

Or, cela n'est autre chose que la confirmation de l'universalité et, par conséquent, de la vérité de la loi :

Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur.

Dr JOSEPH CEVOLANI.

Cento (Italie).

X.

DIEU, D'APRÈS PLATON.

[illegible]

II.

De la science de Dieu et de ses autres attributs.

Dieu sait tout. Rien [illegible] ni au ciel ni sur la terre [illegible] les cœurs et les profondeurs de l'intelligible[1], puisqu'il en est l'éternelle pensée : il a aussi sa manière de connaître le monde[2] dont il est comme l'architecte intérieur. Sa science est adéquate à la réalité. C'est pourquoi l'on peut dire qu'il est le seul « vrai sage » ; car, tandis que nous cherchons la vérité, il la possède tout entière et par nature[3].

Par le fait que Dieu jouit de la plénitude de la science, il suit infailliblement la loi du meilleur. Il est donc souverainement saint ; et, du même coup, il est à la fois souverainement juste et bon[4]. Mais cette bonté n'est pas ce que pense le vulgaire. On ne la séduit point avec des sortilèges ; on ne la corrompt pas non plus avec des sacrifices,

*) V. livraison de mai, pp. 194-206.

1) Plat., *Phædr.*, 247d ; 248a-c ; 249c : — *Tim.*, 28a.

2) Id., *Lois*, X, 901d.

3) Id., *Banq.*, 204a : θεῶν οὐδεὶς φιλοσοφεῖ οὐδ' ἐπιθυμεῖ σοφὸς γενέσθαι· ἔστι γάρ ; — *Phædr.*, 278d : τὸ μὲν σοφόν, ὦ Φαῖδρε, καλεῖν ἔμοιγε μέγα εἶναι δοκεῖ καὶ θεῷ μόνῳ πρέπειν. — Platon confère aux dieux la plupart des attributs qu'il met en Dieu : ces deux derniers textes sont un exemple de cette manière, qui s'éclaircira d'ailleurs dans la suite de ce travail.

4) Id., *Cratyl.*, 403e ; — *Phædr.*, 62a-63c ; 80d ; — *Rep.*, II, 379a-c ; III, 408c ; X, 612e ; — *Lois*, 901e ; — *Tim.*, 29a-b.

des prières et des larmes. « Dieu, suivant l'ancienne tradition [1]), est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres ; il marche toujours en ligne droite, conformément à sa nature, en même temps qu'il circule à travers le monde. La justice le suit toujours, vengeresse des infractions faites à la loi divine » [2]). Quoi que nous puissions entreprendre pour gagner « le gouverneur du grand Tout » à nos propres intérêts, il ne sort jamais de sa loi qui est de pourvoir au bien de l'ensemble, il ne commet jamais de faiblesse. Sa bonté est inflexible comme la raison qui lui sert de mesure [3]).

Dieu peut tout : la preuve en est dans son ouvrage. Il a fait le monde et le gouverne [4]) ; or le monde atteint la limite du possible : il est unique comme son modèle et renferme en son unité le maximum d'être dans le maximum d'harmonie.

Bien que partout présent et partout vainqueur, Dieu demeure inaccessible à nos sens : il n'a point de couleur ni de figure. Sa puissance n'est que l'efficience de sa science infinie et de son indéfectible amour du bien ; et ces deux attributs sont eux-mêmes invisibles par nature [5]).

Au spectacle de ses perfections Dieu trouve un bonheur inaltérable. Il n'éprouve pas de plaisir ; car le plaisir a la douleur pour compagne ; et la douleur qui envahit la terre, ne pénètre pas au séjour des immortels. Mais il voit et se voit ; et de cette double contemplation jaillit une joie pure et sereine comme la pensée, immuable aussi comme elle, qui l'emplit tout entier [6]).

Ces attributs qui constituent son essence, Dieu les pos-

1) La tradition orphique (V. Stallb., *Lois*, vol. I, pp. 431-435).

2) Plat., *Lois*, IV, 715e-716a.

3) Id., *ibid.*, X, 905d-907c:

4) Id., *ibid.*, X, 901d ; — Cf. *Rep.* II, 38.ε (La toute-puissance de Dieu est supposée en cet endroit).

5) Plat., *Tim.*, 46d ; — Cf. *Phædr.*, 246c-d.

6) Id., *Banq.*, 202c-d : λέγε γάρ μοι, οὐ πάντας θεοὺς φῄς εὐδαίμονας εἶναι καὶ καλούς ; ἢ τολμήσαις ἄν τινα μὴ φάναι καλόν τε καὶ εὐδαίμονα θεῶν εἶναι ; μὰ Δί' οὐκ ἔγωγ' ἔφην ; — *Phædr.*, 247a ; 250b-c ; — *Phileb.*, 22c ; 33b-c ; — *Lois*, VII, 792d.

sède toujours au même degré : ils n'ont point commencé et ils ne sauraient avoir de fin ; ils ne peuvent subir non plus ni accroissement ni diminution [1]). « L'idée du bien » qui du dedans de l'Être façonne les « idées », exige aussi que le monde soit le meilleur possible ; et, par suite, qu'il s'étende le plus possible à travers la durée : « l'idée du bien » veut que le monde soit éternel. Il faut donc du même coup que sa cause immédiate le soit ; or cette cause, c'est Dieu. De plus, comment la nature de Dieu pourrait-elle changer ? Ce n'est pas en vertu de « l'idée du bien » dont il procède, vu que cette idée est entièrement immuable. Il faudrait donc qu'il se changeât lui-même. Mais en quel sens ? Ce ne saurait être en mieux, « vu qu'il ne lui manque aucune perfection » ; et l'on ne peut supposer davantage que ce soit en pis ; « car aucun être, quel qu'il soit, homme ou Dieu, ne prend volontiers de lui-même une forme inférieure à la sienne » [2]). Le fond de l'être est le désir d'être ; et ce désir a d'autant plus de force, il abdique d'autant moins que le sujet où il se développe a plus d'excellence et de bonheur [3]).

Mais l'immutabilité de nature n'entraîne pas nécessairement l'immutabilité d'action : c'est ici le lieu de le rappeler. Dieu, en tant que pensée des intelligibles, est toujours identique à lui-même ; du moins l'est-il dans le sens et la mesure où le sont les intelligibles. Quant à l'âme, par laquelle il se rapporte au monde, il en va différemment. Le monde est un devenir ; il se meut sans trêve ni repos : c'est là son trait spécifique. Or la série régressive des mouvements ne saurait aller à l'indéfini ; il lui faut un premier terme : Platon l'a vu avant Aristote. D'autre part, ce premier terme, étant lui-même en mouvement, ne peut s'expli-

[1]) [illegible] 106 d : ὁ δέ γε θεός, οἶμαι, ἔφη, ὁ Σωκράτης, καὶ αὐτὸ τὸ [illegible] πάντων ἂν ὁμολογηθείη μηδέποτε ἀπόλλυσθαι ; — *Phædr.*, [illegible] (L'éternité de Dieu est d'ailleurs supposée par tout ce dialogue).
[2]) [illegible] II, 380-381 [illegible]
[3]) [illegible] reprendra cette idée et en fera la base de toute sa philosophie ; c'est [illegible] que partira Schopenhauer.

quer par l'immuable ; il ne devient intelligible qu'à la lumière d'un principe qui « se meut de lui-même » [1]). Et ce principe, comme on l'a pu voir, c'est encore Dieu. Il est donc nécessaire que, si l'activité de Dieu est immuable d'un côté, elle soit mobile de l'autre ; il est nécessaire que, si sa pensée est un acte, sa spontanéité possède un fond de puissance qui produit sans cesse des effets nouveaux et ne s'épuise jamais : c'est comme une flamme intelligente qui pénètre l'univers et porte partout avec elle le mouvement et la vie; le feu, dont parle Héraclite, en demeure l'image la plus frappante de ressemblance. On peut aller plus loin dans cette voie. Dieu connaît le monde dont il est le « Père » et « le monarque » : il le pénètre tout entier de son regard scrutateur. Ne faut-il donc pas que la pensée qu'il en a suive en quelque sorte les contours mobiles de son objet et varie avec lui ? Platon, il est vrai, ne nous a rien laissé d'explicite sur cet aspect de sa théologie ; mais il me semble qu'elle mène tout droit à cette conclusion. Et pourquoi n'y aurait-il pas un fond de vérité dans cette manière de voir ? Pourquoi la liberté qui enveloppe essentiellement de la puissance, ne serait-elle pas le moyen terme de l'être et du devenir? Est-il donc si bien établi que l'acte et la perfection ne font qu'un sur toute la ligne ?

Le Dieu qui a formé le monde, est-il unique d'après Platon ? On a des raisons solides de le conclure. C'est ce qui résulte de l'esprit du *Philèbe* et du dixième livre des *Lois* ; c'est ce que le *Timée* suppose plus nettement encore. Ce dialogue nous représente le « Père du monde » comme l'auteur des dieux, et les dieux eux-mêmes comme les auteurs des âmes particulières : ce qui indique assez clairement que tout se ramène à l'unité d'une seule et même cause. Platon a d'ailleurs sur ce sujet des expressions significatives : à son sens, Dieu est « celui qui a engendré le monde », « le gouverneur du Tout » et « notre Roi » ;

1) Plat., *Lois*, X, 893b-896c ; — Cf. *Phædr.*, 245c-246a.

vers la fin du *Critias*, il l'appelle « le Zeus des dieux » [1]). Et cette manière de dire est parfaitement conforme aux idées dominantes de sa cosmologie. D'après lui, le monde est unique ; d'autre part, il doit être aussi le meilleur possible. Or qu'y a-t-il de meilleur pour un tout ? C'est de n'avoir qu'un chef. « La Polyarchie n'est pas bonne, écrira plus tard Aristote en se servant des paroles d'Homère ; qu'il n'y ait qu'un gouverneur » [2]). Cette formule traduit aussi la pensée de Platon.

La notion de Dieu que l'on a formulée, nous permet également de déterminer les relations qu'il soutient soit avec les « idées », soit avec le monde.

En tant que pensée, Dieu procède du « Bien » parallèlement aux « idées » : à cet égard, il en est, comme elles, l'effet direct et immanent. Comme âme, il procède à la fois de la pensée elle-même et des « idées » [3]). C'est donc un « être inférieur et dérivé », suivant l'expression de M. V. Brochard [4]) ; il tient d'un principe supérieur et son existence et ses attributs et la règle éternelle de ses actions. Mais il ne faudrait exagérer ni cette infériorité ni cette dépendance. Le « bien » est la forme des « idées » ; à leur tour, les « idées » et la Pensée ne font qu'un ; et l'âme divine elle-même n'est que l'activité de la Pensée. Toutes

1) 121b : Θεὸς δὲ ὁ θεῶν Ζεύς...

2) Arist., *Met.*, λ, 10, 1076a, 3-4.

3) On a cru voir dans cette théorie une sorte d'ébauche des « processions divines » telles que le catholicisme les entend ; et d'aucuns en ont conclu que Platon avait dû visiter la Judée et prendre connaissance du livre de la *Sagesse*. Mais le malheur veut que cet ouvrage soit postérieur de deux siècles et demi à la *République* : de telle sorte que, s'il y a eu influence, elle s'est produite de Platon à la sainte Ecriture, non de la sainte Ecriture à Platon. Un fait, c'est que les Pères de l'Église ont utilisé les ouvrages du Philosophe grec en vue d'en tirer une explication de la Trinité ; mais les analogies qu'ils ont découvertes sont beaucoup moins profondes qu'on ne le pense, comme l'a montré un vieil auteur du XVIIe siècle, qui n'a point donné son nom (V. *Le Platonisme dévoilé ou Essai touchant le verbe Platonicien*, Cologne, Pierre Marteau, 1700). — Consulter sur cette question : Ed. Zeller, *loc. cit*, p. 935, note 1 ; Martin, *loc.cit.*, II, 50 ; Brandis, *loc.cit.*, IIa, 330 ; Ueberweg, *Grundr.*, I[6], 143.

4) *Revue de mét. et de mor.*, 1900, p. 611 ; *Les mythes dans la philosophie de Platon* (*Année philosophique*, 1900. Alcan, Paris, 1901).

ces choses ne sont que les aspects divers de la souveraine perfection : de telle sorte qu'il a suffi aux théologiens catholiques de faire une coupure radicale entre l'être et le devenir proprement dit pour christianiser le Dieu du philosophe grec : supposez la création, et « le Démiurge » devient la cause des causes, la substance éternelle et parfaite.

La seconde question est plus complexe : elle comprend les rapports de Dieu avec les âmes particulières, avec les corps et l'ensemble des choses.

D'après le *Philèbe*, il existe une âme cosmique dont les âmes particulières procèdent par voie d'émanation : et cette doctrine n'a été rapportée ni dans le dixième livre des *Lois* où Platon n'en parle pas, ni dans le *Timée* qui ne peut s'entendre au sens didactique en pareil sujet. Il y aurait donc une sorte d'identité fondamentale entre Dieu et les âmes particulières. Dieu serait le principe psychologique pris à son plus haut point de développement, devenu pensée pure et par là même amour indéfectible du bien ; les âmes particulières formeraient une série de dégradations du même principe, dégradations produites directement par les résistances de « l'infini », indirectement par l'idée du meilleur qui veut le plus de multiplicité possible dans l'unité. Et s'il en est ainsi, l'on comprend la possibilité de l'inspiration à laquelle Platon croit comme presque tous les anciens [1]) : il peut se produire, à travers les profondeurs de l'âme mondiale, certaines communications des âmes individuelles avec Dieu qui possède la science de l'avenir comme celle du présent [2]).

Immanent de quelque manière aux âmes individuelles, Dieu l'est-il aussi à la matière cosmique ? En d'autres

1) Plat., *Men.*, 99c-100c ; — *Phædr.*, 244a-e ; — *Tim.*, 71d-72b ; — *Banq.*, 201d.

2) Spinoza avait une manière approchante d'expliquer la divination : « Nous sommes, dit-il, toujours obscurément avertis de notre mort ; et nous pouvons l'être aussi de la mort des autres, dont nous portons, pour ainsi dire, l'âme dans notre âme » (*Lettr.*, 17, Van Vloten, II, 246 ; P. L. Couchoud, *Benoît de Spinoza*, p. 42, Alcan, Paris, 1902, *Collection des Grands Philosophes*).



termes, lui est-il continu, ou simplement contigu ? Sur ce point, Platon n'a pas de textes directs et formels [1]). Dans le *Philèbe*, il se borne à signaler le rapport que soutient « l'âme royale » soit avec l'intelligence, soit avec les autres âmes ; au dixième livre des *Lois*, il pose la question sans la résoudre ; et le *Timée*, en un tel problème, ne peut guère avoir qu'un sens mythique, suivant ce que l'on a dit un peu plus haut. Le seul moyen d'éclaircir le sujet, c'est de recourir à l'idée que Platon se fait de l'union de l'âme humaine avec son corps : d'après lui, la mort est la séparation de ces deux termes ; et la vie elle-même doit consister principalement à préparer ce divorce final. Il serait bien étonnant que cette indépendance à laquelle notre âme peut s'élever, Dieu ne l'eût pas par essence ; c'est librement, sans doute, qu'il « circule » [2]) à travers la matière immense pour lui communiquer le mouvement et l'harmonie qu'elle n'a point d'elle-même.

Supérieur à toute espèce d'indigence, Dieu n'a pu faire le monde que par amour. « Il était bon ; et celui qui est bon, n'a aucune sorte d'envie : voilà pourquoi il a voulu que toutes choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. Quiconque, instruit par des hommes sages, admettra ceci comme la raison principale de l'origine et de la formation de l'univers, sera dans le vrai » [3]).

C'est aussi par amour que Dieu gouverne le monde ; et la loi qu'il suit dans la direction de son œuvre, est encore

1) On trouve dans le *Phèdre* (246c-d) le passage suivant : ἀθάνατον δὲ οὐδ' ἐξ ἑνὸς λόγου λελογισμένου, ἀλλὰ πλάττομεν οὔτε ἰδόντες οὔθ' ἱκανῶς νοήσαντες θεόν, ἀθάνατόν τι ζῷον, ἔχον μὲν ψυχήν, ἔχον δὲ σῶμα, τὸν ἀεὶ δὲ χρόνον ταῦτα ξυμπεφυκότα. Mais, comme l'observe Stallb. (vol. IV, sect I, p. 81), le sens de ce texte est loin d'être clair : le langage de Platon est-il mythique en cet endroit, ou didactique ? On ne le discerne pas avec netteté. Le mot πλάττομεν parait même indiquer que le premier de ces deux sens est le vrai ; d'autant que cette expression vient en opposition avec les deux formes de la connaissance rationnelle, à savoir l'intuition (ἰδόντες) et la déduction (οὐδ' ἐξ ἑνὸς λόγου λελογισμένου... νοήσαντες θεόν). De plus, la nature de l'union en vertu de laquelle Dieu est éternellement lié à un corps ne se trouve pas définie.

2) Plat., *Lois*, IV, 716a : ... περιπορευόμενος...

3) Id., *Tim.*, 29e-30a.

la même, à savoir l'idée du meilleur : sa providence s'étend de l'ensemble jusqu'aux plus infimes détails, mais sans cesser jamais de subordonner la partie à l'intérêt du Tout. « Toi-même, chétif mortel, si petit que tu sois, tu entres pour quelque chose dans l'ordre général et tu t'y rapportes sans relâche. Mais tu ne vois pas que toute génération se fait en vue du Tout, afin qu'il vive d'une vie heureuse ; que l'univers n'existe pas pour toi, mais que tu existes toi-même pour l'univers... Et si tu murmures, c'est faute de savoir comment ton bien propre se rapporte à toi-même et au Tout, suivant les lois du devenir universel »[1]). Ainsi va le monde sous la main du grand chorège : chacun n'y reçoit pas la place la plus désirable en elle-même ; mais chacun y tient celle qui convient le mieux à l'harmonie de l'ensemble ; et, par suite, tout s'y ramène au niveau de la raison, même la souffrance, vu qu'il est éminemment rationnel de souffrir pour la cause de l'ordre.

Mais pourquoi la souffrance ? Pourquoi les passions fécondes en tristesses ? Pourquoi l'erreur, le vice et la méchanceté ? Pourquoi le triomphe de l'injustice ? Le monde ne serait-il pas meilleur, ne serait-il pas plus rationnel encore, si tous ces maux ne se mettaient partout en vue et sous toutes les formes ? D'où peut venir, s'il y a un Dieu, que les choses se passent, et principalement dans la vie morale, comme s'il n'y en avait pas ? « O mon fils, tu te jettes dans l'impiété » pour n'avoir encore qu'une idée inadéquate des choses [2]). « Dieu est bon » ; « et du bien ne peut sortir que le bien » : « Dieu n'est la cause d'aucun mal » [3]). Le mal, quels que soient sa nature et son degré, n'est qu'un manque d'être : c'est une privation qui tient aux infirmités de la matière. Notre âme provient de l'union d'un principe immortel avec un principe mortel et

1) Plat., *Lois*, X, 899d-904c ; — Cf. *Gorg.*, 479b-c ; *Rep.*, II, 379a-380a.
2) Plat., X, 899d-900c.
3) Id., *Rep.*, II, 379b-c.

[illegible] Lorsque cette union s'accomplit, « les cercles [illegible] comme plongés dans un grand fleuve, ne se laissèrent pas emporter par le courant, mais ne purent non [illegible] tantôt entraînés, tantôt entraînant à leur [illegible] de telle sorte que l'animal tout entier était agité [illegible] au gré du hasard, par les six mouvements [illegible] Ces troubles » arrêtèrent entièrement [illegible] le mouvement du même, l'empêchèrent [illegible] de poursuivre et de terminer sa course, et introduisirent [illegible] dans le mouvement du divers » [1]). De [illegible] nos ignorances ; de là nos passions et [illegible] produit la plupart des hontes et des [illegible] est affligée. La matière brute elle-[illegible] pas entièrement réduire aux lois de [illegible] des inachèvements, qui se font sentir [illegible] le cours des astres. Et de là un [illegible] entre l'homme et son milieu qui [illegible] d'inévitables souffrances. Là d'ailleurs [illegible] mot de l'énigme. Les indigences [illegible] que la cause obvie et directe du mal ; [illegible] mal dans le principe même de l'être. Il [illegible] parfait. Or il ne peut atteindre sa [illegible] condition de réaliser dans son unité le plus [illegible] possible. Le monde ne se conçoit que comme [illegible] de dégradations infimes : ce qui suppose la [illegible] le mal a sa racine dans le Bien [2]). « Il ne cessera [illegible] car c'est impossible. Le bien aura tou[illegible] contraire : ainsi le veut la nécessité. Sans doute, [illegible] siégera jamais parmi les dieux ; mais cette [illegible] mortelle et cette région de l'univers, il les enveloppe [illegible] toujours » [3]). Le meilleur est à ce prix. Que le sage [illegible] d'ailleurs. Pour lui, tout finit toujours par se

[1]) [illegible] Tim., 43a-d.

[2]) [illegible] la pensée qu'a reprise Leibniz. Puisque l'idée du meilleur préside à [illegible] n'ont qu'une limite, celle où le mal commence à l'em[illegible] sur le bien.

[3]) [illegible] Théét., 176a.

changer en bien [1]). Dieu ne saurait avoir le dessous dans la lutte : au dernier terme, c'est la finalité qui l'emporte, c'est dans la justice que la raison et la sensibilité se réconcilient.

Telle nous apparaît la notion platonicienne de Dieu. Dieu, sans doute, ne s'identifie pas avec le « Bien » ; mais il en est la pensée adéquate ; il en est l'amour indéfectible ; il est également l'énergie toute-puissante qui le réalise dans la nature. De plus, son excellence même fait qu'il ne peut avoir de rival ni d'autre conseiller que sa propre sagesse : le maître souverain de l'univers est unique. Et de ce Dieu à celui du christianisme la distance est peut-être moins grande qu'on ne serait tenté de le croire : c'est ce que les Pères de l'Église ont bien compris. Quelles sympathies profondes entre la théologie de Platon et celle qui résulte des Évangiles !

Clodius Piat.

Paris, 7 mars 1905.

1) Plat., *Rep.*, X, 613a : οὕτως ἄρα ὑποληπτέον περὶ τοῦ δικαίου ἀνδρός, ἐάν τε ἐν πενίᾳ γίγνηται, ἐάν τε ἐν νόσοις ἤ τινι ἄλλῳ τῶν δοκούντων κακῶν, ὡς τούτῳ ταῦτα εἰς ἀγαθόν τι τελευτήσει ζῶντι ἢ καὶ ἀποθανόντι ; — *Lois*, IV, 715 E-716a.

XI.

Discussion

SUR

certaines théories cosmologiques

*(Suite *)*

III.

LES PREUVES DE LA THÉORIE SCOLASTIQUE.

[illegible] scolastique sur l'essence des corps ne peut se [illegible] petit nombre de preuves. A notre avis, [illegible] invoqués en sa faveur, il n'en est que [illegible] à emporter la conviction de tout [illegible] c'est la finalité immanente qui régit [illegible] corporel et l'unité des êtres vivants. [illegible] preuves est à la fois la plus décisive [illegible] elle suffit à elle seule pour établir la [illegible] corps simples, l'unité des composés [illegible] la composition hylémorphique de [illegible]

[illegible] de l'ordre dans le monde de la [illegible] d'évidence immédiate que nul ne [illegible] temps, les harmonies de l'uni- [illegible] du peuple un sujet constant

[illegible]

d'admiration et l'une des bases les plus solides de sa croyance en une intelligence supérieure. De tout temps, le savant, le naturaliste se sont proposé comme l'un des plus nobles objectifs de leurs recherches, la mise en relief de cet ordre cosmique aussi imposant dans les éléments primordiaux de la vie et de la matière minérale que dans les grands phénomènes de la nature. Et aujourd'hui, plus que jamais, grâce aux progrès incessants des sciences naturelles, notamment de la chimie, de la physique et de la cristallographie, qui nous en donnent la formule scientifique, l'univers se révèle comme un tout merveilleusement ordonné, comparable à un immense organisme dont toutes les parties font converger, selon des lois inviolables, leurs activités et leurs fonctions au bien de l'ensemble.

Or un ordre stable, permanent, un concours harmonieux d'une multitude incalculable d'agents à la réalisation d'une fin utile aux individus comme à la collectivité, demande une cause appropriée.

Quel est ce principe de convergence ou d'orientation ?

Réside-t-il dans la nature même des êtres ? Est-il intrinsèque ? En d'autres termes, chaque corps contient-il dans sa constitution intime le ressort de ses énergies, de son mode d'action, de l'orientation constante de ses activités ?

Ou bien suffit-il d'admettre pour rendre compte de l'ordre universel, qu'à l'origine, des impulsions mécaniques communiquées aux masses matérielles ont fixé, pour chacune d'elles et pour toute la durée des siècles, les voies à parcourir et la succession ordonnée des phénomènes à réaliser ? La flèche, par exemple, sous l'impulsion reçue de l'archer tend vers le but désigné et s'y rend infailliblement si elle est convenablement orientée. Sa tendance est cependant tout extrinsèque ; elle n'a point sa cause immédiate dans la nature du corps mais dans une énergie passagère et d'emprunt, l'impulsion mécanique.

De ces deux finalismes, l'un intrinsèque et congénital, l'autre extrinsèque et surajouté, lequel faut-il choisir ?

Le premier seul, semble-t-il, répond aux exigences de l'ordre.

Et en effet, si les activités corporelles, spécialement les affinités chimiques, étaient réglées par des impulsions mécaniques étrangères à la nature des agents, avec quelle facilité ne changeraient-elles point d'orientation sous l'influence d'impulsions contraires ou divergentes ? L'homme avec ses puissants moyens d'action, telles la chaleur, l'électricité ou les autres forces physiques, aurait bientôt changé le point d'application de ces énergies primitives et imprimé aux atomes et aux molécules des directions totalement nouvelles. Même dans les rencontres ordinaires de la matière et en dehors de toute combinaison, ces forces extrinsèques subiraient des variations profondes dont le résultat fatal serait le bouleversement radical du régime de notre globe ; car sur la constance de l'affinité repose, on le sait, la récurrence invariable des mêmes espèces chimiques, et par suite, le maintien des conditions indispensables à la vie.

De plus, dans cette hypothèse qui suppose l'indifférence absolue de la matière à l'égard des sollicitations du dehors, on ne voit plus pourquoi le corps, une fois dépouillé dans la combinaison de ses énergies natives et du principe régulateur de ses activités, doive nécessairement reprendre, à l'état de liberté, la totalité de ses traits distinctifs, ou ne puisse successivement se présenter sous la physionomie de toutes les espèces existantes.

Or, l'expérience le prouve, il n'est point au pouvoir du chimiste, malgré toutes les ressources dont il dispose, de substituer aux affinités actuelles des affinités d'un nouveau genre, ni même d'en modifier le cours. Il peut, sans doute, faciliter ou entraver l'exercice de cette énergie. A cela se borne son action sur elle.

Les impulsions mécaniques, comme d'ailleurs toute cause peu variable avec les circonstances ou influences du dehors, manquent donc du premier caractère de l'ordre, la stabilité, l'invariabilité.

De là cette première conclusion : chaque être porte dans son sein la cause originelle de ses tendances et de sa régulière évolution.

Mais quel est le rôle de ce principe interne ?

A s'en tenir aux strictes exigences de l'ordre, il faut, d'évidence, attribuer à cette cause régulatrice la mission de fixer les traits essentiels de l'être, d'en sauvegarder l'intégrité, de l'adapter à ses fins naturelles. A cette condition seulement, se comprennent la fixité des espèces chimiques et leur invariable récurrence.

Or tout corps simple, comme tout corps composé, a sa physionomie propre, ses tendances spéciales, son mode d'action, en un mot un groupe inaltérable de propriétés différentielles qui lui donne une place déterminée dans les classifications scientifiques. Ne serait-il pas illogique ou même contradictoire de fixer dans des natures substantiellement *homogènes* la raison foncière de la *diversité* constante de ces caractères accidentels ? Ne serait-ce pas refuser à la cause les propriétés distinctives de ses effets ?

Pour rendre compte des faits, il reste donc à admettre l'existence de natures spécifiques distinctes les unes des autres, et d'en multiplier le nombre avec les groupes indissolubles de propriétés qui caractérisent les espèces chimiques.

Cette conclusion finale, on le voit, s'étend à l'universalité des corps inorganiques, simples et composés. Aussi constitue-t-elle la synthèse de toute la cosmologie thomiste ; les autres parties de la doctrine n'en sont que des corollaires.

Bien que cette preuve fondamentale ne soit que l'expression philosophique des données de l'expérience, elle n'a point échappé aux critiques des adversaires du thomisme.

D'abord est-il bien certain, dit-on, que la finalité immanente entraîne avec elle la diversité spécifique des corps simples ? « On peut admettre, écrit M. le chanoine Laminne,

Le premier seul, sembl ... considérer, l'ordre. ... comme le

Et en effet, si les acti ... ertu de sa affinités chimiques, étai ... immanente niques étrangères à la n ... ne changeraient-elles ... les propriétés d'impulsions contrair ... ence purement puissants moyens d' ... élémentaires se les autres forces ph ... et chimiques d'application de ... de degrés n'im- atomes et aux mo ... s'il n'existe entre Même dans les ... ons quantitatives, dehors de tout ... spécifique des sub- raient des va ... rels ? La finalité le boulevers ... atible avec l'homo- sur la cons ... rence inva ... découvert une seule le mainti ... spécifiquement de leurs

De pl ... comme une résul- absolue ... Dès lors, n'est-il pas on ne ... à pareille associa- la com ... en un être nouveau, lateur ... l'état ... difficultés, et d'abord, puis ... généité de la matière et tout ...

(... thèse comme pour nous, chi ... a son siège dans la sul ... qu'il oriente le corps ge ... ses énergies vers ses fins fa ... able en fixer les traits b ... manière à l'adapter à ses ... ablir une harmonie con ... ses propriétés ou ses

... la terre, p. 179.

et les buts divers à atteindre, tel est le ...al de ce principe foncier.

...vient cette harmonie dans l'hypothèse men-

...ière, dit-on, étant partout homogène, le principe ...el de finalité peut l'être au même titre. Mais alors, ... se fait-il que cette cause absolument uniforme ... chaque substance élémentaire sa physionomie ... et ses inclinations priviligiées que le chimiste lui-... appelle « affinités électives » ? L'homogène peut-il ... une cause de différenciation ? Et, notons-le bien, les contrastes que nous constatons soit entre les affinités, soit entre les autres qualités des corps simples, ne relèvent point de circonstances accidentelles ou transitoires ; ils ne tiennent ni à la diversité des milieux où ces corps prennent naissance, ni à la diversité des moyens employés pour les produire. Sous toutes les latitudes, dans tous les laboratoires du monde entier les atomes de magnésium, par exemple, ont invariablement les mêmes propriétés chimiques, physiques et cristallographiques. Tous possèdent la même énergie potentielle, dégagent en se combinant au chlore la même quantité de chaleur, donnent lieu aux mêmes phénomènes électriques. Cet ensemble de caractères qui nous permet de distinguer si facilement le magnésium des autres corps inorganiques n'est donc pas soumis à la loi des variations individuelles, mais se montre au contraire absolument indépendant des individualités. En un mot, il appartient à l'espèce chimique. Ainsi en est-il de toutes les substances élémentaires.

Si la finalité immanente n'est pas un vain mot, si le principe foncier d'inclination est réellement la source des propriétés de l'être, n'est-il pas évident que ces groupes constants et inaltérables de propriétés différentielles tirent leur origine de causes substantielles différentes, c'est-à-dire de natures spécifiquement distinctes, et que l'hétérogénéité de la matière et la finalité immanente, telle

qu'elle se manifeste dans le monde minéral, constituent deux principes inséparables ou mieux deux aspects d'une même réalité ?.

L'atome de chaque corps simple, il est vrai, possède une quantité spéciale de matière ; et d'aucuns seront peut-être tentés d'attribuer à l'inégalité des masses atomiques la diversité des propriétés qui s'y manifestent. Ce principe admis, l'universelle homogénéité de la matière et l'identité de ses inclinations foncières se concilieraient, au moins en apparence, avec la variété des phénomènes dont le monde est le théâtre.

D'abord, le fait fût-il exact, c'est encore à la nature même du corps qu'il faudrait en demander la raison dernière, car le poids atomique est une propriété invariable, caractéristique de l'espèce chimique ; et, partant, elle a, comme toutes les autres, sa cause déterminante dans la constitution même de l'être.

Bien plus, dans l'hypothèse de l'homogénéité de la matière, on ne voit plus pourquoi la matière partout identique se serait condensée en masses atomiques d'inégale grandeur, également réfractaires à toute division. A raison de leur identité substantielle, tous les corps simples devraient, semble-t-il, sous l'empire des mêmes forces désagrégeantes, se résoudre en particules quantitativement équivalentes.

Mais l'hypothèse sur laquelle s'appuie l'objection a un autre défaut plus grave : elle est antiscientifique et controuvée par le système périodique de Mendéléeff.

Il résulte en effet des recherches entreprises par ce chimiste « que les propriétés des éléments se trouvent en relations périodiques avec leurs poids atomiques ». Loin de progresser d'une manière continue du corps le plus léger au corps le plus lourd, les propriétés changent de terme en terme, mais de manière qu'au delà d'un certain nombre de corps, réapparaissent les mêmes propriétés ou tout au moins des propriétés analogues. Elles parcourent des cycles ou périodes ; et dans une même période, la progression est

tantôt continue du premier nombre au dernier, tantôt en partie ascendante et en partie descendante.

La variation des propriétés ne correspond donc pas à la progression continue des masses atomiques, mais elle suit une loi de périodicité compliquée. Que faut-il en conclure, sinon qu'il existe dans la substance même des corps simples une cause de différenciation autre que la quantité, c'est-à-dire un principe spécifique ?

Examinée à la lumière des faits, l'objection nous ramène ainsi à notre conclusion de tantôt : la seule cause explicative adéquate de la diversité des propriétés est la diversité spécifique des substances.

Que penser maintenant des raisons invoquées par nos contradicteurs pour infirmer notre preuve et concilier la finalité immanente avec l'homogénéité de la matière ?

En comparant entre eux, dit-on, les groupes de propriétés qui diversifient les substances élémentaires de la chimie, on s'aperçoit bientôt que tous sont réductibles les uns aux autres ou ne diffèrent que par un certain nombre de degrés. Or, une même nature est susceptible de variations quantitatives : *plus et minus non mutant speciem.*

Le fait mentionné n'est pas pour nous émouvoir. Il y a quelque vingt ans déjà — et peut-être y avait-il alors certaine utilité à le faire — nous l'avons signalé à l'attention des scolastiques qui, trop confiants dans les apparences, érigeaient en principe la diversité spécifique des propriétés et en inféraient d'emblée l'existence des espèces. Cet argument, disions-nous, est sans valeur, car il s'appuie sur une prémisse pour le moins contestable. Aussi, dans notre *Cours de Cosmologie* avons-nous repris par le détail l'analyse des principales propriétés corporelles à l'effet de montrer une fois de plus combien cette distinction prétendûment spécifique s'accorde peu avec les données des sciences naturelles.

[illegible] adage : « toute espèce doit avoir [illegible]

[illegible] cette célèbre formule, comme [illegible]ques, la parole de l'Écriture: [illegible]. Elle est exacte et très féconde [illegible] à la lumière de l'expérience [illegible]. Au contraire, avec le sens étroit [illegible], elle est aussi stérile que peu

[illegible] par exemple, où sont les types [illegible] à cette définition classique? [illegible]ables espèces de ce règne, on [illegible]manente et une organisation que [illegible] minérale ; et en cela apparaît [illegible]tible qui distingue le monde [illegible]que. Mais à part ce trait géné-[illegible] les plantes de l'univers, combien [illegible] propriétés ne sont point réductibles [illegible] espèces, ou du moins qui ne le [illegible] où les propriétés des corps [illegible] aux autres ? A ne considérer [illegible]ions scientifiques, on voit presque [illegible] réduire à des différences de forme [illegible] dans la conformation de la tige, [illegible] et des fruits, différence dans la [illegible] organes floraux, etc. Et bien que [illegible]taines espèces nous offrent des con-[illegible] dissemblances profondes, très souvent [illegible] l'anatomie végétale comparée nous [illegible]diaires qui nous conduisent par des [illegible] du stade inférieur au stade le

[illegible] lieu aux mêmes constatations. [illegible] cette série presque ininterrompue de [illegible]fications graduées où l'on recherche-

rait en vain l'apparition subite de propriétés nouvelles, absolument irréductibles.

Entendue au sens rigoureux des termes, la formule classique nous forcerait donc à identifier d'emblée et sans autre examen, une multitude innombrable d'espèces et de genres. Peut-être même ne s'appliquerait-elle rigoureusement qu'aux règnes. En sorte qu'il n'existerait dans l'univers que trois types réellement spécifiques : le type inorganique, le type végétal, le type animal [1]).

Certes, en face de pareille conclusion, bon nombre de philosophes et de naturalistes se demanderaient, et avec raison, si la définition traditionnelle de l'espèce n'est point une création fantaisiste, *a priori*, sans application au monde réel.

Sans doute, les propriétés spécifiques sont toujours et partout un signe révélateur et infaillible de l'espèce. Mais il est illogique d'en conclure que toutes les espèces se manifestent toujours et nécessairement par des caractères aussi tranchés.

Notamment, quand il s'agit du monde minéral, le fait que les corps simples se perpétuent, malgré toutes les métamorphoses de la matière, avec leur groupe inaltérable de propriétés distinctives, est tout aussi inintelligible en dehors de l'hypothèse des espèces, que si chacun de ces corps était doué de propriétés spécifiques.

A quelle autre cause, en effet, peut-on rattacher la diversité constante de ces corps ou la récurrence invariable des mêmes espèces chimiques ?

Inutile d'invoquer l'influence des milieux, les modes de formation, les différences quantitatives de matière. D'évidence, toutes ces causes sont insuffisantes.

Inutile encore de comparer cette diversité à celle qui

1) Nous ne prétendons nullement résoudre ici le délicat problème du nombre des véritables espèces organiques. Quel qu'il soit, il nous semble au moins arbitraire, même dans l'hypothèse d'une évolution relative, de réduire tous les types d'un même genre, et à plus forte raison ceux d'un même règne, à des variétés d'une même espèce entendue au sens philosophique du mot.

distingue les individus de même nature ; car les propriétés énumérées dans les classifications scientifiques sont justement celles-là qui échappent aux variations individuelles. Comme le dit avec beaucoup d'à-propos M. Ostwald : « Cette loi naturelle que les corps peuvent être rangés en classes à propriétés essentielles entièrement identiques, est la loi fondamentale de la chimie. » — « L'expérience, ajoute-t-il, montre de plus en plus que différents corps appartenant à la même classe, c'est-à-dire formés de la même matière, concordent dans leurs propriétés d'une manière non seulement approchée, mais exacte, si bien que, quand la mesure d'une propriété a été prise sur un échantillon d'une matière, on peut s'attendre à la même valeur sur les autres échantillons de cette matière »[1]).

Le principe de cette différenciation constante et universelle doit donc résider dans le fonds substantiel de l'être. D'autre part, les contrastes observés entre les corps simples n'ont rien de commun avec ces multiples distinctions qui se rencontrent à chaque pas entre individus de même espèce. Quelle hypothèse explicative reste-t-il, si l'on supprime la distinction spécifique des substances ?

D'ailleurs, le critérium de spécification que nous appliquons au monde inorganique est identique à celui qu'on emploie dans le règne des êtres vivants. Peut-être même y a-t-il à signaler une différence en faveur des classifications admises par le chimiste : en effet, les caractères des espèces minérales sont marqués au coin d'une fixité absolue ; au contraire, le type végétal ou animal manifeste, dans bien des cas, une plasticité relativement grande d'où naît souvent chez le naturaliste le doute sur l'authenticité de l'espèce.

Si donc nous voulions comparer les classes du monde inorganique à celles du monde organique, c'est avec les espèces vivantes les moins douteuses ou les mieux définies

1) Ostwald, *Éléments de chimie inorganique*, p. 18.

que cette [illegible] nulle raison [illegible]

L'argument [illegible] ver, non [illegible] simples, mais [illegible] miques.

De même que la première, cette seconde partie de notre thèse fut aussi l'objet de sérieuses critiques.

En somme, elles s'inspirent toutes de la même pensée. Pour établir, dit-on, l'unité du mixte inorganique, il faut découvrir en lui des propriétés nouvelles que ne possèdent point les composants dans leur état d'isolement. Or il n'est pas démontré que les propriétés du composé ne soient point, malgré les apparences, une nouvelle combinaison de propriétés préexistantes [1].

On le voit, le mot « nouvelles » revêt ici une importance capitale. Il est indispensable d'en déterminer le sens.

Veut-on designer par là des propriétés spécifiquement nouvelles, c'est-à-dire absolument irréductibles aux caractères des composants ? Nous en convenons volontiers, pareille constatation ne s'est jamais faite et nous avons même la conviction qu'elle ne se fera jamais. Mais exiger comme condition essentielle d'une nature nouvelle l'apparition de propriétés spécifiques, c'est poser en thèse, nous l'avons montré tantôt, une définition de l'espèce qui ne se vérifie ni *a priori* ni dans le domaine de l'observation.

Ou bien, seconde interprétation, pour affirmer avec certitude la fusion des éléments en l'être unique du composé, est-il nécessaire de constater un renouvellement complet de propriétés, une substitution réelle de caractères qui,

1) Cette difficulté n'est pas récente. Déjà en 1898, elle avait été soulevée par M. Domet de Vorges dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXVIII, avril-septembre, p. 695. M. Charousset l'a reproduite en lui donnant de larges développements dans deux articles sur *Le problème métaphysique du mixte* (*Revue de philosophie*, juin et novembre 1903). M. le chanoine Laminne lui accorde aussi une importance spéciale dans son intéressant travail *Les quatre éléments*.

distingue les [illegible] aux caractères antérieurs, énumérées [illegible] quantité ou leur intensité ? ment celles-l[illegible] peut tomber sous les prises de [illegible] du mixte inorganique Comme le [illegible] signalements des compo- « Cette loi [illegible] inférer d'emblée un renou- classes à p[illegible] lorsque, par hypothèse, toutes les la loi fo[illegible] d'ordre quantitatif. En effet, ajoute-t-il [illegible] préexistantes modifiées peuvent être tenant à [illegible] des propriétés réellement nou- matière [illegible] impossible de décider, à la simple inspec- non se[illegible] de ces deux hypothèses se trouve la me[illegible] d'une [illegible] autre [illegible] cas précités, le problème de l'unité [illegible] soluble.

L[illegible] est-il bien posé ? Et les essais de solu- sell[illegible] influences sont-ils les seuls dont dispose D'[illegible] Nous ne le croyons pas.

n'[illegible] données hypothétiques, il y a le domaine s[illegible] faits contrôlés et confirmés à l'aide des principes les mieux établis de la physique et de la chimie. Ils sont le point de départ de toute étude fructueuse sur la nature des composés chimiques. Là se rencontrent ces multiples indices d'où l'analyse philosophique peut déduire avec certitude la constitution intime du mixte inorganique.

Prenons, par exemple, le sulfate de baryum $BaSO_4$. Les éléments dont il est formé, le baryum, l'oxygène, le soufre, ont leur place en chimie, notamment les deux premiers, parmi les substances les plus actives. Leurs puissantes affinités se mesurent par l'énorme dégagement de chaleur qui accompagne leurs combinaisons. Par contre, le composé $BaSO_4$, issu de leur interaction, est le corps le plus inerte que l'on connaisse. Indifférent à l'égard des réactifs ordinaires et de la plupart des corps simples, il faut, pour le tirer de son inertie naturelle, lui restituer en partie

l'énergie qu'il a perdue ; et dans ce cas, il n'est encore susceptible que d'un très petit nombre de transformations directes. Voilà un premier fait : changement profond des affinités. Indifférence complète substituée aux activités les plus intenses.

Les affinités, dit-on, n'ont pas changé. L'oxygène du sulfate de baryum ne se combine à aucun corps pour lequel l'oxygène ordinaire n'a point de sympathie.

D'accord ; on ne prétend nullement attribuer à l'oxygène combiné des inclinations nouvelles, mais on constate son indifférence absolue à l'égard d'une multitude de corps compris cependant dans le cercle d'affinités de l'élément libre.

Ces affinités amoindries, ajoute-t-on, peuvent revivre. Oui, à condition de les réintégrer dans leur état énergétique primitif, de leur restituer la chaleur ou l'électricité dont elles furent dépouillées. Toutefois, il est bon de s'en souvenir, la question n'est pas de savoir si elles ont disparu sans retour ou s'il est possible encore de les rendre actuelles. L'état d'amoindrissement considérable dans lequel elles se trouvent au sein du composé, tel est le fait hors de conteste qu'il s'agit de signaler.

En second lieu, d'autres propriétés, et non des moins importantes, subissent aussi des modifications profondes. La formation du sulfate de baryum, à partir de ses éléments libres, s'accompagne d'un dégagement de 320 calories. Perte énorme si l'on tient compte que cette quantité d'énergie disparue est capable d'élever 136.000 kilogrammes à la hauteur d'un mètre en une seconde, et qu'elle a été fournie tout entière par 223 grammes de matière. Des changements similaires se remarquent dans les forces électrique, luminique et même mécanique. Bref, en règle générale, il est permis d'affirmer que les altérations des autres propriétés sont proportionnelles aux pertes du calorique.

Du point de vue où nous nous plaçons, l'hypothèse de la

pour être identi [illegible]
en différent co [illegible] préexistantes, inventée pour
Ici encore, [illegible] nouvelle du composé,
l'expérience. [illegible] Il ne s'agit pas, en effet, de
diffère en to [illegible] caractères dont se revêtent les
sants, il serai [illegible] Ces questions n'ont pour
vellement de [illegible] intérêt, aucune utilité. Il
différences [illegible] c'est-à-dire d'altérations dont
comme des [illegible] sont garanties par le principe
en tous poi [illegible] énergie. En réalité il y aurait, en
velles, il [illegible] un accroissement réel d'énergie
tion du co [illegible] de chaleur, d'électricité, etc.,
réalisée. [illegible] combinaison, n'était exactement
[illegible] d'énergie du composé.

Aussi, [illegible] phénomènes mentionnés étant anté-
du mixte [illegible] des éléments, il répugne d'en
Mais [illegible] de propriétés préexistantes
tion qu' [illegible]
le philo [illegible]

A c [illegible] du sulfate de baryum ont
des fai [illegible] profondes à la suite desquelles
des p [illegible] individualité chimique. Ce com-
chimi [illegible] un système indivis ; il est soumis
sur l [illegible] oppose une résistance énergique aux
ces [illegible] conserve dans son nouvel état avec
dédu [illegible] apporte l'atome à la défense de
inor [illegible] de son intégrité essentielle. Il semble
P [illegible] traits distinctifs de l'espèce. Con-
élé [illegible] constitution indépendante de toutes
ont [illegible] de son origine, identité parfaite
par [illegible] chimique et physique de tous les échan-
affi [illegible] de baryum que comporte la croûte du
qu [illegible] permanente entre ce composé
po [illegible] qui l'ont engendré, stabilité, voilà
in [illegible] favorables à l'hypothèse d'une espèce nou-
or [illegible]

le [illegible] probabilité se change en certitude dès qu'on

applique aux données expérimentales la théorie de la finalité immanente.

A ce principe interne, disions-nous, est dévolue la mission non seulement de conserver l'intégrité essentielle de l'être, mais de fixer avec une exactitude et une précision mathématique chacune de ses propriétés. Cette détermination quantitative, spéciale à chaque substance élémentaire, et cependant invariable, est même l'un des témoignages les plus décisifs en faveur de la distinction spécifique des corps simples.

Or, il nous paraît impossible de concilier cette prérogative de la finalité avec les altérations produites par la combinaison, si, d'autre part, le composé lui-même est un vulgaire agrégat d'individualités indestructibles.

A l'état d'isolement, chaque espèce simple se caractérise par un décor accidentel tellement à l'abri de toute variation que les savants modernes ont vu dans ce fait l'expression d'une loi fondamentale de la chimie. Comment, dès lors, une nature liée à ses propriétés par un lien indissoluble peut-elle être insensible à tous les changements accidentels dont elle est le sujet au cours des réactions chimiques ? Ces altérations, notons-le bien, atteignent les caractères les plus intimes de l'être ; pour le même corps simple, elles se présentent sous des milliers de formes différentes, car l'évolution de la matière est sans limite, et le mode et l'intensité des métamorphoses varient avec chacun des innombrables composés qu'elle réalise. A part la masse qui reste invariable, elles portent sur la totalité des traits distinctifs. Et enfin, dans maints cas, si grande est la dépression des énergies que des éléments remarquables par leur virulence naturelle se trouvent relégués parmi les corps les plus indolents de la chimie.

Pour l'élément libre, fixité et invariabilité absolue du décor accidentel, pour le même élément combiné ou combinable, indifférence à l'égard de toutes les métamorphoses possibles, plasticité sans limite de toutes les propriétés

combinaison des propriétés préexistantes, [illegible] res dont rendre compte de la physionomie nouvel[illegible]. Certes est, d'évidence, non avenue. Il ne s'agit [illegible] des végé- l'origine ou de la nature des caractères [illegible] éléments unis par la combinaison. Ces [illegible] existence nous, à l'heure présente, aucun int[illegible] de volume, s'agit uniquement de faits, c'est-[illegible] sans peine. l'existence et la mesure nous sont [illegible] sont pourvues de la conservation de l'énergie. [illegible] protéger leur dépit de cette loi naturelle, un [illegible] re ce pouvoir dans le monde, si la quantité [illegible] tière organisée. gagnée par le milieu de la [illegible] ts entraînent à compensée par la diminut[illegible]. Chez les corps

Au surplus, tous les p[illegible] ment aux causes rieurs à l'union défini[illegible] reprendre exacte- faire une simple rés[illegible] ence des agents combinées.

Les trois corps [illegible] peut conserver son donc éprouvé des [illegible] transformations dont s'est formée un[illegible] d'ailleurs multiplie posé fonctionn[illegible] ence absolue vis-à-vis aux mêmes d[illegible] avis, vouloir concilier causes dissol[illegible] cevoir une nature qui autant de [illegible] son être in[illegible] le baryum, le soufre même pr[illegible] état substantiel. Que stance d[illegible] aux ou un être vraiment les circ[illegible] ? au poin[illegible] se est seule défendable. tillons [illegible] implique l'équilibre chi- globe, [illegible] naison, le but commun et les [illegible] autan[illegible] velle[illegible] M[illegible]

[illegible] *métaphysique du mixte (Revue* [illegible] a cru découvrir dans la plas- [illegible] organiques, un fait très favorable [illegible] chimiques au sein du composé. [illegible] avis sur la portée réelle de ce fait [illegible], février 1904.

. la solidarité étroite qui
s au point de vue fonction-
· les générateurs du composé
re nouveau dans lequel ils ne
manence virtuelle.

discussion sur la nature des com-
reste à dire un mot d'une objection
présenter M. le chanoine Laminne.
rde l'individualité à une masse de fer ;
appartient qu'aux atomes. « Dès lors,
y a-t-il entre une masse de fer et une
orps composé, si ce n'est que la première est
individus de même espèce, tandis que la
st composée d'individus différents ? »... « Nous
ans le langage ordinaire : un homme, deux lions,
arbres, mais nous ne disons pas : un fer, deux mer-
, trois eaux. Ne serait-ce pas parce que le sens com-
attribue aux êtres vivants une individualité substan-
elle que les masses de matière brute ne possèdent pas ?
» L'individualité que nous refusons aux masses visibles de matière brute, l'accorderons-nous aux molécules composées de plusieurs atomes ? Nous ne voyons aucune raison de le faire » [1]).

La critique de notre distingué contradicteur comprend deux parties. L'une est, sous forme interrogatoire, le simple énoncé de sa théorie sur la persistance actuelle des atomes dans le composé chimique. Or une affirmation ne constitue ni une preuve ni une réfutation. Du fait que la masse atomique est le véritable individu dans les corps simples, il ne suit nullement que le composé soit un agrégat d'atomes d'espèce différente. En comparant la masse d'un élément à celle d'un composé, on peut légitimement conclure que l'une et l'autre comprennent un nombre inconnu d'individualités très petites et invisibles. On peut même admettre avec une

1) *Ouv. cit.*, p. 179.

... cette individualité appartient, ... la masse atomique. Mais où ... composé ? Est-ce dans la molé- ... des deux ou trois atomes qui ... une question que la comparaison ... élucider.

... la critique est un appel au sens ... ordinaire.

... d'après certaines expressions ... l'homme n'accorde pas la même ... et aux êtres doués de vie.

... de mettre en doute le bien fondé ... de longues années déjà, tous les ... peu familiarisés avec les données de la ... même reconnu la nécessité de reléguer, ... des infiniment petits, les vraies ... inorganique. Et en ce cas, comme ... découvertes scientifiques ont confirmé ... spontanés.

... commun, et ajoutons, par l'expérience, ... n'a constaté que le fer et les mé- ... toujours leur même nature à travers ... masse ? — nous n'attribuons qu'une ... quantité visible de matière miné- ... si petit soit-il, nous paraît être un ... individuelles dont nous ignorons la ... s'arrêtent les renseignements fournis par ... intacte et sans solution la question ... savoir : quelle est la nature de ces unités ... individu dans le corps composé ?

... sens commun ne peut donc être invo- ... d'ailleurs exclusivement réservée aux ... philosophie. Au surplus, si on lui accordait ... hypothèse de l'unité du composé chimique ... réclamer, pour le motif, qu'au point ..., nous n'établissons spontanément

aucune différence entre la masse du corps simple et celle du composé. L'une et l'autre sont pour nous une collection homogène de portioncules très ténues, douées de toutes les proprietés des masses sensibles. L'atome d'une part, la molécule de l'autre, qui sont en fait les derniers représentants de l'une et de l'autre espèce de corps, nous semblent donc jouir d'une même unité, des mêmes attributs essentiels.

LA CONSTANCE DES PROPRIÉTÉS DE LA MATIÈRE EST-ELLE COMPATIBLE AVEC LA CONCEPTION MÉCANIQUE DE L'UNIVERS MATÉRIEL ?

Le mécanisme pur est une conception simpliste du monde corporel : l'unité essentielle de la matière, l'unité de toutes les forces réduites à du mouvement local, tels sont les deux principes physiques sur lesquels il prétend fonder l'explication cosmologique de l'ordre universel.

M. Hartmann partage notre opinion sur l'insuffisance de pareille théorie. S'il est illogique de placer dans l'homogénéité de la matière la raison de la diversité des propriétés dont est revêtu chaque corps simple, il ne l'est pas moins de vouloir justifier la constance de ces mêmes caractères distinctifs en les réduisant à des modalités de l'élément le plus instable de la nature, le mouvement local. D'ailleurs, le mouvement n'étant pas une force ne peut être cause d'aucun phénomène.

Mais l'insuffisance de ce système, ajoute cet auteur, n'est plus aussi manifeste, ou même disparaît dès qu'on substitue au mouvement local de la matière homogène des énergies réelles, des forces purement mécaniques. Nous en avons la preuve dans un théorème démontré en 1867 par le physicien Helmholtz. Le voici :

« Si les forces en activité dans un liquide parfait possèdent un potentiel, on peut attribuer aux tourbillons qui se produisent au sein de ce liquide, quelles que soient, d'ail-

leurs, leur forme, leur rapidité et la tension interne du milieu, les nombreuses propriétés suivantes : 1° Un volume constant. 2° Une composition constante, en ce sens qu'aucune particule de matière n'est enlevée ou ajoutée au tourbillon. 3° Une intensité invariable en tant que le produit du diamètre du tourbillon par la rapidité de la rotation conserve la même grandeur : de ce produit dépend l'action du tourbillon sur son milieu. 4° Un enchaînement constant en sorte qu'il n'y a jamais soit disparition, soit réalisation d'enchaînements nouveaux de tourbillons. »

Il est donc permis d'affirmer avec certitude, conclut M. Hartmann, que la constance des propriétés corporelles n'exclut pas une explication purement mécanique [1]).

Nous sommes loin de partager les convictions de l'auteur sur l'exacte portée cosmologique de ce théorème. Ce n'est pas sans doute que nous en contestions la vérité. La théorie des mouvements tourbillonnaires qui repose sur certains théorèmes d'Helmholtz fut le point de départ de progrès signalés en hydrodynamique et paraît jouer, dans les phénomènes météorologiques, un rôle considérable. De plus, les équations employées pour définir les mouvements tourbillonnaires présentent, avec les équations de l'électrodynamique, une analogie de forme qui a permis d'éclairer l'une des théories par l'autre [2]). Toutefois, malgré le vif intérêt qui s'attache à ces spéculations, il est d'élémentaire prudence de suspendre son jugement sur le sort que l'avenir leur réserve. Que de théories semblables ont disparu à tout jamais du domaine scientifique après avoir éveillé l'atten-

1) Dr Hartmann, *Philosophisches Jahrbuch*, S. 343, 3. H., 1906. — Nous aurions [illegible] ici quelques autres critiques du Docteur Hartmann relatives à la [illegible] des soudures. Mais il nous a paru plus utile de réserver cette discussion [illegible] nouvelle édition de notre *Cours de cosmologie*. La théorie des soudures [illegible] qu'elle soulève demandent, pour être bien comprises de la plupart [illegible] un exposé détaillé de notions et de faits chimiques peu en har[illegible] caractères conventionnels d'un article de revue. Au contraire, dans [illegible] spécialement consacré à l'examen des hypothèses scientifiques, ces [illegible] à la place que commande l'enchaînement des idées, peuvent se [illegible] et recevoir une solution plus satisfaisante.

2) [illegible] *Mécanique rationnelle*, p. 387. Paris, Gauthier-Villars, 1900.

tion et provoqué même l'enthousiasme du monde savant !

Mais ce qu'il importe de relever, ce sont les conditions théoriques dans lesquelles se trouve placé le liquide dont le célèbre physicien allemand décrit les propriétés. Que suppose-t-on en effet ? Un liquide parfait, c'est-à-dire un fluide d'une indifférence absolue à l'égard de sa forme, dans lequel il n'existe aucun frottement, et qui est soumis à des forces conservatives, dérivant d'une fonction de forces uniforme. Or pareil liquide n'existe point sur la terre. En fait, ces conditions théoriques ne sont jamais complètement réalisées et les résultats obtenus par l'application des théorèmes d'Helmholtz sont des résultats plus ou moins approchés. De là à la réalité, il y a de la marge.

En second lieu, dans les études cosmologiques, il ne s'agit nullement de déterminer de quelles propriétés d'origine purement mécanique peuvent jouir des types idéaux solides, liquides ou gazeux. Il est loisible au physicien de créer de toutes pièces ces êtres parfaits dans leur genre et d'en soumettre les caractères à des déterminations mathématiques rigoureuses. Le cosmologue, lui, considère le monde matériel tel qu'il se présente, il examine les corps avec leur état indéfiniment variable, leurs changements incessants de forme et de volume, les dépressions profondes ou l'étonnant accroissement que subissent leurs énergies au cours des réactions chimiques. Et il se demande d'où vient, qu'à travers cette série ininterrompue de métamorphoses réapparaissent toujours les mêmes corps avec la totalité de leurs propriétés distinctes, chimiques, physiques et mécaniques.

La constance des propriétés dont il recherche la cause n'a rien de commun avec cette constance particulière de certains tourbillons qui constituent un liquide idéal. Dans le cas précité, le corps en question est un fluide hypothétique que l'on suppose persistant dans son état, car s'il passait, sous l'influence de la chaleur ou du froid, à l'état

gazeux ou solide, il ne serait plus dans les conditions exigées par le théorème.

Dans le grand fait considéré par le cosmologue il s'agit, au contraire, de la récurrence invariable de toutes les espèces chimiques, de la réapparition des mêmes types réels dont les éléments constitutifs peuvent subir des milliers d'altérations successives soit dans leur état physique, soit dans leurs autres propriétés naturelles.

Aussi tous les scolastiques modernes admettront sans peine, croyons-nous, que l'hypothèse mécanique mitigée peut rendre compte de la constance des caractères attribués au fluide parfait, et ne trouveront cependant pas, dans l'interprétation de ce fait, le moindre essai de solution du problème que soulève l'ordre universel.

D. Nys.

XII.

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DE LA SCOLASTIQUE.

Un groupe de professeurs de l'Institut de Philosophie publie, à l'usage des classes, un nouveau traité élémentaire de philosophie. Ce traité est rédigé en français et préconise une méthode didactique nouvelle, plus conforme, croyons-nous, que la méthode traditionnelle au génie d'Aristote et de la scolastique. Voici en quels termes la préface s'explique à ce sujet :

Ce *Traité élémentaire de philosophie* est spécialement destiné aux élèves qui se préparent à la théologie et veulent être en mesure de dissiper les doutes et de répondre aux objections de ceux qui, un jour, leur demanderont compte de leurs convictions spiritualistes.

On s'y est attaché surtout à définir avec rigueur les notions essentielles de la pensée philosophique, à préciser les termes des problèmes, à présenter en une forme succincte les solutions et leurs preuves fondamentales....

On a choisi comme langue d'enseignement la langue française.

Il n'en est point de plus claire ni de plus logique.

Puis, tout prêtre est, par mission, apôtre de la vérité. La langue vivante de ceux à qui il la transmet doit lui être familière.

Sans doute, la langue latine est la langue liturgique et canonique de l'Église. Elle est, au surplus, celle de saint Thomas d'Aquin à qui nous nous faisons un honneur de

gazeux ou solide, il ne serait plus [illegible]
exigées par le théorème. [illegible]
Dans le grand fait considéré par [illegible]
au contraire, de la récurrence [illegible]
espèces chimiques, de la [illegible]
réels dont les éléments [illegible]
liers d'altérations [illegible]
soit dans leurs [illegible]
Aussi tous [illegible]
peine, croyons [illegible]
peut rendre [illegible]
au fluide [illegible]
l'interp[illegible]
probl[illegible]

[illegible] que tout prêtre [illegible] originales.

[illegible] enseigner saint Thomas [illegible] séminaires romains, dans [illegible] maisons religieuses où, durant [illegible] scolastique prépare exclusivement [illegible] latin offre de précieux avantages [illegible] que, dans ces milieux [illegible] puisse se départir d'une tradition séculaire.

Mais le latin [illegible] l'enseignement de la philosophie scolastique, pour la raison que celle-ci fut originairement écrite en latin? Est-il dans tous les milieux préférable? Nous ne le pensons pas.

Les professeurs des littératures grecque et latine parlent-ils la langue d'Homère pour expliquer l'*Iliade*, celle de Cicéron pour commenter le *Pro Archia?* Les professeurs de Séminaire qui honorent les chaires d'Écriture sainte expliquent-ils la *Genèse* en hébreu, les *Actes des Apôtres* en grec? Les maîtres les plus éclairés de la philosophie scolastique interrogent volontiers, sur la pensée d'Aristote, les commentaires de saint Thomas d'Aquin qui, vraisemblablement, ne lisait le Stagirite qu'à travers des traductions.

Il est donc reconnu par tout le monde, en pratique, qu'il y a moyen d'enseigner la pensée d'un auteur dans une langue autre que la sienne.

Bien plus, nous estimons qu'un enseignement en français de la philosophie scolastique est la meilleure initiation à l'étude de la philosophie et de la théologie de saint Thomas d'Aquin dans leur langue originale.

Que l'on ne crie pas au paradoxe : nous appuyons notre dire sur une double expérience.

Nous demandons pardon au lecteur de nous mettre ici personnellement en cause ; mais nous croyons que dans ce débat sur la langue véhiculaire la plus propre à l'enseignement de la philosophie thomiste, le dernier mot appartient à l'expérience, à elle seule.

Durant cinq années, je fus chargé d'enseigner la philo-

sophie scolastique au Séminaire de Malines : le traité classique était celui de Gonzalez. De mon mieux, j'aidais les jeunes élèves à comprendre le « Manuel » moyennant des sommaires en forme de demandes et de réponses que je rédigeais en latin et faisais autographier à leur intention. J'étais mal payé de mes peines.

Il fallait se résoudre à commenter en français le manuel et le résumé. Je pratiquai durant quelque temps le procédé auquel ont forcément recours les défenseurs les plus décidés de l'emploi *exclusif* du latin : je fis mes leçons en partie double ; la matière de la leçon était d'abord exposée en latin, la seconde partie de la leçon reprenait la même pensée en langue vulgaire.

Il ne me fallut pas longtemps pour m'apercevoir que, autant la seconde partie attirait l'attention de l'auditoire, autant la première le laissait assoupi. On eût dit que les élèves attendaient la seconde demi-heure pour écouter.

Aussi, dès que la chose me fut permise, je me résolus tout de bon à *commencer* par l'enseignement en français et, aussitôt que le regard vivant de mes élèves me disait que j'étais compris, je profitais de leurs bonnes dispositions pour leur redire en latin, en quelques mots scandés, la thèse qu'ils venaient d'entendre développer et prouver en français.

Cette fois, le latin de saint Thomas était saisi et, ce qui vaut infiniment mieux, aimé.

Précédemment, les textes de saint Thomas étaient des mots creux ; maintenant ils devenaient l'expression lapidaire de la pensée, et bientôt, par surcroît, un auxiliaire précieux pour la mémoire.

Je prends la liberté d'engager nos confrères qui occupent une chaire de philosophie, à refaire l'expérience par la preuve et par la contre-épreuve : je leur présage avec confiance les mêmes résultats.

Aussi bien, cette expérience fut reprise et poursuivie depuis 1882, devant un nouvel auditoire, à l'Université de Louvain. De nombreux jeunes gens laïques, appartenant aux facultés de philosophie et lettres, de droit, de sciences, assistaient à nos leçons. Celles-ci étaient faites intégralement en français, mais la substance de l'enseignement scolastique

demander nos principes philosophiques et que tout prêtre devrait pouvoir étudier dans ses œuvres originales.

S'ensuit-il qu'il soit indispensable d'enseigner saint Thom en latin ?

Il est incontestable que dans les Séminaires romains, les maisons d'études des congrégations religieuses où, trois années, la philosophie scolastique prépare ex ment à la théologie, l'emploi du latin offre de précie tages. Nous comprenons sans peine que, dans c choisis, les maîtres ne songent pas à se départir tion séculaire.

Mais le latin est-il essentiel à l'enseignemen sophie scolastique, pour la raison que celle-ci ment écrite en latin ? Est-il dans tous les mili Nous ne le pensons pas.

Les professeurs des littératures grecqu ils la langue d'Homère pour expliquer l'*Ili* ron pour commenter le *Pro Archia ?* Séminaire qui honorent les chaires d'l quent-ils la *Genèse* en hébreu, les grec ? Les maîtres les plus éclairés d la lastique interrogent volontiers, sur la Augus- commentaires de saint Thomas d'A penseurs ment, ne lisait le Stagirite qu'à trav

Il est donc reconnu par tout le double expé- y a moyen d'enseigner la pens cette double langue autre que la sienne.

Bien plus, nous estimons qu' de la philosophie scolastique méthode que l'enfant l'étude de la philosophie et de la mère ? Lorsque, par d'Aquin dans leur langue origin réel les éléments

Que l'on ne crie pas au par le mot sera « com- dire sur une double expérien sens.

Nous demandons pardon novice en philosophie personnellement en cause Séminaire. débat sur la langue véhic quatre-vingt-dix-neuf ment de la philosophie comprendre, à l'audition, à l'expérience, à elle seul rait-il un discours qui

Durant cinq années, le caractère abstrait gence ?

fût-il couramment entendu,
" n'est pas la langue de la
celle des théologiens.
- à peine faut-il
ucrèce — ils
sophique.
s n'est
tre
s
pris
ır une
u parler.
dit par des
assurance que
de ceux qui ont
ilosophie dans les

angue d'enseignement est
que nous croyons devoir, au
gue, recommander à l'attention
es.

ndons une seconde, pour laquelle
aussi de l'expérience. Elle concerne
doivent, selon nous, s'enseigner les
iques.

est, par définition, la recherche des prin-
ntaux au moyen desquels la raison doit pou-
ndre et expliquer tout le connaissable.

ipes sont, dans l'œuvre définitive de l'esprit, au
où il rend compte de choses déjà connues, un point
rt ; mais, dans l'ordre d'acquisition de nos connais-
s, ils sont le point d'arrivée.

Observation, celle du monde extérieur et celle de la con-
ience, est l'unique source d'information du philosophe.
L'observation vulgaire se précise et s'enrichit sous l'effort
des hommes de science qui sont les pourvoyeurs immédiats
des matériaux sur lesquels doit s'exercer la réflexion philo-
sophique.

était régulièrement reproduite en latin. J'utilisais à cet e
un choix de textes empruntés aux deux *Sommes* et
opuscules philosophiques de saint Thomas d'Aquin. Que
citations de Cajetan et de Suarez complétaient çà et
servaient à éclairer la pensée du maître. Aujourd'hui
tous les Cours de philosophie de l'École saint
d'Aquin sont professés d'après cette méthode.

Or, quel est le résultat ?

Il est double.

La philosophie scolastique se fait aimer, par
saisit l'esprit.

Les jeunes gens arrivent, au bout de deux ou
à lire sans effort les œuvres originales de saint
ses commentateurs.

Voilà des faits. Ils sont notoires, constan
les plus obstinés céderont devant eux.

Il importe donc, d'une part, de parler
contemporains pour aller à eux, nous
d'eux, nous dévouer efficacement à leur

D'autre part, il faut aussi ne pas p
langue officielle de l'Église, celle des
tin, de saint Jérôme, de saint Bernard
du moyen âge, est le latin.

La méthode que nous préconison
rience fructueuse confirme, tient
considération.

D'ailleurs, n'est-ce pas d'après
apprend à parler sur les genoux
tous ses sens, il a puisé dans
d'une idée, sa mère peut lui dir
pris ». Le mot avant l'idée est

On objectera, je le sais, qu
a fait ses cours latins avant d'e

Oui, il a fait ses cours lati
fois sur cent, il est incapabl
une phrase latine. Comment
lui présente des idées nou
réclame seul tout l'effort de

-ci
devra,
l'esprit
connu tribu-
, mais aussi
tes, il étudiera
is la Métaphy-
gie, il rattachera
sophie a, en effet,
ns actes de l'intel-
sophie spéculative du
son caractère de con-
d'une Cause première
perfections, il nous fait

et l'Ontologie, n. 1.

nrême dont celles-ci sont

ué dans la
atique.

de
le —

ême un
n pour la

nt libre, mo-
die dans sa vie
: Morale indivi-
t naturel.
emment une science
à la raison pratique
caractères propres aux
au moyen desquelles s'or-
osophie. A titre de science
uée *après* les sciences, *après*
le réel, attendu qu'elle a pour

de la Logique crée un embarras.
au point de vue scientifique, il n'est
aire à la Logique, science spéculative,
scolastiques y insistaient à bon droit :
la nature — Physique, Mathématique,
a pour objet l'*être réel ;* la Logique, l'*être*
mment, l'étude directe de l'être réel passe
flexive de l'être de raison.
int de vue didactique, les règles directrices du
le la raison sont à leur place avant cet usage,
ail de la philosophie.
ons tenté de concilier les exigences de la science
nseignement en distinguant l'*art* de la Logique, qui
onné dès le début du cours, sous le titre : *Propédeu-*

[illegible] qui sera le cou-
[illegible]

[illegible] comme histoire [illegible] philosophes, four-[illegible] contraste, une [illegible] dans les autres [illegible]

[illegible] sera composé [illegible] dans l'ordre [illegible]

[illegible] *Psychologie*, [illegible] *Philosophie* [illegible] *Histoire de la philosophie.*

N[illegible] vivement à nos [illegible] de distribution des [illegible] du développement de la [illegible] de la philosophie péripa-[illegible]

A deux reprises, au Séminaire de Malines, d'abord, à l'Université de Louvain, plus tard, nous fîmes avec succès l'expérience du système que nous venons d'indiquer.

La logique, au début d'un enseignement philosophique, est à peine intelligible et sans attrait. L'élève qui n'a pas encore été mis en contact avec la science du réel, est incapable de comprendre la raison d'être d'une science de la science. Il ne s'intéresse pas à des spéculations dont il ne voit pas l'emploi et il est à craindre que son impression d'ennui, sinon de dégoût ne s'étende alors, et pour longtemps, à toute la philosophie.

Faites-le, au contraire, réfléchir sur les choses qu'il observe ou qu'il sent, sur les corps et sur les lois de la nature extérieure ; sur la vie, la sensation, la pensée, le vouloir, il se rendra compte aussitôt qu'il n'est pas nécessaire de dire adieu au monde réel pour philosopher, il prendra goût à un enseignement dont la signification est immédiatement à sa portée et il emportera pour la vie la persuasion qu'un homme qui réfléchit fait inévitablement, bien ou mal, de la cosmologie, de la psychologie, de la métaphysique. La logique de ces sciences viendra après, son rôle sera alors compris.

Au surplus, les problèmes critériologiques s'appuient indispensablement sur des résultats acquis en psychologie.

A la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, nous inaugurions autrefois par la Logique l'enseignement de la philosophie. Depuis plusieurs années, nous commençons par la Psychologie. La Critériologie et la Logique sont reportées en seconde année. L'expérience parle haut en faveur de la méthode nouvelle.

Cependant, nous nous rendons compte que diverses considérations pratiques peuvent faire obstacle à l'adoption du programme que nous préconisons. Aussi voulons-nous laisser à chaque professeur ou directeur de séminaire toute latitude à cet égard.

A cet effet, le mode de publication du cours sera double : Une édition A répondra au plan qui a nos préférences. Mais une édition B restera davantage en conformité avec la méthode didactique généralement suivie, et les matières s'y présenteront dans l'ordre suivant : *Logique*, *Ontologie*, *Psychologie*, *Critériologie*, *Cosmologie*, *Philosophie morale*, *Théodicée*, *Histoire de la philosophie*. Ainsi il sera loisible au professeur de suivre, dans son enseignement, l'ordre qu'il jugera pratiquement le meilleur.

Nous offrons avec confiance ce sommaire du Cours de philosophie de l'Institut de Louvain, à nos honorés confrères. Nous nous féliciterions de pouvoir contribuer ainsi à répandre dans les milieux qu'elles devraient surtout féconder, les doctrines si saines, si fortes, et toujours si jeunes, de saint Thomas d'Aquin.

D. MERCIER.

---

tique philosophique et la *Logique scientifique* qui sera le couronnement de la Philosophie spéculative.

Enfin, l'histoire de la philosophie, comprise comme histoire des idées plutôt que comme histoire des philosophes, fournira, sous forme de comparaison et souvent de contraste, une étude parallèle à l'exposé doctrinal renfermé dans les autres parties du Traité.

En résumé, le traité complet de philosophie sera composé de deux volumes, où les matières seront rangées dans l'ordre suivant :

Propédeutique philosophique, Cosmologie, Psychologie, Critériologie, Ontologie, Théodicée, Logique, Philosophie morale, individuelle et sociale, Histoire de la philosophie.

Nous nous permettons de recommander vivement à nos honorés confrères l'adoption de cet ordre de distribution des matières : il est conforme à la loi naturelle du développement de la pensée, il est dans l'esprit de la philosophie péripatéticienne et thomiste.

A deux reprises, au Séminaire de Malines, d'abord, à l'Université de Louvain, plus tard, nous fîmes avec succès l'expérience du système que nous venons d'indiquer.

La *Logique*, au début d'un enseignement philosophique, est à peine intelligible et sans attrait. L'élève qui n'a pas encore été mis en contact avec la science du réel, est incapable de comprendre la raison d'être d'une science de la science. Il ne s'intéresse pas à des spéculations dont il ne voit pas l'emploi et il est à craindre que son impression d'ennui, sinon de dégoût ne s'étende alors, et pour longtemps, à toute la philosophie.

Faites-le, au contraire, réfléchir sur les choses qu'il observe ou qu'il sent, sur les corps et sur les lois de la nature extérieure ; sur la vie, la sensation, la pensée, le vouloir, il se rendra compte aussitôt qu'il n'est pas nécessaire de dire adieu au monde réel pour philosopher, il prendra goût à un enseignement dont la signification est immédiatement à sa portée et il emportera pour la vie la persuasion qu'un homme qui réfléchit fait inévitablement, bien ou mal, de la cosmologie, de la psychologie, de la métaphysique. La logique de ces sciences viendra après, son rôle sera alors compris.

Au surplus, les problèmes critériologiques s'appuient indispensablement sur des résultats acquis en psychologie.

A la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, nous inaugurions autrefois par la Logique l'enseignement de la philosophie. Depuis plusieurs années, nous commençons par la Psychologie. La Critériologie et la Logique sont reportées en seconde année. L'expérience parle haut en faveur de la méthode nouvelle.

Cependant, nous nous rendons compte que diverses considérations pratiques peuvent faire obstacle à l'adoption du programme que nous préconisons. Aussi voulons-nous laisser à chaque professeur ou directeur de séminaire toute latitude à cet égard.

A cet effet, le mode de publication du cours sera double : Une édition A répondra au plan qui a nos préférences. Mais une édition B restera davantage en conformité avec la méthode didactique généralement suivie, et les matières s'y présenteront dans l'ordre suivant : *Logique, Ontologie, Psychologie, Critériologie, Cosmologie, Philosophie morale, Théodicée, Histoire de la philosophie*. Ainsi il sera loisible au professeur de suivre, dans son enseignement, l'ordre qu'il jugera pratiquement le meilleur.

Nous offrons avec confiance ce sommaire du Cours de philosophie de l'Institut de Louvain, à nos honorés confrères. Nous nous féliciterions de pouvoir contribuer ainsi à répandre dans les milieux qu'elles devraient surtout féconder, les doctrines si saines, si fortes, et toujours si jeunes, de saint Thomas d'Aquin.

D. Mercier.

Mélanges et Documents.

VI.

Le mouvement philosophique en Belgique depuis 1830.

La Belgique a glorieusement fêté le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance. A cette occasion, un des principaux journaux du pays, le *Journal de Bruxelles*, a interviewé le président de l'Institut supérieur de Philosophie, sur le mouvement philosophique belge depuis 1830 [1]).

« J'ai cru, disait le *Journal de Bruxelles*, ne pouvoir mieux m'adresser, pour me renseigner sur nos philosophes, qu'au directeur de cet Institut néo-thomiste qui, fondé à Louvain, sous la haute inspiration de S. S. Léon XIII, est devenu aujourd'hui un centre très important, ouvert à tous, aux laïques comme aux ecclésiastiques. MM. De Lantsheere, représentant, professeur à l'Université de Louvain, Crahay, De Craene, professeurs à Liége, Halleux, professeur à Gand, sont docteurs en philosophie de l'École de Louvain. A l'heure présente, une élite de jeunes gens laïques, appartenant aux diverses facultés universitaires, combinent avec leurs études professionnelles la fréquentation d'un certain nombre de cours de l'Institut Saint-Thomas. »

« Il fait l'admiration du visiteur, dit M. C. Besse dans un article » de la *Revue du clergé français*. Un séminaire important, qui » fournit des professeurs de philosophie aux grands séminaires des » diverses nations, fait corps avec lui. Des abbés en grand nombre » y viennent faire leur philosophie. L'Université parait, pour cela, » tout indiquée ; car, si l'on trouve des ingénieurs qui veulent » avoir étudié à Zurich, des médecins qui veulent être de l'Institut » Pasteur, de jeunes théologiens qui se font inscrire à l'Université » de Tubingue, il semble bien que c'est vers l'Institut de Louvain » que nos jeunes philosophes doivent s'acheminer désormais.

1) Numéros des 18 et 20 mai 1905.

» ... Une force neuve, et née du sol, pour ainsi dire, donna la » vie à la nouvelle fondation. C'est à son directeur qu'il revient » d'avoir d'abord maintenu, puis accentué, accru, développé le pro- » gramme du Pape, l'école du Pape, et, en fin de compte, d'avoir » créé un thomisme qui, pour être dégagé de toute initiative et de » tout plagiat romains, a fait à l'idée du Pape un plus vif succès » qu'elle n'en eut jamais à Rome. »

« Cette appréciation de l'Institut de Louvain et de son directeur a une importance objective, venant d'un étranger.

» Je m'en fus donc un soir vers la rue des Flamands, où s'élèvent les bâtiments de l'Institut. Je ne les aperçois qu'à peine à travers l'ombre. Des constructions en style flamand alternent avec des cours verdoyantes, des jardins plantés d'arbres. Tout cela m'apparait, noyé dans l'obscurité grise de ce soir de pluie. Mais je devine qu'en plein soleil, dans la lumière, ce doit être délicieux comme les grands collèges d'Oxford et de Cambridge... [1])

» Quelques jours avant cette visite, j'avais relu dans je ne sais quel vieux bouquin les paroles de Jacques de Guyse, un Belge du xive siècle, accusant ses compatriotes de n'avoir de goût que pour les « sciencias grossas atque palpabiles ». Cela fit sans doute que je pensai d'abord à interroger Mgr Mercier sur nos dispositions à l'égard des études spéculatives.

— Dans le passé, dit-il, la Belgique compte des noms glorieux. Ainsi, durant la seconde moitié du xiiie siècle, des hommes de première valeur illustrèrent l'Université de Paris. Citons Godefroid de Fontaines, né à Hozémont (Liége), qui fut membre de la Sorbonne ; Henri de Gand, surtout, qui joua au sein de l'Université de Paris un rôle très important durant les années 1275-1293. Ces deux penseurs, tout en se réservant une grande indépendance, sont dans les doctrines fondamentales de la philosophie d'accord avec saint Thomas d'Aquin. On peut en dire autant d'un autre philosophe belge, Gilles de Lessines, qui vécut à la même époque.

» Au contraire, Siger de Brabant et Bernier de Nivelles, tous deux chanoines de Saint-Martin à Liége, furent, au xiiie siècle, des adversaires de saint Thomas.

» Mon savant collègue, M. De Wulf, a entrepris, avec la collaboration d'un de nos élèves les plus distingués, M. Auguste Pelzer, docteur en philosophie, une œuvre patriotique. Ils publient, sous les auspices du Gouvernement, une collection intitulée *Les Philosophes belges*, dans laquelle ont paru ou paraîtront, avec commen-

1) Nous omettons ici quelques détails qui présentent un caractère très personnel.

Mélanges et Docum

VI.

Le mouvement philosophique en B

La Belgique a glorieusement fê
saire de son indépendance. A
journaux du pays, le *Journal*
de l'Institut supérieur de Ph
sophique belge depuis 1830.

« J'ai cru, disait le J
m'adresser, pour me re
teur de cet Institut né
haute inspiration de S
centre très importan
siastiques. MM. De
sité de Louvain,
professeur à
Louvain. A l'
tenant aux
études pi
cours de

« Il
» de l
» fon
» di

...quable par ses
...e par l'orthodoxie

...s de nos mystiques

...ont aux siècles posté-
...s dans l'histoire sera
...sition de Liége. Toute-
... brillante du XIIIe siècle.
...onc avouer que les Belges
...s cultivent peu la philo-

...quinze années sur lesquelles
...attention, la Belgique a connu
...social, aux faits économiques
...nérales. Il y eut des psycho-
...: il n'y eut point de génie

...qui, le premier, appliqua la statis-
...la constance relative des faits
...quelques-uns accuser de déter-
...ce jugement n'ont pas lu ses
...avec énergie de sa croyance

...vient de perdre, E. de Laveleye,
...dans les faits d'observation
...dirigeaient dans leurs travaux par

... à Liége, Altmeyer, à Bruxelles,
... étudièrent avec succès l'histoire
...temporains, Mgr Monchamp, le directeur
... de l'Académie de Belgique, auteur
... sur l'histoire du Cartésianisme en
...e vous indiquais tantôt les travaux,
...Sur le terrain de la psychologie nous

..e d'un esprit pénétrant, prématurément
..es, Tandel, et, plus près de nous,
..eaucoup de choses, mais plus
..taine, Delbœuf. Louvain
..baghs, Tits, Lonay ;
..si que de leurs
..bien.

..e l'histoire de la philo-
..l, que les Belges sont en
..tout, hommes de bon sens,
..s la pratique, mais qui ont peu
..culation rationnelle.

..e pas d'exceptions ?

..uses. M. Paul Mansion, professeur à
..y sont des esprits de premier ordre, qui
..us les plus hautes, mais s'enferment dans
..matiques. Tiberghien était un philosophe de
..ut l'esprit spéculatif, sans qu'il eût le mérite de
.. importa chez nous une philosophie nuageuse, voisine
..tie, appelée panenthéisme, imaginée par Krause.

..is-je vous demander, Monseigneur, la signification et la
..de cette philosophie krausiste ?

Ma foi, ce n'est pas facile à dire. C'est un essai de conciliation entre l'idéalisme subjectiviste de Fichte et la doctrine « objective » de Schelling, avec une certaine dose d'idées chrétiennes. Krause et Tiberghien veulent n'être ni théistes, ni panthéistes. Dieu est hors du monde, dit Krause, car il est indéterminé et le monde est déterminé. Il est aussi dans le monde ; sinon, il ne serait pas tout l'être. Il y a dans ce système — si tant est que l'on puisse appeler système des théories dépourvues d'unité — des contradictions inévitables.

» La *Revue Néo-Scolastique* a publié, sous la signature du chanoine Du Roussaux, un résumé et une sobre critique des vues philosophiques de Tiberghien.

» Chose étrange, et qui n'est pas, à coup sûr, une recommandation pour le système, M. Tiberghien professa à Bruxelles durant un demi-siècle, de 1847 à 1897, et je ne sache pas qu'il ait eu en Belgique un seul disciple pour continuer sa pensée. Plusieurs de ses élèves transportèrent les œuvres de Krause en Espagne, mais Tiberghien ne fit pas école en Belgique.

— Voilà pour les maîtres. Mais les élèves, nos jeunes gens ont-ils de l'attrait pour les études de philosophie ?

taires, les œuvres inédites de ces penseurs qui furen[illegible] t établi
premiers volumes de la collection sont hautement ap[illegible] ne louer
monde philosophique. [illegible] e je ren-

» Au xive siècle, l'abbaye de Groenendael ab[illegible]
que ses contemporains et la postérité n'hésit[illegible] lispositions
« l'Admirable ». [illegible] Philosophie

— Ah ! oui, Ruysbroeck !

— Précisément, Jean Ruysbroeck, [illegible] rit tourné vers
analyses pénétrantes de psychologie [illegible]
de ses écrits en une matière délicate [illegible] fils le but pra-

— Et dont le nom est souvent [illegible] a des professions
d'aujourd'hui. [illegible] voit pas de quelle

— D'autres philosophes de [illegible] de la philosophie.
rieurs. La liste des noms [illegible] unes gens qui ont
dressée par M. De Wulf et [illegible] du talent, l'amour
fois, la Belgique n'a plus [illegible] souvent réunies ces

» D'une façon plus g[illegible]
ont peu cultivé et [illegible] a défectueuse des pro-
sophie spéculative.

» Depuis 1830, [illegible] les solutions dernières,
vous voulez sp[illegible] il faut d'abord saisir
des hommes q[illegible] et des lois scientifiques
ou politiques [illegible] de la spéculation philo-
logues, des [illegible] mentaire que l'étude des
philosophi[illegible]

» Ainsi [illegible] les Lettres que se rattache
tique au [illegible] beaucoup de Lettres et
moraux [illegible] parties importantes en sont
minism[illegible] ment supérieur a bien intro-
œuvre [illegible] d'anatomie, de physiologie.
inébr[illegible]

» [illegible] attention de Léon XIII et provoqué
de l'[illegible]
les [illegible] le tomber dans ces erreurs. Si
un[illegible] enseignement philosophique
[illegible] d'abord et parallèlement...

N. [illegible] de Mgr Mercier, quand il
de [illegible] sont nerveux, accusent de la
a[illegible] parfaite, il me propose quelques
d[illegible]

l [illegible] reprend-il, nous rattachons la philo-
l[illegible]

les trois domaines de la matière,

...phie de la matière est étudiée en con-
. la chimie, la minéralogie, les mathéma-

est basée sur les sciences biologiques, anato-
. ...ues, embryologiques, psycho-physiologiques.
. le droit naturel sont étudiés en connexion avec
...nomiques et politiques.
...s du cycle se placent la métaphysique, qui donne les premiers de la philosophie, et la théodicée, qui en est le ...ement.

Parallèlement, nous avons un enseignement triennal de l'his-...re de la philosophie.

Ainsi, notre enseignement, d'une part, se rattache aux sciences, et d'autre part est confronté avec les systèmes philosophiques. C'est là, je crois, la vraie conception de l'enseignement de la philosophie. De cette façon les étudiants de l'Institut peuvent faire une philosophie complète et approfondie.

» Il ne me sied pas de parler d'eux longuement. Mais une expérience de vingt années m'a montré que la philosophie ainsi comprise ne laisse pas la jeunesse belge indifférente. Notre méthode stimule l'esprit de recherche et favorise le goût des travaux personnels. L'avenir dira si nous nous faisons illusion. Mais nous nous berçons très sérieusement de l'espoir que bon nombre de ceux qui une fois se seront ainsi attachés *con amore* à la philosophie, fût-ce par un seul de ses côtés, ne se désintéresseront plus d'elle à l'avenir. Et si tous ne deviennent pas des producteurs, beaucoup d'entre eux formeront à ceux qui écrivent un public de lecteurs. Car, à l'heure présente, sur les presque sept millions de Belges, combien lisent jusqu'au bout un ouvrage de philosophie ? Combien ?

» Toujours les *scienciae grossae atque palpabiles* de notre vieil ami Jacques De Guyse.

— Pourtant vous m'avez déjà cité quelques noms qui surnagent sur cette mer d'utilitarisme, et vous m'avez promis de me parler d'un mouvement d'idées intéressant, dont Ubaghs fut, je pense, le représentant le plus en vue.

— Bien intéressant, en effet, et qui attend encore son historien. Ce serait une page très curieuse de l'histoire de la philosophie en Belgique depuis 1830.

— Pourrait-on esquisser pour nos lecteurs ce mouvement d'idées ?

— Je le pense. Tits, Ubaghs, Lonay, Laforêt, Bossu — ce dernier

— Depuis 1882, reprend Mgr Mercier, date à
à Louvain un cours libre de philosophie, je … Mgr de
hautement des sympathies nombreuses et pro… Bruges,
contrai chez mes élèves laïques et ecclésiastiqu… oute philo-

» Mais vous voulez m'interroger, je pense, … l'Université
d'esprit des jeunes gens inscrits dans les … Revue catho-
et Lettres de nos diverses Universités. … : le *Journal*

» Eh bien ! non. Ces jeunes gens n'ont
la philosophie. Je vois à cela deux causes … et la puissance

» La plupart des parents envisagent … notions méta-
tique. Les études supérieures doivent
d'avocat, de médecin, d'ingénieur. … du passé et les
utilité peut être pour la vie pra… avaient en quelque
Ceux qui s'y adonnent sont … comme ils avaient
à la fois une certaine indépend… moral et social.
de l'étude pour elle-même. … une ardeur peu
diverses circonstances favor… Ils soutinrent, l'un,

» La seconde cause gît da… l'autre, qu'elle n'est
grammes officiels d'enseig… la tradition, laquelle

» La philosophie, n'est-… ngement d'une Révéla-
le dernier pourquoi des …
le pourquoi scientifique. … erreurs de La Mennais.
doit donc être le poi… ent plus modérées. Les
sophique, et, par c… épurer, d'y modifier les
sciences précède l'… davantage du système

» Mais en Belgique …
la philosophie. A … ce traditionalisme. Les
d'histoire ; de la … leur avaient fait peur.
négligées. La de… sortaient, ils se laissèrent
duit dans le … se résigner à leur action
Mais c'est si … ils conclurent que l'exis-

» Ces défe… l'immortalité de l'âme ne sont
la création … rationnelle. Kant considéra

— Où vo… postulats, objet d'une foi morale,
je suis … la foi chrétienne.
s'appuie … problème de l'origine des idées,

» Je … pas d'intermédiaire entre
s'avise … N'admettant pas, comme Aristote
fatigu… nous fournissent les matériaux d'où
minut… allaient à l'ontologisme pour

— …

… et de son école, qui compta parmi ses
… recteur de l'Université, Mgr Laforêt, fut

·lit, à peu d'exceptions près, à tous
ımes, M. l'abbé Peemans fut un des
· ·s, l'intervention de l'autorité romaine
' au traditionalisme nuancés des profes-
·· prépara peu à peu le retour à la philo-
· ont le représentant le plus autorisé est

orps universitaires, la Belgique n'a-t-elle pas
de marque ?

Je ne vous ai pas nommé tous ceux qui, au sein
eussent mérité de l'être. J'aurais dû, pour être plus
·et, vous citer encore, parmi les disparus, Loomans
ge, le Père De Decker à Namur, M. Nuyts, de l'Institut
à Bruxelles.

nors des universités, il faut citer le Père Carbonnelle,
ticien et homme de science avant tout, mais soucieux aussi
·emes d'ordre plus général, ainsi que l'attestent les remar-
s études qu'il intitula *Les confins de la science et de la philo-
e;* Van Weddingen, aumônier de la Cour, brillant et très
·dit, dont l'ouvrage le plus important est un essai sur la philosophie de saint Anselme. Se souvenant de Platon, il mêlait volontiers la poésie à la philosophie. Il avait un cœur de frère pour ce doux et noble admirateur de la nature, poète avant d'être philosophe, Octave Pirmez. Sait-on que René Taillandier, le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, parlant de l'auteur des *Heures de Philosophie*, écrivait : « Je ne savais pas que la Belgique eût un écrivain » de votre valeur. Nulle part je n'ai vu l'âme exposée avec autant » de sincérité, décrite avec autant de profondeur et de charme... » Il est des âmes solitaires et sacrées ; vous êtes, Monsieur, une de » ces âmes. » Et l'on a retrouvé dans la bibliothèque de Sainte-Beuve deux volumes de Pirmez avec cette annotation : « à relire ». Il faut citer encore le jésuite De San, de très grande valeur, penseur profond, qui ne publia malheureusement en philosophie qu'une partie d'un traité de cosmologie ; le Père Lepidi, dominicain, aujourd'hui maître du Sacré-Palais à Rome ; le cardinal Deschamps, dont les œuvres apologétiques sont riches de saine et forte philosophie, et son fidèle ami, encore en vie aujourd'hui à Malines, Mgr Gautier. Il en est d'autres, en des milieux intellectuels très divers. Ainsi, je me plais à mentionner un professeur d'athénée, M. Remacle, auteur de plusieurs articles de la *Revue de métaphysique et de morale*, qui révèlent un esprit spéculatif très délié. Le Père Dummermuth, par des travaux considérables de controverse

professe encore à Louvain — d'une part ; Kersten, Gilson, Mgr
Montpellier, évêque de Liége, et Mgr Malou, évêque de Bru
d'autre part, furent les principaux champions de la joute p
sophico-théologique dont les péripéties se déroulèrent à l'Univ
de Louvain entre les années 1834 et 1865 environ. La *Revue*
lique de Louvain était l'organe périodique des premiers ; le
historique de Kersten, celui des seconds.

» Le problème en cause avait pour principal objet la
naturelle de la raison humaine et l'origine de ses noti
physiques, morales, religieuses.

» La Révolution française avait fait table rase du
esprits malfaisants qui avaient préparé ses excès avaie
sorte divinisé la raison dans l'ordre intellectuel, com
divinisé la volonté personnelle dans l'ordre moral et s

» De Bonald et La Mennais combattirent avec u
mesurée le rationalisme. Ils dépassèrent le but. Ils
que la raison n'est capable d'aucune pensée ; l'aut
capable d'aucune certitude sans le secours de la
n'était elle-même, à leurs yeux, que le prolongem
tion faite par Dieu, à l'origine, à l'humanité.

» Grégoire XVI condamna en 1834 les erreurs

» Mais les théories de de Bonald paraissaient
philosophes chrétiens s'efforcèrent de les ép
aspects par lesquels elles se rapprochaient d
mennaisien.

» Tits et Ubaghs furent les champions de
conclusions du criticisme spéculatif de Kan
Au lieu d'éprouver les principes d'où elles
trop facilement persuader qu'il fallait s ... et sur
dissolvante. Avec le philosophe allemand . Ecole,
tence de Dieu, la liberté humaine, l'im nt d'eux
point susceptibles d'une démonstration Rome.
ensuite ces trois thèses comme des post sque aussi
Tits et Ubaghs les appuyèrent sur la f et tradition-

» D'autre part, aux prises avec le p eur science et
les professeurs de Louvain ne voya ude au directeur
le sensualisme et l'ontologisme. N
et saint Thomas, que les sens nou ent à la science
l'intelligence abstrait les idées, i rs qui défrichent
éviter le sensualisme. s d'Occident ont

» L'influence d'Ubaghs et de préparé la civilisa-
plus fervents adeptes un recteu trer le respect que

…u'elle attend de ses
…re des sciences.
…tholiques
…aire

…ns ne
…hiques
…victions

…n certains
…pas toujours
…constater que
…Pourtant nous
…nte revues qui
…tèmes. Mais les
…ituent à réfléchir.
…ues, les faits précis,
…s hypothèses super-
…lest ; l'histoire de la
… affermissent les con-

… de jeunes gens ont été
…Saint-Thomas. Y a-t-il eu
…doute et je me réjouis de
…oignage public de la vigueur
…ilosophie thomiste.
…els sont actuellement les grand…
…e contemporaine ?
…n lutte : Kant et saint Thomas.
…ment dans la revue Kantstudien
…Un duel entre Kant et saint Tho…
…ne part, dans les pays protestan…
…un monisme idéaliste issu de
…liques admettent de plus en plus
…u près partout — une philosophie
…d'expérience selon les principes d'…

…aration que j'ai quitté l'éminent dire…

…m'en allant, à l'influence considérable
…par ce groupe de penseurs et de sa…
…ur temps, travailler les matériaux four…

affirmative à opposer

de posséder ce centre

une doctrine de vie, les

et nous l'envier. »

ÉDOUARD NED.

VII.

SUSO DENIFLE

(1844-1905).

---

le monde Joseph) Denifle, dont le nom
grand-père était belge et wallon, —
Imst en Tyrol, où son père était institu-
au couvent des Dominicains à Gratz, fit
profession religieuse et fut ordonné
étudié la philosophie et la théologie à
Maximin-lez-Marseille, il professa la théo-
au couvent de Gratz et s'adonna également à
un succès considérable. En automne 1880,
la charge de définiteur général de l'Ordre
En décembre 1883, il obtint, grâce au
la place de sous-archiviste du Saint-Siège et
de la Commission cardinalice pour les études
s'est depuis lors écoulée à Rome, sauf les
ses nombreux voyages aux archives et aux
l'Europe et des vacances souvent passées aux
de la Moselle.

Société savante de Goettingue, des Académies de
de Vienne, de Prague, il devait se rendre au
dernier à Cambridge pour y recevoir de l'Université
en même temps que son ami, le P. Ehrle.
le 4 juin, il arriva le jour suivant à Munich où
attaque d'apoplexie. Il y mourut le 10 juin, la veille de

* * *

La carrière du P. Denifle jalonnée par ces dates, nous a valu de
ouvrages d'un mérite vraiment exceptionnel. Après avoir
fruit de sa prédication dans l'étude : *Die katholische*

Kirche und das Ziel der Menschheit (Gratz, 1872), il se place pour longtemps sur le terrain de la mystique allemande du XIVe siècle. En 1875, parut un livre de dévotion : *Das geistliche Leben. Blumenlese aus den deutschen Mystikern und Gottesfreunden des 14. Jahrhunderts* [1], dont Mmes de Flavigny et de Pitteurs viennent de donner une adaptation française : *La vie spirituelle d'après les mystiques allemands du XIVe siècle* (Paris, Lethielleux). L'auteur y a fondu environ 2500 passages, groupés en trois parties d'après les voies purgative, illuminative et unitive de la perfection chrétienne.

En 1875, le P. Denifle ouvre, dans les *Historisch-politische Blätter*, une série d'études sur les amis de Dieu, en traitant d'abord du *Gottesfreund im Oberlande.* Il annonce en même temps comme prochaine la publication d'un ouvrage sur « la mystique allemande du XIVe siècle en face de ses récents exposés », où il devait s'agir exclusivement de la mystique et de la spéculation chez Eckhart, Tauler et le bienheureux Henri Suso. Si cet ouvrage ne parut jamais, grâce à une particularité du caractère du P. Denifle dont nous trouverons d'autres manifestations, il dédommagea le monde scientifique de cette perte par d'autres études relatives aux mystiques allemands de l'époque.

Ses recherches sur « l'ami de Dieu de l'Oberland » l'amenèrent à s'occuper entre autres de Nicolas de Bâle, de Rulman Merswin, de Marguerite de Kentzingen. Il édita « le livre de la pauvreté spirituelle » *(Das Buch von der geistlichen Armut, bekannt als Johann Taulers Nachfolgung des armen Lebens Jesu*, Munich, 1877), le traité des « trois questions », celui-ci dans une étude critique sur la conversion de Tauler *(Taulers Bekehrung kritisch untersucht*, Strasbourg, 1879) et une partie des écrits allemands du bienheureux Henri Suso *(Die Schriften des seligen Heinrich Seuse.* Un seul volume paru. Munich, 1880). Il engagea diverses polémiques avec d'autres historiens de la mystique allemande et critiqua notamment d'une manière décisive les ouvrages de PREGER *(Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter)* et de JUNDT *(Les amis de Dieu au XIVe siècle).*

A part les ouvrages que nous venons de relever, ses études sur

[1] La cinquième édition de l'ouvrage a paru l'année passée, chez Moser à Gratz. Comme il l'avait fait dans la quatrième édition, l'auteur a supprimé l'indication des écrivains et des écrits auxquels les textes sont empruntés C'est qu'après s'être partiellement proposé jusque-là de faire mieux connaître les mystiques allemands, il vise désormais, d'une manière exclusive, le bien spirituel du lecteur, auquel il rappelle le mot de l'Imitation : *Non quaeras quis hoc dixerit, sed quid dicatur, attende.*



minute présente, en extraire une philosophie affirmative à opposer à l'universel scepticisme.

» Que ce soit une gloire pour notre pays de posséder ce cen' intellectuel et scientifique d'où rayonnera une doctrine de vie. étrangers sont là pour nous la reconnaître et nous l'envier. »

ÉDOUARD NE

VII.

LE PÈRE HENRI SUSO DENIFLE

des Frères-Prêcheurs (1844-1905).

Le Père Henri Suso (dans le monde Joseph) Denifl
fait songer à Nivelles — son grand-père était belg
est né le 16 janvier 1844 à Imst en Tyrol, où son p
teur. En 1861, il entra au couvent des Domini
l'année suivante sa première profession religieu
prêtre en 1866. Après avoir étudié la philosoph
Gratz, à Rome et à Saint-Maximin-lez-Marseille,
logie, de 1870 à 1880, au couvent de Gratz et
la prédication qui lui valut un succès considéra
il fut appelé à Rome à la charge de définite
pour la province allemande. En décembre 18
cardinal Hergenröther, la place de sous-ar
devint consulteur de la Commission car
historiques. Sa vie s'est depuis lors é
absences que motivèrent ses nombreux
bibliothèques de l'Europe et des va
bords du Rhin ou de la Moselle.

Membre de la Société savante de
Berlin, de Paris, de Vienne, de P
mois de juin dernier à Cambridge
le doctorat *honoris causa* en même
Parti de Rome le 4 juin, il arri
il eut une attaque d'apoplexie. Il
la Pentecôte.

La carrière du P. Denifle jalon
nombreux ouvrages d'un mérite
donné un fruit de sa prédica

de
volume de
rsitaten des
cinq volumes.
et la fondation
sur l'organisation et
. Les trois derniers
de Paris.
ndungsgeschichte der
ouvre (pp. 1-40) par
universités du moyen âge
Academia, Gymnasium).
rement d'abord des deux
ne pp. 40-218), puis des

qu'en 1400 (pp. 219-652). Les
bien dans leurs relations
ue dans les causes de
par des conclu-
pp. 800-814).
rnaler son
is qui
n-
r-
au-
du
Cartu-
is don-
frais du
onné d'u
s sub ausp
is biblioth
tulit Henri
rius, auxili
bona conser
n 1891, en 18
e 1200 où Phi
personnelle de
lippe le Bel en 1
on en 1330; le tr
; le quatrième, ju
cette dernière ép
sible, pour le tome
hisme à partir du p
et provinciaux, les
que les controverses s
du franciscain Jean Pe
pres aux nations anglaise
pour la fin du Cartulaire l
rs, l'auteur avait décidé de
tarium Chartularii Universit
ux quatre organisations mat
arts.

ment parurent en 1894 et en
ratorum nationis Anglicanae (
333 à 1406, l'autre pour les an
tait déjà fort avancé dans son

lorsqu'il fut étonné de relever dans les registres des traces innombrables des effets désastreux de la guerre de Cent ans sur les églises et les monastères de France. Il s'arrêta pour compulser à nouveau les documents de ce genre et donna, en 1897 et en 1899, deux tomes d'un nouvel ouvrage de grande valeur intitulé : *la Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la guerre de Cent ans.*

Cependant au milieu de ces travaux sur l'Université de Paris et sur les désastres des églises et des monastères, le P. Denifle se préoccupait d'un autre sujet, la décadence du clergé séculier et régulier au xv[e] siècle. En l'étudiant dans les sources, en suivant la filière de son histoire, il se vit bientôt amené en plein xvi[e] siècle. Il fut surpris d'y rencontrer à partir de la troisième décade une foule de religieux et de prêtres en rupture de vœux et qui avaient de plus, à la différence de l'époque précédente, renié les croyances religieuses admises jusque-là. Ayant trouvé Luther à leur tête, le P. Denifle entreprit l'étude régressive du réformateur jusqu'aux débuts de son professorat. Pour contrôler les résultats de ses recherches, il refit le même chemin en sens inverse en suivant l'évolution de Luther année par année. Surtout il voulut fixer, dans la vie du personnage, le moment psychologique qui lui permit de comprendre sa personnalité et d'expliquer son rôle de coryphée.

Ainsi naquit le grand ouvrage qui a pour titre : *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung quellenmässig dargestellt* (Vol. I, Mayence, 1903).

La première édition du premier volume ayant été enlevée en un mois, le P. Denifle le refondit et le divisa en trois tomes dont le premier parut en 1904 et le second quelques jours avant sa mort. Le second tome se compose d'un grand nombre de textes sur la justice de Dieu et la justification. Pourvus chacun d'une introduction plus ou moins longue, ces textes sont empruntés à divers exégètes patristiques et surtout médiévaux, ainsi que le titre l'indique : *Quellenbelege. Die abendländischen Schriftausleger bis Luther über Justitia Dei (Rom. 1, 17) und Justificatio.*

Quant au reste de l'ouvrage, le troisième tome est annoncé pour la fin de cette année et le second volume, dont le P. Denifle a eu le temps de préparer la plus grande partie, pour l'année prochaine.

Aux premiers écrits du savant Dominicain et aux œuvres maîtresses dont nous venons de retracer la genèse, il faut ajouter les *Specimina paleographica Regestorum Romanorum Pontificum* (Rome, 1888) et des brochures de polémique : *Les Universités françaises au moyen âge ; Avis à M. Marcel Fournier* (Paris, 1892) au sujet de son édi-

tion des *Statuts et privilèges des Universités françaises*, et *Luther in rationalistischer und christlicher Beleuchtung. Prinzipielle Auseinandersetzung mit A. Harnack et R. Seeberg* (Mayence, 1904). Il faut encore y ajouter, en dehors des articles déjà cités, des comptes-rendus dans la *Deutsche Litteraturzeitung*, des documents relatifs à la fondation et aux premiers temps de l'Université de Paris publiés dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* (t. X), des études sur l'auteur de l'Imitation (*Zeitschrift für katholische Theologie*, 1882, 1883), sur la discussion de Pablo Christiani avec Moïse Nachmani tenue à Barcelone en 1263, sur l'ouvrage de G. Kaufmann, *Geschichte der deutschen Universitäten*, sur Jordan et Jean le Teutonique, généraux de l'Ordre des Dominicains (*Historisches Jahrbuch*, 1887 et 1889), sur les délégués des universités françaises au Concile de Constance (*Revue des bibliothèques*, 1892), sur la Bible comme servant de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris (*Revue thomiste*, vol. II), enfin et surtout de nombreux et importants articles dans l'*Archiv für Litteratur- und Kirchengeschichte* que le P. Denifle et le P. Ehrle fondèrent en 1885 et rédigèrent seuls depuis lors.

*
* *

On n'attendra pas de nous le relevé de tous les points sur lesquels les recherches du P. Denifle ont enrichi la science : ce travail exigerait des volumes. Nous voudrions cependant donner une idée de l'importance et de la valeur de son œuvre scientifique et signaler notamment ses principaux résultats en ce qui concerne l'étude des scolastiques.

D'une façon générale, on peut dire que le P. Denifle a renouvelé tous les sujets dont il s'est occupé. Il a débarrassé l'histoire d'une foule d'erreurs ou de légendes, établi d'une manière irréfutable un plus grand nombre de points jusque-là ignorés ou contestés, renseigné des sources en abondance, fourni des matériaux sûrs et bien ordonnés aux historiens futurs.

Ces constatations grandissent en importance, si l'on songe que l'activité scientifique du savant dominicain est parvenue à embrasser, dans ses domaines les plus divers, à peu près toute l'époque du XIIIe au XVe siècle, et qu'elle l'a même dépassée en des matières importantes.

Aussi serait-ce s'exposer à retarder, sinon à s'égarer, que de ne pas utiliser ses travaux dans des recherches sur la période de splendeur et de décadence du moyen âge. Il demeure le guide indispensable de ceux qui voudraient entreprendre l'étude

historique de la civilisation médiévale, de l'Église catholique, de Luther et du luthéranisme, des Etats de France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie aux xive et xve siècles, de l'enseignement et des universités, des ordres religieux, de la diplomatique pontificale, de la philosophie, du droit, de la mystique, de la théologie et de l'exégèse.

Si son histoire des universités au moyen âge déclasse les six volumes in-folio de l'*Historia Universitatis Parisiensis* de Du Boulay (Paris, 1665-1673), parce qu'avec une maîtrise incomparable du sujet, le P. Denifle a basé ses conclusions, autant que possible, sur les sources manuscrites, son édition du Cartulaire de l'Université de Paris constitue la mine la plus riche pour l'histoire du xiiie, du xive et du xve siècle.

C'est que l'Université de Paris a longtemps été la première école du monde et que les étudiants y affluaient de tous les pays. Ses professeurs ne parlent-ils pas, dans une lettre du 4 février 1254, du « fondement de l'Eglise que l'on sait être l'Université de Paris » ? Son importance scientifique diminue sans doute au xve siècle, mais c'est au profit de son importance politique, l'Université s'intéressant alors plus aux affaires politiques qu'à l'avancement et à l'enseignement de la science. Aussi tout événement politique de la France a-t-il à cette époque sa répercussion dans ce corps qui traite déjà vers la fin du xive siècle presque d'égal à égal avec l'évêque de Paris, avec le roi et avec le Parlement [1]).

Bien qu'ils se limitent en apparence à une seule des quatre facultés universitaires, les documents de l'*Auctarium* relatifs aux quatre nations le cèdent à peine en importance aux tomes du Cartulaire, au moins à certaine époque où ils offrent, pour ainsi dire, la chronique de la Faculté des arts, voire de toute l'Université. C'est que cette organisation par nations groupait de fait à peu près toute l'Université, les membres d'une nation lui demeurant ordinairement attachés après leur entrée dans une des autres facultés, parfois même après leur doctorat en médecine, en droit ou en théologie.

Mais le Père Denifle ne s'est pas borné à recueillir et à publier les sources originales de l'Université, en tenant compte des copies parfois nombreuses qui en existent non seulement à Paris, mais encore dans d'autres bibliothèques et archives. Il a joint de plus à un texte fort soigné des notes nombreuses sur les personnages, les événements et les ouvrages ou les manuscrits conservés des ouvrages

1) Voir l'étude que M. le professeur Kirsch a consacrée, à la suite du P. Denifle, à l'*Université de Paris au moyen âge* (*Revue thomiste*, III, pp. 661-685).

mentionnés. Il a beaucoup facilité l'usage du Cartulaire par une double table, l'une chronologique qui reproduit les regestes des documents publiés, l'autre onomastique qui renseigne, en indiquant l'endroit, les personnages cités et leurs titres. C'est ainsi que le tome II et le tome IV contiennent respectivement plus de 3000 et plus de 4500 noms propres.

Enfin l'édition est précédée de longues introductions, véritables études où l'éditeur expose à grands traits quelques résultats des plus notables de ses recherches sur les institutions, les personnages ou les événements auxquels se rapportent les documents publiés, réforme des jugements généralement reçus et apporte des conclusions nouvelles.

Comme on le voit, les matériaux accumulés dans le Cartulaire et dans l'*Auctarium* se trouvent amenés à pied d'œuvre dans l'instrument de travail que représente la publication du P. Denifle. Il en est ainsi, en particulier, pour ce qui regarde l'étude des scolastiques, soit qu'on s'occupe de leur vie ou des manuscrits qu'ils nous ont laissés, soit qu'on envisage leur œuvre philosophique, théologique ou mystique.

Personne n'était mieux préparé et mieux qualifié pour nous renseigner avec compétence à leur sujet que le savant dominicain. « Pendant ses études de philosophie et de théologie à Gratz, à Rome, et à Saint-Maximin près de Marseille, écrit M. le professeur Kirsch [1]), il se sentit attiré principalement par les chefs-d'œuvre d'Aristote et étudia en même temps l'usage qu'en avaient fait les grands scolastiques du moyen âge... C'est ainsi qu'il se prépara à l'étude de saint Thomas d'Aquin dont les œuvres sont à la base de la formation théologique des jeunes clercs de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. » Un professorat de dix ans le maintint ensuite dans ce même commerce.

Le P. Denifle eut souvent l'occasion de montrer contre Preger et d'autres historiens, combien cette préparation était nécessaire, en ce qui concerne les mystiques médiévaux. Preger dans son « Histoire de la mystique allemande », qui lui valut un siège à l'Académie de Munich, ne soutenait-il pas, par exemple, que l'essence de l'âme est acte pur d'après saint Thomas d'Aquin? Aussi, tout en relevant les erreurs commises, le P. Denifle insistait-il sur ce qu'il fallait exiger de l'historien de la mystique allemande. Onze ans plus tard, il revient sur ce point en écrivant : « il (l'his-

1) *Le R P. Denifle, O. P.* Notice biographique et nécrologique (*Revue d'histoire ecclésiastique*, 1905, p. 666).



historique de la civilisation médiévale, de [illegible] la scolas-
Luther et du luthéranisme, des Etats de Fr[illegible] . il déracine
l'Allemagne et de l'Italie aux xive et xv[illegible] -toire auquel
et des universités, des ordres religieux, [illegible] terme d'une
cale, de la philosophie, du droit, de l[illegible] l'intelligence
de l'exégèse. [illegible] de leurs doc-

Si son histoire des universités [illegible]
volumes in-folio de l'*Historia* [illegible] nouvelles les
(Paris, 1665-1673), parce qu[illegible] des scolastiques.
sujet, le P. Denifle a basé s[illegible] montré que l'Ami
les sources manuscrites, so[illegible] -olas de Bâle en qui
Paris constitue la mine la [illegible] à Vienne en 1409,
et du xve siècle. [illegible] l'Ami de Dieu sont

C'est que l'Univer[illegible] Merswin. Il a établi
du monde et que [illegible] -ante qui aurait été con-
professeurs ne pa[illegible] pauvreté spirituelle »,
du « fondement [illegible] -uvre vie de Jésus par
Son importance [illegible]
c'est au profit [illegible] -xquels le P. Denifle est
alors plus au [illegible] -tines et des doctrines de
ment de la [illegible] *-ische Schriften und die*
a-t-il à cet [illegible] II. pp. 417-652 ; *Das Cusa-*
vers la fi[illegible] *Eckeharts in Cues*, *ibid.*,
Paris, av[illegible] *-arts*, *ibid.*, V, pp. 349 sqq.).

Bien [illegible] les auteurs qui opposaient
faculté [illegible] -olastique. « Leurs jugements
quatre [illegible] écrit le P. Denifle, doivent
laire. [illegible] -aissent la scolastique. On le
chro[illegible] -ogie et de la philosophie de
que [illegible] -hie chrétienne (Preger), comme
l'Un[illegible] du moyen âge (Ch. Schmidt).
atta[illegible] qu'on professait pour la spécu-
mé[illegible] -ement, dans la mesure de sa
[illegible] -ait nourri Eckhart, à savoir à la
les [illegible] doctrines pour la première fois,
p[illegible] -ante, dans les écrits allemands
e[illegible]
u[illegible] du P. Denifle ? Maître Eckhart
[illegible] mais de Hochheim, localité de
[illegible] au nord de Gotha. Ses écrits et
[illegible] -présentent qu'une portion minime de
[illegible] partie, la plus importante au point de

…tin. Leur auteur n'abandonne … n'est pas panthéiste en ce qu'il … sence de la créature au point de … manifestation de celle-là, sa doctrine … t à une certaine identification partielle … créature, en tant que l'être de Dieu serait … les créatures. C'est ce que le P. Denifle … e étude doctrinale détaillée sur les parties de … qu'il avait retrouvées dans un manuscrit de la … art et dont il a publié en même temps les plus … sages. Ce travail n'avait pas encore été imprimé, … Denifle, à la bibliothèque de l'hôpital de Cuse-sur- … a la main sur un second manuscrit, plus correct et plus … le précédent, écrit en 1444 à la demande du cardinal de Cues. Nous lui devons ainsi de connaître presque tous … rits latins non retrouvés jusque-là, que Trithemius attribuait … autre Eckhart. Ajoutons que le dominicain allemand a réédité, après les sources originales, les actes du procès fait à maître Eckhart en 1327.

La question de l'Évangile éternel a beaucoup bénéficié des recherches du P. Denifle (*Das Evangelium aeternum und die Commission zu Anagni*, *Archiv*, I, pp. 49-98 ; *Protokoll der Commission zu Anagni*, *ibid.*, pp. 99-142).

Le premier il a distingué les acceptions différentes de l'expression : Évangile éternel. Joachim de Flore n'entend pas un évangile écrit, mais l'Évangile spirituel de la troisième période du monde que l'Esprit-Saint communiquera par un don spécial à l'ordre religieux chargé de le prêcher partout. Vers le milieu du XIIIe siècle, le franciscain Gérard de Borgo matérialise et transpose l'expression dans son *Introductorius in Evangelium aeternum*, faussement attribué à Jean de Parme. Il l'applique aux trois principaux écrits (*Concordia novi et veteris Testamenti*, *Expositio in Apocalypsin*, *Psalterium decem chordarum*) de Joachim et fait de celui-ci le rédacteur de l'Évangile propre à la troisième période. Enfin, des contemporains de Gérard appellent Évangile éternel soit la *Concordia* avec l'*Introductorius* qu'ils désignent respectivement comme *prima* et comme *secunda pars*, soit seulement l'*Introductorius*.

C'est que Gérard, en publiant en 1254 son *Introductorius*, y avait joint la *Concordia* qu'il accompagnait de gloses dans le sens de ses idées personnelles. Cette publication fut exploitée par Guillaume de Saint-Amour et ses partisans qui s'en faisaient une arme contre les ordres mendiants. Ils dressèrent une liste de trente et une erreurs

qu'ils prétendaient trouver dans l'Évangile éternel, pour les faire condamner du Saint-Siège.

Le P. Denifle établit, qu'abstraction faite des propositions relatives à l'*Introductorius* aujourd'hui perdu, le reste des propositions se ramènent toutes à des passages de la *Concordia*. Seulement, bien peu reproduisent la pensée de Joachim, beaucoup ne deviennent erronées que parce qu'on a détourné les textes de leur sens véritable, d'autres enfin énoncent des conséquences contre lesquelles Joachim aurait protesté.

Le savant dominicain conclut qu'il n'est plus permis de se servir des trente et une propositions pour exposer les idées de Joachim ou de Gérard.

Par contre, il signale comme « l'exposé le plus intéressant et le plus riche écrit jusqu'ici du système de Joachim », les nombreux extraits que Florence, évêque d'Accon, avait lui-même recueillis et lus devant la Commission pontificale réunie à Anagni en 1255 pour connaître de l'*Introductorius* et des écrits de Joachim. Cette étude figure d'ailleurs dans le procès-verbal de la Commission dont le P. Denifle donne une reproduction soignée. La Commission condamna l'*Introductorius* sans censurer les écrits de Joachim dont l'usage et la propagation furent défendus quelques années plus tard au concile provincial d'Arles. Néanmoins, de nombreux manuscrits en existent encore, comme on peut s'en convaincre par la liste que le P. Denifle en a dressée.

Les sententiaires de l'École d'Abélard ont fourni la matière d'une étude féconde en données nouvelles (*Die Sentenzen Abaelards und die Bearbeitungen seiner Theologie vor Mitte des 12. Jahrhunderts*, *Archiv*, I, pp. 402-469 ; 584-624).

On admettait généralement que le livre de sentences publié par Reinwald sous le titre : *Petri Abaelardi epitome theologiae christianae* (Berlin, 1835) était l'œuvre, non pas d'Abélard, comme le pensait l'éditeur, mais d'un élève qui aurait rédigé ses leçons. D'aucuns identifiaient le livre avec les *Sententiae divinitatis* que Gauthier de Saint-Victor met sur le compte de Pierre Abélard et contre lesquelles il s'élève dans son ouvrage couramment intitulé : *contra quatuor labyrinthos Franciae*.

Le savant dominicain démontre que les *sententiae divinitatis* visées par Gauthier nous sont conservées dans deux manuscrits de Munich, mais qu'elles ne sont ni hérétiques, ni l'œuvre d'Abélard. Quant au livre de sentences édité par Reinwald, le P. Denifle a retrouvé le même *incipit* (*tria sunt, ut arbitror, in quibus humanae salutis summa consistit, fides videlicet, caritas et sacramentum*),

avec sa division tripartite si caractéristique dans trois autres livres de sentences qu'il a découverts : l'un nous est parvenu dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Florian en Haute-Autriche, l'autre constitue les sentences de maître Roland qui devint plus tard le pape Alexandre III et dont le P. Gietl a depuis lors édité l'ouvrage (*Die Sentenzen Rolands, nachmals Papstes Alexander III.* Freiburg, 1891), le troisième, conservé dans un manuscrit de Munich, reproduit les sentences de maître Omnibene.

Après une étude approfondie sur le contenu des quatre livres de sentences, le P. Denifle démontre que leurs auteurs ont puisé dans Abélard comme à leur source commune. S'ils n'ont pas en réalité rédigé ses leçons orales, leurs ouvrages reposent cependant sur un cours ordonné de théologie de sa composition. Un fragment de ce cours nous est parvenu dans l'*Introductio ad theologiam* à laquelle furent empruntées les propositions erronées que condamna le synode de Sens en 1141.

Il a donc existé une école théologique d'Abélard, bien que les auteurs en question aient subi fort différemment l'influence du maître. De plus, Bologne a compté vers le milieu du XIIe siècle une école théologico-canonique. S'il est très probable que maître Omnibene lui appartient, elle peut certainement revendiquer maître Roland ainsi que le sententiaire Gandulphe qui semble avoir échappé au courant d'idées provoqué par Abélard.

Sur les sources de l'histoire des ordres religieux dominicain, franciscain, carmélite et de leurs savants, le P. Denifle a publié dans l'*Archiv* plusieurs articles dont un surtout présente un intérêt considérable pour l'histoire de la philosophie et de la théologie scolastiques.

Sous le titre général : *Quellen zur Gelehrtengeschichte des Predigerordens im 13. u. 14. Jh.* (*Archiv*, II, pp. 165-248), il a non seulement étudié, mais encore édité d'une manière critique, d'abord la liste des dominicains maîtres en théologie de 1229 à 1360, commencée par Etienne de Salanhac, continuée et complétée par Bernard Gui, ensuite la liste des écrivains dominicains et de leurs ouvrages composée avant la canonisation de saint Thomas d'Aquin et conservée dans un manuscrit de l'abbaye de Stams en Tyrol. Il s'est également occupé des renseignements que fournissent sur ces écrivains Etienne de Salanhac, Bernard Gui et surtout Pignon, dont le catalogue le cède à peine en importance à celui de Stams. Enfin le P. Denifle publie des extraits d'un document qui remonte au milieu du XIIIe siècle, où sont notés les livres prêtés entre les dominicains de Barcelone.

qu'ils prétendaient trouver dans l'Évangile éternel [illegible]nons de condamner du Saint-Siège. [illegible]chevée sur

Le P. Denifle établit, qu'abstraction faite d[illegible] *Handschriften* tives à l'*Introductorius* aujourd'hui perdu, [illegible] ; pp. 471- se ramènent toutes à des passages de la Co[illegible] point de vue peu reproduisent la pensée de Joachim, [illegible] erronées que parce qu'on a détourné [illegible] à l'Université table, d'autres enfin énoncent des [illegible]ible, que le *lector* Joachim aurait protesté. [illegible] que seul le maître

Le savant dominicain conclut qu[illegible] en tenant compte des trente et une propositions [illegible]dogmes, des différents de Gérard. [illegible] questions possibles.

Par contre, il signale com[illegible] *maîtres en théologie* plus riche écrit jusqu'ici [illegible] II, pp. 149-161). Il a extraits que Florence, [illegible] relatifs au dominicain lus devant la Commissi[illegible] *generale* de Prague connaître de l'*Intro*[illegible] établi les points suivants figure d'ailleurs da[illegible] l'*Archiv*.

P. Denifle donne [illegible] incomplètes les sen- damna l'*Introdu*[illegible] qu'elles soient de lui l'usage et la pr[illegible], pp. XXXIV sqq.), telles au concile pro[illegible] imprimées avec l'incipit : *de* en existent en[illegible] traité (*tractatus de coniugio*) le P. Denifle [illegible] de Mortagne, celui-ci est

Les sent[illegible] que Hauréau regardait à tort étude féco[illegible] de Hugues (*Archiv*, III, *die Bearb*[illegible] *Archiv*, I[illegible]

On ad[illegible]ments nouveaux, il n'est pas Reinwal[illegible] séculaire sur l'authenticité de *tianae* [illegible] regardent comme un faux de pensait [illegible] que Grégoire XI aurait adressée D'aucu[illegible] de Tarragone et à ses suffra- Gauthi[illegible] de Raymond Lulle (*Archiv*, IV, contre [illegible] *de adventu Christi* qu'il dédia *contra*[illegible] plagier les écrits : *de adventu*

Le [illegible] *antichristo*, composés par maître visée[illegible] IV, pp. 312-329).

Muni[illegible] chronologiques du moyen âge, nous Quan[illegible] étudié sous l'angle scolastique retro[illegible] P. Denifle lui a consacré. Il constitue *salut*[illegible] à l'étude des théologiens et des

…nt les enseignements sont longuement con-…ues du novateur. L'auteur établit que Luther …t la période de splendeur de la scolastique, …es empruntées à l'école d'Occam, surtout à … montre également comment cette ignorance s'est …que chez les sommités scientifiques de la théologie contemporaine. C'est ainsi qu'il relève des citations … de saint Augustin, du vénérable Bède, de saint Bernard … scolastiques dans la grande édition des œuvres de …ntreprise à Weimar, citations que les éditeurs n'avaient …identifier. Deux de ceux-ci ont depuis lors rendu justice sur …nt au P. Denifle : M. le professeur Köhler trouve « étonnante …onnaissance de la littérature médiévale » ; M. Kawerau reconnaît … connaissance incomparable de l'ancienne littérature ecclésias-…tique et de celle du moyen âge ».

* * *

A quelle méthode et à quels procédés de travail le P. Denifle a-t-il eu recours dans la composition de ses ouvrages ? Il s'est servi de la méthode analytique sur laquelle il s'exprime comme suit dans la préface de son *Histoire des universités du moyen âge* (pp. XXIII sq.) : « La méthode analytique est l'unique chemin qui nous conduise aux lois véritables ; elle nous préserve contre la méprise qu'on commet si souvent et qui revient à chercher des preuves en faveur d'idées et d'affirmations préconçues en nous faisant généralement perdre de vue l'adage si juste : *qui nimis probat, nihil probat...* Je suis convaincu qu'en employant la méthode synthétique, on n'arrive pas à des résultats inattaquables sur un terrain où il y a encore tant à faire et où il faut d'abord établir les faits particuliers. On risque de généraliser des particularités, de baser des conclusions sur une induction défectueuse, de regarder comme des particularités des faits qui se présentent partout, enfin de mêler des époques différentes. Je n'aime pas des conclusions comme celle-ci : il en était ainsi à cet endroit ou dans ce siècle, donc il en aura été de même ailleurs et aux siècles antérieurs ou postérieurs. On sert bien davantage la science historique en se plaçant simplement sur le terrain des faits, pour en faire et pour s'en assurer pas à pas la conquête. »

Le P. Denifle s'était fait une habitude d'aller puiser aux sources originales même pour les textes déjà imprimés. Ses nombreuses explorations l'avaient familiarisé avec le contenu des différentes bibliothèques et archives de l'Europe au point qu'il savait plus

...lles contenaient en réalité de maté-
...torique de tel ou tel scolastique. Pour
...avait utilisait le plus de copies possible
...ment. Dans une intéressante étude
...Unterszeitung, 15 juillet 1905), un de
... à ce propos que son travail n'avait
...examinait soigneusement toute pièce,
...ses mains, bien qu'il ne pût l'utiliser
...te méthode sévère et à ce culte des
...vaux historiques du P. Denifle doivent
...que par l'apport de pièces nouvelles
...orien de la scolastique, non seule-
...mais encore des matériaux et des
...tout premier ordre.
...regrettait-il que sa méthode de travail
...de la scolastique.
...avait apprécié, il y a trente ans,
...stiques allemands du XIVe siècle étaient
...4, il terminait son article de la
...par ces paroles : « Concluons de cette
...s'impose à l'historien en raison de ce
... Jusqu'ici on s'est occupé presque
...et cependant les commentaires sur les
...mais les plus imparfaits de la littérature
...les bacheliers seuls lisaient ce livre,
...mais bien les simples bacheliers.
...accorder un peu plus d'attention aux
...qui sont l'œuvre des maîtres ? » A la
...Denifle renouvelait ses plaintes et ses
...me où il avait recueilli de nombreux
... Après avoir salué, sur le terrain
..., la collection éditée par MM. Bäumker
...regrettait qu' « on pût compter sur les doigts
...d'hui l'étude de la théologie scolastique non
...les livres imprimés, mais surtout sur les manu-
...Lutherthum, I², 2 p. XI). « C'est précisément la
...XIIIe siècle, continue-t-il, le plus important pour
...postérieur de la scolastique, qui est encore fort
...des manuscrits est absolument requise, si l'on
...la lumière... Il faut en dire autant de l'époque du
...qui précède Duns Scot. La connaissance qu'on en pos-

sède jusqu'ici est extrêmement défectueuse. Il manque des intermédiaires importants » (*ibid.*, p. xxii).

* * *

Cette étude serait incomplète, si, après avoir parlé de son œuvre scientifique, nous nous taisions sur la personnalité originale du P. Denifle.

Si l'athlète de la science n'est chez lui que le chevalier de la vérité, toujours prêt à la défendre envers et contre tous, comme le prouvent ses polémiques, ses mains de fer n'ont jamais porté les gants de velours qui sont aujourd'hui de rigueur dans les joutes scientifiques. Il a toujours exprimé avec une franchise brutale sa pensée personnelle sur les hommes et les choses. Il parle, par exemple, des « mensonges » de Preger, du « roman » de Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung im Mittelalter*. Harnack s'est retranché derrière une qualification analogue du P. Denifle pour refuser le combat singulier auquel celui-ci l'avait solennellement provoqué. Le savant dominicain s'explique, d'ailleurs, lui-même sur ce côté de son caractère : « Depuis mon enfance, écrit-il en 1903, j'ai regardé la franchise et la probité comme les bases du commerce avec le prochain. Depuis trente ans, j'ai livré maint combat sur divers terrains, mais il est un point que tous mes adversaires m'accorderont : ils savent où ils en sont chez moi, ils savent que je vais de l'avant droit et ouvertement et que je n'enveloppe ni ne cache mes pensées. Cela vaut aussi quelque chose. Si je reconnais quelque chose comme un mensonge, je l'appelle un mensonge ; si je reconnais quelque chose comme une malice, comme une fausseté et comme un faux, je le désigne par ces mots. »

Nulle part peut-être cette absence de ménagements et ce manque d'égards n'ont éclaté comme dans le volume sur Luther auquel est emprunté l'aveu qu'on vient d'entendre. L'auteur a ainsi diminué l'effet de cet ouvrage et provoqué une tempête dans le camp protestant.

Mais il avait voulu « frapper au cœur le réformateur — à visière découverte et par des moyens scientifiques — même au risque d'enfoncer par là son œuvre, le luthéranisme. Ce serait peut-être un malheur, écrit le P. Denifle, si tous le faisaient d'après ma manière. Mais un homme devait enfin le faire et subir volontiers toute l'ignominie que le sort terrestre réserve à celui qui, en âme et conscience, énonce la vérité telle qu'il la pense et donne aux choses leurs noms propres, qui ne rapporte pas seulement les faits, même les plus désagréables, mais qui en tire aussi les conclusions, parce qu'il

exactement que perso…
riaux pour la connai… ne le font pas
ses travaux, il confro… *und christlicher*
même d'un seul ouv…
sur sa personnalité… porte sur la façon
ses amis, Mgr Eh… faire oublier ni la
rien de mécaniqu… nombreuses contribu-
toute feuille qui… excellent de ses qua-
immédiatement, … portrait sur lequel il
sources original… une personnalité un
de n'être réfor… un cristal de roche
et spécialemen… égrisé, l'ennemi juré
ment des con… un chercheur aussi
indications d… naïveté inaltérable

Aussi le s… très bien les ombres
fût si peu a…

A. Pelzer.

Nous sa…
la maniè…
fréquemm…
Revue t…
étude q…
que n…
unique…
senter…
théolo…
non…
Ne s…
com…
veil…
des…
ext…
de…
et…
ce…
pa…
so…
c…
l…
a…

Bulletin de l'Institut de Philosophie.

II.

Liste des étudiants admis aux grades pendant l'année 1905.

(Session de juillet).

BACHELIERS EN PHILOSOPHIE.

Avec distinction : MM. Bodson Albert, de Boirs. — Danis Pierre, d'Oorderen. — de Guérif Joseph, de Guéranden (France). — Janssen Bernard, de Silvolde (Pays-Bas). — Lamiroy Henri, de Heurne. — Van Rooy Egbert, de Bois-le-Duc (Pays-Bas).

D'une manière satisfaisante : MM. Bozet Constant, de Sainte-Marie (Neufchâteau). — Festraets Joseph, de Malines. — Hage Alexandre, de Beyrouth (Asie Mineure). — Isaac Charles, de Cuesmes. — Peeters Jules, de Tournai. — Peters Henri, de Termonde. — Selleslags Jean, de Malines. — Van Bael Willy, de Turnhout. — Van Dieren Marcel, de Gand.

LICENCIÉS EN PHILOSOPHIE.

Avec grande distinction : MM. de Hovre Franz, d'Audegem. — Magniette Joseph, de Philippeville. — Marck Ernest, de Rioncourt (Allemagne). — Perez Edouard, de Caparosso (Espagne). — Van Merrls Charles, de Poperinghe.

Avec distinction : MM. Belpaire Bruno, d'Anvers. — Fierens Florent, d'Anvers. — Jeanmart Raymond, de Namur. — Verjans Robert, d'Herderen. — Wauthy Alidor, de Gilly.

D'une manière satisfaisante : MM. Sottile Antonino, de Catane (Sicile). — Van Ham Jean, de Braine-l'Alleud.

DOCTEURS EN PHILOSOPHIE.

Avec la plus grande distinction : MM. Dusart Charles, de Virginal. — Hoffmann Jean, de Braine-le-Comte. — Lucq Henri, de Trazegnies. — Nève Paul, de Gand.

Avec grande distinction : MM. C
Pierre, d'Enfield (Irlande). —
Mineure). — Feltesse Léon, de C
de Middleton (Irlande). — dus.
(Irlande). — O'Neil John, de

Avec distinction : MM.
— Delestré Louis, de Nic
— Guesdon Noël, de Co
— Van Puyvelde Ren

D'une manière — Paris, Société française

vigoureuse.

Monsieur triomphe bruyant du positivisme
d'agrégé cousinienne marqua la destruction
piendair là une erreur ! Beaucoup eurent
physique et les fortes doctrines spiritualistes,
ment celles-ci avec le discrédit de celui-là.
philos siècle, dans la philosophie française
recteur « officielle », une série de vigoureux
aux elle va de Maine de Biran et de Ra-
le R. M. Em. Boutroux.
atteste aussi ce courant d'idées. Son
qu'il se rattache, en ordre principal,
est composé d'éléments nettement
mécanique de la matière étendue ; la
spirituel. M. Dumesnil n'en garde que la
pierres angulaires de sa doctrine sont
et l'existence de Dieu.
construction de ce spiritualisme, cartésien
influences ont agi : particulièrement
de Kant.
cartésienne, par le doute et l'examen
je pense, donc je suis est le point de départ
Par le doute méthodique complet,
relativement à l'existence et à la nature des
Par ce doute, par cette ambiguïté ambiguë,
de la cabale pyrrhonienne, se manifeste
Il doute librement, s'y déterminant
se pose le problème de l'existence du moi,
suspension ; dans l'acte de sa pensée, il saisit
à la rigueur, continuer à douter : sa liberté
l'extravagance. Mais ne voulant point être fou,

l'affirme son existence. Or, l'étude introspective du moi et de ses activités nous montre sa nature synthétique. Le moi, saisi dans son unité vivante, n'est pas simple comme le point mathématique : il est complexe à la fois et un. Mon esprit peut saisir dans cette multiplicité une, divers aspects où son activité se révèle, saisie sur le vif. Le *je pense* n'est point phénoménal ; il est de l'ordre des choses-en-soi. Aussi bien, l'acte cognitif par lequel nous l'appréhendons répond aux conditions que Kant demandait pour que la chose-en-soi fût saisie et qu'il ne trouvait réunies, ni dans notre sensibilité uniquement diverse, ni dans notre entendement qui impose au réel un principe d'unification *a priori*. Le moi, concret, vivant, saisi dans notre intuition, est à la fois divers et un. On peut donc affirmer qu'il est saisi objectivement.

Voilà donc comment nous affirmons le moi, le moi maître de ses actes, qui doute librement du monde phénoménal externe et s'affirme soi-même non moins librement. L'affirmation du moi est ainsi une preuve du libre-arbitre et le rejet du mécanicisme matérialiste.

L'étude intuitive du moi est aussi le principe de la connaissance des catégories, idées innées, représentatives du moi, de ses activités sous leurs divers modes et leurs différents aspects.

Enfin, l'affirmation du moi personnel est la base de la morale.

Tels sont les éléments renfermés dans le *je pense* et qu'une étude attentive nous a permis de faire sortir de l'unité synthétique qui les recélait.

Après le *je pense*, la base de tout système qui relève de Descartes est l'existence de Dieu. M. Dumesnil, moins géomètre que l'auteur du *Discours de la méthode*, ne déduit pas de la véracité divine l'existence du monde externe et la fidélité de nos idées claires et distinctes. Pour franchir le périlleux passage du moi au non-moi, il ne recourt point à l'intermédiaire divin, il ne fait point ce hardi circuit métaphysique, mais qui recèle malheureusement un cercle vicieux, bien des fois dénoncé. Il invoque comme critère de la réalité des choses, l'indépendance à l'égard de notre moi. « Je crois à l'existence de Sirius, écrit-il, parce que chaque fois que je tourne mes regards vers une certaine région du ciel par un temps convenable, il ne dépend pas de moi de ne pas le voir briller » (p. 135).

Pour l'existence de Dieu, il invoque principalement l'argument cartésien, tiré de l'idée de perfection qui ne trouverait qu'en un Être infini sa raison suffisante.

Ce corps de doctrines constitue un remarquable essai de rajeunissement d'un système traditionnel, célèbre par la haute valeur de ses représentants et par la trace profonde qu'il a laissée dans l'histoire.

que M. Dumesnil y met en œuvre,
S'il est une leçon qui ressort
siècle, de tant de systèmes, peu
il ne faut jamais philosopher seul,
systèmes historiques. Le *solipsisme*
de Leibniz — ne peut être la
souscrivons-nous à ces excel-
On ne peut guère s'attaquer à de
méditation, et il ne semble pas qu'à
puisse être un peu sérieuse
il faut que déjà le problème
de même il faut demander ses
en l'aimant, dans un esprit
bien qu'en essayant d'abord
tenant toujours, mais en essayant.
Thomas lui-même essaye d'abord les
qu'elles soient » (pp. 155-156).
M. Dumesnil de n'avoir point été
méthode, d'avoir péché dans
professe lui-même. Pourquoi
renouer la tradition spiritualiste,
de la synthèse aristotélicienne et
progressifs qu'en firent les docteurs

investigation historique se heurte
de s'inspirer, dans son propre
et de nature diverses. Tout éclec-
certaines incohérences. Nous pensons
garder de ce défaut.
indépendance, avoir jeté un pont

Sa théorie catégoriste enlève à ce
procéderait de soi.
catégories sont tirées de l'étude du
source *unique*. De quel droit peut-il
et prétendre, grâce à ces idées sub-

que l'esprit *re*trouve dans le
primitivement appréhendées dans

théorie d'après laquelle le *je pense*
catégories. Car si l'esprit *re*trouve ses

idées premières dans les natures externes, c'est qu'il les y saisit et voit l'identité qu'elles présentent avec les catégories subjectives, antérieurement saisies par la conscience. Dans cette hypothèse, le non-moi devient, aussi bien que le moi, source des catégories : mais affirmer ceci est contredire à sa propre doctrine. Il s'ensuit que l'esprit ne peut légitimement dans cette théorie catégoriste se prononcer sur la *nature* du non-moi, ni même sur son *existence* : l'idée d'être est la première dans la classification que fait M. Dumesnil des idées fondamentales.

Pour parler franc, nous croyons que l'influence de Kant s'est ici exercée concurremment avec l'influence de Descartes. Les catégories, toutes subjectives, du *je pense* rendent inévitablement phénoménale toute connaissance relative au monde externe et enlèvent toute efficacité au critérium de l'indépendance.

EDGAR JANSSENS.

J. ROGER CHARBONNEL, *Essai sur l'apologétique littéraire du XVIIe siècle à nos jours.* — Paris, A. Picard, 1903.

Les *Caractères* de la Bruyère soulèvent, entre autres, ce problème : Comment le chapitre des *Esprits forts* se rattache-t-il aux divers portraits et aux multiples maximes, dont le moraliste a composé son œuvre ? Est-ce par un lien factice ou par un lien organique ? M. Roger Charbonnel est de ce dernier avis.

L'examen de ce chapitre contre les « libertins » lui est une occasion de jeter un coup d'œil sur les apologistes qui précèdent et qui suivent la Bruyère. Il fait ainsi de ce chapitre des « Esprits forts » un point culminant d'où apparaissent, en un vaste et intéressant panorama, les perspectives que l'Apologétique littéraire a présentées depuis le début du XVIIe siècle jusqu'aujourd'hui, depuis Charron et Du Vair jusqu'à MM. Blondel et Laberthonnière. L'œuvre de la Bruyère lui semble marquer « *la cristallisation d'une mentalité jusqu'alors flottante* »,... coïncider « *avec une orientation franchement nouvelle de l'apologétique littéraire chez les classiques* ». Ce qui lui vaut cet honneur, c'est d'avoir développé amplement, dans la septième et la huitième éditions de ses *Caractères*, la preuve de l'existence de Dieu, tirée des causes finales. Celle-ci, d'un caractère métaphysique et transcendantal — nous reprenons les expressions de M. Roger Charbonnel — caractérise l'apologétique *littéraire*, traditionnelle. Pascal est l'initiateur d'une méthode apologétique toute différente, la méthode psychologique. Cette méthode, dont les classiques eurent le tort de s'écarter, fut reprise de nos jours par les apologistes de l'immanence et de l'action.

Pour ce qui regarde la méthode que M ' -rne l'im-
nous ne pouvons assez l'approuver. S'il . ique litté-
de l'effondrement, au cours du XIXe sié Pascal que
après leur édification, c'est qu'il ne . re, identifie,
en faisant abstraction des divers syst
— pour reprendre un mot expressi -ure de l'apo-
saine méthode en philosophie. Auss veut bien lui
lentes paroles de M. Dumesnil : autant de com-
tels problèmes sans quelque i inales et y ont
l'heure qu'il est une telle invest aussi « repré-
sans l'aide de l'histoire. Mais rature classique,
soit aimé avec l'effort qu'il e re.
secours à l'histoire de la ph -urseurs de l'apo-
critique, non hostile. On ne de faire saisir
la sympathie, je ne dis pas a nature, sans un
C'est la méthode. Un san r des *Pensées* et les
thèses qu'il condamnera. al ne voyait dans
Mais nous reprocher *ation à la foi*, alors
suffisamment fidèle a
l'application des pr pour la religion ; ils
donc, lorsqu'on s ar guérir cela, il faut
pourquoi ne pas t point contraire à la
des commentaires : la rendre ensuite
de l'Occident méd vraie ; et puis montrer
D'autre part,
aisément à un e homme ; aimable, parce
système, de do
tisme tombe a t renfermé deux parties :
que M. Dume diverses preuves de la
Il croit, g t fait sentir au « libertin »
du moi au m lange de grandeur et de
Mais c'e i s'y trouve entre le devoir
critère tout uissance. Et il eût montré
Les idé a nature humaine ne peut
je pense, e originelle.
les appliq réliminaire, bien qu'essen-
jectives e la réception des arguments
M. Du lièrement attaché à montrer
monde qu'elle a bien connu l'homme »,
le moi. . Et les preuves qu'il eût
Mais
est la

..., ce sont principalement les preuves historiques, les miracles, les figuratifs, les prophéties, ...Christ, l'établissement de l'Eglise, etc. ...immanence nous semble, au contraire, accorder ...exclusive, du moins toute particulière à l'argument ... nécessité morale du surnaturel : il y voit plus ...n à la foi : une preuve. En conclurons-nous qu'en ...tistes ont tort ? C'est une question distincte qu'il ...ter à part. Nous nous sommes bornés ici à relever ...e M. Roger Charbonnel certaines erreurs historiques. ...es et les critiques que nous venons de faire au sujet ...il ne doivent point nous empêcher de dire l'intérêt que ...ns pris à le lire : il se rattache au problème toujours de la méthode apologétique, la mieux adaptée à l'état de ... et de la volonté de nos contemporains.

EDGAR JANSSENS.

...IFAUX. *L'agonie du catholicisme?* — Paris, Plon-Nourrit, 1905.

... trois cents pages de ce volume sont, toutes, vraiment attachantes ; il s'en dégage l'impression d'une conviction si profonde ...si sincère, un esprit de conciliation et de tolérance si sagement disposé à profiter des travaux de ceux qui ne partagent pas notre foi, à respecter leurs défaillances et leurs erreurs, à avouer chez ses coreligionnaires ce qui s'y trouve d'imperfection, d'ignorance, même de paresse ; en outre, le style de ces pages est si limpide et si aisé que ce petit travail ne pourra que plaire et faire du bien à qui le lira.

Le Dr Rifaux résume la doctrine catholique en ces trois points fondamentaux : 1° Dieu est créateur des mondes et générateur de la vie ; 2° l'homme est doué d'une âme spirituelle, immortelle ; 3° le Christ est Dieu, Rédempteur et Instituteur de l'Église.

Il ne s'agit pas de prouver ces trois thèses, mais de les mettre à l'abri des objections que la science moderne pourrait soulever contre elles : la méthode est défensive ; elle consiste à rechercher si la raison et la science mises au service de l'esprit moderne, jusqu'ici impuissantes contre les affirmations de la conscience catholique, ont enfin trouvé un seul fait indéniable qui puisse ruiner nos croyances. Pourtant, et c'est un point capital pour ce genre d'apologétique, lorsqu'on compare les résultats des sciences d'observation aux affirmations de la science du suprasensible (philosophie) et du surnaturel (théologie), il faut se garder d'aller jusqu'à confondre leurs objets respectifs. Le positivisme identifie

ces objets : il admet pour *dogme* cela seul qu'établit la science positive ; sans aller jusqu'à cette extrémité, ne nous arrive-t-il pas parfois d'exagérer aussi les rapports qu'ont entre eux les objets différents de ces différentes sciences : la science positive, d'une part, la philosophie, la théologie, d'autre part? Au nom de la science positive, on veut juger des dogmes de la foi, ou réciproquement on craint certaines théories scientifiques, strictement positives, parce qu'on redoute leur influence sur les doctrines de la foi. Tout en étudiant les points de contact qui rapprochent les sciences différentes, on ne doit jamais oublier l'indépendance dont chacune d'elles jouit par rapport à l'étude de son objet propre, et l'incompétence de toute autre science à la juger. C'est ce que le Dr Rifaux signale d'une façon générale ; qui ne se nourrirait que de conclusions scientifiques ne tarderait pas à mourir d'inanition morale. Les sciences ne peuvent témoigner contre un seul de nos dogmes, car les sciences et les dogmes se meuvent dans deux plans différents et, à moins de contact illégitime, le conflit est impossible. C'est ce qui lui fait écrire encore au sujet d'une question particulière : « Nous avons peine à comprendre l'émotion et la défiance que soulève chez certains catholiques la diffusion de la doctrine évolutionniste. Comment n'ont-ils pas compris qu'il s'agissait là d'une controverse strictement limitée sur le terrain de la science, ne relevant ni d'idées préconçues, ni d'un dogmatisme étroit, mais uniquement de l'examen patient et intelligent des faits ? »

Cette considération est si importante qu'à elle seule elle donne la clef de nombre de difficultés ; elle disqualifie la science pour se prononcer sur toutes les questions de l'existence de Dieu, de la création, de la nature et de la destinée de l'homme : somme toute, les questions fondamentales de notre foi, ainsi que les problèmes les plus importants que nous puissions et devions nous poser.

Le but du travail est de prémunir contre les affirmations contraires à la foi qu'on croirait pouvoir tirer de la science moderne. Les diverses thèses de cette étude ne doivent donc pas être démontrées d'une façon positive. Le Dr Rifaux peut ainsi glisser rapidement sur ces démonstrations, mais il les résume en d'excellents termes. Nous ne dirons qu'un mot de ce qu'il écrit concernant les preuves de l'existence de Dieu. Tout en disant qu'il ne veut pas en aborder la métaphysique (et peut-être pour éviter d'en devoir faire), le Dr Rifaux ne manque pas de donner une preuve de l'existence de Dieu : c'est celle des volontaristes : « la preuve fondamentale de l'existence de Dieu, irrésistible, ce nous semble, pour tout esprit droit qui veut pousser un peu loin l'analyse de son être pourrait se

résumer ainsi : Dieu est postulé de toute manière par l'âme humaine non seulement comme le suprême désirable, mais encore comme l'unique nécessaire selon l'expression de M. Blondel. » Mais M. Rifaux n'est pas exclusif, et les réflexions dont il accompagne cette démonstration sont bien faites pour lui rallier des partisans. « Sans nier toutes les conclusions fécondes qui peuvent jaillir de l'étude de la preuve de l'existence de Dieu fondée sur... nous ne croyons pas que jamais âme soit allée au Dieu vivant par les voies sèches et étroites, toutes imprégnées de syllogisme et de scolastique. » On ne peut contester que cette réflexion est juste : elle montre aussi ce qui éloigne plusieurs de la démonstration purement rationnelle. Et n'y trouverions-nous pas un terrain d'entente entre les volontaristes et les intellectualistes ? Reconnaissons-le : d'une part, l'homme, de fait, arrive d'ordinaire à connaître Dieu non par les voies de la raison, mais parce que Dieu répond au besoin de tout son être ; mais d'autre part la croyance en Dieu n'est pleinement justifiée que lorsque la raison peut en démontrer en dernière analyse le bien-fondé ; la raison vient ainsi confirmer ou démontrer ce que l'homme par tout son être est déjà porté à admettre. De fait, les tendances naturelles de notre être ne nous trompent pas ; la tendance prouve la réalité de l'objet vers lequel elle incline... pour autant qu'on a prouvé la finalité de nos facultés ; mais c'est à la raison qu'il revient de faire cette étude critique. En résumé, on *arrive* à connaître Dieu par le besoin de tout notre être ; on ne le *démontre* que par la raison.

Nous nous bornerons à ces observations, quoique bien des pages méritent encore d'être citées : telles, certaines notes d'ailleurs trop hasardées nous semble-t-il sur l'enfer, sur le syllabus ; telles ces belles réflexions de la conclusion : elles viennent d'une âme d'apôtre ; l'auteur y déplore entre autres que les catholiques se soient laissé devancer jusque sur le terrain social lui-même alors qu'en vertu de la charité envers autrui, et l'amour du pauvre que prêche notre foi, nous aurions toujours dû prendre l'initiative de toutes les grandes réformes.

On jugera par ce qui précède si ce travail est celui d'un penseur et d'un catholique profondément croyant. Modestement, le Dr Rifaux commence son ouvrage en disant qu'il n'est ni un philosophe ni un théologien. Mais un penseur n'est-il pas toujours philosophe ? et si ce penseur s'exprime sur sa foi, il devient, sans s'en douter peut-être, un vrai théologien.

G. Simons.

[illegible] *de l'existence de Dieu.* — Paris, [illegible]

[illegible] espérer d'innover dans la démon-
[illegible] Tous les arguments qui ont été
[illegible] ont ou bien mérité le reproche de
[illegible] amenés à la preuve fondamentale
[illegible] de celle-ci postule une cause
[illegible] faits contingents. L'abbé de Broglie
[illegible] mais il lui donne un tour nouveau.
[illegible] rendre les démonstrations abstraites
[illegible] en les appliquant aux faits scien-
[illegible] appartient, à l'encontre de la philo-
[illegible] d'évoluer avec le temps, de tenir
[illegible] dispositions des contemporains auxquels
[illegible] cette nécessité, l'abbé de Broglie a
[illegible] psychologiques, ce qui signifie que les
[illegible] de l'argumentation, sont exclusive-
[illegible] connu de la conscience. Et voici
[illegible] une telle influence sur l'état des esprits
[illegible] puissamment agi sur tous ceux qui sont
[illegible] à peu près nécessaire, pour établir la
[illegible] à convaincre nos contemporains ayant
[illegible] plus ou moins cartésienne, de prendre
[illegible] la théorie de Descartes, sauf à la modifier. »
[illegible] le point de départ du cartésianisme est
[illegible] du moi. C'est sur cette donnée que repo-
[illegible] les divers aspects sous lesquels le moi sera
[illegible] la matière des diverses preuves psycholo-
[illegible] considérer le moi ou en lui-même, comme un
[illegible] ou dans les phénomènes successifs qu'il perçoit
[illegible] dans ses facultés, comme moyens d'établir des rap-
[illegible] autres êtres, ou enfin dans ses idées générales,
[illegible]

[illegible] remarquer que si le point de départ procède de la méthode
[illegible] l'argumentation elle-même n'est pas cartésienne, mais
[illegible] aristotélicienne. A plus d'un endroit, l'abbé de Broglie
[illegible] avec le cartésianisme et il ne manque pas de signaler
[illegible] des arguments qu'il puisse emprunter à Descartes, celui
[illegible] à appliquer l'argument général de la contingence au
[illegible] contingent, se signale par le défaut d'être moins efficace que la
[illegible] où l'on prend pour point de départ l'univers visible
[illegible]

tout entier : cette dernière reste toujours l'argument populaire et ne doit pas être abandonnée.

Et encore M. de Broglie n'est-il pas trop bon prince en attribuant à Descartes le mérite de cet argument amoindri ? Voici comment il est présenté : Le moi est imparfait, car il y a désaccord entre nos désirs et le bien que nous possédons, et tout être privé de ce qu'il désire naturellement est imparfait. Donc le moi est contingent et, en dernière analyse, dépendant d'une cause nécessaire. Descartes donne sans doute les éléments de cette argumentation, mais l'a-t-il formulée ? Nous ne le pensons pas : il dit ne connaître que deux manières de prouver l'existence de Dieu, l'une par ses effets, c'est-à-dire par l'idée que nous en avons et que lui seul a pu mettre en nous (l'idée du parfait ne peut venir que de l'être parfait), l'autre par son essence et sa nature même (preuve ontologique). Bien plus, Descartes n'aurait pu formuler l'argument tiré de l'imperfection du moi sans se mettre en contradiction avec son système : celui-ci justifie les principes, notamment celui de la causalité, par l'existence préalablement établie d'un Dieu qui ne trompe pas, tandis que, l'abbé de Broglie le remarque justement, toute la force de notre argumentation provient non pas de la base expérimentale, mais du principe de raison suffisante qui conséquemment doit être préalablement justifié.

Quoi qu'il en soit du patronage de Descartes, le premier argument tel que l'expose l'abbé de Broglie est satisfaisant ; ceux qui suivent retiendront pourtant plus avantageusement l'attention.

La seconde preuve considère le moi humain dans la série de ses phénomènes. Il y a ici des pages de psychologie remarquablement fouillée. Voici le thème : le champ de conscience s'étend à des objets multiples ; ainsi, l'orateur a simultanément présent à l'esprit ce qu'il vient de dire, ce qu'il va dire, ce qu'il doit dire et taire, l'impression à obtenir et obtenue du public, les conséquences de ses paroles... ; parmi ces objets multiples, les uns sont dominants, précis, les autres vagues, fuyants ; sous le champ de la conscience il y a le fond substantiel d'où émanent les faits conscients nouveaux et en lequel ils se résorbent ; nous en ignorons toutes les ressources. Donc nous ne nous connaissons que partiellement, ce qui suppose notre imperfection essentielle, notre contingence. Mais la force de l'argument naît d'ailleurs, de l'évolution des phénomènes de conscience, de ce qui les fait apparaître : de fait, la volonté a un pouvoir d'action sur l'évocation et l'application à certains de ces états ; mais ce pouvoir est limité, l'homme ne se connaît qu'imparfaitement et encore ne peut-il disposer que d'une petite partie de ce qu'il connaît ;

par contre, il peut agir sur la partie inconsciente qui échappe à la perception actuelle : tel l'effort accompli en vue d'obtenir une idée déterminée. Or nous ignorons complètement le moyen, les intermédiaires dont il faut se servir pour faire surgir un état déterminé. Comment prétendre dès lors, que l'homme ait fait cet instrument admirable qu'il est lui-même, dont il ignore non seulement les divers rouages, mais même la manière de les faire manœuvrer ? Cette façon de montrer l'intervention d'une Intelligence supérieure, ordonnatrice des êtres, est très suggestive : elle est encore une application à un cas particulier et sensible de l'argument général tiré de l'ordre de l'univers.

Le troisième argument ne montre pas seulement cet ordre dans la constitution interne du moi, il le montre encore dans ses relations avec les autres êtres. Le moi agit sur eux et subit leur action : il y a entre eux une adaptation qui ne peut être que l'œuvre d'un être intelligent connaissant le moi et les corps, les connaissant parce qu'il les a créés. Nous remarquons ici quelques considérations sur l'objectivité des sensations. L'abbé de Broglie ne craint pas d'affirmer que nous ignorons ce que sont en soi le son, la couleur... ; en dehors de nous, les impressions ne sont pas même concevables ; mais cela ne porte pas atteinte à notre connaissance du réel, car il y a adaptation des facultés et des organes aux objets qu'ils perçoivent : ce que pourtant, nous semble-t-il, il faudrait démontrer et le pourrait-on sans supposer déjà l'intervention d'une intelligence ordonnatrice ? Or voilà un cercle vicieux.

Il y a encore à signaler au cours de l'exposé de cette preuve, une belle étude de l'adaptation manifestée par le langage, l'expression de nos sentiments et le développement de l'enfant dans la connaissance du monde extérieur.

Comme appréciation globale des trois premières preuves, nous dirons que l'application de la démonstration générale traditionnelle de la contingence à quelques faits particuliers, tels les faits d'ordre psychologique, la rend plus frappante : on constate d'une façon plus sensible l'intervention d'une cause première, intelligente ; c'est ce qu'il faut à l'*Apologétique*. Par contre, à considérer ces preuves particulières à un point de vue strictement *philosophique*, on remarquera qu'elles n'ont pas la portée de la démonstration générale tirée de la notion même de contingence ; il ne suffit pas de remarquer que notre organisme est adapté par une Intelligence supérieure, il faut encore montrer que cette Intelligence est cause [illegible] universelle et surtout établir quelle est sa nature, c'est-à-dire l'être nécessaire dont la perfection est complète, actuelle :

or cette démonstration repose sur l'analyse formelle de la contingence. Mais par leur moindre valeur *métaphysique* les preuves psychologiques de l'abbé de Broglie ont donné lieu à des analyses *psychologiques* remarquables. Sous ce rapport le philosophe, non moins que l'apologiste, les lira avec intérêt.

D'ailleurs, il y aura pour la métaphysique une compensation dans les pages qui suivent.

Le dernier argument est prudemment développé : il tend moins à prouver l'existence de Dieu qu'à montrer, cette existence admise, que Dieu est la source et le fondement de l'absolu de la pensée humaine. Il y a quelque chose d'absolu dans la vérité ; toute vérité même expérimentale est de sa nature immuable, nécessaire, absolue, universelle subjectivement. Or cet absolu, qu'est-il ? L'homme a toujours été porté à le réaliser, à le concréter dans un être existant. De fait, existe-t-il ? *A priori* on ne pourrait pas plus le nier que l'affirmer. Et *a posteriori ?* cette aspiration vers l'absolu, le parfait que nous découvrons en nous, n'est-elle pas une preuve de sa réalité ? Rigoureusement, non ; cependant c'est un argument de probabilité. Mais le principe de causalité nous découvre que l'homme est l'œuvre de Dieu et que celui-ci renferme et connaît tout ce qu'il y a de parfait en nous et en notre connaissance. Dieu a reflété ses perfections absolues dans les êtres contingents dont nous les abstrayons. Cette argumentation démontre donc non pas l'existence de Dieu, mais la présence en Dieu des perfections des créatures ; il nous fait remonter à leur cause exemplaire ; il explique aussi que Dieu renferme le bien absolu vers lequel l'homme aspire. L'auteur voit dans notre tendance au bonheur et à la vérité, une confirmation et non une preuve de l'existence de l'objet de la tendance : il évite ainsi ce que la théorie volontariste a d'excessif.

La dernière partie du volume est polémique : c'est une discussion où la plupart des théories modernes sont prises à partie : l'évolutionnisme, l'athéisme, le panthéisme, le positivisme, les théories de Herbert Spencer.

Il y a dans ce volume tout un petit traité de théodicée. L'abbé de Broglie y étudie entre autres, la création, l'époque et le motif de la création, les imperfections des êtres créés, le surnaturel et ne se fait pas faute de mettre en vedette les difficultés et les mystères inhérents à ces questions. Seulement il ajoute aussitôt que toutes les autres théories, loin d'éviter les difficultés, les augmentent et les transforment en de véritables contradictions. Mais alors, ne vaut-il pas mieux renoncer à aborder ces problèmes et se résoudre au positivisme qui ignore toute métaphysique, tout ce qui dépasse le fait

[illegible] dans son dernier travail [illegible] ne craint pas de souligner [illegible] des connaissances « qui [illegible] qu'avantages; [illegible] fréquentes : pour [illegible] c'est déjà là une habile [illegible] dans le cœur des discussions [illegible] est. N'est-il pas [illegible] avec laquelle on s'avoue [illegible] part la crainte avec [illegible] de la connaissance humaine ? [illegible] la voie au scepticisme, on [illegible] de l'abbé de Broglie le feront bien remarquer.

[illegible] cet ouvrage devrait se [illegible] apologétique : il se rangera [illegible] de philosophie.

G. Simons.

P. Mar[illegible] Arnaiz. *E[illegible] de Psicologia fundada en la experiencia.* T[illegible] I : *La c[illegible]*, 242 pag., 4 pesetas. — Madrid, [illegible], 1904.

Ce livre est le tome premier d'un cours complet de psychologie expérimentale que le savant professeur du Collège royal des Études supérieures de l'Escurial se propose de livrer au public.

Le P. Arnaiz — ainsi qu'on peut le voir dans son introduction — est un partisan convaincu de la théorie péripatéticienne ; il aime à la confronter avec la psychologie phénoméniste et positiviste de nos contemporains : il aime à comparer la méthode ancienne, analytico-synthétique, avec la méthode soi-disant nouvelle, qui trop souvent se borne à l'annotation de quelques expériences. Mais il n'est pas de ceux qui refusent de profiter des progrès de la psychologie expérimentale moderne ; tout au contraire, il accepte de grand cœur les résultats des recherches de psychophysique, il professe que « la psychologie aristotélico-scolastique est essentiellement positive et expérimentale », en un mot il est en communauté d'idées et de doctrines avec l'Institut de Louvain, dont il se plaît à citer les maîtres.

Remarquons pourtant sa conception de la psychologie. D'après Aristote, l'objet de la psychologie est l'être vivant comme tel ; — la psychologie issue de Descartes au contraire limite ses investigations à la conscience humaine ; — se plaçant entre les deux, on a défini

la psychologie : la partie de la philosophie qui s'occupe de l'âme humaine. Cette définition se ramène, par son objet formel, à la définition d'Aristote, car l'homme, vivant, et de la vie végétative, et de la vie sensitive, et de la vie intellectuelle, est un microcosme dont la connaissance philosophique peut suffire pour posséder la science de l'être vivant comme tel. Or il nous semble que le P. Arnáiz rejette parmi les sciences biologiques l'étude philosophique de la vie végétative (p. 9), étude qui ressortit à la psychologie. Il est vrai que bien dés philosophes modernes ne sont pas admirateurs enthousiastes de cette division de la psychologie expérimentale en trois parties, traitant respectivement de la vie organique, de la vie animale et de la vie raisonnable ; il est vrai encore qu'un auteur a le droit de limiter à son gré le sujet de ses ouvrages, mais d'autre part il est vrai aussi que par le titre de son livre le P. Arnáiz semble *exclure* d'un traité de psychologie l'étude philosophique de la vie organique, et c'est cette *exclusion* que nous ne croyons pas justifiée.

C'est là le seul défaut doctrinal — si c'en est un — que nous ayons à reprocher au savant Père Augustin. Son livre est un exposé clair, serré et méthodique de la théorie scolastique sur la vie sensible.

Le premier chapitre, plutôt préliminaire, donne les notions indispensables d'anatomie et de physiologie du système nerveux. Si le livre du P. Arnáiz est destiné à servir de manuel — il en a les allures et il faut le souhaiter — l'absence de figures explicatives, fussent-elles même rudimentaires, constitue ici une vraie lacune.

La sensation et ses éléments : la quantité, la qualité et la tonalité, la localisation et l'objectivation, le caractère intime de la sensation et la raison de sa diversité qualitative, voilà l'objet du chapitre II.

Le chapitre III parle des sensations internes, c'est-à-dire du sens commun, de l'imagination et de la mémoire.

Nous ne voyons pas pourquoi un chapitre spécial est réservé aux problèmes de l'instinct et des habitudes de la sensibilité. Comme le P. Arnáiz le fait remarquer (p. 182), l'instinct est l'estimative des scolastiques, un des sens internes, et « consiste essentiellement en un principe d'association ». L'étude de l'instinct aurait donc mieux formé un paragraphe du chapitre III.

Quant à l'éducation et aux habitudes de la sensibilité (ch. IV, § 2), nous croyons qu'il serait plus logique d'en parler après avoir traité les problèmes de la tendance affective et du mouvement qui sont les principes au moins médiats de l'éducation de la sensibilité et des habitudes des sens. — Peut-être y aurait-il lieu d'examiner en un

[illegible] interdépendances des trois genres de facultés [illegible] cognitives, affectives, motrices, d'analyser certains [illegible] où l'action de ces trois puissances intervient, [illegible] comparer entre elles afin de faire mieux apparaître [illegible] phénomène vital qui est respectivement propre [illegible]

[illegible] afectivas » (chap. V), le P. Arnáiz [illegible] l'appétit sensible, procédant très bien de l'ana- [illegible] plus connus aux phénomènes de [illegible] concentrant en quelques pages tout l'ensei- [illegible] la psychologie scolastique au sujet de ce problème très [illegible]

[illegible] au chapitre VI une minutieuse analyse des [illegible] sensibles, l'auteur fait au chapitre VII « la synthèse [illegible] et explicative des phénomènes sensibles ». Le grand [illegible] le phénoménisme : c'est contre lui que le P. Arnáiz [illegible] toutes ses attaques et s'efforce victorieusement d'établir la [illegible] du sujet sentant.

[illegible] autres points fondamentaux sur lesquels le P. Arnáiz insiste [illegible] irréductibilité du phénomène conscient au phénomène phy- [illegible] l'unité du sujet sentant, la finalité dans la nature. Mais, redi- [illegible] en terminant cette courte analyse, l'intérêt capital de [illegible] réside dans la méthode dont l'auteur s'inspire et qu'il [illegible] très nettement dès le titre : *Elementos de Psicologia fun-* [illegible] On ne saurait assez recommander la diffusion [illegible] premiers livres espagnols conçus dans cet esprit. Nous [illegible] difficultés que dans son pays rencontrent et les idées [illegible] professe et encore plus la méthode dont il se sert. [illegible] mérite et double utilité à professer des doctrines [illegible] quand elles ne sont ni connues ni encouragées. Parmi les [illegible] l'Espagne, surtout, les progrès de l'observation et de [illegible] en psychologie sont trop ignorés. Le P. Arnáiz [illegible] champions du mouvement néo-scolastique en son [illegible] œuvre n'est pas sa première contribution à ce mouve- [illegible] précédemment il avait pris à tâche d'en indiquer les [illegible] cette fois, il donnera à ses compatriotes l'occasion [illegible] résultats en psychologie. Il est à souhaiter que tous [illegible] indications générales n'avaient pu convaincre de la [illegible] la scolastique, parcourent ces pages ; ils [illegible] que sans cesser de rester strictement fidèle à la [illegible] on peut profiter des travaux plus récents

et des découvertes modernes; qui sait s'ils n'y trouveront pas aussi des questions qu'ils n'avaient pas même soupçonnées?

L. Van Halst.

P. Placido-Angel Lemos, ord. fr. min., *La vida organica en si misma y en sus manifestaciones*, 488 pp., 3 pesetas. — Libreria católica de Gregorio del Amo, 1902.

La peur de la métaphysique est un grand mal dont la pensée scientifique de notre siècle est gravement atteinte. Ils sont nombreux les savants pour qui le mot « métaphysique » est synonyme d'imaginaire, d'irréel, d'antiscientifique. Porter le débat dans le champ clos de la science et montrer que les théories d'une vraie métaphysique sont basées sur une fidèle et scrupuleuse observation de la réalité, tel est le moyen qui pourra le plus efficacement déloger de l'esprit des hommes de science le préjugé positiviste.

L'ouvrage du P. Lemos est vraiment appelé à contribuer à cette œuvre excellente. Ce livre est un travail bien documenté, composé de quatorze conférences où le très savant religieux expose d'une manière complète et intéressante toute la partie de la psychologie scolastique qui traite de la vie organique soit végétative, soit sensitive.

Les quatre premières conférences étudient la vie en elle-même : l'auteur pénètre jusqu'au fond des retranchements ennemis et y attaque l'adversaire avec ses propres armes. S'appuyant sur les faits, il oppose franchement au phénoménisme la théorie de la substance et des accidents, au mécanicisme la composition hylémorphique des corps. En face de l'amorphisme hæckelien qui n'admet point, dans l'être vivant, d'autre *principe* de mouvement vital que les énergies physico-chimiques, il proclame l'unité de l'être vivant, unité constituée par sa forme substantielle, laquelle met en œuvre les propriétés physiques et chimiques en vue du perfectionnement de l'être vivant. L'affirmation de l'unité du vivant est la thèse principale, et c'est bien ce qu'il importe de mettre en relief dans une discussion avec les biologistes qui trop souvent font de la vie de l'individu une résultante, une simple somme des activités inférieures des cellules.

Mais pourquoi le R. P. Lemos fait-il consister l'*essence* d'un corps vivant dans sa « *constitution métaphysico-physique* » ? Pourquoi, en d'autres termes, veut-il que l'essence comprenne à la fois, d'une part la matière première et la forme substantielle (composition métaphysique, d'après lui) et, d'autre part, les énergies ou forces physiques et chimiques (composition physique, substance et acci-

chapitre spécial les interdépendances des trois g
sensibles : cognitives, appétitives, motrices, d
états psychiques où l'action de ces trois puis
enfin de les comparer entre elles afin de fair
le caractère de phénomène vital qui est re
à leurs actes.

Sous le titre de « tendencias afectivas »
traite les actes de l'appétit sensible, procédan
lyse des états psychologiques plus connus
conscience plus obscurs, concentrant en quel
gnement de la psychologie scolastique au
important.

Après avoir donné au chapitre VI une
mouvements sensibles, l'auteur fait au
générale et explicative des phénomèn
ennemi est le phénoménisme : c'est c
dirige toutes ses attaques et s'efforce
substantialité du sujet sentant.

D'autres points fondamentaux sur
sont l'irréductibilité du phénomène
sique, l'unité du sujet sentant, la fin
sons-le en terminant cette courte
l'ouvrage réside dans la méthode
exprime très nettement dès le titre
dada en la experiencia. On ne saur
d'un des premiers livres espagn
savons les difficultés que dans
que le P. Arnáiz professe et enc
Il y a double mérite et double
vraies, quand elles ne sont ni
catholiques d'Espagne, surtout,
l'expérimentation en psycholo
est l'un des champions du
pays : cette œuvre n'est pas
ment : déjà précédemment il
grands traits ; cette fois, il
de juger ses résultats en
ceux que les indications
nécessité de rajeunir la
y apprendront que sans
philosophie traditionnelle

telle
forme
quatement
s'il soit vrai
l'être sont
vant.
fait successive-
de la vie sensi-
de la vie orga-
Lemos se révèle
n profond savoir
plesse d'exposition

tout actuels de l'ori-
terre : la génération
que, l'anthropogénie
ute avec pleine com-
sont belles ces pages
crès de la Bible avec
il prouve que le livre
sont deux admirables
et tout à la fois deux
ide archétype commun

Lemos traite le problème
rrection. Mais il le traite
ne s'efforçant pas de
attachant surtout à décrire
dans l'état de surélévation
du point de vue auquel il se
que la résurrection est,
demandée par elle, soutient
résurrection ne peut s'obtenir que
de Dieu, car, dit-il, la résur-
la disposition de la matière,
ensuite la réunion de l'âme
peut être effectuée que par
soit l'œuvre immédiate de la
création d'une âme, chaque fois
est-elle d'ordre *surnaturel ?*
soit admis à la vision béatifique,
surnaturel ; mais que l'homme

ote, mais qui, ce nous
urel.

des disputes d'école. Ce
nos, c'est l'harmonisation
et théologique, mise à la
ges ou l'ignorance tiennent
R. P. Lemos pourra dissiper
réjugé du positivisme scienti-
ux à la vérité de la Révélation
affermira et éclaircira des convic-
n tout cas, il fera œuvre bonne
es.

L. Van Halst.

principio di causalità e l'esistenza di
moderna. Un vol. de vii-266 pages. —
fiorentina, 1904.

en indique avec précision l'objet et en
tance. Nombreux sont les positivistes qui
ire passer pour les représentants attitrés
a les entendre, la science positive bannirait
naissance certaine le principe de causalité.
iples de Kant estiment qu'après la *Critique de*
st plus possible d'attribuer une valeur scienti-
usions qui sortent des limites de l'expérience.
stes français semblent avoir à cœur de répondre
l'auteur de la *Critique de la raison pratique* et
volonté plutôt qu'à l'intelligence la paix de l'âme
ssion des vérités d'ordre métaphysique, moral ou
principe de causalité, observe Ballerini, est l'enjeu
débat engagé entre la philosophie scolastique et tous
nrôlés sous les drapeaux du positivisme, du criticisme,
getique de l'immanence, croient devoir la combattre.
fesseur de Pavie va droit au cœur des controverses de
présente. L'actualité de son œuvre ne sera contestée par
de ceux qui suivent l'évolution de la pensée philosophique.
r donner une idée de l'œuvre elle-même, nous ne pouvons
x faire que de reproduire l'en-tête de quelques chapitres
ialement intéressants : La doctrine de l'immanence et ses
mes diverses (Ire Partie, ch. V) ; Le monisme dans la nature
h. VI). — Toute la deuxième partie a pour objet l'examen du
principe de causalité, sa valeur objective et réelle, ses applications,

dents) ? Puisque dans l'ordre ontologique ou dans la réalité l·
forme substantielle exige *telles* propriétés pour agir, cette fo
ou mieux la substance (matière et forme) détermine adéquate
l'essence du corps — ce qu'il est, τὸ τι εστι, — bien qu'il soi
que dans l'ordre de la connaissance les propriétés de l'êtr
distinctives et caractéristiques de l'essence du corps vivant.

Dans les quatre conférences qui suivent l'auteur fait suc
ment l'étude très approfondie de la vie végétative, de la vi
tive c'est-à-dire de la sensibilité chez l'animal et de la
nique chez l'homme ; et ici comme ailleurs le P. Lemos
doué d'une vaste érudition scientifique et d'un prof
théologique et philosophique, d'une habile souplesse d
et d'une puissante éloquence.

Il aborde ensuite les problèmes brûlants et tout act
gine « phylogénétique » de la vie organique sur la terre :
spontanée, l'évolutionnisme, la bio-génèse biblique, l'a
biblique : tels sont les sujets que l'auteur discute av
pétence dans les chapitres IX à XIII. — Elles sont l
où, confrontant audacieusement les textes sacrés d
les plus récentes conclusions de la science, il pro
de la nature et le livre de la Révélation sont
poèmes de langue et d'expression diverses et to
copies fidèles et indépendantes de ce splendide a
qu'est la Science increéée, du Créateur...

Enfin dans son dernier chapitre le P. Lemos
de la mort physiologique et de la résurrectio
bien plus en théologien qu'en psychologue, n
démontrer l'immortalité de l'âme, mais s'attach
l'éternité des destinées de l'homme dans l
à la vie surnaturelle. En conséquence du poi
place, le P. Lemos, tout en concédant qu
non en opposition avec la nature, mais dem
avec de grands efforts que la résurrection
par une intervention *surnaturelle* de Die
rection comprend un double acte : la d
qui dépasse les forces de la nature, ens
avec la matière prédisposée, qui ne pe
Dieu seul. Que la résurrection soit ... le
puissance divine, soit ! Mais la créati ... je
qu'un nouvel homme est engendré, ... de
A pari : que le chrétien ressuscité soit ... tiens
voilà certes un bienfait d'ordre su ... démon-



...me cela,
...elle »,

...e
...e-
...cer
...n de
...celle

...uthen-
... ceux-ci
... forment
14 doivent
10 et 11 ne
...étaphysique

...é la tâche de
...e ; néanmoins,
... a proposé des

...re, estime que le
...tote est saint Tho-
...s « Anmerkungen »
...s étendues.
...s termes techniques
...n allemande à laquelle
...ec plaisir. En voici, au
Il propose de traduire
...entliches Sein ; συμβεβηκός
...er que ὑποκείμενον ne peut
...se matérielle, car en plus
...ce entière : l'équivalent du

la discussion des paralogismes mis en avant par Hu
duits avec servilité par une foule de positivistes. —
partie intitulée *Le principe de causalité et l'existe*
peut-être celle où l'auteur a déployé le plus de
Tandis qu'il composait son livre, il songeait spé
aux étudiants qui dans les universités entend
nom d'une science de mauvais aloi, le thème au
du monisme évolutionniste. Nous souhaitons à
gens que séduit l'engouement superficiel du
fortune de lire les chapitres où Ballerini met
cipe de causalité, d'une part et le moni
cosmogonie moderne, l'origine de la vie
d'un Dieu personnel, d'autre part. Il y a là
dont la lecture attentive dissiperait bien
rait bien des convictions.

Le Dr Joseph Ballerini s'était signalé
par divers écrits de circonstance ; il a
étude de droit social, traduite en espa
del socialismo contemporaneo ; le vol
au principe de causalité affermira

Le livre du savant professeur a
une polémique qui se réduit, sem
ce qui ne veut point dire qu'elle
démonstration probante de l'exi
« scientifique » dans l'acception
Est-il opportun de lui donner ce
dicteur de Ballerini lui a fait ob
sitaires, beaucoup de jeunes ge
physique qu'ils sont plus fam
attendraient d'une preuve d
Dieu, une preuve de même
d'observation les ont hab
désappointés. Sans doute,
Analytiques d'Aristote, un
de la *science* leur épargne
Mais si vous voulez être
de l'état d'esprit de vo
dans une discussion d
principal objet, mai
n'aimerais pas dire
l'existence de Dieu
pas à l'épithète, di

connue du
Deleloë,
Desclée. De

qui l'ouvre,
logie religieuse.
ts extérieurs qui
s'attache à nous
que et met au jour
rnal dans lequel la
directeur et croyant
aveurs surnaturelles
généralement à des
sonnes dans la Sainte
divine, très spéciale-
. Il est à noter que les
à 1648, et par une per-
gique. Elles sont présen-
Point d'images, mais « une
connaissance », « une vive
de l'âme ». La mystique qui
mais d'extase, elle décrit ses
l'elle-même.
de Dom Bruno n'est pas fait
selon le vœu de son auteur,
et les psychologues et nous
la lecture.

D. Mercier.

comparativo tra la 2a questione
Tomaso e le conclusioni di sistemi
de 363 pages. — Crema, 1905.

même d'excuser le retard que nous
remarquable à plus d'un titre, sur
de l'existence de Dieu. M. Cappellazzi
à confronter, à commenter les divers
de la *Somme contre les Gentils*, de la *Somme*

le mouvement observé
onclusion qu'il existe un
'.

usacrés respectivement à la
s erreurs d'autrefois et d'au-
et à la « démonstrabilité de
aditionalisme, la doctrine spen-
e positivisme font, à ce propos,
conduite.
s au but de l'auteur et, ajoutons-le
lecteurs. On trouvera là une analyse
et l'on verra avec quel soin l'auteur
onnel de la pensée aristotélicienne et
ie l'autorité de Cajetan, du Ferrarais, de
On voudrait, cependant, que la trame de la
s serrée, plus continue. L'auteur se laisse
des digressions physiologiques, sociologiques
tes qu'elles soient en elles-mêmes, font tort à
ndamental.
le tome II du présent ouvrage a paru depuis 1903,
,eons l'abbé Cappellazzi à poursuivre vaillamment
pportera une précieuse contribution à la théodicée

D. MERCIER.

ILLANGES, *Les sources de la croyance en Dieu.* — Paris,
a Perrin et Cie, 1905.

nouvelle publication du professeur de l'Institut catholique
s n'est nullement un traité de théodicée tel qu'on en emploie
l'enseignement de la philosophie : son livre au contraire est
simple, sans grand apparat scientifique, rééditant les preuves
sque traditionnelles de l'existence de Dieu. On n'y trouvera donc
as une étude fouillée des systèmes négateurs de la divinité, pas
plus qu'une étude des systèmes philosophiques modernes qui, tout en admettant l'existence de Dieu, l'étayent d'arguments qu'un philosophe, rompu aux théories de l'Ecole, ne trouve guère convaincants. Ce n'est pas à dire que tous ces systèmes soient négligés : pour ne pas être exposés en détail, ils n'en trouvent pas moins une place de ci de là dans les objections que l'auteur expose et réfute au cours de son ouvrage, et un lecteur attentif y trouvera amplement de quoi répondre à un adversaire formé aux idées d'un Fichte, d'un Hæckel ou d'un Büchner.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le mérite de cette œuvre consciencieuse : elle est une initiation excellente à la métaphysique d'Aristote.

D. **Mercier.**

Dom **Bruno Destrée**, O. S. B., *Une mystique inconnue d XVII[e] siècle : La Mère Jeanne de Saint-Mathieu Delelo* pp. xx-323. — Bruges, Société Saint-Augustin, Desclée, I Brouwer et C[ie], 1905.

Ce petit volume, y compris la charmante préface qui l'ou pourrait être intitulé : Un chapitre inédit de psychologie religi Après avoir décrit en quelques traits les événements extérieu composent l'histoire de la mère Deleloë, Dom Bruno s'attache à faire lire dans la vie intime de cette âme mystique et met a ses « communications ». Celles-ci forment le journal dans l pieuse Bénédictine, sur l'ordre exprès de son directeur et d'ailleurs n'écrire que pour lui, consigna les faveurs surn qu'elle recevait de Dieu. Elles se rapportent généralem mystères, par exemple, aux relations des personnes dans Trinité, aux questions de la grâce, de l'action divine, trè ment à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Il est à not « Communications » furent écrites de 1645 à 1648, et pa sonne dépourvue de toute formation théologique. Elles s tées sous une forme très immatérielle. Point d'images, claire vue de l'esprit », « une spéciale connaissance », certitude qui s'imprime dans l'intérieur de l'âme ». La s'exprime en ces termes ne parle jamais d'extase, états d'âme avec la pleine conscience d'elle-même.

Ce rapide aperçu montre que le livre de Dom Brun seulement pour alimenter la piété, selon le vœu d mais il intéressera aussi les théologiens et les psych leur en recommandons chaudement la lecture.

A. **Cappellazzi**, *Qui est : Studio comparativo tr della Somma teologica di S. Tomaso e le conc filosofici*. Tome I : un vol. in-8° de 363 pages. –

Nous prions l'auteur de ce volume d'excuser mettons à apprécier son étude, remarquable à la première preuve thomiste de l'existence de I ne se borne pas à exposer, à confronter, à co passages de la *Physique*, de la *Somme contre les*

a
il
es
rès
cier
alité

Rome,

lus écla-
thomisme
dit-il
moyen âge
o ». Aussi,
miers à s'en
e de la *philo-*
y trouve dans
a profondeur,
issance qui fût
Dieu, et de tout
e quelques frag-
ste éternel. » Ses
ie. Parmi les plus
enza, amore e fide
ll' ordine (ontologie

L'auteur expose d'abord les arguments ordinaires qu'on rencontre dans la plupart des manuels d'apologétique. C'est le témoignage universel du genre humain, la nécessité d'expliquer le monde l'ordre, les origines de la vie humaine, etc. Mais, comme le tit l'indique (les *sources* de la croyance en Dieu), l'auteur ne se co tente pas des arguments au sens strict, il étudie en outre tout ce nous incline à admettre Dieu, les sources où nous puison besoin que nous avons de Dieu, tels l'idée de Dieu et les f ments de la moralité, l'idée de Dieu et les aspirations hum l'idée de Dieu et la vie sociale. Ce sont ces derniers chapit l'auteur étudie avec une prédilection marquée. Et certes, c des matières qui ont besoin d'être mises fortement en lumi un pays où les liens de la famille et de la société se défo en plus et qui souffre de l'absence de Dieu dans les i essentielles à son existence.

Ce livre a d'autant plus de valeur qu'il s'adresse : tement à la vie vécue. Or, comme le dit M. Sertillang parle de *la vie*, tout homme, quelles que soient ses philosophiques, a le devoir d'écouter. Cet ouvrage est d'un métaphysicien autant que d'un profond psych de très belles pages sur l'instinct et l'intelligence psychologie plus générale et plus profonde de l'hist nité, montrant les systèmes négateurs de la divin vieilles erreurs. « L'esprit humain tourne en cer on copie ; mais on n'invente pas. La dose d'o laquelle un esprit peut prétendre s'emploie tout montrer Dieu qu'à réinstaurer plus ou moins combattent » (p. 2).

Il y a cependant un argument développé je ne voudrais point souscrire : c'est l'argu tères de la vérité. « Le vrai que nous co indépendant des réalités passagères et de no il lui faut un fondement qui en dernière an Dieu. » — Le R. P. de Munnynck, dans u sur un argument analogue et quand la revu *liek* en donnait le compte rendu, elle plume de M. Beyssens, que de toutes les pées de la publication du savant Domini ius avait trouvé aucune qui se fût ralliée à l' tels pas à tort, à mon avis, et il en sera stituer l'argument de M. Sertillanges. Qui dit presque Or pour avoir le rapport que faut-il de Bonald ecrivain :

s'en con-

.l-
ent
·tien
ıuit a
npres-
ux Bal-
ynthèses
, de rap-
publiciste
agé, un peu
de Fénelon ;
ıx, rêveur et

. le milieu fami-
nture n'est pas ce
ons, par exemple,
Récamier dont Bal-

nlic sur les notes très
Ces notes sont pleines
nille connexions d'idées

lequel l'ouvrage est écrit :
gante sobriété, qui charme

st certes digne — de fond et
des belles études récemment
celle de M. Giraud sur Taine.

G. LEGRAND.

... envoyés à la Rédaction.

... — ... Faktoren des modernen
... Barth. 1905.

... für die Auffassung.
... 1905.

... Tome III : L'historien
... 1905.

... de l'Impérialisme. II. Apollôn
... sur Frédéric Nietzsche et l'utili-
... -Nourrit, 1905.

... catholicisme... ? Paris, Plon-

... Poussielgue, 1905.

... collection *Scientia*. Paris,

... Charles Renouvier. Paris, Alcan,

... der Geschichtswissenschaft.
... 1905.

... traditionnelle. I. Première
... Paris, P. Lethielleux, 1905.

... et Ven. Doctor Subtilis.
... 1905.

... di Psicologia sperimentale, diretto
... — Florence, B. Seeber, 1905.

... sur la constitution de la matière.

... theorie der Naturforschung der
... 1905.

... Texte zur allgemeinen Moral aus
... Thomas von Aquin. Münster i. W.,
... 1905.

... der freiwilligen Verstocktheit
... zur Lehre des hl. Thomas von Aquin.
... 1905.

... Nouvelle édition, 2 volumes.

... University of America 1905-1906. Was-
... University of America, 1905.

... philosophique. Philosophie et sciences,
... Paris, Chevalier et Rivière, 1905.

... pratique de Kant (Bibliothèque
... Paris, F. Alcan, 1905.

... (11e année). Paris, Masson, 1905.

... des sciences philosophiques dans
... Séminaires. Paris, Ch. Amat, 1905.

... intellectuel de la morale d'après
... O. Cschwend, 1905.

XIII.

Le Conflit de la Morale et de la Sociologie.

« Bon nombre de philosophes se sentent attirés vers la » sociologie, et en acceptent les positions essentielles ; mais » ils continuent à enseigner la morale théorique d'après les » méthodes traditionnelles... Ils semblent ne pas s'aper- » cevoir qu'il faudrait opter. »

M. Lévy-Brühl, chargé de cours à l'Université de Paris, affirme, en ces termes, l'existence d'un conflit entre la Morale et la Sociologie.

L'opposition lui apparaît irréductible. L'antinomie ne se peut résoudre que par un sacrifice. De fait, les professeurs de philosophie se trouvent mis en demeure de renoncer à l'une ou à l'autre des deux disciplines.

Ce qui donne à l'assertion de M. Lévy-Brühl une gravité particulière, c'est qu'elle n'exprime pas une simple opinion individuelle. Un groupe actif de publicistes partagent, en France, le même sentiment.

Voici bientôt vingt ans que M. Durkheim estime que les sciences morales et sociales doivent se pénétrer d'un esprit nouveau. Il l'a répété avec une ténacité catonienne. Il a réussi à convaincre quelques travailleurs, devenus avec lui les rédacteurs de l'*Année sociologique*.

Le livre de M. Lévy-Brühl est l'amplification brillante des idées prêchées par M. Durkheim et admises par ses

Ouvrages envoyés à la Réda[ction]

Richard Baerwald. — Psychologische Faktoren d[es] Zeitgeistes. Leipzig, Barth, 1905.

Paul Wigler. — Die Bedeutung des Urteils für [...] Leipzig, Barth, 1905.

H. Taine. — Sa vie et sa correspondance. Tome [...] 1870-1875. Paris, Hachette, 1905.

Ernest Seillière. — La philosophie de l'Impéria[lisme] ou Dionysos. Étude critique sur Frédéric [...]tarisme impérialiste. Paris, Plon-Nourrit[...]

Dr Marcel Rifaux. — L'agonie du catholicis[me] [...] Nourrit, 1905.

J. Guibert. — Le caractère. Paris, Ch. Poussi[elgue] [...]

L. Couturat. — L'algèbre de la logique (coll[...] Gauthier-Villars, 1905.

G. Séailles. — La philosophie de Charles R[...] 1905.

Ed. Spranger. — Die Grundlagen der [...] Berlin, Reuther und Reichard, 190[5].

J. Martin (abbé). — L'apologétique [...] partie : Les cinq premiers siècles.

Gregorius Dev a Marasc. — Ontologism[...] Jérusalem, Typographie des PP. Fra[nciscains] [...]

Ricerche di Psicologia, Laboratorio di P[...] da F. De Sarlo. Volume primo [...]

Joseph Thevenin. — Hypothèse sur [...] Paris, Thomas, 1904.

H. Kleinpeter. — Die Erkenntnist[heorie] [...] Gegenwart. Leipzig, Barth, [...]

Joseph Mausbach. — Ausgewählt[e] [...] den Werken des hl. Tho[mas] [...] Aschendorffsche Buchhand[lung] [...]

Johann Stufler, S. J. — Die Th[...] und ihr Verhältnis zu[r] [...] Innsbruck, Karl Pustet, [...]

Auguste Nicolas. — L'art d[e] [...] Paris, Victor Retaux.

Year-Book of the Catholic U[niversity] [...] hington, The Catholi[c] [...]

N. Vaschide. — Index p[hilosophique] [...] deuxième année, 19[...]

Victor Delbos. — La phil[osophie] [...] de philosophie con[temporaine] [...]

A. Binet. — L'Année psy[chologique] [...]

Paul Gontier. — De l[...] les Petits et les [...]

M. Gillet, O. P. — Du [...] Aristote. Fribo[urg] [...]

use des
ofondie des
s. Ils n'ont
eau ; moins
s. Ils dénouent
ression de tout
en bloc, une exé
expéditive.

rale se composent d'u
ulent les principes qu
nt ensuite les règles pr
e les philosophes réclar
science normative ». —
n ne peut être accueillie. Il
de science théorique de la
science normative est, en effe

dit connaissance de ce qui est,
gissent les phénomènes, étude sp
lesintéressée.
théoriques ne répondent pas à ce
ont pour fonction de prescrire. Elles dé
as l'homme doit poursuivre. Elles
égislatrices.
doute, dans les systèmes inductifs et emp
de ce qui doit être, suppose la connaissan
de ce qui est. Mais la connaissance du mo
re humaine et de l'organisation sociale sur la
rales s'appuient, n'est pas le produit de leur
cherches. Elle leur est fournie par la métap
par les sciences positives.

1) Lévy-Brühl, Chapitre I.

collaborateurs [1]). Il a l'allure entraînante d'une pro[illegible]tion. M. Durkheim y souscrit sans réserves [2]). [illegible] vrai manifeste d'école.

L'option à laquelle il convie ses collègues, [illegible] Brühl l'a faite lui-même. Il enseignait autrefois [illegible] kantienne. Maintenant il déclare : « Il n'y a, [illegible] avoir de morale théorique. Seules, désormais, [illegible] dans la science les recherches conduites par [illegible] sociologique ».

D'où vient ce discrédit de la Morale? Que [illegible] les sociologues?

I.

CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE MO[illegible]

C'est un assaut général. Morale [illegible] appli- [illegible] utilitaire ; théories empiriques, théori[illegible] tèmes déductifs, systèmes inductifs, [illegible] ailleurs, structions philosophiques des moralist[illegible] démonstra-

Une reconnaissance sommaire au[illegible] l'ensemble des a suffi pour en révéler aux sociolo[illegible]blent opposés architectures sont diverses, mais nul[illegible]ribue cet accord sur des fondations solides. Pour fai[illegible] de n'être pas coups de pioche suffiront. On les d[illegible]une de leur temps. et pressée. Après, sur les ruines d[illegible]rait le contraire : morale, la Sociologie édifiera [illegible] des conclusions, — mœurs. [illegible]posées et les projets de

Ne demandez donc pas aux s[illegible]ables se réclamant des [illegible]voir, de justice, d'utilité [illegible]-être ces divergences par

1) « Pleinement d'accord avec l'esprit de[illegible] Durkheim, nous sommes heureux de recon[illegible] (Lévy-Brühl, p. 14, note 1).

2) « On trouvera dans l'ouvrage de M. [illegible] une rare vigueur dialectique, l'idée mêm[illegible] faisons ici. » (Durkheim, *L'Année soc*[illegible] [illegible] pas une science, puisqu'elle a [illegible] la règle suprême de la moralité, [illegible] *Règles de la méthode sociologique*, [illegible] pp. 33 et suiv. Paris, 1905.

3) **Bibliographie :** L. Lévy-Brüh[illegible] Paris, 1903. — E. Durkheim, *De la* [illegible] face et Introduction.

nce, en
ceptes
appuyée

ussi vagues
us près et de
its [1]).
es générales de
fautives.
fforcé de déduire
de charité.
bien de comprendre
endre son être autant
ait-il aux autres ?
s par une communauté
st un fait ; mais cela ne
. De ce que dans la réalité
ut entier, on n'a pas le droit
'appartenir tout entier. Sans
de nos voisins, de nos ancêtres,
la preuve que cette dépendance
ie est peut-être inévitable, il ne
le.

doctrines serait plus apparente
mandions d'expliquer non des devoirs
des règles plus particulières. Plus les
ont concrètes, plus il devient difficile
lien avec les concepts abstraits auxquels
acher.

ites empiriques ne sont pas mieux con-
presqu'inutile de s'arrêter à celle qui prend
rêt individuel. Il faudrait violenter la logique
l'altruisme de l'égoïsme.

a *travail social*. Introduction. — Cfr. *La science positive de la magne*.

Morale en fonction
utiles ou même
pas morales !
obligatoires dont on
rendent à la commu-

rend compte de tous les
ntestée, c'est-à-dire des

théories, M. Durkheim
par les moralistes.
pièces pour l'imposer
concept de l'homme, en
convenir à cette abstrac-
de réaliser cet idéal la
différences qui distinguent
de ce que l'homme n'est
manière.
critiquable.

que la Morale puisse être
tenir dans un seul concept.

cher le critère fondamental
la méthode ordinaire des
de parvenir au général,
minutieusement et par le
découvrir la fonction de la
des règles particulières
la conduite.
tent d'une inspection super-
de la morale. Les uns en em-
qu'il n'y a pas de morale sans
voient, avec plus ou moins de
ssible d'agir si nous ne sommes

intéressés à notre action. On part, là, du concept de bien ou de celui de devoir ; ici, de la notion de l'utile. On suppose que l'unique raison d'être de la morale est de sauvegarder les grands intérêts sociaux ou d'assurer le développement de l'homme. Mais toujours ces prémisses sont basées sur une expérience incomplète et sans précision.

Il en résulte que ces formules générales de la moralité ne nous donnent pas un résumé des caractères essentiels que présentent réellement les règles morales dans telle société déterminée. On ne saurait s'y référer comme à des critères objectifs qui permettent d'apprécier la moralité des pratiques. Ce sont des vues subjectives et plus ou moins approchées ; des aspirations personnelles qui répondent à quelque desideratum particulier. Elles expriment la manière dont le philosophe se représente la morale, et chacun conçoit à sa façon l'idéal qu'il pose comme un axiome. Actuellement, à cette question tant de fois répétée : quel est ou quels sont les principes derniers de la morale ? le moraliste ne peut répondre que par un aveu d'ignorance.

D'ailleurs, quand même une loi dominerait toute la morale et serait connue de nous, on ne pourrait en déduire les vérités particulières qui sont la trame de la science. Pour peu que les circonstances se compliquent, le seul raisonnement sera trop maigre au regard des faits. Des dialecticiens prétendent établir, par exemple, que l'homme est fait pour une absolue liberté ; mais les historiens nous montrent que dans certains états de civilisation l'esclavage a été utile et nécessaire. Parmi nos droits et nos devoirs, il n'en est pas un qui, en son temps, n'ait été ainsi méconnu et cela justement. Ce qui est licite pour un peuple, a pu être illicite pour un autre. Pourquoi ? Parce que les règles morales ne sont morales que par rapport à certaines conditions expérimentales. Il importe donc de déterminer ces conditions. Sinon, en mettant la morale en dehors du

Une formule très répandue défi... ...ire descendre de l'intérêt social. Mais que de... nécessaires à la société ne so... Inversement, que de pratiques ... reproche aux n'aperçoit pas les services q... ...stulats inadmis- nauté !...

En résumé, aucune form... ...ure d'une « nature faits dont la nature moral... ...ique à elle-même devoirs généralement adm... ...ays ; et elles con- ...connue, pour qu'on

La raison de cette ins... ...ite qui conviennent la découvre dans la mé...

Ils construisent la M... ...nsi d'objet à la spécu- ensuite aux choses. Il... ...d'une manière exacte déduisent l'idéal qui ... le type d'une certaine tion, puis font de ... philosophie ancienne, règle suprême de la ... l'homme de la société les doctrines, vieu... pas partout conçu... ...res que celles où ils

Pareille méth... ...ie ont étendu à l'huma- ...s de la nature humaine,

D'abord il n'... ...oral et social, par l'ob- ramenée à un... ...milieu.

...ie, l'ignorance se dissipe.

En tous ce... ...s de l'histoire, l'Égypte, de la Mora... ...n étudie les grandes civi- sciences. L... ...re, les langues, les arts, c'est d'o... ...ne, du Japon. Et l'histoire détail. D... ...au concept de la « nature morale, ... plus riche et plus varié. qui gouv... ...dans les sociétés inférieures,

Les p... ...ser, d'imaginer, des modes ficielle... ...gieuse dont nous n'aurions porten... ...idée. désint... clarté,

...us ne pouvons plus nous représenter ... point de vue psychologique et moral, ...le à la portion que nous en connais-...érience immédiate, pour que nous nous ...tudier le reste [1]).

... théoriques, prétendant déduire leur doctrine ...rincipe unique, supposent — c'est leur autre ...que la conscience elle-même présente une systé-... parfaite. Son contenu formerait un ensemble ...ue et posséderait une unité organique ; ses com-...ents soutiendraient entre eux des rapports logique-...réprochables. — ...aminé du point de vue objectif, ce postulat est diffi-...à conserver. Car nos obligations morales laissent voir ...réalité une complexité extraordinaire, et rien n'assure ... cette complexité recouvre un ordre logique. Pour l'ana-lyse sociologique, le contenu de la conscience est une strati-fication irrégulière de pratiques, de prescriptions, d'obser-vances, dont l'âge et la provenance diffèrent extrêmement. Il y en a qui remontent très haut dans l'histoire, peut-être même à la préhistoire. L'ensemble n'a d'autre unité que celle de la conscience vivante qui le contient. La composi-tion en est hétérogène [2]). — Le second postulat n'est donc pas mieux fondé que le premier.

Et voilà les griefs de la Sociologie contre la Morale. M. Lévy-Brühl en termine ainsi l'exposé : « Examinée dans sa définition, dans ses méthodes, dans ses postulats,

1) « La philosophie du *Naturrecht* croyait pouvoir déduire de la nature de l'homme en général, une morale immuable, valable pour tous les temps et pour tous les pays... Le vice fondamental de toute cette doctrine, c'est qu'elle repose sur une abstraction. Cet homme général, partout et toujours identique à lui-même, n'est qu'un concept logique, sans valeur objective. L'homme réel évolue comme le milieu qui l'entoure » (Durkheim, *La sc. posit. de la mor. en Allemagne*, p. 43). Cfr. *La philosophie dans les universités allemandes*, p. 337.

2) « Le droit, les mœurs ne sont pas des systèmes logiquement liés de maximes abstraites, mais des phénomènes organiques qui ont vécu de la vie même des sociétés » (Durkheim, *Introduction à la sociologie de la famille*, p. 275).

temps et de l'espace, on ne peut plus la faire d…
dans les faits.

III. En dernier lieu, M. Lévy-Brühl repr… morales théoriques de supposer deux postulat… sibles [1]).

D'abord, elles admettent l'idée abstraite d'… humaine », individuelle et sociale, identique… dans tous les siècles et dans tous les pays ; … sidèrent cette nature comme assez bien conn… puisse lui prescrire les règles de conduite q… le mieux en chaque circonstance. —

En réalité, l' « homme » qui sert ainsi d'… lation morale est loin de représenter d'un… toute l'humanité. C'est, au contraire, le t… race et d'un certain temps. Pour la phi… c'est le Grec. Pour les modernes, c'est l'… occidentale et chrétienne.

Ignorants des civilisations autres… vivaient, les théoriciens de la morale… nité entière ce qu'ils avaient appris d… au point de vue psychologique, mo… servation d'eux-mêmes et de leur m…

Mais voici que, depuis un siècle, … On explore les régions reculées… l'Assyrie, l'ancienne Amérique. O… lisations indépendantes de la nô… les religions de l'Inde, de la Chi… comparée des institutions fourn… humaine » un contenu toujours…

L'ethnographie nous révèle, … des façons de sentir, de pe… d'organisation sociale et re… jamais eu, sans elle, la moi…

1) Lévy-Brühl, Chapitre III.

la morale
orie.

uvre
jective
xistante,

réceptes de
ctique. Les
aux théories
ont « fondé »
naturelle, c'est-
déduction ration-
ssi peu rationnelle

ris que la morale n'a
es », — c'est-à-dire les
prescriptions, d'impé-
nt, indépendamment de
ue les religions, les langues
nées. Construire ou déduire
ne entreprise hors de propos.
moyennes d'une civilisation,
paraissent comme obligatoires,
, d'autres enfin comme indiffé-
. Il n'y a pas lieu d'« édicter »,
, les règles de la morale pratique.
sorte de réalité que les autres faits

la critique des sociologues a dissipé
-il à faire ? [3])

18, 99, 192.
nt et une morale dès que plusieurs hommes sont entrés en
is à vivre ensemble » (Durkheim, *Les études de science*

.. p. 289.

la morale théorique, telle qu'elle est conçue habituell
paraît incapable de se soutenir ».

Est-il juste de démolir tous les systèmes de mor
réserver à leurs architectes une pensée de gratitu
ils rendu aucun service ?...

Il fut un temps où l'on ne connaissait point
morales. La morale existait pourtant. Certai
étaient approuvées ou imposées ; d'autres blâm
dites. Des règles définies présidaient aux
hommes et au fonctionnement des instituti
préceptes et ces lois n'éveillaient aucune
scientifique. Ce fut la première phase, cell
spontanée. Des peuplades de civilisation
sont pas encore sorties [1]).

Un moment vint où la réflexion s'appl
pratiquée, aux coutumes observées. Mais
pire de préoccupations utilitaires. L'espri
de connaître que de justifier. Il eut surto
timer aux yeux de la raison les règle
l'âge des morales théoriques [2]). Celles-
la pratique ; leur rôle a été doublemen

D'abord elles fortifièrent dans les es ... [3]).
lectuel d'explications théoriques. San ... pro-
ont construit des « métamorales », u
dite des phénomènes moraux ne serai

Elles ont contribué, en outre, à in ... , les rap-
logique dans l'ensemble des pratiqu ... le, seront
... stade de

Les sociologues consentent à
cet hommage peu compromettan ... ence à la fois
de la supériorité de leur tâche pr
de rabattre les prétentions des ... de vivre avec sa

1) Lévy-Brühl, p. 285.
2) Id., p. 287.
3) Id., pp. 92 et 288.

des faits
tion
erche

appli-
era, qui
emploiera
istantes la

EPLOIGE.

Puisqu'il y a une réalité morale objectivt
est raisonnable, doit s'efforcer d'en connaît
s'en rendre maître autant qu'il lui sera pos
Désormais l'effort spéculatif ne consiste
déterminer « ce qui doit être », c'est-à-di
prescrire. Il n'aura d'autre fin directe et
l'acquisition du savoir.

L'ensemble des faits moraux — c'est-à-d
la conduite individuelle et collective — (
d'une recherche désintéressée et toute th
diera la conscience, telle qu'elle se présent
rentes sociétés humaines et dans le mê
science de la nature physique étudie son o

La méthode sera la méthode sociologiqu
logie scientifique pose en principe que les
des faits sociaux.

Lorsqu'on sera en possession d'un ce
lois régissant les faits, on pourra espérer
tique par une application rationnelle du sa
Car admettre que la réalité sociale a se
nullement à la regarder comme soumis
fatum. Les sociologues ne seront donc pa
stater ce qu'ont été les morales des divers
mais le résultat de leurs recherches rendr
grès social réfléchi.

Quand cette conception nouvelle aura
ports de la théorie et de la pratique,
normalement organisés. Ce sera le t
l'évolution.

La philosophie morale — la prétend
théorique et normative — aura disparu
Chaque société continuera, cependa
morale propre.

1) Cfr. Durkheim, *Div. du travail social*, Préfa

…ier, le

…s
…le
…la

…pour
…e de
…laudi
…Ainsi,
…Pascal,
…connus.
…des plus
…On peut,
…essein de
…morceaux
…ions princi-

…t Cie, 1896.

…s », n'ont pas, il est vrai,
…t que les divisions géné-

…e *et ses écrits*. 2 volumes.

… édition. Paris, Perrin, 1888.
…Grands Philosophes »). Paris,

XIV.

UN PROBLÈME "PASCALIE

LE PLAN DE L'APOLOGIE.

Pendent opera interrupta. Cette citation mélanc Port-Royal l'avait mise en épigraphe aux « P M. Pascal sur la religion et sur quelques aut qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses p

Que de problèmes, d'ordre littéraire, phil apologétique, théologique, paléographique mê cette œuvre inachevée, et combien de recherche demande l'intelligence de ces fragments cél ébauche d'un dessein hardi, complexe et vast génie qui le conçut ! Parmi ces problèmes, chers aux « pascalisants » — et des plus é celui du plan de l'Apologie que Pascal m contre les libertins. Les éditeurs et les *Pensées* se divisent sur cette question en opposés.

En 1835, paraissait l'édition Franti *M. Pascal rétablies suivant le plan de leur* plan, l'éditeur le déclarait « si simple vrir » qu'il s'étonnait que l'on ne l' aperçu.

Il crée ainsi parmi les éditeurs des *Pe* presque générale jusqu'à ces dernières a

1) Elle est tirée de l'*Énéide* de Virgile, IV, 88.
2) Paris, Guillaume Desprez, 1670.
3) Dijon, Lagier, 1835.

t
e,
re
-on
pro-
e du
tielle
cution
ive la

renferme
les confond
à obscurcir
pas. Il y a,
st-il possible
ve, quel est-il,

celle de Frantin. En
le de Condorcet, mais
bé André, ex-oratorien,
ite les pensées nouvelles
déjà réunies dans l'édi-
1818) reproduit celle de

Pensées dans l'étude de
ohring, tome I.

A ces solutions dogmatiques s'oppose l'avis d'hom d'une autorité au moins équivalente. « Toute classifica suivie des *Pensées*, dit E. Havet, me paraît... arbitrair Pour M. Brunetière « vouloir rétablir, ne fût-ce qu les grandes lignes, le vrai plan de Pascal, c'est ce q appeler traiter Pascal en pays conquis... Il y a de auxquelles il faut savoir ne point toucher » [2]). A un analogue se rallient MM. G. Lanson [3]), Em. Bo Ed. Droz [5]), l'abbé Margival[6]), G. Michaut [7]), V. L. Brunschvicg [9]). Ces critiques, d'ailleurs, pe quer une autorité unique : celle de Port- « Comité » composé d'un groupe d'amis de P s'était chargé de l'édition de ses fragmen dut renoncer à les ranger selon l'ordre voulu il ne fit que les grouper autour de certains l'objet auquel ils se rapportent. On prit Etienne Périer, le neveu de Pascal, « parce sidéré qu'il était presque impossible de bi pensée d'un auteur tel que Pascal » [11]). vants, Condorcet [12]) et l'abbé Bossut *Pensées* suivant un ordre logique, qui celui auquel les « Messieurs de Por

1) E. Havet, *Pensees de Pascal*, tome Ier, p. 6me édition.
2) F. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 15
3) *La Grande Encyclopédie*, article Pascal ».
4) E. Boutroux, *Pascal* (Collection « Les Gra tion. Paris, Hachette, 1903.
5) Ed. Droz, *Etude sur le scepticisme de Pas*
6) Margival, *Pensees de Pascal*. Paris, Pous
7) G. Michaut, *Les epoques de la pensee d* Paris, A. Fontemoing, 1902.
8) V. Giraud, *Pascal : l'homme, l'œuvre, l* temoing, 1900.
9) Léon Brunschvicg, *Pensées et opus*
10) C'étaient, outre Antoine Arnauld et Nico la Chaise, du Bois et de Tréville.
11) *Preface de Port-Royal*, édition Bruns tion « Les Grands Ecrivains de la Fran édition, la plus recente, la plus complète a remarquables, que nous renverrons toujou
12) Paris, 1776.
13) Detune, La Haye, 1777-1779.

princi- augère, Pascal, les crit-il, avait en projet », donner un livre

a Préface d'Etienne
Port-Royal,
nt, mais
ie.
ze
pas
d'en
sence
les de
le tout
faire le
es raisons
suite des

deux à trois
auditeurs, et
préfaces.
Gilberte Pascal,
idère comme un
at faisait partie de
est l'auteur et dont
mons ne valent pas
assage, nous ignorons

es par Nicole [3]), docu-
puisque le moraliste de
urs du *Discours* de 1658.
le *Sacy* [4]) qui selon Havet
es », « en est la véritable
élèbre morceau, d'une dialec-

Brunschvicg, tome I, p. CLXXXII.
dans l'*Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*
umes.
rince, 1665.
nous a été conservé par Fontaine, le secrétaire
es pour servir à l'histoire de Port-Royal, 1736,
scal, tome I, p. VIII.

ou du moins, quels en sont les éléments principaux ?
ensuite la deuxième question : celle de l'ordonna
Pensées d'après le plan total ou partiel que l'on au
découvrir. Évidemment, si l'on renonce entièr
déterminer la suite des idées de l'Apologie, le
problème est sans objet. Que si l'on se range
opposé et que l'on croie apercevoir les divisions,
les divisions générales, du livre où Pascal voul
le dit Étienne Périer, « déclarer la guerre » aux
et aux mauvais chrétiens, la seconde questi
résolue du même coup, elle ne cesse point de
solution. Qui nous assure que les fragm
inachevés, informes et parfois peu intelligible
main fiévreuse du grand géomètre, pour
place dans les cadres vides du plan abstrait
parvenu à tracer ? Ne faudrait-il point reno
édition des *Pensées*, à les ranger selon le
l'auteur, que nos recherches nous eussent
voir ? Pascal ne nous aurait laissé devin
de l'énigme, emportant dans la mort la ré

Ainsi les deux problèmes peuvent s
semble qu'une claire méthode doive ten
leur solution.

Nous ne pensons pas que l'on puisse j
certitude, le plan intégral de l'Apologi
les documents ne se présentent, no
l'entreprise. Nous possédons, tout d'a
long et détaillé du plan : le « *Disco*
M. Pascal où l'on essaie de faire voir
L'auteur, Filleau de la Chaise, l'avait

1) E. Havet aperçut bien cette distinction que
pale raison pour laquelle il se refuse à suivre l'
c'est que s'il est possible de déterminer les gra
Pensées, selon lui, ne pourraient se classer d'a
un dessein général, de grandes divisions, telle
mais il ajoute : « cela suffit pour ordonner un
et distribuer d'une manière méthodique cinq

de faire g
is qui
c
»
.ite
ınar

:ier et
diffèr
chapitr
oyal il

ıvient de s
en avec M.
nous être d'
.'un ni l'aut
ılé « plan »,
pporte Fontai
ıit suivre dans
probablement
ıns membres de
Discours dont Fill
s ont laissé le ré
nent l'argument ap
:e de la preuve que
ıe expose assez long
dans son ouvrage : r
eu, d'ordre métaphysi
ıure. Jésus-Christ est n
arrivons jusqu'à Dieu,
eur des vérités géométriq
st la part des païens »: ni «
ence sur la vie et sur les bi

ıt 1879, p. 939. F. Brunetière, *Revue*

tique originale et hardie, Pascal exposait à son dire
ses idées sur la philosophie morale et particulièreme
deux philosophes connus et goûtés des contemp
Epictète et Montaigne.

A ces documents extrinsèques sur Pascal, joig
attestations qui nous viennent immédiatement d
sont les fragments sur l'*Ordre*. Pascal y notait les
de l'ouvrage qu'il méditait, la suite de certains
la forme qu'il entendait leur donner. « Pré
première partie, écrivait-il. Parler de ceux qu
de la connaissance de soi-même » ;... [1]) ou l
lettre *de la folie de la science humaine et de la*
Cette lettre avant le divertissement » [2]).

L'étude de toutes les *Pensées*, et non plus
notes sur l'ordre, nous permet, jusqu'à un ce
les classer. L'analyse de leur contenu, leur
et leur comparaison nous autorisent à les
firent les éditeurs de Port-Royal, sous c
même à les unir dans un enchaînement plu
reux. Aussi bien, Pascal « qui savait d
dans un si beau jour et un si bel ordre »
de donner à sa pensée une admirable or
combiner ce groupement logique avec
que l'on tient d'ailleurs, et des fragmen
documents externes. L'un des procédé
certain point, aux lacunes de l'autre. E
renseignements que nous possédons s
des nombreux éditeurs de Pascal, d
Didiot et à l'abbé Guthlin, qui ont
problème. Leurs tentatives marqu
cieux, nous dirions presque héroïq
bien, comme l'écrit M. Brunetière
prise d'une restauration de l'*A*

1) *Pensées*, Fragment 62.
2) *Ibid.*, Fragment 74.

exposées par son
Port-Royal.
attri-

e-
les
stre
t d'y
. C'est
e Port-
obligés
e édition
les pensées
ites et, en
de l'auteur,
qu'il voulait
r, comme trop
it que l'on dît,
mment donc Gil-
l'œuvre posthume
ls Etienne de déve-
inspiré par elle, un
urtant ce qu'elle eût
dans le fragment que
ne, un exposé du plan
n Apologétique. Ce pas-
vec le plan que rapporte
re toute vraisemblance, elle
ne altération profonde de la

e, d'attribuer à ce fragment
la valeur que son contenu
ur une des preuves essentielles
éthode, ce n'est pas un plan. Ce

des hommes, pour donner une heureuse suite d
c'est la part des juifs », mais « le Dieu d'Abra
Jacob, le Dieu des Chrétiens », le Dieu « d'am
consolation », le Dieu « qui remplit l'âme et l
ceux qui le possèdent » [1]). Jésus-Christ est d'a
nous le principe de la connaissance de toutes ch
il est le principe de notre bonheur.— Enfin, e
au principe méthodologique dont cette doctr
la connaissance de Dieu constitue partiellem
cation. « Dans les preuves que mon frère (co
rier) devait donner de Dieu et de la religion
ne voulait rien dire qui ne fût à la portée de
qui elles étaient destinées, et où l'homme
intéressé de prendre part » [2]). Et même
affaire à un indifférent, il ne lui présentait
des arguments apologétiques, mais s'effo
de secouer sa torpeur.

A coup sûr, si l'on examine les idée
fragment de Gilberte Pascal, on doit re
point question là d'une *disposition or*
parties d'une apologétique chrétienne.
porte un des arguments fondamenta
frère se fût appuyé, puis sa méthode
de plus. Peut-être, est-ce Besoigne, c
ment inédit de la *Vie de Blaise P*
aura donné naissance à la méprise.
de l'ouvrage tel que Mme Périer, sa
sa vie. Je copierai sans rien chan
qu'elle assure à son tour être les
frère » [3]). Le contenu du passage
répond point à ce titre. Nous som
opinion que fait naître l'examen
dération extrinsèque. Le soi-disa

1) *Pensées*, tome I, p. CCXLIV.
2) *Ibid.*, p. CCXLV.
3) *Ibid.*, p. CCXLI.

nt les notes
nde
ie
nt
de
cette
nts ne
nplète
et des
nt point
rs docu-
t indiquée
rapportent
Pensées ou le
occupée dans
non l'assurer.
commentateurs
ce fameux frag-
à l'Apologie » et
sans doute à faire
). Bien que cette
sûre, il est néanmoins
certitude et précision,
ulier argument dans
sées contre les Jésuites,
e, où certaines d'entre
re apologétique.
vrage religieux de Pascal
lui fallait dix ans de santé
n voie d'élaboration lorsque
nviron trente-cinq ans, nous

que Pascal eût développés dans son Apo-
posé que nous en font Filleau de la Chaise

Pascal », pp. 28 et 29.

qu'on appelle couramment le plan de Mme Pé
est d'aucune utilité pour choisir entre les
plans que nous devons à Filleau de la Chais
Périer, et à Nicole.

Il en est de même de l'*Entretien avec M. de*
nous dirons, après Havet, que ces quelques pa
reuse géométrie sont bien « la clef des pen
constituent une des plus brillantes applic
méthode antinomique, proche de la dialectiqu
et que l'on eût retrouvée dans l'Apologie,
suite de l'argumentation. On retrouve aussi
tien, le dessein de son grand ouvrage conti
les contrariétés, naturellement insolubles, de l
résolvant que dans l'unité surnaturelle du
Et bien des phrases, une incidente parfois, jet
subite sur nombre de Pensées. Mais il est
découvrir dans cet admirable *Entretien*
lequel Pascal entendait distribuer les multip
son Apologie.

Si, laissant là les divers plans de l'Apolo
aux fragments sur l'ordre que renferme
Pensées, on se trouve parfois embarrassé
dire qu'il est toujours facile de les concili
D'un autre côté, si l'on compare les fragm
au plan que donne la fusion des éléments
exposés de Filleau de la Chaise, d'Etienn
Nicole, l'on se heurte encore une fois à un
tiel [2]) que seules des hypothèses, probab
mais enfin des hypothèses peuvent résoudre

1) Les fragments 289 et 290 ne sont point susceptibles
admet — ce qui est peu probable, quoique toujours possibl
l'un et l'autre l'ordre des « preuves de la religion ».

2) La *Préface de Port-Royal* et le *Discours sur les*
l'Apologie par un chapitre méthodologique où Pascal eût
persuasives, et Filleau de la Chaise nous dit expressément
tion Pascal aurait rejeté les preuves métaphysiques de
l'argument des causes finales. Le fragment 242 place cett
traditionnelle dans la *Préface de la seconde partie*.

Autre divergence : Les renseignements que nous

me

r
re

ant
l, il
oin :
sées,
es sur
er ces
sur le
e de son
une cer-
transmis
érier, tou-
idées vers

ouverte du
nt, il déter-
. « On pourra
tielle étude[1]),
e de la preuve.
cher des mor-
le la démonstra-

nce, 2me édition. Paris,

M. Lanson parle même de
dit-il, est connu dans ses

dit M[lle] ... siblement dans les
Après u ... Périer, et dans
son de ...
temps ... pas, tout en respec-
maladi ... ? Nous connaissons
derniè ... er sur l'ordre voulu
ces qu ... s en avons faite déjà
a fait ... estauration *intégrale* et
médit ... logie, vaut-elle encore,
non s ... sion de très fortes *pré-*
eusse ... n ou le développement
pas ... Apologie, mais aussi les
Fill ... s divisions moins géné-
sta ... ion et l'enchaînement qui
l'o ... s pas.
pe ... ments qui nous renseignent
oc ... de Pascal. Peut-on se fier
no ... découvre, et dans quelle
le ... re question résolue, il nous
... ur mise en œuvre et leur com-
i ... s nous révèlent le plan de

... extrinsèques : le Discours sur
... rt-Royal, le résumé de Nicole,
... l'Entretien avec M. de Sacy.
... ne peuvent se concilier. « Les
... ous pourrions nous servir, écrit
... oint d'accord et ne paraissent
... er »[2]. Et parlant du plan de
... u de M. de la Chaise, M. Brun-

... ce de l'édition de 1670 (en note il ajoute : ... Filleau de la Chaise ») où Etienne Périer ... eloppé devant quelques amis vers 1658 ou 1659, ... rapportent à l'ordre et aux divisions du livre » ... 1903.

... Pascal », p. 28.

... la pensée de Pascal, Appendice IV, p. 288 en

schvicg affirme qu'il « suffit de les lire l'un à la suite de l'autre pour que le contraste éclate » [1]). Mais nous croyons avoir établi que le plan de Gilberte Pascal n'a d'un plan que le nom.

De même l'Entretien avec M. de Sacy, qui jette une si vive clarté sur certains éléments des *Pensées*, n'est point cependant un exposé de l'ordre que Pascal comptait suivre dans l'Apologie. D'ailleurs, l'Entretien prend place probablement dans l'année 1655 : s'il contredisait en réalité le plan rapporté par Filleau de la Chaise, Etienne Périer et Nicole, comme ce dernier lui est postérieur en date et marque un état plus avancé de l'élaboration de l'œuvre, il conviendrait de le suivre de préférence.

Arrivons-en aux exposés de Filleau de la Chaise, d'Etienne Périer et de Nicole. Ceux-ci, lorsqu'on en dispose parallèlement les divisions et le déroulement des idées, manifestent, en général, un accord frappant et incontesté. C'est au point même que l'on a supposé, à bon droit, pensons-nous, qu'Etienne Périer aurait rédigé sa Préface en résumant la paraphrase de M. de la Chaise [2]). Aussi bien le *Discours sur les Pensées* semble dater de 1667, encore qu'il ait été publié en 1672, et la *Préface de Port-Royal* de 1669. Les divergences, ici, n'apparaissent que sur de rares points et consistent simplement en une interversion de l'ordre dans lequel eussent été disposés quelques parties. A part ces détails, à part aussi certaines omissions, les trois plans reproduisent fidèlement les mêmes divisions. Il semble, par suite, que l'on puisse suivre avec confiance leurs indications qui concordent et même celles qui, simplement, ne sont pas contredites.

Tel n'est pourtant point l'avis de tous les critiques. Ainsi M. Léon Brunschvicg, s'efforçant de justifier le classement qu'il adopte dans ses deux éditions si consciencieuses des

1) *Pensées*, tome I, p. LIV.

2) Cfr. *Pensées*, tome I, p. CLXXXVIII, et Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 457 en note.

tion se dégagent bien et coïncident sensiblement
Préfaces de M. de la Chaise et d'Etienne Périer,
les fragments mêmes de Pascal » [1]).

Faut-il se borner là et ne peut-on pas, tout
tant la prudence, faire un pas de plus ? Nous
les documents que l'on peut consulter sur l'
par Pascal. La critique que nous en avo
pour montrer l'impossibilité d'une restauratio
certaine du plan définitif de l'Apologie, va
lorsqu'il est question de fixer, selon de
somptions, non seulement le dessein ou le
général de la démonstration de l'Apologie
divisions les plus vastes, certaines divisi
rales et même l'ordre de succession et l'
les grouperait ? Nous ne le pensons pas.

Etudions l'autorité des documents q
sur le plan de l'Apologétique de Pa
aux renseignements qu'on y décou
mesure le peut-on ? Cette première q
faudra voir ce que donnent leur mis
binaison et jusqu'à quel point ils n
Pascal.

Voyons les témoignages extri
les *Pensées*, la Préface de Port-R
le fragment de M[me] Périer et l'F
Ces documents, nous dit-on, ne
sources extérieures dont nous
M. Michaut,... ne sont poi
même pouvoir se concilier
M[me] Périer comparé à celui

grandes lignes, d'abord par la Préfa
« ou mieux encore, le plan exposé pa
l'expose tel que son oncle l'avait dé
puis par certains fragments qui se r
(p. 457). Paris, Hachette, 7me éditio

1) *Grande Encyclopédie*, article

2) G. Michaut, *Les époques d*
note. Paris, Fontemoing, 1902.

osait le
Chaise,
e de 1668
e tend-elle
ine ?
ue des appa-
itre notre avis,
a Chaise mérite
e d'abord à l'im-
Pascal sur « ces
al, écrit Fontaine,
ussi en ce temps-là
Je ne m'arrête point
on seulement toute la
dmiré. » Il nous parle
. Pascal qui charmait et
cole dira mieux encore la
rand apologiste dut laisser
de l'éducation d'un Prince
Trois discours de Pascal *sur*
pourtant, entre le moment où
moment où Nicole les recueillit,
plus longue encore que celle qui
1658 et la rédaction de la Préface
. Il « est venu dans l'esprit d'une
à trois discours assez courts qu'il fit
e condition, écrit le moraliste de Port-
uf ou dix ans après ce qu'il en a retenu.
un si long temps il ne puisse pas dire
propres paroles dont M. Pascal se servit
tout ce qu'il disait faisait une impression
rit qu'il n'était pas possible de l'oublier.
it assurer que ce sont au moins ses pensées

opuscules, édition Brunschvicg. *Entretien avec M. de Sacy*,

Pensées, dénie aux documents extrinsèques l'aut
leur a généralement reconnue jusqu'ici et ne se
classement des *Pensées* qu'aux notes sur l'ordre
que révèle le contenu logique des *Pensées* elle
s'en prend particulièrement au plan de Filleau
qui, très développé, antérieur en date à la Préf
Périer, et rédigé par un auditeur du Disc
constitue le document externe le plus import
ayant rejeté le plan de M. de la Chaise,
négliger le témoignage de la Préface de P
sujet, puisque Etienne Périer semble s'êt
qui concerne le plan, à résumer le *Discou*

« D'abord, écrit-il, à le suivre dans l
dérobe à travers une série de complicat
les embarras et les divergences de ce
voir s'y fier » [1]). De fait, le cours uni
Préface de M. de la Chaise recouvre
Pascal. Et l'on ne reconnaît pas touj
compassées, la pensée de l'admirabl
nerveuse et ardente, sous sa plum
est aisé, lorsque l'on perce la moll
le solennel M. de la Chaise, d'arr
de découvrir, avec une grande ne

M. Brunschvicg objecte encor
au moins huit ans après la *Co*
autre document que les cahiers
de la Chaise s'est manifesteme
la mémoire de l'auteur ait co
détails de la conférence, il
retenu l'ordre avec la derni
peut sembler embarrassant
nous, à un examen attenti
produit au moins huit a
caution, surtout lorsqu'il

1) *Pensées*, tome I, p. LIV.
2) *Ibid*.

n personnelle,
se nous semble
ment croire, en
ologie.
ngulièrement dans
rne du *Discours* de
doute le ton majes-
pesantes, qui caracté-
n ne pourra s'empêcher
nt l'auteur du *Discours*
m. Rien de plus différent,
tienne Périer. Celui-ci est
es apologétiques de Pascal
sorte, numérotées. Dans le
ise, c'est un témoin qui parle
r un tableau synoptique d'idées
les exemples mêmes de l'auteur,
réussir toujours, de rendre son
le mot expressif où il condensait
périodes embarrassées et intermi-
se détache, quelquefois une phrase
la frappe inimitable de Pascal. On
r : « on pourrait extraire du Discours
s *Pensées* de Pascal qui ne se trouvent
ils ordinaires et qui sont incontestable-

l : sa vie, son œuvre, son caractère et ses écrits, tome II,

s le ton impérieux de Pascal dans des phrases comme celle-ci :
nvaincant que si l'opiniâtreté fait qu'on y résiste de bouche,
glement horrible qui puisse empêcher qu'on ne s'y rende dans
peut défier hardiment qui que ce soit de forger là-dessus une
un homme tant soit peu raisonnable se puisse contenter. » Qu'on
te la page CCXXV de l'édition Brunschvicg, depuis la phrase :
ès une attente... » le souffle de l'éloquence pascalienne l'anime.
s cette pensée : « Quand il n'y aurait point de prophéties pour
qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa
ins sa vie qu'il en faut être au moins charmé ; et que, comme il n'y a
vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non
teur d'intelligence ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de

et ses sentiments » [1]). Si l'on ad…
gnage de Nicole, pourquoi ne…
Discours de Filleau de la Chais…

La conférence que fit Pasc…
Jansénistes pour leur expose…
événement unique et du…
inaltérable, au moins résis…
qu'à ce qu'il y avait d'e…
dit Filleau de la Chaise.
de cette union d'espr…
donne de nouvelles f…
heureux où les plus
les impressions se…
dit alors M. Pas…
d'eux que huit a…
Filleau de la C…
ticulièrement
garante, pui…
livres de M…
temps que
la fidélité
ses *Pens*…
peu, et…
si un d…
les œu…
démêl…
frère
argu…
en
cha…
que…

…*al*, Filleau
…est pas de
… il a même
…, des expres-
…uses et d'une
… lui attribuer.
…iquent que si
… singulièrement
… autres auditeurs
… des notes qui
…ment après cette

… de la publication
…cours de Filleau de
… comme préface à
… renfermait vraisem-
… conférence de 1658.
… au *Discours sur les*
…ation fidèle ?
… pensée de leur illustre
…arté la Préface que
… Seulement nous con-
… l'on n'y peut relever la
… Filleau de la Chaise
…dance quasi constante
… et la Préface qu'il…
… rédaction se fit sou…

…mentation, en observan…
…aise se trouve d'accord auss…
… pas toujours — avec l…

…erons cette superbe interrogation…
…endre pour un homme comme l…
… a si bien connu cette justice, ma…
… puisqu'à en juger sainement, il n'e…
… comme il a vécu et comme il veut qu…
… et de transporter les montagnes ? »

otes sur l'ordre et la suite des pen-
peut la faire conjecturer une étude

semble-t-il, à part quelques lacunes et
peu certaines, le plan que Pascal déve-
lèbre conférence.

partie n'est point encore gagnée. M. Brun-
bjecte : « Cette conférence précède de plus
années la mort de Pascal, de sorte que nous
un état du plan de Pascal qui ne s'applique pas
ment aux fragments écrits de 1658 à 1662.
té du plan diminue d'autant qu'on suppose plus de
ité et d'extension dans le génie même de Pascal » [1]).
est vrai, Pascal, après la conférence faite devant un
upe de Jansénistes en 1658, a continué à se préoccuper
l'ordonnance de l'Apologie. Faut-il en conclure que le *Discours* de Filleau de la Chaise est sans valeur pour nous faire connaître les divisions de l'Apologie ? Nous ne le pensons pas. S'il marque une étape dans l'élaboration du plan, c'en est la plus importante et qui ne se trouve point si éloignée, croyons-nous, d'être définitive. Les divisions indiquées par le *Discours sur les Pensées* paraissent, pour le plus grand nombre, arrêtées dans l'esprit de Pascal : les documents postérieurs que nous possédons, loin de les contredire, les confirment pour la plupart. Ce n'est qu'en certains points que les fragments sur l'ordre s'en écartent. Les *Pensées* elles-mêmes indiquent chez Pascal une marche de la méditation, dans le sens des divisions du plan de 1658. Elles n'en constituent, pour la plupart, que la réalisation concrète et le développement détaillé. Pascal semble les écrire, le regard fixé sur l'ordonnance que Filleau de la Chaise nous rapporte.

D'ailleurs, pour approcher du dessein de Pascal, il nous est toujours loisible de compléter et de corriger, par les

1) *Pensées*, p. LIV.

... et par les autres fragments, les récits ... Chaise, d'Etienne Périer et de Nicole. ... notes sur l'ordre et les fragments semblent, ... postérieurs en date au Discours de 1658.

... grâce à ce travail de combinaison, arrive-... connaître l'ordre définitif du développement ... suivi dans son ouvrage contre les libertins ? ... Il ne peut être question ici que d'une ... offrant un caractère de grande probabilité. ... La certitude absolue n'est point possible lors-... le dessein d'une œuvre demeurée ... inachèvement où se trouve l'Apologétique de ... les grandes divisions au sujet desquelles ... unanimes ou du moins que rien ... par ailleurs ; voyant, au surplus, que ... décidé à s'y tenir, quoi de plus ... ? Et pour d'autres divisions, à ... documents sont en conflit, n'est-il ... une conciliation vraisemblable, ...ique ? Certes, il est toujours *pos-*... eu les dix années qu'il deman-... ouvrage, eût modifié de fond en ... que nous connaissons. N'est-il pas ... écrivait : « La dernière chose que ... son ouvrage est de savoir celle qu'il ... ? Néanmoins, il est très pro-... à la plupart des divisions de son ... ici dans le domaine de la probabilité ... l'ambition d'en sortir.

... discussion, peut-être trop longue, en ... de Filleau de la Chaise, d'Etienne ... des documents de premier ... sur le dessein de Pascal ... n'est point permis d'écarter leur

récit en invoquant leur désaccord avec le soi-disant plan de Mme Périer et l'*Entretien avec M. de Sacy*, non plus qu'en arguant des complications du plan de M. de la Chaise, du long intervalle de temps qui sépare ces exposés du plan, de la conférence de 1658, ou de l'état d'achèvement où Pascal a laissé son œuvre.

Et que l'on n'objecte pas les quelques divergences qui existent entre les trois plans, — entre les fragments sur l'ordre, — entre ceux-ci et les témoignages des Préfaces et du plan de Nicole. Ces divergences ne sont qu'accessoires et se résolvent souvent par des hypothèses vraisemblables. Par suite, elles s'opposent à une reconstitution totale et certaine du plan ; elles n'interdisent point de vouloir le restituer, selon de grandes probabilités, dans ses parties les plus importantes. Et nous avons déjà dit que notre désir ne va point au delà.

Nous croyons avoir déterminé le degré de confiance que méritent les renseignements divers que nous possédons sur le dessein de Pascal. Efforçons-nous de les mettre en œuvre, et arrivons-en à la reconstitution elle-même.

*
* *

La distribution générale que Pascal entendait imposer à son Apologie est à l'abri du doute. Conformément à sa méthode psychologique que Gilberte Pascal nous a fait connaître, il serait parti de l'étude de l'homme. Il en aurait mis en vive lumière l'aspect énigmatique : la bassesse unie à la grandeur, les contrariétés étonnantes dans une nature une. Ensuite, il eût proposé la seule solution admissible de ce problème qui nous intéresse si profondément, nous et notre destinée : la déchéance de l'homme, d'un état primitif de perfection et de félicité. Cette solution que, seul, le christianisme peut nous donner, met fin à l'étrange antinomie devant laquelle notre esprit se trouvait divisé et notre cœur anxieux. La grandeur de l'homme est un faible

fragments sur l'ordre et par les autres
de Filleau de la Chaise, d'Etienne
Aussi bien, les notes sur l'ordre et le
presque tous, postérieurs en date a
Cependant, grâce à ce travail
rons-nous à connaître l'ordre
que Pascal eût suivi dans son
En aucune façon. Il ne peut
reconstitution offrant un ca
Rien de plus. La certitude
qu'il s'agit de restituer le
dans l'état d'inachèveme
Pascal. Constatant de g
les témoignages se trou
ne vient contredire p
l'auteur lui-même ét
naturel que de les a
propos desquelles
pas légitime d'en p
quoique toujours
sible que Pascal
dait pour ach
comble le plan
le rigoureux
l'on trouve
faut mettre
bable qu'il
plan. Or n
et nous n'a
Mettons
concluant
Périer et
ordre p
dans so

1) Frag

ne suite
. Mais le
nature du
apporte le

le l'homme,
ne soient pas
même consi-
s'imposent pas
, il est néces-
a « autant de
reçues dans le
Pascal, afin de le
: les miracles

de l'Apologie

sans Dieu.
avec Dieu.

corrompue, par l

Réparateur, par l'Écr

une introduction
Pascal se serait effor
crédules relativement à
négligence en une affai
éternité, de leur tout »
rencontrait la marche
devait la combattre.
parties de l'ouvrage eût é
. Dans la Préface de

... parlé de « ceux qui ont traité ... même » [1]) ; dans la Préface de la ... qui ont entrepris de parler de ... ce qu'il pensait des preuves de la ... - et fait voir combien celles qu'on ... Dieu sont peu proportionnées à l'état ... main, et combien les hommes ont la tête ... raisonnements métaphysiques ». Il eût ... y a que les preuves morales et historiques ... entiments qui viennent de la nature et de ... i soient à leur portée » [3]).

... partie se fût ouverte par l'exposé du grand ... est l'homme et devant lequel il demeure le ... dans une étrange indifférence. C'est le pro... nous touche le plus près, qui nous tient le plus ... au cœur. Pascal a commencé à secouer la torpeur ... où cette question vitale laisse les hommes plon... peut maintenant, avec l'espoir d'être écouté et com... en développer les aspects dramatiques et poignants. ... homme est un étrange composé de qualités nettement ... osées, de parties entièrement dissemblables. Il est une ... tinomie vivante, un alliage bizarre de grandeur et de ... assesse. Pascal en eût mis en vive clarté toutes les

1) Fr. 62.

2) Fr. 242.

3) *Discours sur les Pensées de M. Pascal*, pp. CCIII-CCIV. Filleau de la Chaise place cette critique des preuves de l'existence de Dieu dans la Préface générale. Mais les fragments 42 et 242 nous attestent que Pascal eût mis une introduction sur la méthode, en tête de chacune des deux parties de l'Apologie, et d'après le deuxième fragment, l'étude des moyens pour arriver à Dieu se fût trouvée dans la Préface de la seconde partie. L'indication de ces fragments nous semble devoir être préférée au renseignement que nous donne M. de la Chaise. Les fragments sont des sources évidemment plus authentiques que le Discours sur le plan. D'autres pensées confirment l'ordre déterminé par les fragments (Cfr. Fr. 63, 64, 243, 244). Enfin, si Pascal — toujours logicien, génie constamment préoccupé de questions de méthode — traite, dans la Préface de la première partie, des moyens de bien connaître et de fidèlement décrire l'homme, il parlera vraisemblablement des voies à suivre pour prouver et faire admettre l'existence de Dieu, dans une préface correspondante, placée en tête de la seconde partie, à laquelle elle se réfère.

Cependant, nous le reconnaissons, cette contradiction entre les fragments et les plans de M. de la Chaise et de Port-Royal ne permet guère d'arriver, sur le point qui nous occupe, à une certitude très ferme.

... il n'en eût point celé ... l'homme se trouve ... infinis mathématiques, ... petit. Son intelligence est ... sa volonté tend au ... recherche. Il poursuit avec ... choses, le bonheur — ... dégoût, l'ignorance, la ... Et, cependant, au milieu ... et de ces lamentables ... sans cesse, instinct incom-... de bonheur. Étrange et ... un même être ! Surpre-... nature toujours grande ! ... misères, qui nous touchent, ... nous avons un instinct que ... nous élève » [1]).

... pas de tracer de l'homme un ... de faire découvrir au libertin ... son propre cœur, dans sa ... nature si noble à la fois ... considérer dans ce tableau ...

... sont posées : Le « libertin »

... — Les fragments sur l'ordre ... nous ... et de forme, que Pascal eût ... insérés ... la vanité de toutes sortes de ... condi-... sur les « puissances trompeuses » (Fr. 83). ... science humaine et de la philosophie » ... trop les sciences » et particulièrement ... Pascal manifestait l'intention de placer un ... la raison pour laquelle « les hommes ... en lumière ce besoin vain ... de se ... à soi et à sa misère, de ... tour-... félicité, de « tendre au repos par l'agi-... chercher là des indications sur l'ordre ... développement de l'argumentation, on ... certain que l'illustre apologiste n'avait ... son portrait de l'homme et que l'enchaînement des idées ... était ... son esprit. Nous ne pouvons que déterminer ici son dessein en général, ... la suite des chapitres.

que la considération de l'énigme qu'il constitue vient de remuer ne peut plus demeurer dans la paix et l'indifférence où il se complaisait naguère. Pascal, d'ailleurs, ne lui laissera de repos qu'il n'ait trouvé la solution. Il le poussera sans trêve à la recherche et, si sa marche est hésitante, il le bousculera au besoin pour le faire avancer, tout étourdi, vers la foi.

Il faut chercher le motif de notre disproportion et le remède à nos maux, eût dit Pascal au libertin ébranlé, il faut chercher Dieu [1]). — Mais, j'ai beau faire, se fût écrié l'incroyant, je ne puis arriver à la lumière. Je suis ici impuissant. Et même si mon intelligence parvenait à se persuader de la divinité de votre religion, à quoi cela servirait-il ? Elle-même ne dit-elle pas que la foi est un don de la grâce que nos raisonnements humains ne peuvent nous donner ? — Alors, Pascal lui eût indiqué les moyens psychologiques de croire : la raison, la machine, c'est-à-dire la coutume et la pratique habituelle de la vertu et des actes de piété, le cœur enfin qui a ses raisons et sa logique propre, qui, bien disposé, devient le siège même des mouvements surnaturels et des inspirations de la grâce.

Mais enfin, Dieu n'est pas évident, eût riposté l'interlocuteur. Sais-je seulement s'il est ? — Soit, eût répliqué Pascal, le peu de lumière que la nature possède, en réalité, sur Dieu nous permet d'affirmer que nous sommes « incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est » [2]). Agissons donc comme dans les cas où nous sommes incertains touchant la réalité d'un événement ou l'existence d'une chose auxquels nous sommes grandement intéressés : parions. La raison n'est pas ici la puissance qui doive intervenir, puisque, relativement à l'existence de Dieu, elle ne peut rien dire ni pour, ni contre. Voyons ce que notre intérêt peut demander dans l'occurrence : est-il plus avantageux pour nous de croire à l'existence de Dieu que de la nier ?

1) Fr. 246.
2) Fr. 233.

faiblesses et toutes les misères ; il n'en eût point c
l'inaliénable dignité. Physiquement, l'homme se tro
placé entre les deux abîmes des infinis mathématic
l'infiniment grand et l'infiniment petit. Son intelligen
faite pour le vrai et n'y peut parvenir ; sa volonté t
bien et à la justice, — vaine recherche. Il pours
une ardeur inlassable et en toutes choses, le bo
et ne trouve que la déception, le dégoût, l'ign
douleur, les maladies, la mort. Et, cependant,
de ces imperfections désolantes et de ces l
misères, un instinct le pousse sans cesse, ins
pressible de vérité, de justice, de bonheur.
douloureuse contradiction dans un même
nante impuissance dans une nature touj
« Malgré la vue de toutes nos misères, qui
qui nous tiennent à la gorge, nous avons
nous ne pouvons réprimer, qui nous élève

Et Pascal ne se contente pas de trac
portrait spéculatif ; il s'efforce de faire de
contre lequel il argumente, dans son pr
propre substance, les traits d'une natu
et si déchue. Il l'invite « à se consid
et à examiner ce qu'il est » [2]).

Les données du problème sont p

1) Fr. 411.

2) *Préface de Port-Royal*, p. CCXXXIII. — !
indiquent certains morceaux, divers d'allure et
dans cette étude sur l'homme. Il eût montré « l
tions » (Fr. 61). Il eût fait un chapitre sur les
Il eût écrit une « lettre de la folie de la scie
(Fr. 74) contre « ceux qui approfondissent tr
contre Descartes (Fr. 76). Après celle-ci Pasca
chapitre sur le *divertissement* (Fr. 74) montra
aiment tant le bruit et le remuement », mett
distraire par des niaiseries, de peur de pe
menter à la poursuite d'un rêve illusoire d
tation » (Fr. 139). Cependant, si l'on veut
que la pensée de Pascal eût suivi dans l
ne trouvera pas de quoi se satisfaire. Il
point achevé son portrait de l'homme et
pas fixé dans son esprit. Nous ne pouvo
et non point la suite des chapitres.

vrue
ut de
quentes
hardie et
à son repos
chacun des
deux endroits
rapprochés l'un de
des plans de M. de
que le grand combat
diquons. Pour répondre
lair dans sa recherche,
te, l'argument du pari
boutit à la même réponse
re en œuvre les moyens de

en route sous la
marche en av...
sa superb...
...icien...

...ligions...
...e des a...
...serait v...
...) qui ne...
...e vrai cult...
...ste — et qui...

... de l'Apologie
...e religion uniqu...
...re toutes les sect...

... possible de dire en quels
...ers que Pascal aurait engagés
... affirmer, c'est qu'ils n'aurai...
...ils éparpillés dans tout le cour...
...ce, pour une assez bonne part, da...
...itres, l'important fragment que
...pris par la religion... Pour guér...
...religion n'est point contraire à la r...

Le pari n'était, aux yeux de Pascal, qu'une tentat préparatoire, et non une preuve proprement dite; il pre place dans les préliminaires de l'assaut. C'est un de coups de logique » propres au génie de l'illustre géon et qui « prennent l'adversaire, non par le côté mais par celui qui paraît le plus fort »[1]). Le pari te doute à le convertir d'un coup, par un saut dans l'i à travers ce « chaos infini qui nous sépare de l'Ét jusqu'au jeu qui se joue « à l'extrémité de cette infinie où il arrivera croix ou pile »[2]). Mais, com n'est point assuré d'en venir à bout, si promptem au moins que l'incrédule tire du *pari* cette qu'il faut se mettre en quête des preuves étal religion si favorable à son intérêt [3]). Pour arri des hommes qui ont douté, souffert comme lui. mêmes chemins où il hésite, lui disent qu'il ses passions, conformer au moins extérieur duite à cette croyance qu'il voudrait acq doutes par la coutume [4]).

1) E. Havet, *Pensées de Pascal*, tome 1, p. XVIII.

2) Fr. 233.

3) Fr. 236. « Par les paris vous devez vous mettre en vérité ;... » — « Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'a des signes de sa volonté. » — « Aussi l'a-t-il fait ; mais vo les donc, cela le vaut bien. »

Fr. 233. « Oui ; mais j'ai les mains liées... on me force en liberté... Que voulez-vous donc que je fasse ? » — « Il non pas à vous convaincre par l'augmentation des pr diminution de vos passions. »

4) Pascal se fût donc efforcé de déterminer le liberti religion, en deux endroits : dans la Préface génér l'homme. C'est donc en ces deux endroits qu'eussen objurgations, ses dialogues serrés et pressants, to pleine de surprises pour l'adversaire, où Pascal eût étrange et insensé. Il est plus malaisé de dire chapitres et des fragments se rapportant à cet obje il convient de les rattacher. Les fragments 246, 2 l'autre et combinés avec les renseignements que la Chaise, d'Etienne Périer et de Nicole, semblent avec l'incrédule se fût engagé ici, au lieu même q à l'objection du libertin déjà touché, qu'il ne pe Pascal lui eût indiqué les moyens de croire. D'u se rattache à la même objection, en dernière a et tend au même résultat : forcer l'adversaire croire.

é en scruta
nou

p
on
ron
e,
eur d

lère in
descend
ne lettr
n tromp
de notre n
ous perme
précier la j
u péché ori
ssentiel, en
a bien perm
objections
rie de céder
llement aux p

Chaise et Etienne Périe
te, ensuite seulement il p
ction de Dieu, digne de l'É
al de la vraie religion. Nous
leau de la Chaise : le plan
près le *Discours sur le plan*

mon… les saints Livres. On ne
l'att… ce qu'ils rapportent est
blè… certaines, les miracles
livre… les miracles de Moïse,
« qu…
reli… que nous révèlent les
Per… est l'image du Nouveau :
rabl… rmée sur la ressemblance
Dieu… erite du Messie a été recon-
telli… qui en était la figure » [1]).
est… autre » [2]).
gna… erateur, des hommes se suc-
bon… ue et prédisent son œuvre.
lui… ves de Jésus-Christ sont les
plu… seul homme aurait fait un livre
jus… pour le temps et la manière,
blè… enu conformément à ces pro-
son… nie. Mais il y a bien plus ici,
son… durant quatre mille ans, qui,
to… viennent l'un après l'autre,
ne… C'est un peuple tout entier qui
d'l… autrement considérable » [4]).
de… fassent même défaut à la
de… preuve unique, qui ferait croire les
de… adorable figure de Jésus-Christ.
hu… et attendu, l'intermédiaire entre
qu… Dieu, le « Dieu sensible au cœur, non
et… Dieu d'amour et de consolation… qui
c… cœur de ceux qu'il possède,… qui
l'… leur âme ; qui la remplit d'humilité, de
n… l'amour » [6]). Jésus-Christ est le « véri-
t…

table Dieu des hommes » [1]). Il convient à notre nature si noble à la fois et si vile : il est Dieu et homme. Nul ne fut humble et misérable comme lui ; aucune face humaine n'éclata d'une majesté pareille. Toute la religion se résume en notre chute et notre rédemption. « Toute la foi consiste en Jésus et en Adam » [2]). Mais le Christ lui-même est la synthèse totale. En lui, nous voyons notre élévation, notre péché, notre chute. Mais en lui aussi l'humanité contemple avec joie, avec des pleurs de joie, son rachat. Jésus-Christ est le centre de la religion, comme il est le centre du monde. En lui, le Médiateur, nous atteignons Dieu ; par lui, nous comprenons notre nature et nous expliquons toutes choses. Comme s'il n'était pas assez de la beauté de sa personne et de la sainteté de sa doctrine pour toucher le cœur et convaincre l'esprit, nous voyons le Christ faire des miracles, prophétiser. Dieu « lui a fait commander à la mer et aux vents, à la mort et aux démons... il lui a fait prédire sa mort et sa résurrection, et il l'a tiré du tombeau » [3]).

Que l'on étudie aussi les Évangiles et le témoignage des apôtres : on n'en pourra récuser la certitude. Que l'on considère l'histoire apostolique : ici encore, des prodiges qui révèlent le doigt de Dieu. Que l'on admire l'établissement de l'Eglise, l'armée des martyrs et la foule des saints, et cette société divine où le dogme et la morale se conservent intacts et sans souillure. Que l'on contemple donc le splendide spectacle qu'est une âme chrétienne ; la « sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne » [4]), cette âme restaurée où la dualité de la grandeur et de la bassesse, qui divisait les philosophes antiques, se trouve remplacée par des sentiments correspondants qui se contrebalancent, d'une part l'humilité et la crainte, d'autre part l'espérance. Mais ces sentiments opposés que la grâce fait naître en nous, se ramènent à l'unité. « Il faut des mouvements de

1) Fr. 547.
2) Fr. 523.
3) *Discours sur les Pensées*, p. CCXXIX.
4) Fr. 289.

Que l'on continue la lecture des saints Livres
pourra douter de leur certitude : ce qu'ils rapp
vrai. Mais si ces histoires sont certaines, les
qu'elles rapportent, particulièrement les miracl
le sont aussi.

Mais voici d'autres prodiges que nous
Écritures. L'Ancien Testament est l'image
« La religion des juifs a... été formée sur l
de la vérité du Messie ; et la vérité du M
nue par la religion des juifs, qui en ét
« Le Vieux-Testament est un chiffre » [2]

Depuis la promesse du Libérateur,
cèdent qui annoncent sa venue et p
« La plus grande des preuves de
prophéties » [3]). « Quand un seul hon
des prédictions de Jésus-Christ, pour
et que Jésus-Christ serait venu co
phéties, ce serait une force infinie.
c'est une suite d'hommes, duran
constamment et sans variation,
prédire ce même avènement. C'
l'annonce... : ceci est tout autr

Mais que ces arguments
religion, il lui reste cette preu
âmes élevées et nobles : l'ad
Il est le Libérateur prédit e
la race coupable et Dieu,
à la raison » [5]), « un Dieu
remplit l'âme et le cœur
s'unit au fond de leur
joie, de confiance, d'am

1) Fr. 676.
2) Fr. 691.
3) Fr. 706.
4) Fr. 710.
5) Fr. 278.
6) Fr. 556.

de l'Apo-
a pu le con-
souvent aux
entré dans le
ence nous y con-
de l'Apologie ne
ées dans les docu-
teté suffisante pour
les avoir toujours
ts, la vraisemblance
nous établissons entre
les uns pouvant être
es autres, nous l'avons
moyen de notes. Nous
plaçant un astérisque à
le lieu ne peut se déter-
, avec une aussi ferme

entièrement fixé sur l'ordre d'après
religion : les fragments 289 et 290 le
indiqué par Filleau de la Chaise et
probable. Nous y avons ajouté la preuve
diverses pensées se rapportent à cet
en énumérant les preuves. Nous l'avons
apologétiques de Pascal : aussi bien il
en société du libertin qu'il convertit.
par les Livres prophétiques et les Evan-
l'Eglise. Il est naturel qu'il termine en
contemporain : l'âme d'un vrai disciple
ceci ne sont que des probabilités.

est corrompue ».

nce de soi-même ».

ent pour la recherche.

randeur et bassesse.
ychologique pour arriver

s.

s.

DE PARTIE.

vec Dieu : il y a un réparateur ».

nt entrepris de parler de Dieu » (*).

La solution du problème.

Preuve de la vérité de la solution.

. Étude de la nation, de la religion juives, de la Bible.

II. La chute d'Adam : solution du problème.

III. Transcendance de la Bible : elle renferme une notion de l'Être divin et une religion dignes du vrai Dieu (*).

IV. La promesse du Libérateur.

V. De la prétendue injustice de la transmission de la faute originelle.

ase : I. De la véracité et de la certitude des Écritures (*).

II. Les miracles (*).

III. Les figuratifs (*).

IV. Les prophéties (*).

V. Jésus-Christ (*).

VI. L'histoire évangélique et la propagation de l'Eglise (*).

VII. L'Eglise (*).

VIII. La beauté d'une âme chrétienne (*).

(à suivre.) EDG. JANSSENS.

bassesse... non pour y demeurer, mais pour aller à
grandeur. Il faut des mouvements de grandeur... a
avoir passé par la bassesse » [1]). Jésus-Christ unifie, e
transfigurant, le dualisme qui scindait la substance
de l'homme, qui divisait notre intelligence et de
notre cœur. En lui, Dieu et homme, est la synthès
nature humaine et de sa douloureuse histoire ;
notre être renaît à l'unité, et avec elle, au bonhe
n'est heureux comme un vrai chrétien » [2]).

Nous résumons en tableau synoptique la suite
logie que nous avons essayé de retrouver. On
stater, notre reconstitution se borne le plus
grandes divisions : nous ne sommes point
détail de la plupart des chapitres : la pruden
traignait. Et même, ces grandes lignes de
nous ont point paru, en tous les cas, tracées
ments que nous possédons avec une nettet
que nous puissions nous vanter de les
suivies fidèlement. En certains endroits,
nous a seule guidé. Cette différence que nou
les divers éléments de l'Apologie, les
ordonnés avec plus de sûreté que les a
marquée au cours de notre exposé au m
l'indiquerons, dans ce tableau, en pla
côté de l'énoncé des parties dont le
miner, dans l'ensemble de l'œuvre, a
assurance.

1) Fr. 525.

2) Fr. 541. — Il semble que Pascal n'était pas e
lequel il eût développé les preuves de la relig
feraient croire. Nous avons suivi l'ordre in
Etienne Périer, qui est, néanmoins, fort probab
tirée de la beauté d'une âme chrétienne : div
objet et le fragment 289 en parle d'ailleurs en
mise à la fin de la série des arguments ap
prouve la religion tout en lisant l'Ecriture, e
Il va de la Genèse aux Actes en passant par
giles. Ensuite il considère l'histoire de l'E
faisant admirer ce miracle du christianisme
du Christ. — Mais, encore un coup, ceci ne

lques
les sys-
Ce pro-
évite une
donner à la
préconçu des

que seules quatre
deux comme
et le

r
ies
ités

rallé-
loivent
ème, se
nonisme.
n de sous-
les groupe
modalité, le
que ; d'après
oint de vue de
alisme moniste,
on pourrait mul-

éritable, il y a une
onsidérer comme la
de toute dépendance
ues et les phénomènes

DT.

ologue de Leipzig, professe
Dans ses intentions, le paral-
mpirique, une hypothèse métho-

Leib. Leipzig, 1903, 488 S. — S. 62 u. f.

XV.

QUELQUES THÉORIES CONTEM[illegible]

SUR LES RAPPORTS DE L'AME ET D[illegible]

[illegible] l.
[illegible] .ts, le
[illegible] des pro-
Bien que le problème des rapp[illegible] rifouer à un
corps soit de tous les temps, de[illegible] cette division
acquis une importance considéra[illegible] par tout ce qui
succès d'actualité nous semblent [illegible] unité et la conti-
la faillite du matérialisme n[illegible] onstitue la vie de
récents de l'anatomie et de l[illegible] donner au pro-
réhabilitation de la psycholo[illegible] re douteuse, car le
de l'idéalisme qui commence [illegible] corps est le fruit
naturalistes.

Sans se limiter à l'Allem[illegible]ction de tous les carac-
problème a éveillé fut cep[illegible] pour ne conserver que le
ce pays. Presque tous les [illegible] objets ainsi isolés de leur
une attention spéciale : [illegible] support et le savant doit logi-
F. Paulsen, Jodl, Th. Zie[illegible] qu'il appelle *matière.*
Erhardt, E. König, We[illegible] ainsi créées par un effort
ne nous est pas permi[illegible] orporel, et l'objet propre des
philosophie allemande. [illegible] psychologie au contraire étudie
prétention de fournir [illegible] conscience dans leur devenir con-
notes sur les princi[illegible] spécialement du point de vue
tèmes typiques, sou[illegible] occupent donc, en fait, des
cédé expose peut-[illegible] distinguent en introduisant dans
confusion qui es[illegible] séparation fictive, qui facilite une
fois toutes les so[illegible] travail, sans détruire la compéné-
réponses théori[illegible] tous les phénomènes.

mpare des êtres aux-
opriétés maté-
appelons
ts qu'ils
d'une part
part celle des
ème des rap-
ction qui est à la

laissent pressentir l
problème : ce sera
r l'opinion que la mét
tre sur la même questio
physiques et psychiq
ment clos. Chacune de
ontairement de tout ce qui n
à son point de vue. L'interven
l'économie de l'autre, ne ferait
de leurs éléments et l'uniformit
que, écrit Wundt, on abstrait en
ents psychiques dans l'étude des p
ature et conséquemment des phénom
, il s'entend que l'on ne peut plus j
propriétés subjectives de la conscience
objectifs que l'on vient de dépouiller d
subjectif, de même que, en sens invers
le de déduire les activités physiologiques d
ons psychiques » [1]). Les savants ont d'ailleu
base de leurs sciences des principes qui exclue
ement toute interaction entre les mondes psy
physique. Ils conçoivent l'univers matériel comm
ème clos sur lequel aucune force hyper-physique
agir et qui à son tour ne peut produire que des
siques. C'est le *principe de la causalité physique*

1) *Grundzüge der physiol.* Psychologie, Bd. III, S. 768.

dique (*Arbeitshypothese*), qui doit orienter et facil
investigations respectives des sciences naturelles et
logiques.

Pour saisir la signification véritable des thèses d
il convient de se représenter comment celui-ci pa
ces deux ordres de recherches le domaine scient

Il va de soi, dit-il, que l'objet de la science
être pris en dehors du contenu ou réel ou du m
de la conscience. Mais nous pouvons envisa
mènes sous deux aspects: l'un objectif, l'autr
premier nous présente le contenu de nos ac premier
second nous montre dans ces mêmes évén Ensuite,
priétés ou des éléments qui nous les fon physiques
sujet que nous appelons *âme*. Dans la réa
ne répond pas à une séparation de natur du paral-
apparaît à la conscience se confond dan devons admettre
nuité de ce courant de phénomènes qu ou quand nous
l'âme. Dans la vie pratique, la soluti L'auteur est
blème qui nous occupe ne peut donc psychiques sont
fait de la compénétration de l'âme e physiques, mais rien
d'une connaissance immédiate. manifestation physique

Les sciences naturelles font abst
tères subjectifs de la conscience qu'il convient d'attribuer
contenu représentatif. Mais les manifestement du paral-
milieu naturel manquent de sup connaissances autorise à
quement leur supposer un subs simples, les synthèses
L'ensemble des choses matéri correspondre du côté physio-
réfléchi devient l'univers co fur et à mesure que l'ana-
sciences de la nature. La ps dans la nature intime de ce
les manifestations de la con qu'entre les deux séries
cret, mais en les considéran impossible. Les phénomènes
subjectif. Toutes les scien propres qui les mettent en
mêmes données. Elles se
la réalité des choses une und als Philosoph. 2e Aufl. 1902,
salutaire division du S. 773-774.
tration effective de tous

la nature. Pour
ces natu-
le la
e une
t, rien
ctères de
s activités
qualitative
logie sa place

é tant au point
rabilité des deux
que forment deux
qu'un fragment de

également défendues
analogue est présentée
son ouvrage *Kausalnexus*
die daraus resultierenden
Ruhfuss, Dortmund) ; il im-
r que cet auteur admet entre
itable.

II.

. MUENSTERBERG.

d'abord privat-docent à Heidelberg,
seur à la Havard-University, appartient
xtrêmes : Non seulement les phénomènes
toujours accompagnés d'un phénomène
pondant, mais la vie de l'âme reflète point

même sujet : Edm. König, *Die Lehre des psychophysischen*
d ihre Gegner. Zeitschrift f. Philos. u. philos. Kritik, Bd. 115,

, *Psych. u. philos. Kausalität.* Philos. Studien, Bd. X.
II, S. 258.



outre, les sciences naturelles et psychologiques se font de la causalité, qui régit leurs phénomènes respectifs, des conceptions incompatibles [1]).

Le parallélisme de Wundt ne veut rien préjuger de l solution métaphysique du problème qui nous occu[
Pour mieux préciser la portée de ses thèses, Wundt a s de les confronter avec le parallélisme métaphysique, ‹ récuse, car ses vœux demandent que la métaphysique blisse l'unité de la nature, momentanément compr par le dualisme artificiel des sciences [2]).

Mais deux questions restent encore ouvertes : en] lieu, le parallélisme est-il limité ou universel ? I jusqu'à quel degré les phénomènes psychiques et p' corrélatifs sont-ils comparables ?

D'après Wundt, la question de l'extension lelisme est une question de faits. Nous ne devoı son existence qu'après l'avoir constatée, ou ‹ pouvons l'inférer avec une forte probabilité. disposé à croire que tous les phénomènes ps accompagnés de certains événements physiq ne nous autorise à dire que chaque manifest soit doublée d'un acte psychique [3]).

Quant au degré de similitude qu'il con aux deux séries, Wundt s'écarte manifest lélisme. L'état actuel de nos connaiss dire que, dans des cas relativement sim et les associations peuvent se correspond logique et psychique [4]), mais au fur et lyse pénètre plus profondément dans la travail de combinaison, on voit qu' toute commune mesure est impossil psychiques obéissent à des lois propr

1) Edm. König, *W. Wundt als Psycholog* .
S. 119.
2) Cfr. W. Wundt, *op. cit.*, Bd. III, S. 772-774
3) *Ibid.*, S. 775.
4) *Ibid.*, S. 776.

é

…sme
…nen-
…ment,
…s à ces
…omaines
…limites,
…quelle on
…un postulat
…ions incom-
…l ne faut pas
…fois au point
…ophique.
…ment conquérir
…es naturelles ne
…événements de la
… Chercher dans des
…d'un fait physique
…t. En admettant des
…use physique adéquate,
…les régions du spiri-
…contre l'interaction deux

…Aufl. — *Noch ein Wort zur Theorie*
…ilos. Kritik, Bd. 115, S. 1-18.
Bd. 115, S. 2-8.

par
événe-
univers
possibles
percep-
forme de
sciences
flexion la
phéno-
duction

car il n'est
de con-
appartenir
elle est perçue
théorie conduit
se refuse
Il est vrai que
perd rapidement
déterminer en
des événements
impuissance pratique.
concevabilité ni *à une*
les difficultés,
espèce d'harmonie
naturelles. Paulsen

liv. VI, 2e part., ch. 2.

...ue est en
...ute de la

partisans de
...mpose, et c'est
...me et de l'évolu-
...re à cette consé-
...ons à ces paroles
...conception qui s'im-
...e à la biologie nou-
...ebres comme Nägeli,
...adopté.

...gue à celle de Fechner,
...aternité intellectuelle. Son
...ence absolue entre les choses
les deux ordres s'identifient
...monisme. La multiplicité des
...dans le sein de l'Être absolu, la
...me du monde : « La vieille idée
la clef de voûte naturelle de cette
... : chaque système corporel, support
...rieure ; le système mondial, corps
...ie. »

...sen reconnaît encore au parallélisme
...ge original auquel nous n'avons pas fait
pour ne pas interrompre le développement
...me. Il croit assurer, grâce à ce système,
...mps troublée entre les sciences naturelles
... psychiques et la philosophie. « Les cercles
...ne seront plus troublés par les incursions
psychique ou métaphysique. Nous n'avons à
qu'une concession à demander aux physiciens :
permettent de nous faire une opinion ultérieure

1, *Lehrbuch der Psychologie*. Stuttgart, 1896, 1er Abschn. : *Leib und*
79.
...*tung in die Philosophie*, S. 115.

sur ce monde physique. D'abord l'opinion que ce monde est purement phénoménal, un objet pour un sujet ; ensuite une opinion sur la nature de ce monde en soi. Moyennant cette entente, nous pouvons vivre en paix » [1]).

Cette théorie ne donne aux naturalistes que des assurances trompeuses ; car jamais les intérêts de leurs sciences ne furent plus complètement sacrifiés. Il est d'autant plus remarquable que des naturalistes-philosophes tels que Mach, Ostwald, Verworn, Ziehen, aient choisi le terrain idéaliste pour mettre en sécurité le patrimoine des sciences naturelles et retrouver en même temps cette unité synthétique du savoir dont le besoin tourmente tous les penseurs véritables.

Nous trouvons un autre exposé; remarquablement clair et précis, du parallélisme idéaliste dans une étude intitulée *Zur Parallelismusfrage*, de G. Heymans, professeur à l'Université de Groningue [2]). L'auteur ne croit pas cependant que le principe de ce système contienne virtuellement le panpsychisme. Chose remarquable et pleine d'enseignements au sujet de la confusion de parole qui règne dans les écoles modernes, Fr. Erhardt, un partisan de l'interaction, a voulu rencontrer directement les idées de Heymans dans son étude critique *Psychophysischer Parallelismus und erkenntnisstheoretischer Idealismus* [3]), et il est obligé d'avouer, au courant de la discussion, que ce qui le sépare de son adversaire c'est moins le contenu que le titre de sa théorie.

Le parallélisme métaphysique porte quelquefois le nom de *Néo-Spinozisme*. Paulsen, et avant lui Fechner, reconnaissent ouvertement le patronage de Spinoza, dont le monisme jouit en ce moment d'une vogue extraordinaire. Le parallélisme idéaliste et les théories similaires du

1) *Einleitung in der Philosophie*, S. 104.
2) *Zeitschrift f. Psych. u. Physiol. der Sinnesorgane*, Bd. 17, S. 62 u. f.
3) *Zeitschrift f. Philos. u. philos. Kritik*, Bd. 116, Heft 2, 1900.

phénomène à double face, que professent Al. Bain, Herbert Spencer, James Sully, Huxley, P. Carus, Ebbinghaus, Höffding, Lasswitz, et d'autres, ne sont en effet qu'une transposition kantienne du monisme réaliste du philosophe d'Amsterdam. James Sully formule en excellents termes la thèse néo-spinoziste : « La conscience et l'étendue qui est la propriété fondamentale des choses matérielles sont, dit-il, des attributs solidaires d'une seule et même substance. Par conséquent, la réalité dernière de la substance fondamentale n'est douée ni de spiritualité seule, ni de matérialité seule, mais des deux.... Il n'y a pas d'interaction comme le dualisme la conçoit, mais seulement un parallélisme dû à la co-manifestation constante de ces attributs co-inhérents » [1]). Pour rendre leur idée plus intelligible, les partisans de cette théorie ont essayé une foule de comparaisons. Le psychique et le physique sont comme les côtés concave et convexe d'un même cercle, dit Fechner. D'après Höffding [2]), la réalité unique se traduit à la fois dans un mouvement physique et un changement conscient, de même qu'une même pensée peut s'exprimer en deux langues ; et Kurd Lasswitz [3]) compare la double forme d'un devenir unique aux rentes d'un capital : elles sont à la fois une dette pour le débiteur et un avoir pour le créancier. Mais c'est bien le cas de rappeler que « comparaison n'est pas raison », et Stumpf [4]) a dit avec justice du parallélisme qu'il est plus poétique qu'intelligible.

IV.

L. Busse.

L. Busse, professeur de philosophie à l'Université de Königsberg, a pris une part très active aux débats soulevés

1) *The human mind*, P. II, App. IV, 1892.
2) *Psychologie in Umrissen*, S. 81.
3) *Wirklichkeiten*, Berlin, S. 114.
4) *Eröffnungsrede zum III. Psychol. Congress*. München, 1896.

[…] …ème de l'âme et du corps. Il avait déjà […] dans plusieurs articles du *Sigwart-Fest-* […] *für Philosophie und philoso-* […], ces études fragmentaires ont […] et forment un travail considérable : […] *Leib* [1]).

[…] théorie de l'interaction, à base moniste […] se rapprochent beaucoup de celles […] professeur de psychologie à la Militär- […] de Berlin.

[…] Seul l'Esprit ou la Conscience absolue […] et l'Univers n'est que la totalité des […] absolu pose dans son propre sein. Les […] les appelle « monades », accusant par […] une parenté entre son système et le spiri- […] de Leibniz. Les monades jouissent […] indépendante, et quoiqu'elles […] spirituelle, leur perfection est inégale. […] réparties en deux grands ordres : les […] *-Monaden*), qui représentent le monde […] monades-âmes (*Seelen-Monaden*) qui consti- […] esprits.

[…] tel que nous sommes habitués à le […] leurre. En soi, les *Ding-Monaden* […], ni résistance, elles sont spiri- […] leurs propriétés sensibles qu'en vertu […] mêmes. Cependant les *Ding-Monaden* […] de spiritualité. Représentations […] l'Esprit suprême, elles sont soumises […] leur unique raison d'être est de […] au développement des esprits […] sont incapables de perfectionne- […] entrer dans des groupements […] l'apparition et l'activité des

[1]) […] 1908 ; 486 pp. in-8°.

monades-âmes. Celles-ci au contraire sont essentiellement actives et libres, et peuvent se perfectionner par un effort autonome.

En outre, les deux règnes sont régis par des lois d'évolution différentes. Dans le règne physique l'évolution est continue, les organismes plus parfaits résultent d'une extension et d'une complication progressives des organismes inférieurs et même des éléments inorganiques. Chez les *Seelen-Monaden*, au contraire, le progrès se fait par sauts brusques. Et cette asymétrie ne s'applique pas seulement au devenir phylogénétique des êtres, mais elle se manifeste aussi dans le développement ontogénétique. « Il n'est pas vrai, dit l'auteur, que dans la vie de l'âme les activités d'ordre supérieur ne sont que des complications de celles d'ordre inférieur. On ne peut pas déduire le raisonnement logique des impressions, ni les sentiments moraux de la crainte ou de l'instinct de la conservation [1]). Quand on applique ces principes aux êtres psycho-physiques, il faut dire que « les organes des sens supérieurs proviennent des éléments sensibles primitifs de la peau, de même que le cerveau et les nerfs sont des productions du plasma, tandis que le développement de l'âme se fait d'une façon discontinue. Dès que le corps réunit les conditions requises, l'âme ajoute spontanément à ses activités antérieures une fonction nouvelle, qu'elle contenait déjà à l'état latent » [2]).

Les âmes ne sont donc ni des produits de la matière, ni les résultats de l'évolution d'âmes inférieures. Elles sont engendrées immédiatement par l'Esprit absolu. Toutefois le moment de cette génération est déterminé par l'achèvement du milieu physique auquel l'âme doit être liée. En outre, l'âme restera dépendante de la matière dans son activité. Par son union avec le corps sa liberté intrinsèque est conditionnée, et nous retrouvons dans sa vie des traces

1) *Geist und Körper. Seele und Leib*, S. 477.
2) *Ibid.*

... corporelles. D'ail-
... ne sauraient agir l'une sur
... de cet ensemble de *Ding-*
... Inversement, l'esprit
... surtout manifeste chez l'homme
... psycho-physiques ; mais un
... l'Univers nous montre dans
... et l'harmonie de l'ensemble
... manente et générale de l'Esprit
... toute chose [1]).

...-MONISME.

... cacher plus longtemps la
... Vogt et des Büchner. L'abso-
... pas parvenu à vaincre définiti-
... l'ordre physique et l'ordre
... qu'on voulait sacrifier reven-
... jamais. Ernst Mach, ancien
... Vienne, a cherché la solution
... interprétation nouvelle de la
... [2]). Son système peut se
...entales :
... des événements psychiques
... matérielles ne sont que des
... perceptions, et la matière des
...

...tations et même les synthèses
... attribuons à des fonctions psy-
... et le jugement, ne sont pas

... *Die Analyse der Empfindungen* et *Popu-*
... Dr W. Koster, *De onthenning van het bestaan*
... *physiologische Psychologie*. Haarlem, H. D. Tjeenk-
... 1904.



localisées dans l'espace qui circonscrit notre corps, mais se trouvent là où nous croyons voir les choses auxquelles nous les appliquons.

3° Il n'y a ni âme ni corps. Nous ne connaissons ni ne possédons une efficience véritable. Il n'y a que des phénomènes et du devenir impersonnel, et la science n'a d'autre mission que de codifier les faits positifs.

Le système de Mach est appelé généralement « empiriocriticisme ». Ses idées sont reprises, avec quelques modifications, par Th. Ziehen [1]), professeur de psychiâtrie à l'Université de Berlin, qui appelle son système de préférence du nom de « philosophie immanente »; elles se retrouvent aussi dans « l'Energétisme » de Ostwald [2]), professeur de chimie à Leipzig, et dans le « psycho-monisme » de Verworn, professeur de physiologie à Iéna [3]). Nous pouvons également les rapprocher de quelques principes exposés par le mathématicien français Poincaré dans son livre *La science et l'hypothèse* [4]).

Ce qui nous intéresse dans ces théories, c'est la signification cosmologique et la portée universelle attribuées aux événements conscients. En dehors de la conscience, nous ne pouvons rien concevoir, un phénomène psychique inconscient est un non-sens. « Le psychique ne nous est connu que comme chose consciente. Le caractère unique du psychique, c'est qu'il est conscient. Le psychique et le conscient se superposent adéquatement. Parler de psychique inconscient est pis que parler d'un fer en bois, c'est du fer qui n'en est pas » [5]).

D'après ces auteurs, l'origine des égarements des sciences

1) Voir de cet auteur: *Leitfaden der physiologischen Psychologie; Psychophysiologische Erkenntnisstheorie; Hersenen en Zieleleven (De Gids*, Nov. 1901); *Ueber die allgemeinen Beziehungen zwischen Gehirn und Seelenleben*, 2e Aufl. 1902.

2) Voir *Vorlesungen über Naturphilosophie*, et ses *Annalen der Naturphilosophie*.

3) Max Verworn, *Natuurwetenschap en wereldbeschouwing*. Wetenschappelijke Bladen, Dec. 1904.

4) *Bibliothèque de philosophie scientifique*. Paris, Ern. Flammarion.

5) Theod. Ziehen, *Gehirn und Seelenleben*.

.. ...ueux de leur point de départ.
.. recherche idéogénique, l'exis-
.. de nous, d'une matière étendue,
.. franchi, il est impossible de
.. la vie consciente.
.. ients seuls nous sont donnés. Il
.. mentaire de la physiologie pour
.. es qualités dont nous revêtons les
— leur, poids, propriétés acous-
.. des perceptions. Et que reste-t-il
.. que nous l'avons dépouillé de
.. ère n'est donc que l'ensemble de
.. représentations. Notre propre
.. ux ne sont pas davantage des
.. rceptions forment entre elles des
.. s stables, et spontanément nous
.. , que nous appelons *substance*
.. tion instinctive dans la vie pra-
.. méthode, car le conscient étant
.. avoir l'ambition de connaître
.. matière en soi, essentiellement
.. s'étend pour nous aussi loin que
.. la conservation de l'énergie, de
.. outes les lois de la nature sont,
.. s de la conscience ; l'étendue, le
.. ps sont des propriétés de phéno-
.. pas une folle entreprise, d'après
.. r une comparaison quantitative
.. ues et psychiques et d'introduire
.. bolisme mathématique dont la
.. avantages considérables.
.. cette hypothèse, de se demander
.. e entre les phénomènes de la

.. *Leitfaden der physiologischen Psychologie*, S. 263. —
.. *wissenschaftliche Vorträge*, S. 70-71.

nature et nos phénomènes subjectifs. — « Il n'existe plus de crevasse entre le psychique et le physique, écrit W. Koster, il n'y a plus de dedans et de dehors, qui répondent à deux choses différentes du monde extérieur. Ce dedans et ce dehors illusoires sont construits des mêmes éléments, et nous n'en parlons que par suite des variations passagères dans notre mode de connaître » [1]).

Ces différentes conceptions psycho-monistes ne sont en somme que des travestissements du matérialisme, basé, chez Ostwald, sur le dynamisme, chez Mach sur le mécanicisme. Cependant ces théories empruntent une grande signification à leur tendance à harmoniser entre elles toutes les sciences cosmologiques et ces sciences avec la philosophie. Cette tendance est d'autant plus significative qu'en même temps nous assistons dans la philosophie à une réhabilitation de la métaphysique et, en Allemagne, à un retour vers un kantisme réaliste et pratique.

FRANS VAN CAUWELAERT.

1) *Op. cit.*, p. 55.



XVI.

Encore un mot à propos de la règle : "Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur".

Dans le dernier numéro de la *Revue Néo-Scolastique* (1905, pp. 289-305), M. le Dr Cevolani a présenté une étude très fouillée sur la règle du syllogisme : *Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur*. Il passe en revue deux auteurs qui ont fait une critique de cette règle, Rosmini et Battaglini, tout en songeant peut-être à certains autres logiciens.

La vraie « difficulté » pour les commentateurs de la règle en question est la suivante :

Il y a des raisonnements *valides* qui ont *deux prémisses négatives*, par exemple :

> Quod non est rationale non est homo.
> Atqui simia non est rationalis.
> Ergo simia non est homo.

Comment donc concilier ce cas-type avec la règle énoncée, prise dans toute sa généralité ?

Le Dr Cevolani a si beau jeu de réfuter les explications de Rosmini, que nous nous étonnons qu'il ait daigné s'y arrêter.

La thèse de Battaglini est plus sérieuse. Cependant M. Cevolani critique les expressions de Battaglini avec une justesse sévère, mais qui n'atteint pas la vraie pensée. Celle-ci était cependant transparente. N'eût-il pas mieux valu disjoindre la critique, celle qui portait sur les paroles

et celle que méritait peut-être la pensée ? Battaglini avait dit : « propositio minor quae ex se et separatim sumpta est negans, dum accipitur in connexione cum majori assumit naturam affirmantis ». Cela signifie évidemment : La mineure, prise telle qu'elle est, est négative ; mais, au point de vue de la fonction qu'elle remplit dans le syllogisme, dont la majeure est un premier élément, cette mineure a le rôle d'une proposition affirmative. Elle n'exclut pas un extrême de l'extension du terme moyen dont parle déjà la majeure, mais au contraire range un extrême dans cette extension ; ce qui suppose d'ailleurs un terme moyen négatif, *irrationale* par exemple.

Ayant rejeté l'explication de Battaglini, M. Cevolani s'est vu obligé d'en proposer une autre. Elle revient à montrer que les cas d'exception ne sont pas des syllogismes *in forma,* puisqu'ils ont *quatre termes ;* et qu'en le devenant, il n'y a plus deux prémisses négatives. L'explication est assurément excellente, mais l'avantage qu'elle a sur celle de Battaglini est à peine appréciable. Battaglini, ayant donné l'exemple cité plus haut, avait ajouté : « propositio minor... aequivalet huic : atqui simia *est* ex illis quae non sunt rationalia ». Or M. Cevolani, à propos du syllogisme « Ce qui n'est pas A, n'est pas B ; or C n'est pas A ; donc C n'est pas B » dit à la fin de son article : « Quel est le sujet de la majeure ? C'est *Ce qui n'est pas A*, ou bien... *non*-A, *L'être qui n'est pas A*, *L'être qui n'a pas la propriété A*... Dès lors, si nous voulons, dans le but indiqué [celui de construire un syllogisme *in forma* et qui n'ait que trois termes], changer la prémisse mineure... en une autre équivalente, ayant pour prédicat *non-A* ou *L'être qui n'est pas A*... il est clair que la copule de la proposition sera « *est* » et non point « *n'est pas* ». Ainsi la proposition résultante sera *affirmative* et non pas négative. » N'est-ce pas redire ce qu'avait déjà dit en somme Battaglini : la mineure négative doit se transformer en une affirmative équivalente pour mettre en évidence le complément d'idées

... de tirer des
... me ?
... xplications con-
... *utraque*, prise
... le est rigoureu-
... violent pas déjà
... *esto triplex*. Batta-
... fonction même du
... logique de deux
... 'ils ont chacun avec

... M. Cevolani a des
... sur celle de Batta-
... certains désavantages.

... de Battaglini non
... comme *mauvaise*, elle
... suppose à tort que les
... par un raisonnement —
... il est nécessaire
... *triplex*, justifie toutes
... Mais si la première
... ne pourrait-on pas
... la valeur et les cas
... quelconque ? M. Cevolani
... dans le vide, que ce ne
... qui justifient les syllo-
... valides qui font établir
... ainsi — et il le fait d'ail-
... incontestable de la
... : Ce qui n'est pas A
... A ; donc C n'est pas B. Or
... explication trop forma-
... plus la règle *utraque*
... *esto triplex*, c'est per-
... logisme est valide parce que,



ne violer qu'une règle, il en viole deux! Et nous traînés sur ce terrain à de longues et subtiles explications auxquelles on coupe court en recourant à la fonction ntale du syllogisme.

clusion : Combinons, sans les opposer, la justesse de l'explication de Battaglini avec la justesse forle, subsidiaire, de celle de M. Cevolani.

Quant à la règle même qui nous occupe, est-elle valide ? Assurément. Elle dit que, *caeteris salvis*, si l'une des prémisses écarte l'un des extrêmes de l'extension du terme moyen, et si l'autre prémisse en écarte l'autre extrême, on ne pourrait rien conclure. Si aucun ange n'est corporel, et si X n'est pas un ange, il n'en résulte, quant à X, ni qu'il est corporel ni qu'il ne l'est pas. X peut être Dieu ou un homme. La fonction propre des deux prémisses étant d'exprimer la connexion logique de l'un et de l'autre extrême avec le terme moyen, il est à la fois concis et exact pour un hexamètre mnémotechnique de dire *praemissa negat*, quand la prémisse exprime la non-identité d'un extrême avec le terme moyen. La règle est donc juste et bien formulée. A nous de voir de plus près, en certains cas, si nous avons une *praemissa quae negat* parce que nous sommes en présence d'une *praemissa negativa*.

C. SENTROUL.

XVII.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS DE M. C. SENTROUL.*)

Les observations de M. Sentroul à propos de mon étude sur la loi du syllogisme : *Utraque si praemissa neget, nihil inde sequetur*, se réduisent fondamentalement aux deux points suivants :

1° Ma critique du passage de Battaglini : « *accidit autem... nec facit contra regulam* » est juste, mais ne se rapporte qu'à l'*expression* et non point à la *pensée* et à l'intention de l'auteur.

2° Mon explication, c'est-à-dire ma réponse à l'objection contre la loi *Utraque si praemissa*... est « assurément excellente » et elle « a des avantages pédagogiques incontestables sur celle de Battaglini » ; mais elle est moins profonde et elle-même est mauvaise, parce qu'elle rejette comme mauvaise l'explication de Battaglini.

I.

Je poserai d'abord une question préjudicielle. Quand on examine ou critique un passage d'un auteur, doit-on s'en rapporter à ce que l'auteur *dit effectivement* ou bien à ce qu'il *serait juste qu'il dît?* Et comme M. Sentroul m'accordera sans doute que nous devons nous en tenir à ce que l'auteur *dit effectivement* et non pas à ce qu'il *serait juste qu'il dît*, je pourrais légitimement conclure : si donc, de l'aveu même de M. Sentroul, ma critique des paroles de Battaglini est d'une « justesse sévère », elle est inattaquable.

*) Traduit de l'italien.

Mais pareille argumentation ne me satisfaisant pas, je reviens au passage en question et vais démontrer brièvement que : ou bien les paroles de Battaglini sont absurdes et vides de sens, ou bien, si elles ont un sens, ce sens est faux.

La proposition à examiner est, comme s'en souviendront les lecteurs, la suivante :

Atqui simia non est rationalis.

Et voici les paroles de Battaglini qui s'y rapportent : « ... propositio minor, quae ex se et separatim sumpta est negans, dum accipitur in connexione cum majori, assumit naturam affirmantis et aequivalet huic : *atqui simia* EST *ex illis quae non sunt rationalia*... »

Or, par ces paroles qui ne sont ni claires ni explicites « *assumit naturam affirmantis* » :

1° ou bien Battaglini veut affirmer que la proposition en question est *affirmative* [1]) ;

2° ou bien il veut affirmer qu'elle est *négative ;*

3° ou bien il ne veut affirmer ni l'un ni l'autre.

Si la *troisième* hypothèse est vraie, il s'ensuit que Battaglini ne répond nullement à l'objection contre la loi *Utraque*... ; si la *seconde* est vraie, il s'ensuit que l'objection est juste et que la loi *Utraque* est fausse ; si enfin la *première* est vraie, il s'ensuit qu'une proposition de la forme « *A n'est pas B* » peut être *affirmative*, ce qui est contraire à la définition de *proposition affirmative*,

1) Il serait absurde d'objecter : « Distinguo : Battaglini dit que la proposition *par elle-même* est négative, mais qu'elle est affirmative *dans le lieu où elle se trouve* ». Cette distinction serait simplement privée de sens, justement comme si on disait : Le triangle A, *considéré en lui-même*, est équilatéral ; mais, *considéré par rapport au triangle B*, il n'est pas équilatéral. — La droite X, *considérée en elle-même*, est longue de deux mètres ; mais, *considérée par rapport à la droite Y*, elle est longue de dix mètres. — La figure A, *considérée en elle-même*, est un rectangle ; mais, *considérée par rapport à la figure B*, c'est un triangle.

Mais je n'insiste pas là-dessus, puisqu'il en est suffisamment parlé à la page 301 (depuis « Or, le non-sens se trouve... » jusqu'à « ... absolument vide de sens »), démonstration qui n'a pas été infirmée par M. Sentroul.

Je ne reviens pas non plus à d'autres défauts de Battaglini relevés par moi dans mon article, puisque M. Sentroul n'y a point fait d'objections.

...séquences absurdes

... laquelle on se rallie,
...ument erronée.

... second point, c'est-à-dire
...nstruction soit a) « moins
... « mauvaise ». Mais il
...thèse de Battaglini étant
...eut plus se faire. En effet,
...n'était pas mauvaise, on
...idérer le degré de « profon-
...le la mienne; d'autre part,
...éclarer mauvaise ma thèse,
...ne proposition qui déclare
...n n'est pas fausse, doit être
...explication de Battaglini étant
...ontré, il s'ensuit que :
...u même de M. Sentroul, ne
...ade qu'une thèse qui est

...e comme mauvaise celle de
...ême être qualifiée *mauvaise*.

... de Battaglini et la mienne
...onciliables, mais absolument
... Et comme je ne vois pas
...on explication les critiques que
...aucune autre critique, je suis
...preuve contraire, que l'unique
...la fameuse objection contre la loi
...st celle que j'ai proposée.

Dr Joseph Cevolani.

Mélanges et Documents.

VIII.

LA LANGUE INTERNATIONALE.

« Le mouvement en faveur d'une langue auxiliaire internationale, disait M. le général De Tilly dans une séance récente de l'Académie royale de Belgique [1], est aujourd'hui si bien organisé et dirigé, que rien ne pourra plus l'arrêter ni le faire dévier du but. La langue internationale se fera »... Il sera, pensons-nous, agréable aux lecteurs de la *Revue Néo-Scolastique*, que nous les mettions au courant de ce mouvement dont l'intensité ne cesse de croître.

D'abord, la question principielle de la nécessité d'une langue internationale. Ensuite, l'exposé des progrès que le mouvement a effectués, ces dernières années.

Les partisans de la langue universelle invoquent le caractère international des rapports économiques et scientifiques, à l'époque contemporaine. Lieu commun, sans doute, qui néanmoins est la constatation d'un fait d'une colossale importance. Le marché commercial, européen naguère, est devenu « mondial ». Le progrès scientifique est le fruit d'une vaste collaboration d'hommes de tout pays. Le philosophe, aujourd'hui, travaille et médite en contact constant avec la pensée de ses contemporains. S'il prétendait tirer ses doctrines de son « moi » et de sa spéculation solitaire, on le considérerait comme un vague et doux rêveur, appartenant à un âge défunt ; on n'attacherait point aisément grande importance à ses propos. A travers l'étendue, les penseurs, séparés par la race et la langue, s'unissent dans l'adhésion aux mêmes doctrines. Il s'établit ainsi à travers le monde de vastes courants doctrinaux qui se heurtent et se combattent pour la conquête de l'hégémonie intellectuelle dans le monde moderne.

1) 9 janvier 1904.

…tions commerciales et intellec-
… grâce à la facilité croissante et
… moyens de transport, rendent
… Un grand négociant moderne,
… une correspondance poly-
… qu'avec la Russie, avec le
… commerçants et des armateurs
… de science doit lire des
… diverses ; il rencontre dans des
… qu'il ne peut toujours com-
… plus se faire entendre — à moins
… pensé cinq ans de son existence
…
… telle : à toute évidence il importe
… peut songer à divers moyens. Ainsi,
… instrument officiel des relations
… se présente naturellement à l'esprit,
… est *impossible*, en effet, que tous les
… pour adopter la langue de l'un quel-
… se heurterait non seulement à
… diverses nations, mais encore à leurs
… car il conférerait à la nation
… sur ses rivales dans les relations
… La langue d'un peuple est le
… influence, de ses produits et même
… de son esprit, le symbole de
… indépendance et de sa suprématie.
… consentiront à baisser pavillon devant
… une espèce d'hégémonie, et à
… tributaires »[1]).

… les rapports internationaux, l'usage
… vivantes les plus répandues : par
… et du français ? Ce parti tombe
… que le précédent. L'adoption de
… les intérêts des peuples dont la
… de ce choix, froisserait leurs sen-
… à rien. Ajoutons que c'est trop
… des voyageurs et des touristes,
… dont il n'est point aisé d'acquérir
… C'est prendre aussi à des hommes de

… *internationale*. Coulommiers, Paul Brodard, 1904.

science plusieurs années qu'ils pourraient consacrer plus utilement qu'à l'étude de deux ou trois langues vivantes internationales : soit à leur formation technique, soit à leur culture générale [1]).

La solution pratique de la difficulté semble être l'adoption d'une langue *neutre* qui, loin de favoriser l'une ou l'autre nation, les laisserait toutes jouir, dans les grandes batailles pacifiques du travail et de la pensée, des positions qu'elles occupent.

Pour écarter *a priori* de nombreuses objections, faisons remarquer que cette langue ne peut être qu'une langue *auxiliaire*. Il ne s'agit nullement de déposséder les divers peuples de leur langue maternelle, la gardienne de leurs traditions, la clef de leur littérature, le principe de leur unité, l'âme même de leur vie nationale. En préconisant une langue universelle, on n'a point songé à contester la nécessité des langues vivantes actuelles, ni à amoindrir leur rôle. Mais à côté d'elles, un système universel de signes, un trucheman international a son utilité propre et peut légitimement prendre place.

Quelle sera cette langue internationale ? Sera-ce l'*Idiom Neutral*, la *Langue bleue*, l'*Esperanto* ou tout simplement la langue internationale des philosophes et des théologiens de l'Occident médiéval, des humanistes et des érudits de la Renaissance, le latin ? Nous ne nous prononçons pas sur cette question. Ce que nous voulons établir ici et faire adopter, c'est la nécessité d'une langue universelle auxiliaire et neutre. Rien de plus.

En faveur de ces principes dont nous avons fait l'exposé rapide, un mouvement d'opinion, conduit avec méthode non moins qu'avec énergie, et de plus en plus important s'est produit pendant ces cinq dernières années. Plusieurs Congrès réunis à Paris, à l'occasion de l'Exposition internationale de 1900, notamment le premier *Congrès international de Philosophie*, émirent des vœux favorables à l'adoption d'une langue auxiliaire internationale. Ces Congrès désignèrent des délégués avec mission d'arrêter un programme résumant les principes dont ils tombaient d'accord, fixant la ligne de conduite qu'ils entendaient suivre dans leur propagande en faveur de l'idée.

1) Notons cette remarque judicieuse de M. Couturat : « Les partisans des études classiques (dont nous sommes) n'ont qu'un moyen de les sauver, en présence de la concurrence toujours croissante des études utilitaires et surtout des langues vivantes : c'est de lutter pour l'adoption de la langue internationale, qui dispenserait d'apprendre *plusieurs* langues étrangères, et dont l'étude, bien moins longue que celle d'aucune langue vivante, laisserait presque tout le temps libre, soit pour l'étude approfondie des langues et des littératures classiques, soit pour celle des sciences et des connaissances pratiques. Ce serait aussi le meilleur moyen de remédier à la surcharge des programmes de l'enseignement secondaire dans tous les pays, et au surmenage intellectuel qui en résulte, ou tout au moins à la polymathie superficielle et stérile que les pédagogues déplorent avec raison. »



Ce caractère international des relations
tuelles, l'intensité qu'elles revêtent, grâce
à la rapidité sans cesse accélérée des mo
nécessaire une langue internationale. Un
un grand industriel est forcé d'entreten
glotte, avec les États-Unis aussi
Brésil comme avec l'Italie, avec d
d'Amsterdam et de Hambourg.
livres et des revues de lang
Congrès des savants de diffé
prendre et dont il ne peut
d'être un linguiste et d'
dans l'étude des langues

La situation est inden
d'y remédier. Dans
choisir une langu
internationales.
ne résiste pas
peuples se m
conque d'en
l'amour-pro
intérêts p
favorisé
commer
véhicul
de ses
son u
Jamai
l'une
deve

N
de
ex
so
pl
la
ti
e
q
u

ration où ils s'affir-
remplissant les condi-

aux relations habituelles
et aux rapports scien-

isée pour toute personne
écialement pour les per-

angues nationales » [1]).
organiser une *Délégation*
langue universelle pussent se
pour fonction de nommer
certain temps. Celui-ci serait
internationale des Académies,
Congrès adhérents, et de l'in-
projet d'une langue auxiliaire» [2]).
unique serait donc réservé
incontestée, et qui fut fondé,
s du genre de celle dont nous
ationale des Académies n'accep-
fferte, la décision appartiendrait

fondée. Elle choisit respective-
trésorier : M. L. Leau, docteur ès
Couturat, professeur à l'Univer-
mptement et renferme aujourd'hui
sociétés nouvelles dont plusieurs
même de vastes fédérations grou-
mbres. Parmi les nombreuses sociétés
les sociétés philosophiques : La
dont le délégué est M. Henri Berg-
Psychologie, la *Société d'Hypnologie et*
Sociologie. Pour presque chaque pays
des associations scientifiques ou
syndicaux ou des sociétés de

Déclaration et tous les documents qui se
Histoire de la langue universelle de MM. L. Cou-
turat et L. Leau. Paris, Hachette, 1903.

.. de la langue auxiliaire internationale ont, de
.. pétitionnement international aux Académies,
..bres des Académies et aux professeurs d'Université.
.. consentement de l'*Association internationale des*
.. fallait se faire appuyer par les hommes de science les
..ués des divers pays, il fallait aussi gagner individuelle-
. membres des Académies. Lorsque cette propagande préli-
.. aura été faite, lorsque le terrain aura été préparé, la motion
..ndant à l'*Association internationale des Académies* de se pro-
..er sur la langue internationale qu'il conviendrait d'adopter,
..urra être présentée avec chance d'être accueillie. La pétition orga-
nisée dans les Universités et les Académies, avait recueilli, le
1er mars 1905, 720 signatures et parmi les adhérents on pouvait relever le nom d'hommes d'une réputation européenne : ainsi M. Lavisse de l'Académie française, M. Poincaré de l'Académie des Sciences, Ch. Renouvier, M. Ostwald, le célèbre chimiste de Leipzig, M. Schuchardt de l'Académie impériale de Vienne.

Lancé par une impulsion vigoureuse, sérieusement organisé, le mouvement en faveur de la langue auxiliaire internationale a aujourd'hui acquis une importance qui mérite au moins l'attention. Nous souhaitons, quant à nous, qu'il se développe encore et aboutisse. Car il s'agit de l'augmentation du bien-être par l'accroissement des relations économiques, du progrès de la science, de la diffusion de la philosophie. Il s'agit du rapprochement fraternel des hommes, dont le Verbe divin parlait à la Cène des adieux : *ut omnes unum sint.*

IX.

LES THÉORIES COSMOLOGIQUES DE M. NYS.

Dans le dernier numéro de la *Revue Néo-Scolastique*, M. Nys commence la discussion de certaines théories cosmologiques. Les opinions de l'auteur dans son *Cours de cosmologie* ont suggéré des difficultés à plusieurs. Il se propose d'examiner leurs critiques, heureux de saisir cette occasion pour exposer sa pensée sous un jour nouveau. Que le distingué professeur veuille bien nous permettre d'ajouter nos difficultés à celles des autres.

I. — La divisibilité des formes.

MM. Blanc et A. Charousset se prononcent pour l'indivisibilité absolue de toute forme. M. Nys défend la divisibilité des formes dans toutes les espèces du monde matériel. Nous n'avons pas lu les articles de *La pensée contemporaine* et de la *Revue de philosophie.* Mais il nous faut avouer que l'article de M. Nys n'a pas pu nous convaincre. La thèse que nous faisons nôtre, c'est celle qu'il rejette.

Quelles sont les preuves que M. Nys apporte à la défense de sa théorie ? C'est d'abord l'expérience : les vivisections pratiquées par Paul Bert et Tremblay (p. 61), le fractionnement de l'arbre sous l'effort violent d'un vent d'automne (p. 63), l'enlèvement au rosier d'une de ses branches (p. 64). C'est ensuite l'autorité : « nul scolastique ne se fit le protagoniste de pareille opininion (= l'être est un, donc indivisible) » (p. 66). C'est encore une affirmation : dans l'ordre idéal la forme est un principe dont la nature simple ou composée nous est inconnue, dans l'ordre concret elle est une et indivise, mais divisible ; l'indivision lui vient de sa propre nature, la divisibilité de sa dépendance de la matière. Enfin l'affirmation est appuyée d'analogies : chaleur, électricité, lumière, étendue (pp. 70, 71).

Locus ab auctoritate est infirmissimus, il faut reconnaître cette vérité en philosophie ; de l'argument d'autorité nous ne parlerons donc pas. — D'une affirmation, alors même qu'elle est bien expliquée, nous ne pouvons certainement pas faire plus grand cas. — Quant aux analogies, elle ne servent bien en général qu'à illustrer, ce sont de bons exemples. Cela vaut surtout *in casu* de l'étendue, dont le concept thomiste pourrait présenter pour certains philosophes des difficultés semblables ou même identiques à celles des formes indivises et divisibles. — Il semble donc bien que la vraie preuve de la divisibilité des formes doive se chercher dans l'expérience ; si elle ne s'y trouve pas, le vieil adage aura ici toute sa valeur : *quod gratis asseritur, gratis negatur.*

Or l'expérience ne peut absolument pas fournir la preuve de ce que l'auteur avance. La division des êtres se fait : nous ne nions pas les expériences — et les êtres se composent de matière et de forme substantielles : nous ne nous attaquons pas à cette proposition, — donc il y a division de la forme aussi bien que de la matière : qu'il nous soit permis de nier la conclusion jusqu'à meilleure probation. Il semble bien que l'auteur lui-même la mettrait en doute, s'il n'admettait *a priori* la divisibilité de la forme. Sa conclu-

sion ne saurait être la sienne, si dans son esprit la forme n'était déjà pas divisible. Or n'oublions pas que le but de l'argument est de prouver la divisibilité elle-même.

On nous reprochera peut-être de perdre le temps à chercher la possibilité d'un fait que nous avons sous les yeux. Nous répondrons catégoriquement que le fait de la division de la forme ne s'impose pas : ce fait n'est pas un fait comme les autres. Du moment que les êtres sont composés, et composés de matière et de forme, le fait a besoin de l'analyse intellectuelle. De l'analyse, l'auteur en fait. Il ne se demande même pas, si la division d'un corps entraîne directement avec elle le partage de la forme essentielle : la divisibilité de la forme est indirecte, elle ne vient pas de sa propre nature. Il ne pourra nous défendre de continuer l'analyse. La section multiplie les êtres, or les êtres sont des composés de matière et de forme substantielles, donc la section multiplie les formes. Sans discuter les prémisses, passons à la conclusion : Donc la section multiplie les formes. — Nous distinguons : *directement :* l'auteur le nie avec nous, la forme serait divisible de sa propre nature ; *indirectement :* nous distinguons encore : 1° par la division de la forme, divisible par suite des exigences de la matière : nous pouvons le nier contre lui ; 2° sans division de la forme, en tant que par suite de la section des êtres et dépendamment d'elle plusieurs formes nouvelles prennent origine : libre à nous de le croire.

Ce qui nous empêche de souscrire à sa thèse ? Nous ne comprenons absolument pas qu'une chose puisse être douée de parties potentielles ; et supposé même que cela ne soit pas absurde, nous ne comprenons pas que la forme puisse recevoir des parties potentielles par suite de son union avec la matière. Nous ne saisissons pas l'*unum actu, potentia multiplex ;* nous ne saisissons pas le changement de la forme sous une influence externe. Il nous semble même que ce serait mettre en danger la théorie de la matière et de la forme, que de la rendre solidaire et responsable de ces choses si peu intelligibles : parties potentielles, principe multiplicateur de la forme.

II. — Les formules de structure.

M. Nys expose la théorie scolastique et tâche de montrer son harmonie avec la chimie moderne. Les objections du Dr Hartmann trouveront leur place dans une discussion ultérieure. Nous voudrions épargner à l'auteur l'ennui d'une discussion à reprendre ; s'il le juge à propos, il pourra nous faire l'honneur de quelques éclaircissements, quand il résoudra les difficultés de M. Hartmann.

... objective, M. Nys le

1. — La [illegible] même plus grande

[illegible] d'ordinaire : la struc-

MM. Blanc et A. Cha[illegible] active, c'est l'état qui en
absolue de toute form[illegible] composés eux-mêmes. Toute
dans toutes les espèc[illegible] trop la portée véritable
articles de *La pensé*[illegible] catégorique sur ce point
Mais il nous faut a[illegible] envie de le contredire,
convaincre. La thès[illegible]

Quelles sont le[illegible] composé. Le composé n'est pas
théorie ? C'est d'a[illegible] fonctions opposées, des parties
Paul Bert et Tr[illegible] représente dans le mixte un
l'effort violent d'[illegible] agencement est une répartition
d'une de ses br[illegible] d'atomes. Or, la chimie ne donne
lastique ne se[illegible] persistance actuelle des atomes
un, donc indi[illegible] suffit d'admettre la répartition
l'ordre idéal[illegible] cette répartition est seule
posée nous[illegible] (p. 79), il est nécessaire de
vise, mais d[illegible] substantielle (p. 73).
divisibilit[illegible] entre les propriétés atomiques
est appu[illegible] Peut-il y avoir question de deux
(pp. 70, 7[illegible] des propriétés, n'est-ce pas

Locus[illegible] atomes ? Dire que la science ne parle
vérité e[illegible] distinguer le certain de l'in-
donc p[illegible] expérimentales ? Ne serait-ce pas
quée, [illegible] scientifiques par l'addition d'une
Quant [illegible] beaucoup sera peu compréhen-
ce so[illegible] ne sont jamais que des modes,
dont [illegible] Les propriétés atomiques réclament
soph[illegible] semblent bien ne pouvoir être que
form[illegible] nous ne concevrions pas comme
pre[illegible] qu'elles soient ; ce qui est, peut
rie[illegible] manière d'être, et ce qui est, ne sera
val[illegible]

[illegible] l'attitude que la philosophie doit prendre en
qu[illegible] dire, mais l'attitude de la Néo-
pa[illegible] irréprochable. C'est un système tiré d'une
fo[illegible] ce système doit se plier aux exigences
ti[illegible] résister à l'épreuve du temps. En face des
m[illegible] on se demande s'il ne vaut pas mieux
le[illegible] La conciliation qu'on tente, semble
d[illegible] de la chimie avec la scolastique que

de la scolastique avec la chimie. — A notre humble avis, pour être à la hauteur de la science, un système philosophique doit jaillir librement, spontanément, de lui-même des conclusions reconnues de la science et n'être même pas étranger à ses tendances. Il est permis de garder encore aujourd'hui la distinction entre le sage (σόφος) et le philosophe (φιλόσοφος). Il n'est pas défendu à la philosophie de donner une vérité qui n'est pas absolue, d'être en marche vers une perfection plus grande, voire de se ressentir des faiblesses de la science du temps. Prétendre qu'on a la vérité et en lâcher des lambeaux à mesure que la science prouve la fausseté de cette vérité prétendue, ne serait-ce pas se donner en sages plutôt qu'en philosophes? — les philosophes sont à la recherche de la vérité — ne serait-ce pas prendre à l'égard de la philosophie une attitude que nous devons garder devant les seuls dogmes de la foi et les premiers principes de la saine raison et du bon sens?

Nous avons voulu être bref. Nous n'avons pas touché toutes les questions que l'article de M. Nys pouvait soulever ; celles que nous avons touchées, se prêtaient au développement ; nous ne le leur avons pas donné. Ce n'est pas une discussion que nous voulons commencer. Nons avons voulu simplement exposer nos difficultés et nos doutes, dans l'espoir que le distingué professeur voudra bien les dissiper et les résoudre.

G. GEERTS, M. S. C.

X.

Réponse aux critiques du R. P. Geerts.

Nous remercions le R. P. Geerts d'avoir bien voulu nous faire part des difficultés que lui ont suggérées quelques-unes de nos opinions cosmologiques. Du choc des idées, dit le vieil adage, jaillit la lumière. Quand il s'agit de questions ardues, comme le sont notamment la divisibilité des formes et les formules de structure, un auteur est toujours heureux de s'éclairer des lumières des autres, celles-ci dussent-elles révéler la faiblesse ou la fausseté des théories qu'il défend.

Les critiques de notre distingué contradicteur sont-elles de nature à ébranler nos convictions? Tel n'est pas notre avis.

I. — LA DIVISIBILITÉ DES FORMES.

Selon le R. P. les preuves que nous invoquons à l'appui de notre doctrine sur la divisibilité des formes sont au nombre de six : 1) les vivisections ; 2) le fractionnement de l'arbre sous l'effort violent d'un vent d'automne ; 3) l'enlèvement au rosier d'une de ses branches ; 4) l'autorité ; 5) une simple affirmation ; 6) des analogies. Or, dans l'espèce, ni l'argument d'autorité, ni les affirmations, ni les analogies ne peuvent résoudre le problème soulevé ; la vraie preuve de la divisibilité des formes doit se chercher dans l'expérience.

Cette entrée en matière nous étonne. Le R. P. a dû lire notre article d'un œil bien distrait pour se méprendre à ce point sur notre véritable pensée. Il y a découvert, en effet, six arguments tendant à établir notre théorie sur la divisibilité des formes. Or, dans l'article précité, nous n'avons même pas tenté un seul essai de démonstration. Au début de notre étude, qui avait pour unique objet l'examen critique de certaines difficultés, nous nous sommes contenté de rappeler notre opinion et l'argument de fait sur lequel elle s'appuie. « Cette théorie de la divisibilité des formes, disions-nous, *entièrement basée sur l'expérience*, nous l'avons adoptée et étendue à toutes les espèces du monde minéral, y compris les animaux les plus élevés dans l'échelle de l'organisation » [1]). Dans la suite, il ne fut plus question des fondements de notre hypothèse et pour cause.

Quelle est donc l'exacte portée des faits dont le R. P., à son insu, a travesti le sens ? La voici :

1) Les essences, objectait M. Blanc, sont indivisibles ; la forme l'est donc au même titre. — *Resp.* Cette preuve est nulle. La matière est, d'évidence, une partie essentielle de l'être ; on peut cependant la fractionner sans détruire l'essence. « *Lorsque le vent d'automne vient dépouiller un arbre de ses feuilles mourantes* et de ses rameaux fragiles, ne lui enlève-t-il pas du même coup une certaine quantité de son principe matériel ? » [2]) Reste la forme ; mais affirmer son indivisibilité, c'est poser en principe ce qui est en question.

On le voit, l'exemple invoqué tend à établir la divisibilité de la *matière* et rien d'autre.

1) Cfr. art. cité, *Revue Néo-Scolastique*, février 1905, p. 61. Notons encore, pour éviter tout malentendu, que dans la phrase suivante il n'était plus question de la théorie générale, mais d'une simple application aux animaux supérieurs. « Il nous semble, ajoutions-nous, que les vivisections pratiquées par Paul Bert et Tremblay sur les hydres, les planaires, les batraciens justifient cette *extension* de la loi du fractionnement. »

2) Loc. cit., p. 63.

2) L'exemple tiré du rosier montre qu'on ne peut, sans commettre une pétition de principe, déduire de l'immutabilité des essences l'indivisibilité des formes essentielles.

3) Il y a l'argument d'autorité. L'unité de l'être, disait M. Blanc, implique essentiellement son indivisibilité. La forme est donc réfractaire à tout fractionnement. — La majeure de cette argumentation, avons-nous répondu, est un postulat hypothétique qu'il faudrait d'abord justifier, car elle est combattue par la généralité des scolastiques et pour des motifs qui paraissent péremptoires. Quoi de plus légitime que cette exigence ? Est-il jamais permis de donner comme axiome une proposition que l'adversaire lui-même regarde comme une erreur manifeste ?

4) Enfin au nombre des preuves sont relatées une affirmation et des analogies. Dans ce passage incriminé par le R. P. il s'agissait d'*expliquer* comment la forme essentielle pouvait déterminer l'unité de l'être vivant, bien qu'elle soit composée elle-même de parties potentielles. Nous avons donc montré que la doctrine thomiste concilie sans peinec es deux attributs en apparence opposés, et pour nous faire mieux comprendre nous nous sommes aidé d'exemples et d'analogies. Ce n'était pas inutile ; l'expérience l'a prouvé : le R. P. ne nous a pas encore compris et n'a vu partout que des preuves insuffisantes de notre théorie.

Pour notre honorable contradicteur, l'expérience seule peut résoudre le problème de la divisibilité des formes. Et qui donc en a jamais douté ?

Notre preuve est très simple ; elle s'appuie sur un fait : la multiplication des espèces végétales par bouture, greffe, marcotte ou écusson. Les individus nouveaux obtenus de la sorte, présentent fidèlement les caractères de la plante-mère ; ils en continuent le cycle vital, subissent la même évolution, sans qu'aucun changement appréciable ait marqué leur passage de la vie commune à la vie individuelle. On est ainsi fondé à croire, que dans cet acte de séparation le principe spécifique, uniformément étendu dans la plante-mère, n'a point disparu dans les parties détachées pour faire place à un principe nouveau de même nature. Il fut simplement partagé en fragments, dont chacun garde, avec une indépendance complète, l'être qu'il avait tantôt en partage avec les autres parties congénères.

Le R. P. rejette cette conclusion. Elle suppose, en effet, qu'un même être peut jouir à la fois d'une vraie unité et d'une multiplicité potentielle : *unum actu et multiplex in potentia*. Or, le R. P. ne conçoit pas la possibilité d'une pareille réalité.

I. — LA DIVISIBITÉ DES FORMES.

…ultiple en
Selon le R. P. les preuves que nous invoquons … P. veuille
doctrine sur la divisibilité des formes sont … s à l'étude
1) les vivisections ; 2) le fractionnement de … y rencontre
violent d'un vent d'automne ; 3) l'enlèvem… s un plaisir
ses branches ; 4) l'autorité ; 5) une simp…
analogies. Or, dans l'espèce, ni l'argume…
mations, ni les analogies ne peuvent ré…
la vraie preuve de la divisibilité des fo…
l'expérience. … n'est-ce pas

Cette entrée en matière nous étonne, … composé sera-t-il
article d'un œil bien distrait pour se mépr… diverses parties de
véritable pensée. Il y a découvert, en … représentatives des
à établir notre théorie sur la divisib… atomiques n'étant que
l'article précité, nous n'avons même … elles pas des sujets ? »
démonstration. Au début de notre étud… est soumise.
l'examen critique de certaines diffic… propriétés atomiques dont le
tenté de rappeler notre opinion et l'a… l'insinue l'objection,
s'appuie. « Cette théorie de la divisi… et inchangés. Au con-
entièrement basée sur l'expérience, … ensemble de caractères
à toutes les espèces du monde mi… combinaison, devenus incom-
plus élevés dans l'échelle de l'or… et exigitifs d'un sub-
fut plus question des fondement…

Quelle est donc l'exacte port… produits dans le composé,
a travesti le sens ? La voici : … sujet atomique indépendant,

1) Les essences, objectait … aggloménat d'atomes substan-
l'est donc au même titre. — … où les divers groupes des
est, d'évidence, une partie … soutien et l'appui dont ils ont
la fractionner sans détrui…
vient dépouiller un arbre … propriété de n'exister que dans la
fragiles, ne lui enlève-t-il … même substance ne pourrait-elle
de son principe matéri… divers de propriétés ? Chacun de
indivisibilité, c'est pos… rement du composé. Soit. Mais

On le voit, l'exemp… tout entier ? Pour être loca-
matière et rien d'aut… moins apte à les soutenir ? Tout
… aucune d'elles cependant participe
… aussi l'unique privilège des acci-
… la masse du corps.
… sujets des parties d'être, dit encore
les parties privées de la subsistance
les éléments matériels d'un être ne
les parties douées de cette subsis-

1) Cfr. art. cité, …
éviter tout malentend…
théorie générale, …
a semblé, ajoutions…
sur les hydres, …
fractionnement. …

2) *Art. cité*, p. …

à ses conséquences, la théorie du
in une vraie colonie d'êtres. Il n'est
r dans l'organisme de l'homme une
- très distinctes les unes des autres par
-. physiques et physiologiques, et ces
- bien localisées. Citons pour exemple,
-ineux, musculaire, osseux, adipeux, etc.
anatomiques constituerait donc une indivi-

otre contradicteur se termine par une sorte de
les procédés et les tendances de la Néo-scolastique.
té mieux inspiré, s'il nous avait renseigné, au lieu
ans des accusations vagues et générales, l'un ou
ientifique en opposition réelle avec la doctrine tho-
l'aurions lu avec d'autant plus d'intérêt que pareil fait
nous est inconnu.

ne, il n'est point de scolastique, croyons-nous, qui n'eût
eux d'apprendre quels sont « ces lambeaux d'une vérité
ine » détachés de leur système sous le coup des découvertes
fiques. Sans doute la théorie thomiste s'est affirmée dans
eurs domaines inconnus des anciens. Une multitude de faits
veaux acquis à la science ont mis en relief son étonnante
ondité. D'autres faits connus mais mal interprétés ont été recti-
fiés à la lumière de données plus précises. Mais de principes sacri-
fiés, d'éléments vitaux du système immolés sur l'autel de la science,
nous n'en connaissons point. Il y avait là pour le R. P. une tâche
importante à remplir, pas facile sans doute, mais combien plus
utile que de vagues insinuations!

D. Nys.

XI.

La traduction française de la terminologie scolastique *).

La *Revue Néo-Scolastique* reprend, sous ce titre, une œuvre d'une utilité incontestée et qui lui attira de multiples et précieux encouragements. La méthode de travail à laquelle on recourut semble offrir

*) Voir *Revue Néo-Scolastique*, 1898, p. 360 ; 1899, pp. 66, 187, 314 ; 1900, pp. 118, 249 ; 1901, pp. 212, 306, 405 ; 1902, pp. 108, 509.

Les deux notes dont il s'agit, c'est-à-dire l'u... [illegible] **raison,**
puissance, se trouvent réalisées dans l'éter... [illegible] **ent fran-**
bien relire les trente pages que nous av... [illegible] **proposer**
de cette propriété dans notre *Cours de co...* [illegible] **parmi**
quelques points obscurs ou inexacts, nous no... [illegible] **le Comité**
de lui donner les éclaircissements nécessaires. [illegible] résultats **appré-**

II. — LES FORMULES DE ST... [illegible] êtres subor**donnée**
[illegible] les individus **d'une**

« Affirmer, dit-on, la répartition de... [illegible]
affirmer la répartition des atomes ? Co... [illegible] à connaître **actuel-**
substantiellement un, s'il est vrai qu... [illegible]
sa masse se trouvent localisées l... [illegible]
atomes disparus ? Après tout, les ... [illegible] déterminant **concep-**
des modes d'être des choses, n... [illegible]

Telle est la seconde difficult... [illegible]

Rappelons d'abord au R. P... [illegible]
composé est dépositaire ne... [illegible]
les propriétés naturelles d... [illegible]
traire, on ne trouve dans l... [illegible]
amoindris, fortement dé... [illegible] sens objectif : **manque**
patibles avec les indiv... [illegible]
stratum nouveau.

Ces modes d'être... [illegible]
réclament un sujet... [illegible]
en sorte que le com... [illegible]
tiellement inchan... [illegible] unité complète ;
propriétés atomi... [illegible] unité incomplète.
besoin, *concedo...* [illegible] principe d'un acte.

Sans doute, [illegible] principe d'un acte **en le**
substance. Ma... [illegible]
donner naiss... [illegible] principe d'un acte **en le**
ces groupes [illegible]
pourquoi do... [illegible]
lisés, le com... [illegible] mots. Ces questions **sont**
corps est f... [illegible] ou du moins il sem**ble que**
à la subsis... [illegible] subsistante. Nous les **soumet-**
dents dive... [illegible] à nous envoy**er des**

Nous n... [illegible]
le R. P. — [illegible] mots : *accidens, actu* ***signato,***
commun... [illegible] *substantarium secundum* ***quid;***
peuvent [illegible] *intentio prima, se**cunda.***

XII.

CROLOGIE.

DENIS. — Le 14 juin dernier, mourait à Neuilly-
arles Denis, directeur, depuis dix ans, des
phie chrétienne. M. Denis était né en 1860 à
vais. Il est l'auteur d'une *Esquisse d'une apologie*
Christianisme, et de divers ouvrages de polémique :
que sociale et intellectuelle du Clergé français, *Les*
e présente, etc. Il préparait, depuis plusieurs années,
r les *Catégories* que sa mort laisse inachevé.
nis fut, sinon un des chefs, du moins un des protago-
plus en vue du mouvement de philosophie religieuse qui
ppe en France depuis une quinzaine d'années. En matière
et sociale, en philosophie, en exégèse, en théologie, il se
spontanément aux solutions neuves. Certes, parmi ses idées,
est qui sont fécondes et qui déjà portent leurs fruits. Il était,
p sûr, animé des meilleures intentions, et l'on peut dire que
les nombreuses et vives polémiques auxquelles il prit part,
croyait servir la cause de l'Eglise. Il eut tort de se lancer dans la
bataille des idées avec une préparation hâtive et de penser qu'une
généreuse ardeur peut suffire. A l'égard de la scolastique, ses
attaques furent souvent injustes. Il la combattit, faute de la bien
connaître.

Avec sa mort, les *Annales de Philosophie chrétienne* passent aux mains de M. l'abbé Laberthonnière, l'auteur des *Essais de philosophie religieuse.*

II. Amédée de Margerie. — Le distingué philosophe, récemment décédé, naquit à Neuilly en 1825. Il enseigna la philosophie à l'Université de Nancy, puis devint professeur et doyen à la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Lille. Il prenait place aux premiers rangs des universitaires catholiques, fidèles au spiritualisme français, parmi les Caro, Ollé-Laprune, Th. Henri Martin, Nourrisson, Charraux, Fonsegrive. Comme le directeur de la *Quinzaine*, il s'inspira souvent, dans son enseignement, des doctrines thomistes. Il continua aussi les traditions littéraires de l'école éclectique et sa belle manière d'écrire. Parmi ses œuvres, nous citerons : *Essai sur la philosophie de Saint Bonaventure* (1855) ; *La philosophie négative et la philosophie chrétienne* (1864); *Théodicée* (1865) ; *le Comte Joseph de Maistre* (1883); *Taine* (1895). On lui doit aussi une traduction en vers de la *Divine Comédie* (1900).

---

osophie.

1905-1906.

Philosophie et Lettres.
h., pendant le premier

La Chimie et l'Intro-
h., mardi à 10 h.
le premier semestre. —
h. et jeudi à 8 h.,

Médecine. *La Physique,*
pendant le premier semestre.
Théologie. *La Psycho-*
le premier semestre ; mer-
pendant le second semestre.
Médecine. *L'Anatomie et la*
h., pendant toute l'année.
à la psychophysiologie,
semestre.

des Sciences. *Trigono-*
différentiel, mardi à 8 h. et
semestre ; mardi de 8 h.

·· la Faculté des Sciences. *La Biologie* ndant toute l'année.

Faculté de Médecine. *L'Anatomie et la* ·di et vendredi à 11 h., pendant le second

ord. de la Faculté des Sciences. *Notions de allographie*, mardi et mercredi à 10 1/2 h., semestre.

Prof. ord. de la Faculté de Philosophie et Lettres. *tique et de critique historiques*, lundi à 15 h. et h. pendant le second semestre.

Prof. extraord. de la Faculté de Droit. *L'Économie* ndi et mardi à 12 h. et vendredi à 8 h., pendant le second

IIe Année. — Licence.

COURS GÉNÉRAUX.

IER, Prof. ord. de la Faculté de Philosophie et Lettres. *iologie*, lundi et samedi de 9 1/2 h. à 11 h., pendant toute . — *Questions spéciales de psychologie*, samedi à 8 h., t toute l'année.

DE WULF, Prof. ord. de la Faculté de Philosophie et Lettres. *tologie*, mardi de 11 h. à 12 1/2 h. et vendredi à 8 h., pendant premier semestre ; mardi de 9 h. à 10 1/2 h. et jeudi de 11 1/2 h. 3 h., pendant le second semestre. — *L'Histoire de la philosophie ncienne et médiévale*, lundi de 11 h. à 12 1/2 h., pendant le premier semestre et mardi de 10 1/2 h. à 12 h., pendant le second semestre. — *Questions spéciales d'histoire de la philosophie* : *l'Augustinisme*, mardi à 8 h., pendant le premier semestre.

D. NYS, Prof. ord. de la Faculté des Sciences. *Questions spéciales de cosmologie : l'Éternité du monde*, mardi et vendredi à 8 h., pendant le second semestre.

A. THIÉRY, Prof. ord. de la Faculté de Médecine. *La Psychophysiologie*, lundi et mardi à 12 h., mercredi à 10 1/2 h., pendant le second semestre.

J. FORGET, Prof. ord. de la Faculté de Théologie. *La Philosophie morale*, jeudi et vendredi de 9 h. à 10 1/2 h., pendant le premier semestre ; jeudi de 9 h. à 10 1/2 h., vendredi de 11 h. à 12 1/2 h., pendant le second semestre,

[illegible]

[illegible] ... la Faculté des Sciences. *Le Calcul* [illegible] ... pendant le premier [illegible]

[illegible] ... la Faculté des Sciences. *La Mé*[illegible] ... samedi à 11 1/2 h., [illegible] premier semestre.

[illegible] VALLÉE POUSSIN ... la Faculté des Sciences, [illegible] ... samedi à [illegible] h., pendant [illegible]

[illegible] ... la Faculté de Médecine. *Embryologie, histo*[illegible] ... à 13 h., [illegible] premier semestre.

[illegible] ... de la Faculté de Droit. *L'Histoire* [illegible] *systèmes socialistes au XIX siècle*, lundi et [illegible] ... pendant le premier semestre.

IIe Année. — Doctorat.

[illegible] ... la Faculté de Philosophie et Lettres. [illegible] ... pendant toute l'année.

[illegible] ... la Faculté de Théologie. *La Théodicée*, [illegible] ... h., pendant toute l'année : jeudi de 9 h. [illegible] premier semestre ; jeudi de 10 1/2 h. à 12 h., [illegible] second semestre.

[illegible] ... la Faculté de Droit. *Le Droit naturel*, [illegible] ... samedi de 11 1/2 à 13 h., pendant le [illegible] — *La Philosophie sociale*, vendredi et samedi de [illegible] pendant le second semestre.

[illegible] ... de la Faculté de Philosophie et Lettres. [illegible] ... *ancienne et médiévale*, cours indiqué [illegible] *l'histoire de la philosophie : l'Augus*[illegible] ... ci-dessus.

[illegible] ... la Faculté des Sciences. *Questions spéciales* [illegible] ... cours indiqué ci-dessus.

[illegible] ... la Faculté de Médecine. *Commentaire du* [illegible] ... mercredi à 12 h. pendant le pre[illegible] ... h., pendant le second semestre. — [illegible] ... indiqué ci-dessus.

[illegible] ... la Faculté de Philosophie et Lettres. [illegible] ... cours indiqué ci-dessus.

Conférences.

J. Forget, Prof. ord. de la Faculté de Théologie. ***Exposé scientifique du dogme catholique.***

L. De Lantsheere, Prof. ord. de la Faculté de Droit. ***La Philosophie moderne. — La Philosophie de l'histoire.***

E. L. J. Pasquier, Prof. ord. de la Faculté des Sciences. ***Les Hypothèses cosmogoniques.***

C. Van Overbergh. ***Le Socialisme contemporain.***

G. Legrand. ***La littérature française contemporaine.***

N. B. — Les jours et heures des Conférences seront annoncés par voie d'affiches.

Cours pratique.

Laboratoire de psychophysiologie, sous la direction de M. A. Thiéry.

Laboratoire de chimie, sous la direction de M. D. Nys.

Conférence de philosophie sociale, sous la direction de MM. S. Deploige et M. Defourny, le mercredi à 18 h.

Séminaire d'histoire de la philosophie du moyen âge, sous la direction de M. M. De Wulf, le jeudi à 18 h.

Séminaire de psychologie, sous la direction de M. L. Noel.

V.

Les travaux pratiques et les sociétés pendant l'année académique 1904-1905.

---

1. **Société philosophique des étudiants**, sous la présidence de M. le professeur Thiéry. — Durant l'année académique 1904-1905 la *Société philosophique* donna vingt-deux conférences. Voici la liste des orateurs et des sujets traités :

Mgr Mercier : *L'origine, l'histoire et l'utilité de l'Institut de Philosophie.*

M. le professeur Marucchi : *La confirmation que les découvertes actuelles en Egypte donnent des livres de l'Ancien Testament.*

M. J. Nève : *La philosophie de la Commune en 1870 et la mise en œuvre des principes socialistes.*

[illegible] *[illegible]*. Réfutation de la doctrine que
[illegible] [illegible]ment la certitude de l'existence de
[illegible] [illegible]ssante à démontrer cette exis-

[illegible] *[illegible] Brunetière*. M. Brunetière conclut
[illegible] [illegible]mpossibilité de la connaissance
[illegible] ar Révélation. Réfutation de cette

[illegible] *[illegible] est la négation de limites finies*
[illegible] tirées des sciences mathéma-

[illegible] Père Carbonnelle qui prétend
[illegible] une notion inexacte de l'infini.
[illegible] exégétiques qui nous auto-
[illegible] [illegible]ansformiste avec le dogme

[illegible] *[illegible] beauté des fresques clas-*

[illegible] *[illegible]manes* et des spécimens
[illegible] [illegible]que.
[illegible] *[illegible] chefs-d'œuvre de P. P.*

[illegible] *[illegible] rythme.*
[illegible] [illegible] considérée comme expression
[illegible] moments de joie et de douleur.
[illegible] *[illegible] refrains populaires.*
[illegible] [illegible]quent des idées correspondantes
[illegible] C'est la preuve qu'il n'y a pas

[illegible] pédagogique de Pestalozzi ou

[illegible] *[illegible] Dante, auteur de la Divine*

[illegible] [illegible]raire de la *Chanson de Roland.*
[illegible] et beauté, à côté de l'Iliade.
[illegible] [illegible]sse cette grande épopée de
[illegible]
[illegible] matérialiste de Hæckel.
[illegible] des Fuégiens contre Darwin qui
[illegible] des êtres intermédiaires entre
[illegible] [illegible]gue et leur religion prouvent,
[illegible] humaine.

M. Lauwick : *Les troubles en Russie* : l'organisation réelle et pratique du Gouvernement et la valeur politique du régime actuel.

M. Mallinger : Hommage à Schiller dans sa double personnalité d'*historien* et d'*auteur dramatique*.

On voit que la *Société philosophique* a rempli avec succès son programme d'études de philosophie générale.

2. **Cercle d'études sociales**, sous la présidence de M. le professeur Deploige. — Seize conférences ont été données durant l'année 1904-1905. Dans son rapport, que publiera l'Annuaire de l'Université pour 1906, le secrétaire les analyse en quelques mots. Citons : *Libéralisme et Ultramontanisme*, par M. Liebaert. — *Les formes de gouvernement*, par M. Vanderelst. — *L'individualisme*, par M. Sentroul. — *Socialisme et Religion*, par M. Demblon. — *Sociologie religieuse*, par M. Dusart. — *La politique anticléricale en France*, par M. Harmignie. — *La rupture des relations diplomatiques entre la France et le Vatican*, par M. Clesse. — *La rupture des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la Belgique sous le ministère Frère-Orban*, par M. de Lichtervelde. — *L'instruction obligatoire*, par M. Feltesse. — *Le suicide au point de vue sociologique*, par M. Van Puyvelde. — *La représentation proportionnelle*, par M. Van Cauwenbergh. — *Le vote plural*, par M. Degrève. — *La question militaire*, par M. de Grünne. — *L'impérialisme de M. Chamberlain*, par M. Janssens. — *Le travail à domicile*, par M. Gueuns. — *La grève générale*, par M. Nève.

3. **La Conférence de philosophie sociale**, sous la direction de M. le professeur Defourny, a consacré ses travaux de l'année académique 1904-1905 à l'œuvre de Taine. Le but n'était ni de résumer servilement cette œuvre, ni d'en exposer les idées métaphysiques ou psychologiques, ni même d'acquérir la connaissance des faits historiques qu'elle condense. C'est le théoricien de la philosophie sociale qu'il fallait étudier. Il s'agissait d'extraire de ses nombreux écrits les vues politiques, économiques, juridiques, religieuses, esthétiques — sociales en un mot — qu'il prétend dégager d'une observation laborieuse et impartiale de la réalité historique. Sept élèves se sont réparti ses ouvrages et les ont dépouillés de ce point de vue. Une masse d'environ cent-cinquante passages mettant dans un relief particulier la pensée sociale de l'auteur, ont été ainsi collectionnés et discutés ; les exposés de faits tendant à la justification de cette pensée ont été résumés. De cette manière les matériaux d'un travail d'ensemble sur la philosophie sociale de Taine

[illegible] mis en œuvre et n'attendent plus que l'ouvrier qui saura les employer.

Pour apprécier ces résultats, on ne doit pas oublier que le but [illegible] de philosophie sociale est plus pédagogique que scientifique. [illegible] pas à donner à l'élève des connaissances [illegible], mais à lui apprendre la méthode de travail. La conférence [illegible] à lire les auteurs, à y découvrir ce qu'on y cherche, [illegible] à relier celles-ci par une trame logique. [illegible] s'est appliquée plutôt à rassembler et à ordonner [illegible] les matériaux en vue d'un exposé de la philosophie sociale [illegible] construire cet exposé lui-même.

[illegible] Séminaire d'histoire de philosophie médiévale, [illegible] de M. le professeur De Wulf. — Les travaux ont [illegible] à la fixation de diverses théories scolastiques du [illegible]. Le P. Hadelin, qui étudie Roger Bacon depuis deux années, a [illegible] sous un jour nouveau l'idéologie du célèbre Franciscain, et notamment il a attiré l'attention sur son *traditionalisme* [illegible]. Cette étude sera publiée. — M. Fierens a exposé la doctrine de saint Bonaventure sur la distinction de l'essence et de l'existence, en a rapprochant des théories similaires d'autres grands docteurs. — M. [illegible] a commencé l'interprétation d'une intéressante [illegible] du cardinal Mathieu ab Aquasparta, relative à l'illumination [illegible] en idéologie. Il a utilisé à cet effet la récente édition [illegible] à Quaracchi. — Le P. Antonin a repris cette même [illegible] de l'illumination chez Duns Scot, qui l'expose dans toute sa [illegible] et la critique non moins vigoureusement.

VI.

Liste des étudiants admis aux grades pendant l'année 1905.

(Session d'octobre).

BACHELIER EN PHILOSOPHIE.

[illegible] satisfaisante : M. Beco Léon.

LICENCIÉS EN PHILOSOPHIE.

[illegible] : MM. De Longueville Aubain, de Tourinnes-la-[illegible] Jules, d'Anvers.

[illegible] satisfaisante : M. de Grünne Eugène, de Bruxelles.

DOCTEURS EN PHILOSOPHIE.

Avec grande distinction : MM. Van Cauwelaert Frans, de Lombeek-Notre-Dame. — Ysselminden Godefroid, d'Arnhem (Pays-Bas).

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE.

Le 14 novembre, M. ALBERT MICHOTTE, de Bruxelles, a été reçu agrégé à l'École S. Thomas. M. Michotte présentait une dissertation intitulée : « *Les signes régionaux* », fruit de ses recherches faites au laboratoire de Psychologie physiologique de l'Institut. Il s'offrait à défendre publiquement une série de cinquante thèses, choisies dans les diverses parties de la philosophie.

La soutenance aux Halles universitaires fut présidée par Son Éminence le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, Sa Grandeur Mgr Bourne, archevêque de Westminster, et Mgr Hebbelynck, recteur magnifique de l'Université. M. Michotte eut à répondre aux objections que lui firent MM. Bossu et Thiéry, professeurs à l'Université de Louvain, le R. P. Vermeersch, S. J., M. De Craene, professeur à l'Université de Liége. Il le fit avec une aisance et une clarté qui frappèrent l'assistance. Aussi accueillit-on par de chaleureux applaudissements la décision du Conseil de l'École constatant que M. Michotte avait subi l'épreuve d'agrégé *avec la plus grande distinction.*

Nous présentons à M. Michotte nos plus chaleureuses félicitations.

VII.

Nominations.

Outre les nominations de MM. Defourny, Noël, Maas, Van Loon, Coffey, O'Neill, signalées dans la livraison du mois d'août, l'Institut de Philosophie peut enregistrer pour l'année académique les promotions de :

M. SENTROUL, nommé professeur au Séminaire de l'archidiocèse de Westminster.

M. MEHEUST, nommé professeur de philosophie à la Maison des Oblats, à Liége.

---

ont été mis à pied d'œuvre et n'attendent plus que l'ouvrier qui voudra bien les employer.

Pour apprécier ces résultats, on ne doit pas oublier que le but de la conférence de philosophie sociale est plus pédagogique que scientifique. On n'y vise pas à donner à l'élève des connaissances nouvelles, mais à lui apprendre la méthode de travail. La conféren enseigne à lire les auteurs, à y découvrir ce qu'on y cherch à en classer les idées, à relier celles-ci par une trame logiq Voilà pourquoi elle s'est appliquée plutôt à rassembler et à or nancer des matériaux en vue d'un exposé de la philosophie s de Taine qu'à produire cet exposé lui-même.

4. Séminaire d'histoire de philosophie médié sous la direction de M. le professeur De Wulf. — Les trav été consacrés à la fixation de diverses théories scolasti xiii° siècle. Le P. Hadelin, qui étudie Roger Bacon dep années, a établi sous un jour nouveau l'idéologie du célé ciscain, et notamment il a attiré l'attention sur son *trad avant la lettre*. Cette étude sera publiée. — M. Fierens doctrine de saint Bonaventure sur la distinction de l'e l'existence, en la rapprochant des théories similaires d docteurs. — M. Belpaire a commencé l'interprétati ressante théorie du cardinal Mathieu ab Aquasparta, mination et son rôle en idéologie. Il a utilisé à cet édition parue à Quaracchi. — Le P. Antonin a re doctrine de l'illumination chez Duns Scot, qui l'ex sa force et la critique non moins vigoureusement.

VI.

Liste des étudiants admis aux grades pend

(Session d'octobre).

BACHELIER EN PHILOSOPH

D'une manière satisfaisante : M. Beco Lé

LICENCIÉS EN PHILOSO

Avec distinction : MM. De Longueville Grosse. — Geysens Jules, d'Anvers.

D'une manière satisfaisante : M. de G

..-me

,
t.

.u de
illars,

ouvrage,
ppée par
.incipes du
ptible d'être
tudier qu'au
sur certains
laisse de côté
e calcul en tant
crit M. Couturat,
pond aux opéra-
ou même à rem-
raiter ici. »
ions nécessaires à ce
interprétations « dont
ettres représentent des
chaque signe, chaque
n ; c'est le cas pour la
binaire représentée par le
b désignent des concepts
us le concept *b*, c'est-à-dire
b » ; plus brièvement, cela
terprétation propositionnelle,
si *a* (proposition) est vraie,
l'égalité (=) se définira comme

[illegible] la fois : $a < b$ et $b < a$.

[illegible] le principe du syllogisme [illegible]

[illegible]

[illegible] se traduira : « Si tout a est b, [illegible] tout a est [illegible] catégorique et dans l'interprétation [illegible] : « Si a implique b, et si b [illegible] hypothétique ».

[illegible] en vertu de la [illegible] préalablement au principe [illegible] d'identité qui s'exprime [illegible] l'on déduit immédiatement $a = a$.

[illegible] principes, l'auteur définit la multiplication [illegible] logique la négation, troisième opération [illegible] ultérieurement. Exprimons chacune de ces [illegible] et multiplication par leur formule respective [illegible] que toutes deux reçoivent chacune deux [illegible] conceptuelle, l'autre propositionnelle).

Postulat de la multiplication :

Étant donnés deux termes quelconques a et b, il existe un terme p tel que l'on a $p < a$, $p < b$ et que pour tout terme x, tel qu'on ait $x < a$, $x < b$, on a aussi $x < p$.

Postulat de l'addition :

Étant donnés deux termes quelconques a et b, il existe un terme s tel que l'on a : $a < s$, $b < s$ et que pour tout terme x tel qu'on ait $a < x$, $b < x$, on a aussi $s < x$; — p et s sont uniques et représentent respectivement ab et $a + b$.

Sur ces définitions se basent les principes de simplification et de composition, les lois de tautologie et d'absorption, les théorèmes de multiplication et d'addition qui servent eux-mêmes de base à une première formule de transformation des inclusions en égalités ainsi qu'à la démonstration de la loi distributive ; ici se placent les définitions TRÈS IMPORTANTES de 0 et de 1, définitions exprimées formellement par les deux principes suivants :

« Il existe un terme 0 tel que, quel que soit le terme x, on ait : $0 < x$. »

« Il existe un terme 1 tel que, quel que soit le terme x, on ait : $x < 1$. »

Dans l'interprétation conceptuelle, 0 désigne la classe contenue

dans toute classe : c'est la classe nulle ou vide qui ne contient aucun élément (le Rien ou le Néant) ; 1 désigne la classe qui contient toutes les classes (c'est l'univers du discours, le Tout).

Dans l'interprétation propositionnelle, 0 désigne la proposition qui implique toute autre proposition, 1 désigne la proposition qui est impliquée dans toute autre : c'est le vrai.

De la définition de 0 et de 1, se déduit la définition de la négation qui s'exprime formellement comme suit : quel que soit le terme a, il existe un terme a' tel qu'on ait à la fois $aa' = 0$ et $a + a' = 1$; formules qui « traduisent respectivement le principe de contradiction et le principe du milieu exclu ». Reste encore à définir la loi de double négation et la loi de contraposition pour connaître toutes les notions nécessaires au calcul logique. Ce calcul, l'auteur le poursuit en se basant surtout sur le développement de 0 et de 1 : il y poursuit la méthode de Boole et Schröder qui « se résume, dit-il, en ces deux procédés analogues à ceux de l'algèbre : résolution des équations par rapport aux inconnues et élimination des inconnues », tandis que dans la méthode de Poretsky qui se rapproche plus de la *Logique de l'Algèbre* « tous les termes en principe sont connus, et il s'agit seulement, étant données entre eux certaines relations, d'en déduire des relations nouvelles (*c'est-à-dire inconnues ou non explicitement connues*).

Il faut noter ce passage de la conclusion de l'auteur : « L'Algèbre de la Logique elle-même relève de la Logique pure, en tant que théorie mathématique particulière, car elle repose sur des principes que nous avons implicitement postulés et qui ne sont pas susceptibles d'expression algébrique ou symbolique parce qu'ils sont le fondement de tout symbolisme et de tout calcul (le principe de déduction et le principe de substitution) »... L'Algèbre de la Logique est une Logique mathématique par sa forme et par sa méthode.

J. MAGNIETTE.

Immanuel Kant's Logik, neu herausgegeben von Dr WALTER KINKEL. — Leipzig, 1904.

Les opuscules philosophiques de Kant présentent le grand avantage de résumer ses pensées maîtresses, parfois de combler quelque lacune, souvent de servir de fil directeur à qui veut pénétrer dans le fouillis de ses *Critiques*. L'éditeur a donc rendu un réel service en réimprimant la *Logik* de Kant avec soin et clarté, sous un format maniable, surtout en y ajoutant une introduction et une double table : un *Personen-Register*, et un *Sach-Register*. Le présent

... originale de la *Logik*. Celle-ci,
... par Kant lui-même. Elle fut éditée
... cours qu'il avait donnés, par les
... s'est aidé des travaux de ses
... et Rosenkranz (1838). L'*In*-
... dogmatique (*Die Stellung der*
... partie historique (*Anmerkung zur*
... *Werkes*), et d'une partie cri-
... complete. Ajoutons que tous
... traités.

... la philosophie pure, en tant qu'elle
... ainsi au savoir empirique, parce
... que des principes *a priori*; —
... et non expérimentale, n'est
... la Logique fournissait à Kant
... résumer sa philosophie entière,
... du savoir. Il est amené à parler
... des principes, de l'objet et de la
... comme de la science morale, de la
... un mot, d'exprimer en des formules
... ne trouve ailleurs que dans des explica-
...

... il est de rigueur au moins de
... aux sources. Le travail du D[r] Kinkel
... venu à tous les philosophes.

C. SENTROUL.

... *der reinen Vernunft abgekürzt*
... In-8° de 112 pages. —

... promesses de son titre : il renferme
... la *Raison pure*, qu'il ne suit point
... les idées maîtresses pour montrer
... leur rapport avec les philosophies anté-
... leur développement. Le D[r] Romundt
... philosophie kantienne peut se développer
... plutôt aux principes fondamentaux
... Dès le premier chapitre, il invoque
... voir l'autorité de Kant lui-même qui
... lecteur à l'achèvement de son système,

et le souci de ne pas juger des parties, parfois ardues à comprendre, en dehors de l'ensemble.

S'appliquant ensuite à montrer ce que Kant doit à Hume (ch. III), en quoi il l'améliora (chap. IV), et finalement ce que ces deux philosophes ont de commun et en quoi ils diffèrent (chap. V), l'auteur débute (chap. II) par faire voir l'importance de la théorie de la causalité dans l'ensemble du système kantien. Il réussit à montrer que cette théorie est originale, mais non à en faire valoir la justesse. Hume sur ce point est exclusivement sensualiste. Kant, en cherchant à mettre Hume au point, est intellectualiste. L'auteur félicite Kant (p. 31) d'avoir donné ainsi un coup de grâce au scepticisme. Nous ne méconnaissons pas les intentions dogmatiques de Kant, mais nous croyons que sa théorie de la science expérimentale est un singulier compromis entre le sensualisme et l'intellectualisme, compromis qui ne parvient pas à donner à cette science une base solide.

L'auteur termine son étude de l'expérience selon Kant en disant (p. 42) que Kant, en voulant restreindre le domaine du savoir à l'expérience, n'a point voulu pareille restriction comme fin, mais seulement comme moyen en vue d'établir scientifiquement une métaphysique. Celle-ci servirait à la science et de base et de couronne ; elle devrait achever la science et, tout à la fois, lui prêter l'appui d'une force propre que les objections scientifiques ne pourraient ébranler. Singulier rôle : si la métaphysique est d'un autre ordre que les sciences, comment peut-elle leur servir ; et si elle est du même ordre, comment ne pourrait-elle pas participer à leurs risques d'erreur ou à leur imperfection ? Quoi qu'il en soit, l'auteur ne se trompe pas en supposant que le système de Kant sur l'expérience fait corps avec son système métaphysique, et celui-ci avec son système moral. La métaphysique spéculative constitue ainsi un pont entre le subjectivisme empirico-intellectualiste et le dogmatisme moral de Kant. C'est à ce point de vue qu'elle est capitale en kantisme : aussi l'auteur a-t-il pris comme *motto* de son ouvrage entier cette parole de Kant : « Il faut user de persévérance... pour amener enfin la métaphysique, science indispensable à l'esprit humain, à une floraison fructueuse ». Le Dr Romundt dit très justement que la métaphysique a été de tout temps l'objet primordial de la philosophie (p. 43). Quand il en vient à montrer ce qu'elle doit à Kant, il résume son appréciation en trois points : la *Critique* a mis en lumière les points faibles de l'ancienne métaphysique ; elle en a découvert les causes ; elle y a porté remède.

Le pivot de toute la théorie kantienne sur la métaphysique tient en sa théorie des *Idées* de la raison. La métaphysique kantienne

ouvrage reprodui
on le sait, ne fut
sous ses yeux et
soins de Jasche.
devanciers. Hart
troduction se
Logik im Syst
*Entstehun*g
tique *Tex*
ces sujets son

La Logi
n'est qu
qu'elle est
et à la m
pas tou
une
basée
ainsi
legitim
valeu
brève
tions

Qu
le
cons

a notion d'*être* mais
s groupes primor-
ment de cette triple
n tant que ces idées
s, les idées suprêmes
i elle veut s'élever au-
mpirique de l'entende-
ie, à une cosmologie et
contenu de la métaphy-
le génie de Kant que, par
ue l'entendement opérant
e métaphysique, mise en

a science morale. La non-
si une base inébranlable
posée ou juxtaposée à la
e-là réagit d'ailleurs sur
rtitude, et du parallélisme
es *Idées* de la raison spécu-

n comparant Hume et Kant,
i ont de commun leur phéno-
de l'expérience sensible en
érieures.
nterprète du kantisme. Mais
eurs plus souvent insinués
nt établis. Quoi qu'il en soit,
antiel et très instructif.

C. Sentroul.

D. H

a raison, la philosophie de la *manence.* — Lille, Morel, 1904.

a fait paraître, il y a quelques
fendait et reprenait, dans un
nentistes de M. Blondel. Les
titre : *Essais de Philosophie*
a, dans le présent travail, s'en
nt exposées. Il en fait une cri-
te. Constamment il oppose à la
tique de l'action, les enseigne-
une connaissance approfondie

et toujours exacte. Ce parallèle semble tout à l'avantage de la philosophie traditionnelle. M. Goujon attaque, d'ailleurs, avec sang-froid, avec tenue et dignité, en s'essayant à la sympathie intellectuelle pour les doctrines qu'il critique, en s'efforçant d'y saisir la part de vérité qu'elles renferment.

Cependant il semble que M. Goujon, tout à ses préférences thomistes, n'ait pas toujours réussi à faire le partage, d'ailleurs malaisé, entre le vrai et le faux. Il reconnaît uniquement à la méthode de l'immanence la valeur d'une préparation à la foi : il ne la croit acceptable que du point de vue *mystique*, en tant qu'elle dispose la volonté à l'attitude humble qui permettra la réception du don surnaturel. Mais s'il lui donne une importance dans le domaine *pratique*, il lui dénie toute efficacité dans l'ordre *spéculatif*.

Nous pensons que c'est trop peu dire. Les apologistes de l'action s'appuient principalement sur ce fait que, dans l'ordre historique de la nature élevée, celle-ci postule le surnaturel. L'homme, d'autre part, pour réaliser complètement sa nature, pour acquérir les certitudes naturelles sur Dieu et sur l'âme, pour pouvoir agir d'une façon constante, conformément à la loi naturelle, éprouve la nécessité morale d'un surcroit, du secours de la révélation et de la grâce. Ce besoin senti de l'homme constitue le point de départ d'une marche vers la vérité religieuse, la première pierre de l'édifice apologétique. Il est nécessaire toutefois de compléter l'enseignement qui se dégage des exigences internes de l'action humaine en recourant à l'apologétique externe, soit qu'elle se fonde sur les miracles ou sur les prophéties, soit qu'elle s'appuie sur les caractères divins de l'Eglise, de la société des fidèles du Christ soumise à l'observation présente, soit qu'elle invoque ce que l'abbé de Broglie appelait le surnaturel historique, la « transcendance du monothéisme hébraïque et de la loi évangélique ». Or M. Goujon ne reconnaît même pas à l'apologétique de l'immanence cette valeur dialectique. « Pour un catholique, écrit-il, l'harmonie entre nos aspirations et les dogmes ne constitue pas le moyen d'acquérir ; elle est seulement une raison pour s'affermir dans la foi précédemment acquise » (p. 108).

Plusieurs critiques, hostiles à coup sûr au phénoménisme volontariste de la nouvelle méthode, ont pourtant su découvrir l'âme de vérité qu'elle recèle et lui attribuer la même efficacité dialectique que nous lui reconnaissons. Ainsi le Père Le Bachelet, de la Compagnie de Jésus, dans sa belle étude sur l'Apologétique traditionnelle et l'Apologétique moderne. Le Père Schwalm, des Frères-Prêcheurs, dont on connaît les articles de vigoureuse polémique contre la méthode préconisée par M. Blondel, écrivait cependant :

n'est plus, comme chez Aristote, la science de la notion d'
la science supérieure des *réalités*, réparties en trois groupes
diaux : le moi, le monde, Dieu. L'établissement de c
catégorie est à la fois objectif, et subjectif en tant qu
représentent, comme choses inconditionnées, les idée
que la raison conçoit nécessairement quand elle veut
dessus des catégories qui règlent l'usage empirique
ment. Elles donnent lieu à une psychologie, à une
à une théodicée (p. 64) qui constituent le contenu
sique. L'auteur considère comme un trait de génie d
sa théorie des antinomies, il ait montré que l'ente
scientifiquement ne saurait ébranler cette métaph
dehors de ses atteintes.

C'est l'avantage aussi qui revient à la scien
impossibilité de la liberté constitue ainsi un
à une philosophie de seconde espèce, opposée
philosophie de la nature (p. 78). Celle-là
celle-ci, en vertu de son indéfectible certitud
des postulats de la raison pratique et des *Id*
lative.

De même que l'auteur avait débuté en c
il finit en comparant Kant et Platon qui on
ménalisme et leur théorie sur l'inanité de
dehors de la conception des idées supéri

Ce petit livre constitue un excellent in
ses jugements sur le kantisme, d'aill
que formulés, ne sont pas suffisamme
l'auteur a écrit un livre sérieux, subst

H. Goujon (abbé), *Les ennemis de*
volonté et l'apologétique de l'i

Le P. Laberthonnière de l'Orat
années, une série d'articles où
mode mystique, les théories
articles réunis en volume sou
religieuse firent du bruit. M.
prend aux doctrines qui s'y
tique sérieuse et souvent tr
philosophie volontariste et
ments du thomisme, dont il

. ni
ne
ordon-
pas hors
encore au

ayant n'invoque
des lois *a priori*
rencontrer sur le
de. — Si nous fai-
que nous n'apprécions
jon. La grande estime
it désirer qu'il ne com-
peu impartiales l'excel-
buste talent.

Edgar Janssens.

dell' esperienza psichica.
teca del R. Istituto di Studi

ogétique contemporaine, p. 92.

de Wundt, Ebbing-
ciences de la
de démar-
psychologie

l'étude philoso-
rtie de l'ouvrage
-t-on constitué en
velle ? Quelle con-
Quel est son rapport
ements de l'ancienne
gie, dit-il, en tant que
ie dont le premier traité
ogie actuelle, en tant que
à la première : c'est une
imentation, une science natu-

le la psychologie actuelle, l'au-
o-psychologique anglais, les re-
, surtout celles des Allemands, la
nniste, en tant que sources de la
énumère les laboratoires d'Allemagne,
ns, en passant, qu'il ne cite pas celui
n. Après une critique de l'aperception-
Florence examine l'évolutionnisme bio-
te les théories de Baldwin sur l'imitation et
sur l'action.
ique serrée qu'il critique l'évolutionnisme et,
éliminaires, établit l'essence de la psychologie
s phénomènes psychiques, prouve l'insuffisance
psycho-physique dont il fait découler la nécessité

gie, dit-il, on ne peut pas faire un pas en avant sans
tinction entre le contenu de la conscience et le fait
onscience, de façon que, pour la psychologie, monde
monde interne sont réels et distincts entre eux.
mière partie de l'ouvrage étudie l'expérience psychique
phénomènes physiques et psychiques, le caractère statique
mique, ainsi que la conscience au point de vue morpholo-
dans les différents états de développement qualitatif, dans
ude pratique de la conscience, dans les sentiments, les appé-

titions, etc. Cette première partie se termine par une étude détaillée du temps de réaction.

La seconde partie expose les données de la sensibilité : on y voit placés parmi les qualités sensorielles révélées par chaque sens, le sens cutané, l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût.

L'examen des phénomènes psychiques dans leur composition que l'auteur considère comme double en tant que fusion ou complication, mérite une attention spéciale.

L'auteur considère ensuite l'intensité des phénomènes psychiques et, à la question si l'intensité fait partie des propriétés immédiatement expérimentables des phénomènes psychiques, il répond que le fait de la multiplicité d'expression de l'intensité psychique est la preuve évidente que l'intensité n'est pas, comme telle, une donnée immédiate de la conscience.

Après un rapide examen des interprétations de Weber, Fechner, Müller, Hering, l'auteur pour terminer son ouvrage, analyse l'action psychique, le temps et l'espace au point de vue psychologique, les différentes notions relatives à l'espace tactile et visuel. Nous y remarquons tout spécialement la précision avec laquelle il expose des idées parfois originales.

Notre rapide esquisse donnera un bref aperçu de la somme considérable d'idées et de matériaux élaborés par l'auteur, de sa profonde érudition, de son esprit et de son tact scientifique. Bref, on peut dire que les solutions données aux problèmes fondamentaux répondent à toutes les exigences scientifiques et sont, en général, d'une sûreté irréprochable.

L'ouvrage du professeur De Sarlo, abstraction faite de quelques lacunes, nous semble donc avoir de la valeur et une fécondité indiscutable. L'auteur y prouve fort habilement que la science des fonctions de l'esprit est essentiellement et entièrement philosophique et que jamais, au nom de la vérité, on ne pourra la confondre avec la science des données de l'expérience psychique.

L'œuvre intéressante du directeur du Laboratoire de Florence s'adresse surtout aux psycho-physiologistes de profession.

Si tel fut son but, nous sommes assuré qu'il l'a atteint et c'est avec bonheur et non sans quelque fierté patriotique que nous le voyons prendre rang parmi les meilleurs ouvriers du mouvement psycho-physiologique de la Péninsule italique.

A. SOTTILE.

G. **Guastella**, ***Dottrina di Rosmini sull' essenza della materia.*** **Deux fascicules de 20 + 17 pages. — Palermo, tipografia « Boccone del Povero », 1901.**

Le savant professeur semble dans ces brochures avoir généralement subi l'influence de l'auteur qu'il veut expliquer. Il s'en approche, notamment, pour ce qui concerne l'essence de la matière.

Il laisse apparaître pourtant de modestes critiques, parfois peu rigoureuses. De plus, la lecture de son œuvre exige de véritables efforts intellectuels à cause du manque de clarté, de simplicité et de méthode. Pourquoi encore cette terminologie singulière, propre à l'auteur et qui, somme toute, ne fait qu'obscurcir son travail ?

Enfin la conception qu'il se fait de la notion d'espace nous semble manquer de rigueur et de précision. On découvre en effet deux éléments dans la notion d'espace ; l'un, *l'élément formel*, la relation de distance entre les corps limitatifs ; l'autre, *l'élément matériel*, les surfaces des corps qui par leur éloignement mutuel donnent naissance au vide réel. On définit donc l'*espace réel* ou *concret : une relation de distance à triple dimension, déterminée par la situation respective des corps qui la limitent.* La portion d'espace, occupée et mesurée par le volume réel, s'appelle le *lieu interne.* On peut distinguer aussi le *lieu externe* d'un corps, c'est-à-dire la première surface immobile qui circonscrit un corps.

A part ces quelques points critiqués, ces brochures ne sont pas dépourvues de valeur.

A. **Sottile.**

Annuarium der R. K. Studenten in Nederland. **Ann. Dom. 1904-05. In-8° de 407 pages. — Leiden, G. F. Théonville.**

Intéressant et très instructif cet *Annuaire des étudiants catholiques de Hollande.* Il y aurait beaucoup à admirer et davantage encore à imiter dans l'exemple que nous donnent ces jeunes gens. Obligés de suivre les cours des universités protestantes de leur pays, ils savent s'unir, se grouper, se constituer en autant de sociétés qu'il y a de villes universitaires. Les associations d'Amsterdam, de Delft, de Groningue, de Leyde et d'Utrecht sont, à leur tour, étroitement unies et reliées entres elles par un comité central. Grâce aux avantages de tout ordre que leur assure cet esprit de sage organisation, c'est pour les étudiants catholiques hollandais la chose la plus naturelle du monde que de faire marcher de front la poursuite d'un doctorat ès sciences ou ès lettres et l'affermissement —

titions, etc. Cette première partie se termine par une
du temps de réaction.

La seconde partie expose les données de la sensi
placés parmi les qualités sensorielles révélées p
sens cutané, l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût.

L'examen des phénomènes psychiques dans le
l'auteur considère comme double en tant que fu
mérite une attention spéciale.

L'auteur considère ensuite l'intensité des ph
et, à la question si l'intensité fait partie d
diatement expérimentables des phénomènes
que le fait de la multiplicité d'expression d
est la preuve évidente que l'intensité n'est
donnée immédiate de la conscience.

Après un rapide examen des interpréta
Müller, Hering, l'auteur pour termine
l'action psychique, le temps et l'espace
logique, les différentes notions relatives
Nous y remarquons tout spécialement
expose des idées parfois originales.

Notre rapide esquisse donnera un
sidérable d'idées et de matériaux éla
fonde érudition, de son esprit et d
on peut dire que les solutions don
taux répondent à toutes les exig
général, d'une sûreté irréprochable.

L'ouvrage du professeur De Sa
lacunes, nous semble donc avoi
indiscutable. L'auteur y prouve
fonctions de l'esprit est essent
phique et que jamais, au nom
fondre avec la science des don

L'œuvre intéressante du d
s'adresse surtout aux psycho

Si tel fut son but, nous
avec bonheur et non san
voyons prendre rang par
psycho-physiologique de

---

le leur foi

er ici. Il en
l'une Revue
en Hollande
ons des élèves
ou médecins,
erver une bonne

aptisé leurs asso-
d'Aquin, celle de
Augustin, et celle
ment trahit toujours
vent le nom est à lui

attentivement notre
itude. Comme tous les
ciatures et des adresses,
de réunions amicales et
de rapports et d'articles
c'est là son côté vraiment
que dans les conférences
toujours avec plaisir des

entière est consacrée au con-
anciens : *adaequatio rei et intel-*
la pensée avec les formes et
Hegel : *die Uebereinstimmung*
examinées successivement et avec
traite dans la seconde réunion de
rapports de l'Art avec la Morale. —
religieuse du positivisme sont étudiés
eur ou directeur des étudiants de
tion de l'Instinct est à l'ordre du
documentation sérieuse, la discussion
conclusions sûres et même un débat
contribué à captiver durant trois
des auditeurs et à valoir au confé-
mérités. — Quant aux étudiants de
bonne fortune d'entendre M. le pro-
leur exposer avec clarté et réfuter
les conclusions matérialistes d'une

[...]denburg. Un peu plus tard, ils [...]blème épineux de l'origine et du

[...]s amène à signaler une importante [...]ution. Elle tient à elle seule cinquante-[...]. A en juger par le ton scientifique qui [...]ticle, l'auteur est avant tout un savant. [...]gage devient celui du vrai philosophe. [...]hie que nous sommes ramenés par le beau [...]aire : « *A propos des théories sur le Beau* ». [...]moins une étude approfondie du problème [...]belle esquisse historique des efforts tentés [...]raison d'entrer en matière par ces paroles [...]de Platon : « C'est un vieux proverbe que la [...]t une question difficile ». Mais, s'il est vrai que [...]ifficulté affrontée et surmontée donne la mesure [...]evons à M. Berger nos plus sincères félicitations. [...]r à l'aise dans son sujet et il a fait preuve, en le [...]uté et de sagacité. De loyauté, en relevant avec [...]ers éléments de solution dont on est redevable à [...]Platon, à Aristote, à Plotin et à Kant. De sagacité, en [...]s ce problème difficile le *gulden middenweg* (p. 385), [...]viam mediam », et en accordant une préférence bien [...] la théorie de saint Thomas d'Aquin qu'on a condensée [...]ormule célèbre : « Ratio pulchri consistit in resplendentia [...]uper partes materiae proportionatas ». Définition de prime [...]bien obscure, mais en réalité exacte et profonde que D. Mer[...]raduit librement : « La beauté est le resplendissement de la [...]ction d'un type idéal à travers la constitution d'un être, moyen[...]nt l'ordre de ses parties ou de ses activités » [1]).

Ajoutons encore que dans maint passage de l'Annuaire, le lecteur [...]e rend compte de la place exceptionnelle qu'occupe dans l'estime et la confiance des étudiants le R. P. de Groot O.P., professeur de philosophie à l'Université libre d'Amsterdam et l'un des représentants les plus autorisés de la restauration thomiste en Hollande. Une preuve — pour le dire en passant — que les habitudes d'abstraction philosophique s'harmonisent, plus aisément qu'on ne le croit, avec l'ensemble des qualités intellectuelles et morales qui assurent à celui qui les possède un incontestable ascendant sur les intelligences.

1) Mercier, *Cours de philosophie. Métaphysique générale ou Ontologie*, 4e édition, p. 591.

Nous constatons avec plaisir que M. le professeur Beysens, cet autre pionnier des doctrines scolastiques en Hollande, trace lui aussi son beau sillon dans ce milieu universitaire. Voici, en effet, les lignes élogieuses que lui consacre le rédacteur du compte-rendu de Leyde : « Nous n'oserions terminer ce rapport sans relater un fait significatif dans la vie des étudiants catholiques de notre ville. Sans doute il n'intéresse pas directement l'association comme telle, mais les membres qui la composent. Depuis deux ans le professeur J. Th. Beysens, du Grand Séminaire de Warmond, fait (ici à l'Université) un cours de philosophie. Tous ceux qui ont suivi ses leçons savent pertinemment avec quelle loyauté et quel sens scientifique il enseigne sa matière... Qu'on nous permette d'exprimer un vœu : Qu'il n'y ait plus désormais d'exception à la règle. Chaque étudiant mettra à profit l'occasion qui lui est offerte, et considérera sa formation comme inachevée tant qu'il ne l'aura pas complétée par la philosophie » (1).

Bravo, mes amis ! Les suffrages unanimes des lecteurs de la *Revue Néo-Scolastique* sont acquis d'avance à votre vœu. Il vous fut inspiré par le sentiment bien compris de vos vrais intérêts. Permettez-moi d'y ajouter cet autre souhait : Que dans tous les milieux universitaires votre exemple soit apprécié et imité comme il le mérite !

HUBERT MEUFFELS.

G. GUASTELLA, *Filosofia della Metafisica. Saggio secondo sulla teoria della conoscenza.* Deux vol. in-8° de 755 + 1045 pages. — Palermo, Remo Sandron editore, 1905.

Ce livre est la continuation du *Saggio Primo* où l'auteur se proposait de démontrer que dans la pensée tout est d'origine uniquement empirique. Pour lui, la métaphysique est synonyme d'*imaginaire*, d'*irréel* et il se propose, dans ce nouveau travail, d'établir l'absurdité de toute métaphysique.

Il consacre à cette thèse des milliers de pages en sept chapitres, un appendice et des suppléments.

Il commence par rechercher l'origine des concepts métaphysiques. La métaphysique, dit-il, c'est *toute connaissance a priori*, et la science a pour but de *découvrir les uniformités invariables dans la succession des phénomènes*. Afin d'expliquer pourquoi nous sommes amenés à dépasser l'expérience, il étudie les différentes formes

(1) *Annuarium*, p. 120.

historiques de la notion de cause efficiente pour en conclure l'origine sensible de cette notion.

Il passe aussi en revue l'animisme, l'hylozoïsme, etc. et il conclut que la théorie qui voit dans la volition une cause efficiente n'est point conforme au rapport réel qui unit l'âme et le corps. Entre la volition, dit-il, et le mouvement qui la suit, pas de lien nécessaire, les deux faits sont en conjonction, pas en connexion, et la volonté n'est pas cause efficiente. Pour lui, l'idée de cause efficiente dérive exclusivement de l'expérience des causations les plus familières, devenues mystérieuses dans la réflexion scientifique.

Il critique aussi ce qu'il appelle le réalisme dialectique, qui consiste à admettre l'objectivité des idées abstraites. Il s'en prend enfin au concept d'âme qui, à l'entendre, fut primitivement matériel, même chez Aristote ! C'est un vrai paradoxe historique.

Cette vive critique des spéculations métaphysiques, ne les détruit pourtant pas. Ces problèmes se dressent toujours devant l'esprit et, lorsque la métaphysique paraît en décadence, ce n'est pas proprement elle qui décline, mais ses représentants qui disparaissent ; elle demeure toujours intacte, ainsi que le montre l'histoire de la philosophie.

Nous nous bornerons ici à l'examen des points les plus généraux abordés par l'auteur. Qui pourra nier la contradiction constante que renferment ces pages ? Le distingué penseur veut prouver que la métaphysique est inconnaissable, mais comment sait-il qu'elle est inconnaissable ? S'il l'affirme, c'est plus en partant d'un *apriorisme* qu'en se fondant sur une solide argumentation.

D'autre part, pour combattre la métaphysique, il est contraint d'en faire, et ainsi, lui-même, cultive forcément cette science dont il nie la réalité.

Enfin, le savant professeur est loin d'avoir la vraie notion de la métaphysique. Il la définit *a priori*, lui aussi, par une simple affirmation, sans y joindre aucune preuve : il la définit « la connaissance *a priori* ».

En somme, le travail du savant professeur, qui a de réels mérites, ne nous semble pas avoir abouti à établir sa thèse. Il est certain en effet qu'après avoir parcouru son livre, on s'aperçoit que le système qu'il voulait édifier est loin d'être bâti, manque de fondements et se trouve détruit par une contradiction constante. Cette critique de la métaphysique n'est point encore ce qui la ruinera : le splendide édifice traditionnel se dresse toujours devant nous.

A. Sottile.

nous ne disons pas seul
religieuse.

Toutefois ce spectacl
est un autre qui intér
philosophique. Cet A
la philosophie ne res
de l'enseignement
ces avocats et prof
place dans leurs symp

On le devinerait
ciations. Celle d'Am
Groningue *Albert*
d'Utrecht *Veritas*.
plus ou moins
seul un drapeau

Mais à mesur
Annuaire, la
recueils de ce
des portraits
de fraternell
scientifiques
intéressant
mensuelles
sujets prop

C'est ai
cept de la
lectus ;
les lois
eines In
soin.
mars,
August
avec
Leyd
jour.
des
cont
séan
ren
Gro
fes
ave

Redaction.

La première
Averbode,

Amsterdam,

leurs difficultés

of the Interior
II. Part 1. Manila,

Smithsonian Institu-
1905. Washington,

ungerechten Preis
Karl dem Grossen
Freiburg im Breisgau, 1905.
Expansion civilisatrice. Bru-
1905.
Bistums Münster. Münster,
Buchhandlung, 1906.
question doctrinale : Qu'est-ce
Chernoviz ; Retaux, 1905.
principes. Paris, Poussielgue,

della nozione del diritto.
giuridico del Fichte (Extr.

TABLE DES MATIÈRES POUR L'ANNÉE 1905.

Ouvrages envoyés à la Rédac

R. P. Geron. — L'édifice de la science religieuse. I
pierre de l'édifice : L'idée religieuse. 2e édi
Imprimerie de l'Abbaye, 1905.

J. Th. Beysens. — Algemeene Zielkunde, 2e deel
C. L. Van Langenhuysen, 1905.

Léon Chaine. — Les catholiques français et l
actuelles. Paris, A. Storck, 1904.

W. A. Reed. — Negritos of Zambales. Departmen
Ethnological Survey Publications. Vol. II
Bureau of Public Printing, 1904.

Annual Report of the Board of Regents of the S
tion, for the year ending June 30,
Government Printing Office, 1905.

Dr F. Schaub. — Der Kampf gegen Zinswuche
und unlautern Handel in Mittelalter,
bis Papst Alexander III. Herder, Freib

Th. Gollier. — L'Ethnographie et l'Expan
xelles. Maison centrale de Librairie,

R. Stapper. — Die älteste Agende des Bis
Verlag der Regensbergschen Buchha

Mgr Turinaz. — Une très grave questi
qu'un dogme ? Paris, Roger et Che

L. Désers. — La Morale dans ses prin
1905.

G. del Vecchio. — I presuppositi filoso
Bologna, 1905. — Il comunism
de *Rivista ital. di sociol.*, IX, 1



Publication trimestrielle

...ublié le 1er février 1905.

...ique

...UES

...ie de Louvain

...XIX

...a scientiarum » and a
...don, Blackwood, 04.
...fsbildungen. Wien, Ed.

...he Betrachtungen u. Fern-

...esebuch. London, Williams

...scicule nº 5 : Dabitis à Didac-
..., Belot, Bernès, Blondel, etc.

...énérale. Compte rendu critique
...ilosophie tenu à Genève du 4 au
...ov. 04.
...national de Philosophie à Genève
... 04.
...al Eras in thought, with special
...ew-York, Macmillan, 04.
...ll. Biographia philosophica. London,

...eschichte der Philosophie für Gebil-
...in, H. Walther.
...toire de la Philosophie. Compte rendu
...ternational de Philosophie tenu à Genève
... *mét. et mor.*, nov. 04.
...ob. Scientific fact and metaphysical reality.

11 Petronievics, Br. Principien der Metaphysik. I. Bd., I^e Abth.: Allgemeine Ontologie und die formalen Kategorien. Mit einem Anhang: Elemente der neuen Geometrie. Heidelberg, C. Winter, 04.

111,1 Hodgson, Shadworth H. Reality. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. IV. London, Williams and Norgate, 04.

111,2 Mackenzie, J. S. The Infinite and the Perfect. *Mind*, july 04.

111,4 Stout, G. F. Primary and secondary Qualities. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. IV. London, Williams and Norgate, 04.

113 Dippe, D^r. Atomismus, Dynamismus und Energetik als Prinzipien der Naturphilosophie. Progr. Soest, 04.

113 Hedde, R. P. L'hypothèse des quatre éléments, à propos d'un livre récent. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.

113 Kuebler, J. Woher kommen die Weltgesetze? Leipzig, Teubner.

113 Laminne. Les quatre éléments: le feu, l'air, l'eau et la terre. Histoire d'une hypothèse. Bruxelles, Schepens, 04.

113 Lasswitz, Kurd. Wirklichkeiten. Beiträge zum Weltverständnis, 2. Aufl. Leipzig, B. Elischer Nachfolger.

115 Rogers, R. A. P. The meaning of the time-direction. *Mind*, jan. 05.

117 Thévenin, Jos. Hypothèse sur la constitution de la matière. Paris, Thomas, 04.

118 Hartmann, Lieutenant-colonel. Définition physique de la force. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

122 Lang, A. Das Kausalproblem. I. Tl.: Geschichte des Kausalproblems. Köln, J. P. Bachem, 04.

125 Mackenzie, J. S. The Infinite and the Perfect. *Mind*, july 04.

13 Bergson, H. Le paralogisme psycho-physiologique. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

13 Taylor, A. E. Mind and Body in recent Psychology. *Mind*, oct. 04.

13 Wundt, Wilhelm. Principles of physiological psychology, translated from the fifth german edition by E. B. Titchener, vol. I. London, Swan Sonnenschein, 04.

135 Delacroix, H. Sur la structure logique du rêve. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

135 Sage. Le sommeil naturel et l'hypnose, leur nature, leurs phases, ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme. Paris, Alcan, 04.

136,3. Marpillero, G. La pretesa decadenza delle società contemporanee. *Riv. ital. di Sociologia*, VIII, 4, 04.

136,6 Sievers, P. H. Mechanismus und Organismus. Essen, Baedeker, 04.

146 Kindt. J.-J. Rousseau's Stellung zum Materialismus. Diss. Breslau.

147 Picton, J. Allanson. The Religion of the Universe. London, Macmillan, 04.

149,2 Haldan, R. Burdon. The Pathway to Reality: Stage the second. London, J. Murray, 04.

149,3 Leuba, J. H. On the Psychology of a group of christian Mystics. *Mind*, jan. 05.

149,912 Wells, H. G. Scepticism of the Instrument. *Mind*, july 04.

149,914 Guillemet, G. L. Témoignages spiritualistes des plus grands savants du xix[e] siècle. Paris, Hatier, 04.
149,916 Taenzer, A. Judentum und Entwicklungslehre. Berlin.
149,917 Buek, Otto. Die Atomistik und Faraday's Begriff der Materie. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.
149,917 Dippe, D[r]. Atomismus, Dynamismus und Energetik als Prinzipien der Naturphilosophie. Progr. Soest, 04.
149,917 Sievers, P. H. Mechanismus und Organismus. Essen, Baedeker, 04.
149,918. Besant, Annie. Theosophy and the new psychology. Theos. Publishing Society, 04.
149,919 Richard, T. Usage et abus de la scolastique. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.
149,928 James, Wil. Humanism and Truth. *Mind*, oct. 04.
149,928 Schiller, F. C. S. In defence of humanism. *Mind*, oct. 04.
15 Besant, Annie. Theosophy and the new psychology. Theos. Publishing Society, 04.
15 Elsenhaus, Th. Die Aufgabe einer Psychologie der Deutung als Vorarbeit für die Geisteswissenschaften. Vortrag. Giessen, J. Ricker, 04.
15 Solomon, J. The paradox of Psychology. *Mind*, janv. 05.
15 :.612 Abbott, T. K. Fresh light on Molyneux' Problem. — D[r] Ramsay's Case. *Mind*, oct. 04.
15(02) Bernard, Antonin. Leçons de Philosophie. T. I. Psychologie. Paris, Vic et Amat.
15(06) Rauh, F. Psychologie. Compte rendu critique du II[e] Congrès international de Philosophie tenu à Genève du 4 au 8 sept. 04. *R. mét. et mor.*, nov. 04.
151 Wasmann, E. Menschen- und Thierseele. Köln, J. P. Bachem, 04.
151,1 Allara, Vincenzo. Sulla quistione del Genio. *Arch. f. syst. Phil.*, X, 2, 04.
151,2 Beroi.zheimer, F. System der Rechts- und Wirthschaftsphilosophie. Bd. I : Kritik des Erkenntnisinhaltes. München, C. H. Beck, 04.
151,2 Constable, F. C. The limits of human experience. Bristol, J. W. Arrowsmith, 04.
151,2 Lefebvre, D[r] L. Du mode de transmission des idées. *R. de Belgique*, oct. 04.
151,3 Lukas, D[r] Franz. Psychologie der niedersten Thiere. London, Williams and Norgate, 05.
151,3 Wasmann, E. Menschen- und Thierseele. Köln, J. P. Bachem, 04.
151,56 von Hanstein, D[r] Adalb. Gott und Unsterblichkeit in der modernen Weltanschauung. Hannover, Hahn.
152,2 Peillaube, E. L'audition colorée. Communication présentée au VI[e] Congrès international des physiologistes tenu à Bruxelles du 30 août au 4 septembre 04. *R. de phil.*, nov. 04.
153 Spearman, C. General intelligence objectively determined and measured. Reprinted from the *American J. of Psychology*, vol. XV, april 04.
153,3 Gardair, J. L'abstraction. *R. de phil.*, août 04.

153,7 BESANT, Annie. A study in consciousness. Theosoph. Publishing Society, 04.

153,7 FRIEDMANN, J. Die Lehre vom Gewissen in den Systemen des ethischen Idealismus historisch-kritisch dargestelt. Budapest, O. Geyers, 04.

155 HERMANT, P. De la nature de l'imagination créatrice. *R. de phil.*, oct. 04.

157 DE LA GRASSERIE, Raoul. Du phénomène psychologique des affinités. *R. de philos.*, août 04.

157,1 COHN, Jonas. Psychologische oder kritische Begründung der Aesthetik. *Arch. f. syst. Phil.*, X, 2, 04.

157,1 WYNEKEN, K. Der Aufbau der Form beim natürlichen Werden und künstlerischen Schaffen. I Tl.: Ein neues morphologisch-rhythmisches Grundgesetz. Dresden, 04.

157,1(09) DYROFF, Adolf. Eine indische Aesthetik. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.

159,1 MANOLOFF, Ph. Willensunfreiheit und Erziehungsmöglichkeit. Bern, Scheitlin, Spring und C°.

159,1 RAUH, F. Sur la position du problème du libre arbitre. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

159,2 BRADLEY, F. H. On truth and practice. *Mind*, july 04.

16 SIDGWICK, Alfred. Applied axioms. *Mind*, january 05.

16(02) SIGWART, Dr Christ. Logik, dritte durchgesehene Auflage. Leipzig.

16(06) COUTURAT et RAUH. Logique et philosophie des sciences. Compte rendu critique du IIe Congrès international de Philosophie tenu à Genève du 4 au 8 septembre 04. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

163 BRADLEY, F. H. On truth and practice. *Mind*, july 04.

163 BRUNETIÈRE, Ferd. Sur les chemins de la croyance. Paris, Perrin, 05.

163 HOBHOUSE, L. T. Faith and the will to believe. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol IV. London, Williams and Norgate, 04.

163 HUGON, R. P. L'analyse de l'acte de foi. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.

163 JAMES, Wil. Humanism and Truth. *Mind*, oct. 04.

163 JOACHIM, H. H. Absolute and relative truth. *Mind*, jan. 05.

163 KURTZ, R. Woran sollen wir glauben? Entscheidung der religiösen Glaubensfrage nach neuen wissenschaftlichen Gesichtspunkten. Possneck i. Thür., Feigenspan.

163 PAYOT, Jules. La croyance, sa nature, son mécanisme, son éducation. Paris, Alcan, 05.

164 MAC COLL, H. Symbolic reasoning. *Mind*, jan. 05.

165,4 FORSYTH, T. M. The conception of experience in its relation to the development of english philosophy. *Mind*, july 04.

17 BOYCE GIBSON, W. R. A philosophical introduction to Ethics. London, Swan Sonnenschein, 04.

17 CARTIER, J. Revue critique de morale. *R. de phil.*, oct. 04.

17 SORLEY, W. R. Recent tendencies in Ethics. London, Blackwood, 04.

17(06) BERTHOD, A. et HALÉVY, E. Morale et sociologie. Compte rendu critique du IIe Congrès international de Philosophie tenu à Genève du 4 au 8 septembre 04. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

ehre vom Gewissen in den Systemen
isch-kritisch dargestellt. Budapest,

on the subjects of moral
l. IV. London, Williams

. London.
lth. London,

und **jüdischen**
. X, 4, 04.
Lichte der kan-

r. *R. de phil.*, août,

auf Grund der « Ousia »
ellt. Kempten, Jos. Kö-

der platonischen Schule in
., Weidmann, 04.
e Sophiste ? *R. de phil.*, août 04.
hysik (Uebersetzung). I. Leipzig,

e **peripatetische** Philosophie (**Aristote**)
. *Archiv f. Gesch. d. Philos.*, X, 4, 04.
Dialog aus der Akademie des **Arkesilas**.
X, 4, 04.
et **Platon** suivant Zeller. *R. de philos.*, août,

ss. Ueber die Spuren einer doppelten Redak-
Theaetets. *Archiv f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.
. Vedanta und **Platonismus** im Lichte der kantischen
erlin, Weidmann.
K. The **Platonic** conception of immortality, and its
with the theory of ideas. London, C. J. Clay and

YOT, H. Philosophes et philosophies d'après **Platon.** *R. de* , sept. 04.

HAMBRUCH, E. Logische Regeln der **platonischen** Schule in der toteliscben Topik. Progr. Berlin, Weidmann, 04.

182 HORN, Ferd. **Platon**. Studien. London, Williams and Norgate, 04.

182 HORNEFFER, E. **Platon** gegen Sokrates. Interpretationen. Leipzig, B. G. Teubner, 04.

182 HUIT, C. Aristote a-t-il connu le Sophiste ? (**Platon**). *R. de philos.*, août 04.

182 KRAUSE, H. Studia **neoplatonica**. Leipziger Inaug. Dissert. Leipzig, Oswald Schmidt, 04.

182 WOLTZER, R. H. De **Platone** praesocraticorum philosophorum existimatore et iudice. Pars I. Amsterdamer Inaug. Dissert. Leiden, Brill.

182 HORNEFFER, E. Platon gegen Sokrates. Interpretationen. Leipzig, B. G. Teubner, 04.

189 POLLAK, Dr J. Entwicklung der **arabischen** und jüdischen Philosophie im Mittelalter. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 4, 04.

189 DÖRING, A. Die beiden **Bacon** (Roger Bacon). *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.

189 BEISSWAENGER, G. Amos **Comenius** als Pansoph. Stuttgart, W. Kohlhammer.

189 RATHMANN, W. **Comenius** und Herbart. II. Zeitz. Stifts-Gymn.

189 DE PORTE, E. **Galilei's** Begriff der Wissenschaft.

189 LEHNERDT, M. **Lucretius** in der Renaissance (aus der « Festschrift zum Feier des 600jährigen Jubiläums des Kneiphöfischen Gymnasiums zu Königsberg »). Königsberg, 04.

189 HARTMANN, E. **Pierre D'Ailly's** Lehre von d. sinnlichen Erkenntnis. Diss. Freiburg i. Br., 03.

189 NIGLIS, A. **Siger von Courtrai.** Beiträge zu seiner Würdigung. Diss. Freiburg i. Br., 03.

189 GARDEIL, R. P. La documentation de saint **Thomas**. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.

19 BOS, C. La philosophie française en 1902 (Jahresbericht). *Arch. f. system. Phil.*, X, 2, 04.

19 DELBOS, Victor. L'histoire de la philosophie en France (1897-1902). *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 4, 04.

19 EUCKEN, Rud. Geistige Strömungen der Gegenwart. London, Williams and Norgate, 04.

19 FORSYTH, T. M. The conception of experience in its relation to the development of english philosophy. *Mind*, july 04.

19 KUELPE, O. Philosophie der Gegenwart in Deutschland. 2. Aufl. (aus Natur- und Geisteswelt). Leipzig, B. G. Teubner, 04.

19 MOORE, G. E. Jahresbericht über Philosophy of the United Kingdom for 1902. *Arch. f. syst. Philos.*, X, 2, 04.

19 SÉE, Henri. Les idées philosophiques du XVIIIe siècle et la littérature prérévolutionnaire. *R. de synt. hist.*, oct. 03.

19 TOCCO, Fel. La storia della filosofia in Italia dal 1898 al 1901. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.

19 WINDELBAND, W. Die Philosophie im Beginn des 20. Jahrhunderts. Festschrift für Kuno Fischer. Bd. I. Heidelberg, C. Winter, 04.

19 BLUNT, Herb. W. **Bacon's** Method of science. *Proceedings of the aristotelian Society*, N. S. vol. IV. London, Williams and Norgate, 04.

19 DÖRING, A. Die beiden **Bacon** (François Bacon). *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.

19 **Bain**, Alex. Autobiography (with supplementary chapter by prof. W. L. Davidson). London, Longmans, Green and Co, 04.

19 DAVID, Fr. Probleme der Willensfreiheit bei Fr. E. **Beneke**. Berlin, Mittler, 04.

19 WILMOTTE, M. Les idées morales de M. Paul **Bourget**. *R. de Belgique*, octobre 04.

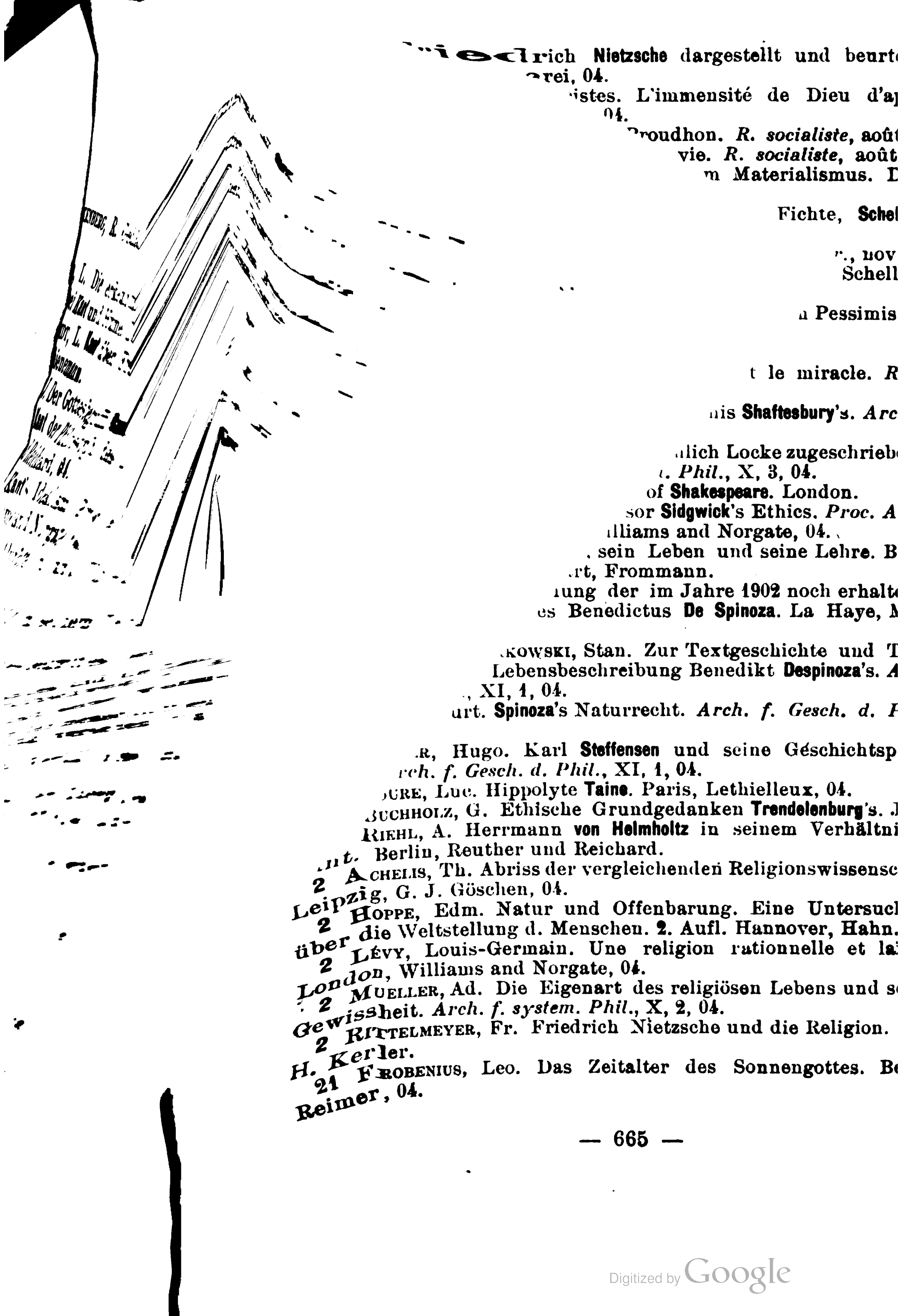
19 HENSEL, P. La philosophie de l'histoire de **Carlyle**. *R. de synt. histor.*, 03.

19 TARDE, Gabriel. La notion du hasard chez **Cournot**. *R. de phil.*, novembre 04.

19 HOFFMANN, Dr A. Die Lehre von der Bildung des Universums bei **Descartes** in ihrer geschichtlichen Bedeutung. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.

19 MENTRÉ, F. La théorie physique d'après **Descartes** (lettre ouverte à M. Duhem). *R. de phil.*, août 04.
19 TANNERY, Paul. Sur une erreur mathématique de **Descartes**. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X. 3, 04.
19 HOPPE, E. Die Philosophie Leonhard **Euler's**. Gotha, F. A. Perthes.
19 BUEK, Otto. Die Atomistik und **Faraday**'s Begriff der Materie. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.
19 JODL, Fr. Ludwig **Feuerbach**. Stuttgart, Frommann, 04.
19 FUCHS, E. Vom Werden dreier Denker : **Fichte**, Schelling, Schleiermacher. Tübingen, Mohr.
19 KIRCHNER, A. **Fichte**'s Religionsbegriff in der letzten Periode seines philosophischen Denkens. Diss. Jena.
19 LÉON, Xavier. **Fichte** contre Schelling. *R. mét. et mor.*, nov. 04.
19 SCHMID, F. A. Die Philosophie **Fichte**'s mit Rücksicht auf die Frage nach der « veränderten Lehre ». Freiburg i. Br.
19 SCHMIDT, Fried. **Fichte**'s Philosophie und das Problem ihrer inneren Freiheit. Freiburg i. Br., Ragoczy.
19 VON HOFE, Job. **Fichte**'s religiöse Mystik. Bern, Scheitlin, Spring und C°.
19 WINDELBAND, W. Die Philosophie im Beginn des 20. Jahrhunderts. Festschrift für Kuno **Fischer**. Bd. I. Heidelberg, Carl Winter, 04.
19 FOURNIÈRE, Eug. **Fourier** et Proudhon. *R. socialiste*, août 04.
19 BLIEDNER. Philosophie der Mathematik bei **Fries**. Koburg, Gimn.
19 KRAMER, E. **Fries** in seinem Verhältnis zu Jacobi. Erlangen.
19 LÉVY-BRUEHL. W. **Hamilton** et Stuart Mill (cours à la Sorbonne). *R. de phil.*, nov. 04.
19 WAETZOLD, W. **Hebbel** und die Philosophie seiner Zeit. Berlin.
19 FICKLER, W. Unter welchen philosophischen Voraussetzungen hat sich bei **Hegel** die Werthschätzung des Staates entwickelt etc. Diss. Jena.
19 OTT, E. Die Religionsphilosophie **Hegel's**. Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn.
19 HAYWARD, F. H. The Critics of **Herbartianism**. London, Swan Sonnenschein, 04.
19 RATHMANN, W. Comenius u. **Herbart**. II. Zeitz. Stifts-Gymn.
19 **Hobbes**' Analekten. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.
19 FALTER, L. Die erkenntnistheoretischen Grundlagen der Mathematik bei Kant und **Hume**. Diss. Giessen.
19 OHLENDORF, L. **Hume**'s Affektenlehre. Diss. Erlangen,
19 KRAMER, E. Fries in seinem Verhältnis zu **Jacobi**. Erlangen.
19 JOSEPH, H. W. B. Prof. **James** on Humanism and Truth. *Mind*, january 05.
19 ADLER, M. Immanuel **Kant** zum Gedächtnis ! Gedenkrede zum 100. Todestage. Wien, Deuticke, 04.
19 COHEN, H. Rede bei dem Gedenkfeier der Universität Marburg zur 100. Wiederkehr des Todestages von Immanuel **Kant**. Marburg, N. G. Elwert, 04.
19 DEUSSEN, P. Vedanta und Platonismus im Lichte der **kantischen** Philosophie. Berlin, Weidmann.
19 ELSENHAUS, Dr Theod. **Kant**'s Rassentheorie. London, Williams and Norgate, 04.

19 FALKENBERG, R. Gedächtnisrede auf **Kant**. Erlangen, Junge und Sohn.
19 FALTER, L. Die erkenntnistheoretischen Grundlagen der Mathematik bei **Kant** und Hume. Diss. Giessen.
19 GOLDSCHMIDT, L. **Kant** über Freiheit, Unsterblichkeit, Gott. Gotha, E. F. Thienemann.
19 GUTTMANN, J. Der Gottesbegriff **Kant's**. I. Diss. Breslau.
19 KAFTAN, J. **Kant** der Philosoph des Protestantismus. Rede. Berlin, Reuther und Reichard, 04.
19 MOORE. G. E. **Kant's** Idealism. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., Vol. IV. London, Williams and Norgate, 04.
19 ORTNER, M. **Kant** in Oesterreich und Vincenz Ed. Milde. Klagenfurt, J. Heyn, 04.
19 RIEHL, A. Hermann von Helmholtz in seinem Verhältniss zu **Kant**. Berlin, Reuther und Reichard.
19 SCHNEIDER, W. Entwicklung des Gottesbegriffes bei **Kant**. Gymn. Königsberg i. N.
19 WERNICKE, A. Die Theorie des Gegenstandes und die Lehre vom Dinge-an-sich bei Immanuel **Kant**. Braunschweig, J. H. Meyer, 04.
19 WINDELBAND, Wilhelm. Immanuel **Kant** und seine Weltanschauung. London, Williams and Norgate.
19 **Leibniz**, G. W. V. Neue Abhandlungen über den menschlichen Verstand. Deutsche Uebersetzung mit Einleitung versehen von G. Schaarschmidt. 2. Aufl. Leipzig, Dürr, 04.
19 SILBERSTEIN, A. **Leibnizen's** Apriorismus im Verhältniss zu seiner Metaphysik. Berlin, Mayer und Müller.
19 JAEGER, G. **Locke**, eine kritische Untersuchung der Ideen des Liberalismus und des Ursprungs nationalökonomischer Anschauungsformen. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3 et 4, 04.
19 ZIERTMANN, Paul. Ein bisher fälschlich **Locke** zugeschriebener Aufsatz Shaftesbury's. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.
19 CHELIUS, F. **Lotze's** Wertlehre. Diss. Erlangen.
19 WEIDEL, K. Mechanismus und Teleologie in der Philosophie **Lotze's**. Diss. Breslau.
19 RUSSELL, B. **Meinong's** Theory of complexes and assumptions. *Mind*, july, oct. 04.
19 ORTNER, M. Kant in Oesterreich und Vincenz Ed. **Milde**. Klagenfurt, J. Heyn, 04.
19 LÉVY-BRUEHL. W. Hamilton et **Stuart Mill** (cours à la Sorbonne). *R. de phil.*, nov. 04.
19 KUEHN, E. Bedeutung **Montaigne's** für unsere Zeit. Strassburg, Heitz, 04.
19 BÉLART, H. **Nietzsche's** Metaphysik. Berlin, Franz Wunder, 04.
19 HAUFF, W. Ueberwindung des Schopenhauer'schen Pessimismus durch Friedrich **Nietzsche**. Diss. Halle.
19 LORY, G. **Nietzsche** als Geschichtsphilosoph. Eine Quellenstudie. Berlin, Albert Kohler, 04.
19 **Nietzsche's** gesammelte Briefe. III. Bd. I. Hälfte. Berlin, Schuster und Löffler, 04.
19 RITTELMEYER, Fr. Friedrich **Nietzsche** und die Religion. Ulm, H. Kerler.
19 STRUNZ, F. Das Werden und die Lehre Friedrich **Nietzsche's**. Prag.



...rich **Nietzsche** dargestellt und beurt...
...rei, 04.
...istes. L'immensité de Dieu d'a...
04.
...roudhon. *R. socialiste*, août
vie. *R. socialiste*, août
...m Materialismus. D...

Fichte, **Schel**...

..., nov
Schell...

...a Pessimis...

...t le miracle. *R*...

...nis **Shaftesbury's**. *Arc*...

...lich Locke zugeschrieb...
...*Phil.*, X, 3, 04.
of **Shakespeare**. London.
...sor **Sidgwick's** Ethics. *Proc. A*...
...lliams and Norgate, 04.
. sein Leben und seine Lehre. B...
...rt, Frommann.
...ung der im Jahre 1902 noch erhalt...
...es Benedictus **De Spinoza**. La Haye, M...

...kowski, Stan. Zur Textgeschichte und T...
Lebensbeschreibung Benedikt **Despinoza's**. *A*...
..., XI, 1, 04.
...urt. **Spinoza's** Naturrecht. *Arch. f. Gesch. d. P*...

...r, Hugo. Karl **Steffensen** und seine Geschichtsp...
...*rch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.
...ure, Luc. Hippolyte **Taine**. Paris, Lethielleux, 04.
...Buchholz, G. Ethische Grundgedanken **Trendelenburg's**. J...
Riehl, A. Herrmann **von Helmholtz** in seinem Verhältni...
...nt. Berlin, Reuther und Reichard.
2 Achelis, Th. Abriss der vergleichenden Religionswissensc...
Leipzig, G. J. Göschen, 04.
2 Hoppe, Edm. Natur und Offenbarung. Eine Untersuc...
über die Weltstellung d. Menschen. 2. Aufl. Hannover, Hahn.
2 Lévy, Louis-Germain. Une religion rationnelle et la...
London, Williams and Norgate, 04.
2 Mueller, Ad. Die Eigenart des religiösen Lebens und s...
Gewissheit. *Arch. f. system. Phil.*, X, 2, 04.
2 Rittelmeyer, Fr. Friedrich Nietzsche und die Religion.
H. Kerler.
21 Frobenius, Leo. Das Zeitalter des Sonnengottes. Be...
Reimer, 04.

19 TSCHIRN, G. Friedrich **Nietzsche** dargestellt und beurteilt. Bamberg, Handelsdruckerei, 04.

19 G. L. Méprises criticistes. L'immensité de Dieu d'après M. **Pillon**. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.

19 FOURNIÈRE, Eug. Fourier et Proudhon. *R. socialiste*, août 04.

19 **Proudhon**, P.-J. Mémoires sur ma vie. *R. socialiste*, août 04.

19 KINDT. J. J. **Rousseau**'s Stellung zum Materialismus. Diss. Breslau.

19 FUCHS, E. Vom Werden dreier Denker : Fichte, **Schelling**, Schleiermacher. Tübingen, Mohr.

19 LÉON, Xavier. Fichte contre **Schelling**. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

19 FUCHS, E. Vom Werden dreier Denker : Fichte, Schelling, **Schleiermacher**. Tübingen, Mohr.

19 HAUFF, W. Ueberwindung des **Schopenhauer**'schen Pessimismus durch Friedrich Nietzsche. Diss. Halle.

19 MÖBIUS, J. P. **Schopenhauer**. Leipzig, Barth.

19 SORTAIS, G. M. **Séailles**, la Providence et le miracle. *R. de phil.*, sept.-oct. 04.

19 ZIERTMANN, Paul. Beiträge zur Kenntnis **Shaftesbury**'s. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 4, 04.

19 ZIERTMANN, Paul. Ein bisher fälschlich Locke zugeschriebener Aufsatz **Shaftesbury**'s. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 3, 04.

19 MOULTON, R. G. Moral system of **Shakespeare**. London.

19 JONES, Miss. E. E. C. Professor **Sidgwick**'s Ethics. *Proc. Arist. Soc.*, N. S., vol. IV. London, Williams and Norgate, 04.

19 FREUDENTHAL, J. **Spinoza**, sein Leben und seine Lehre. Bd. I. Das Leben **Spinoza**'s. Stuttgart, Frommann.

19 MEYER, W. Nachbildung der im Jahre 1902 noch erhaltenen eigenhändigen Briefe des Benedictus **De Spinoza**. La Haye, Mouton, 03.

19 VON DUNIN-BORKOWSKI, Stan. Zur Textgeschichte und Textkritik der ältesten Lebensbeschreibung Benedikt **Despinoza**'s. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.

19 WORM, Kurt. **Spinoza**'s Naturrecht. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, X, 4, 04.

19 RENNER, Hugo. Karl **Steffensen** und seine Geschichtsphilosophie. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 1, 04.

19 ROURE, Luc. Hippolyte **Taine**. Paris, Lethielleux, 04.

19 BUCHHOLZ, G. Ethische Grundgedanken **Trendelenburg**'s. Jena.

19 RIEHL, A. Herrmann **von Helmholtz** in seinem Verhältnis zu Kant. Berlin, Reuther und Reichard.

2 ACHELIS, Th. Abriss der vergleichenden Religionswissenschaft. Leipzig, G. J. Göschen, 04.

2 HOPPE, Edm. Natur und Offenbarung. Eine Untersuchung über die Weltstellung d. Menschen. 2. Aufl. Hannover, Hahn.

2 LÉVY, Louis-Germain. Une religion rationnelle et laïque. London, Williams and Norgate, 04.

2 MUELLER, Ad. Die Eigenart des religiösen Lebens und seiner Gewissheit. *Arch. f. system. Phil.*, X, 2, 04.

2 RITTELMEYER, Fr. Friedrich Nietzsche und die Religion. Ulm, H. Kerler.

21 FROBENIUS, Leo. Das Zeitalter des Sonnengottes. Berlin, Reimer, 04.

21,1 von Hanstein, Dr Adalb. Gott und Unsterblichkeit in der modernen Weltanschauung. Hannover, Hahn.
214 Sortais, G. M. Séailles, la Providence et le miracle. *R. de phil.*, sept., oct. 04.
215 Hand, J.E. Ideals of Science and Faith. London, G.Allen, 04.
219,11 G. L. Méprises criticistes. L'immensité de Dieu d'après M. Pillon. *R. thomiste*, nov.-déc. 04.
219.12 Sortais, G. M. Séailles, la Providence et le miracle. *R. de philos.*, sept., oct. 04.
3 Mantoux, P. Histoire et sociologie. *R. de synt. hist.*, oct. 03.
3 Meumann, G. A. Prolegomena zu einem System des Vermögensrechts. I. Abth.: Studien zur Erläuterung des bürgerlichen Rechts, H. 1 u. 2. Breslau, Marcus, 03.
3 Tayler, J. Lionel. Aspects of social evolution. London, Smith, Elder and Co, 04.
3 Xenopol, A. D. Sociologia e storia. *Riv. ital. di Sociologia*, VIII, 4, 04.
3(06) Berthod, A. et Halévy, E. Morale et sociologie. Compte rendu critique du IIe Congrès international de Philosophie tenu à Genève du 4 au 8 septembre 04. *R. mét. et mor.*, nov. 04.
33 Sertillanges, M. A. D. La politique chrétienne. Paris, Lecoffre, 04.
335 Wilde, Osc. Der Sozialismus und die Seele d. Menschen. Uebersetzt v. H. Lachmann u. G.Landauer. Berlin, K. Schnabel, 04.
34 Berolzheimer, F. System der Rechts- und Wirthschaftsphilosophie. Bd. I: Kritik des Erkenntnisinhaltes. München, C. H. Beck, 04.
34 Boucaud, C. L'ampleur du droit. *R. de phil.*, sept. 04.
37 Greyson, Em. Le problème de l'éducation publique. *R. de Belgique*, juil., sept., oct. 04.
37 Horne, H. Harrell. The Philosophy of education. London, The Macmillan Company, 04.
37 Manoloff, Ph. Willensunfreiheit und Erziehungsmöglichkeit. Bern, Scheitlin, Spring und Co.
37 Séailles, Gabriel. Education ou Révolution. Paris, Colin, 04.
37(09) Lhoneux, J. La question de l'enseignement supérieur en Hollande. *R. de Belgique*, août 04.
4(01) Welby, V. What is meaning? Studies in the development of significance. London, Macmillan.
5 August, C. Die Grundlagen der Naturwissenschaft. Berlin, H. Walther.
5 Brandon Arnold, Rob. Scientific fact and metaphysical reality. London, Macmillan, 04.
5(01) Flint, Rob. Philosophy as « scientia scientiarum » and a history of classification of the sciences. London, Blackwood, 04.
5(06) Congrès de la « British Association for the advancement of sciences » à Cambridge. Compte rendu. *R. de phil.*, nov. 04.
5(06) Couturat, L. et Rauh, F. Logique et philosophie des sciences. Compte rendu critique du IIe Congrès international de Philosophie tenu à Genève du 4 au 8 septembre 04. *R. mét. et mor.*, novembre 04.
5(09) Troisième Congrès d'Histoire des sciences à Genève. Compte rendu. *R. de phil.*, nov. 04.

510 BOUTROUX, P. Sur la notion de correspondance dans l'analyse mathématique. *R. mét. et mor.*, nov. 04.

510 HINTON, C. Howard. The fourth dimension. London, Swan Sonnenschein.

53 DUHEM, P. La théorie physique, son objet, sa structure, ses qualités premières. *R. de phil.*, août, sept.. oct., nov. 04.

53 MONTRÉ, F. La théorie physique d'après Descartes (lettre ouverte à M. Duhem). *R. de phil.*, août 04.

53(09) LALANDE, André. La physique du moyen âge. *R. de synth. hist.*, oct. 03.

57 KRAUSE, K. C. F. Lebenlehre oder Philosophie der Geschichte z. Begründung der Lebenkunstwissenschaft. 2. Aufl. Leipzig, Dieterich, 04.

61 MAGNUS, H. Kritik der medicinischen Erkenntnis. Eine medicin-geschichtliche Untersuchung. Breslau, J. V. Kern, 04.

7 VOLKMANN, Ludw. 1. Grenzen der Künste. — 2. Naturprodukt und Kunstwerk. 2. Aufl. Dresden, G. Kühtmann.

9 GROTENFELT, A. Die Werthschätzung in der Geschichte. Eine kritische Untersuchung. Leipzig, Veit, 03.

9 MANTOUX, P. Histoire et sociologie. *R. de synt. hist.*, oct. 04.

9 XENOPOL, A. D. Sociologia e storia. *Riv. ital. di sociologia*, VIII, 4, 04,

---

Publication trimestrielle

Ce fascicule a été publié le 1er mai 1905.

Sommaire Idéologique

DES

OUVRAGES ET DES REVUES

DE

PHILOSOPHIE

PUBLIÉ

trimestriellement par l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain

ONZIÈME ANNÉE | FASCICULE XL

---

1 BILLIA, L. M. L'unité de la philosophie et la théorie de la connaissance. *R. de philos.*, mars 05.

1 D'ADHÉMAR, Vte R. Science et philosophie : à propos du radium. *Quinz.*, 1er déc. 04.

1 MOISANT, X. La pensée philosophique et la pensée mathématique. *R. de philos.*, janv., févr. 05.

1 RIST, Dr A. La philosophie naturelle intégrale et les rudiments des sciences exactes. Paris, Hermann, 04.

1 VAILATI, G. Le rôle des paradoxes dans la philosophie. *R. de philos.*, février 05.

1 WEISENGRÜN. Der neue Kurs in der Philosophie. Wien.

1(02) REINSTADLER, Dr S. Elementa philosophiae scolasticae, 2e édit. Fribourg en Brisgau, Herder, 04.

1(03) RANZOLI. Dictionario di scienze filosofiche. Milano, Hoepli.

1(03) Vocabulaire philosophique, fascicule 6 : Dieu à Dyschromatopsie. *Bul. Soc. franç. phil.*, août 04.

1(06) BLUM, E. Le IIe Congrès international de Philosophie (sept. 04). *R. phil.*, nov. 04.

1(06) NAVILLE, Ernest. Allocution au Congrès de philosophie de Genève. *R. de phil.*, mars 05.

1(06) Philosophische Gesellschaft zu Wien : Vorträge von Müller, Exner, Goldschied, Eisler. Leipzig, Barth.

1(06) VASCHIDE, N. La philosophie et la psychologie au Congrès de Cambridge. *R. philos.*, déc. 04.

1(08) DIEGO, P. A travers la philosophie. *Études franciscaines*, juillet 04.

1(08) ROURE. Luc. Bulletin philosophique. *Etudes*, 20 nov. 04.

1(09) SAUVAGE, G. M. De l'histoire de la philosophie. *Rev. Néo-Scol.*, mai 04.

1(09) VALLET, P. Histoire de la philosophie, 6e édit. Paris, Roger et Chernoviz, 04.
1(09) WEBER, Alfr. Histoire de la philosophie européenne, 7e édit. Paris, Fischbacher. 04.
1(09)06) Atti del Congresso internazionale di scienze storiche. Vol. XI : Storia della filosofia. Storia delle religioni. Roma, Loescher, 04.
1(09)06) JUNGMANN, K. Die « Geschichte der Philosophie » om zweiten philosophischen Kongress in Genf (4-8 sept. 04). *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
11 BAZAILLAS, Albert. De la signification métaphysique de la Musique d'après Schopenhauer. Thèse Université de Paris, 05.
11 DE KIRWAN, C. L'évolutionnisme et la métaphysique. *Science cathol.*, février 05.
11 LABEYRIE, Cyrille. Dogme et métaphysique. La Chapelle-Montligeon (Orne), 04.
11 MOISANT, X. et VIGNON, P. A propos de l'atmosphère métaphysique des sciences. Réponse de M. Vignon. *R. de philos.*, février 05.
11 VIGNON, P. L'atmosphère métaphysique des sciences naturelles. *R. de phil.*, déc. 04.
11(02) BERNARD, Antonin. Leçons de philosophie. T. II: Logique, Morale, Métaphysique. Paris, Vic et Amat, 05.
111 FARNEL DE LA LAURENCIE. Métaphysique : ontologie, cosmologie. Paris, Delagrave, 05.
111,2 HUIT, Ch. Les notions d'infini et de parfait. *R. de phil.*, déc. 04, janv. 05.
111,3 KOZLOWSKI. La régularité universelle du devenir et les lois de la nature. *R. phil.*, mars 05.
111,3 SPECK, J. Gesetz und Individuum. Hanau, Clauss, 04.
112 PAULHAN, F. La beauté rationnelle d'après M. P. Souriau (Revue critique). *R. phil* , mars 05.
113 FARNEL DE LA LAURENCIE. Métaphysique : ontologie, cosmologie. Paris, Delagrave.
113 NYS, D. Discussion sur certaines théories cosmologiques. *R. Néo-Scol.*, février 05.
114 Observations sur la thèse d'une origine exclusivement visuelle de l'idée d'étendue. Objections de M. Darlu à l'article de M. J. Lachelier. Discussion : MM. Chartier, Couturat, Lachelier, etc. *Bul. Société française de Phil.*, mars 04.
116 KOZLOWSKI. La régularité universelle du devenir et les lois de la nature. *R. phil.*, mars 05.
116 WOODWORTH, R. S. Le mouvement. Paris, Doin, 03.
117 BUEK, Otto. Die Atomistik und Faraday's Begriff der Materie. Eine logische Untersuchung. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
117 MOTTEZ, Luc. La matière, l'éther et les forces physiques. Paris, Gauthier-Villars, 04.
118 HEDDE, R. P. René. Les deux principes de la thermodynamique. *R. thomiste*, janv.-février, mars-avril 05.
118 MARX, A. L'éther, principe universel des forces. Paris, Gaulhier-Villars, 05.
118 MOTTEZ, Luc. La matière, l'éther et les forces physiques. Paris, Gauthier-Villars, 04.

119 Lanusse, E. A propos d'une critique sur l'opinion de Suarez « de effectu formali quantitatis ». *R. Néo-Scol.*, mai 04.

122 Bellanger, A. Les concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit. Paris, Alcan, 05.

122 Painlevé. Thèse : Les axiomes de la mécanique et le principe de la causalité. *B. Soc. française de phil.*, février 05.

122 Xénopol, A. D. La causalité dans la succession. *R. synth. hist.*, juin, août 04.

124 Bahnsen. Wie ich wurde, was ich ward, herausgegeben von R. Louis. München, G. Müller.

124 Gille. Philosophisches Lesebuch im systematischer Anordnung. Halle a/S.

125 Huit, Ch. Les notions d'infini et de parfait. *R. de phil.*, déc. 04, janv. 05.

13 Niceforo, Alfredo. Influences économiques sur les variations de la taille humaine. *R. de phil.*, avril 05.

131 Poucel, V. Psychothérapie. *Etudes*, 5 août 04.

132 Camus et Pagniez, D[rs]. Isolement et psychothérapie. Traitement de l'hystérie et de la neurasthénie, pratique de la rééducation morale et physique. Paris, Alcan, 04.

132 Décout, A. Les psychonévroses. A propos d'un livre récent. *R. Néo-Scol.*, nov. 04.

132 Ley, D. L'arriération mentale. Contribution à l'étude de la pathologie infantile. Bruxelles, Lebègue.

133 Hubert, H. et Mauss, M. Esquisse d'une théorie générale de la magie. *Année sociologique*, 7e année, 1902-03. Paris, Alcan, 04.

133,2 Gurney, Myers et Podmore. Les hallucinations télépathiques. Paris, Alcan, 04.

134 Germain, A. Les phénomènes psychiques. *Études francisc.*, nov. 04.

134 Lefèvre, D[r] L. Du mode de transmission des idées. *R. de Belgique*, nov. 04.

134 Surbled, D[r]. Les phénomènes psychiques. *Science cathol.*, août 04.

135 Foucault. L'évolution du rêve pendant le réveil. *R. phil.*, nov. 04.

136,1 de Gourmont, Remy. Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel. Paris, *Mercure de France*, 03.

136,1 Lhoneux, J. Les femmes hollandaises. *R. de Belgique*, nov. 04.

136,1 Nayrac, J. P. Grandeur et misère de la femme, études de psychologie normale et pathologique. Paris, Michalon.

136,1 Roux, D[r]. L'instinct d'amour. Paris, Baillière, 04.

136,3 d'Alfonso, R. Pregiudici sulla eredità psicologica. Roma, Albrighi.

136,3 Le Dantec, F. Les influences ancestrales. Paris, Flammarion, 04.

136,3 Renda. Il destino delle dinastie : l'eredità morbosa nella storia. Torino, Bocca.

136,4 Finot, Jean. Le préjugé des races. Paris, Alcan, 05.

136,4 Gollier, Th. Revue d'ethnographie. *R. Néo-Scol.*, mai, août, nov. 04.

136,4 Hertz, Dr Fried. Les sources psychologiques des théories des races (trad. par le Dr S. Jankelevitch). *R. synth. hist.*, févr. 04.
136,4 Klein, abbé Fél. Au pays de la vie intense. Paris, Plon, 04.
136,4 Mano, C. La vie intense. A propos des œuvres du Président Roosevelt. *Quinz.*, 1er août 04.
136,7 Ley, D. L'arriération mentale. Contribution à l'étude de la pathologie infantile. Bruxelles, Lebègue.
136,7 Meunier, R. Un cas d'attention précoce à des sensations esthétiques. *R. phil.*, janv. 05.
136,8 Jankelevitch, Dr S. Psychologie collective et psychologie sociale d'après Pasquale Rossi (Revue critique). *R. synth. hist.*, oct. 04.
141 Pérès, J. Réalisme et Idéalisme dans l'art. *R. phil.*, avril 05.
146 Brunetière, F. L'utilisation du positivisme. Paris, Perrin, 05.
146 Charbonnel, Roger. L'utilisation apologétique du positivisme. *Annales de phil. chrét.*, janv. 05.
146 Janssens, Edg. L'utilisation du positivisme. *R. Néo-Scol.*, février 05.
146 Moisant, X. et Vignon, P. A propos de l'atmosphère métaphysique des sciences. Réponse de M. Vignon. *R. de phil.*, févr. 05.
146 Ritti, Paul. De la sentimentalité chrétienne selon la philosophie positive. *Annales de phil. chrét.*, août-sept. 04.
146 Zyromski. L'orgueil humain. Paris, Colin, 04.
149,2 Pérès, J. Réalisme et idéalisme dans l'art. *R. phil.*, avril 05.
149,3 de Montmorand, Vte Brenier. Les mystiques en dehors de l'extase. *R. phil.*, déc. 04.
149,3 Leclère, Albert. Le mysticisme catholique et l'âme de Dante. *Annales phil. chrét.*, février, mars, avril 05.
149,5 Stein, Ludw. Der soziale Optimismus. Iena, H. Costenoble, 05.
149,6 Roure, Luc. Schopenhauer. Utilisation de son pessimisme. *Etudes*, 20 mars 05.
149,914 Dumesnil, G. Le spiritualisme. Paris, Lecène-Oudin.
149,915 Godfernaux. Le parallélisme psycho-physique et ses conséquences. *R. phil.*, nov. 04.
149,916 Revel. L'évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain. Paris, Bodin, 05.
149,916 de Kirwan, C. L'évolutionnisme et la métaphysique. *Science cathol.*, février 05.
149,916 Revel. L'évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain. Paris, Lucien Bodin, 05.
149,917 Buek, Otto. Die Atomistik und Faraday's Begriff der Materie. Eine logische Untersuchung. *Arch. G. Phil.*, XI, 2, 05.
149,921 Alibert, C. Valeur éducative de la discipline scolastique. *Néo-Scol.*, nov. 04.
149,921 Denis, Ch. Pourquoi, d'après M. Picavet, le néo-thomisme n'a-t-il pas triomphé ? *Ann. phil. chrét.*, avril 05.
149,921 Diego-Joseph. Libéralisme philosophique. A propos d'un ... récent. *Etudes francisc.*, oct. 04.
149,921 Hadelin. Réponse au « Libéralisme philosophique », par Diego-Joseph. *Etudes francisc.*, janv. 05.

149,921 Pelzer, A. Le mouvement néo-thomiste. A propos d'une récente étude de M. Buonaiuti. *R. Néo-Scol.*, nov. 04.

149,925 Bouglé. Solidarisme et libéralisme. Paris, Perrin.

15 Girerd, J. L'inerrance biblique et la psychologie. *Annales phil. chrét.*, mars 05.

15 Lasplasas. La psicologia. San Salvador, La Luz, 04.

15 Meinong. Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie. Leipzig, Barth.

15 Peillaube, E. Objet de la Psychologie. III : La vie intérieure est qualité pure. *R. de phil.*, février 05,

15(02) Castelein, A. Psychologie, nouvelle édition. Bruxelles, Dewit, 04.

15(06) Vaschide, N. La philosophie et la psychologie au Congrès de Cambridge, *R. phil.*, déc. 04.

151 Marchesini, G. Le finzioni dell'anima : saggio di etica pedagogica. Bari, Laterza.

151,2 Billia, L. M. L'unité de la philosophie et la théorie de la connaissance. *R. de phil.*, mars 05.

151,2 Lefèvre, Dr L. Du mode de transmission des idées. *R. de Belgique*, nov. 04.

151,2 Watt, H. Experimentelle Beiträge zu einer Theorie des Denkens. Leipzig, Engelmann, 04.

151,3 de Gourmont, Remy. Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel. Paris, *Mercure de France*, 03.

151,6 Elbé, Louis. La vie future devant la sagesse antique et la science moderne. Paris, Perrin, 05.

153,7 Bazaillas, A. La vie personnelle. Études sur quelques illusions de la perception extérieure. Paris, Alcan, 05.

152,1 Hiller. Studien zur Blindenpsychologie. Leipzig, Engelmann.

152,8 Michotte, Dr Albert. Les signes régionaux. Nouvelles recherches expérimentales sur la répartition de la sensibilité tactile dans les états d'attention et d'inattention. 88 figures et 6 planches hors texte. Louvain, Institut supér. de Philosophie, 05.

153 Vaschide, N. Les recherches expérimentales sur la fatigue intellectuelle. *R. de phil.*, avril 05.

153,1 Careño, G. G. La imagen generica y la idea. Madrid, Saenz de Jubera.

153,2 Egger, V. La psychologie. De l'invention psychique. La loi de l'association des idées. *R. C. et C.*, 16 mars, 6 avril 05.

153,3 Bernies, V. et Gardair, J. L'abstraction (Discussion). *R. de phil.*, déc. 04.

153,3 Domet de Vorges, Cte. L'abstraction, 2e réplique à M. V. Bernies. *R. de phil.*, janv. 05.

153,8 Renda, A. La dissociazione psicologica. Torino, Bocca.

154 Dugas. Les études sur la mémoire affective (Revue générale). *R. phil.*, déc. 04.

154(09) Bergson. Histoire des théories de la mémoire (Cours au Collège de France, 1903-04). *R. de phil.*, déc. 04.

155 Careno, G. G. La imagen generica y la idea. Madrid, Saenz de Jubera.

155 Domet de Vorges, Cte. L'estimative. *Rev. Néo-Scol.*, nov. 04.

156 Egger, V. La psychologie. Les lois de l'âme : innovation ou invention psychique. *R. C. et C.*, 23 février, 16 mars 05.
157 Ritti, Paul. De la sentimentalité chrétienne selon la philosophie positive. *Annales phil. chrét.*, août-sept. 04.
157 Sollier, Dr Paul. Le mécanisme des émotions. Paris, Alcan, 05.
157,1 de la Sizeranne, Rob. Les questions esthétiques contemporaines. Paris, Hachette, 04.
157,1 Vernon Lee. Essai d'esthétique empirique : l'individu devant l'œuvre d'art. *R. phil.*, janv. 05.
158,2 Observations sur la thèse d'une origine exclusivement visuelle de l'idée d'étendue. Objections de M. Darlu à l'article de M. J. Lachelier. Discussion : MM. Chartier, Couturat, J. Lachelier, Le Roy, etc. *Bul. Soc. française phil.*, mars 04.
159 Egger, Victor. La psychologie. La volonté : l'effort. *R. C. et C.*, 17, 24 nov., 1er, 8 déc. 04.
159 Goldscheid. Grundlinien zu einer Kritik der Willenskraft. Wien, Braumüller, 04.
159,1 Levi, Adolfo. L'indeterminismo nella filosofia francese contemporanea. Firenze, B. Seeber, 05.
159,1 Noël, Léon. Le principe du déterminisme. *R. Néo-Scol.*, février 05.
159,1 Torres, G. Willensfreiheit und wahre Freiheit. München, Reinhardt.
159,1 Windelband, Wilhelm. Zwölf Vorlesungen über Willensfreiheit. Leipzig, J. C. B. Mohr, 04.
159,3 Egger, V. La psychologie. L'habitude : l'occasion de l'acte habituel. *R. C. et C.*, 15, 29 déc. 04, 19 janv., 9 février 05.
156,4 Bellanger, A. Les concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit. Paris, Alcan, 05.
16 Wolf, A. The existential import of categorical predication. Studies in Logic Cambridge, 05.
16(02) Bernard, Antonin. Leçons de philosophie. T. II : Logique, Morale, Métaphysique. Paris, Vic et Amat, 05.
16(02) Hugon, R. P. Ed. Cursus philosophiae thomisticae ad theologiam Doctoris angelici propaedeuticus. Vol. I : Logica minor et major. Paris, Lethielleux, 04.
16(02) Mercier, D. La Logique, 4e édit. Louvain, Institut supér. de Philos., 05.
161 Alibert, C. Les étapes de la méthode. *R. Néo-Scol.*, août 04.
163 Borst, Mlle. L'éducabilité et la fidélité du témoignage. Paris, Scheiler, 05.
163 Bos, C. Pathologie de la croyance. *R. phil.*, nov. 04.
163 Gardeil, R. P. La crédibilité. *R. thomiste*, mars-avril 05.
163 Nicolas, Aug. L'art de croire ou préparation philosophique à la foi chrétienne, 8e édit. Paris, V. Retaux, 04.
163,15 Bos, Cam. Psychologie de la croyance, 2e édit. Paris, Alcan, 04.
165,1 Sentroul, Ch. La vérité selon Kant. *R. Néo-Scol.*, août 04.
167 Naville, Adrien. La primauté logique des jugements conditionnels. *R. phil.*, avril 05.
169 Vailati, G. Le rôle des paradoxes dans la philosophie. *R. de phil.*, février 05.

17 CASTELLOTTI. Saggi di etica e di diritto, Va parte. Ascoli.
17 DE BOURDON-BUSSET, Vte. La science considérée comme force morale. Paris, Amat, 04.
17 ERMONI. V. Le dogme et la morale dans la conscience religieuse. *Quinz.*, 16 février 05.
17 FONSEGRIVE, G. L'Evangile et l'unité morale. *Quinz.*, 1er janvier 05.
17 JOYAU, Emm. Rapports de la morale et de la religion. *R. C. et C.*, 9 mars 05.
17 LEGRAND, G. Philosophie morale et science des mœurs d'après un livre récent. *R. Néo-Scol.*, août 04.
17 LÉVY-BRÜHL, L. La morale et la science des mœurs, 2e éd. Paris, Alcan, 04.
17 NOHL, H. Sokrates und die Ethik. Tübingen, Mohr.
17 PÉCAUT, P. F. Éléments de philosophie morale et de philosophie scientifique, 2 vol. Paris, Garnier, 04.
17(02) BERNARD, Antonin. Leçons de philosophie. T. II: Logique, Morale, Métaphysique. Paris, Vic et Amat, 05.
17(02) CASTELEIN, A. Morale, nouvelle édit. Bruxelles, Dewit, 04.
17(02) DUGAS, L. Cours de morale théorique et pratique. I. Morale théorique. Paris, Paulin.
17(08) ROURE, Luc. Bulletin philosophique : Morale et sociologie. *Etudes*, 5 avril 05.
171,1 DENIS, Ch. La morale scientifique d'après M. A. Bayet. *Annales phil. chrét.*, mars 05.
171,1 PRÉVOST, Gabriel. Le problème du progrès moral dépend-il socialement d'un idéal absolu ? *Annales phil. chrét.*, oct. 04.
171,1 RICHARD, G. Le conflit de la sociologie et de la morale philosophique. *R. phil.*, janv. 05.
171,1 SPECK, J. Gesetz und Individuum. Hanau, Clauss, 04.
171,1 SPILLER, G. De la méthode dans les recherches des lois de l'éthique. *R. phil.*, janv. 05.
171,2 FOUILLÉE. La raison pure pratique doit-elle être critiquée ? *R. phil.*, janv. 05.
171,4 FRÉMONT, G. Les principes ou essai sur le problème des destinées de l'homme. T. IV et V. Paris, Bloud, 05.
171,4 HUGUENY, R. P. A quel bonheur sommes-nous destinés ? *R. thomiste*, janv.-févr., mars-avril 05.
171,5 BERNARD, Paul. La fin justifie les moyens. *Études*, 5 août 04.
171,7 BURNICHON, Jos. Bulletin de l'enseignement et de l'éducation. *Etudes*, 5 sept. 04, 5 mars 05.
171,1 MARCHESINI, G. Le finzioni dell' anima : saggio di etica pedagogica. Bari, Laterza.
171,7 PRÉVOST, Gabriel. Le problème du progrès moral dépend-il socialement d'un idéal absolu ? *Annales phil. chrét.*, oct. 04.
171,8 BOUGLÉ. Solidarisme et libéralisme. Paris, Cornély.
171,9 MARTINAZOLLI. La teoria dell' individualismo secondo John Stuart Mill. Milano, Hoepli.
172,2 GONNET, Ph. De la mission de l'État, d'après Platon. *Université cathol.*, oct. 04.
172,3 DAVENEY, Pierre. La séparation de l'Église et de l'État français. *R. de Belgique*, mars 05.

172,3 DE GONZAGUE, P. Louis. La séparation des Églises et de l'État. *Etudes francisc.*, août, sept., 04.
172,3 FLACH, Jacques. Le droit de l'Église en Allemagne, à propos d'une publication récente. *R. synth. hist.*, déc. 04.
172,3 PRÉLOT, Hip. De la séparation de l'Église et de l'État. *Etudes*, 5 nov. 04.
172,4 RICHET, Ch. La paix et la guerre. *R. phil.*, février et mars 05.
172,4 SEILLIÈRE, E. Apollon ou Dionysos, étude critique sur Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste. Paris, Plon.
173 DU PLESSIS, C[te] J. L'influence des femmes dans l'histoire de la littérature et de l'esprit modernes. *Quinz.*, 16 février 05.
173(09) LEVY, L. Germain. La famille dans l'antiquité hébraïque. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, 15 février 05.
176,7 PAULHAN, F. L'immoralité de l'art. *R. philos.*, déc. 04.
177,6 PALANTE, G. Amitié et socialité. *R. phil.*, mars 05.
179,9 GUIBERT, J. La bonté. Paris, Poussielgue, 04.
182 FRIES, K. Das philosophisches Gespräch von Hiobbis Platon. Tübingen, Mohr.
182 DERENBOURG, Hartwig. Le commentaire arabe d'Averroès sur quelques petits écrits physiques d'**Aristote**. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
182 KAUFMANN, D[r] N. Éléments **aristotéliciens** dans la Cosmologie et la Psychologie de saint Augustin. *R. Néo-Scol.*, mai 04.
182 BILLIA, L. M. Vétilles d'un lecteur de **Platon**. *Arch. f. G. Phil.* XI, 2, 05.
182 GONNET, Ph. De la mission de l'État, d'après **Platon**. *L'Université cathol.*, oct. 4.
182 HUIT, Ch. **Platon** et la philosophie allemande. *Annales de phil. chrét.*, août-sept. 04.
182 GUYOT, H. La génération de l'intelligence par l'Un chez **Plotin**. *R. Néo-Scol.*, février 05.
182 NOHL, H. **Sokrates** und die Ethik. Tübingen, Mohr, 04.
189(08) DE WULF, M. Les récentes publications sur l'histoire de la philosophie du moyen âge. *R. Néo-Scol.*, août 04, février 05.
189(09) DE WULF, M. Histoire de la philosophie médiévale, 2[e] édit. revue et augmentée. Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 05.
189(09) HANNEQUIN. Les philosophies médiévales d'après M. Picavet. *R. phil.*, avril 05.
189(09) PICAVET, F. Essai d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales. Paris, Alcan, 04.
189 NOBLE. Note pour l'étude de la psychophysiologie d'**Albert le Grand** et de saint Thomas. *R. thomiste*, mars-avril 05.
189 KAUFMANN, D[r] N. Eléments aristotéliciens dans la Cosmologie et la Psychologie de saint **Augustin**. *R. Néo-Scol.*, mai 04.
189 GRÉGOIRE, P. Hegel et saint **Bonaventure**. *Etudes francisc.*, août 04.
189 DERENBOURG, Hartwig. Le commentaire arabe d'**Averroès** sur quelques petits écrits physiques d'Aristote. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
189 NARDELLI, E. Il determinismo nella filosofia di S. **Augustino**. Torino, Paravia, 04.

189 Leclère, Albert. Le mysticisme catholique et l'âme de **Dante**. *Annales de phil. chrét.*, févr., mars, avril 05.

189 De Wulf, M. Un preux de la parole au XIII[e] siècle : **Godefroid de Fontaines**. *R. Néo-Scol.*, nov. 04.

189 De Wulf, M. et Pelzer, A. Les Philosophes du moyen âge. T. II : Les quatre premiers Quodlibets de **Godefroid de Fontaines**. Collection publiée par l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain, 04.

189 Levy, Louis-Germain. La Métaphysique de **Maimonide**. Thèse Faculté des Lettres Paris, 15 février 1905. *R. de phil.*, avril 05. Dijon, Barbien-Marilier, 05.

189 Noble. Note pour l'étude de la psychophysiologie d'Albert le Grand et de saint **Thomas** *R. thomiste*, mars-avril 05.

19 Windelband, W. La science et l'histoire devant la logique contemporaine (trad. par le D[r] S. Jankelevitch). *R. synth. hist.*, oct. 04.

19 Huit, Ch. Platon et la philosophie **allemande**. *Annales de phil. chrét.*, août-sept. 04.

19 Mantoux, Paul. L'idéal **américain**, d'après Th. Roosevelt (Revue critique). *R. synth. hist.*, avril 04.

19 Levi, Adolfo. L'indeterminismo nella filosofia **francese** contemporanea. Firenze, B. Seeber, 05.

19 von Struve, H. Die **polnische** Philosophie der letzten zehn Jahre (1894-1904). *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.

19 Clemang, Raymond. La pensée **russe** contemporaine, d'après Ivan Strannik (Revue critique). *R. de synth. hist.*, avril 04.

19 Ossip-Lourié. La philosophie **russe** contemporaine, 2[e] édition. Paris, Alcan, 05.

19 Roure, Luc. Un précurseur : **Ballanche**. *Etudes*, 20 juillet 04.

19 Vulliaud, P. Réflexions critiques sur **Ballanche** et le **Ballanchisme**. *R. de phil.*, février 05.

19 Bourget, Paul. **de Bonald**. Paris, Bloud.

19 Baumann, Antoine. Le positivisme de M. **Brunetière**. *Annales de phil. chrét.*, janv. 05.

19 Delfour, abbé. Sur les chemins de la croyance (**Brunetière**). *L'Université cathol.*, déc. 04.

19 Denis, Ch. Comment M. **Brunetière** continue le mouvement apologétique. *Annales de phil. chrét.*, janv. 05.

19 Rignano. La sociologia nel corso di filosofia positiva d'A. **Comte**. Palermo, Sandron.

19 Cohen, L. **Condorcet** et la Révolution française. Paris, Alcan, 04.

19 Defourny, M. La philosophie de l'histoire chez **Condorcet**. *R. Néo-Scol.*, mai, août 04.

19 von Helmholtz, Herm. Psychologische Anschauungen von Friedrich **Courot**. Halle, Max Niemeyer, 04.

19 Lanusse, E. La philosophie de M. **de Freycinet** au sujet des concepts géométriques fondamentaux. *Science cathol.*, juillet 04.

19 E. O. M[me] **de Stael**, philosophe. *L'Université cathol.*, janvier, février, mars 05.

19 Deschamps, Gaston. **Dickens** et la « philosophie de Noël ». *R. C. et C.*, 12 janv. 05.

19 Charbonnel, Roger. **Diderot** a-t-il une doctrine morale? *Annales de phil. chrét.*, déc. 04.

19 ROURE, Luc. De Nietzsche et de M. **Faguet.** *Etudes*, 20 oct. 04.
19 BUEK, Otto. Die Atomistik und **Faraday**'s Begriff der Materie. Eine logische Untersuchung. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
19 BEURLIER, Eug. J. G. **Fichte.** Paris, Bloud, 05.
19 DELACROIX, H. La philosophie de **Fichte**, d'après Xavier Léon (Etude critique). *R. synth. hist.*, juin 04.
19 Abhandlungen der **Fries**'schen Schule : neue Folge, H. 1. Göttingen, Nandenhoeck-Ruprecht.
19 DENIS, Ch. **Goethe** en France : Succès du germanisme, crise du latinisme. *Annales de phil. chrét.*, déc. 04.
19 GRÉGOIRE, P. **Hegel** et saint Bonaventure. *Études franciscaines*, août 04.
19 BELLANGER, A. De Antonii **Goudin** philosophia juxta inconcussa tutissimaque D. Thomae dogmata. La Chapelle-Montligeon, 05.
19 SERRE, Jos. Ernest **Hello** : l'homme, le penseur, l'écrivain. 2e éd. Paris, Maison de la Bonne Presse, 04.
19 UEBELE, W. **Herder** und Tetens. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
19 BERNARD, Abbé. La révolution **kantienne**. *Annales phil. chrét.*, février 05.
19 DELBOS, V. Sur la théorie **kantienne** de la liberté (Thèse). Discussion : MM. Chartier. J. Lachelier, Parodi. *Bull. Soc. franç. phil.*, janv. 05.
19 JANSSENS, Edg. Renouvier et **Kant.** *R. Néo-Scol.*, août 04.
19 LECHALAS, G. La philosophie des mathématiques de **Kant.** *Annales phil. chrét.*, avril 05.
19 SENTROUL, Ch. La vérité selon **Kant.** *R. Néo-Scol.*, août 04.
19 SERRIER, Louis. **Kant** et le « cogito, ergo sum ». *Annales de phil. chrét.*, août-sept. 04.
19 KOZLOWSKI, W. Wronski et **Lamennais**. *R. de phil.*, mars 05.
19 LEICHT, A. **Lazarus**, der Begründer der Völkerpsychologie. Leipzig, Dürr.
19 GENY, Paul. Le Monisme de M. **Le Dantec**, d'après ses récents ouvrages. *Etudes*, 20 janv. 05.
19 **Leibniz**. Trois dialogues mystiques inédits, publiés par Jean Barruzi. Extrait de la *R. de Mét. et Mor.* Paris, Colin, 05.
19 **Leopardi**, Giac. Choix d'œuvres en prose, trad. de l'italien par Mario Turiello. Paris, Perrin, 04.
19 BRÉMOND, Henri. **Newman**, le développement du dogme chrétien. Paris, Bloud, 05.
19 DE GAULTIER, J. **Nietzsche** et la réforme philosophique. Paris, *Mercure de France*, 04.
19 KÜHN, P. Das **Nietzsche** Archiv in Weimar. Darmstadt, Koch.
19 ROURE, Luc. De **Nietzsche** et de M. Faguet. *Etudes*, 20 oct. 04.
19 SEILLIÈRE, E. Apollon ou Dionysos, étude critique sur **Nietzsche** et l'utilitarisme impérialiste. Paris, Plon, 05.
19 BOUTROUX, Emile. La vie et les œuvres de Léon **Ollé-Laprune**. *R. de phil.*, avril 05.
19 GAZIER, Aug. **Pascal** pamphlétaire et **Pascal** apologiste. Introduction : La première provinciale. Les 2e et 3e provinciales. Le premier groupe de « Provinciales ». Pascal en 1656. *R. C. et C.*, 22 déc. 04, 12 janv., 16 février, 16, 30 mars 05.
19 MOISANT, X. Deux philosophes : H. Taine et F. **Ravaisson-Mollien**. *Science cathol.*, déc. 04.

19 Longhaye, Georg. La fin et le fond de **Renan**. *Études*, 20 oct. 04.
19 Janssens, Edg. **Renouvier** et Kant. *R. Néo-Scol.*, août 04.
19 Milhaud, Gaston. La philosophie de **Renouvier**. Renouvier infinitiste. La loi du nombre. Premier essai de critique générale. Deuxième essai de critique générale. Liberté et certitude. *R. C. et C.*, 5, 26 janv., 2, 9, 16 février, 9, 16, 26 mars, 6 avril 05.
19 Séailles, G. La philosophie de Ch. **Renouvier**. Paris, Alcan, 05.
19 Blampignon, E. A. Jean-Jacques **Rousseau** ou génie et démence. *Annales philos. chrét.*, février 05.
19 Dalleggio, A. Beiträge zur Psychologie J. J. **Rousseau**'s. Iena, Neuenhahn.
19 Teincey, Jean. Impressions d'art. — Tolstoï et **Ruskin**. *Quinz.*, 16 déc. 04.
19 Clemens. **Schleiermacher**'s Glaubenslehre. Giessen, Ricker.
19 Bazaillas, Albert. De la signification métaphysique de la musique d'après **Schopenhauer**. Thèse Université de Paris, 05.
19 Roure, Luc. **Schopenhauer**. Utilisation de son pessimisme. *Etudes*, 20 mars 05.
19 Dallari. Il pensiero filosofico di **Spencer**. Torino, Bocca.
19 Halleux, J. La philosophie d'Herbert **Spencer**. *R. Néo-Scol.*, mai 04.
19 Juvalta, J. La dottrina delle due Etiche di H. **Spencer**. Pavia, Bizzoni.
19 Thouverez, E. Herbert **Spencer**. Paris, Bloud, 05.
19 Bonifas, Henri. Les idées bibliques de **Spinoza**. Mozamet, Carayol, 04.
19 **Spinoza**. Ethik, übersetzt von O. Baensch. Leipzig, Dürr.
19 Martinazolli. La teoria dell'individualismo secondo John **Stuart Mill**. Milano, Hoepli.
19 Lacombe, Paul. Notes sur **Taine**. Le milieu en histoire littéraire. *R. synth. hist.*, déc. 04.
19 Moisant, X. Deux philosophes : Hippolyte **Taine** et F. Ravaisson-Mollien. *Science cathol.*, déc. 04.
19 Duhem, P. Notice sur Paul **Tannery**. *R. de phil.*, février 05.
19 Uebele, W. Herder und **Tetens**. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
19 Teincey, Jean. Impressions d'art : **Tolstoï** et Ruskin. *Quinz.*, 16 déc. 04.
19 Charaux, A. **Vauvenargues** (sire de Clapiers, marquis de). *Études francisc.*, juin, juil. 04.
19 Sakmann, Dr P. **Voltaire** als Philosoph. *Arch. f. G. Phil.*, XI, 2, 05.
19 Lucka, E. Otto **Weininger**, sein Werk und seine Persönlichkeit. Wien, Braumüller.
19 Kozlowski, W. **Wronski** et Lamennais. *R. de phil.*, mars 05.
2 Charaux, C. Ch. Philosophie religieuse : Dialogues et récits. Paris, Pedone-Lauriel.
2 Dauvergne, H. La religion dans l'évolution humaine. *Quinz.*, 16 mars 05.
2 Dubois, F. L'idée de Dieu et de la religion d'après l'évolutionnisme athée. *Science cathol.*, mars 05.
2 Ermoni, V. Le dogme et la morale dans la conscience religieuse. *Quinz.*, 16 février 05.
2 Girerd, F. L'inerrance biblique et la psychologie. *Annales phil. chrét.*, mars 05.

2 HÉBERT. L'évolution de la foi catholique. Paris, Alcan, 05.
2 JOYAU, Emm. Rapports de la morale et de la religion. *R. C. et C.*, 9 mars 05.
2 KING, J. The differentiation of the religious consciousness. New-York, Macmillan.
2 LABEYRIE, Cyrille. Dogme et métaphysique. La Chapelle-Montligeon (Orne), 04.
2 MOISANT, Xavier. Un argument en faveur des mystères révélés. Extrait de la *R. apologétique*. Bruxelles, 05.
2 REINACH, Th. en collaboration. Religions et Sociétés. Paris, Alcan, 05.
2 TROELTSCH, E. Psychologie und Erkenntnistheorie in der Religionswissenschaft. Tübingen, Mohr, 05.
2(09) ADHÉMAR D'ALÈS. Un nouveau manuel d'histoire des religions. *Etudes*, 20 mars 05.
2(09) Atti del Congresso internazionale di scienze storiche. Vol. XI : Storia della filosofia. Storia delle religioni. Roma, Loescher.
2(09) CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, F. D. Manuel d'histoire des religions, trad. de l'allemand sous la direction de H. Hubert et J. Lévy. Paris, 04.
2(09) DECHARME. La critique des traditions religieuses chez les Grecs. Paris, Picard.
2(09) DENIS, Ch. L'Église catholique, la Renaissance, le Protestantisme en France. *Annales phil. chrét.*, juil., août-sept. oct., nov., déc. 04, janv. 05.
2(09) HÉBERT, Marcel. L'évolution de la foi catholique. Paris, Alcan, 05.
209(06) PICAVET, F. Le II[e] Congrès international d'histoire des religions. *R. phil.*, déc. 04.
21(02) URRABURU, Jos. Compendium philosophiae scolasticae. Vol. V : Theodicea. Madrid, Sáenz de Jubera, 04.
21,1 DUBOIS, F. L'idée de Dieu et de la religion d'après l'évolutionnisme athée. *Science cathol.*, mars 05.
21,1 QUIÉVREUX. L'anthropomorphisme. *Science cathol.*, sept., oct. 04.
21,2 DE MUNNYNCK, R. P. Praelectiones de Dei existentia. Louvain, Uystpruyst, 04.
21,2 SERTILLANGES. Les sources de la croyance en Dieu. Paris, Perrin, 05.
211 MÉNAGE, E. L'athéisme réfuté par les grands penseurs et les hommes de science. 2[e] édit. Namur, J. Godenne, 04.
215 Dogme et raison. I. La science, la politique, l'Église. — II. L'idée de science dans la Bible. *Annales phil. chrét.*, juillet 04.
215 GRASSET, D[r] J. Les conflits de la science et des idées modernes (Etude critique). *R. de phil.*, déc. 04.
215 Les conflits de la science et des idées modernes. Paris, Perrin, 05.
239 CHARBONNEL, Roger. L'utilisation apologétique du positivisme. *Annales de phil. chrét.*, janvier 05.
229 DENIS, Ch. Comment M. Brunetière continue le mouvement apologétique. *Annales de phil. chrét.*, janv. 05.
3 CHAMPEAUX, D[r]. Essai de sociologie microbienne et cellulaire. *R. phil.*, avril 05.

ELVAILLE, J. La vie sociale. *R. phil.*, déc. 04.
PASCAL, G. Revue critique de sociologie. *R. de phil.*, déc. 04.
… ÉRIN, L. Solution de la question sociale. Nîmes, Gory.
MARTIN, Jules. L'institution sociale. *R. phil.*, avril 05.
RICHARD, G. Le conflit de la sociologie et de la morale philo- …ique. *R. phil.*, janv. 05.
…ANGNIER, Marc. L'esprit démocratique. Paris, Perrin, 05.
VON MÉRAY, C. H. Die Physiologie unserer Weltgeschichte der kommende Tag. Die Grundlagen einer Sociologie. Buda-…, S. Politzer.
…2 RICHARD, Gaston. Notions élémentaires de sociologie. Paris, …ngrave, 04.
…02) VERMEERSCH, A. Manuel social. La Législation et les œuvres …elgique, nouv. édit. Louvain, Uystpruyst, 04.
…8) ROURE, Luc. Bulletin philosophique : Morale et sociologie. …ies, 5 avril 05.
…9) BOURGUIN, M. Les systèmes socialistes et l'évolution écono-…ie. Paris, Colin, 04.
…9) COSENTINI, F. La sociologie génétique. Essai sur la pensée … vie sociale préhistoriques. Paris, Alcan, 05
…09) VAN ROEY, E. La monnaie d'après saint Thomas d'Aquin : …ture, ses fonctions, sa productivité dans les contrats qui s'y …ortent. *R. Néo-Scol.*, février 05.
…35 ISAMBERT, G. Les idées socialistes en France de 1815 à 1848. …s, Alcan, 05.
…5,1 LACOMBE, Paul. L'appropriation privée du sol. Essai de …thèse. *R. synth. hist.*, février, avril, août et oct. 04.
…4 BOUCAUD, Ch. La crise du droit naturel. *R. de phil.*, mars 05.
…4 CASTELLOTTI. Saggi di etica e di diritto, V^a parte. Ascoli.
…4 MICELI. Le fonti del diritto dal punto di vista psichico-sociale. …lermo, Reber.
34 STERN, J. Rechtsphilosophie und Rechtswissenschaft. Berlin, …ttentag.
343 GAROFALO, R. La criminalogie, 3e édition refondue. Paris, …can, 05.
343 GLOTZ, G. La solidarité de la famille dans le droit criminel … Grèce. Paris, Fontemoing, 04.
37 ALIBERT, C. Valeur éducative de la discipline scolastique. …. *Néo-Scol.*, nov. 04.
37 BAUDAIRE, Emile. La formation intellectuelle du clergé de France au XIXe siècle. *Annales de phil. chrét.*, nov., déc. 04.
37 BERNARD, J. Facultés ou séminaires. *Annales de phil. chrét.*, avril 05.
37 BURNICHON, Jos. Bulletin de l'enseignement et de l'éducation. *Etudes*, 5 sept. 04, 5 mars 05.
37 CUTBERT. La question de l'enseignement en Angleterre. *Études francisc.*, déc. 04.
37 GREYSON, Em. Le problème de l'éducation publique. *R. de Belgique*, déc. 04, mars 05.
37 HOFFMANN, F. Une utopie scolaire. *R. de Belgique*, nov. 04.
37 PETIT, L. La crise de l'enseignement secondaire chrétien. *Études francisc.*, août 04.
37(09) AGUETTANT, L. Un esthéticien éducateur: M. Alph. Germain. *L'Univ. cathol.*, nov. 04.

4 **Bardyli**, P. Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles. Bruxelles, Kiessling.

4(09) Lechalas, G. Une histoire de la langue universelle. *Annales de phil. chrét.*, juil. 04.

5 d'Adhémar, V[te] R. Science et philosophie : à propos du radium. *Quinz.*, 1[er] déc. 04.

5 Deniel, H. Pla. De genesi et divisione scientiarum juxta Herbert Spencer et juxta philosophiam scholasticam. Barcelona, Riera et Sons, 04.

5 Moisant et Vignon. A propos de l'atmosphère métaphysique des sciences. Réponse de M. Vignon. *R. de phil.*, février 05.

5 Pécaut, F. P. Eléments de philosophie morale et de philosophie scientifique. Paris, Garnier, 04.

5 Vignon, P. L'atmosphère métaphysique des sciences naturelles. *R. de phil.*, déc. 04.

5 de Bourdon-Busset, V[te]. La science considérée comme force morale. Paris, Amat, 04.

5 Windelband, W. La science et l'histoire devant la logique contemporaine (trad. par le D[r] S. Jankelevitch). *R. synth. hist.*, oct. 04.

5(09) Tannery, Paul. De l'histoire générale des sciences. *R. synth. hist.*, février 04.

51 Moisant, X. La pensée philosophique et la pensée mathématique. *R. de phil.*, janvier, février 05.

51 Painlevé. Thèse : Les axiomes de la mécanique et le principe de causalité. Discussion : Couturat, Le Roy, Rauh. *Bul. Soc. franç. phil.*, février 05.

52 Véronnet, Alex. La cosmogonie biblique. *L'Univ. cathol.*, nov. 04.

53 Duhem, P. La théorie physique. L'expérience de physique. La loi physique. La théorie physique et l'expérience. Conséquences relatives à l'enseignement de la physique. *R. de phil.*, déc. 04, janv., mars, avril 05.

57 Champeaux, D[r]. Essai de sociologie microbienne et cellulaire. *R. phil.*, avril 05.

57 Schlincker, R. P. La vie et l'être vivant. Paris, Bloud, 05.

57 Vignon, P. Doctrines et opinions relatives à la philosophie biologique. *R. de phil.*, janv. 05.

58 Reinke. Philosophie der Botanik. Leipzig, Barth.

612 Baltus, D[r]. Exposé critique des principales objections élevées contre la théorie du neurone. *R. de phil.*, février 05.

7 Pérès, J. Réalisme et idéalisme dans l'art. *R. phil.*, avril 05.

7 Teincey, Jean. Impressions d'art. Tolstoï et Ruskin. *Quinz.*, 16 déc. 04.

78 Bazaillas, Albert. De la signification métaphysique de la musique d'après Schopenhauer. Thèse Université de Paris, 05.

78 Grosfils, Paul. La musique grecque. *R. de Belgique*, déc. 04.

8(09) : 15 Ossip-Lourié. La psychologie des romanciers russes du XIX[e] siècle : Gogol, Tourgueniev, Gontcharov, Tolstoï, Gorki, etc. Paris, Alcan, 05.

9 Berr, Henri. Une nouvelle philosophie de l'histoire : « L'orgueil humain » de M. Zyromski (Revue critique). *R. synth. hist.*, août 04.

…r, H. Le problème des idées dans la synthèse historique, … d'ouvrages récents. *R. synth. hist.*, avril, juin 04.
…ellieri. Ueber Wesen und Gliederung der Geschichtswis-…ft. Leipzig, Dyks.
…ourny, M. La philosophie de l'histoire chez Condorcet. *…Scol.*, mai, août 04.
…llard, E. Une loi historique. I. Introduction : les Chinois, …ptiens, les Français. Bruxelles, Lamertin, 03.
…mmel, G. Die Probleme der Geschichtsphilosophie. Leipzig, …r-Humblot.
…nopol, A. D. La causalité dans la succession. *R. de synth.* …uin, août 04.
…ville, Adrien. La notion de loi historique. *R. de synth. hist.*, …
…ich, Emil. Historiens psychologues et historiens livresques …par le Dr Jankelevitch). *R. synth. hist.*, déc. 04.
…on Méray, C. H. Die Psychologie unserer Weltgeschichte …r kommende Tag. Die Grundlagen einer Sociologie. Buda-…S. Politzer.
Windelband, W. La science et l'histoire devant la logique con-…raine (trad. par le Dr S. Jankelevitch). *R. synth. hist.*, oct. 04.
…) Barrau-Dihigo, L. Nos enquêtes. — Questionnaire sur …ignement supérieur de l'histoire. Réponses de MM. Albert …urq, G. Ganet, Ch. Petit-Dutaillis, Albert Waddington, …oissonnade, G. Desdevises du Dezert, G. Pariset et G. Radet. *…nth. hist.*, avril, août, oct. déc. 04.

Publication trimestrielle

Ce fascicule a été publié le 1er août 1905.

Sommaire Idéologique

DES

OUVRAGES ET DES REVUES

DE

PHILOSOPHIE

PUBLIÉ

trimestriellement par l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain

ONZIÈME ANNÉE | FASCICULE XLI

1(06) VAILATI, G. Il secondo Congresso internazionale di Filosofia tenutosi a Ginevra. *Riv. fil.*, sept.-oct. 04, janv.-févr. 05.

1(09) FRIES, Karl. Das philosophische Gespräch von Hiob bis Platon. Tübingen, Mohr, 04.

11 DE FORNEL DE LA LAURENCIE. Métaphysique, Ontologie et Cosmologie. Paris, Delagrave, 05.

11 DEUSSEN, P. Les éléments de la métaphysique, trad. du Dr Nyssens. Paris, Perrin.

11 FOGEL. Metaphysical element in Sociology. Princeton, University, 05.

11 FULLERTON, G. Stuart. A system of Metaphysics. London & New-York, Macmillan, 04.

11 HEYMANS, Dr G. Einführung in die Metaphysik auf Grundlage der Erfahrung. Leipzig, A. Barth, 05.

11 WINTER, M. Métaphysique et logique mathématique. *R. mét. et mor.*, juil. 05.

113 DE FORNEL DE LA LAURENCIE. Métaphysique, Ontologie et Cosmologie. Paris, Delagrave, 05.

117 MAX, Léon. Nouvelles idées sur la matière. Paris, Rousset.

123 VARISCO, B. La filosofia della contingenza. *Riv. fil.*, gennaio-febr., 05.

124 ADLER, Félix. The Problem of Teleology. *Intern. J. of Ethics*, april 04.

124 HYSLOP, James H. Has the Universe an intelligent background and purpose? *Intern. J. of Ethics*, july 04.

13 HAMELIN. L'union de l'âme et du corps d'après **Descartes**. *L'année philos.*, 04.

13 Vernes, Maur. L'histoire des religions et l'anthropologie. Extrait de la *Rev. de l'École d'anthropologie*, 03.
13(02) Ballet, G. Traité de pathologie mentale. Paris, O. Doin, 03.
132,6 Barrows, Samuel J. Crime in England. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
132,6 Ferri, E. La sociologie criminelle. Paris, Alcan, 05.
134 Tonini, Q. La suggestione nella vita ordinaria e nell' educazione. Rome, Albrighi.
136,1 Chevalier, D[r]. Aberration de l'instinct sexuel. Paris, Storck.
136,4 Colajanni, N. Races supérieures et races inférieures (Latins et Anglo-Saxons). Trad. de l'italien par J. Dubois. Paris, Alcan, 05.
136,4 Du Bois, W. E. Burghardt. The development of a people. *Intern. J. of Ethics*, april 04.
136,7 Calcagni. Note di psicofisiologia infantile. Roma, Mongeni.
136,7 Holcombe, Chester. The moral training of the young in China. *Intern. J. of Ethics*, july 04.
136,7 Mercante, V. Cultivo y desarrollo de la aptitud matematica del niño. Buenos-Ayres, Cabault.
136,7 Philippe, D[r] J. et Paul-Boncour, D[r] G. Les anomalies mentales chez les écoliers. Paris, Alcan, 05.
137 Paulhan, Fr Les mensonges du caractère. Paris, Alcan, 05.
141 Brunschvicg, L. L'idéalisme contemporain. Paris, Alcan, 05.
141 Della Valle, G. La teoria dell' anima-armonia di Aristosseno e l'epifenomenismo contemporaneo. *Riv. filos.*, marzo-april 05.
141 Jerusalem. Der kritische Idealismus und die reine Logik. Wien, Braumüller, 05.
141 Villa. L'idealismo moderno. Torino, Bocca.
142 Hyslop, J. H. Remarks on Professor Leuba's Criticisms (Discussion). *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
142 Leuba, H. Rejoinder to Professor Hyslop. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
146 Hudson, Wil. Henry. Rousseau and Naturalism in life and thought. New-York, Ch. Scribner's Son, 03.
146 Iverach, James. Descartes, Spinoza, and the new philosophy. New-York, Ch. Scribner's Son, 04.
146 Varisco, B. La fine del positivismo. *Riv. fil.*, mai-juin 05.
146 Sorley, W. R. The ethics of naturalism: a criticism. London, W. Blackwood and Sons, 04.
149,2 Haldane, R. B. The pathway to reality : Stage the second. London, J. Murray, 04.
149,3 de Montmorand, V[te] Brenier. Les états mystiques. *R. phil.*, juil. 05.
149,911 Granger, Fr. The right of free thought in matters of Religion. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
149,911 Spiller, Gust. An examination of the rationalistic attitude. *Intern. J. of Ethics*, july 04.
149,915 Kendall Franklin, Ch. The socialisation of Humanity : an analysis and synthesis of the phenomena of nature, life, mind, and society through the law of repetition. A system of monistic philosophy. Chicago, Ch. H. Kerr and Comp., 04.


Digitized by Google

149,916 Lockyer, Sir Norman. L'évolution inorganique, expliquée par l'analyse spectrale. Paris, Alcan, 05.

149,916 Weber, J. Les théories biologiques de M. René Quinton. *R. mét. et mor.*, janv. 05.

149,928 Caló, G. Intorno al progresso odierno del Prammatismo e ad una nuova forma di esso. *Riv, fil.*, marzo-april 05.

15 Brunschvicg, Léon. Introduction à la vie de l'esprit, 2e édit. Paris, Alcan, 05.

15 De Sarlo, F. Ricerche di psicologia. Vol. I. Firenze, Pazzi.

15:612 Wundt, Wilhelm. Principles of physiological Psychology. Translated from the fifth german edition (1902) by Edw. Bradford Titchener. London, Swan Sonnenschein, 04.

15(02) Angell, J. R. Psychology : an introductory study of the structure and function of human consciousness. New-York, H. Holt.

15(05) Pillon, F. L'année philosophique, 15e année (1904). Paris, Alcan, 05.

15(06) Baerwald und Moller. Schriften der Gesellschaft für psychologische Forschung. H. 15. Leipzig, Barth.

15(06) Rageot, G. Le Ve Congrès international de psychologie. *R. phil.*, juil. 05.

151,2 Vailati, G. L'influenza della Matematica sulla teoria della conoscenza nella filosofia moderna. *Rivista fil.*, mai-juin 05.

151,2 Walter, Johnston Estep. The principles of knowledge, with remarks on the nature of reality. West-Newton, Johnston and Penney, 01-04.

151,53 Mc Taggart, J. Ellis. Human Pre-Existence. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.

151,56 Leuba, J. H. Empirical Data on Immortality (Discussion). *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.

151,56 Rogers, A. K. The argument for Immortality. *Intern. J. of Ethics*, april 05.

152,1 Wallin, W. Optical illusions. Princeton, University.

153 Evellin, F. La raison et les antinomies. *R. mét. et mor.*, janv. 05.

153,1 Croçe. Lineamenti di una logica come scienza del concepto puro. Napoli, Giannini.

153,1 Wallorschek, R. Psychologie and Pathologie der Vorstellung. Leipzig, Barth, 05.

153,5 Schrader. Elemente der Psychologie des Urteils. I. B. Leipzig, Barth.

153,7 della Valle, G. La psicogenese della coscienza. Milano, Hoepli.

153,7 Sidis Boris. Multiple personality : an experimental investigation into the nature of human individuality. New-York, D. Appleton, 05.

153,8 Gelley, Dr. L'être subconscient. Paris, F. Alcan, 05.

157 Dauriac. La Logique du sentiment. *L'année philos.*, 05.

157,1 Vernon Lee. Essai d'esthétique empirique. *R. philos.*, février 05.

157,2 Dumas, Dr G. Pathologie du sourire. *R. phil.*, juin 05.

159.1 Dunan, Ch. Autorité et liberté. *R. phil.*, février 05.

159,1 Evellin, F. La raison et les antinomies. *R. mét. et mor.*, janv. 05.

159,1 STERRET. The freedom of authority. New-York, Macmillan, 05.
150,1 VAUTHIER, M. Déterminisme, Libre-arbitre et Liberté. Discours rectoral. *R. Univ. Brux.*, oct. 04.
159,2 ROUGÈS, A. La logica de la acción y su aplicación al derecho. Buenos-Ayres, Marana.
16 BOUTROUX, P. Correspondance mathématique et relation logique. *R. mét. et mor.*, juil. 05.
16 CROCE. Lineamenti di una logica come scienza del concepto puro. Napoli, Giannini.
16 JERUSALEM. Der kritische Idealismus und die reine Logik. Wien, Braumüller, 05.
163 INGE, W. R. Faith and Knowledge. Edinburgh, Clarck, 04.
164 COUTURAT. L'algèbre de la logique. Paris, Gauthier-Villars, 05.
164 WINTER, M. Métaphysique et logique mathématique. *R. mét. et mor.*, juil. 05.
165 KLEINPETER, H. Die Erkenntnistheorie der Naturforschung der Gegenwart. Leipzig, Barth, 05.
165 WALTER, Johnston Estep. The 'principles of knowledge, with remarks on the nature of reality. West-Newton, Johnston and Penney, 01-04.
17 CHOLLET, J. A. La morale est-elle une science? *R. sc. eccl.*, janv., févr., mars 05.
17 CLAPPERTON, J. Hume. A vision of the future based on the application of ethical principles. London, Swan Sonnenschein, 04.
17 REBEC, George. Byron and Morals. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
17 SORLEY, W. R. The ethics of naturalism : a criticism. London, W. Blackwood and Sons, 04.
17(08) SEGOND, J. Quelques publications récentes sur la morale. *R. phil.*, mai 05.
17(09) FOUILLÉE, A. Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain. Paris, Alcan, 05.
17(09) GOUJON, H. Les divers systèmes de morale. *R. sc. eccl.* déc. 04.
17(09) RODIER. La cohérence de la morale stoïcienne. *L'année phil.*, 04.
171,1 BELOT, G. En quête d'une morale positive. *R. mét. et mor.*, janv., juil. 05.
171,1 DUFF, Rob. A. Proverbial Morality. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
171,1 GOUJON, H. Faillite de la morale neutre. *R. sc. ecclés.*, août 04.
171,1 GOUJON, H. La vraie discipline morale. *R. sc. eccl.*, sept. 04.
171,1 HALL, Thomas C. Relativity and finality in Ethics. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
171,1 JAMES, J. G. The Ethics of passive resistance. *Intern. J. of Ethics*, april 04.
171,1 RITCHIE, Eliza. The toleration of error. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
171,3 MORSELLI, E. Società e ideale etico. *Riv. fil.*, gennaio-febr. 05.
171,4 HALL, Thomas C. Relativity and finality in Ethics. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.

171,7 BARNES, Carl. Student honor : A study in Cheating. *Intern. J. of Ethics*, july 04.

171,7 BERKOWITZ, Henry. The moral training of the young among the Jews. *Intern. J. of Ethics*, january 05.

171,7 COE, G. Albert. Education in religion and morals. London, Fleming H. Revell C°, 05.

171,7 DRAYTON, H. S. Moral education in the schools. Jersey City, N. J., Field and Young, 04.

171,7 GRIGGS, Edw. Howard. Moral education. New-York, B.W. Huebsch, 04.

171,7 HOLCOMBE, Chester. The moral training of the young in China. *Intern. J. of Ethics*, july 04.

171,7 INGRAM, John, K. Practical morals : a treatise on universal education. London, Adam and Ch. Black, 04.

171,7 MACDONALD, Duncan B. The moral education of the young among Muslims. *Intern. J. of Ethics*, april 05.

171,7 STOOPS, J. D. Three stages of individual development. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.

171,7 THOMPSON, H. M. Moral instruction in schools. *Intern. J. of Ethics*, july, oct. 04.

172 ANGIULLI. L'individuo nei suoi rapporti sociali. Torino, Bocca.

172,1 JORDAN, Alfred. The Bias of Patriotism. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.

172,3 GAGLIANI, Giulio. A propos des rapports entre l'État et les Églises en Italie. *R. Un. Brux.*, juil. 04.

172,4 RICHET, Ch. La paix et la guerre. *R. phil.*, février 05.

173 TAROZZI, G. Per lo studio della famiglia. *Riv. filos.*, sept.-oct. 04.

173,1 DURKHEIM, E. L'organisation matrimoniale australienne. *L'année sociologique*, 8e année (03-04). Paris, Alcan.

173,1 OLIPHANT, James. The « mariage de convenance » in France. *Intern. J. of Ethics*, january 05.

174 BUNZEL, Gustav. The ethical education of the merchant. *Intern. J. of Ethics*, april 05.

174 CORNIL, Léon. De l'intérêt moral dans les obligations conventionnelles. *R. Un. Brux.*, février-mars 05.

175,9 HOBSON, John A. The Ethics of Gambling. *Intern. J. of Ethics*, january 05.

176 HENRY, Alice. The special moral training of girls. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.

176,7 BRITAN, Halbert H. Music and Morality. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.

176,7 LAING, James. Art and Morality. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.

176,7 PAULHAN, Fr. La moralité indirecte de l'art. *R. philos.*, mai 05.

176,7 SETH, James. The relation of the ethical to the aesthetical element in literature. *Intern. J. of Ethics*, january 05.

179 DENNIS, Alfr. Pearce. The political and ethical aspects of lynching. *Intern. J. of Ethics*, january 05.

179,4 LEFFINGWELL, Albert. The vivisection problem (a Reply). *Intern. J. of Ethics*, january 05.

179,4 MYERS, C. S. Is vivisection justifiable? *Intern. J. of Ethics*, april 05.
181 MOTORA. An essay on eastern philosophy. Leipzig, Voigtländer.
182 DELLA VALLE, G. La teoria dell' anima-armonia di **Aristosseno** e l'epifenomenismo contemporaneo. *Riv. fil.*, marzo-april 05.
182 STAWELL, F. Melian. The practical reason in **Aristotle**. *Intern. J. of Ethics*, july 04.
182 MAC CUNN, John. The **Cynics**. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
182 BODRERO. Il principio fondamentale del sistema di **Empedocle**. Rome, Loescher.
19 LAURENT, Gaston. Les fondateurs de la morale laïque, Socrate, **Epicure**, Epictète. Paris, Hachette.
182 GOBLET D'ALVIELLA, C[te]. Le libre examen chez les **Grecs**. *R. Univ. Brux.*, février-mars 05
182 BOYD, Wil. An Introduction to the *Republic* of **Plato**. London, Swan Sonnenschein, 04.
182 LAURENT, Gaston. Les fondateurs de la morale laïque, **Socrate**, Épicure, Epictète. Paris, Hachette.
182 ZUCCANTE, G. Sul concetto del bene in **Socrate** a proposito del suo asserito utilitarismo. *Riv. fil.*, sept.-oct. 04.
182 RODIER. La cohérence de la morale **stoïcienne**. *L'année phil.*, 04.
182 **Marc-Aurèle**. Pensées, trad. d'Aug. Couat, éditée par Paul Fournier. Bordeaux, Ferré et fils.
182 WATT, W. A. The Individualism of **Marcus Aurelius**. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
182 ESPINAS, A. **Xénophon** : L'économie naturelle et l'impérialisme hellénique. *R. mét. et mor.*, juil. 05.
189 LAURENT, Gaston. Les fondateurs de la morale laïque, Socrate, Épicure, **Epictète**. Paris, Hachette.
189 Desiderius **Erasmus** concerning the aim and method of education. Cambridge, University Press, 04.
189 LEFÈVRE, G. Les variations de **Guillaume de Champeaux** et la question des universaux. Étude suivie de documents originaux. *Travaux et Mémoires de l'Université de Lille*, t. VI.
189 SOLMI. Nuovi studi sulla filosofia naturale di **Leonardo da Vinci**. Modena, Vincenzi.
189 BAUCH, B. **Luther** und Kant. *Kantstud.*, IX, 3 u. 4, 04.
189 MONTUORI, R. Il principe del **Machiavelli** e la politica di Hobbes. *Riv. fil.*, gennaio-febr. 05.
189 RYAN, J. A. Were the Church **Fathers** communists? *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
189 SCHWALM, M. B. L'adaptation des **Pères** de l'Église à la culture antique. *R. sc. eccl.*, nov. 04.
189 BONFIGLIOTI, G. **Tertulliano** e la Filosofia pagana. *Riv. fil.*, mai-juin 05.
19 CRESSON, A. Le malaise de la pensée philosophique. Paris, Alcan, 05.
19 HÖFFDING, Har. Histoire de la philosophie moderne. T. I. Paris, Alcan, 05.
19 RIEHL, Al. Zur Einführung in die Philosophie der Gegenwart. 8 conférences. Leipzig, Teubner, 04.

19 WADIA, P. A. The Philosophers and the french Revolution. London, Swan Sonnenschein, 04.
19 LANNES, F. Le mouvement philosophique en Russie : Les **Slavophiles**. *R. phil.*, juin 05.
19 EWALD. R. **Avenarius** als Begründer des Empiriokritizismus. Berlin, Holmann.
19 PILLON. La critique de **Bayle** : Critique des attributs de Dieu : aséité ou existence nécessaire. *L'année phil.*, 04.
19 KINDON, J. **Byron** versus Spencer. *Intern. J. of Ethics*, april 05.
19 REBEC, George. **Byron** and Morals. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
19 GOODWIN, Ch. J. **Carlyle**'s Ethics. *Intern. J. of Ethics*, jan. 05.
19 AUDIERNE, R. La classification des connaissances dans **Comte** et dans Cournot. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 AUDIERNE, R. La classification des connaissances dans Comte et dans **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 AUPETIT, A. L'œuvre économique de **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 BOUGLÉ, C. Les rapports de l'histoire et de la science sociale d'après **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 DARLU, A. Quelques vues de **Cournot** sur la politique. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 FAURE, F. Les idées de **Cournot** sur la statistique. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 MENTRÉ, F. Les racines historiques du probabilisme rationnel de **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 MILHAUD, G. Note sur « la raison chez **Cournot** ». *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 MOORE, H. L. Antoine-Augustin **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 PARODI, D. Le criticisme de **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 POINCARÉ, H. **Cournot** et les principes du calcul infinitésimal. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 TARDE, G. L'accident et le rationnel en histoire d'après **Cournot**. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 VIAL, F. **Cournot** et l'enseignement. *R. mét. et mor.*, mai 05.
19 **de Gobineau**, C[te]. Pages choisies, par J. Morland. Paris, *Mercure de France*.
19 HAMELIN. L'union de l'âme et du corps d'après **Descartes**. *L'année philos.*, 04.
19 IVERACH, James. **Descartes**, Spinoza, and the new philosophy. New-York, Ch. Scribner's Son, 04.
19 BAUCH, Bruno. **Eucken**'s philosophische Aufsätze. *Kantstud.*, X, 1 u. 2, 05.
19 MEDICUS, F. **Fichte** : dreizehn Vorlesungen. Berlin, Reuther und Reichard.
19 LABORDE-MILAA. **Fontenelle**. Paris, Hachette, 05.
19 MULFORD, Roland J. The political theories of Alexander **Hamilton**. John Hopkin's University, 03.
19 GOEKLER. La pédagogie de **Herbart**. Paris, Hachette.
19 HAYWARD, F. H. The secret of **Herbart** : An essay on education and a reply to professor James of Harvard. London, Swan Sonnenschein, 04.

[illegible] by A. R. Waller.
[illegible] li e la politica di
[illegible] an, 04.
[illegible] of human nature to
[illegible] ig. New-York, Mac-
[illegible] ames' interpretation of
[illegible] il 04.
[illegible] m Kantjubiläum. *Kant-*
[illegible] . IX, 3 u. 4, 04.
[illegible] e Kant. Paris, Alcan, 05.
[illegible] s preuves de l'existence
[illegible] t l'amoralisme contempo-
[illegible] nungen » über das Jenseits.
[illegible] seine geographischen und
[illegible] ., X, 1 u. 2, 05.
[illegible] n pure. Nouvelle traduction
[illegible] tes par MM. B. Pacaud et
[illegible] lancholiker in Kant's Beobach-
[illegible] en und Erhabenen. *Kantstud.*,
[illegible] Tod, seine letzten Worte und sein
[illegible] 05.
[illegible] ner der Wiederkehr von Kant's
[illegible] u. 4, 04.
[illegible] Kritizismus, Methodologisches aus
[illegible] rung in Kant's Prolegomena. *Kant-*
[illegible] tjubiläum im Jahre 1904 *Kantstud.*,
[illegible] IV. Band der Berliner Kant-Ausgabe.
[illegible] nennais : sa vie et ses doctrines. Paris,
[illegible] s mystiques inédits. Fragments publiés
[illegible] Jean Baruzi. *R. mét. et mor.*, janv. 05.
[illegible] ssing. *R. Univ. Brux.*, juil. 04.
[illegible] 's Wager. *Intern. J. of Ethics*, april 05.
[illegible] « Pensées », fac-similé du manuscrit fran-
[illegible] bliothèque Nationale). Texte imprimé en
[illegible] n et notes par Léon Brunschvicg. Paris,
[illegible] ries biologiques de M. René Quinton. *R. mét.*
[illegible] er und der französische Kritizismus. *Kant-*

19 HUDSON, Wil. H. **Rousseau** and Naturalism in life and thought. New-York, Ch. Scribner's Son, 03.
19 SACCHI, E. Le religioni positive e la religione dello spirito secondo **Sabatier**. *Riv. filos.*, sept.-oct., 04.
19 MELLI. La filosofia di **Schopenhauer**. Firenze, Seeber, 05.
19 **Schopenhauer**, A. Ecrivains et style, extrait de « Parerga et paralipomena », traduction A. Dietrich. Paris, Alcan, 05.
19 GIDDINGS, Fr. H. The heart of Mr. **Spencer**'s Ethics. *Intern. J. of Ethics*, july 04.
19 SALVADORI, Dr G. **Spencer's** Economics. Madras, G. A. Natesan, 04.
19 IVERACH, James. Descartes, **Spinoza**, and the new philosophy. New-York, Ch. Scribners's Son, 04.
19 LACOMBE, P. **Taine** historien littéraire. *R. mét. et mor.*, juil. 05.
19 MALDIDIER. Les « réducteurs antagonistes » de **Taine**. *R. phil.*, mai 05.
19 **Taine**, H. Sa vie et sa correspondance. T. III. Paris, Hachette, 05.
19 LEROI, Albert. La philosophie pénale de M. Gabriel **Tarde**. *R. Un. Brux.*, mai-juin 04.
2 BENEDICT, W. R. Religion as an Idea. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
2 DENIS, Hect. Le dogme et la sociologie. *R. Univ. Brux.*, déc. 04.
2 GRANGER, Fr. The right of free thought in matters of Religion. *Intern. J. of Ethics*, oct. 03.
2 LEUBA, J. H. Professor William James' interpretation of religious experience. *Intern. J. of Ethics*, april 04.
2 MURRAY, J. Clark. What should be the attitude of teachers of philosophy towards Religion? A Reply. *Intern. J. of Ethics*, april 04.
2 PERRY, R. Barton. Truth and imagination in Religion. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.
2 PICTON, J. Allanson. The Religion of the Universe. New-York, Macmillan, 04.
2 SACCHI, E. Le religioni positive e la religione dello spirito secondo Sabatier. *Riv. fil.*, sept.-oct. 04.
2 SLAUGHTER, J. W. Music and Religion: a psychological rivalry. *Intern. J. of Ethics*, april 05.
2(09) VERNES, Maur. L'histoire des religions et l'anthropologie. Extr. de la *R. de l'École d'anthropologie*, 03.
2(09)06) Le Congrès international d'histoire des religions à Bâle et l'enseignement supérieur en Suisse. *Rev. intern. Enseignement*, oct. 04.
21 FRANKLAND, F. W. Thoughts on ultimate problems: being a synoptic statement of two Theodicies. Wellington, W. J. Lankshear, 04.
21,2 DE BROGLIE, A. Preuves psychologiques de l'existence de Dieu. Paris, Bloud.
21,2 DE HOVE, H. La critique kantienne des preuves de l'existence de Dieu. *R. sc. eccl.*, mars 05.
211 CALDECOTT, Alfred. Selections from the literature of theism. Edinburgh, Clark, 04.
215 GEBERT, K. Katholischer Glaube und die Entwickelung des Geisteslebens. München.

219,12 Brémond, L. La discernibilité du miracle divin. *R. sc. eccl.*, oct. 04.
239 Martin, Abbé Jules. L'apologétique traditionnelle. 1re partie. Paris, Lethielleux.
3 Brown, W. Jethro. The true democratic Ideal. *Intern. J. of Ethics*, janv. 04.
3 Denis, Hector. Le dogme et la sociologie. *R. Univ. Brux.*, déc. 04.
3 Fogel. Metaphysical element in sociology. Princeton, University.
3 Groppali. Elementi di sociologia. Genova.
3 Halbwachs, M. Les besòins et les tendances dans l'économie sociale. *R. phil.*, février 05.
3 Ingegniaros, J. La simulación en la lucha por la vida. Valencia-Madrid, Sempere.
3 Martin, Abbé Jules. L'institution sociale. *Rev. phil.*, mai 05.
3 Morselli, E. Società e ideale etico. *Riv. fil.*, gennaio-feb. 05.
3 Novicow, J. La justice et l'expansion de la vie. Paris, Alcan, 05.
3 Novicow, J. Erreur et malheur. *R. philos.*, juin 05.
3 Prins, Adolphe. La démocratie absolue et le principe majoritaire. *R. Univ. Brux.*, nov. 04.
3 Saleilles, R. Conférence sur les rapports du droit et de la sociologie. *R. int. Enseignement*, nov. 04.
3 Wadia, P. A. The Philosophers and the french Revolution. London. Swan Sonnenschein, 04.
33 Lacombe, P. La représentation proportionnelle à propos du livre de M. P. Lachesnais. *R. mét. et mor.*, janv. 05.
33 Posada, A. Teorias politicas. Madrid, Jorro.
33 Stangeland, Ch. Emil. Pre-Malthusian doctrines of population. London, P. S. King and Son, 04.
33 Whitaker. Alb. C. History and criticism of the labor theory value in english political economy. London, P. S. King and Son, 04.
335(09) Denis, H. Histoire des systèmes économiques et socialistes. Vol. I : Les fondateurs. Paris, Giard et Brière, 04.
34 Groppali, A. La funzione pratica della filosofia del diritto. *Riv. fil.*, settembre-ott. 04.
34 Levi, A. Per un programma di filosofia del diritto. Torino, Bocca.
34 Rougès, A. La logica de la acción y su aplicación al derecho. Buenos-Ayres. Marana.
34 Saleilles, R. Conférence sur les rapports du droit et de la sociologie. *R. int. Enseignement*, nov. 04.
34 Tanon, L. L'évolution du droit et la conscience sociale. 2e éd. Paris, Alcan, 05.
34(09) Pagano, A. Delle vicende storiche del concetto del diritto naturale. *Riv. fil.*, gennaio-feb. 05.
341,1 Nys, Ernest. Le droit international. Les principes. Les théories. Les faits. Bruxelles, 04.
343 Barnicoat, Constance A. The Government prison settlement at Waiotapu, New Zealand. *Intern. J. of Ethics*, july 04.
343 Leroi, Albert. La philosophie pénale de M. Gabriel Tarde. *R. Un. Brux.*, mai-juin 04.

343 Montgomery, H. J. B. English prisons and their methods. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.

343 Roberts, W. J. The abolition of capital punishment. *Intern. J. of Ethics*, april 05.

343 Stern, B. Positivistische Begründung des philosophischen Strafrechtes. Berlin, Walther.

37 Hayward, F. H. The Secret of Herbart : an essay on education and a reply to professor James of Harvard. London, Swan Sonnenschein, 04.

37 Lannes, F. L'enseignement supérieur féminin en Russie. *R. int. Enseignement*, oct. 04.

37 Lanson, G. Le droit du père de famille et le droit de l'enfant. *R. mét. et mor.*, juil. 05.

37 Mc Millan, Margaret. Education through the imagination. London, Swan Sonnenschein, 04.

37 Moureau, H. La formation intellectuelle du clergé. *R. sc. ecclés.*, oct. 04, mars 05.

37 Piazzi, A. I problemi fondamentali della didattica specialmente riguardo alla scuola media. *Riv. fil.*, marzo-april 05.

37 Tonini, Q. La suggestione nella vita ordinaria e nell' educazione. Rome, Albrighi.

37 Vial, F. Cournot et l'enseignement. *R. mét. et mor.*, mai 05.

37(09) Desiderius **Erasmus** concerning the aim and method of education. Cambridge, University Press, 04.

37(09) Muirhead, John H. **Wordsworth**'s Ideal of early education. *Intern. J. of Ethics*, april 05.

37(09) Parisot, E. J. P. **Oberlin** : essai pédagogique. Paris, Paulin.

37(09) Weill, G. Un éducateur oublié, Joseph **Rey**. *R. int. Enseignement*, janv. 05.

4 Leroy, Dr E. Bernard. Le langage. Essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction. Paris, Alcan, 05.

4 Schinz, A. La question d'une langue internationale artificielle. *R. phil.*, juil. 05.

5 Bourgeat, E. Deux ouvrages bien différents : Poincaré : La science et l'hypothèse ; Dastre : La vie et la mort. *R. sc. ecclés.*, juil. 04.

5 Poincaré, H. La valeur de la science. Paris, Flammarion, 05.

51 Boutroux, P. Correspondance mathématique et relation logique. *R. mét. et mor.*, juil. 05.

51 Poincaré, H. Cournot et les principes du calcul infinitésimal. *R. mét. et mor.*, mai 05.

51 Vailati, G. L'influenza della matematica sulla teoria della conoscenza nella filosofia moderna. *Riv. fil.*, mai-juin 05.

57 Bourgeat, E. Deux ouvrages bien différents : Poincaré : La science et l'hypothèse ; Dastre : La vie et la mort. *R. sc. ecclés.*, juil. 04.

57 Driesch. Der Vitalismus als Geschichte und als Lehre. Leipzig, Barth, 05.

57 Le Dantec, F. La méthode pathologique. *R. phil.*, juin, juil. 05.

57 Weber, J. Les théories biologiques de M. **René Quinton**. *R. mét. et mor.*, janv. 05.

7

7 Rebec, George. Pleasure, Idealism and Truth in Art. *Intern. J. of Ethics*, january 05.
78 Britan, Halbert H. Music and Morality. *Intern. J. of Ethics*, oct. 04.
78 Slaughter, J. W. Music and Religion : a psychological rivalry. *Intern. J. of Ethics*, april 05.
78(09) de la Laurencie, L. Le goût musical en France. Paris, Joanin, 05.
8 Seth, James. The relation of the ethical to the aesthetical element in literature. *Intern. J. of Ethics*, january 05.
9 Spranger. Die Grundlage der Geschichtswissenschaft. Berlin, Reuther.
9 Tarde, G. L'accident et le rationnel en histoire d'après Cournot. *R. mét. et mor.*, mai 05.

Ce fascicule a été publié le 1er novembre 1905.

Publication trimestrielle

Sommaire Idéologique

DES

OUVRAGES ET DES REVUES

DE

PHILOSOPHIE

publié par l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain

ONZIÈME ANNÉE | FASCICULE XLII

I D'ADHÉMAR, Vte R. Le triple conflit : Science, philosophie, religion. Paris, Bloud.

I ENGLE, J. S. Analytic interest psychology and synthetic philosophy. Baltimore, King Brothers, 04.

I FREITAG, W. Ueber den Begriff der Philosophie. Halle a. S., Max Niemeyer, 04.

I GEISLER, Viktor. Was ist Philosophie ? Was ist Geschichte der Philosophie ? Berlin, Fröhlich, 05.

I GUYOT, H. Essai d'une philosophie générale, par M. Ch. Dunan. *Annales de phil. chrét.*, juil., août-sept. 05.

I LEHMANN, R. Wege und Ziele der philosoph. Propaedeutik. Berlin, Reuther u. Reichard, 05.

I LIZZOCCI, O. Nuovi orrizonti filosofici, ossia avviamento a nuovi studi di filosofia. Pistoja.

I MACRY-CORREALE, F. Introduzione allo studio della filosofia integrale. Parte I. Foggia, D. Pascarelli, 04.

I MALAPERT. Philosophie (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

I MICHELIS, W. H. Antisophie. Berlin, G. Eichler, 05.

I PAULSEN, Friedrich. Einleitung in die Philosophie. 12. Aufl. Stuttgart, J. G. Cotta, 04.

I PAULSEN, F. Einleitung in die Philosophie. 13. Aufl. Stuttgart, Cotta Nachf.

I RITCHIE, David G. Philosophical Studies, edited with a memoir by Robert Latta. London, Macmillan, 05.

I RUDERT, Th. Das letzte Wort der Philosophie. Leipzig, Th. Knaur, 05.

1

1 SCHULTE-TIGGES, Aug. Philosophische Propädeutik, auf naturwissenschaftlicher Grundlage. 2. Auflage. Berlin, G. Reimer, 04.

1 WEBB, Clement C. J. The personal element in philosophy. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. V, 05.

1 WOLLNY, F. Moderne Kultur. Eine philosophische Betrachtung. Berlin, Simion Nachf., 05.

1(01) KNIGHT, Wil. The value of the historical method in philosophy. *Hibbert J.*, july 04.

1(02) HENSE, J. Grundzüge der philos. Propädeutik für den Gymnasialunterricht. Freiburg, Herder.

1(02) LEHMEN, A. Lehrbuch der Philosophie. I. 2. Aufl. Freiburg, Herder.

1(02) LEHMANN, R. Lehrbuch der philos. Propädeutik. Berlin, Reuther u. Reichard, 05.

1(02) LOTTINI, G., ord. Praed. Compendium Philosophiae scholasticae ad mentem S. Thomae Aquinatis Ed. 2. Vol. I et II. Romae, Pustet, 04.

1(02) MARTIN, W. T. An Introduction to systematic philosophy. New-York, Macmillan, 05.

1(02) STOECKL, A. Lehrbuch der Philosophie. Neubearbeitet von G. Wohlmuth. Bd. I. 8. Aufl. Mainz, Kirchheim u. C°. 05.

1(03) EISLER, R. Wörterbuch der philos. Begriffe. 2. Aufl. Vol. II. O — Z. Berlin, Mittler u. Sohn, 04.

1(04) Abhandlungen der Fries'schen Schule. Neue Folge. Heft I. Goettingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 04.

1(04) Abhandlungen der Fries'schen Schule. Neue Folge. Heft 2. Goettingen, Vandenhoeck u. Ruprecht.

1(04) Philosophische Aufsätze. Berlin, Weidmann, 04.

1(05) GLOSSNER, M. Das zweite Dezennium des Jahrbuchs. *Jahrb. f. Phil. u. spek. Theol.*, XIX, 4, 05.

1(06) Wissenschaftliche Beilage zum 17. Jahresbericht der Philosophischen Gesellschaft an der Universität zu Wien. Leipzig, J. A. Barth.

1(08) DE GOURMONT, Remy. Promenades philosophiques. Paris, *Mercure de France.*

1(08) GLOSSNER, M. Aus Theologie und Philosophie. *Jahrb. f. Phil. u. spek. Theol.*, XIX, 1. 2, 04.

1(08) GLOSSNER, M. Theologisches, Philosophisches und Verwandtes. *Jahrb. f. Phil. u. spek. Theol.*, XX, 1, 05.

1(08) VASCHIDE. Index philosophique, 2e année 1903. Paris, Chevalier et Rivière, 05.

1(09) BONILLA, A. et SAN MARTIN. Archivo de Historia de la Filosofia. Madrid, 05.

1(09) DRAPER, J. W. History of intellectual development of Europe. London, 05.

1(09) GEISLER, Victor. Was ist Philosophie? Was ist Geschichte der Philosophie? Berlin, Theod. Fröhlich, 05.

1(09) MANNHEIMER, Ad. Geschichte der Philosophie in übersichtlicher Darstellung. II. Teil : Von der Entstehung des Christentums bis Kant. Frankfurt a. M., Neuer Frankfurter Verlag, 04.

1(09) MARCUS, H. Die allgemeine Bildung in Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft. Berlin, Ebering, 03.

1(09) SANTAYANA, George. The life of Reason, or Phases of human Progress. London, Constable, 05.
1(09) SCHWARZ, H. Natur- und Geisteswissenschaft in der Geschichte der Philosophie. Leipzig, Teubner, 04.
1(09) SCHWEGLER. Geschichte der Philosophie. Stuttgart, Frommann, 04.
1(09) SIEBERT, O. Ein' kurzer Abriss der Geschichte der Philosophie. Langensalza, H. Beyer u. Söhne, 05.
1(09) SIEBERT, O. Was jeder Gebildete aus der Geschichte der Philosophie wissen muss. Langensalza, Beyer, 05.
SIMMEL, G. Die Probleme der Geschichtsphilosophie. 2 Aufl. Leipzig, Duncker u. Humblot.
1(09) SPAVENTA, Bertr. Da Socrate a Hegel. Bari, Laterza, 05.
1(09) STURT, Henry. The Line of advance in philosophy. *Proc. Arist. Soc.*, N. S., vol. V, 05.
1(09) UEBERWEG-HEINZE, Friedr. Grundriss der Geschichte der Philosophie. II. Teil : Die mittlere oder die patristische u. scholastische Zeit. 9. Aufl. Berlin, Mittler, 05.
11 CARR, H. Wildon. The metaphysical criterion and its implications (Discussion). *Proc. Arist. Soc.*, N. S., vol. V, 05.
11 GEISSLER, Kurt. Identität und Gleichheit mit Beiträge zur Lehre v. d. Mannigfaltigkeiten *Z. f. Phil. u phil. Kritik*, 126, 2, 05.
11 GUSTALLA, C. Filosofia della metafisica. Parte I, tomo I. II. Palermo, R. Sandron, 05.
11 POSCH, E. Ueber einige metaphysische Ansichten. *Arch. syst. Phil.*, XI, 3, 05.
11 READ, C. Metaphysics of nature. London, 05.
11 RUNZE, G. Metaphysik. Leipzig, J. J. Weber, 05.
11 : 132 KRONTHAL, P. Metaphysik in der Psychiatrie. Jena, G. Fischer, 05.
11(02) FRICK, C., S. J. Ontologia sive metaphysica generalis in usum scholarum. 3e éd. Fribourg, Herder, 04.
11(02) LEHMEN, Alfons. Lehrbuch der Philosophie auf aristotelisch-scholastischer Grundlage. I. Bd.: Logik, Kritik und Ontologie. 2. Auflage. Freiburg i. B., Herder, 04.
111,1 ARNOLD, R. B. Scientific and metaphysical reality. London.
111,1 DESVALLÉES, L. La science et le réel. *R. de phil.*, sept., octobre 05.
111,1 FINBERG, A. J. Appearance and Reality. A Reply to Mr Carr. Discussion-Criticism by H. W. Carr. *Pr. Arist. Soc.*, N. S.,III, 03.
111,1 FRANKL, W. M. Grundzüge der allgemeinen Wirklichkeitstheorie. Dresden, E. Pierson's Verlag.
111,1 GEISSLER, K. Ueber Lehren vom Wesen des Seins, besonders in neuester Zeit. *V. w. Phil.*, XXIX, 3, 05.
111,1 GUREWITSCH, A. Bewusstsein und Wirklichkeit. *Arch. syst. Ph.*, XI, 1, 05.
111,1 HAACKE, W. Vom Strome des Seins. Blicke auf unser künftiges Weltbild. Leipzig, Th. Thomas, 05.
111,1 HAAS, L. Ueber den Unterschied, näherhin über den Unterschied von Wesenheit und Dasein. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 4, 05.
111,1 HICKS, G. Dawes. Idealism and the problem of knowledge and existence. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. V, 05.

111,1 Lubenow, H. Die übersinnliche Wirklichkeit und ihre Erkenntnis. Gütersloh, Bertelsmann.

111,1 Opitz, H. G. Grundriss einer Seinswissenschaft. II. Bd.: Wesenslehre. Leipzig, H. Haacke, 04.

111,1 Thomas, W. A. Sein oder Nichtsein? Srassburg, Heitz.

111,2 Froehlich, J. A. Der Wille zur höheren Einheit. Heidelberg, C. Winter, 05.

111,3 Baur, L. Substanzbegriff und Aktualitätsphilosophie. *Ph. Jahrb.*, XVII, 2, 3, 4, 04.

111 3 Dwelshauvers, G. De l'individualité (dialogue philosophique). *R. mét. et mor.*, sept. 05.

111, 3 Gredt, J. Gleichartigkeit und Ungleichartigkeit der Teile in der belebten und unbelebten Substanz und die Wiederkehr der Elemente in der chemischen Auflösung. *Jahrb. f. Phil. u. spek. Theol.*, XIX, 4, 05.

111,3 Hoppe, E. Wert und Bedeutung der Naturgesetze für Forschung und Weltanschauung. Schwerin, Fr. Bahn.

111,3 Tietze, S. Das Gleichgewichtsgesetz in Natur und Staat. Wien, W. Braumüller, 05.

111,5 Arnold, R. B. Scientific fact and metaphysical reality. London.

111,5 Dugas, L. L'absolu, l'égoïsme, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur. Paris, Alcan.

111,5 Finberg, A. J. Appearance and Reality. A Reply to Mr Carr. Discussion-Criticism by H. W. Carr. *Pr. Arist. Soc.*, N. S., III, 03.

111,5 Hoernlé, Alfred. Pragmatism v. Absolutism. *Mind*, july, oct. 05.

111,5 Renner, Hugo. Absolute, kritische u. relative Philosophie. *V. w. Phil.*, XXIX, 2, 05.

111,5 Schiller, F. C. S. Empiricism and the Absolute. *Mind*, july 05.

112 Laroppe, A. L'analyse et les sources du beau. *Annales phil. chrét.*, juin 05.

112 Porena, M. Che cos' è il bello? Milano, U. Hoepli, 05.

113 Adickes, Erich. Charakter und Weltanschauung. Tübingen, J. C. B. Mohr, 05.

113 Atkinson. W. W. Die neue Weltanschauung. Berlin, Psycholog. Verlag.

113 Avenarius, R. Der menschliche Weltbegriff. 2. Aufl. Leipzig, Reisland, 05.

113 Baumann, J. Dichterische und wissenschaftliche Weltansicht. Mit besonderer Beziehung auf « Don Juan », « Faust » und die « Moderne ». Gotha, F. A. Perthes, 04.

113 Braun, C., S. J. Ueber Kosmogonie vom Standpunkte christlicher Wissenschaft. Münster, Aschendorff, 05.

113 Eleve. Das geistige Gesetz in der natürlichen Welt. Aus dem Englischen von A. M. Leipzig, Lotus-Verlag.

113 Festugière, D. Maurice. Questions de philosophie de la nature. *R. Bénédictine*, oct. 04.

113 Gander, Martin. Die Erde. Ihre Entstehung und ihr Untergang. Einsiedeln, Benziger, 04.

113 GEORGY, Ernst Aug. Das Tragische als Gesetz d. Weltorganismus (Die « Neue Weltanschauung »). Berlin, Alb. Kohler, 05.
113 GOETZ, L. K. Der Ultramontanismus als Weltanschauung. Bonn, Georgi.
113 GOMPERZ, H. Weltanschauungslehre. I. Band : Methodologie. Leipzig, Diederichs, 05.
113 GOTTSCHALK, H. Weltwesen und Wahrheitwille. Stuttgart, Strecker u. Schroeder, 05.
113 HAACKE, W. Vom Strome des Seins. Blicke auf unser künftiges Weltbild. Leipzig, Th. Thomas, 05.
113 HASERT, C. Antworten der Natur auf die Fragen : Woher die Welt, woher das Leben ? Tier und Mensch ; Seele. 6. Aufl. Graz, Ulrich Moser.
113 HEIM, D[r] K. Das Weltbild der Zukunft. Berlin, Schwetsche u. Sohn, 04.
113 HITZIG, E. Welt und Gehirn. Berlin, A. Hirschwald.
113 HODGSON, Shadworth H. Time, Necessity, Law, Freedom, Final Cause, Design in nature. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.
113 HOEFLER, A. Zur gegenwärtigen Naturphilosophie. Berlin, Springer, 04.
113 JOACHIMI, M. Die Weltanschauung der Romantik. Leipzig, Diederichs.
113 MARINOWSKI, D[r] J. Nervosität und Weltanschauung. Berlin, Otto Salle, 05.
113 MAUSBACH, D[r] J. Kernfragen christlicher Welt- und Lebensanschauung. 3. und 4. Aufl. M. Gladbach, Volksverein, 05.
113 MEYNE, J. Woher stammen die Stoffe, aus denen die Welt besteht und was ist jenseits der Weltgebilde ? Im eigenen Verlage. Sopron, 02.
113 NEWEST, Th. Die Gravitationslehre ein Irrtum. Einige Weltprobleme. Wien, C. Konegen, 05.
113 OTTO, R. Naturalistische u. religiöse Weltansicht. Tübingen, Mohr, 04.
113 REINER, J. Aus der modernen Weltanschauung. Hannover, 05.
113 SCHMIDT, Wilh. Der Kampf der Weltanschauungen. Langensalza, Beyer u. Söhne, 04.
113 SNYDER, K. Das Weltbild der modernen Naturwissenschaft nach den Ergebnissen der neuesten Forschung. Leipzig, Barth.
113 VON WALTHOFFEN, H. W. Das Weltproblem und der Weltprozess. Wien.
113 WAGENMANN, Ad. Das System der Welt. Grundzüge einer Physik des organischen Lebens. I. Band. Cannstatt, Selbstverlag des Verfassers.
113 WEIS, D[r] L. Kulturgeschichte und Naturwissenschaft. Eine Zurückweisung der Weltanschauung von Prof. D[r] A. Ladenburg. Stuttgart, Max Kielmann, 04.
114 FISCHER. J. Zum Raum- und Zeitproblem. *Arch. syst. Ph.*, X, 3, 04.
114 PAILLER, W. Das Raumproblem (Eine unparteiische Kritik der Metageometrie). *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 127, 1, 05.
115 FISCHER, J. Zum Raum- und Zeitproblem. *Arch. syst. Ph.*, X, 3, 04.

116 ADAMKIEWICZ, A. Die wahren Zentren der Bewegung und der Akt des Willens. Wien, W. Braumüller, 05.

116 JAUMANN, G. Die Gründlagen der Bewegungslehre, von einem modernen Standpunkte aus dargestellt. Leipzig, 05.

116 LEMCKE, Dr B. De lege motus. *Arch. syst. Ph.*, XI, 1, 05.

116 SALINGER, R. Kant's Antinomien und Zenon's Beweise gegen die Bewegung. *Arch. Gesch. Phil.*, XII, 1, 05.

116 STRUNZ, Dr F. Das Werden und die Lehre Friedrich Nietzsche's. Prag, J. G. Calve, 04.

117 SCHULTZ, H. Die Bilder von der Materie. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht.

111 THOMSON, J. J. Electricity and Matter. London, Constable, 04.

118 KOZLOWSKI, W. M. La conception de la force est-elle un défaut de la mécanique? *R. de phil.*, oct. 05.

118 MEYNE, J. Woher stammen die Stoffe, aus denen die Welt besteht und was ist jenseits der Weltgebilde? Im eigenen Verlage. Sopron, 02.

118 PORTIG, G. Das Weltgesetz des kleinsten Kraftaufwandes in den Reichen der Natur und des Geistes. II. Bd. Stuttgart.

118 SCHWEITZER. Die Energie und Entropie der Naturkräfte mit Hinweis auf den in dem Entropiegesetze liegenden Schöpferbeweis. Köln, Bachem, 05.

118 STUART-GLENNIE, J.S. Energy and Effort (Discussion). *Mind*, april 05.

118 VARISCO, B. Forza ed energia. Pavia, Successori Bizzoni, 04.

122 BALLERINI, Gius. Il principio di causalità e l'esistenza di Dio innanzi alla scienza moderna. Florence, Libreria Ed. Fiorentina, 04.

122 ERDMANN, B. Ueber Inhalt und Geltung des Kausalgesetzes. Halle, M. Niemeyer, 05.

122 LASSON, Ad. Kausalität (tiré des *Philos. Aufsätze).* Berlin, Weidmann, 04.

122 SCHNEIDER, H. Das kausale Denken in deutschen Quellen zur Geschichte und Literatur des 10., 11. und 12. Jahrh. Gotha, 05.

124 MUELLER, Rich. Warum sind wir auf der Welt? Wo kommt der Mensch her? Wo geht er hin? Plauen i. V., Selbstverlag, 04.

124 WEIDEL, K. Mechanismus und Teleologie in der Philosophie Lotze's. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XII, 1, 05.

125 RUSSELL, B. The axiom of Infinity. *Hibbert J.*, july 04.

13 COOK, A. Psychology. Account of principal mental phenomena, with examples. London, 05.

13 DENIKER. Anthropologie (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

13 ENGLE, J. S. Analytic interest psychology and synthetic philosophy. Baltimore, King Brothers, 04.

13 FRED, M. Ritorno dell'anima. Firenze, 04.

13 FREUD, S. Zur Psychologie des Alltagslebens. Ueber Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum. Berlin.

13 KRAUSE, K. C. F. Vorlesungen über psychologische Anthopologie. Leipzig, Diederichs, 05.

13 NICEFORO, Alfr. Influences économiques sur les variations de la taille humaine. *R. de phil.*, juin 05.

13 SCHWARZ, Herm. Natur- und Geisteswissenschaft in der Geschichte der Philosophie. Leipzig, Teubner, 04.

13 SWOBODA, Dr Herm. Studien z. Grundlegung der Psychologie. I. Psychologie und Leben. II. Assoziationen und Perioden. III. Leib und Seele. Leipzig, Fr. Deuticke, 05.

132 BERNIES, V. Obsessions et Possessions. *R. de phil.*. sept. 05.

132 BESSMER, J., S. J. Störungen im Seelenleben. Freiburg, Herder, 04.

132 CRAIG, M. Psychological medicine. Manual of mental diseases for practitioners and students. London, 05.

132 DE BUCK, Dr. La thèse associationniste ou intellectualiste en pathologie mentale. *R. de phil.*, août 05.

132 GRASSET, Dr. Le Psychisme inférieur et la responsabilité. *R. de phil.*, oct. 05.

132 GUILLAIN. Pathologie nerveuse (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

132 KRONTHAL, Dr P. Metaphysik in der Psychiatrie. Jena, G. Fischer, 05.

132 LIEPMANN, H. Ueber Störungen des Handelns bei Gehirnkranken. Berlin, S. Karger, 05.

132 SIMON. Tableau clinique de l'aliénation mentale. *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

132 STADELMANN, H. Das Wesen der Psychose. H. 1, 2, 3. Würzburg, Ballhorn u. Cramer.

132,4 HELLPACH, W. Grundlinien einer Psychologie der Hysterie. Leipzig, 04.

132,6 ASCHAFFENBURG. Das Verbrechen und seine Bekämpfung. Kriminalpsychologie für Mediziner, Juristen und Soziologen. Heidelberg, Winter, 03.

132,6 LACASSAGNE et MARTIN. Criminalité (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

132.6 LYDSTON, G. Fr. The diseases of Society (The vice and crime Problem). London, J. B. Lippincott, 04.

132,9 DELACROIX. H. Myers : la théorie du subliminal. *R. mét. et mor.*, mars 05.

133 BERNIES, V. Obsessions et Possessions. *R. de phil.*, sept. 05.

135 MAILLET, M. Edm. Les rêves et l'inspiration mathématique (Enquête et résultats). Extr. du *Bul. de la Soc. Philomathique*, 05.

135 MITCHELL, Art. About Dreaming, Laughing and Blushing. London, Green and Sons, 05.

135 SCHILLER, F. C. S. Dreams and Idealism. *Hibbert J.*, oct. 04.

136,1 THOMPSON, H. Bradford. The mental traits of sex : an experimental investigation of the normal mind in men and women. Chicago, University Press, 05.

136,1 WEININGER, Dr Otto. Geschlecht und Charakter. Eine prinzipielle Untersuchung. Leipzig, W. Braumüller, 03.

136,4 DE TOURVILLE, H. Histoire de la formation particulariste. L'origine des grands peuples actuels. Paris, F. Didot, 05.

136,6 HELLER, Th. Studien zur Blindenpsychologie. Leipzig, Engelmann, 04.

136,6 RIEMANN, G. Psychologische Studien an Taubstumm-Blinden. Berlin, 05.

136,6 STERN, William. Helen Keller : Die Entwicklung und Erziehung einer Taubstummblinde als psychologisches, pädagogisches und sprachtheoretisches Problem. Berlin, Reuther u. Reichard, 05.

136,7 BINET et SIMON. Méthodes nouvelles pour faire le diagnostic différentiel des anormaux de l'intelligence. *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

136,7 CAGNAC, Moïse. Le respect de l'enfant. Paris, Poussielgue, 05.

136,7 FUCHS, A. Dispositionsschwankungen bei normalen und schwachsinnigen Kindern. Eine pädagogische Untersuchung. Gütersloh, C. Bertelsmann, 04.

136,7 MEUSY. La pédagogie des arriérés. *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

136,7 NAUESTER, Dr W. Das Kind und die Form der Sprache. Berlin, Reuther u. Reichard, 04.

136,7 OBICI, G. et MARCHESINI, G. Le amicizie di collegio. 3a ed. Roma, Albrighi e Segati, 05.

136,7 VANEY. La mesure du degré d'instruction. *L'Année psychol.*, XI, 05. Paris, Masson.

136,8 BAERWALD. Psychologische Faktoren des modernen Zeitgeistes. 15. Heft. Leipzig, J. A. Barth.

137 ADICKES, Erich. Charakter und Weltanschauung. Leipzig, Mohr, 05.

137 BRAUN, P. Persönliche Anziehungskraft. Bitterfeld, Baumann.

137 GRABOWSKY, N. Der ideale Mensch und sein Wesen. 3. Aufl. Leipzig, M. Spohr.

137 GUIBERT. Les traits du caractère idéal. *Quinz.*, 1er mai 05.

137 MARINOWSKI, Dr J. Nervosität und Weltanschauung. Berlin, Salle, 05.

137 WHITBY, Ch. J. The Logic of human Character. London, Macmillan, 05.

141 ARDIGO, R. L'idealismo della vecchia speculazione e il realismo della filosofia positiva. 2. vol. Parte I. Padova.

141 DOAN, F. C. Phenomenalism in Ethics. *Mind*, april 05.

141 DREWS, A. Der transzendentale Idealismus der Gegenwart. S. A. aus den *Preussischen Jahrbüchern*, Bd. 117, 2. H.

141 HICKS, G. Dawes. Idealism and the problem of knowledge and existence. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., Vol. V, 05.

141 LINDSAY, Dr J. Theistic Idealism. *Arch. syst. Ph.*, XI, I, 05.

141 RENNER, Hug. Absolute, kritische und relative Philosophie. *V. w. Philos.*, XXIX, 2, 05.

141 RICKERT, Heinr. Der Gegenstand der Erkenntniss. Einführung in die Transzendentalphilosophie. 2. Aufl. Tübingen, Mohr, 04.

141 RIEHL, A. Anfänge des Kritizismus. Methodologisches aus Kant. *Kantstud.*, IX, 3 u. 4, 04.

141 RITSCHL, Dr Otto. Die freie Wissenschaft und der Idealismus auf d. deutschen Universitäten. Bonn, Marcus u. Webers, 05.

141 SCHILLER, F. C. S. Dreams and Idealism. *Hibbert J.*, oct. 04.

141 SORLEY, W. R. The two Idealisms. *Hibbert J.*, july 04.

141 STRONG, C.A. Has Mr. Moore refuted Idealism? *Mind*, april 05.

141 THIELE, G. Philos. Streifzüge an deutschen Hochschulen in zwanglosen Heften. I. H. Einleitung: Der objective Idealismus von Julius Bergmann in Marburg. Berlin, Conrad Skopnik, 04.

141 VOSSLER, K. Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft. Heidelberg, C. Winter, 04.

142 RENNER, Hugo. Absolute, kritische und relative Philosophie. *V. w. Phil.*, XXIX, 2, 05.

144 MOORE, G. E. Experience and Empiricism. *Proc. Arist. Soc.*, N. S., III, 03.
144 SCHILLER, F.C.S. Empiricism and the Absolute. *Mind*, july 05.
146 BAYLAC, Jacques. L'Apologétique de M. Brunetière et l'utilisation du positivisme (Extr. de la *R. du Clergé français*). Paris, Letouzey, 05.
146 BOVIO, G. Il naturalismo. Napoli.
146 DESVALLÉES, L. La science et le réel. *R. de phil.*, sept., octobre 05.
146 MACRY-CORREALE. F. Letture sul positivismo. Foggia, D. Pascarelli, 03.
146 SCHWARZ, H. Der moderne Materialismus als Weltanschauung und Geschichtsprinzip. Leipzig, Dieterich, 04.
146 WILBOIS, Jos. L'utilisation du positivisme à propos d'un livre récent. *Quinz.*, 1 et 16 juillet 05.
146 VOSSLER, K. Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft. Heidelberg, C. Winter, 04.
149,2 ARDIGO, R. L'idealismo della vecchia speculazione e il realismo della filosofia positiva. 2. Vol. Parte I. Padova.
149,2 DESVALLÉES, L. La science et le réel. *R. de phil.*, sept., octobre 05.
149,2 SINNREICH, J. Der transzendentale Realismus oder Korrelativismus unserer Tage. *Berner Studien*. Bern, Scheitlin, Spring u. C[o].
149,3 LECLÈRE, Alb. Le mysticisme catholique et l'âme de Dante. *Annales de phil. chrét.*, mai, juin, juil., août-sept. 05.
149,3 MESCHLER, M., S. J., Ein Buch über Mystik. *St. M.-L.*, LXVII, 3, 04.
149,4 DE BUCK, D[r]. La thèse associationniste ou intellectualiste en pathologie mentale. *R. de phil.*, août 05.
149,7 BERGUER, G. L'agnosticisme religieux. *R. th. ph.*, XXXVIII, septembre 05.
149,911 Penseurs, philosophes, savants. — Les idées rationalistes de 1860 à 1905. Paris, Schleicher, 05.
149,912 GOEDECKEMEYER, A. Die Geschichte des griechischen Skeptizismus. Leipzig, Dieterich, 05.
149,915 FRIEDRICH, P. Apollon und Dionysos. Ein beitrag zur dualistischen Weltanschauung. Berlin, Schroeder, 05.
149,915 MARENZI, Oberst Franz Graf. Der energetische Mutualismus. *Arch. syst. Ph.*, XI, 1, 05.
149,915 PLANCK, Herm. Die Grundlagen des natürlichen Monismus bei Karl Christian Planck. *V. w. Phil.*, XXIX, 1, 05.
149,915 STÖHR, D[r] Ad. Zur Philosophie des Uratomes und des energetischen Weltbildes. Wien, Deuticke, 04.
149,915 WENTSCHER, M. Zur Kritik des psycho-physischen Parallelismus. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 2, 04.
149,916 BAUER, K. Mensch und Thier, wesentlich oder graduell verschieden ? Riga, Jonck u. Poliensky.
149,916 DELLA VALLE, Guido. La Psicogenesi della coscienza. Saggio d'una teoria generale dell' evoluzione. Milano, Hoepli, 05.
149,916 GANDER, Martin. Die Abstammungslehre. Einsiedeln, Benziger, 04.

149,916 Guenther, Dr K. Der Darwinismus und die Probleme des Lebens. 2. Aufl. Freiburg, Fehsenfeld.
149,916 Haeckel. Der Kampf um den Entwickelungsgedanke. Berlin, Reimer.
149,916 Howison, H. The limits of evolution and other essays, 2d ed. revised and enlarged. London, Macmillan, 05.
149,916 Huber, Dr. Der Denkprozess von Mensch und Thier als Schluss der Darwin'schen Theorie. Leipzig, Robolsky.
149,916 Le Bon, Dr Gust. L'évolution de la matière. Paris, Flammarion.
149,916 Matteucci, U. Alcune considerazioni intorno alla teoria dell'evoluzione. Pisa, 05.
149,916 Metcalf, M. M. Outlines of Theory of organic evolution. London, 05.
149,916 Meyer, J. G. Staat und Gesellschaft. Gemeinverständliche Betrachtungen im Lichte der Entwickelungslehre. Leipzig, 05.
149,916 Pearson, K. Mathematical contributions to theory of evolution. London.
149,916 von Hartmann, Ed. Abstammungslehre, Selektionstheorie u. Wege d. Artentstehung. *V. w. Phil.*, XXIX, 05.
149,916 Wasmann, E., S. J. Das Rätsel des Lebens. Eine entwickelungsphysiologische Studie. *St. M.-L.*, LXVII, 4, 5, 04.
149,916 Wasmann, E., S. J. Die moderne Biologie und die Entwickelungstheorie. 2. Aufl. Freiburg, Herder, 04.
149,916 Weiss, B. Vorbemerkungen zu einer « Allgemeinen Entwickelungsgeschichte ». *Arch. syst. Phil.*, XII, 2, 05.
149,917 Dizze. Atomismus. Progr. des engl. Archigymn. in Soest.
149,917 Stoehr, A. Zur Philosophie des Uratomes und des energetischen Weltbildes. Wien, Deuticke, 04.
149,917 von Hartmann, Ed. Energetik, Mechanik und Leben. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 2, 04.
149,917 Weidel, K. Mechanismus und Teleologie in der Philosophie Lotze's. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XII, 1, 05.
149,917 Wolff, Dr Herm. Atomistik u. Energetik vom Standpunkte ökonomischer Naturbetrachtung. *V. w. Phil.*, XXIX, 1, 05.
149,918 Schulze, R. Die Kulturbedeutung der theosophischen Bewegung im 20. Jahrhundert. Lorch, K. Rohm.
149,919 Feldner, G. Das Werden im Sinne der Scholastik. *Jahrb. f. Ph. u. sp. Th.*, XVIII, 4, 05, XIX, 4, 05.
149,919 Holtum, G., ord. S. B. Die scholastische Philosophie in ihrem Verhältnis zu Wissenschaft, Philosophie und Theologie mit besonderer Berücksichtigung der modernen Zeit. *Philos. Jahrb.*, XVIII, 4, 05.
149,919 Streinz, O. Wichtige Streitfragen im Lichte thomistischer Philosophie. Graz, Styria, 03.
149,928 Baldwin, J. M. The limits of Pragmatism. *Princeton contributions to Psychology*. Princeton, University Press, 04.
149,928 Dessoulavy, C. Le pragmatisme. *R. de philos.*, juil. 05.
149,928 Hoernlé, Alfred. Pragmatism v. Absolutism. *Mind*, july, oct. 05.
149,928 James, Wil. The essence of Humanism. Extr. of the *J. of Philos., Psychol. and scientific Methods.*
149,928 James, Wil. Humanism and Truth once more. *Mind*, april 05.

149,928 JAMES, Wil. The pragmatic method. Brochure de 15 pp.
149,928 MELLONE, S. H. Is Humanism a philosophical advance? *Mind*, april 05.
149,928 SCHILLER, F. C. S. The definition of Pragmatism and Humanism. *Mind*, april 05.
149,928 STURT, H. The Logic of Pragmatism. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.
149,930 GUTBERLET, C. Der Voluntarismus. *Ph. Jahrb.*, XVII, 2, 04.
15 ARNAÏZ, M. Elementos de psicologia fundada en la experiencia. Madrid, 04.
15 CALKINS, M. W. Der doppelte Standpunkt in der Psychologie. Leipzig, Veit u. C°, 05.
15 BEHREND, F. Psychologie und Begründung der Erkenntnisslehre. Berlin, Edler u. Krische, 04.
15 DILTHEY, W. Studien zur Grundlegung der Geisteswissenschaften. Berlin, G. Reimer.
15 ELSENHANS, Th. Psychologie und Logik z. Einführung in die Philosophie. 4. Aufl. Leipzig, Göschen, 04.
15 GIBSON, W. R. Boyce. The relation of Logic to Psychology, with special reference to the views of D[r] Bosanquet. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.
15 MEINONG, A. Untersuchungen z. Gegenstandstheorie u. Psychologie. Leipzig, Barth, 04.
15 : 612 MANTOVANI, G. Psicologia fisiologica, 2ª ed. riveduta. Milano, Hoepli, 05.
15 : 612 MC DOUGALL, W. Physiological Psychology. Dent and C°.
15 : 612 PANIZZA, M. Gnoseologia come introduzione alla Psicologia fisiologica. Roma, 04.
15(02) MASCI, Filippo. Elementi di filosofia, vol. II : Psicologia. Napoli, Pierro, 04.
15(02) MERCIER, D. Psychologie, 2 vol., 7[e] éd. (vol. III du *Cours de Philos.*). Louvain, Inst. supér. de Phil., 05.
15(02) REHMKE, Joh. Lehrbuch der allgemeinen Psychologie. 2. Auflage. Frankfurt a. M., Kesselring'sche Buchhandlung, 05.
15(02) THORNDIKE, E. L. The elements of Psychology. New-York, Seiler, 05.
15(02) WILLMANN, Otto. Propaedeutik. II. Teil : Empirische Psychologie. Freiburg, Herder, 04.
15(06) GUTBERLET, C. Der erste Kongress für experimentelle Psychologie. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 1, 05.
15(06) PEILLAUBE, E. V[e] Congrès international de psychologie. *R. de phil.*, juin, août et sept. 05.
15(06) SCHUMANN, F. Bericht über den I. Kongress für experimentelle Psychologie in Giessen vom 18. bis 21. April 1904. Leipzig, Barth, 04.
15(08) WARREN, H. C. The psychological Index, n° 11. Ed. de la *Psychological Review*, mai 05. New-York, Macmillan.
15(09) PIETKIN, N. Zur amerikanischen Psychologie. *Jahrb. f. Ph. u. sp. Th.*, XX, 1, 05.
151 ASCHER, D[r] M. Ausflüge in das Reich des Geistes und der Seele. Berlin, Itzkowski, 04.
151 FLUEGEL, O. Die Seelenfrage mit Rücksicht auf die neueren Wandlungen gewisser naturwissenschaftl. Begriffe. 3. Aufl. Cöthen, O. Schulze, 02.

151 GUIBERT, J. Die Seele des Menschen, übersetzt nach der 5. Aufl. Strassburg, Le Roux.

151 WASMANN, E., S. J. Menschen-u.Thierseele. Köln, Bachem,04.

151,1 BJERRE, P. Der geniale Wahnsinn. Studie zu Nietzsche's Gedächtnis. Leipzig, Naumann, 04.

151,1 MAILLET M. Edm. Sur l'homme de génie de M. Lombroso et la faculté inventive. Extr. des *Comptes rendus de l'Assoc. franç. pour l'avancement des sciences*. Congrès d'Angers, 03.

151,1 MENTRÉ, F. Le problème du génie. *R. de philos.*, juin 05.

151,1 SÉAILLES, G. Das künstlerische Genie. Eine Studie. Leipzig, Seemann, 04.

151,2(09) SCHAPIRA, Dr A. Erkenntnistheoretische Strömungen d. Gegenwart. Schupe, Wundt u. Sigwart' als Erkenntnistheoretiker. *Berner Studien z. Philos. u. ihrer Geschichte*, Bd. XXXIX, 04.

151,2(09) TROILO, E. La dottrina della conoscenza nei moderni precursori di Kant. Torino, 05.

151,2 ADAMKIEWICZ, Dr Alb. Ueber das unbewusste Denken u. das Gedankensehen. Versuch einer physiologischen Erklärung des Denkprozesses u. einiger « übersinnlicher und psychopathischer Phänomene ». Leipzig, Braumüller, 04.

151,2 BECK, P. Erkenntnistheorie des primitiven Denkens. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 1, 04.

151,2 BAILLOU, Baron L. Philosophische Schriften. Bd. I: Ueber das Fundament der Erkenntnis. Laibach, Fischer, 04.

151,2 BERNIES, V. L. L'origine des idées. *R. de phil.*, nov. 05.

151,2 DELLA VALLE, Guido. La Psicogenesi della coscienza. Saggio d'una teoria generale dell' evoluzione. Milano, Hoepli, 05.

151,2 DREXLER, H. Die doppelte Affektion d. erkennenden Subjekts (durch Dinge an sich u. durch Erscheinungen) im kantischen System. Beuthen O. S., 04.

151,2 DIETZGEN, J. Streifzüge eines Socialisten in das Gebiet der Erkenntnistheorie. Berlin, *Vorwärts*.

151,2 HAENZEL, E. Die Empfindungen als Abbildungen des Hirnstoffs. Leipzig, Uhlig.

151,2 KOZLOWSKI, W. M. Logique et Histoire des sciences. La combinaison chimique au point de vue de la théorie de la connaissance. Paris, Colin.

151,2 LEVY, A. Vorbedingungen einer jeden wahren philosophischen Erkenntnis. *Arch. syst. Ph.*, X, 3, 04.

151,2 RICKERT, H. Der Gegenstand der Erkenntnis. Einführung in die Transzendentalphilosophie. 2. Aufl. Tübingen, Mohr, 04.

151,3 BOHN. Psychologie comparée (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

151,3 CURCI, A. L'organismo vivente e la sua anima. Palermo.

151,3 DELLA VALLE, Dott. G. La dualità oggettiva universale come riflesso della forma dualistica dell' appercezione mediata. *Arch. syst. Phil.*, XI, 2, 05.

151,3 FABRE. J. H. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes. Paris, 05.

151,3 GANDER, M., ord. S. B. Die Tierseele. Hamm i. W., Thiemann, 04-05.

151,3 GIRARD, P. Sur l'expression numérique de l'intelligence des espèces animales. *R. phil.*, sept. 05.


F. Psychologie der niederen Thiere. Wien,

Seele des Menschen.
ed. J. Zur Psychologie d. Geistes. Thier- u.
Naumann, 05.
Menschen- und Thierseele. Köln, Bachem, 04.
Der Begriff d. Instinktes einst und jetzt.
Suppl. VII, 04.
h. Warum sind wir auf der Welt? Wo kommt
geht er hin? Plauen i. V., Selbstverlag, 04.
Betrachtungen zu einer Erneuerung unseres
Gebauer-Schwetschke.
ang Chung and Plato on death and immorta-
he *China branch of the Royal Asiatic Society*,

V, N. Die Unendlichkeit unseres Lebens oder die
Menschen. Leipzig, Spohr.
S. H. Present aspects of the problem of immor-
july 04.
J. Das Verhältnis des Fühlens, des Begehrens
um Vorstellen u. Bewusstsein. *Z. f. Phil. u. phil.*
; 126, 1, 05.
G. La douleur physique. Paris, Jacques, 05.
, Alfr. L'étude métaphysique de la sensation et de
ée *psychol.*, XI, 05. Paris, Masson.
EL. Physiologie des sensations. *L'Année psycho-*
. Paris, Masson.
AG, W. Die Erkenntnis der Aussenwelt. Eine logisch-
eoretische Untersuchung. Halle a. S., Niemeyer, 04.
SLER, C. M. Der Einfluss d. Dunkelheit auf das Seelen-
schen. *V. w. Phil.*, XXVIII, 3, 04.
SEL, A. Die Welt des Sichtbaren. Eine Betrachtung
und Weise unseres Sehens. Leipzig, Voigtländer.
HULTZ, W. Das Farbenempfindungssystem der Hellenen.
rth, 04.
HUMANN, Dr F. Beiträge z. Analyse d. Gesichtswahrneh-
Leipzig, Barth, 04,
12 STÖHR, Dr Ad. Grundfragen d. psychophysiologischen
ien, Deuticke, 04.
SWOBODA, H. Studien zür Grundlegung der Psychologie.
ologie und Leben. II. Assoziationen und Perioden. III. Leib
le. Wien, 05.
HAEMELINK. L'asymétrie du sens gustatif. *L'Année psychol.*,
Paris, Masson.
5 BOURDON et DIDE. Etat de la sensibilité tactile dans des cas
plégie organique. *L'Année psychol.*, XI, 05. Paris, Masson.
7 ALIOTTA, A. La misura in psicol. sperimentale. Firenze, 05.
,7 LIPPS, G. Fr. Die Massmethoden d. experimentellen Psy-
gie. Leipzig, Engelmann, 04.
2,8 CHARBONNEL, J. Roger. L'illusion du « continu ». *Annales*
chrét., juin 05.
52,8 SCHUMANN, Dr F. Beiträge zur Psychologie der Zeitwahr-
mung. Leipzig, Barth, 04.

flüge in das Reich des Geistes u. der Seele.

Lehre vom Denken. Zur Ergänzung der
chologie in Anwendung auf die Geisteswis-
Berlin, Dümmlers, 05.
Witz u. seine Beziehung zum Unbewussten.

l'expression numérique de l'intelligence des
phil., sept. 05.
Gedanken und Denker. Gesammelte Aufsätze.

La spontanéité intellectuelle. *Études*, 5 et

Vernunft und Wille in ihrer Beziehung zum
urg, Lampart, 03.
med. J. Zur Psychologie des Geistes. Thier-
Leipzig, Naumann, 05.
a conoscenza (Studi). Pavia, Succ. Bizzoni, 04.
d Besprechungen über das Wesen der Begriffe.

Alfr. La mesure de la fatigue intellectuelle.
XI, 05. Paris, Masson.
Alfr. A propos de la mesure de l'intelligence.
XI, 05. Paris, Masson.
Anschauung und Begriff. Genève, Kündig.
E. Th. Drei Beiträge zu einer allgemeinen
griffe ». Leipzig, Mutze, 04.
W. R. Boyce. Self-introspection. *Proc. Aristot.*
V, 05.
GER, Fr. Der Gegenstand d. Wahrnehmung. *Kant-*
2, 05.
RALIK, R. Ueber Philosophie als Begriffswissen-
Barth.
CK, Dr. La thèse associationniste ou intellectualiste
mentale. *R. de phil.*, août 05.
Association des idées. *L'Année psychologique*, XI, 05.
n.
LLER. Die Bedeutung des Urteils für die Auffassung.
r Gesellschaft für psychologische Forschung. 15. Heft.
th, 05.
RGMANN, J. Das Verhältnis des Fühlens, des Begehrens
ens zum Vorstellen u. Bewusstsein. *Z. f. Phil. u. phil.*
2, 05 ; 126, 1, 05.
YROFF, Ad. Das Selbstgefühl. *Ph. Jahrb.*, XVII, 2, 3, 04.
YROFF, Ad. Das Ich und der Wille. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 1, 05.
YROFF, Ad. Das Ich und Empfindung, Vorstellung und
inslage. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 2, 05.
YROFF, Ad. Der Ichgedanke. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 3, 05.
YROFF, Ad. Das Selbstbewusstsein. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 4, 05.
IGNOUX, V. Le rôle du jugement dans les phénomènes
R. phil., sept. 05.

153,7 GRAUE, G. Selbstbewusstsein und Willensfreiheit, die Grundvoraussetzungen der christlichen Lebensanschauung mit besonderer Berücksichtigung ihrer modernen Bestreitung. Berlin, Schwetschke u. Sohn, 04.

153,7 HERMANT, Paul. La conscience. *R. de phil.*, nov. 05.

153,7 KÖTSCHER, M. Ueber das Bewusstsein, seine Anomalien und ihre Bedeutung. Wiesbaden, 05.

153,7 ULRICH, Georg. Bewusstsein und Ichheit. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 1, 04.

153,7 UPHUES, G. Vom Bewusstsein. Osterwieck, Zickfeldt, 04.

153,8 ADAMKIEWICZ, A. Ueber das unbewusste Denken und Gedankensehen. Wien, Braumüller, 04.

153,8 DELACROIX, H. Myers : la théorie du subliminal. *R. mét. et mor.*, mars 05.

153,8 FREUD, Dr Sigm. Der Witz u. seine Beziehung zum Unbewussten. Leipzig, Deuticke, 05.

153,8 LATTA, R. The significance of the sub-conscious. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.

153,8 VON HARTMANN, Ed. Philosophie des Unbewussten. I. Teil : Phänomenologie d. Unbewussten. II. Teil : Metaphysik d. Unbewussten. III. Teil: Das Unbewusste und der Darwinismus. Leipzig, Haacke, 04.

154 GEORGE, A. Ueber das Gedächtnis und seine Pflege. Paderborn, Schöningh.

154 LARGUIER DES BANCELS, J. De la mémoire (Extr. des *Arch. de Psychologie)*. Genève, Kündig, 04.

154,1 FREITAG, W. Ueber die Erkenntnistheorie der Inder. *V. w. Phil.*, XXIX, 2, 05.

155 PEILLAUBE, E. L'imagination. Les images motrices. *R. de phil.*, mai 05.

155 : 11 BINET, Alfr. L'étude métaphysique de la sensation et de l'image. *L'Année psychol.*, XI, 05. Paris, Masson.

155 : 16 LE ROY, E. Sur la logique de l'invention. *R. mét. et mor.*, mars 05.

157 BERGMANN, J. Das Verhältnis des Fühlens, des Begehrens u. des Wollens zum Vorstellen u. Bewusstsein. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 2 ; 126, 1, 05.

157 CAVIGLIONE, Carlo. Il rimorso. Saggio di psicologia e metafisica. Torino, 03.

157 DUGAS, L. L'absolu, l'égoïsme, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur. Paris, Alcan, 04.

157 DYROFF, A. Das Ich und Empfindung, Vorstellung und Bewusstseinslage. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 2, 5.

157 GEORGY, Ernst Aug. Das Tragische als Gesetz des Weltorganismus. Berlin, Kohler, 05.

157 GIGNOUX, V. Le rôle du jugement dans les phénomènes affectifs. *R. phil.*, sept. 05.

157 MITCHELL, A. About Dreaming, Laughing and Blushing. London, Green and Sons, 04.

157 RIBOT, Th. Psychologie der Gefühle. Altenburg, Bonde, 03.

157 ZERBST, Max. Die Philosophie d. Freude. Leipzig, 04.

157,1 BAILLOU, Baron L. Fundamentale Aesthetik, Ethik und deren Zusammenhang. Laibach, Fischer.

157,1 Bakewell, C. Mont. Art and Ideas. *Hibbert J.*, july 04.
157,1 Beissel, St., Nationale Eigenart und geistiger Gehalt der zu Düsseldorf ausgestellten Kunstwerke. *St. M.-L.*, LXVII, 3, 4, 04.
157,1 Beissel, St., S. J. Ideales Streben auf der internationalen Kunstausstellung zu Düsseldorf. *St. M.-L.*, LXVII, 1, 04.
157,1 Beissel, St. Linienführung und Farbengebung bei Kunst werken der Ausstellung zu Düsseldorf. *St. M.-L.*, LXVII, 2, 04.
157,1 Cherbuliez, V. Die Kunst und die Natur. I. Band. Ascona, C. von Schmidtz, 05.
157,1 Croce, B. Aesthetik als Wissenschaft des Ausdrucks und allgemeine Linguistik. Theorie u. Geschichte. Leipzig, Seemann, 05.
157,1 Dzieduszycki, A. Das Gemüth. Eine Erörterung der Grundlagen der Aesthetik. Leipzig, Freitag.
157,1 Eleuthéropulos. Das Schöne. Aesthetik auf das Allgemein-Menschliche und das Künstlerbewusstsein begründet. Berlin, Schwetschke, 05.
157,1 Haberlandt, M. Die Welt als Schönheit. Gedanken zu einer biologischen Aesthetik. Wien, Wiener Verlag.
157,1 Kaeser, H. Der assoziative Faktor in ästhet. Eindrücken. Diss. Zürich.
157,1 Laroppe, A. L'analyse et les sources du beau. *Annales phil. chrét.*, juin 05.
157,1 Lechalas, A. Dilettantisme (Discussion). *Annales phil. chrét.*, août-sept. 05.
157,1 Meschler, M., S. J. Alte Lebensgrundsätze und neuzeitliche Kunstströmungen. *St. M.-L.*, LXIX, 1, 05.
157,1 Meyer, Th. A. Das Formprinzip des Schönen. *Arch. syst. Phil.*, X, 3, 04.
157,1 Ostwald, W. Kunst und Wissenschaft. Leipzig, Veit u. C°.
157,1 Pflaum, Chr. D. Die Aufgabe wissenschaftlicher Aesthetik. *Arch. syst. Ph.*, X, 4, 04.
157,1 Pilo, M. Estetica. Milano, 04,
157,1 Porena, M. Che cos' è il bello? Schema d'un' estetica psicologica. Milano, Hoepli, 05.
157,1 Schmarsow, A. Grundbegriffe der Kunstwissenschaft. Am Uebergang von Altertum zum Mittelalter kritisch erörtert und in systematischen Zusammenhang dargestellt. Leipzig, Teubner, 05.
157,1 Séailles, G. Das künstlerische Genie. Leipzig, Seemann, 04.
157,1 Skala, R. Ueber die Verwechslung des sinnlich Angenehmen mit den Kunsteindrücken und einige andere Folgen der sogenannten empirischen Aesthetik. *Arch. syst. Ph.*, X, 4, 04.
157,1 Tumarkin, Anna. Die Idealität d. ästhetischen Gefühle. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 1, 05.
157,1 Volkelt, J. System d. Aesthetik. I. Bd. München, Beck, 04.
157,1 Von Hollenhaag, H. Vom Typus in der Kunst. Leipzig, Akadem. Verlag, 05.
157,1 Vurgey. Aperçus esthétiques. *R. de phil.*, juil. 05.
157,1 Wallasche, R. Psychologie und Pathologie der Vorstellung. Leipzig, Barth.
157,1 Warrains, F. La logique de la beauté. *R. de phil.*, nov. 05.
157,1 Wernaer, Rob. M. Die Einfühlung u. das Symbol. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 126, 1, 05.
157,1 Wize, K. F. In der Stunde der Gedanken. Ueber die schönen Künste. Berlin, Trenkel.

157,1 Worm, K. Künstlerische Regelmässigkeit. *Arch. syst. Ph.*, XII, 2, 05.
157,1 Zander, H. Aesthetische Neuerungen. Aufsätze aud Versuche. Berlin, Meyer.
157,1 Zwymann, K. Aesthetik der Lyrik. I. Das Georgesche Gedicht, neue Ausgabe. Berlin, Schnabel, 04.
157,1 : 17 Sertillanges, R. P. Kunst und Moral. Strassburg, Le Roux, 05.
157,1(09) Caractère de l'ésthétique polonaise. *R. de phil.*, nov. 05.
157,2 Jahn, F. Ueber das Wesen des Komischen. Berlin, Weidmann, 04.
157 : 612(09) Duprat, G. L. La psychophysiologie des passions dans la philosophie ancienne. *Arch. f. Gesch. d. Phil.*, XI, 3, 05.
158 Ziegler, H. E. Der Begriff d. Instinktes einst und jetzt. In *Zoolog. Jahrbücher*, Suppl. VII, 04.
158,1 Joteyko, D[r] J. Les lois de l'ergographie. Étude physiologique et mathématique. Bruxelles, Hayez, 04.
158,1 Von Manacéine, M. Die geistige Ueberbürdung i. d. modern. Kultur. Uebers. u. bearbeitet v. L. Wagner. Leipzig, Barth.
158,1 Wagner, L. Die Ueberbürdung i. d. Schule, als Anhang z. M. v. Manacéine.
158,2 Bosanquet, B. and Baldwin, J. M. Imitation and selective Thinking (Discussion). *Princeton contributions to Psychology*. Princeton, University Press, 04.
159 Bergmann, J. Das Verhältnis des Fühlens, des Begehrens u. des Wollens zum Vorstellen u. Bewusstsein. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 2, 05 ; 126, 1, 05.
159 Dyroff, Ad. Das Ich und der Wille. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 1, 05.
159 Froehlich, Jos. Ans. Der Wille z. höheren Einheit. Heidelberg, Carl Winter, 05.
159 Natorp, P. Sozialpädagogik. 2 Aufl. Stuttgart, Fr. Frommann, 04.
159 Roure, Luc. Schopenhauer et la philosophie de la volonté. *Études*, 20 mai 05.
159 Vailati, G. Distinction entre connaissance et volonté. *R. de phil.*, juin 05.
159,1 Adamkiewicz, Alb. Die wahren Zentren der Bewegung u. d. Akt des Willens. Leipzig, Braumüller, 05.
159,1 Bauch, Br. Schiller u. die Idee der Freiheit. *Kantstud.*, X, 3, 05.
159,1 Baumann, J. Wille und Charakter. 2. Aufl. Berlin, Reuther u. Reichard.
159,1 Cohen, H. System der Philosophie. II. Teil : Ethik des reinen Willens. Berlin.
159, 1 Demko, G. Die menschliche Freiheit und die Freiheit der Wissenschaft. *Jahrb. f. Ph. u. sp. Th.*, XIX, 3, 05.
159,1 Froehlich, H. A. Der Wille z. höheren Freiheit. Heidelberg, Winter, 05.
159,1 Gibson, W. R. Boyce. Predetermination and personal Endeavour. *Mind*, oct. 05.
159,1 Gomperz, H. Die Lebensauffassung der griechischen Philosophen und das Ideal der inneren Freiheit. Leipzig, Diederichs, 04.

159,1 GOMPERZ. Ueber die Wahrscheinlichkeit der Willensentscheidungen. Wien, Carl Gerolds Sohn, 04.

159,1 GRAUE, G. Selbstbewusstsein und Willensfreiheit, die Grundvoraussetzungen der christlichen Lebensanschauung, mit besonderer Berücksichtigung ihrer modernen Bestreitung. Berlin, Schwetschke u. Sohn, 04.

159,1 GUTBERLET, C. Der Wille als Weltprinzip. *Philos. Jahrb.*, XVII, 4, 04.

159,1 HUBER, A. Die Hemmnisse der Willensfreiheit. Münster, Schoeningh, 04.

159,1 MERCIER, J. L. Le déterminisme en médecine. Lausanne, Bridel, 04.

159,1 NOËL, Dr Léon. Le déterminisme. Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique. Bruxelles, Hayez, 05.

159,1 PETERSEN, Dr Julius. Willensfreiheit, Moral u. Strafrecht. München, Lehmann, 05.

159,1 PLANCK, H. Das Problem der moralischen Willensfreiheit. *Arch. syst. Ph.*, XI, 7, 05.

159,1 SCHMITT, G. Vernunft und Wille in ihrer Beziehung zum Glaubensakt. Augsburg, Lampart, 03.

159,1 STAEPS, H. Das Problem der Willensfreiheit vom Standpunkte des Sollens. *Arch. syst. Ph.*, X, 4, 04.

159,1 THURY, M. Le déterminisme dans les sciences de la vie. Lausanne, Bridel, 05.

159,1 WIMMENAUER, W. Beiträge zur Kritik des Determinismus aus neuester deutscher Philosophie. Giessen, von Münchow.

159,2 HUGHES, P. The concept action in history and in the natural sciences (*Columbia Univ. contrib.*, vol. X). New-York, Macmillan.

16 DUEHRING, E. Logik und Wisschenschaftslehre. 2. Aufl. Leipzig, Thomas.

16 ELSENHANS, Th. Psychologie u. Logik zur Einführung in die Philosophie. 4. Aufl. Leipzig, Göschen, 05.

16 GIBSON, W. R. Boyce. The relation of Logic to Psychology, with special reference to the views of Dr B. Bosanquet. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.

16 JONES, E. E. C. A Primer of Logic. London, Murray, 05.

16 JONES, E. E. C. Lewis Carroll's logical Paradox (Note). *Mind*, oct. 05.

16 MAC COLL, H. The existential import of propositions (Note). *Mind*, oct. 05.

16 NATORP, P. Logik (Grundlegung u. logischer Aufbau der Mathematik u. mathematischen Naturwissenschaft. Marburg, Elwert, 04.

16 RUSSELL, B. and MAC COLL, Hugh. The existential import of propositions. *Mind*, july 05.

16 RUSSELL, B. On denoting. *Mind*, oct. 05.

16(02) LEHMEN, Alf. Lehrbuch der Philosophie auf aristotelisch-scholastischer Grundlage. I. Bd : Logik, Kritik u. Ontologie. Freiburg, Herder, 04.

16(02) STÖCKL, Dr Alb. Lehrbuch d. Philosophie. I. Bd. : Lehrbuch der Logik. 8. Aufl. Mainz, Kirchheim, 05.

16(02) STOEHR, A. Leitfaden der Logik in psychologisierender Darstellung. Wien, Deuticke, 05.

16(04) Wolf, A. Studies in Logic. Cambridge, University Press, 05.
161 Bendrat, T. A. Im Zeichen der Forschungsreisen. Eine synthetisch-philosophische Skizze. Berlin, Wunder, 04.
161 Gomperz, H. Weltanschauungslehre. 1. Bd. : Methodologie. Leipzig, Diederichs.
161 Hibben, J. Logic, deductive a. inductive. New-York, Scribner.
161,2 Hoffmann, Prof. Dr J. J. Exakte Darstellung aller Urteile und Schlüsse. *Arch. syst. Ph.*, XI, 3, 05.
162 Hibben, J. Logic, deductive and inductive. New-York, Scribner, 05.
163 Binet, Alfr. La science du témoignage. *L'Année psychol.*, XI, 05. Paris, Masson.
163 Brémond, H. La pensée chrétienne : Textes et études. T. II : Psychologie de la foi. Paris, Bloud, 05.
163 Duthoit, H. La foi surnaturelle. *R. sc. ecclés.*, juin 05.
163 James, Wil. Humanism and Truth once more. *Mind*, april 05.
163 Jebert, Dr Karl. Katholischer Glaube und die Entwickelung des Geisteslebens. München, 05.
163 Lipsius, F. R. Kritik der theologischen Erkenntnis. Berlin, Schwetschke und Sohn.
163 Switalski, W. Die erkenntnistheoretische Bedeutung des Zitats. Ein Beitrag zur Theorie des Autoritätsbeweises. Braunsberg, Huye.
164 Mac Coll, Hugh. Symbolic Reasoning. *Mind*, july 05.
164 Shearman, A. T. Some controverted points in symbolic Logic. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. V, 05.
165 Berhend, F. Psychologie u. Begründung d. Erkenntnislehre. Berlin, 04.
165 Hicks, G. Dawes. Idealism and the problem of knowledge and existence. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., vol. V, 05.
165 Kleinpeter, H. Die Erkenntnistheorie der Naturforschung der Gegenwart. Leipzig, Barth, 05.
165 Marcus, E. Das Erkenntnisproblem oder wie man mit der Radiernadel philosophiert. Herford, Menckhoff.
165 Nandsen, F. Licht und Wahrheit. Berlin, Walther, 03.
165 Vailati, G. Distinction entre connaissance et volonté. *R. de phil.*, juin 05.
165(02) Lehmen, Alf. Lehrbuch d. Philosophie auf aristotelisch-scholastischer Grundlage. I. Bd. : Logik, Kritik u. Ontologie. 2. Aufl. Freiburg, Herder, 04.
165,1 Gottschalk, H. Weltwesen und Wahrheitwille. Stuttgart, Strecker u. Schroeder, 05.
165,1 Mondolfo, R. Il dubbio metodico e la storia della filosofia. Padova-Verona, Fratelli Drucker, 05.
165,1 Roh, Pet. Die Grundirrtümer unserer Zeit. 6. Auflage. Freiburg, Herder.
165,1 von Glasenapp, Gregor. Der Wert der Wahrheit. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 1, 04.
165,2 Erdmann, E. Th. Die Beiträge zu einer allgemeinen Theorie der « Begriffe ». Leipzig, Mutze, 04.
165,3 Wolf. Life's Questioning : a Book of Experience.
165,4 Freitag, W. Die Erkenntnis der Aussenwelt. Halle a. S., Niemeyer, 04.

Problem der Aussenwelt. *Arch. syst. Ph.*,

Experience and Empiricism. *Proc. Aristot.*

...of. Dott. J. J. Exakte Darstellung aller Urteile
...*syst. Ph.*, XI, 3, 05.
... Science and Hypothesis. With a preface by
... The Walter Scott Publishing C°, 05.
... On Analogy and its philosophical importance.

...ANN, Ed. Die Grundlage d. Wahrscheinlichkeits-
...*Ph.*, XXVIII, 3, 04.
...aron L. Fundamentale Aesthetik, Ethik und deren
... Laibach, Fischer.
... B. Grundlegung der Ethik. Stuttgart, Kroener.
... J. A. La morale est-elle une science? *R. sc. ecclés.*,

... C., Phenomenalism in Ethics. *Mind*, april 05.
...hilosophie morale. *R. générale*, janv. 05.
...BERG, D^r^. Ethische Präludien. München, C.H. Beck,05.
... Th. Die ethischen Grundfragen. 2.Aufl. Hamburg,Voss,
..., H. Propos de morale. 3e série. Paris, Hachette, 05.
...RO, H. L'expérience morale et l'expérience religieuse.
...*ne*, juillet 04.
...DALL, Hastings. Moral Objectivity and its postulates.
...*tot. Soc.*, N. S., V, 05.
...ERT, Th. Skizze eines Moralsystems als praktische Grund-
...künftigen Weltreligion. Leipzig, Knaur, 05.
DE LANESSAN, J. L. La morale des religions. Paris,Alcan,05.
... CATHREIN, V. Moralphilosophie. 2. Bd. 4. Aufl. Freiburg,

... CATHREIN, V. Philosophia moralis in usum scholarum.
Friburgi, Herder.
...02) KROMAN, K. Ethik. I. Die allgemeine Ethik. Ins Deutsche
...etzt v. Bendixen. Leipzig, Reisland, 04.
...(02) SORTAIS, G. Précis de philosophie scientifique et de philos.
...ale. Paris, Lethielleux, 04.
...7(04) MUELLER, J. Moralphilosophische Vorträge. Würzburg,
...lhorn u. Cramer Nachf.
17(08) LEXIS, W. Abhandlungen zur Theorie der Bevölkerungs-
...nd Moralstatistik. Jena, Fischer, 03.
17(09) DE LUBECKI, C. Etude philosophique sur la morale catho-
...ique. *R. de phil.*, août 05.
17(09) PIAT, Clodius. La morale chrétienne et la moralité en
France. Paris, Lecoffre, 05.
17(09) WALDMANN, M. Die Feindesliebe in der antiken Welt und
im Christentum. Eine historisch-ethische Untersuchung. Wien,
Mayer, 02.
171 KLEIN, H. Individual- und Sozialethik in ihren gegenseitigen
Beziehungen. Bern, Scheitling, Spring.
171 MUELLER, Dr J. Blätter zur Pflege persönlichen Lebens.
2. Aufl. 2. Bd. Leipzig, Verlag d. *Grünen Blätter*, 04.
171,1 BELOT, G. Enquête d'une morale positive (suite). *R. mét. et mor.*, sept. 05.

171,1 Cathrein, V., S. J. Religion und Moral oder : Gibt es eine religionslose Moral ? 2. Aufl. Freiburg, Herder, 04.
171,1 Gillet, M. Du fondement intellectuel de la morale. Paris, Alcan, 05.
171,1 Habenicht, H. Das grösste Gewissenskonflikt aller Zeiten : Moderne Naturethik und Christenthum. Gotha, Glaeser.
171,1 Serret, G. The freedom of authority. New-York, Macmillan.
171,1 Wheeler, Ch. Bickersteth. The ten commandments : A study of practical ethics. *Hibbert J.*, oct. 04.
171,2 Bauch, Br. Sittlichkeit u. Kultur. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 1, 05.
171,2 Petersen, Dr Jul. Willensfreiheit, Moral u. Strafrecht. München, Lehmann.
171,2 Renner, Hugo. Der Begriff der sittlichen Erfahrung. *Kantstud.*, X. 1 u. 2, 05.
171,2 Scherer. Sittlichkeit und Recht, Naturrecht und richtiges Recht. *Ph. Jahrb.*, XVII, 2, 3, 4, 04 et XVIII, 1, 05.
171,2 Wittmann, M. Zum Problem der Pflicht. *Philos. Jahrb.*, XVII, 3, 04.
171,3 Frins, V. De actibus humanis. Pars II : De actibus humanis moraliter consideratis. Friburgi, Herder, 04.
171.3 Josephus a Leonissa. Die geschaffenen Geister und das Uebel. *Jahrb. f. Ph. u. sp. Th.*, XIX, 2, 04.
171.3 Rorgès, A. La logica de la accion y su aplicación al derecho. Buenos-Ayres, Marena.
171,3 Von Keppler, Dr P. W. Das Problem des Leidens in der Moral. 2. Aufl. Freiburg, Herder, 04.
171,4 von Glasenapp, Gr. Das Glück im Wollen und im Gefühl. Riga, Jonck u. Poliewsky.
171,6 Macry-Correale, F. La religione e la coscienza. Saggi critici. Foggia, Pascarelli, 04.
171,6 Schmitt, A. Zur Geschichte des Probabilismus. Innsbruck, Rauch, 04.
171,6 Ter Haar, Fr. Ven. Innocentii PP. XI. de Probabilismo Decreti historia et vindiciae. Roma, Pustet, 04.
171,6 Ter Haar, Fr. Das Dekret des Papstes Innocenz XI. über den Probabilismus. *Jahrb. f. Phil. u. sp. Th.*, XX, 1, 05. Paderborn, Schöningh.
171,6 Wouters, L. De Minusprobabilismo. Parisiis, Lethielleux, 05.
171,7 Bernès, M. L'éducation religieuse de l'enfant. *R. mét. et mor.*, septembre 05.
171,7 Fonsegrive, J. Le vice et ses risques. Étude de prophylaxie sanitaire et morale. Paris, Poussielgue.
171,7 Meschler, M. Religiöse Charakterbildung. *St. M.-L.*, LXVIII, 3, 05.
171,7 Mueller, Dr Ad. Quellen und Ziele sittlicher Entwickelung. *Arch. syst. Phil.*, XI, 3, 05.
171,7 Noblet, B. De la culture de l'imagination morale. *R. de phil.*, août 05.
171,8 Gusti, Demetrius. Egoismus und Altruismus. *V. w. Ph.*, XXVIII, 2, 04.
171,9 Dugas, L. L'absolu, l'égoïsme, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur. Paris, Alcan.

GRASSET, Dr. Le Psychisme inférieur et la responsabilité. ...il., oct. 05.

OFFNER, M. Zurechnung und Verantwortung. Leipzig,

PETERSEN, J. Willensfreiheit, Moral und Strafrecht. ...n, Lehmann.

TRUC, G. Une illusion de la conscience morale. *R. phil.*, ...bre 05.

KLEIN, H. Individual- und Sozialethik in ihren gegenseitigen ...ungen. Bern, Scheitling, Spring.

MASON, Fr. B. The Principle of a « Justum Pretium » for ... *The Economic Review*, april 04.

TRAUB, G. Ethik und Kapitalismus. Grundzüge einer Sozial- ... Heilbronn, Salzer.

VON NATHUSIUS, Dr M. Die Mitarbeit der Kirche an der ...g der sozialen Frage. Leipzig, Hinrichs, 04.

...,4 LARSEN, K. Krieg und Menschen. Psycholog. Bilder aus ...m modernen Kriege.

...,4 SIPPEL, Dr F. Ueber die Berechtigung der Vernichtung des ...lichen Lebens zur Rettung der Mutter vom geburtshilflichen, ...chtlich-medizinischen und ethischen Standpunkte. Tübingen, ...zcker, 02.

...74 PRÉVOST, Gabr. La philosophie du rôle de la presse. *Annales ...l. chrét.*, mai 05.

179 SCHMIDKUNZ, Hans. Ethik des Mitleids. *Z. Phil. u. phil. ...ik*, 125, 1, 05.

179,9 STERN, B. Gerechtigkeit. *Arch. syst. Ph.*, X, 4, 04.

181 GARBE, R. Bhagavadgîta, aus dem Sanskrit übers. Leipzig, ...essel, 04.

181 KOENIG, Ed. Altorientalische Weltanschauung und altes ...estament. Lichterfelde-Berlin, Runge, 05.

181 MOTORA, V. Essai sur la philosophie orientale. *R. de phil.*, ...illet 05.

181,1 BONDEGGER, H. « Buschids » die Geheimwissenschaft ...apan's. Berlin, Verlag d. literar. Agentur, 05.

181,1 FORCKE. Wang Chung and Plato on death and immortality (...S. A. *J. of the China branch of the Royal Asiatic Society*, v. XXXI).

181,1 FORCKE. The Chinese sophist (S. A. *J. of the China branch of the Royal Asiatic Society*, vol. XXXIV, Part I).

181,4 WALLESER, Max. Die buddhistische Philosophie in ihrer ...eschichtl. Entwickelung. I. Teil : die philos. Grundlage d. älteren Buddhismus. Heidelberg, Winter, 04.

182 DECHARME. La critique des traditions religieuses chez les Grecs. Paris, Picard.

182 GOEDECKEMEYER, Dr. Einleitung der griechischen Philosophie. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

182 GOMPERZ, Theod. Les penseurs de la Grèce. T. II. Paris, Alcan, 05.

182 GOMPERZ, H. Die Lebensauffassung der griechischen Philosophen und das Ideal der inneren Freiheit. Leipzig, Diederichs, 04.

182 HIRZEL, R. Was die Wahrheit war für die Griechen. Jena, Neuenhalm.

182 ORLANDO, F. Lo stoicismo a Roma. Roma, 05.

ren griechischer Philosophie im alten
rt'sche Verlagsbuchhandlung, 05.
sofia di Antonino in rapporto con la filo-
altese, 04.
philosophes : Aristote. Paris, Bloud.
Methode der Hypothesis bei Platon,
rburg, Elwert's Verlag, 05.
ik. Uebersetzt u. mit einer Einleitung
ngen versehen von Dr Theol. Eug. Rolfes.
. Leipzig, Dürr, 04.
Bedeutung hat bei Aristoteles die sinnliche
innere Anschauungsbild für die Bildung
., XVII, 4, 04 et XVIII, 1, 05.
ndement intellectuel de la morale d'après

ristotelische Kritik der Platonischen Ideen-
l, 05.
hopenhauer's Urteile über Aristoteles. Breslau,

etica di Democrito. Estr. dalla *Riv. di Filosofia*
ol. I. Bologna, Zamorani e Albertozzi.
G. Galeni de causis continentibus libellus in
translatus. Marburg, Elwert's Verlag, 04.
. Zur Quellenkritik von Galien's Protreptikos.
05.
Pythagoras u. Heraclit. Akademischer Verlag, 05.
X. Minucius Felix u. Seneca. München, Beck, 04.
M. Die Methode der Hypothesis bei Platon, Aris-
us. Marburg, Elwert's Verlag, 05.
. Metaphor and Comparison in the Dialogues of
n, Mayer u. Müller, 04.
Wang Chung and Plato on death and immortality
hina branch of the Royal Asiatic Society, v. XXXI).
H. Plato's Ideenlehre. *Arch. f. Ges. Ph.*, XI, 4, 05.
. Plato's Stellung z. Homosexualität. Leipzig, Spohr.
O. Die aristotelische Kritik der Platonischen Ideen-
ald, Abel, 05.
W. Plato und der Platonismus. Jena, Diederichs, 04.
A. Plato. Halle, Niemeyer, 05.
rs, Eric J. Plato's view of the soul. *Mind*, july 05.
ART, J. A. The Myths of Plato. London, Macmillan, 05.
ES, G. Sokrates u. Platon. Was wir von ihnen lernen
terwieck, Zickfeld, 04.
LIAMSON, H. The « Phoedo » of Plato. London, Mac-

NDERER, C. Die psychologischen Anschauungen des Histo-
lybios. Erlangen, Blaesing.
TENBURG, M. Die Methode der Hypothesis bei Platon,
s und Proclus. Marburg, Elwert's Verlag, 05.
HULTZ, W. Pythagoras u. Heraclit. Wien, Akademischer
für Kunst und Wissenschaft, 05.
RGER, Fr. X. Minucius Felix u. Seneca. München, Beck, 04.
FAREL, P. Sénèque. *R. th. phil.*, mai, juil., sept. 05.

no in rapporto con la filo-

Was wir von ihnen lernen

und **Zenon**'s Beweise gegen
1, 05.
n fragmenta. Vol. I : **Zeno** et

stiker. Freiburg, Herder, 04.
ISER, H. A., u. KOPP, K. A.
ns, Dionys Des Karthäusers
hriften. Freiburg, Herder, 04.
Alberts **des Grossen**. *Ph. Jahrb.*,

ogische Schriften des Paulus
f. Phil. u. sp. Th., XX, 1, 2, 05.
e des hl. **Ambrosius** vom Reiche
e Studie. Mainz, Kirchheim, 04.
aftlichen Anschauungen **Antonins**
Schöningh, 04.
R. th. phil., janv. 05.
o-Augustinischen Soliloquien in
Johannes von Neumarkt. Graz,

e. G. Bruno, A. Vera, Padre Curci,
Firenze, 05.
ff bei Jacob **Böhme**. Kiel, Lüdtke u.

Verke. III. Bd. Jena, Diederichs.
e, dem Prinzip u. dem Einen. 3. Aufl.

Idee. G. **Bruno**, Augusto Vera, Padre
Gaspero Barbera. Firenze, 05.
Capreoli de influxu Dei in actus volun-
05.
olomeo **Cerretani**. München, Lentner, 04.
uss Gazâlîs auf Chisdai **Crescas**. Frank-

e idee. G. Bruno, A. Vera, Padre **Curci**,
Firenze, 05.
Hibbert J., oct. 04.
mysticisme catholique et l'âme de **Dante**.
juin, juil., août, sept. 05.
hre des Briefes an **Diognet**. *Ph. Jahrb.*,

andere. Aegidius Romanus de Colonna,
des **Karthäusers** und Jacob Sadolets paeda-
burg, Herder, 04.
Pathenius. Ist **Duns Scotus** Indeterminist?
Mittelalters. V. Bd. Münster, Aschendorff.
in. The Triumph of **Erasmus** in modern pro-
oct. 04.
Einfluss **Gazâlîs** auf Chisdai Crescas. Frank-
05.



lonna,
adolets

e Faye.

chard, 04.
hristlicher
arnack und

Wahrhaftig-

aus von **Kues**.

als **Nikolaus von**

Origène. *Annales*

is zu den freien

eising. *Ph. Jahrb.*,

Freising. *Z. k. Th.*,

omanus de Colonna,
Jakob **Sadolets** paeda-

euerprobe. München,

ologie. *Jahrb. f. Ph. u.*

e. Aus den lateinischen
n v. L. Brieger-Wasser-

no teologico de S[to] **Tomas** de

he Erkenntnis der Seligen
Ph. u. sp. Th., XIX, 1, 04.
über den Wortlaut des Textes
hl. **Thomas**, 1, 13 : « Ergo ad
quitur quies totius ». *Jahrb. f.*

s hl. **Thomas** von Wesenheit und
., XVIII, 4, 04 ; XIX, 1, 2, 04 ;

über **Ulrich von Strassburg**. *Z. k. Th.*,

chte der neueren Philos. von Nikolaus
3. Aufl. Leipzig, Veit. 04.
schichte d. Philosophie seit Kant. Leben
nker. 1. H. : Kant. — 2. H. : Fichte. —
ttenburg, Bürkner, 04.

19 Stölzle, R. Zwei Briefe E. von Lassaulx zur Charakteristik des Philosophen **Baader**. *Ph. Jahrb.*, XVII, 4, 04.
19 Hauschmann, Al. Bruno. Bernard Palissy, der Kunstler, Naturforscher u. Schriftsteller als Vater d. induktiven Wissenschaftsmethode d. Bacon v. Verulam. Mit d. Darstellung d. Induktionstheorie Francis **Bacons** u. John Stuart Mills, etc. Leipzig, Dieterich, 03.
19 Perriraz, L. Méthode historique et philosophie de l'histoire chez Ferdinand-Chrétien **Baur**. *R. th. phil.*, juil. 04.
19 Cazes, Albert. Pierre **Bayle**. Paris, Dujarric.
19 Thiele, G. Philosophische Streifzüge an deutschen Hochschulen in zwanglosen Heften. 1. H.: Einleitung: Der objective Idealismus von Julius **Bergmann** in Marburg. Berlin, Skopnik, 04.
19 Lorenz, Th. Weitere Beiträge zur Lebensgeschichte Georg **Berkeley**'s. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 4, 05.
19 Moisant, X. Dieu dans la philosophie de M. **Bergson**. *R. de phil.*, mai 05.
19 Kreibig, Jos. Klem. Ueber ein Paradoxon in d. Logik **Bolzano**'s. *V. w. Phil.*, XXVIII, 4, 04.
19 Gnesotto, A. Il volere e la libertà del volere negli scritti filosofici di Francesco **Bonatelli**. Padova, Randi, 05.
19 Gibson, W. R. Boyce. The relation of Logic to Psychology, with special reference to the views of Dr **Bosanquet**. Discussion-criticism by Bernard Bosanquet. *Proc. Arist. Soc.*, N. S., III, 03.
19 Maldidier, J. **Bossuet** probabiliste. *Arch. f. Gesch. Ph.*, XI, 4, 05.
19 Knox, H. V. Mr. **Bradley**'s absolute Criterion. *Mind*, april 05.
19 Stout, G. F. Mr. **Bradley**'s Theory of Judgment. *Proc. Aristot. Soc.*, N. S., III, 03.
19 Baylac, J. L'Apologétique de M. **Brunetière** et l'utilisation du positivisme. Extr. de la *R. du Clergé français*. Paris, Letouzey, 05.
19 Alexejeff, W. N. W. **Bugajew** und die idealistischen Probleme der Moskauer mathematischen Schule. *V. w. Phil.*, XXIX, 3, 05.
19 Calippe, Ch. Le point de départ d'Auguste **Comte**. *Quinz.*, 16 septembre 05.
19 Baumgartner, A. Die Enzyklopädie Diderots und **d'Alemberts**. *St. M.-L.*, LXVII, 1, 04.
19 Groos, K. Die Anfänge d. Kunst u. die Theorie **Darwin**'s. Giessen (S. A. aus d. *Hessischen Blättern f. Volkskunde*, III. Bd., 2 u. 3. Heft).
19 Scouller, J. **Darwinian** fallacies. London, 05.
19 **Descartes**' philos. Werke. I. Abt.: Abhandlung üb. die Methode. Neu übers. u. mit Einleitung u. Anmerkungen hersg. v. Dr Buchenau. Leipzig, Dürr, 05.
19 Habert, O. Le doute **cartésien**. *Annales phil. chrét.*, août-septembre 05.
19 Baumgartner, A. Die Enzyklopädie **Diderots** und d'Alemberts. *St. M.-L.*, LXVII, 1, 04.
19 Dietzgen, J. Streifzüge eines Sozialisten in das Gebiet der Erkenntnistheorie. Neu hersg. m. einem Anhang: Max Stirner und J. **Dietzgen** von Eug. Dietzgen. Berlin, Buchhandlung *Vorwärts*.
19 Klaiber, H. Die Lehre Schopenhauers u. **Dührings** vom Werte d. menschlichen Lebens. Jena, Rassmann, 05.
19 Cary, E. L. **Emerson**, poet and thinker. London, 04.

19 **Emerson**, R W. Works III. London, Bell and Sons, 04.

19 HOPPE, Edm. Die Philosophie Leonhard **Eulers**. Eine system. Darstellung seiner philos. Leistungen. Gotha, Perthes, 04.

19 **Fechner**, G. Th. Die Tagesansicht gegenüber der Nachtansicht. 2. Aufl. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 04.

19 PASTOR, W. Gustav Theodor **Fechner** u. die Weltanschauung d. Alleinslehre. Vorträge in Wiss. I.

19 **Feuerbach**, L. Sämtliche Werke II. Bd. Stuttgart, Frommann, 05.

19 BOS, C. La béatitude chez Spinoza et chez **Fichte**. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 DEL VECCHIO, G. Il communismo giuridico del **Fichte**. Nota critica. Roma, Scansano, 05.

19 **Fichte**, J. G. Evangelium d. Freiheit. (Erzieher z. deutscher Bildung, Bd. III). Jena, Diederichs.

19 GEISSLER, E. Das empirische Ich oder die Menschen in der **Fichte**'schen Philosophie. Diss. Erlangen, 04.

19 GRAMZOW, Dr O. Geschichte d. Philosophie seit Kant. 1. H. : Kant. — 2. H. : **Fichte**. — 3. H. : Schelling. Charlottenburg, Bürkner, 04.

19 NEUMANN, Rob. Goethe u. **Fichte**. Progr. d. Königstädtischen Realgymnasiums. Berlin, Weidmann, 04.

19 RAICH, M. **Fichte**, seine Ethik und seine Stellung zum Problem des Individualismus. Tübingen, Mohr, 05.

19 FALCKENBERG, R. Zu Kuno **Fischer**'s 80 Geburtstage. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 1, 05.

19 RICKERT, H. Geschichtsphilosophie (S. A. aus *Die Philosophie im Beginn des 20. Jahrhunderts*). Festschrift f. Kuno **Fischer**. 2. Bd. Heidelberg, Winter, 05.

19 BOURGIN, H. **Fourrier** : Contribution à l'étude du socialisme français. Paris, Soc. nouv. de librairie et d'édition.

19 CARPENTER, W. Boyd. **Gladstone** as a moral and religious personality. *Hibbert J.*, april 04.

19 WEIS, L. Gedanken zu Gustav **Glogaus** Philosophie. Kiel, Lipsius u. Fischer.

19 COHN, Jonas. Das kantische Element in **Goethes** Weltanschauung. Schillers philos. Einfluss auf Goethe. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 HEYNACKER. **Goethes** Philosophie aus seinen Werken. Leipzig, Dürr, 05.

19 NEUMANN, Rob. **Goethe** u. Fichte. Berlin, Weidmann, 04.

19 VON WASIELEWSKI, Wald. **Goethe** und die Descendenzlehre. Frankfurt a. M., Rüther u. Löning, 04.

19 SABATIER, D. Le centenaire d'un philosophe : Alphonse **Gratry**. *Quinz.*, 1^r août 05.

19 BÉLART, H. Ernst **Häckel**'s Naturphilosophie. Berlin, Wunder.

19 KRAFT, O. Aether, Atom, Raum. Eine Glosse zu **Haeckels** Welträtseln Dresden, Pierson.

19 WEBER, H. Neue **Hamanniana**. München, Beck.

19 BRADLEY, A. C. **Hegel**'s Theory of Tragedy. *Hibbert J.*, july 04.

19 BULLINGER. A. **Hegel**'s Phaenomenologie des Geistes behufs Einführung in die Philosophie und christlicher Theologie. München, Ackermann, 04.

19 DREWS, A. **Hegel**'s Religionsphilosophie. Jena, Diederichs, 05.

19 **Hegel**, C. W. F. Encyclopädie d. philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. 2. Aufl. Leipzig, Dürr, 05.
19 Lichtenberger. Henri **Heine** penseur. Paris, Alcan.
19 Fluegel, O. J. F. **Herbart** (Männer d. Wissenschaft, H. 1). Leipzig, Weichert, 05.
19 Gockler, L. La pédagogie de **Herbart**, exposé et discussion. Paris, Hachette, 05.
19 Meyer-Benfey, H. **Herder** u. Kant. Der deutsche Idealismus und seine Bedeutung f die Gegenwart. Halle a. S., Gebauer-Schwetschke, 04.
19 Saunders, T. Bailey. **Herder**. *Hibbert J.*, july 04.
19 Calkins, Mary Whiton. The Metaphysical System of **Hobbes**. Chicago, Open Court Publishing Company, 05.
19 Hoenigswald, Dr R. Ueber die Lehre **Hume's** von der Realität der Aussendinge. Eine erkenntnistheoretische Untersuchung. Berlin, Schwetschke, 04.
19 **Hume**. Dialoge über die natürliche Religion. 3. Aufl. Leipzig, Dürr, 05.
19 **Hume**. Traktat über menschliche Natur. Hamburg, Voss, 04.
19 Nathanson, H. Der Existenzbegriff **Hume's**. Diss. Berlin, Ebering, 04.
19 Smith, Norman. The Naturalism of **Hume**. *Mind*, april, july, 05.
19 Thilo, Ch. A. Fr. H. **Jacobis** Religionsphilosophie nach Thilo. Langensalza, 05.
19 Von Walden, A. Der Dichterphilosoph Joannes **Jörgensen** und seine Werke. *Der Katholik*, XXIX, 3, 04.
19 Chapman, W. J. Die Teleologie **Kant's**. Halle, Kaemmerer.
19 Cohn, J. Das **kantische** Element in Goethe's Weltanschauung. Schiller's philos. Einfluss auf Goethe. *Kantstud.*, X, 3, 05.
19 De Hove, H. La critique **kantienne** des preuves de l'existence de Dieu. *R. sc. ecclés*, avril, mai, juin, juil. et août 05.
19 Denis, Ch. Le moralisme de **Kant** et l'amoralisme contemporain, selon M. Fouillée. *Annales phil. chrét.*, juin 05.
19 Döring, O. Der Anhang zum analytischen Teile d. Kritik d. reinen Vernunft (**Kant**) über die Amphibolie d. Reflexionsbegriffe. Diss. Leipzig, 04.
19 Drexler, H. Die doppelte Affektion des erkennenden Subjekts (durch Dinge an sich u. durch Erscheinungen) im **kantischen** System.
19 Adickes, Erich. **Kant** als Mensch. Zu Kant's 100jährigen Todestag. Berlin, Gebrüder Paetel, 04.
19 Adickes, E. **Kant** als Aesthetiker. Z. Feier v. I. Kant's 100jähr. Todestag (S. A. aus d. Jahrbuch d. Freien deutschen Hochstifts zu Frankfurt a. M., 04).
19 Barth, P. Zu **Kant's** u. Locke's Gedächtnis. *V. w. Phil.*, XXVIII, 4, 04.
19 Bauch, Br. Luther u. **Kant**. Berlin, Reuther u. Reichard, 04.
19 Brauer, Dr O. Die Beziehungen zwischen **Kant's** Ethik u. seiner Pädagogik. Leipzig, Wunderlich, 04.
19 Brix, Th. Wider die Halben im Namen der Ganzen oder: Die Vernichtung **Kant's** durch die Entwickelungslehre. Ein Protest gegen die Kantverehrung. Berlin, Walther, 04.

... burg.

... in Kants

... Heier Kant's

Kant. I. Teil:
u. Kategorien-

... aatsphilosophie.

... rche. Königsberg.

... ungen. Halle, Buchh.

... d. Königl. Preuss.
Vorkritische Schriften.

... v. d. Königlich Preuss.
... Band: Werke. Berlin,

... fl. Leipzig, Dürr, 05.
... ik u. Metaphysik. 2. Aufl.

... e: Was ist Aufklärung? Mit
... nkfurt a. M., Neuer Frank-

... ernunft. 1. Aufl. Riga, 1781.
... ienemann.
... ernunft. In verkurzter Gestalt
... Greiner u. Pfeiffer.
... *Kantstud.*, X, 3, 05.
... noch ungedruckter Brief Kant's
... des Herausgebers. *Z. Phil.* u.

... ant. Zu s. 100. Todestage. Berlin,

... Eine Einführung in ihre Hauptpro-
... ung. Leipzig, Veit, 04.

Y, H.
Gege über die Metaphysik in der Ost-
IX, 3, 05.
ssy. der Künstler, Natur-
r indukt. Wissenschafts-
Dieterich, 03.
eingeleitet durch v.

manuscrits et les
d. Paris, Bloud.
hilos.. II, 4, 5, 05.
ndon, Mac.. ne religiösen
endentale u. .
ertation. Heidelberg. apestini,
ionsphilosophie. Lang.. smus
eren Bände d. akadem..
ritik, 126, 2, 05.
ative u. der praktische Gottes..
., 4, 04.
Glaubensgrund d. **Kantischen** Systems. 8. A.
d. *Comenius Gesellschaft*, H. 3, 04.
Alex. Die Theorie des Gegenstandes u. die
ge an sich bei Immanuel **Kant**. Braunschweig,

e, K. C. F. Vorlesungen über psychische Anthropologie.
Dieterich, 05.

von Leonardi, H. K. Chr. Fried. **Krause** als philos. Denker
ürdigt. Leipzig, Dieterich, 05.

19 Looten, C. Les mémoires du prince **Kropotkine**. *Quinz.*, 16 août 05.

19 Gutberlet, C. Die **Lange**-Ribot'sche Gefühlstheorie. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 2, 05.

19 Buchenau-Marburg, Dr Art. Zur Geschichte des Briefwechsels zwischen **Leibniz** und Malebranche. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 Herbertz, Rich. Die Lehre vom Unbewussten im System des **Leibniz**. Halle, Niemeyer, 05.

19 Ritter, P. Neue **Leibniz**-Funde. Berlin, 04.

19 Gastrow, P. Joh. Salomo Semler in seiner Bedeutung für die Theologie mit besonderer Berücksichtigung seines Streites mit **Lessing**. Giessen, Toepelmann, 05.

19 Gastrow, P. War **Lessing** ein « frommer » Mann? Giessen, Ricker, 04.

19 Kretzschmar, Dr E. **Lessing** und die Aufklärung. Leipzig, Richter, 05.

19 Zschernack, L. **Lessing** und Semler. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Rationalismus und der kritischen Theologie. Giessen, Toepelmann, 05.

19 Barth, P. Zu Kant's u. **Locke**'s Gedächtnis. *V. w. Phil.*, XXVIII, 4, 04.

19 **Locke**'s Essay concerning human Understanding. Books II and IV. Chicago, Open Court Publishing Company, 05.

19 BUSSE, L. Kant's erkenntnistheoretischer Standpunkt in der « Nova Dilucidatio ». Ein Beitrag z. Entwickelungsgeschichte d. kantischen Erkenntnistheorie. Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 04.

19 BUSSE, L. Immanuel Kant. Z. f. Phil. u. phil. Kritik, 124, 1, 04.

19 FISCHER, E. Die geschichtlichen Vorlagen zur Dialektik in Kants Kritik der reinen Vernunft. Diss. Berlin, 05.

19 FRANCK, Ernst. Der Primat d. praktischen Vernunft in d. frühscholastischen Philosophie. Diss. Erlangen, 04.

19 FREUDENTHAL, J. Immanuel Kant. Rede bei der von der Breslauer Universität veranstalteten Gedenkfeier am 12. Februar 1904 gehalten. Breslau, Marcus, 04.

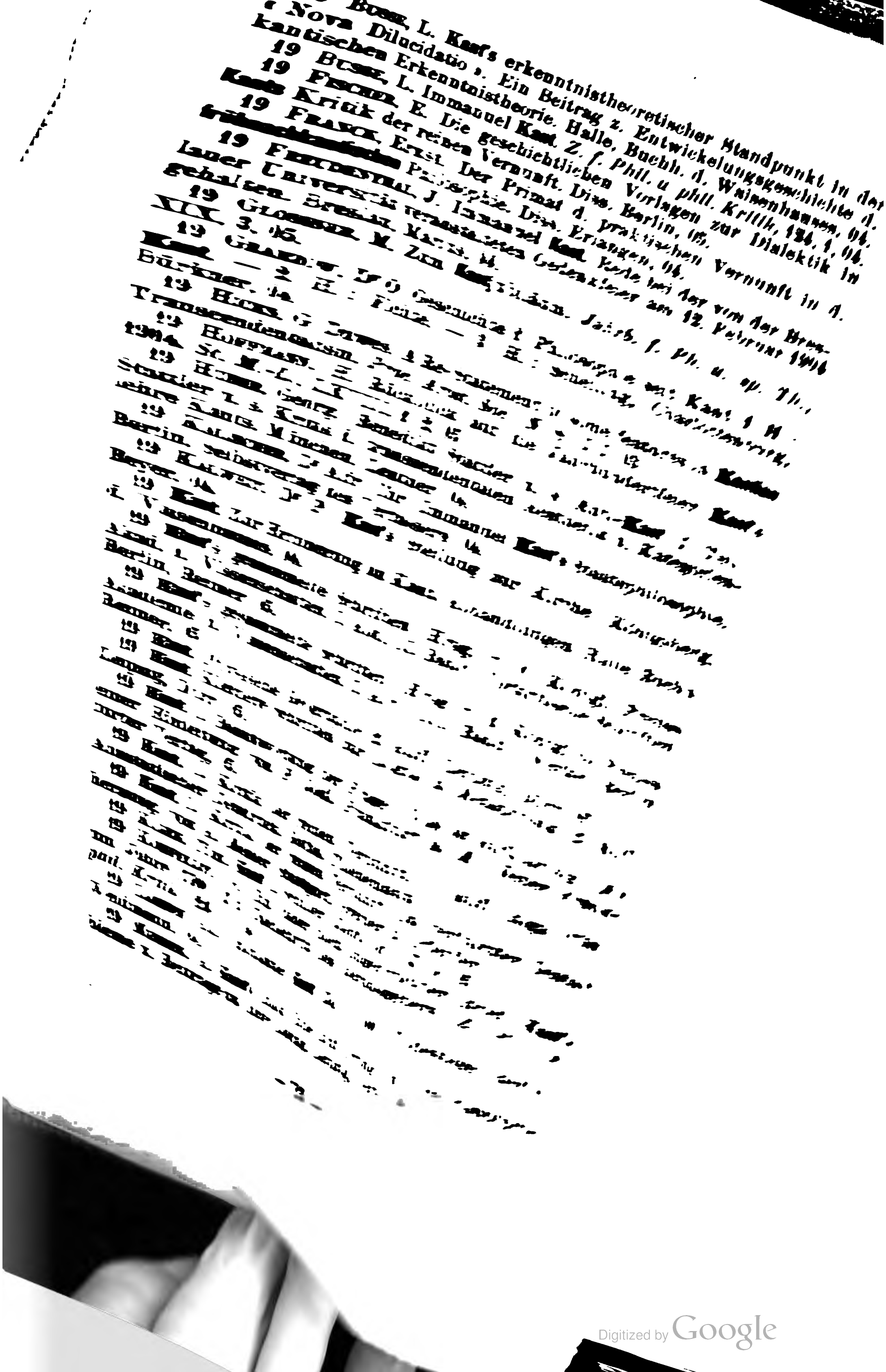
19 GLOSSNER, M. Zum Kantjubiläum. Jahrb. f. Ph. u. sp. Th., XIX, 3, 05.

19 GRABOW, [illegible] Kant — 2 [illegible] Bürkner, 04.

19 HICKS, G. Dawes. [illegible] Transcendentalism [illegible]

19 HOFFMANN, [illegible] 1904. St. [illegible]

[illegible]



19 Meyer-Benfey, H. Herder u. **Kant**. Der deutsche Idealismus u. s. Bedeutung f. die Gegenwart. Halle, Gebauer-Schwetschke, 04.

19 Michelet, G. **Kant** en France, d'après M. Schanz. *Bull. de litt. ecclés.*, juin-juillet 04.

19 Romundt, H. **Kant**'s Kritik d. reinen Vernunft. Abgekürzt auf Grund ihrer Entwickelungsgeschichte. Gotha, Thienemann, 05.

19 Romundt, H. **Kant**'s Kritik der reinen Vernunft. Eine Vorübung für kritische Philosophie. Gotha, Thienemann, 05.

19 Salinger, R. **Kant**'s Antinomien und Zenon's Beweise gegen die Bewegung. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XII, 1, 05.

19 Sidgwick, H. Lectures on the Philosophy of **Kant** and other philosophical lectures and essays. London, Macmillan, 05.

19 Steckelmacher, E. Der transzendentale u. der empirische Idealismus bei **Kant**. Erlanger Dissertation. Heidelberg, 04.

19 Thilo, Ch. A. **Kant**'s Religionsphilosophie. Langensalza, 05.

19 Vorlaender, Karl. Die neueren Bände d. akademischen **Kant**-Ausgabe. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 126, 2, 05.

19 Weis, L. Der spekulative u. der praktische Gottesbegriff **Kant**'s. *Theol. St. u. Krit.*, 4, 04.

19 Wernicke, A. Der Glaubensgrund d. **Kantischen** Systems. S. A. aus d. *Monatsheften d. Comenius Gesellschaft*, H. 3, 04.

19 Wernicke, Dr Alex. Die Theorie des Gegenstandes u. die Lehre vom Dinge an sich bei Immanuel **Kant**. Braunschweig, Meyer, 04.

19 **Krause**, K. C. F. Vorlesungen über psychische Anthropologie. Leipzig, Dieterich, 05.

19 Von Leonardi, H. K. Chr. Fried. **Krause** als philos. Denker gewürdigt. Leipzig, Dieterich, 05.

19 Looten, C. Les mémoires du prince **Kropotkine**. *Quinz.*, 16 août 05.

19 Gutberlet, C. Die **Lange**-Ribot'sche Gefühlstheorie. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 2, 05.

19 Buchenau-Marburg, Dr Art. Zur Geschichte des Briefwechsels zwischen **Leibniz** und Malebranche. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 Herbertz, Rich. Die Lehre vom Unbewussten im System des **Leibniz**. Halle, Niemeyer, 05.

19 Ritter, P. Neue **Leibniz**-Funde. Berlin, 04.

19 Gastrow, P. Joh. Salomo Semler in seiner Bedeutung für die Theologie mit besonderer Berücksichtigung seines Streites mit **Lessing**. Giessen, Toepelmann, 05.

19 Gastrow, P. War **Lessing** ein « frommer » Mann? Giessen, Ricker, 04.

19 Kretzschmar, Dr E. **Lessing** und die Aufklärung. Leipzig, Richter, 05.

19 Zschernack, L. **Lessing** und Semler. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Rationalismus und der kritischen Theologie. Giessen, Toepelmann, 05.

19 Barth, P. Zu Kant's u. **Locke**'s Gedächtnis. *V. w. Phil.*, XXVIII, 4, 04.

19 **Locke**'s Essay concerning human Understanding. Books II and IV. Chicago, Open Court Publishing Company, 05.

19 Maillet, M. Edm. Sur l'homme de génie de M. **Lombroso** et la faculté inventive. Extr. des *Comptes rendus de l'Assoc. franç. pour l'avancement des sciences*. Congrès d'Angers, 03.

19 Weidel, K. Mechanismus und Teleologie in der Philosophie **Lotze**'s. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XII, 1, 05.

19 Buchenau-Marburg, Dr Art. Zur Geschichte des Briefwechsels zwischen Leibniz und **Malebranche**. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 Adler, M. u. Hilferding, R. **Marx**-Studien. Bd. I. Wien, Brand.

19 Deville, G. People's-Mark : Popular Epitome of **Karl Marx**' « Capital ». London, 05.

19 Fugan-Baranowsky, M. Theoretische Grundlagen des **Marxismus**. Leipzig, 05.

19 Liljeqvist, E. **Meinong**'s allmänna värdeteori. En undersökning. Göteborg, Wettergren et Kerber, 04.

19 **Möbius**, P. J. Ausgewählte Werke, Bd. VI : Im Grenzlande. Leipzig, Barth.

19 Norton, G. Studies in **Montaigne**. Early writings of Montaigne. London, 05.

19 **Montesquieu**. Auswahl aus s. Schriften. Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer, 04.

19 Strong, C. A. Has Mr. **Moore** refuted Idealism? *Mind*, april 05.

19 Post, K. Joh. **Müller**'s philosophische Anschauungen. Halle, Niemeyer, 05.

19 Delacroix, H. **Myers** : la théorie du subliminal. *R. mét. et mor.*, mars 05.

19 Awexentieff, N. Kulturethisches Ideal **Nietzsche**'s. Halle, Kaemmerer.

19 Bjerre, Paul. Der geniale Wahnsinn. Studie zu **Nietzsche**'s Gedächtnis. Leipzig, Naumann.

19 Foerster-Nietzsche, E. Das Leben Friedrich **Nietzsche**'s. II. Bd. 2. Abschn. Leipzig, Naumann, 04.

19 Lo Forte, R. A. Voltaire — **Nietzsche**. Palermo, Sandron, 05.

19 Möbius, P. J. Ausgewählte Werke. Bd. V. : **Nietzsche**. Leipzig, Barth, 04.

19 **Nietzsche**, F. Gesammelte Briefe. Band III. 2. Hälfte. Berlin, Schuster u. Löffler, 05.

19 **Nietzsche**, F. Nachgelassene Werke (Bd. XIV). Leipzig, Naumann, 04.

19 Seillière, E. Apollo oder Dionysos? Kritische Studie über **Nietzsche**. Berlin, Barsdorf.

19 Strunz, Dr F. Das Werden u. die Lehre Friedrich **Nietzsche**'s. Prag, Calve, 04.

19 Vaihinger. **Nietzsche** als Philosoph. 3. Aufl. Berlin, Reuther u. Reichard, 05.

19 Witte, Dr E. Das Problem d. Tragischen bei **Nietzsche**. Halle, Kaemmerer, 04.

19 Wollenberg. **Nietzsche**'s Gigantomachie. Güstrow, Opitz, 05.

19 Zur Gilge, Ed. K. Friedrich **Nietzsche**. *Der Katholik*, XXX, 10, 04.

19 Fridell, E. **Novalis** als Philosoph. München, Bruckmann, 04.

19 **Novalis**. Fragmente. Ausgewählt von H. Simon. München, Langen, 05.

19 Adler, F. W. Bemerkungen über die Metaphysik in der **Ostwald**'schen Energetik. *V. w. Ph.*, XXIX, 3, 05.

19 Hauschmann, A. B. **Bernard Palissy**, der Künstler, Naturforscher u. Schriftsteller als Vater der indukt. Wissenschaftsmethode d. Bacons v. Verulam. Leipzig, Dieterich, 03.

19 **Pascal**. Gedanken (Pensées). Uebers. u. eingeleitet durch v. Herber-Rohow. 2. Bde. Jena, Diederichs, 05.

19 **Pascal**. Opuscules choisis, éd. nouv. sur les manuscrits et les meilleurs textes avec introd. et notes par V. Giraud. Paris, Bloud.

19 Kneller, C. A. Louis **Pasteur**. *St. M.-L.*, LXVIII, 4, 5, 05.

19 Nordwaelder, O. Friedrich **Paulsen** und seine religiösen Anschauungen. *Der Katholik*, XXX, 6, 9, 10, 04.

19 **Pàzmàny**, Cardinal. Opera. Series latina, t. VI. Budapestini, typis R. Scient. Universitatis.

19 Planck, Herm. Die Grundlagen des natürlichen Monismus bei Karl Christian **Planck**. *V. w. Phil.*, XXIX, 1, 05.

19 Gramzow, O. Gustav **Ratzenhofer** und seine Philosophie. Berlin, Schildberger, 04.

19 Ascher, M. **Renouvier** u. der französische Kritizismus. *Kantstudien*, X, 1 u. 2, 05.

19 Gutberlet, C. Die Lange-**Ribot**'sche Gefühlstheorie. *Philos. Jahrb.*, XVIII, 2, 05.

19 Krauss, Dr S. Theod. **Ribot**'s Psychologie. I. Teil. Jena, Constenoble, 05.

19 Guastella, C. Dottrina di **Rosmini** sull'essenzia della materia. 2 fasc.

19 Morando, G. Esame critico delle XL proposizioni **Rosminiane** condannate dalla S. R. U. Inquisizione. Studi philos.-teologici di un Laico. Milano, 05.

19 Benrubi, Dr J. J. J. **Rousseau**'s ethisches Ideal. Langensalza, Beyer, 05.

19 Barth, Paul. Herbert Spencer u. Albert **Schäffle**. *V. w. Phil.*, XXVIII, 2, 04.

19 Gramzow, Dr O. Geschichte d. Philosophie seit Kant. 1. H.: Kant. — 2. H.: Fichte. — 3. H.: **Schelling**. Charlottenburg, Bürkner, 04.

19 Barth, P. Zum 100. Todestage **Schiller**'s. *V. w. Ph.*, XXIX, 2, 05.

19 Bauch, Br. **Schiller** u. die Idee der Freiheit. *Kantst.*, X, 3, 05.

19 Baumgartner, A. Friedrich von **Schiller**. Zum 100. Gedächtnistage seines Todes. *St. M.-L.*, LXVIII, 4, 05.

19 Clasen, Hans. Der Wandel in **Schiller**'s Weltanschauung. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 126, 2, 05.

19 Cohn, Jonas. Das kantische Element in Goethe's Weltanschauung. **Schiller**'s philos. Einfluss auf Goethe. *Kantst.*, X. 3, 05.

19 Eucken, R. Was können wir heute aus **Schiller** gewinnen? Einleitende Erwägungen. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 Keller, Dr Ludw. **Schiller**'s Stellung in der Entwickelungsgeschichte d. Humanismus. Berlin, Weidmann, 05.

19 Klein, Tim. Kant u. **Schiller**. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 Liebmann, Otto. In **Schiller**'s Garten. Z. Erinnerung an d. 9. Mai 1805. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 Runze, Dr Max. Karl Rosenkranz über **Schiller**. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 **Schiller**, Fr. Aesthetische Erziehung. Jena, Diederichs.

19 SCHMID, F. A. **Schiller**'s letztes Bildnis. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 SCHMID, F. A. **Schiller** als theoretischer Philosoph. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 VAIHINGER, H. Das **Schiller**porträt von Gerhard v. Kügelgen. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 VAIHINGER, H. Zwei Quellenfunde zu **Schiller**'s philosophischer Entwickelung. *Kantstud.*, X, 3, 05.

19 WINDELBAND, W. **Schiller**'s transcendentaler Idealismus. *Kantstudien*, X, 3, 05.

19 STOSCH, G. Die Gliederung d. Gesellschaft bei **Schleiermacher**. *V. w. Phil.*, XXIX, 1 u. 2, 05.

19 FROST, L. Johanna **Schopenhauer**. Ein Frauenleben aus d. klass. Zeit. Berlin, Schwetschke, 05.

19 GRISEBACH, E. **Schopenhauer**. Neue Beiträge z. Geschichte s. Lebens. Berlin, Hofmann, 05.

19 KLAIBER, H. Die Lehre **Schopenhauer**'s u. Dühring's vom Werte d. menschlichen Lebens. Jena, Rassmann, 05.

19 MELLI, Gius. La filosofia di **Schopenhauer**. Florence, B. Seeber.

19 RAMM, W. Zur Lehre von den Ideen in **Schopenhauer**'s Aesthetik. Berlin, Weidmann, 05.

19 ROURE, Luc. **Schopenhauer** et la philosophie de la volonté. *Etudes*, 20 mai 05.

19 SCHREIBER, H. **Schopenhauer**'s Urteile über Aristoteles. Breslau, Koebner.

19 TÖWE, Carl. Die **Schopenhauer**-Porträts. *Z. Philos. u. phil. Kritik*, 124, 2, 04.

19 VON BROCKDORFF, Gay. **Schopenhauer** u. die wissenschaftl. Philosophie. *V. w. Phil.*, XXVIII, 2, 04.

19 WAPLER, P. Die geschichtlichen Grundlagen der Weltanschauung **Schopenhauer**'s. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3 u. 4, 05.

19 SCHAPIRA, D[r] A. Erkenntnistheoretische Strömungen d.Gegenwart. **Schuppe**, Wundt u. Sigwart als Erkenntnistheoretiker *(Berner Studien*, Bd. XXXIX). Bern, Scheitlin, Spring, 04.

19 GASTROW, P. Joh. Salomo **Semler** in seiner Bedeutung für die Theologie mit besonderer Berücksichtigung seines Streites mit G. E. Lessing. Giessen, Toepelmann, 05.

19 ZSCHERNACK, L. Lessing und **Semler**. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Rationalismus und der kritischen Theologie. Giessen, Toepelmann, 05.

19 D'ALFONSO, N. R. Lo spiritismo, secondo **Shakespeare**. Rome, Loescher, 05.

19 **Sidgwick**, H. Lectures on the Philosophy of Kant and other philos. lectures and essays. London, Macmillan, 05.

19 SCHAPIRA, D[r] A. Erkenntnistheoretische Strömungen d.Gegenwart. Schupe, Wundt u. **Sigwart** als Erkenntnistheoretiker *(Berner Studien*, Bd. XXXIX). Bern, Scheitlin, Spring, 04.

19 BARTH, P. Herbert **Spencer** u. Albert Schäffle. *V. w. Phil.*, XXVIII, 2, 04.

19 DILLARI. Il pensiero filosofico di **Spencer**. Torino, Bocca.

19 HARRISON, Fr. The Herbert **Spencer** Lecture. Delivered at Oxford, March 9. Oxford, Clarendon Press, 05.

19 Becher, Er. Der Begriff des Attributs bei **Spinoza** in seiner Entwickelung u. Beziehungen zu dem Begriff der Substanz u. d. Modus. Halle, Niemeyer, 05.

19 Bos, C. La béatitude chez **Spinoza** et chez Fichte. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 Brunschvicg, L. **Spinoza** et ses contemporains. *R. mét. et mor.*, septembre 05.

19 Freudenthal, J. Ueber den Text d. Lucasschen Biographie **Spinoza**'s. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 126, 2, 05.

19 Hoffmann, A. Zur geschichtlichen Bedeutung d. Naturphilosophie **Spinoza**'s. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 2, 05.

19 Lindsay, D[r] J. Some criticisms on **Spinoza**'s Ethics. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 4, 05.

19 **Spinoza**, B. de. Ethica ordine geometrico demonstrata. Ex editione operum quotquot reperta sunt quam curaverunt J. Van Vloten et J. P. N. Land. Haag, M. Nijhoff, 05.

19 Huber, G. Benedikt **Stattler** u. s. Anti-**Kant**, I. Teil : Stattler u. s. Kritik d. transcendentalen Aesthetik u. Kategorienlehre Kant's. München, Lentner, 05.

19 Basch, V. L'individualisme anarchiste. M. **Stirner**. Paris, Alcan.

19 Dietzgen, J.. Streifzüge eines Sozialisten in das Gebiet der Erkenntnistheorie. Neu hersg. mit einem Anhang : Max **Stirner** und J. Dietzgen von Eug. Dietzgen. Berlin, *Vorwärts*.

19 Palme, A. J. G. **Sulzer**'s Psychologie und die Anfänge der Dreivermögenslehre. Berlin, Fussinger, 05.

19 Lacombe, P. La psychologie de **Taine** appliquée à l'histoire littéraire. *R. phil.*, août 05.

19 Picavet, F. Paul **Tannery**, historien de la philosophie. *Arch. f. Gesch. Phil.*, XI, 3, 05.

19 Worms, R. La philosophie sociale de G. **Tarde**. *R. phil.*, août 05.

19 Thilo, Ch. A. Fr. H. Jacobis Religionsphilosophie nach **Thilo**. Langensalza, 05.

19 Gastrow, P. **Tolstoj** u. s. Evangelium. Giessen, Töpelmann, 05.

19 Seydl, D[r] E. L. N. **Tolstoi**'s Leben und Lehre. Frankfurter Broschüren. Heft 8. Hamm i. W., Breer u. Thiemann, 03-04.

19 Strunz, Franz. Die Psychologie d. Joh. Bapt. **Van Helmont** in ihren Grundlagen. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 125, 1, 05.

19 Mariano, R. Uomini e idee. G. Bruno, Augusto **Vera**, Padre Curci, F. de Sanctis, G. Barbera. Firenze, 05.

19 Pfuelf, O. **Achim Von Arnim** im Spiegel seiner Briefe. *St. M.-L.*, LXVII, 4, 04.

19 Lo Forte, R. A. **Voltaire** — Nietzsche. Palermo, Sandron, 05.

19 Sakmann, Prof. D[r] P. **Voltaire** als Philosoph. *Arch. f. Gesch. Ph.*, XI, 3, 05.

19 Korwan, Ant. Zur Vertheidigung d. Pantheismus Eduard **von Hartmann**'s. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 126, 1, 05.

19 Conrat, F. H. **von Helmholtz**' philosophische Anschauungen. Halle, Niemeyer, 05.

19 Glossner, M. W. **von Humboldt**'s Sprachwissenschaft in ihrem Verhältnis zu den philos. Systemen seiner Zeit. *Jahrb. f. Phil. u. sp. Th.*, XX, 2, 05.

19 Stoelzle. E. **Von Lassaulx**. Münster, Aschendorff, 04.

19 **Stoelzle.** Zwei Briefe von E. **Von Lassaulx** zur Charakteristik des Philosophen Baader. *Ph. Jahrb.*, XVII, 4, 04.

19 **Friedrich,** P. Apollon und Dionysos. Ein Beitrag zur dualistischen Weltanschauung. Dem Andenken Otto **Weininger's**. Berlin, Richard Schroeder, 05.

19 **Probst,** F. Der Fall Otto **Weininger's**. Eine psychiatr. Studie. Wiesbaden, Bergmann, 04.

19 **Lipot,** Dr L. Darstellung u. Kritik der Grundprinzipien der Ethik **Wundt's**. Ersekujvár, Kohn, 04.

19 **Schapira,** Dr A. Erkenntnistheoretische Strömungen d. Gegenwart. Schupe, **Wundt** u. Sigwart als Erkenntnistheoriker (*Berner Studien*, Bd. XXXIX). Bern, Scheitlin, Spring, 04.

189 **Neher,** A. Patritius Benedikt **Zimmer**. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 1, 05.

2 **Birot,** L. Le rôle de la philosophie religieuse au temps présent. *Annales phil. chrét.*, oct. 05.

2 **Bittlinger,** E. Die Materialisierung religiöser Vorstellungen. Eine religionsphilosophische Studie auf geschichtlicher Grundlage. Tübingen, 05.

2 **Charaux,** C. Ch. Philosophie religieuse. Paris, Pedone-Lauriel.

2 **d'Adhémar,** Vte R. Le triple conflit : Science, philosophie, religion. Paris, Bloud.

2 **Denis,** Ch. Catholicisme et évolution, réponse à MM. A. Sabatier, Harnack et Réville. *Annales phil. chrét.*, juil. 05.

2 **Frommel,** G. L'agnosticisme religieux. *R. th. phil.*, nov. 04, janv. 05.

2 **Galloway,** G. Studies in philosophy of religion. London.

2 **Gerber,** G. Ueber das religiöse Gefühl. *Z. Phil. u. phil. Kritik*, 124, 2, 04.

2 **Geron.** L'édifice de la science religieuse. Paris.

2 **Le Roy,** Ed. Qu'est-ce qu'un dogme ? *Quinz.*, 16 avril 05.

2 **Lipsius,** Friedr. Kritik d. theologisch. Erkenntnis. Berlin, Schwetschke, 04.

2 **Leser,** H. Ueber die Möglichkeit der Betrachtung von unten und von oben in der Kulturphilosophie. *Arch. syst. Phil.*, XI, 3, 05.

2 **Millard,** B. A. Quest of the Infinite or place of reason and mystery in religious experience. London, 05.

2 **Norero,** H. L'expérience morale et l'expérience religieuse. *R. chrétienne*, juillet 04.

2 **Vorbrodt,** G. Beiträge z. religiösen Psychologie : Psychobiologie u. Gefühl. Leipzig, Deichert, 04.

2 : 15 **James,** W. La religion comme fait psychologique. *R. de phil.*, juil. 05.

2 : 15 **Leuba.** Psychologie religieuse (Revue générale). *L'Année psychologique*, XI, 05. Paris, Masson.

2 : 15 **Macry-Correale,** F. La religione e la coscienza. Foggia, Pascarelli, 03.

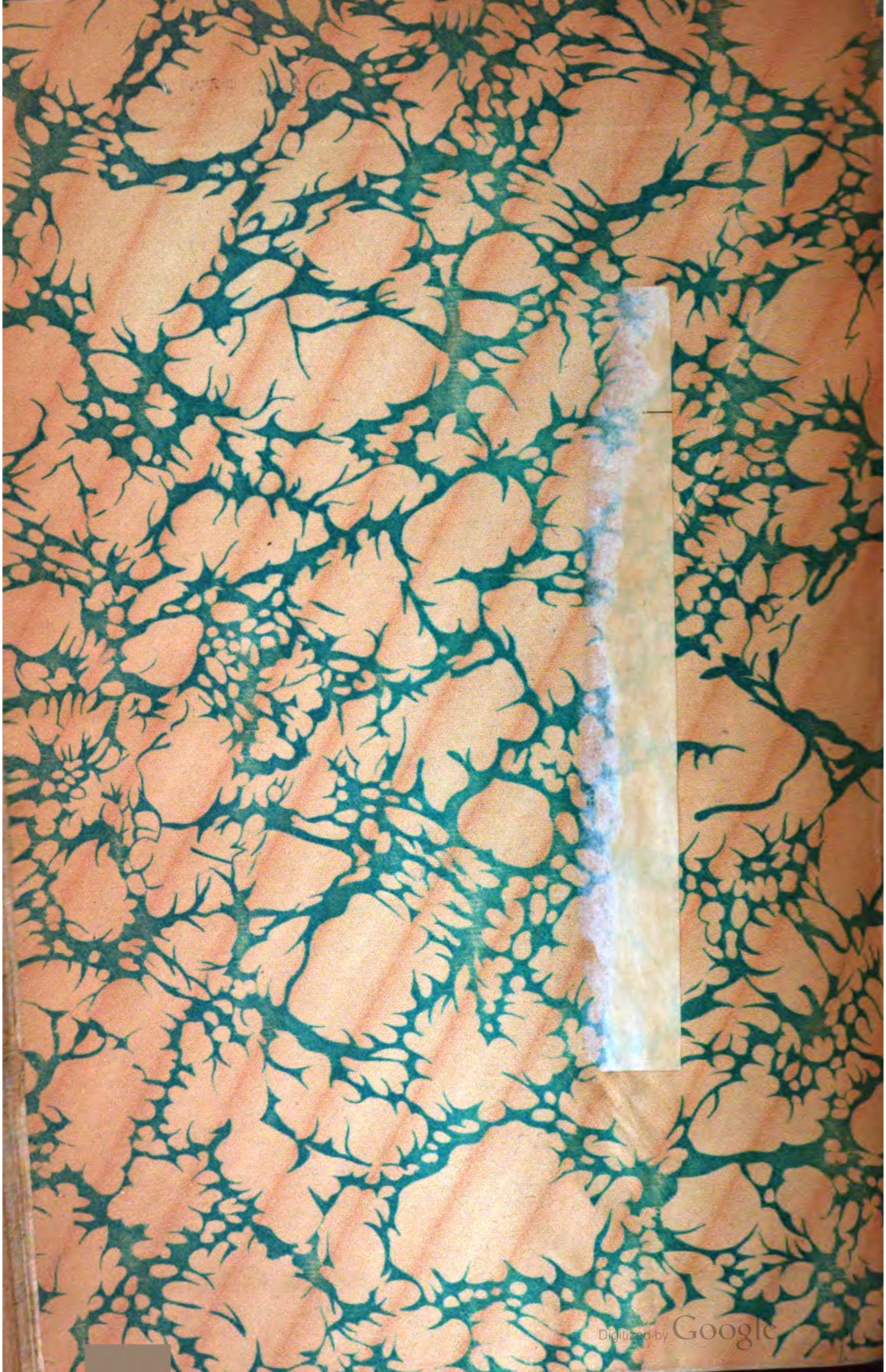
2(09) **Schell,** Herm. Die kulturgeschichtliche Bedeutung der grossen Weltreligionen. München, St Bernards Verlag, 05.

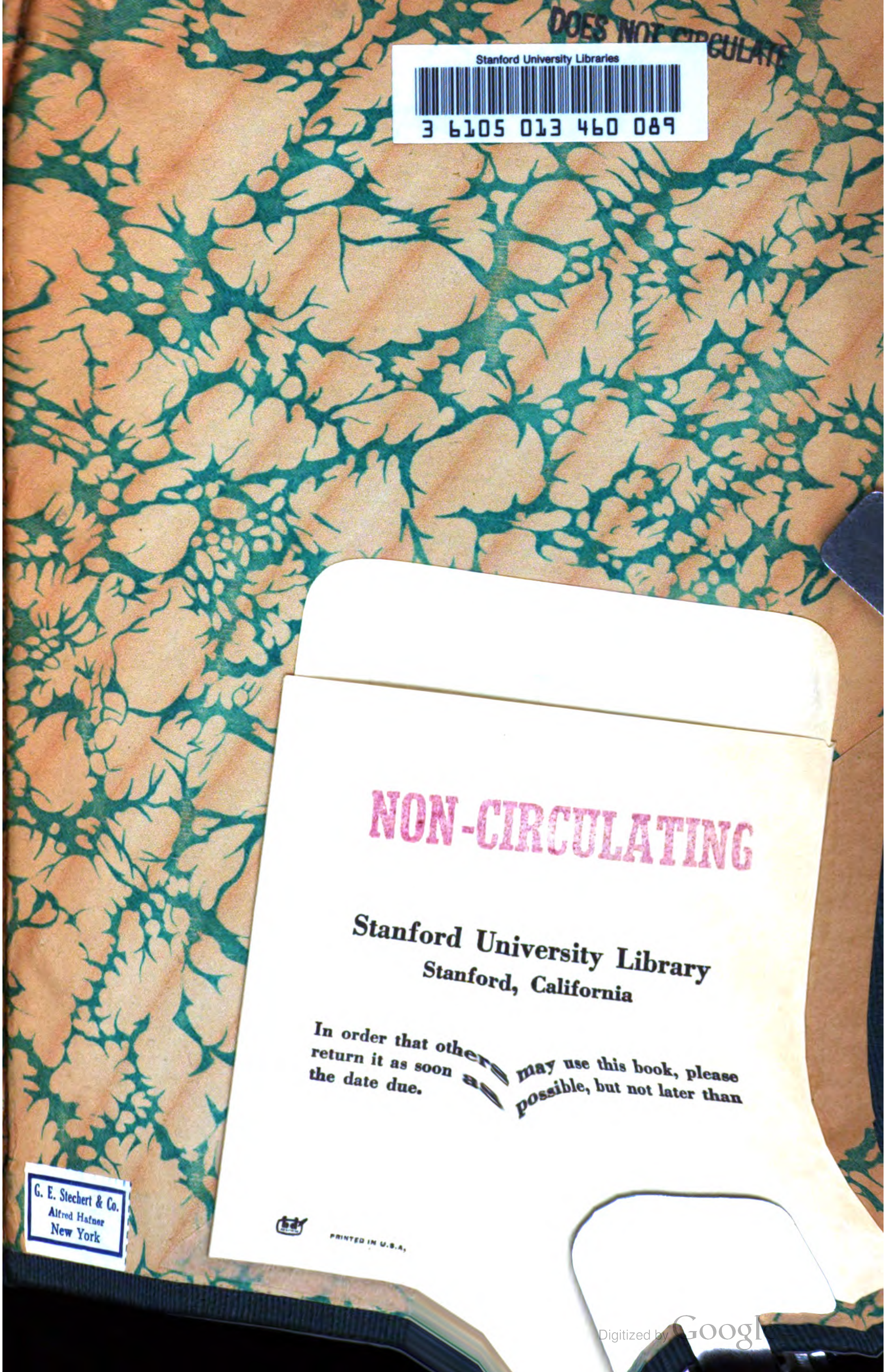
21,2 **Ballerini,** G. Principio di causalità e l'esistenza di Dio innanzi alla scienza moderna. Firenze, Libreria Editrice Fiorentina, 04.

21,2 **Class,** G. Die Realität der Gottesidee. München, Beck, 04.

21,2 **Courbet,** P. Das Dasein Gottes. Strassburg, Le Roux.

21,2 De Hove, H. La critique kantienne des preuves de l'existence de Dieu. *R. sc. ecclés.*, avril, mai, juin, juil. et août 05.
21,2 Hertzsch, R. H. Der keimergeschichtlich-stammesgeschichtliche Beweis für das Dasein Gottes.
211 Adlhoch, Beda. Zur wissenschaftlichen Erklärung des Atheismus. *Ph. Jahrb.*, XVIII, 3, 4, 05.
211 Andresen, Karl. Zur Begründung des Theismus. *Z. f. Phil. u. phil. Kritik*, 127, 1, 05.
213 Mueller, P. Joh. Die Entstehung der Welt. Leipzig, Hinrichs Verlag.
215 Fonsegrive, G. Die Stellung der Katholiken gegenüber der Wissenschaft. 2. deutsche Aufl. nach der 3. franz. Aufl. Strassburg, Le Roux.
215 Heim, K. Das Weltbild der Zukunft. Eine Auseinandersetzung zwischen Philosophie, Naturwissenschaft und Theologie. Berlin, Schwetschke.
215 Hennig, R. Wunder und Wissenschaft. Eine Kritik und Erklärung der okkulten Phaenomene. Hamburg, Gutenbergverlag.
215 Lasswitz, Kurd. Religion u. Naturwissenschaft. Leipzig, J. B. Elischer Nachf.
215 Reymond, A. Sciences et philosophie religieuse. *R. th. phil.*, janv. 05.
215 Sawicki, Dr. Ueber Glauben und Wissen in der neueren protestantischen Theologie u. Philosophie. *Der Kath.*, XXXI, 1, 2, 05.
215 Ziegler, Dr J. H. Die wahre Einheit von Religion u. Wissenschaft. Vier Abhandlungen. Zürich, Kommissions-Verlag Art. Institut Orell Füssli, 04.
216 Gurney, Is. Sloman, A. and Spalding, J. H. The problem of evil. *Hibbert J.*, oct. 04.
216 Stock, St. G. The problem of evil. *Hibbert J.*, july 04.
219,11 Del Prado, N. De concordia Molinae. *Jahrb. f. Phil. u. sp. Th.*, XVIII, 4, 04 ; XIX, 1, 4, 05.
219,12 Brémond, L. La discernibilité du miracle divin. *R. sc. ecclés.*, août, sept. 05.
219,12 Girerd, F. Le miracle est-il essentiellement surnaturel ? *Annales phil. chrét.*, août-sept. 05.
239 Baylac, J. L'Apologétique de M. Brunetière et l'utilisation du positivisme. Extr. de la *Revue du clergé français*. Paris, Letouzey, 05.
239 de Lapparent, A. Science et Apologétique. Paris, Bloud.
239 Mallet, F. L'œuvre du cardinal Dechamps et la méthode de l'Apologétique. *Annales phil. chrét.*, oct. 05.
239 Michelitsch, A. Elementa apologetica. IV-V. Demonstratio catholica. Graz, Styria.
239 Schanz, P. Apologie des Christentums. I. Teil : Gott und die Natur. Freiburg, Herder, 03.
239 Sterret, J. M. The freedom of authority. Essays in Apologetics. New-York, Macmillan, 05.
3 Hesse, Alb. Natur und Gesellschaft. Eine kritische Untersuchung d. Bedeutung d. Deszendenztheorie f. das soziale Leben (Natur u. Staat, IV. Teil). Jena, Fischer. 04.
3 Oppenheimer, Franz. Ein neues Bevölkerungsgesetz. *V. w. Ph.*, XXVIII, 2, 04.
3 Quesada, E. La sociologia. Caracter cientifico de su enseñanza. Buenos-Aires, Menéndez, 05.





DOES NOT CIRCULATE
Stanford University Libraries
3 6105 013 460 089
NON-CIRCULATING
Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.
PRINTED IN U.S.A.
G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York
Digitized by Google

